MERCVRE DE FRANCE

TOME TRENTE-CINQUIÈME

Juillet-Septembre 1900

Juillet-Septembre — Tome XXXV

MERCVRE

DE

FRANCE

Fondé en 1672

(Série Moderne)



PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XV, RVE DE L'ÉCHAVDÉ-SAINT-GERMAIN, XV

MCM

Reprinted with the permission of
Mercure de France

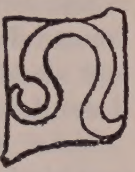
Kraus Reprint Ltd.
Nendeln/Liechtenstein
1967

Printed in Scotland



Entrainant l'essaim de gaze des libellules.

G. K.



LE
BOVARYSME DES DÉRACINÉS

—

Dans une étude publiée naguère, empruntant à Flaubert le nom de sa principale héroïne pour désigner un cas très général de psychologie, on définissait le Bovarysme *le pouvoir départi à l'homme de se concevoir autre qu'il n'est*, et on montrait la personne humaine constituée par deux facteurs. L'un de ces facteurs, disait-on, est l'hérédité. L'hérédité fixe « les tendances et les goûts qu'imposent à l'individu la qualité de son tempérament, la composition de son sang, la tension et la délicatesse de son système nerveux » ; elle prédispose également à des représentations intellectuelles et sentimentales, d'une nature déterminée et spéciale. L'autre facteur est l'éducation, si l'on prête à ce terme son sens le plus large, si l'on y fait entrer avec les notions positives qui par elle sont transmises, toutes les représentations intellectuelles et sentimentales que propose à l'individu, non plus son hérédité, mais le milieu où il est plongé. La

véritable personnalité est constituée par l'hérédité puisqu'en naissant l'enfant ne possède aucune autre réalité et qu'il tient rigoureusement d'un déterminisme héréditaire, en quantité et en qualité, sa faculté d'éducation elle-même, c'est-à-dire le pouvoir de transformation plus ou moins grand dont il est doué.

Voici donc d'un côté avec l'élément héréditaire tout le réel, tout l'intérieur de la personne humaine; voici, avec l'éducation, tout le milieu circonstanciel, tout l'extérieur. Voici deux forces, deux réalités qui embrassent l'Univers et qui entrent entre elles en conflit ou en concours constant. S'accordent-elles, la personne humaine s'accroît et se montre dans une période d'évolution ascendante. Se contrarient-elles, la personne humaine diminue et s'affaiblit : la série des moi successifs qui composaient cette réalité individuelle cesse de former une ligne droite; les moi nouveaux ne s'inscrivent plus dans le prolongement des moi anciens. Or chaque point où la ligne droite se brise ou se courbe marque un triomphe de l'extérieur sur l'intérieur, une désagrégation de l'individu. Telle est la réalité du phénomène mécanique.

En tant qu'il se reflète dans la conscience, il se présente sous l'aspect d'un défaut de critique. On a vu que l'hérédité détermine chez l'individu des aptitudes et des inaptitudes, des possibilités et des impossibilités. Il en résulte que, parmi les conceptions de toutes sortes que lui propose l'éducation, il en est pour lui qui doivent demeurer de purs objets de connaissance, des notions et des spectacles, tandis que quelques autres seulement peuvent être des objets de pratique, des mobiles d'actes et des buts. S'il méconnaît les suggestions de sa

véritable nature, il va assigner à son activité des buts auxquels elle n'est pas adaptée. C'est dans ce sens qu'il se concevra autre qu'il n'est, destiné à des actes, à des sentiments, à des vouloirs auxquels il est impropre. Or l'individu méconnaît les suggestions de sa véritable nature toutes les fois que l'impulsion des forces héréditaires cesse d'être assez puissante pour entraîner dans la ligne de son propre mouvement toutes les impulsions venues du dehors. L'individu se conçoit alors autre qu'il n'est, parce qu'en réalité une direction étrangère lui est imposée. Le Bovarysme n'est autre chose que le reflet dans la conscience de ce triomphe de l'extérieur sur l'intérieur. On voit ainsi qu'il se forme aux sources mêmes de l'énergie individuelle, qu'il en marque la déchéance et la montre dissociée. Le Bovarysme est un cas malchanceux du mouvement, un cas morbide de l'évolution. Vaincu dans sa réalité héréditaire par les forces extérieures, l'individu se conçoit autre qu'il n'est: or, tout le comique et tout le drame de la vie humaine viennent s'insérer dans l'intervalle qui se forme entre ces deux expressions d'un même être: ce qu'il est réellement et ce qu'il croit être. Le comique éclate, s'il s'agit d'une énergie inférieure aux prises avec de petites circonstances. Il fait place au drame dès qu'il s'agit d'une énergie majeure dont une longue suite de mouvements heureux avait constitué l'harmonieuse réalité et que viennent assaillir de redoutables circonstances adverses.

Tous les personnages de l'œuvre de Flaubert relèvent de cette fausse conception qu'ils se forment d'eux-mêmes, burlesques, comiques et pitoyables avec Homais, avec Bouvard et Pécuchet ou

avec les ternes héros de l'*Education sentimentale*, singulièrement tragiques avec Emma Bovary. Tous nous montrent la tare qui les déshonore comme une conséquence excessive et vicieuse de la faculté d'éducation dont le jeu, sous ses formes heureuses, rend seul possible le progrès humain aboutissant à la civilisation. Tous, au lieu de se transformer et de progresser, à la faveur d'une éducation favorable, dans le prolongement de leur hérédité, se transforment sous l'inflence d'une éducation adverse, dans le prolongement d'hérédités étrangères, en sorte que l'unité de direction qui faisait leur individualité est par là brisée.

§

C'est pour plonger dans la profondeur de ce mécanisme biologique que l'œuvre de Flaubert possède une grandeur et une importance souveraines. Or la même cause confère au *roman de l'Energie nationale* de M. Maurice Barrès son intérêt poignant et sa valeur considérable.

Le *roman de l'Energie nationale* est l'illustration d'un cas de Bovarysme social. Les Bovaryques de M. Barrès sont des *déracinés*. Image excellente pour montrer le phénomène sous son aspect réaliste. Voici une plante arrachée du sol où elle a grandi : transportée dans un sol différent, elle va pâtir en raison croissante de la perfection et de la distinction de son espèce. Plus ses racines, son tronc, ses branches et ses feuilles auront été spécialisés par l'effort d'une hérédité plus ancienne et par des circonstances plus particulières, plus tout cet organisme sera impropre à retirer sa nourriture d'un sol et d'un air étrangers, d'un milieu différent de celui en vue duquel ils se sont formés.

Cette plante va pâtir : telle est la loi de cette réalité végétale.

M. Barrès nous montre la réalité d'un groupe social soumise à la même loi. En un chapitre des *Déracinés* (1) et dans l'*Appel au soldat*, avec le récit du voyage dans la vallée de la Moselle entrepris par Sturel et Saint-Phlin, pages si essentielles pour la production de la thèse, on nous rend sensibles, par un exemple particulier, les conditions sous lesquelles des molécules humaines s'agglomèrent et se forment en un groupe social distinct. Il faut accepter comme un fait la tendance au groupement chez la molécule et chez l'individu : cette tendance existe puisque nous la voyons constamment se réaliser à tous les degrés de la vie, puisqu'il existe des corps composés et des nations. Or, du fait qu'elle existe elle se montre pour l'individu une condition de puissance, car l'individu qui ne réalise pas cette tendance va se trouver dans des conditions d'infériorité vis-à-vis de ceux qui sont parvenus à s'unir : il est menacé de devenir pour ceux-ci une proie. C'est donc, selon la belle analyse de Nietzsche dans le *Zarathoustra*, la volonté de puissance qui engage l'individu, — le plus fort comme le plus faible, — à entrer dans une association où le plus fort commande, où le plus faible obéit. Par l'association, l'individu limite sa liberté et augmente sa puissance afin de ne pas perdre la vie. Il accepte une règle que fixe l'utilité. Le groupe social, constitué par la volonté de puissance des individus, crée donc, sous forme de religions, de morales, de coutumes et de lois, des attitudes d'utilité; il crée des valeurs, selon l'expression du

(1) Dans leurs familles.

philosophe, nomme bien ce qui lui est utile et mal ce qui pour lui est dangereux. Sous peine de disparaître, il obéit à cet ensemble de commandements qui sont la formule de son utilité. « Tout ce qui est vivant est une chose obéissante, » prononce Zarathoustra, résumant en cette maxime ce déterminisme vital. Mais pour qu'un groupe social parvienne à se former et à persister parmi la concurrence des autres groupes, il faut qu'il répète longtemps les mêmes suites de mouvements afin de les fixer dans l'organisme social, afin de créer par ces répétitions l'organisme social avec ses dépendances et sa hiérarchie. Et c'est ce que Nietzsche encore résume en cette formule de *Par delà le bien et le mal* : « Le principal au ciel et sur la terre, semble-t-il, pour le dire encore une fois, c'est d'obéir longtemps *dans une même direction.* » Il faut entendre ces paroles indépendamment de tout souci moral, au sens purement scientifique et pour cela inflexible, qui leur est attribué et concevoir qu'une réalité quelconque ne se constitue que sous cette condition d'obéissance longue et continue qui coordonne entre eux selon une hiérarchie des éléments isolés s'essayant à former un tout ; il faut concevoir qu'il s'agit ici pour cette réalité virtuelle d'être ou de ne pas être.

Sous le jour de cette analyse voyons avec Sturel et Saint-Phlin se former dans la vallée de la Moselle un groupe national. En réaliste, M. Barrès nous donne pour les éléments premiers d'une nationalité « des habitudes accumulées ». Or la nature et la configuration du sol, la distribution des montagnes et des eaux, voici les facteurs immuables qui vont imposer aux hommes venus dans cette vallée de la Moselle, prise ici comme exemple d'un cas général,

un emploi toujours pareil de leur énergie et va les contraindre à accumuler des habitudes, à exécuter avec suite les mêmes actes, à obéir longtemps dans une même direction. A l'époque gallo-romaine, aux temps féodaux comme aux temps actuels, cette configuration du sol établit entre le propriétaire de la villa romaine et ses esclaves, entre le seigneur et ses serfs, entre le potentat industriel et ses ouvriers des rapports qui toujours se rénovent selon de flagrantes analogies. Parallèlement, voici une autre cause également constante, qui, elle aussi, va imposer à cette nationalité lorraine en tentative de formation un rythme organique uniforme. Le terroir et sa conformation ont défini les rapports des individus entre eux ; la situation du lieu, dans sa relation avec les autres lieux de l'espace, va définir l'attitude des individus du groupe à l'égard des individus des autres groupes. Or, il se trouve que cette vallée de la Moselle est une route suivie à toutes les époques par ceux du Nord émigrant vers le Sud, un lieu de passage que traverse continuellement un flot étranger déposant sur le sol des sédiments, un champ de bataille aussi où des races différentes viennent en conflit pour la puissance. Cette action constante des circonstances extérieures va donc créer, parmi les hommes assemblés qui ont fixé sur ce sol leurs foyers, un ensemble homogène de réactions qui contribueront à les rendre pareils entre eux et distincts des autres groupes. De telles conditions qui créèrent peut-être aux origines le fait ethnique comptent actuellement ce fait, devenu une réalité physiologique, parmi les éléments qui les composent. Et cet ensemble de faits positifs s'exprime dans une langue commune, dans la religion, la morale, la coutume.

On ne peut donner ici que le contour abstrait de cette description d'une genèse nationale que M. Barrès a vivifiée par l'évocation émouvante du décor et de l'histoire. Il importe toutefois de retenir ceci : que le fait national tel que l'expose M. Barrès se montre constitué par des réalités physiologiques et par des attitudes positives ; que la religion, la coutume et la morale n'apparaissent ici que comme des dépendances de ces réalités, qu'elles sont des valeurs créées par les besoins d'une physiologie particulière et qu'elles n'ont d'existence réelle et d'efficacité que dans leur rapport avec cette physiologie. On verra en effet bientôt que, pour dissocier le groupe national, une prétention contraire et de nature théologique sera substituée à cette conception scientifique : la morale, qui n'existe qu'autant qu'on l'extrait d'un tempérament, et ne vaut que pour le tempérament dont on l'extrait, sera donnée pour une réalité existant par elle-même, comportant une application universelle, indépendante de toute physiologie, supérieure à toute convenance particulière.

Énonçant en une formule unique les réflexions que suggère à Sturel et à Saint-Phlin leur enquête méditative, on peut définir une nation : une association d'énergies humaines « où des âmes de même qualité se sont additionnées » en « un lieu où de toute éternité un même phénomène s'écoule ». Pour un groupe social ainsi constitué, et pour suivre l'image créée par M. Barrès avec ses *Déracinés*, concevons que la religion, la morale et la coutume particulières à ce groupe social sont pour lui ce qu'est pour une plante l'humus particulier où elle puise sa nourriture avec des racines adaptées.

§

Au cours des deux chapitres qui viennent d'être signalés, on nous fait voir comment, à la faveur d'une évolution heureuse, un groupe national s'associe. On nous expose, avec les *Déracinés*, comment un groupe national se dissocie. Ici encore la pensée scientifique et positive de M. Barrès se montre en remarquable parallélisme avec la pensée du philosophe qui en Allemagne a ruiné le bas mysticisme de la religiosité métaphysique :

« Chaque peuple, dit Nietzsche, a sa langue du bien et du mal : son voisin ne la comprend pas. Il s'est inventé sa langue pour ses coutumes et ses lois... Aucun peuple ne pourrait vivre sans évaluer; mais s'il veut se conserver, il ne doit pas évaluer comme évalue son voisin. » Sturel et Saint-Phlin résument en une pareille constatation l'expérience qu'ils ont acquise au cours de leur pèlerinage dans la vallée de la Moselle. « Nous avons vu, disent-ils, qu'une nation est un territoire où les hommes possèdent en commun des souvenirs, des mœurs, un idéal héréditaire. Si elle ne maintient pas son idéal, si elle le distingue mal d'un idéal limitrophe, ou bien le subordonne, elle va cesser de persévérer dans son existence propre et n'a plus qu'à se fondre avec le peuple étranger qu'elle accepte pour centre. »

Ceci est dit à propos de la Lorraine prise à titre d'exemple particulier. Mais dans les *Déracinés* c'est l'énergie française elle-même qui est en scène ; on la voit menacée d'abdiquer son idéal et de s'éprendre d'un idéal étranger, c'est-à-dire, pour rappeler ici notre thèse, de se concevoir autre qu'elle n'est. On a indiqué comme cause de Bovarysme une éducation qui contrarie le sens de l'hérédité. Or, c'est

là en effet la cause dont M. Barrès nous fait voir l'action néfaste au lycée de Nancy. Sturel, Rœmerspacher, Saint-Phlin, Suret-Lefort, Renaudin, Racadot, Mouchefrin, élèves de la classe de philosophie dans le lycée de Nancy, sont ici pour nous le symbole de l'énergie nationale. « Des particularités insaisissables de leur structure, nous dit-on, décident ces jeunes Lorrains à élaborer des raisonnements d'une qualité particulière. » Voici le legs héréditaire : il indique dans quelle direction ces jeunes gens sont aptes à se développer ; une telle indication commande aussi le sens dans lequel l'éducation devra leur être distribuée. Or l'internat les retire de leur milieu naturel, du sol où, avec leurs racines adaptées, ils sauraient puiser dans la famille les sucs de la coutume. L'internat déjà les déracine et c'est en ce lieu, merveilleusement propre à favoriser chez de jeunes hommes l'éclosion d'un idéal contraire à celui qui leur fut légué, que M. Barrès nous montre, avec le professeur Bouteiller, l'énergie nationale détournée de ses fins naturelles vers des fins proposées par une énergie étrangère.

Bouteiller est ici le symbole de l'enseignement universitaire ; il représente ce facteur de l'éducation dont on a dit l'importance prépondérante pour la formation d'une individualité. Or, en la personne de Bouteiller l'idéal particulier propre à la race se montre vaincu par un idéal étranger précisément en ce lieu psychologique où se soude la personnalité d'un être, où son passé s'articule avec son avenir, où se décide l'aléa de son évolution.

Chez Bouteiller, des deux termes qui constituent l'individu l'un est très faible, c'est l'hérédité, l'autre s'est montré très puissant, c'est l'éducation. Né d'ouvriers dans une grande ville, orphelin, boursier

dans un collège, normalien, on ne lui voit point de racines; « c'est un produit pédagogique, un fils de la raison, étranger à nos habitudes traditionnelles, locales ou de famille, tout abstrait et suspendu dans le vide. » Ainsi composé et faute d'une personnalité héréditaire qui le commande, il a adopté sans résistance la conception de lui-même qui lui était proposée par l'école. Il est un cas de Bovarysme triomphant; il réussit à se concevoir autre qu'il n'est parce qu'il n'est à vrai dire presque rien. Il se réalise entièrement dans le sens artificiel de l'éducation qui lui est donnée.

Or, pénétrée des idées encyclopédiques, cette éducation est purement idéologique: à employer les mots dans leur sens véridique, et malgré l'apparence paradoxale, il faut dire que cette éducation est métaphysique et religieuse. Religion au sens social, c'est le fait de fonder une morale sur un principe qui n'est point tiré de l'expérience et qu'on érige en vérité universelle. Sturel et Saint-Phlin, à la recherche des éléments de la nationalité lorraine; ont découvert non point des idées abstraites, mais des faits, parfois très humbles, desquels ils ont pu ensuite abstraire des idées; ils ont trouvé des habitudes accumulées, des manières d'être pratiquées par des hommes en commun, imposées par les mêmes nécessités territoriales et circonstantielles. Ces réalités, en même temps qu'elles leur montraient la genèse d'une nationalité, leur montraient aussi, en des attitudes d'utilité propres au groupe national, les éléments positifs de sa moralité. Voici une conception positive, elle n'entraîne pas la préoccupation de savoir si une morale a une valeur universelle, mais elle se satisfait entièrement à constater que cette morale, telle qu'elle est, convient à tel groupe déter-

miné. Ainsi au regard de l'esprit scientifique, à la racine de toute croyance, se montrent des manières d'être tournées en habitudes par une pratique héréditaire. Toute la vertu d'une morale consiste en ce fait qu'elle existe, qu'elle est représentative de l'utilité d'un groupe humain qui a su se constituer en obéissant longtemps dans le même sens. Il en résulte que tout l'intérêt vital d'un individu consiste à reconnaître à quel groupe il appartient afin de savoir quelle morale lui convient. « Importance, constatent Saint-Phlin et Sturel, pour notre bien-être et pour la conservation de nos énergies supérieures d'accepter un ensemble d'où nous dépendions. »

Combien est éloignée de ce point de vue positif la conception d'un théologien à la manière de Bouteiller. Bouteiller croit à l'existence d'une loi morale que l'on découvre dans la raison. Il refuse de se soumettre à cette nécessité, dont Nietzsche fait mention et qui contraint les hommes à rechercher dans l'illogique — qui est tout le réel — leur relation naturelle avec les choses, le principe et la règle de leur conduite. C'est qu'en effet Bouteiller est privé de racines plongeant dans l'illogique : il n'a point de sol, point de société, point de traditions. Kantien de la dernière manière, il s'efforce d'oublier que le logique ne fournit à l'esprit que des formes pour appréhender le réel. Façonné par un long apprentissage scolastique à la croyance, il demande encore au logique de lui créer sa réalité. Il est le représentant de l'esprit religieux sous sa forme la plus neuve et, en raison de cette nouveauté, la plus fanatique. Il est arrivé en effet ceci que, sous l'influence des idées encyclopédiques et d'un prétendu rationalisme, la philosophie d'état a rejeté du fait religieux tout ce qui est en lui coutume, supers-

tition traditionnelle, tout ce qui porte la marque d'une intervention intéressée du groupe, tout ce qui est geste hérité, tout ce qui est attitude d'utilité; mais il a conservé ce qui est l'essence même du fait religieux, *la croyance dogmatique qu'une vérité universelle existé.* Situer le principe de cette vérité dans une révélation divine ou dans une catégorie imaginaire de la raison, c'est tout un, c'est dans l'un et l'autre cas faire appel à des causes situées hors de la réalité vivante qui seule nous est donnée. Cette prétention de la philosophie d'état à fonder en dehors de la révélation un nouveau dogme a trouvé sa réalisation dans le Kantisme de la Raison pratique. C'est à cette philosophie de l'impératif catégorique qu'a adhéré le professeur Bouteiller et c'est au moyen de cette philosophie qu'il prétend imposer à ses élèves la notion et le culte du devoir.

C'est ici que la croyance de Bouteiller mérite un examen attentif : la morale kantienne est une philosophie d'état comme le fut chez nous pendant un temps, avec moins d'autorité toutefois, le spiritualisme de Cousin; elle est une philosophie qui se proposa d'accorder ensemble le christianisme protestant des races germaniques avec l'enseignement métaphysique: abstraite de la religion nationale en Allemagne, elle est encore en ce pays une attitude d'utilité, elle fait partie des moyens de conservation sociale particuliers à la race. Il n'est en effet d'idée abstraite, qu'abstraite de quelque réalité, il n'est d'idée morale qu'abstraite de la sensibilité d'un individu ou d'un groupe humain. La foi en la raison comme source de l'idée morale n'apparaît donc, au regard intellectuel, en tant qu'elle se formule en Allemagne, que comme une forme astucieuse et nouvelle de la religion nationale, comme l'artifice coutu-

mier selon lequel une attitude d'utilité particulière se fortifie en s'érigeant en règle universelle. Mais Bouteiller « qui a pris sur Kant son point d'appui, qui désormais ne le vérifie pas plus que ne fait un croyant pour la vérité révélée », Bouteiller, ce parvenu dans le monde de la mentalité, s'en laisse imposer par les idées abstraites, il se laisse persuader qu'elles existent par elles-mêmes indépendamment des réalités dont elles ne sont que la formule; il les adore dans le ciel de la raison; contre-maître en l'usine de la philosophie officielle, il se livre aux pratiques de la plus basse idolâtrie.

Si cette attitude ne blessait que l'intelligence, ce serait de peu de conséquence pour la vie qui s'accommode fort bien de la sottise. Mais cette niaiserie philosophique de l'individu dissimule, en même temps qu'elle signifie une défaite de la physiologie de son groupe. Sous les apparences d'un parvenu de l'Intellect et qui construit de mauvais raisonnements, Bouteiller est un vaincu. En la personne de Bouteiller l'énergie française, dont l'idéal encyclopédique marqua naguère un amoindrissement, se montre si affaiblie qu'elle ne perçoit plus son reflet : elle avait cessé déjà de se concevoir telle qu'elle est; avec Bouteiller, elle se conçoit à l'image d'une énergie étrangère. « On commande à celui qui ne sait pas s'obéir à lui-même. C'est là la coutume de ce qui est vivant, » formule Nietzsche. — Or si un peuple vit de sa propre sottise, il meurt de la sottise du voisin : un groupe de conquérants qui se donne une religion se commande à lui-même; il se commande, au nom de la fiction, tout ce qui lui est utile; mais un groupe de vaincus qui reçoit sa religion d'un conquérant se voit ordonner tout ce qui est propre à l'affaiblir encore et à fortifier son vainqueur.

Le Kantisme sous forme de morale n'est autre chose qu'une religion accommodée à la convenance et mise au point de la crédulité moderne, c'est une attitude d'utilité pour un groupe social qui n'est pas le nôtre. Expression philosophique d'un déisme à forme chrétienne, la religion kantienne proclame l'existence d'une loi morale universelle applicable à tous les hommes sans tenir compte des différences qui les distinguent. A quelle catégorie d'individus, dans un groupe social déjà spécialisé par un long travail des siècles, va profiter cette morale allégée de toutes nuances? Pour quelle catégorie va-t-elle être une attitude d'utilité? Pour celle de tous les nouveaux venus dans le groupe ancien. Cette morale soi-disant rationnelle a priori se montre donc, selon la loi de toute morale, l'expression des intérêts d'un groupe humain.

Succédané du christianisme, elle est, au point de vue social en tout pays pourvu d'une vie autonome, et particulière, ce que fut à Rome le christianisme lui-même, une coalition inconsciente de tous les éléments étrangers absorbés dans l'empire, — pour l'empire, une cause de désordre et de désagrégation. Ainsi le Kantisme universitaire de Bouteiller est représentatif chez nous de l'idéal cosmopolite, attitude d'utilité propre à une catégorie. La supériorité rationnelle attribuée à la notion cosmopolite sur la notion nationale n'est pas autre chose qu'une posture guerrière de cette attitude d'utilité, derrière laquelle s'abritent des hommes et non des idées pures, ces fantômes à l'usage des mentalités faibles. En croyant et en s'efforçant de faire croire ce qui leur profite, les hommes du groupe étranger dans l'intérieur de chaque nation témoignent de leur vitalité et cela n'est point méprisable. Mais

ceux du groupe ancien qui se laissent persuader par eux et s'associent à leur propagande, sous leur niaiserie servile, laissent voir une défaillance de l'organisme national. A ce point de vue, Bouteiller est un admirable symptôme; avec lui l'énergie française montre l'endroit précis où elle a été vaincue par une énergie étrangère. Il dénonce dans les parties les plus vives et les plus hautes de l'énergie nationale, dans l'enseignement universitaire, l'invasion d'un idéal étranger proposé à la race pour modèle. Avec Bouteiller la race est invitée à se concevoir autre qu'elle n'est.

Ce fait de Bovarysme social ne comporterait pas de conséquences funestes pour une race neuve, non encore pourvue d'un organisme héréditaire. Une telle race pourrait même trouver profit à s'assimiler d'un seul coup le bénéfice d'une longue élaboration sociale, sauf, avec la vigueur de la jeunesse, à déformer cette matière dans le sens de son propre besoin. Au contraire, dans un groupe social ancien, pourvu d'un organisme spécialisé et propre à des mouvements déterminés, cet idéal nouveau aimantant l'énergie nationale vers des fins auxquelles elle n'est pas adaptée, n'a d'autre effet que de la détourner des actes où elle excelle, ainsi, de la paralyser et de la ruiner.

Bouteiller, à qui fait défaut toute hérédité, est parvenu à soumettre son énergie aux exigences d'un idéal étranger. Il n'en sera pas de même des jeunes Lorrains auxquels il enseigne la philosophie kantienne. M. Barrès nous a montré les fortes racines qu'ils ont formées dans leur province. Bouteiller parviendra à extirper ces racines du sol où elles se nourrissaient : il ne pourra pas faire qu'elles s'adaptent à se nourrir ailleurs. Ces jeunes Lorrains

goûteront toute la partie négative de la métaphysique de Kant, et toute cette part du Kantisme est excellente en effet au point de vue intellectuel. Mais pour n'être pas dangereux au point de vue social, ce nihilisme veut qu'on l'exagère et non qu'on le contredise. Il faut montrer l'impuissance pour la raison de créer l'être et ses lois, pour apprendre à respecter l'être dans toutes ses manifestations particulières et dans les lois qu'il s'est spontanément données; il faut s'être détaché du préjugé de la vérité pour n'être pas choqué par les fictions où la vie prend sa force et devenir capable de les juger au seul point de vue de leur efficacité. Bouteiller, qui est un croyant d'une espèce particulière, ne saura, en faisant de ces jeunes gens de purs intellectuels, leur conserver le sens du réel. Après avoir ruiné avec Kant les idées métaphysiques, il ne manque pas, avec Kant, de les rétablir. Les jeunes Français qui l'écoutent tiennent de leur hérédité une mentalité trop claire pour confondre avec un acte intellectuel l'acte de foi qu'on exige d'eux. Formée dans le prolongement de l'enseignement protestant, la morale kantienne impose peut-être avec utilité son sophisme à des cerveaux germaniques façonnés par un rationalisme dogmatique à penser dans cette direction. Il n'en saurait être de même pour des cerveaux accoutumés, par le formalisme catholique, à distinguer ce qui est scientifique de ce qui est dogmatique, pour des esprits dressés à ne point compromettre leurs facultés critiques dans l'aventure religieuse. Il en résulte que l'idéal étranger proposé à ces jeunes gens par Bouteiller aura pour effet de leur faire mépriser leur idéal héréditaire, sans les rendre propres aux actes, non plus qu'à la croyance qu'exige d'eux le nouvel idéal. Les voici

donc dissociés ; il y a contradiction entre ce qu'ils sont et ce qu'ils veulent être. Leur énergie malade est désormais incapable de s'objectiver en un but vers lequel ses éléments convergent.

§

M. Barrès a noté les conséquences de cet état pathologique dans un épisode étrangement significatif des *Déracinés*. Après avoir analysé et mis en scène toutes les causes et les circonstances diverses qui ont contraint ses sept jeunes Lorrains à prendre une fausse conception d'eux-mêmes, il nous les montre assemblés autour du tombeau de Napoléon, exaltant leur énergie au contact de cette mémoire héroïque, résolus à s'unir dans une action commune. Mais de ce que leur énergie se surpasse et atteint en cette minute sa tension la plus haute, elle ne réussit pas pour cela à se coordonner et toute cette fougue avorte avec nécessité en un acte inutile. « C'est un grand problème, constate M. Barrès, de s'expliquer pourquoi de jeunes bacheliers français ayant pour tout lien, pour religion, des ardeurs qu'ils assemblent sur le nom de Bonaparte en arrivent à concevoir qu'ils doivent fonder un journal. »

Mais ce singulier avatar, — l'élan exaspéré de ces jeunes gens impuissant à se donner pour but une réalité efficace et aboutissant à la fondation d'un journal, — c'est, en un raccourci, le symbole même du Boulangisme. L'énergie nationale, comme celle de ces étudiants lorrains qui nous en montrent l'image, est dissociée. Elle est en proie à un malaise, et s'exalte pour le dissiper. Or cette exaltation n'aboutit qu'à faire saillir avec un relief exagéré le défaut de synergie qui la paralyse.

« Nous ne connaissons plus ce que nous sommes, ni par suite ce que nous devenons, » constate excellemment M. Barrès dans son *Appel au soldat*, et il nous montre avec le Boulangisme les conséquences de ce Bovarysme social.

L'énergie française ne se connaît plus elle-même. Selon l'expression de Nietzsche, elle a perdu ses instincts : elle ne sait plus ce qui lui est bon et ce qui lui est mauvais. Tous ses mouvements portent à faux et avec la même nécessité qui contraignit Sturel, Rœmerspacher et leur amis à objectiver leurs ardeurs vers une fin stérile, l'énergie française s'invente un leurre. Ce leurre, c'est le général Boulanger. Des éléments adverses qu'un même mécontentement stimule, royalistes, radicaux, napoléoniens, socialistes ou césariens, unissent sur le nom d'un homme l'ardeur qui les soulève contre un mal inconnu; ils prennent leur souffrance commune pour un commun accord. Le Boulangisme, nous dit M. Barrès, fut une fièvre française : une fièvre en effet avec le délire qu'elle détermine, avec le même pouvoir de déformer le réel. A la faveur de ce délire, un mécontentement qui se présume la volonté de quelque chose, une négation qui se prend pour une affirmation, de la haine qui se reflète en amour, un enthousiasme si fort qu'il ne reconnaît plus ses causes et devient à soi-même sa propre raison d'être, tel fut le Boulangisme. La merveille est ceci, que l'énergie nationale dénonce en Boulanger le degré précis de son malaise, de sa dissociation, de son ardeur et de son impuissance. Boulanger n'est pas un individu, il n'est rien qu'une résultante : selon que la nation exprime en lui le mécontentement où elle s'accorde ou qu'elle aspire à des actes positifs qu'elle ne parvient pas à vouloir, il

apparaît tour à tour comme une force et comme une faiblesse, comme une écume, tantôt étincelante au sommet d'un flot battu et que le remous, l'instant qui suit, entraîne au creux des vagues. Il est exactement, selon la formule de Rœmerspacher, « le produit des circonstances ».

Il le faut concevoir, en tant que politique, entièrement vide : des personnages volontaires, avisés et désunis, évoluent autour de lui ; mais lui-même n'a pas de dessein ; il n'est là que pour refléter avec précision l'image de l'énergie nationale et comme cette énergie est dissociée, malade et excitée, il exprime avec magnificence les élans croissants de sa fièvre jusqu'à cette crise suprême du 27 janvier 1889, qui met le pouvoir à portée de sa main. Boulanger candidat du malaise général, élu triomphalement contre le représentant du pouvoir, est, durant quelques heures, maître de Paris. Aussitôt l'homme dénonce la signification de son personnage. Son élection atteste le malaise de la nation. Elle ne saurait signifier qu'une harmonie s'est formée entre les éléments de l'énergie nationale, ni qu'un accord s'est fait dans un but positif. Toutes les forces venues de toutes les directions de la nation et qui, soulevées par un même mécontentement, convergeaient vers le point d'intersection de ce moment et de cette heure, vont maintenant manifester leur divergence, parce qu'en réalité elles divergent. Pour ne point faillir à la suggestion qui le mène, Boulanger va se comporter à la manière d'un hypnotisé qui, ayant reçu l'ordre d'accomplir au réveil quelque action absurde, s'efforce de légitimer l'acte par des motifs plausibles et montre une étonnante ingéniosité à le faire entrer dans le cadre de ses déterminations naturelles. Il traduit par une atti-

tude personnelle, il transpose en une motivation individuelle les raisons profondes qui à cette heure interdisent au pays de prendre une véritable conscience de ses besoins et de l'exprimer par une réforme. Voici un Boulanger sentimental, d'âme naïve et gardant des préjugés d'éducation, se souvenant que « son père récitait les invectives de Victor Hugo contre l'homme du deux décembre », redoutant « le jugement des rédacteurs de l'histoire », ignorant le métier littéraire et s'épouvantant « d'un bruit de de plumes ». A Renaudin lui criant dans cette soirée du 27 janvier l'impatience de la foule : « Dites un mot, mon général, nous marchons : ordonnez, » il répond durement : « Floquet ne me parlerait pas autrement. » Il refuse d'employer les moyens révolutionnaires qui l'eussent fait triompher et demeure sur le terrain parlementaire, où il est désavantagé. « Dès lors, constate M. Barrès, sa propre personnalité contrarie, dessert les heureuses circonstances qui se succèdent. »

Derrière ces prétextes de premier plan qui semblent déterminer le général Boulanger à repousser le pouvoir, sachons distinguer les causes plus profondes qu'on nous laisse entrevoir et qui sont liées plus intimement à la psychologie du phénomène. Le fait qui domine cette aventure, c'est que l'énergie nationale ne se conçoit plus telle qu'elle est; il en résulte qu'elle est impuissante à construire un désir qui corresponde à une réalité. Dès qu'elle agit, c'est-à-dire aussitôt qu'elle entre en contact avec une réalité, il faut qu'elle la perçoive autre qu'elle n'est, qu'elle fasse abstraction de ce qu'elle est en soi et des buts qu'elle poursuit pour pouvoir l'utiliser au service de son délire. Ainsi en use avec ses amants Mme Bovary : aveugle et sourde devant leur

réalité, elle les imagine constamment autres qu'il ne sont et, avec une admirable frénésie, elle ne se lasse pas de fausser, par l'interprétation qu'elle en fait, chacun de leurs actes, afin qu'ils ne blessent pas sa chimère : ce sont ces représentations artificielles et dénaturées qu'elle emporte comme des proies dans la caverne de son rêve pour s'en assouvir.

Ainsi se comporte l'énergie française à l'égard de son héros. Afin de le pouvoir mieux façonner à sa guise on a vu qu'elle l'avait, avec son instinct sûr de malade, choisi vide de tout dessein politique. Grâce à ce choix du général Boulanger qui ne froisse aucun parti et, autour de lui, cristallise en enthousiasme toutes les haines, l'énergie nationale se donne durant trois années la représentation d'une intrigue où elle dépense une passion sans objet. Toutefois, que Boulanger fût entièrement vide de tout dessein politique, cela n'eût pas suffi pour que le Boulangisme demeurât ce qu'il a été, une représentation exacte de la dissociation nationale; cela n'eût pas suffi pour que le phénomène prît fin au moment précis où il venait de refléter l'image de la maladie et d'en donner le cliché. Si Boulanger avait été l'homme entièrement vide que l'on vient d'imaginer, il se fût soumis, dans la nuit du 19 janvier, à la volonté de ses partisans lui transmettant l'appel de la rue. Le Boulangisme eût été alors autre chose qu'une fièvre symptomatique où le malade révèle à l'observateur la nature de son mal, il se fût manifesté comme un accès de fièvre chaude où, quittant brusquement son lit et brisant ses vitres, le malade se précipite sur le pavé. S'il n'en fut pas ainsi, c'est que le général Boulanger qui abandonne à l'âme populaire, en proie au délire politique, la part la plus

extérieure de lui-même, est possédé avec une magnifique intensité d'une autre passion. Cette passion amoureuse, qui est sa raison d'être, est une réalité à laquelle va se heurter le délire halluciné de l'énergie nationale. Avec cette passion nous possédons l'explication profonde de cette disposition personnelle par laquelle Boulanger désormais contrarie les circonstances et dans la nuit du 27 janvier repousse le don de la nation. L'homme aime ailleurs. Tandis que ses amis le poussent vers l'Elysée, tandis que la clameur populaire l'y veut porter, tandis qu'en un contraste pathétique François Sturel associé à la fièvre politique de la nation déserte sa maîtresse, la douce Thérèse de Nelles, lui, qu'il le sache ou non, et tandis qu'il prétexte son respect de la légalité, songe à rejoindre l'objet où il a placé sa passion.

Voici la volonté irréductible que Boulanger oppose à la volonté du Hasard et par où il conserve au Boulangisme son véritable caractère de maladie avertisseuse. Cette volonté d'amoureux qu'une séparation épouvante décide la fuite à Bruxelles, alors que l'intérêt politique commande d'accepter la prison, et M. Barrès, avec un art précis et délicat, nous montre désormais, aux diverses étapes de l'exil, cette passion grandissante où le général se réfugie comme en un opium. Il nous montre à Bruxelles, à Londres, à Jersey, le soin d'une femme malade et idolâtrée primant tout autre souci, interrompant les plus graves entretiens, pesant sur les décisions; il nous dit enfin ce refus exaspéré, lorsque après un dernier désastre ses partisans accourus auprès du chef le viennent supplier de rentrer en France pour soulever un mouvement populaire où il risquerait sa liberté. « Dieu lui-même, vous m'entendez, Mes-

sieurs, viendrait me chercher que je ne rentrerais pas. » De quel ton ces paroles sont prononcées où toute la passion qui le possède se tourne en colère et comme il chasse Déroulède qui s'obstine ! Voici l'homme qui n'eut plus qu'à mourir lorsque son amie « s'anéantit malgré qu'il lui criât de demeurer ». Voici l'homme qui fait faillite au rêve désordonné d'une nation dissociée.

Faut-il donc, dans le roman de Flaubert, accuser Rodolphe si Emma Bovary l'a imaginé autre qu'il n'est et attend de lui des actes que son énergie ne produit pas? Et dans ce *roman de l'énergie nationale*, faut-il accuser Boulanger si la nation qui méconnaît sa propre réalité a méconnu celle de son héros, si elle se voit délaissée lorsqu'elle demande à cet amoureux les actes d'un ambitieux politique? Du point de vue de pure psychologie auquel on se place ici, on ne peut qu'admirer l'appropriation de l'homme au phénomène. Il est fonction de l'énergie nationale et doit nous rendre sensible comment un être qui se conçoit autre qu'il n'est, dénature selon une logique nécessaire les autres êtres et les choses, les imagine autres qu'ils ne sont, et voit se briser ses faux désirs aux réalités qu'il a méconnues. Dissociée dans ses centres supérieurs, l'énergie française pâtit et s'enfièvre. Surexcitée elle n'arrive pas à reconstituer la conscience qu'elle a perdue d'elle-même; ses instincts égarés la desservent : dans un sursaut, elle fait appel à César; c'est Eros qui, sous des dehors militaires, lui donne le change. Voici le drame admirable qui anime avec l'*Appel au soldat* le récit pathétique du *roman de l'Energie nationale*. Et c'est aussi, dans un élargissement des perspectives, le spectacle d'un conflit émouvant : Eros contre César, voici la passion amoureuse, l'une

des puissances les plus vénérables de la physiologie, celle qui préside à la formation de l'Espèce, aux prises avec cette passion plus intellectuelle et plus récente qui préside à la formation de la Cité. Et comme en un corps qui se désagrège les parties les plus anciennes persistent les dernières, l'antique divinité triomphe ici de la plus jeune.

§

Notons toutefois qu'au cours de cette fièvre française que fut le Boulangisme la dissociation dont souffre l'énergie nationale a montré ses causes. En même temps, elle a désigné son remède. Avec les *Déracinés*, M. Barrès nous a montré, en la personne de Bouteiller, une influence étrangère se substituant à une influence française dans l'enseignement universitaire. Dans l'*Appel au soldat*, Bouteiller est devenu un homme politique : voici donc avec lui l'influence étrangère aux sources du pouvoir. Sous le phénomène psychologique d'un être qui se conçoit autre qu'il n'est, se cache, a-t-on dit, une réalité plus brutale : la substitution, dans l'intérieur d'une société, des individus d'un groupe étranger à ceux du groupe autochtone. Ainsi le phénomène de dissociation dont souffre l'énergie nationale se voit ramené à ses termes positifs. Psychologiquement, l'énergie française se conçoit autre qu'elle n'est, d'où la stérilité de ses mouvements : cela signifie que physiologiquement des cellules étrangères se sont substituées dans les parties vives de l'organisme aux cellules nationales et, commandant à leur place, mettent l'organisme en péril. La suprématie d'un élément étranger tel est le fait qui domine la question. En regard de cette constatation plaçons cette autre, formulée par

M. Barrès : nécessité pour ce pays de « faire de la matière française avec des éléments étrangers ». Dès lors et puisqu'il faut tenir compte de cette nécessité, le remède au mal actuel se dénonce de lui-même : il consiste d'une part en un resserrement de tous les éléments autochtones dans le but de lutter d'influence par les moyens de polémique verbale contre toutes les formes de l'idéal étranger, — d'autre part, — en un remaniement des lois sur la naturalisation, en la création de lois nouvelles sur les conditions requises pour accéder aux fonctions publiques.

Telles seraient, semble-t-il, les conclusions pratiques de ces belles études instituées sur le temps présent sous la forme du roman. On n'a voulu les considérer ici que d'un point de vue indifférent de psychologue et les montrer comme une admirable illustration d'un cas de Bovarysme social. Flaubert nous a fait voir le vice de l'éducation sentimentale et comment de jeunes hommes, qui se conçoivent autres qu'ils ne sont, se stérilisent. M. Barrès nous a montré, avec son Bouteiller, le mal causé par une sentimentalité rationaliste et comment une nation décline lorsqu'elle s'éprend, sous couleur de philosophie, d'un idéal étranger. Tel est le thème idéologique du *Roman de l'Energie nationale*. Dans les *Déracinés*, dans l'*Appel au soldat*, il trouve à chaque page son application directe, historique et concrète, et, comme un contour précis, cerne le drame passionnel dont il utilise à ses fins la beauté et l'émotion.

JULES DE GAULTIER.

LA MAUVAISE DOULEUR

—

Le poète s'accuse ici d'avoir été
Un homme, un fils du vieil Adam formé de boue
Il confesse cette âcre et morne volupté
Des moments où le cœur déchoit et se l'avoue.

Et pourtant ce miroir des sentiments secrets,
Ces strophes où s'agite une âme trouble et nue,
L'amour y jette encor de célestes regrets,
Pareils aux feux du soir dans une eau corrompue.

— Hélas! en vain marqué pour des destins meilleurs,
Révolté que la joie et l'espoir abandonnent,
Tu souffres, tu te hais, tu le dis : que les cœurs
Sincères vis-à-vis d'eux-mêmes te pardonnent !

I

Te voilà nue, avec des bijoux, toute en fleur :
Mon âme, je te livre aux passants. Conte-leur
Ton passé, ton amour fidèle, et ta douleur,
Mon âme, ta douleur surtout ! Que chacun goûte
A tes cils l'âcre sel des larmes, goutte à goutte.

Ces gens diront, rendus joyeux par ton chagrin:
« La peau de cette fille est certes d'un beau grain,
Sa ligne est délicate et son corps souverain,
Elle est docile... Entrez, les coureurs de ruelles,
C'est dans ce lieu qu'on vend des voluptés cruelles,

C'est ici qu'on peut voir souffrir pour un peu d'or,
Nue et parée, au sein d'un merveilleux décor,
Une enfant qui malgré la vie est vierge encor :
Car il est sûr qu'avec les charmes d'une vierge
On achalande un livre aussi bien qu'une auberge. »

Chante ta peine, oui, pauvre âme, tords-toi les bras.
Et quand, lasse, quittant l'estrade, tu viendras
Quêter des pleurs de groupe en groupe, les ingrats
Te salueront en chœur d'une longue huée,
Servante du plaisir public, prostituée !

II

Ami, rappelle-toi les soirs
De rage et de rires atroces
Où nos talons sur les trottoirs
Sonnaient comme des coups de crosses.

Des mots infâmes et moqueurs
Sifflaient entre nos dents serrées ;
D'âcres sanglots crevaient nos cœurs
Lourds de trop de larmes rentrées.

Je mâchais, vénéneux miel d'if,
Ton aigre ironie et ton doute,
En versant sur ton âme à vif
Mon amertume, goutte à goutte.

L'amour, me disais-tu, la foi! —
O candeur d'aimer et de croire! —
Tu ricanais tout bas et moi
Je raillais mon art et la gloire.

Ainsi nos deux stérilités
Grinçaient sous l'archet des idées
Comme sous des doigts irrités
Deux guitares désaccordées.

Ainsi, haineux, ivres et fous,
Pleins de cendres et de blasphèmes,
Torturés, traînant avec nous
L'effréné dégoût de nous-mêmes,

Dans le soir tendre et violet
Nous marchions le long des chaussées
Où le vent d'automne raclait
Des feuilles sèches et froissées.

III

Je souffre, laissez-moi souffrir, laissez-moi seul
Dans le rêve où mon sombre orgueil me cadenasse,
Où le destin d'un fil inflexible et tenace
Me coud vivant dans mon linceul.

Que mon caveau soit nu de fleurs et de colombes
Et rebelle aux genoux des femmes en prière!
Il me faut le pesant silence de la pierre,
La flore et les oiseaux des tombes.

Car je veux dans ces nuits de songe et de remords,
Du fond de mon cercueil de marbre humide, entendre
Les jeux doux et légers que forme dans la cendre
Le chœur des Muses de la Mort.

IV

Il est si tard, il fait, cette nuit de novembre,
Si triste dans mon cœur et si froid dans la chambre
Où je marche d'un pas âpre, le front baissé,
Arrêtant les sanglots sur mes lèvres, poussé
Par les ressorts secrets et rudes de mon âme!

La maison dort d'un grand sommeil; l'âtre est sans flamme,
Sur ma table une cire agonise. Et l'amour,
Qui m'avait, tendre espoir, caressé tout le jour,
L'amour revient, armé de lanières cruelles,
Lacérer l'insensé qu'il berçait dans ses ailes.

— O poète, peseur de mots, orfèvre vain,
Ton vieil orgueil d'esprit succombe au mal divin !
Tu rejettes ton dur manteau de pierreries,
Et, déchirant ton sein de tes ongles, tu cries
Ton immense fureur d'aimer et d'être aimé.

Et jusqu'à l'aube, auprès d'un flambeau consumé,
Et promenant ta main incertaine et glacée
A travers les outils qui servaient ta pensée,
Dans le silence noir et nu, pauvre homme amer,
Tu pleures sur ton cœur stérile et sur ta chair.

V

Je parle d'amour : je mens;
Car sous une forme sereine
Je souffre tous les tourments
De l'amertume et de la haine.

Ma gorge est rauque de cris,
Et souvent ma plume âpre crève
La page blanche où j'écris
De limpides chansons de rêve.

Ah! l'horreur des grils ardents,
L'effort stérile qui se leurre,
Et les grincements de dents
Dans la géhenne intérieure!

Etant bourreau de l'enfer
Où le fantôme de moi-même
Se ronge l'âme et la chair
Et sanglote et prie et blasphème,

Je m'acharne dans la nuit
Sur ce pauvre être sans génie
Pour faire produire un fruit
A son effrayante agonie.

★

Je subis la peine du dam,
Je répands les sueurs sanglantes
Du vieil et du nouvel Adam,
Goutte à goutte, en des œuvres lentes ;

Et j'en signe l'aveu hautain
Pour flatter dans leur rude voie
Tous mes frères que leur destin
Lie au joug des labeurs sans joie,

Tous ceux qui portent un esprit
Déserté des Muses heureuses,
Et qui se tordent sur le lit
Des maternités douloureuses.

VI

Me sentant faible et seul au monde et misérable,
Cette nuit j'ai broyé ma plume entre mes doigts
Et sangloté longtemps le front contre la table,
Les poings crispés, buvant mes pleurs, mordant le bois.

Puis, mon cœur a crevé d'un rire âcre et farouche,
Et j'ai puisé dans l'âtre éteint comme ma foi
De la cendre, et, l'ayant mâchée à pleine bouche,
Je l'ai trouvée encor moins amère que moi.

VII

Il est temps d'éclater de rire sur toi-même,
Grand temps certes de mettre un masque. Ta douleur?
Va lui peindre le front d'une menteuse fleur
Et couvres-en les cris sacrés sous un blasphème.

Rejoins les histrions autour des pots de fard,
Travaille à leur miroir, et, tandis que ces mimes
Feignent d'un cœur joyeux des tristesses sublimes,
Toi, simule un rictus infâme, emprunte à l'art

Ses mots creux et brillants comme des perles fausses
Et ses gestes sans âme et ses airs d'opéra,
Et jette à la foule ivre et qui t'applaudira
Des baisers du tréteau boueux où tu t'exhausses.

Mais garde, ainsi qu'un pur trésor, pieusement,
Dans l'ombre intérieure où vit la conscience,
Garde, pour en souffrir aux heures de silence,
Tout le mal que t'a fait l'amour, ô vieil enfant!

CHARLES GUÉRIN.

LE
TUEUR DE GRENOUILLES

—

A Eugène Demolder.

Petit, léger, posé en insecte d'eau sur son drap pâle dans la nuit comme une nappe de mare claire, le garçon écoute. Un doigt l'a réveillé, lui semble-t-il, un doigt humide, frôlant son front.

Ce n'est pas celui de Dieu, parce que Dieu est maintenant trop vieux pour s'occuper des enfants. Le silence le remplace. Dieu est un infirme ne pouvant plus galoper sur le vent, et il a mis le vent à l'écurie où il ronfle quelquefois derrière la porte.

Le grand silence, de son index froid, a réveillé ce garçon qui écoute, étonné, trouvant bien noir ce qu'il n'entend pas.

Posé à quatre pattes, ses membres menus et maigres rigides comme des tigelles de blé, les cuisses longues, les jarrets forts, les pieds fins d'aspect sauteleur, s'amenuisant, il regarde de tous ses yeux, la tête sournoisement baissée, ses cheveux retombant en pluie lourde, lui barrant les tempes de lignes plus sombres que la nuit, et sous ses cheveux ses prunelles fixes brillent, pareilles à deux lumières voilées de crêpe, car ce petit, déshabillé, a pourtant l'air en deuil.

Il vit en état d'animal, allant, venant, mangeant, dormant, sans rien dire. Il possède le coin de la chambre, un coin sale, du côté de la cheminée. Il

est là chez lui comme un grillon. L'hiver il a chaud près des cendres. L'été il lui arrive de l'air par le trou du toit. Son lit est une claie d'osier liée solidement à d'anciens bâtons de chaises. On a jeté dessus un paillasson de bruyères et un drap... le même depuis un an. Très avisé, le petit secoue ce drap tous les matins durant que sa mère fait bouillir leur soupe, parce qu'il a remarqué que les puces n'aiment pas la flamme, et toute la vermine se brûle ou se noie dans la marmite.

Mais, cette nuit de juin, ce ne sont pas non plus les puces qui l'ont réveillé. Il a deviné quelqu'un marchant par là-bas, sans faire aucun bruit. Le vent s'est peut-être échappé de l'écurie de Dieu? Ou bien il y a une fouine? Ou bien un rat, un de ces gros rats des champs, brun, fourré, avec une queue lisse, en serpent? Non, personne...

Et le garçon s'avance un peu sur les paumes, sur les genoux, baisse encore la tête, lève la croupe. D'un bond, s'il le faut, il sera debout au milieu de la chambre avec la seule détente, en ressort, de ses deux jarrets repliés. Il sait que la nuit on ne se promène pas à la manière du jour. Le jour les bêtes sont ce qu'elles veulent, mais la nuit elles font ce qu'elles peuvent, et quand les oiseaux ont fermé les yeux, d'autres animaux inconnus leur prennent leurs ailes et vont par bonds extraordinaires, rasant le sol. Il sait cela et d'autres choses encore, ce petit de dix années qu'on laisse traîner sans devoir autour de la maison, n'y rentrant que pour dormir et mangeant n'importe où des sauvageries qui lui font souvent saigner la lèvre.

On n'entend rien; seulement, vers la palissade en genêts défendant le jardin, — des choux, des raves et un beau plant d'oignons, — *la terre a crié!* La

terre a une façon de crier vraiment *terrible*. C'est une muette qui n'émet que des grincements de dents. Si quelqu'un, homme ou bête, fait une chose défendue, elle essaye d'avertir, et, plus fidèle qu'un bon chien, elle ne gâte pas les affaires à coups de gueule inutiles ; un gravier qui roule, du sable qu'on presse, le bruit imperceptible d'une coquille d'escargot s'écrasant lui suffisent.

Et l'on broie toujours n'importe où de très petits os de mort, car la terre en est remplie. Et les petits os de mort protestent.

Quelqu'un venait certainement du côté des légumes. Un voleur ? Pour les oignons, sans doute. Le petit Toniot se leva de son bond habituel, d'un saut d'insecte ou de crapaud, nu des pieds à la tête, le sexe et les oreilles pointant. Il eut l'idée de réveiller son père, le grand Toniot, qui dormait dans leur seconde chambre, sous le fusil de chasse accroché au mur, le grand Toniot si fatigué du dernier affût.

Mais était-ce bien la peine de secouer un homme si fatigué, qui avait fini par aller dormir seul, en dehors de tous les discours ?

Le petit Toniot ne pensait pas à sa mère, parce que, pour lui, l'homme de dix ans, les femmes ne comptaient pas. Il les méprisait. Sa mère le battait, et il riait, silencieusement, derrière elle, car les femmes écartent les doigts pour frapper, ne vous envoient que de l'air à la figure ; ça claque et ça ne fait guère de mal ; tandis que les hommes, ça tape à poings clos ; le grand Toniot frappait très fort ainsi, et il avait beaucoup de respect pour son père, possesseur, en outre, d'un vrai fusil de chasse.

Décidément, c'était le voleur qui venait, celui des oignons. Le petit Toniot ne pouvait plus s'y trom-

per. Les osselets de morts protestaient. Tout moite de la sueur d'un mauvais sommeil, le léger corps du garçon se recroquevillait à l'angle d'un coffre de bois vermoulu où on serrait le pain et le lard, ces deux trésors de la maison. Il avait l'aspect d'un petit chat mouillé guettant le gros rat malgré qu'il fût transi, et son instinct de carnassier lui donnait l'âpre désir de flairer la proie. Si elle se montrait beaucoup plus grosse que lui, il saurait bien appeler le grand Toniot discrètement... comme la terre se plaint quand on lui pèse.

De son angle, le petit Toniot n'y voyait plus. La chambre n'avait pas d'autre fenêtre que la porte et le trou de la cheminée. Le jour, le soleil pénétrait par la porte. La lune se réservait le trou de la cheminée pour certains soirs, et elle passait par là des mains blanches, à travers la suie, caressait la bouilloire pendue et la faisait étinceler comme de l'argent. Cette lune éveillait toujours le petit Toniot, qui l'*entendait briller*. Ah ! pourquoi n'entrait-elle pas durant qu'il claquait des dents, épeuré au coin de son coffre ? C'est si bon, la lumière ! Et voilà qu'elle ouvrit miraculeusement la porte, la porte fermée au loquet en dedans. Oui, c'était bien la lune, en personne naturelle, une belle femme très blanche à cause de la noirceur de la nuit, une femme toute nue, un peu grasse, les hanches rebondies et pleines ainsi qu'il sied à un astre vivant, la gorge haute et dure, toute sa face voilée de cheveux roux.

Toniot n'avait jamais redouté les bêtes, ni les femelles, mais il fut terrifié par la lune déguisée en femme. Il fit, machinalement, le geste d'écarter ses cheveux noirs sur son front d'enfant têtu, et il vit, dans une inexprimable épouvante, ce geste se

répercuter sur le front de la lune comme il aurait pu le voir se réfléchir en un miroir.

Et ce n'était pas la lune, ce grand reflet blanc de lui-même : c'était sa mère. Le petit Toniot n'osa plus bouger.

— Ben, donc? Quoi que tu fais là, graine de crapaud ? Tu dors donc pas à c'te heure ?

La femelle, face à face avec son petit, grondait sourdement.

— Je fais point rien, répondit-il, se garant la joue de son coude levé.

— Pourquoi que t'es réveillé, vermine? Quoi que tu fouines là ? Et ton père, où qu'il est ! T'as réveillé ton père, malheureux ?

— Non, je m'a réveillé, moi, parce que j'ai entendu craquer dans le jardin.

— C'est-y la première fois que ça craque dans le jardin, petit cochon ? La nuit, ça craque partout ! Est-ce que t'as besoin d'attraper tous les bruits qui passent par la queue, espèce de fouinard ?

— J'ai cru que ça venait du côté des oignons ! C'était comme le pied d'un homme !...

— Le pied d'un homme ? Fi' de garce !

Et, avant que le petit Toniot eût songé à lever son coude, la femelle rageusement l'agrippa aux épaules et le poussa vers son lit de bruyères, le coin de bauge d'où le sacré petit marcassin n'aurait pas dû sortir avant le temps. Là, muettement, aveuglément, fermant les poings, cette fois, elle frappa le garçon, toute saisie d'une folie de colère bien qu'il n'eût pas commis de faute.

Absolument nu, l'enfant recevait les coups dans les bons endroits, sans crier, selon sa dédaigneuse habitude, et, cette nuit-là, il lui semblait qu'on le

tuerait peut-être s'il se plaignait le moins du monde.

La mère avait l'air ivre.

— Je t'attacherai, vermine, répétait-elle tout bas, serrant les dents et davantage les poings, je t'attacherai par les pattes comme un poulet vendu !

Alors, il répondit également à voix basse, devinant qu'il fallait se résigner, obéissant à un ordre donné de plus haut que les coups :

— Ben, quoi? T'es donc enragée ? Pourquoi que t'as pas de chemise, c'te nuit ? Finis donc ou tu vas le réveiller.

La femelle s'arrêta subitement, et rejeta ses cheveux en arrière.

Le petit Toniot l'imita.

Ils se regardèrent du fond de l'ombre où les flancs haletants de la mère mettaient une espèce de lueur. Et chacun ils eurent honte de leur pauvre nudité.

Accroupi sur son drap, tâtant ses petits membres cuisants qui seraient bleuis au matin, le garçon contemplait la femelle d'un regard de curiosité souffrante, protégeant son petit sexe de sa main gauche, car il se doutait bien que si elle frappait encore par là ce serait fini du *petit crapaud*, qui ferait couac et serait mort.

Ah çà, pourquoi qu'elle se mettait à taper comme un homme, à présent ? Est-ce que les femmes nues ont tous les droits ? Quel mystère venait donc d'entrer dans la chambre avec la clarté d'une peau ? Et il grelottait de frayeur.

— Ah, je suis pus lasse que si je t'avais pondu, fils de hibou ! murmura la mère, lui tournant le dos pour aller mettre sa chemise.

Ce fut comme si la lune sortait enfin de chez eux. Tout redevint sombre et Toniot respira.

★

Le grand Toniot était maigre, sale. Il avait la mine triste d'un loup qui s'égueule, se ronge lui-même faute de mieux. Son pantalon de toile bise, devenu vert à cause de ses longs frottements sur les mousses de la forêt et les herbes des talus, glissait lamentablement de ses hanches d'échalas, laissant voir entre sa ceinture et une courte veste rapiécée une belle lanière de cuir fauve qui était la peau même de son propriétaire. (Le petit Toniot, pour imiter son père, se dessinait une pareille lanière au moyen d'une ligature, et il serrait sa ficelle jusqu'au sang afin d'établir nettement la démarcation.) Cet homme ne parlait point. Il tuait des bêtes, *taupier* de son état. Il tendait des pièges aux renards, aux fouines, aux rats, aux poissons, surtout au gibier, et, comme il n'avait pas de permis de chasse, il prenait quelques précautions, telles que taupes ostensiblement pendues dans le dos de sa veste, en enseigne évidente, et souvent pourries depuis des semaines.

Il avait eu sa maison d'héritage, échoué dans cette clairière de bois comme un naufragé dans une île déserte; il y vivait simplement, attrapant tout ce qui pouvait se dévorer : la femme et le petit n'en pouvaient demander davantage, puisque les gendarmes ne s'en mêlaient point. De temps en temps, il allait vers une ville voisine, très lointaine, vendre quelques paniers de joncs. Sur cinq, il en rapportait toujours un soigneusement rempli de crottin de cheval, histoire de chauffer un peu les légumes du jardin. Il achetait aussi

du pain et du lard qu'il posait au milieu du crottin, le tout recouvert d'un vieux journal, rapport aux mouches. Il marchait pieds nus l'hiver et l'été, ses plantes ayant acquis la dureté du fer. On ne savait pas s'il aimait sa femme. Sa femme le détestait du fond de ses entrailles. D'abord, il ne parlait pas, et les femmes ont une horreur superstitieuse des silencieux ; ensuite, il lui avait fait un garçon, et elle eût préféré une fille, c'est-à-dire une alliée, une complice, une créature plus souple, capable d'apprécier toutes les phrases vaines qui s'élancent des bouches exaspérées par les journées de pluie. D'ailleurs, la femelle du grand Toniot se plaignait de lui, avec une abondance de torrent écumeux, aux rares passantes que la Providence daignait lui envoyer le dimanche. Quand les ramasseuses de bois mort, les bergères, les cueilleuses de muguet ou les colporteuses de mercerie s'égaraient jusque chez elle, c'était un flux de discours et de lamentations qui les roulait, bras ballants, d'un bout à l'autre de la maison vidée instantanément de ses deux mâles. Dieu merci, le grand et le petit Toniot pouvaient se sauver, le bois était vaste ; et, pendant ce temps, la rousse femelle, très lasse de la vie de paresse qu'elle menait entre ses deux méchants garçons (« si méchants, Madame, qu'ils claquent du bec, sans jamais rien dire ! »), racontait ses malheurs et comme quoi on ne pouvait plus décemment coucher aux côtés de son homme, tellement *il puait la taupe.*

Puis, elle achetait un fagot, aimant à dépenser inutilement, des champignons récoltés de la veille, une botte de muguet ou deux sous de fil.

Jamais le grand Toniot ne lui reprochait ça, mais le petit Toniot hochait la tête, méprisant.

Est-ce qu'on n'avait pas le loisir de récolter son bois mort, ses champignons, voire son muguet soi-même ? Quant au fil, lui, le petit Toniot, savait en fabriquer, avec des brindilles dont il avait maintes fois éprouvé la résistance en tendant des pièges aux oiseaux.

Un dimanche, ce fut un colporteur, au lieu et place de la mercière ambulante, qui vendit du fil à la femme du grand Toniot. Ce jour-là on parla moins haut dans la maison vide... Le colporteur dépliait des étoffes. C'était très intéressant. On aurait entendu une abeille faire du miel, et le grand Toniot, la semaine suivante, s'aperçut qu'on lui volait ses oignons.

— Si c'est possible, cria la femelle se hérissant de tous ses crins, si c'est possible d'accuser un brave colporteur bien en règle avec la police, même qu'il m'a montré son permis de vente ! Il n'a pas besoin de tes oignons, sale hibou ! C'est un monsieur bien propre, mettant des souliers tous les jours et buvant du vin le dimanche.

Ce qu'elle n'avouait pas, c'est qu'elle avait offert les oignons en échange de quelques autres politesses louches.

Le grand Toniot baissa le front, renifla du côté de la porte. En effet, cela fleurait le vin chez lui, et il n'ajouta rien, chaque parole lui coûtant un effort cérébral. Du reste, quand il guettait une bête en maraude derrière une haie, il n'avait pas la puérilité de la prendre aux discours, lui !

Mais le petit Toniot se promit naïvement de surveiller leurs oignons.

C'est pourquoi, ayant entendu *craquer* pas loin du jardin, il s'était levé une nuit, tandis que le père dormait sous son fusil accroché, son père, le

mâle puant relégué par une femelle devenue extrêmement délicate depuis qu'elle avait envie d'une robe et ne supportait plus le contact irritant d'une chemise sur sa peau brûlante...

Hélas ! le petit Toniot a la fièvre, maintenant, il ne dort pas. Son tour est venu de chasser la grosse bête. Il flaire, il écoute dans le noir. Il se tourne et se retourne doucement sur la bruyère sèche de peur de faire du bruit. Toutes les nuits il attend quelque chose. Quelque chose ou quelqu'un. Il ne sait pas au juste. L'index du silence lui fouille le cerveau. Il a calculé que c'est de huit jours en huit jours qu'on entend la terre se plaindre. Gémissements sourds d'une poitrine sur laquelle on pose le genou, profond tressaillement de révolte qui s'éteint en un discret signal, comme la toux d'une très vieille personne sage ; et le cœur de la terre bat dans la poitrine du petit fauve aux aguets, qui se lève enfin, regarde droit devant lui, les narines humant la piste.

D'un souple mouvement de couleuvre, le petit Toniot a gagné la porte sans examiner le lit de sa mère. Il comprend bien que Madame la Lune est sortie. Ce qui demeure là, c'est la chemise de toile évanouie sur la couverture brune, le linceul de celle qui est morte en le mettant au monde une seconde fois sous les coups de ses poings puissants.

Ah ! elle l'a fait homme cette nuit de malheur, et il a bien senti qu'il devenait son ennemi pour toujours.

En chasse !

Et il se glisse dehors dans une clarté bleue très douce qui le baigne, le caresse, l'ondoie de courage. La lune est cachée du côté de la mare où chantent les grenouilles. Oui, la lune est là-bas sur les pre-

mières branches du bois. C'est une jolie forme blanche, ronde de partout, qui roule au ras de l'herbe ; elle est voilée d'un épais nuage qui la tient à la ceinture, cherchant à lui manger la tête. Et elle roule, et elle glisse, et toutes les lumières s'échappent de là, des reflets de cheveux roux, de gorge laiteuse. Le petit Toniot rampe et courbe les herbes avec précaution. Il a dépassé le jardin, il est tout près du fossé, devant le bois où il y a comme une alcôve, une ample couche de verdure. Il regarde, il regarde, et il rit silencieusement, malgré que son cœur se serre d'une manière affreuse. Ce qu'il voit, il ne l'oubliera plus, parce que c'est trop drôle ! Il voit une grande grenouille blanche, oui, c'est bien cela, cette flexibilité merveilleuse des cuisses et des bras ouverts, cet étirement élastique et précis de membres si pâles qu'ils en paraissent argentés ! Maintenant il comprend pourquoi on le traite de *crapaud,* c'est qu'il est réellement le fils d'une grenouille. Il regarde, il regarde, il en a mal à ses yeux qui lui piquent ! Il regardera cela toute sa vie, en dedans de lui, au plein milieu de son cœur, il s'y mirera comme en une source empoisonnée dont les reflets sont à la fois cruels et doux.

Il a vraiment bien assez vu ! Il revient sur ses brisées, le petit fauve, il recule, rentre dans sa tanière. Il va peut-être se recoucher en enfant docile et complice, la tête tournée vers le mur, mais c'est plus fort que lui, l'esprit de la terre, l'ancien pacte conclu d'homme à homme pour se protéger contre l'*Ennemie,* le pousse plus loin que son lit jusqu'au lit de son père.

Le grand Toniot s'éveille à son tour, flairant le vent :

— De quoi, garçon, c'est-y que t'es malade ?

— Non, c'est la mère, faut y aller. Lève-t'y tout de suite, papa.

Il a dit *papa* comme lorsqu'il était enfantelet, point capable d'une mauvaise action.

Et le père se lève, s'ébroue, renâcle :

— De quoi encore ? Quoi qu'elle a, la garce ?

— On vole nos oignons, je crois ben ! ajoute le petit Toniot, le ton aussi bas que le front, pris de dégoût devant l'inexplicable crime qu'il explique autant qu'il peut.

— Nom de Dieu !

Et le père a décroché le fusil.

— C'est le vendeur de fil, hein ?

— Je sais pas ! Y a un homme.

— Moi, je sais. Reste ici.

Le petit demeure. Ce n'est plus son affaire. Le père connaît son métier.

Et il va se recoucher, le petit Toniot, tout en se bouchant les oreilles. Il entend tout de même : deux coups, toujours au dedans de lui, dans le tréfond de son être où s'est à jamais peinte la vision de la grande grenouille blanche, de Madame la Lune vautrée par terre sous un nuage inconnu. Il perçoit un cri, deux cris... et il se débouche les oreilles. Ses dents claquent. Qu'est-il arrivé, mon Dieu ? Est-ce qu'elle va revenir furieuse pour le tuer sous ses poings ?

Elle revient, en effet, traînée par le grand Toniot qui la tient aux cheveux.

— P'tit, dit le père d'une voix rauque où semble gémir toute la terre en peine, j'te rapporte de la viande !

La grande grenouille blanche est zébrée sur les cuisses des jets de sang qui lui jaillissent de la

bouche. Elle fait aller ses jambes et ses bras en des mouvements nerveux imitant ceux de tout à l'heure, tellement les douleurs de l'agonie ressemblent aux joies de la volupté.

Puis elle serre les mâchoires.

La grande grenouille blanche ne chantera plus.

★

Il est resté tout seul, assez content de lui. Ses journées se passent à guetter des bêtes. Les gendarmes, en lui prenant son père, lui ont laissé le fusil. Sa mère est enterrée très loin. Les bonnes femmes qui s'étaient précipitées, grosses mouches bourdonnantes, pour lui offrir des œufs, du lait, des consolations, s'apitoyer sur sa misère d'orphelin, se sont enfuies parce qu'il leur a témoigné un peu brutalement son horreur des personnes bavardes. Il fait son petit ménage, secoue son drap, trempe sa soupe. Il a de la place, on a presque tout vendu selon la justice, et quand le curé s'amène, l'air bénisseur, Toniot fiche le camp par la cheminée après avoir verrouillé sa porte. Ah! mais non, il est le maître chez lui, et ce n'est plus un enfant du catéchisme!

Ayant la chance de ne plus rien devoir à personne sur la terre, il lui paraît inutile de tolérer les menaces du ciel. (D'ailleurs, dès qu'il pleut, il va se coucher, ça lui économise toujours au moins un repas!)

Cependant, les saisons changent. Il faudra qu'il aille chercher les hardes de son père, à la prison, car son pantalon de gamin ne veut pas grandir avec lui. Et il fabrique d'abord deux paniers de jonc, se souvenant de l'équipage que l'on étalait pour se rendre en ville... et y dissimuler deux

lapins. Les lapins et les paniers, les uns dans les autres, vaudront probablement cent sous. Une fortune. Du lard pour six mois.

Il part donc, enfile des tas de sentiers au hasard. Il arrivera toujours et il a tout le temps. Il arrive, en effet; c'est le jour du marché de la ville. Il parle du grand Toniot, celui qui a tué sa femme... Chose bizarre, tout le monde sait encore de quoi il retourne. Cela l'étonne. Il doit y avoir tant de grands Toniot qui tuent leur femme, n'est-ce pas? Il apprend que c'est plus rare dans les villes qu'on ne le pense. Dame! il y a beaucoup plus de... *grenouilles* que d'hommes, ça se devine, et il faudrait trop de plomb.

Il retrouve la prison et obtient son héritage : le fameux pantalon de toile bise plus vert que jamais, orné d'étoiles rougeâtres, et la vieille veste courte, toute rapiécée. Une âme tendre s'apitoie sur lui : son père, en somme, n'était peut-être pas si coupable; il avait agi presque selon son droit, et on ne l'aurait sûrement pas condamné aux travaux forcés à perpétuité s'il avait été un monsieur de la ville, au lieu d'être un sauvage coureur de bois et de chasser sans permis. — Alors, tuer une femme, estropier un colporteur, ce n'est pas aussi grave que de manquer de permis de chasse... Ce dernier écho de l'existence civilisée le comble d'une stupeur nouvelle. Tout s'embrouille dans son pauvre cerveau de garçon simple. Il jette ses lapins sur un fumier, n'osant pas les vendre. Ça lui donne le vertige. Il s'imagine qu'il a jeté là son père et sa mère. Il donne ses paniers à n'importe qui, se sauve de la ville comme s'il avait toute la gendarmerie à ses trousses, et il ne respire qu'au milieu des bois. Il lui faut bien vivre sans permis de chasse, pour-

tant? Alors, quoi? Plus souvent qu'il ira leur fournir des explications sur ses coups de fusil personnels? Il découvre un biais. Au lieu de tuer des lapins ou des gens, il pèchera, voilà tout. Le principal est de demeurer libre. Et en songeant à ce qu'il pèchera, il rit silencieusement...

... Car elles chantent toujours, les gueuses! Dès la tombée de la nuit, on les entend jacasser, coasser, du fond de toutes les mares de la forêt, les mares entourant sa maison, les belles mares, coupes de cristal glauque débordant des mousses, pleines d'une liqueur mystérieuse où se mélange à dose égale le poison des feuilles pourries de l'automne et le plus pur miel des fleurs du printemps, des iris bleus, des nymphéas, des sagittaires roses et des pervenches, de sombres pervenches qui se tressent en nattes pour enlacer les jambes des traqueurs de bêtes.

Oui, oui, elles murmuraient, les gueuses, imploraient, criaient leur douleur éternelle de se chercher un roi, et, tout en formant des rondes immondes, luisantes du plaisir d'être stupides très haut, elles l'importunaient de leurs sinistres vociférations. De tous les coins du bois, les soirs d'été, s'élevait un concert de malédictions retombant en averse de longs sanglots sur le front de l'orphelin.

Ah! oui qu'il le savait bien ce qu'il pêcherait! Puisqu'il faut tuer pour vivre, il vaut mieux tuer sans bruit et que la mort que l'on donne serve à étouffer tout le bruit. Ce qu'il éprouverait de joies à cueillir ces fleurs vivantes des mares troubles, écloses en gueules de folles... qu'il fermerait une à une.

Revenant de la ville, le petit Toniot se sentait désormais un grand Toniot, un peu plus farouche

que l'autre, ayant hérité d'une maison déserte et d'un pantalon d'assassin. Et il se redressait, pris d'un respect pour lui-même, en homme qui a trouvé sa voie. Les paniers de jonc ne rapportent guère, les champignons ne durent pas et les oiseaux sont singulièrement méfiants. Le rat des champs fournit un mauvais rôti, dégageant, à la cuisson, une fétide odeur de musc... Tandis que la grenouille... c'est comme du poulet! Un vrai régal d'amateur! Il voyait, en un songe béat, les petites cuisses blanches alignées sur la brochette de noisetier, se dorant au feu et tournant avec la docilité de petits pantins, vaguement fantômes. Il en mangerait beaucoup et vendrait le reste. Enfin, il dépeuplerait le pays de ses bestioles énervantes, dont les chansons, moitié prières, moitié jurons, litanies d'hystériques, obsédaient affreusement sa mémoire.

...Chaque jour Toniot quitte sa maison où le vent d'hiver a fait des ravages, a emporté la porte et une partie du toit. Ce n'est plus sa maison d'héritage, c'est sa ruine. Il vit là dedans comme un oiseau de nuit s'engouffre à la suite des tempêtes dans le trou d'un vieux mur ou d'un rocher. Il a perdu le goût de la lumière et celui du pain. Il ne secoue sa somnolence qu'au premier appel des grenouilles. Alors il s'étire à quatre pattes, sauvage sur le sentier de la guerre, flairant le vent. Il rampe, il renifle, il hume les senteurs de la forêt que la tendresse du matin mouille de ses larmes. Si c'est l'automne, cela sent le romarin, le genévrier et le gland de chêne qui sèche en exhalant de petits jets d'amertume. Si c'est le printemps cela sent la sauge, le surreau, et l'églantier tout entier épanoui.

Ou les bêtes commencent à fuir, ou elles se mêlent éperdument.

Le seul changement qui s'opère en l'homme, c'est un peu plus de tristesse ou un peu plus de langueur.

Rien ne s'explique et tout ferait tant de chagrin si on y pensait.

Mais Toniot ne pense déjà plus. Il est loin des villes, loin de ses parents, loin de lui-même. Les mares pernicieuses, miroirs ayant réfléchi tous les mystères, l'attirent, le fascinent, l'ensorcellent. Il est le prince des grenouilles qui le hèlent, avec une passion frénétique... sans jamais l'avoir mieux entrevu que le temps de mourir.

Et il ira vers elles, sa gaule sur l'épaule d'où pend un fil (peut-être jadis vendu à sa mère par le colporteur !) et un petit morceau de drap rouge de la longueur d'une langue de femme. Il va sous les ramures, d'un pas méthodique, l'œil froid et fixe, ses cheveux noirs lui barrant le front de lignes dures. Il a l'aspect d'un très vieil homme qui posséderait les yeux perçants d'un jeune animal. Devant la mare, il les salue de son rire silencieux. Il ne leur fait point de discours ni aucun don de joyeux avènement. Toutes, en grand déploiement de leur force numérique, se mettent à onduler par bandes larges, et elles font se plisser l'eau comme une soie molle.

Autour d'eux, les arbres contemplent le drame en courbant la tête. Des chevelures éplorées se déroulent, et la lune, qu'on aperçoit de bonne heure quand le ciel est pur, se profile en diadème d'ambre fonçant peu à peu jusqu'à la couleur du sang. Plus tard, ce sera comme la pointe d'une flèche qui s'aiguisera sur l'agonie du jour.

La clameur des grenouilles monte effroyablement, leurs yeux jaunes, gouttes d'or pleurées, s'al-

lument en étoiles. Du milieu de leur sabbat elles lancent des mots humains, elles ont des interjections aiguës ainsi qu'en ont les enfants qui s'amusent à l'excès, ou s'égosillent dans une colère puérile. Ce sont des petits avortons nés d'amours inavouables, des petits fœtus plongés au bocal universel et qui essayent de briser sa transparence de leurs petites mains désespérées.

Et les voilà qui se pressent les uns sur les autres, les pauvres petits monstres, pour contempler la langue rouge que leur tire l'homme du bout de son fil maudit. C'est la langue de feu de la chimère! Elles ont fasciné, charmeuses petites sirènes, et, à son tour, il les fascine. La gaule se relève, le fil fouette l'espace, et on perçoit un atroce cri d'oiseau plumé vif. La grenouille, trop curieuse, est saisie par le double hameçon qui, de loin, a l'air d'une ancre de salut. Elle agite ses petites pattes de derrière comme des jambes de fille qu'on viole...

Le chasseur de grenouilles les cueille une à une, tranquillement.

Il semble les faucher du bout de sa gaule. Il les prendrait toutes si c'était possible de prendre toutes les grenouilles d'une mare où chaque goutte de fange en recèle une prête à naître, et chaque goutte d'eau pure en porte une adulte. Mais la nuit vient.

La lune regarde, reine qui se moque pas mal de ce qui se passe chez ses sujets. Que les grenouilles chantent ou meurent, ça ne l'empêche pas d'être le seul œil de grenouille qui a tout vu depuis le commencement du monde.

Toniot remplit son sac. Un long sac de toile qu'il a taillé dans la dernière chemise de sa mère. Il a les ongles rouges de sang. La pêche terminée, il rentre chez lui, la gaule sur l'épaule, d'où pend le

sac, ventre gonflé de petits ventres qui soupirent et expirent encore. Chez lui, c'est l'heure du repas et il allume paisiblement ses fourneaux. Le vent passe, soufflant le feu. La terre gémit, doucement grondeuse. Non, plus personne ne peut l'empêcher de manger à sa faim, de vivre. Il est libre.

A genoux devant le tas des petits cadavres, il les déshabille, leur ôte la double boucle de leurs yeux d'or, leur enlève leur jolie robe de satin vert, leurs mignonnes culottes de velours blanc. Tout cela glisse pêle-mêle comme des vêtements de poupée, et il ne reste plus que les cuissettes nues, très pâles, agitées de frissons nerveux...

... Et les prunelles fixes de l'homme ont une flamme étrange, lueur de convoitise ou de haine, durant qu'au loin les chiens hurlent à la lune, rêvant de mordre la Mort au cul.

RACHILDE.



LA FINLANDE ET LE TSAR

Ce n'est malheureusement pas par obéissance à un principe que l'Europe vit à peu près en paix. Personne ne doute que le premier pays qui cesserait de craindre les autres ne voulût les absorber. Le droit n'est encore rien. On ne peut donc tenir cette paix ruineuse pour l'indice d'une direction morale. Toute grande nation revendique pour soi l'indépendance, mais pour soi seule. Entre ennemis, on se montre sévère pour les attentats d'autrui; entre alliés, on a toutes les indulgences. Et comme nous marchons avec inquiétude et lenteur au milieu d'amitiés dérisoires et sans fruit et de haines basses, c'est un perpétuel sacrifice de sentiments et d'idées. Nos fausses amitiés nous empêchent de nous séparer quand il le faudrait et nos inimitiés de nous unir. Ceux qui sont les plus forts ne sont pas les moins capricieux. Nous en avons eu un exemple récent dans l'attitude, différente à trois ans d'intervalle, de Guillaume II vis-à-vis du Transvaal.

Au milieu de ces caprices, de ces incertitudes et de ces compromissions, l'idée d'indépendance nationale, qui est le fondement du bonheur et du bien-être des peuples, puisque c'est le respect de leur esprit et de leurs mœurs, la consécration de leurs traditions et la latitude de se développer selon des lois propres, n'est défendue par personne lorsque n'est en jeu que l'indépendance d'une na-

tion faible. Celle-ci n'a plus qu'à risquer la mort dans une lutte héroïque, comme le Transvaal, ou à espérer la dislocation possible, mais lointaine, de son oppresseur, comme la Finlande, pour ne parler que d'actualité. Est-ce que les grandes nations, qui acceptent alors sans murmurer les excès d'une voisine despotique et qui participent ainsi à l'affaiblissement de la notion d'indépendance, ne compromettent pas leurs propres droits en les rendant moins défendables?

Si l'Europe ne se constitue pas une moralité, dont l'idée d'indépendance doit être le premier principe, sur quoi donc peut bien reposer la sécurité des grands peuples eux-mêmes? Sur la force? Qui croit encore que la force, comme base de sécurité, offre une garantie réelle? La force est un produit qui se déplace et sur lequel personne n'ose plus compter. Elle n'a créé que des empires éphémères. Une coalition à l'extérieur, une révolution à l'intérieur, un accident physique, politique ou économique abattent le plus fort et des circonstances heureuses relèvent le plus faible. Les grandes nations veulent-elles vivre toujours entre l'espérance de dominer un instant et la crainte d'un dépérissement à plus ou moins longue échéance? Le développement incessant des forces, qui ne donne aujourd'hui l'hégémonie à personne, ne nous a fait jusqu'à présent inventer qu'un stérile système d'équilibre dont l'application nous énerve et nous épuise. Le perpétuel balancement de la politique internationale livre l'Europe aux plus malsaines émotions. Il n'y a plus, bel et bien, que l'équilibre en soi qui intéresse ceux qui ont charge, dans chaque nation, de mener la politique étrangère et ils nous jettent indifféremment à droite ou à gauche, selon qu'un

poids est nécessaire d'un côté ou de l'autre. L'on finit ainsi pas perdre de vue la place que l'on devrait occuper quoi qu'il arrivât et, si on l'occupe, c'est par hasard et avec l'unique satisfaction d'avoir maintenu l'équilibre.

On observe cependant que les peuples sentent le besoin de fonder leur sécurité sur un contrat moral. Il y a quarante ans, à propos de la France depuis la Révolution et de la ruine de la doctrine du droit divin, Taine, cachant à peine sa joie de citoyen sous le masque calme de l'historien, constatait qu'« au-dessus de tous les gouvernements, à travers tous les gouvernements, a régné un seul roi, l'opinion publique ». Taine ne parlait là que des mouvements intérieurs d'une nation, la nôtre, mais le monde marche et comment nier aujourd'hui qu'une opinion publique européenne, de plus en plus franche, éloquente et harmonieuse, soit en voie de conquérir avec l'autorité la puissance? Dans les couches profondes, elle se débat encore obscurément, mais elle se dégage cependant peu à peu et s'élève grâce au secours que lui apporte la pensée clairvoyante d'une élite. Tous les problèmes moraux se résolvent ainsi de haut en bas. Emportés par le sentiment, les peuples ont cru d'abord obéir à un mouvement généreux chaque fois que les souffrances d'une nation opprimée les soulevaient d'indignation contre l'oppresseur, et comme la générosité a la réputation de déranger les affaires, ils ont pu craindre de mettre leurs pays en danger. A présent, la raison commence peut-être à s'en mêler et quand ils comprendront qu'ils sauvegardent leur cause et défendent leurs intérêts, ils entraîneront leurs gouvernements, et la diplomatie européenne, cessant d'être muette sur les attentats à l'indépen-

dance nationale, appréciera sans doute l'honneur d'être la voix d'une conscience après n'avoir été longtemps qu'une joueuse.

Les hommes d'Etat, déjà, se soucient de cette opinion publique. On l'a constaté au congrès de La Haye. Lorsque les délégués des gouvernements comprirent que leurs travaux n'aboutiraient pas, tous, sauf deux, se levèrent tour à tour et, avec des moyens différents, tinrent un langage semblable : « Eh quoi ! allons-nous revenir au milieu de nos compatriotes sans une promesse ni même une espérance. *L'opinion publique dira que nous n'avons rien fait.* » C'est cette opinion qui, seule, saura un jour fixer, sans recourir aux traités qu'on déchire, des droits naturels encore imprécisés. Elle monte, elle grossit, cette opinion, l'instruction donnée à tous la fait consciente, elle devient volonté après n'avoir été qu'aspiration, la pensée libre des avant-coureurs marche devant elle et les idées qui furent le rêve et le désir d'un siècle prodigieux et confus lui impriment un mouvement invincible.

La question finlandaise n'est pas de celles qui agitent les ambassadeurs, peut-être parce que les peuples la connaissent à peine. La Finlande est située haut dans le Nord, sur les rivages d'une mer intérieure où ne naviguent guère que les vaisseaux russes et scandinaves et sous un climat qui effraye l'imagination. En outre, l'on croit en général que la Russie, lente et inlassable envahisseuse, a tous les droits sur elle. Si le Sultan se permettait sur la petite monarchie constitutionnelle de la Bulgarie, sa vassale, les entreprises du Tsar sur la constitution du grand-duché de Finlande, où son autocratie, bonne ailleurs, est là sans pouvoir légal ni traditionnel, ne serait-ce pas le jeune Nicolas II lui-

même qui bondirait au secours de la Bulgarie, comme il a songé sans doute à secourir le Transvaal? Entre la principauté bulgare et la Finlande, il n'y a de comparaison qu'au point de vue strictement politique, car pour son esprit européen, pour sa culture intellectuelle, pour sa bonne situation économique, pour son administration honnête, pour ses progrès de toute sorte, la Finlande aurait autrement à souffrir dans ses goûts, dans ses libertés et dans ses finances, du désordre et de la tyrannie russes que la Bulgarie du désordre et de la tyrannie turcs. Le sultan, réduit par l'Europe à respirer dans l'inaction les parfums de son Orient, est moins fortuné que le Tsar, qui est d'Asie comme lui pourtant et dont la moralité, sous un vernis européen facile à gratter, s'apparente à la sienne. Du fond des soieries brodées de ses divans, il doit l'envier ce souverain de Russie, qui étend la main sur un jeune rameau de notre civilisation et qui le cueille et va le dépouiller de ses bourgeons sans s'attirer même le regard étonné d'un diplomate.

Et quant au Transvaal, que les Russes admirent pour sa défense aussi légitime que vigoureuse et plaignent pour l'affreux malheur de voir son existence troublée et mise en péril par un empire despotique et marchand, l'arbitraire domination anglaise engendrerait chez lui moins de maux que l'intrusion des lois et des fonctionnaires de Russie n'en amènerait en Finlande.

L'élite des peuples cependant s'est émue et nous verrons tout à l'heure comment, pour la première fois, elle a pris l'initiative d'une courageuse intervention. Invisible et enfermé dans son palais de Peterhof, Nicolas II a entendu à sa porte le bruit de ses protestations. Si elle n'existe pas pour les gouverne-

ments, il y a donc bien pour les peuples une question finlandaise autour de laquelle l'Europe, comme autour de la question transvaalienne, est en train de prendre encore un peu plus conscience de l'idée d'indépendance nationale. Cette idée prime tout et la défendre pour les autres, c'est la défendre pour soi.

I

J'ai vécu plusieurs mois à Stockholm, à Christiania et à Copenhague avant de toucher en Finlande. Vers juillet, à l'époque des nuits sans fin, la traversée de Stockholm à Helsingfors est délicieuse. Partout des îles et des îlots. Le bateau suit un chemin sinueux au milieu de massifs d'arbres et les yeux sont sans cesse occupés de formes et de couleurs. On pense au Japon, aux vastes paysages baignés de mer d'un Hiroshighé. Des grandes lignes, une lumière égale à tous les plans et, d'heure en heure, des effets merveilleux. Les eaux sont calmes et comme mortes et pas le plus imperceptible mouvement d'atmosphère, de sorte que le ciel est plus haut et la mer plus profonde. On s'arrête à Mariehamm, dans l'archipel d'Alande, où commence le domaine maritime de la Finlande, puis à Abo, l'ancienne capitale, et à Hangœ, station balnéaire installée à l'extrémité d'un promontoire.

En février, au fort de l'hiver, à travers les glaces couvertes de neige, où le bateau, construit à cet effet, se taille une voie, c'est une autre beauté. Le clair de lune est encore une merveille. Mais à défaut de ce spectacle périodique, on peut toujours compter sur un éblouissement aux heures du jour, car les journées en ce mois sont ensoleillées et, de

l'aurore tardive au couchant qui vient tôt, la surface blanche se teinte des colorations successives du ciel.

Helsingfors, que l'on voit de la pleine mer avec la forteresse de Sveaborg à son côté, apparaît dès l'entrée au port comme une ville scandinave, un petit Stockholm. Au centre, les dômes noirs étoilés d'or de l'église Nicolas, temple luthérien, dominent les hautes maisons du quai. A gauche, les verdures de Brunspark, les pelouses de la falaise où se dresse l'observatoire. Sur la droite, l'église russe, originale dans sa brique rouge avec des toitures blanches à clochetons dorés, atteste seule la suzeraineté de la Russie. Elle frappe comme une importation exotique; construite un peu à l'écart, sa situation fait ressortir sa qualité étrangère. Quiconque, mal renseigné, s'imaginerait entrer en pays russe et, ailleurs, du côté des frontières d'Allemagne ou d'Autriche, aurait connu, en pénétrant dans l'empire des tsars, cette angoisse et cette appréhension de l'homme libre posant le pied sur une terre cruellement policée, éprouverait un soulageant étonnement. Dès cette première fois, je débarquais dans un pays familier, au milieu d'un peuple dont je reconnaissais les habitudes pour les avoir observées déjà de l'autre côté de la Baltique. Depuis, parmi les hommes de cette nation humainement gouvernée, libérale et instruite, je me suis toujours senti à l'aise. A Helsingfors et dans toute la Finlande, c'est bien un air de liberté que l'on respire, un air d'Europe. La ville est calme, une administration scrupuleuse et sage y règle le fonctionnement régulier et discret des services publics. On retrouve à Helsingfors la paix un peu froide des rue de Stockholm, mais ce n'est pas l'affreux et

inquiétant silence de Pétersbourg, où l'homme de nos pays suffoque. Car si la ville est vaste et belle, il n'empêche qu'on y étouffe, parce que l'accueil y est soupçonneux, parce que les procédés de douane et de police y sont excessifs et outrageants et parce que des deux éléments de la population, l'un est arrogant et l'autre, avili.

Rien ne blesse l'homme d'éducation européenne qui aborde en Finlande. Ni gendarmes inquisiteurs, ni douaniers aux mains abusives, fouillant jusque dans vos papiers intimes et vous supprimant livres, brochures et journaux, ni rien enfin de ce qui met en évidence la contrainte et ses humiliations. La police ne vous demande rien, le pays est ouvert. Le paysan, l'ouvrier, l'homme du port, le pêcheur n'ont pas l'air misérable du travailleur russe, dont la conscience dort dans l'obscurité d'une âme sacrifiée au triomphe d'une politique qui n'a d'empire que sur l'ignorance. C'est ce que l'on craignait un peu de revoir. Mais, sur la terre finlandaise, la pauvreté qui est évidente garde des dehors dignes. Le sol donne peu à l'homme qui le cultive; la loi, par contre, l'entoure de respect, l'instruit, l'élève au rang de citoyen et le fait participer à la chose publique autrement que par ses impôts. Ceux-ci n'ont rien d'oppressif. Et il ne faut pas avoir fait un long séjour pour s'apercevoir que le fonctionnaire de tout rang est simple, droit, sans domesticité vis-à-vis de ses chefs, sans despotisme vis-à-vis de ses subordonnés; il accomplit son devoir sans l'étendre ni le rétrécir, n'intervient que s'il y a lieu, est complaisant sans condition, dans les bornes où il peut l'être, et sait à la fois rendre son pouvoir discret et ne pas trahir les institutions de son pays. Le fonctionnaire finlandais, soigneux et

honnête, a toutes les qualités du fonctionnaire scandinave, qui est exemplaire.

La Suède, par sa longue domination, a propagé en Finlande des mœurs qui se sont si solidement établies qu'après l'adjonction à la Russie leur évolution a normalement poursuivi sa marche selon les idées libérales répandues en Europe depuis un siècle, comme si le pays n'avait pas été séparé de son ancienne tutrice. L'unité finlandaise, qui est un produit historique où la Russie n'est pour rien, repose aujourd'hui sur cette éducation lointaine et assimilée au point qu'elle est ineffaçable quoi qu'il arrive. Au fur et à mesure de la nécessité de développer les rouages sociaux, les institutions religieuses, judiciaires et administratives et les usages ont été copiés sur les institutions et les usages de la Suède, c'est-à-dire sur des institutions et des usages devenus progressivement démocratiques. Quant aux institutions politiques qu'il fallait avant tout préserver, on ne pouvait songer à les modifier, mais la division même de la Diète finlandaise en quatre ordres — nobles, prêtres, bourgeois et paysans — n'est qu'une forme de rouage constitutionnel sans répercussion dans les mœurs actuelles, dont l'élargissement s'est opéré avec le progrès général. Aucun citoyen, à quelque classe qu'il appartienne, ne jouit d'aucun privilège inné (1) et nul préjugé ne sépare des gens de naissances différentes. Le mérite et l'instruction décident de tout et le talent accède à la place qui lui est due, souvent la première. Noblesse n'est qu'un mot. Cet état de choses, immédiatement sensible au voyageur, contraste étrange-

(1) Sauf pour la diète, où les nobles ont leur place acquise. Mais dans la vie sociale, ceux-ci ne jouissent d'aucune prérogative et ne songent pas à en réclamer.

ment avec les usages de la société russe. Or, si l'instruction est prépondérante en Finlande, elle a, du même coup, été mise à la portée de tous les citoyens. Pour réduire l'ignorance jusque dans les plus basses couches du peuple, de grands sacrifices ont été consentis. Malgré les difficultés que présentait la dissémination de 2.500.000 habitants sur un vaste territoire, les écoles populaires abondent cependant, comme en Suède et en Norwège, et la proportion des illettrés est aussi minime que dans ces deux pays, qui, d'après les statistiques, tiennent la tête pour l'instruction primaire, alors que la Russie reste en queue et s'y maintient volontairement, par principe. L'énergie de l'enseignement se manifeste si fortement en Finlande que, dans les régions du Nord, où les villages sont rares, peu peuplés et trop distants les uns des autres pour rendre possible l'établissement d'écoles, des magisters sont en perpétuelles tournées pour visiter chaque hameau, s'y installer quelques semaines au passage et ne se retirer qu'après en avoir élémentairement instruit les enfants. Un exemple probant de la supériorité du peuple finlandais, intelligemment et généreusement dirigé, sur le peuple russe, systématiquement abandonné, est celui-ci : sur 1000 recrues en Russie, 750 environ ne savent ni lire, ni écrire, tandis qu'en Finlande, sur le même nombre d'hommes appelés au service militaire et recrutés dans les mêmes sphères sociales, 3 à 5 en moyenne sont dénués de toute instruction. Ces chiffres témoignent de l'incompatibilité des mœurs russes et finlandaises et expliquent surabondamment combien les Finlandais tiennent à une autonomie qui leur a permis de se développer conformément à l'idéal européen. Sans ordre, sans

finances indépendantes, sans administrations nationalement constituées, sans une liberté absolue de conscience, sans le choix incontesté de ses moyens d'action, sans stabilité, un petit pays comme la Finlande ne pouvait, avec de faibles ressources, mener à bien son œuvre de progrès. C'est grâce à son autonomie, qui l'aidait à maintenir étroitement unis tous ses enfants, à les garder, à les instruire, à les doter de clairvoyance et d'expérience, à les animer de courage, qu'il a pu devenir une puissance morale, comptable dans le groupe des petites nations d'Europe.

Le plus avantageux, sinon le plus court chemin pour revenir en France, ést celui de Lübeck ou de Stettin. Le bateau traverse le golfe de Finlande et s'arrête alors pendant quelques heures à Réval, qui est situé juste en face de Helsingfors. On est sur le territoire des Provinces Baltiques, où la russification a sévi, il y a une dizaine d'années, bouleversant les usages, détruisant les institutions, anéantissant l'espoir de tout développement et ruinant la puissante université allemande de Dorpat, foyer de haut et libre savoir, dont les professeurs furent chassés et dont l'enseignement, à présent en langue russe et rigoureusement censuré, n'attire plus personne. En passant à Réval, j'ai toujours éprouvé le même sentiment de répulsion à voir les gendarmes et les douaniers impériaux, dans leurs uniformes sales, envahir notre pont et nous surveiller comme des malfaiteurs pendant la durée de l'escale. C'est cette domination à la main lourde, qui menace la Finlande, et à laquelle, depuis un an, on a donné un commencement d'exécution.

II

La constitution autonome de la Finlande était inattaquable et ne pouvait céder qu'à la violence d'un coup d'État. Il fallait le manifeste brutal du 15 février 1899 pour l'entamer. L'histoire de cette constitution est facile à résumer.

On sait que, depuis le XIVe siècle, la Finlande formait, dans l'Etat suédois, une réunion de provinces qui, à tous les égards, étaient placées sur un pied d'égalité parfaite avec les provinces de la Suède proprement dite. Après trois croisades successives des Suédois — en 1157, en 1269 et en 1293, — pour conquérir la Finlande, c'est en effet en 1362 que celle-ci fut placée au rang des anciennes provinces suédoises. « La loi et l'organisation sociale de la Suède furent acceptées sans opposition dans un pays qui n'avait encore ni lois, ni société organisée. Le peuple s'adapta à ces nouvelles formes, les appliqua selon son caractère propre et finit par se les assimiler complètement. L'éloignement de ce pays, son isolement pendant plus de la moitié de l'année lui donnèrent une sorte d'autonomie qui fut sensible lorsque, pendant les luttes de l'Union, le puissant évêque d'Abo devint le véritable souverain de la province finlandaise. La Finlande allait alors de pair avec la Suède, comme une des deux moitiés du royaume (1). » A l'époque de la campagne de 1808, qui devait se terminer par l'adjonction à la Russie, la Finlande se trouvait donc au niveau politique et social de la Suède. Elle se gouvernait elle-même et ses enfants avaient depuis cinq siècles l'expérience de la liberté. La

(1) Cf. *La Finlande au XIXe siècle*. Chapitre sur *le peuple finlandais*, p. 32, par Zacharias Topelius.

Russie, à son tour, n'a pas conquis la Finlande en une fois. Déjà, en 1595, elle avait pris, en Carélie, les rivages du lac Ladoga, qu'en 1617 les Suédois avaient repris. Mais, par ses victoires de 1721 et de 1743 et les traités de Nystad et d'Abo, la Carélie tout entière tomba en son pouvoir. Cependant, les traditions et institutions suédoises semblaient si fortement installées dans cette région, pourtant lointaine et la dernière assimilée de la Finlande, que les souverains de l'Empire jugèrent indispensable, pour se concilier ces nouveaux sujets, de leur garantir le maintien de leur législation. Les deux traités de paix, conclus entre la Suède et la Russie, faisaient mention de cette promesse. Ce qui n'empêcha que la Carélie fut arrêtée dans son essor, que son énergie s'épuisa et qu'elle se trouva bientôt dans la situation misérable de toute province russe. La promesse avait été mal observée et un désordre mortel s'en était suivi. Après 1721, des donations de terres caréliennes avaient été faites par les souverains successifs, de Pierre-le-Grand au triste fils de Catherine II, à des seigneurs russes qui ne concevaient pas, dans leur barbarie persévérante et anachronique, qu'un paysan finlandais ne fût point serf et restât libre de sa personne sur des propriétés que l'empereur leur distribuait. Ces seigneurs, non contents de toucher du paysan une redevance fixée par des lois et abandonnée à leur profit par la Couronne (c'était en quoi consistait le don), élevaient la prétention de le pressurer à leur gré comme en Russie et de lui faire défense, au cas où leurs conditions arbitraires ne lui eussent pas plu, de quitter leurs terres. Le malentendu entre les seigneurs russes, habitués au despotisme, et les paysans finlandais de cette région, habitués

à l'initiative, à la liberté et à la régularité des impôts, causa vite la ruine de la Carélie en décourageant son activité.

Alexandre Ier, embarrassé par l'obstruction sourde et les intrigues de ses nobles, étudiait précisément, avec son ministre Speranski, les moyens de relever cette province, que ses prédécesseurs avaient conquise presque florissante et qu'il trouvait épuisée et déchue, quand l'occasion se présenta d'enlever le reste de la Finlande à la Suède. Les succès de ses armes ne sont pas le seul facteur de la conquête totale du pays. Avant la fin de la campagne, il avait parlé de laisser sauve l'autonomie de la Finlande. La résistance, à ces conditions, tomba bientôt, d'abord parce que les Finlandais étaient du coup rassurés, ensuite parce que la Finlande était fatiguée d'être « le bouclier ensanglanté de la Suéde », comme le dit Zacharias Topelius (1). Alexandre Ier pressentait que l'autonomie était nécessaire à la vie de la Finlande, il la devinait capable de se gouverner et, en franchissant la frontière de son Empire, il avait pu observer deux choses : la sagesse des hommes d'Etat finlandais et la richesse réelle du pays relativement à la Russie. Il ne fut pas difficile de lui démontrer que cette petite richesse était conséquente des institutions. L'exemple de la Carélie, qui venait de tant l'obséder, acheva de le convaincre. Il découvrit même tout à coup la solution du problème carélien : restituer cette ancienne province finlandaise à la Finlande, après avoir élevé celle-ci au rang de nation. On sait avec certitude que Speranski n'a pas été étranger à cette œuvre bienfaisante. Ce ministre, qui finit par

(1) Zacharias Topelius, poète finlandais (1818-1898).

succomber aux intrigues de Cour, avait rêvé d'un empire composé d'états autonomes. Il avait vu combien l'organisation économique et l'abolition de l'esclavage tourmentaient la pensée d'Alexandre Ier et pour lui, confident probable de l'empereur, c'était le moyen le plus sûr de faire de l'immense Russie un empire gouvernable et éducable. L'autonomie de la Finlande était un commencement. Cette conception, que le ministre sans doute laissa plutôt deviner qu'il ne l'avoua, séduisit peut-être l'intelligence enthousiaste de l'empereur. Mais 1812 et 1815 devaient le distraire des grandes questions qui avaient agité sa jeunesse et occupé son âge mûr. Plus tard, irrité par les obstacles, désolé de son impuissance, obsédé par une cour hostile à tout progrès, amer comme le sont au déclin les enthousiastes et les actifs qui n'ont pu agir ni réaliser, il écartait comme détestables ces problèmes qu'il avait tant chéris.

Alexandre Ier avait cependant consacré la constitution indépendante de la Finlande et ranimé la Carélie, malgré l'opposition de la classe dirigeante russe qu'une pareille mesure stupéfiait. C'était une proie qui échappait. Le rattachement de la vieille province finlandaise avait été surtout combattu. Les seigneurs russes, propriétaires en Carélie, qui avaient fini par asservir illégalement les paysans (1), se demandaient avec inquiétude s'ils allaient voir leurs tenanciers recouvrer leur liberté, discuter le pressurage et abandonner leurs domaines en cas de désaccord. Les habitudes despotiques de la no-

(1) Cf. *Wiborgs lans forening med det ofriga Finland* (Réunion de la province de Wibourg au reste de la Finlande) par le professeur Danielson. — La province de Vibourg n'est autre que la Carélie.

blesse russe étaient évidemment incompatibles avec les lois finlandaises et, après des années de lutte de la part des seigneurs qui assaillaient Alexandre de pétitions et faisaient agir près du trône leurs amis de Pétersbourg, la Finlande décida de racheter de ses deniers toutes les propriétés des donataires. Elle évitait ainsi le conflit grave que pouvaient susciter à la longue la colère basse des nobles et leur influence possible sur un successeur moins ferme et moins libéral qu'Alexandre. En payant les largesses des tsars, — ce qui était mieux que d'exaspérer des gens inaptes à comprendre sa loi, — la Finlande se débarrassait honorablement d'un élément hostile et dangereux et rendait les domaines à leurs locataires naturels. Un tel nationalisme n'a pas encore été pleinement récompensé. La Carélie, gênée dans sa croissance, arrêtée pendant cent ans par une étouffante domination, a depuis marché avec lenteur dans les voies du progrès et n'est pas au niveau des autres provinces finlandaises.

Avant la guerre de 1808, le plan d'Alexandre était d'incorporer la Finlande à l'empire (1); c'est au cours de la guerre que ce plan fut modifié et que l'empereur, ayant appris à connaître et à apprécier le pays qu'il combattait, jugea son autonomie nécessaire. Le 5 mai 1808, dans un manifeste au peuple finlandais, il déclarait que les anciennes lois seraient *saintement* maintenues, après quoi il fit procéder alors à l'élection de députés des quatre ordres. Ces députés, considérant que leur mission était de veiller à la stricte observation des lois, prièrent le souverain « d'ordonner une Assemblée générale

(1) Manifeste impérial au peuple russe du 20 mars 1808 (vieux style) et communication précédente aux puissances étrangères.

des Etats dans le pays, pour entendre la voix de la nation en de tels sujets qui concernent le bien et les intérêts de tous ». Cette diète fut convoquée le 20 janvier (1er février) 1809 et, le 27 mars, Alexandre se rendait à Borgo et signait le jour même un manifeste formel :

A TOUS LES HABITANTS DE LA FINLANDE

« Nous, *Alexandre Premier*, etc., etc... Ayant, par les décrets de la Providence, pris en possession le grand-duché de Finlande, Nous avons voulu, par le présent Acte, confirmer et ratifier la religion et les lois fondamentales du Pays ainsi que les privilèges et les droits dont chacun des ordres du grand-duché en particulier et tous ses habitants en général ont joui jusqu'ici en vertu de sa constitution. Nous promettons de maintenir tous ces privilèges et toutes ces lois fermes et inébranlables dans toute leur force. En foi de quoi Nous avons signé cet Acte de Notre propre main. Donné à Borgo, le 15 (27) mars 1809. ALEXANDRE. »

Voilà l'autonomie reconnue. Après la période de 1812 à 1815, qui avait distrait le tsar de s'occuper de ses nouveaux sujets, celui-ci leur adresse, le 2 février 1816, dès qu'il est délivré des travaux du Congrès de Vienne, un second manifeste bienveillant, dont il faut citer le passage suivant : « Convaincu que la Constitution et les lois qui, *conformes au caractère, aux mœurs et à la culture du peuple finlandais*, ont formé pendant une longue suite d'années le fondement de la liberté et de la tranquillité des habitants, *ne sauraient être limitées ou changées sans péril pour eux*, Nous avons, dès le premier instant de Notre domination sur ce pays, *non seulement confirmé de la manière la*

plus solennelle ladite constitution et lesdites lois, ainsi que les libertés et les droits qui en découlent pour chaque citoyen finlandais, mais aussi, *après en avoir délibéré avec les États du pays*, Nous avons constitué une administration spéciale qui, sous le nom de Conseil de gouvernement, composé de citoyens finlandais, a jusqu'ici exercé en Notre nom le gouvernement civil du pays et l'administration de la justice en dernière instance, indépendamment de tout autre pouvoir que celui que celles-ci Nous confèrent comme souverain. Nous avons ainsi voulu faire paraître les sentiments qui Nous ont guidé et Nous guideront à l'avenir vis-à-vis de Nos sujets finlandais, *et en même temps confirmer à tout jamais l'assurance que Nous leur avons donnée du maintien de leur constitution propre sous Notre sceptre et celui de Nos descendants.* » Par cette seconde proclamation, l'autonomie est affermie du fait que la pensée qui la décida se définit. Le peuple finlandais se montra très reconnaissant envers Alexandre, à qui n'avait pas échappé la valeur morale de la Finlande comme nation organisée. Le grand-duc y gagna d'être sincèrement aimé de ses nouveaux sujets.

Nicolas Ier, en accédant au trône, confirma l'autonomie par un manifeste du 12 décembre 1825. Mais sous ce règne de trente années, il y eut toujours en Finlande une certaine inquiétude qu'expliquait le caractère capricieux, violent et autoritaire de ce prince. Il n'avait pas l'ouverture de pensée de son frère et, chaque fois qu'il s'agissait d'une décision à prendre pour la Finlande, il était porté à fausser le mécanisme de la constitution finlandaise, qu'il ne savait pas manier. Il ignorait le premier mot de son rôle de monarque constitutionnel

et n'avait ni la patience, ni l'intelligence d'Alexandre Ier qui, fort peu préparé lui-même à ce rôle, se le faisait expliquer et se rendait aux observations respectueuses des hommes d'État finlandais. Mais Nicolas dut finir par reconnaître les limites de son pouvoir. Avant sa mort, il eut l'occasion, dans une circonstance qui pouvait être propice aux Finlandais pour se détacher de l'empire, de constater combien ils observaient loyalement les clauses réciproques du pacte conclu et combien ils étaient toujours disposés, leurs libertés sauves, à servir la Russie en cas de péril et de partager sa bonne et sa mauvaise fortune. Je fais allusion aux événements de 1854. Nicolas, qui n'affrontait pas sans crainte les armes françaises et anglaises, visita Helsingfors, non seulement pour organiser la défense du côté de la Baltique, mais aussi pour se rendre personnellement compte de l'état des esprits. C'était un homme méfiant, ombrageux; il lui fallut pourtant se rendre à l'évidence : tout le monde était prêt à faire son devoir. Antérieurement à 1854, deux conjonctures avaient déjà rendu possible une tentative de séparation de la Finlande : en 1812, d'abord, tandis qu'Alexandre Ier se défendait contre Napoléon, avec qui les Finlandais pouvaient faire cause commune, puis en 1814, lorsque le tsar fut amené, à la tête des alliés et préalablement aux opérations contre la France, à traiter avec le roi de Suède, Charles-Jean, l'ex-général français Bernadotte, pour obtenir sa neutralité.

Malgré la constitution, la Diète n'avait jamais été convoquée par Nicolas Ier. Nulle loi de périodicité n'existant, sa convocation, en vérité, devait être provoquée par la nécessité, c'est-à-dire chaque fois que des lois ou une seule, mises depuis long-

temps à l'étude, attendaient une solution; dans la pratique, cette convocation dépendait du bon plaisir des tsars. Il y avait là une équivoque et un inconvénient, car des projets, justifiés par les conditions nouvelles de la vie à une époque où le progrès marchait vite, étaient en souffrance. La périodicité et la régularité du fonctionnement constitutionnel de la législation étaient des vœux et un besoin du peuple finlandais, fidèle avant tout à ses lois fondamentales qu'il craignait de voir se corrompre et dont les budgets ensuite étaient à remanier ou à créer à cause des administrations naissantes. Alexandre II joua ici un rôle inoubliable.

Le nouvel empereur avait accompagné son père à Helsingfors, en 1854. Il avait été frappé et touché de la sagesse des mœurs finlandaises et de la fidélité de ce peuple. La bienveillance naturelle, dont il avait donné des preuves comme tzarévitch, et son libéralisme, qui n'étaient guère applicables en Russie, se plaisaient au spectacle des libertés et des vertus de la Finlande et pouvaient s'y donner carrière. Si ce prince, d'un caractère complexe, ne sut pas défendre la Pologne, révoltée contre le zèle féroce des créatures de son père, c'est qu'il avait hérité un peu de l'esprit inquiet de celui-ci. Mais la Finlande le rassurait par son calme et, là, il trouvait l'occasion de se laisser aller aux enthousiasmes de progrès qu'il tenait de son oncle Alexandre Ier. Non seulement, il fut le tsar libérateur des serfs, mais il eut aussi l'honneur de régulariser l'état des choses en Finlande et une bonne part de sa gloire lui vient de la profonde gratitude des habitants du grand-duché. Le 18 juin 1863, par un édit impérial, après un long échange de vues entre

le sénat finlandais et l'Empereur, les états furent convoqués en diète générale, à Helsingfors, pour le 15 septembre. Alexandre II ouvrit en personne la session et prononça un discours en langue française. Il y disait, entre autres déclarations et vœux : « *En maintenant le principe monarchique constitutionnel* inhérent aux mœurs du peuple finlandais *et dont toutes ses lois et institutions portent le caractère*, je veux faire admettre dans ce projet un droit plus étendu que celui que possèdent déjà les états quant au règlement de l'assiette des impôts, ainsi que *le droit de motion qu'ils ont anciennement possédé.* » A la diète de 1867, il fut statué que les états seraient convoqués par l'empereur au moins tous les cinq ans. Puis vint Alexandre III, qui confirma solennellement, comme ses prédécesseurs, la religion, les lois fondamentales et les privilèges du grand-duché.

Les Finlandais espéraient que le règne du Tsar actuel ne leur serait néfaste. Ils étaient confiants en la parole de Nicolas II. Dès que celui-ci, en effet, avait pris possession du trône, il avait publié un manifeste rassurant, daté de Livadia, 6 novembre 1894. C'était un serment solennel de fidélité aux droits de la Finlande. Le jeune empereur déclarait : « Etant entré, par les décrets du Tout-Puissant, en la possession héréditaire du Grand-Duché de Finlande, Nous avons voulu, par les présentes, *sanctionner et confirmer ultérieurement la religion, les lois fondamentales et les droits et les privilèges dont chaque ordre en particulier et tous les habitants en général, tant grands que petits, ont joui jusqu'à présent en vertu des constitutions du pays. Nous promettons de les maintenir en pleine vigueur sans altération ni changement.* » Après

cette assurance, imposée d'ailleurs par les usages constitutionnels qu'avaient accoutumés Alexandre I[er], et devant la précision des droits du peuple finlandais, rien n'est plus étonnant que le manifeste restrictif de Nicolas II en date du 3/15 février 1899, manifeste qui anéantit les justes lois et les nécessaires privilèges de la Finlande. C'est une abrogation de la constitution. La Finlande n'est plus maîtresse de ses destinées.

Or cette constitution ne supportait aucune équivoque. Elle avait été reconnue par le conquérant de la Finlande, elle était devenue légale par sa volonté et ses trois successeurs l'avaient honnêtement respectée. L'un d'eux, Alexandre II, avait jugé bon d'en régler le fonctionnement. L'article 71 du réglement du Landtdag ne laissait aucun doute : « Une loi fondamentale ne peut être faite, modifiée, interprétée ou abrogée que sur la proposition de l'Empereur et Grand-Duc *et du consentement de tous les ordres.* » Ce règlement, très important, puisqu'il est une réunion des statuts constitutifs du Landtdag, a été débattu par l'assemblée en 1867 et approuvé par Alexandre II en 1869 dans des termes qui lui donnent une force décisive. « Notre volonté impériale », disait le tsar, « est d'approuver, et sanctionner cette loi organique de la Diète comme loi fondamentale irrévocable. En foi de quoi, nous l'avons signée de notre main, ce qui a eu lieu à Saint Pétersbourg le 3/15 avril 1869. » L'article 71 n'est que la répétition et la confirmation de l'article 40 du réglement constitutionnel remanié du 21 août 1772 (*Regeringsformen*) (1), qu'A-

(1) Textuellement traduit du suédois : *La Forme du gouvernement.*

lexandre Ier avait maintenu lors de l'annexion de la Finlande. Alexandre II n'innovait donc pas. Cet article 40 établissait : « Le Roi ne peut pas, sans le su et le consentement des Etats, édicter une nouvelle loi, ni en abroger une ancienne. »

L'autorité de la religion luthérienne, l'organisation militaire, le régime douanier, le système monétaire, la libre disposition des finances et leur destination nationale, etc., etc., sont des conséquences naturelles de la situation de la Finlande et forment aujourd'hui un faisceau de lois autonomes dont quelques-unes ont force de lois fondamentales. Le manifeste anéantit le pouvoir qui faisait la sécurité de ces lois. Dorénavant, la diète discutera, étudiera, approuvera ou désapprouvera les projets de lois, elle donnera son avis et le fera valoir, mais l'empereur passera outre si bon lui semble. En somme, une dissolution pure et simple n'atteindrait pas plus gravement les droits du Landtdag. Le prétexte de cette mesure, c'est que, « à côté de la législation locale finlandaise due à la constitution sociale toute particulière du pays, il se présente, dans l'administration de l'empire, d'autres questions législatives concernant la Finlande, qui, par leur relation intime avec les intérêts généraux de l'Empire, ne peuvent pas être traitées exclusivement par les institutions du Grand-Duché. » Grâce à l'élasticité du prétexte, *la relation intime avec les intérêts généraux de l'Empire* est invocable en toute occasion. Le manifeste laisse entendre que toutes les matières imaginables intéresseront la Russie. Ce qui ne permet aucun doute sur la gravité de la situation, c'est que le gouverneur général de la Finlande devient le véritable inspirateur des lois présentées à la signature du tsar. L'article 3 des dispositions jointes au

rescrit impérial (1) est ainsi conçu : « Lorsque le gouverneur général de Finlande estime, quant à la marche de l'administration du grand-duché, qu'il y a lieu de compléter les lois en vigueur dans le pays suivant l'ordre fixé par les présents statuts, il soumettra, pour traitement ultérieur, ses projets sur la matière au ministre compétent de l'empire et au ministre-secrétaire d'Etat de Finlande. » Il ressort malheureusement trop bien des dispositions nouvelles et du manifeste qui leur donne force que le Landtdag, le Sénat et le ministre-secrétaire d'État de Finlande sont déchus de leur rôle actif et ne jouent plus qu'un rôle figuratif et passif. Désormais le gouverneur général propose, le Conseil de l'Empire et les ministres « compétents » disposent, et le tsar décrète.

Ceux qui prennent violemment en main les affaires de la Finlande ne connaissent rien de son caractère, ni de ses besoins. Leur éducation, leurs préjugés et leur mauvaise volonté les éloignent de ce petit peuple que sa constitution défendait contre une politique oppressive, contre une ingérence mortelle. Le principe monarchique constitutionnel est tellement étranger à la conscience d'un prince russe, qu'Alexandre Ier et Alexandre II eux-mêmes, qui furent toujours bienveillants pour les Finlandais et remplis de bonnes intentions, furent chacun, à plusieurs reprises, tentés involontairement de méconnaître les limites de leur intervention et, pour des mesures d'ailleurs généreuses, de fausser l'esprit des lois par trop de précipitation à agir avant que la diète eût été saisie. Ces deux souverains au

(1) Le manifeste est signé de Nicolas II lui-même et accompagné de dispositions fondamentales, qui sont l'œuvre d'un comité secret.

bon vouloir avaient alors cédé chaque fois devant les explications d'hommes, qui savaient être respectueux envers leurs princes et gardiens fidèles des institutions de leur petite patrie. Nicolas II a négligé l'exemple de ses aïeux. Venant plus tard, il semble qu'il ait dû être plus capable de comprendre et de sauvegarder les lois d'un État, dont il avait mission d'être le souverain protecteur. C'est anéantir la Finlande que de prétendre la mettre au niveau de la Russie, qui serait un empire riche si ses institutions n'y étouffaient tout germe. Le manifeste impérial du 15 février 1899, ayant été dicté par un sentiment contraire à la bienveillance, on comprend quels ravages peut faire dans un pays en plein développement un législateur étranger et omnipotent, qui commence par se déclarer l'ennemi de la constitution.

III

Le rescrit qui décapite la Finlande n'a pas été improvisé. La Russie, depuis quelques années, est en proie à un insidieux mouvement de réaction et l'on imagine ce que signifie le mot « réaction » dans un pays où le libéralisme n'a vécu qu'en se dissimulant, en s'excusant et en invoquant, pour se faire tolérer, la nécessité de laisser croire que la Russie se décidait à marcher au rang des nations européennes.

Sous le règne d'Alexandre II, ni au commencement du règne de son successeur, nul n'aurait osé critiquer la politique d'Alexandre Ier vis-à-vis de la Finlande. En ces quinze, mais surtout en ces dix dernières années, il n'en fut pas de même. Les historiens s'emparèrent de la question, des mémoires de personnages contemporains des événe-

ments de 1809 parurent, si bien que deux partis se formèrent, dont l'un, nombreux et puissant, maltraitait ouvertement la constitution finlandaise et désapprouvait l'intelligente générosité d'Alexandre Ier, et dont l'autre, faible et étouffé, défendait les lois de la Finlande. On pourrait croire que la majorité russe avait intérêt à célébrer la liberté du peuple finlandais, dans l'espérance qu'un jour cette liberté s'introduisît jusque dans l'empire par l'exemple salutaire. A notre point de vue européen, c'est ce qui aurait dû se passer. Le contraire nous étonne parce qu'en France ni ailleurs nous ne connaissons pas beaucoup la conscience russe. Les Russes que nous voyons parmi nous sont des cosmopolites, qui s'assimilent vite une tournure d'esprit étrangère, ou des libéraux, qui se trouvaient mal à l'aise chez eux, ou des agitateurs en fuite, et nous sommes trop disposés à nous faire une opinion favorable de la Russie sur la souplesse brillante des uns et le goût qu'ils montrent pour nos mœurs, sur l'ouverture d'intelligence des autres et sur l'ardente et si sympathique foi des derniers. Le voyageur voit une Russie plus vraie et fort décourageante, hélas ! Qui se douterait que l'on pût rencontrer à Pétersbourg, dans le monde, des gens de bonne mine, — les mêmes qu'à Paris vous trouvez charmants et accessibles à toutes les idées, — qui vous expliquent et vous développent que l'abolition du servage a été une mesure néfaste, qu'elle a compromis l'ordre et la richesse du pays, et qui insinuent, dans leur langage tout en sourire et en réticences, qu'Alexandre II n'avait peut-être pas suffisamment pesé les conséquences ni bien compris son devoir? Et pour donner une idée de la conscience d'un prince russe, que l'on dit élevé et

instruit à l'européenne, que l'on croyait libéral et désireux d'instruire son peuple et dont on attendait, après son avènement, des réformes émancipatrices, que faut-il penser de Nicolas II, qui songeait, à la suite des troubles universitaires de l'an dernier, à suspendre les universités *pendant cinq ans,* c'est-à-dire à refuser le savoir à toute une génération, comme si la nation n'avait pas à souffrir d'une pareille décision et s'il s'agissait simplement de supprimer une faveur?

Non seulement Nicolas II n'a apporté aucune réforme libérale, mais la réaction, sous son règne, a beau jeu. Tout ce qui est panslaviste a livré assaut aux institutions de Finlande et, en ces dernières années, les revues et les journaux russes, qui s'avisaient de louer, de défendre ou seulement d'expliquer ces institutions, ont encouru des admonestations sévères; plusieurs même se sont attirés les deux avertissements comminatoires de la censure, et l'on sait qu'au troisième c'est la suppression. Ces revues et journaux étaient en si petit nombre qu'on les pourrait compter sur les doigts. Aujourd'hui, ils sont réduits au silence et la parole n'est plus qu'aux organes qui réclament contre les institutions de la Finlande des « mesures d'ordre ». L'homme dont l'influence a été surtout pernicieuse aux Finlandais c'est le vieux et fameux Pobiédonostzew, l'âme et l'inspirateur de la réaction en Russie depuis la mort d'Alexandre II. La fin tragique de celui-ci avait, dit-on là-bas, bouleversé son fils et successeur, au point de lui suggérer d'abdiquer son autocratie et de doter le pays d'une constitution moins barbare. Alexandre III tremblait pour l'avenir des siens, pour la dynastie et pour lui-même. C'est alors que

Pobiédonostzew, en calmant les craintes du tzar et en l'encourageant à maintenir ferme la tradition, commence à jouer un rôle puissant (1). Le clergé est trop vil et trop peu considéré pour qu'en Russie le ministre du culte soit un personnage de haute importance. Comme procureur du Saint-Synode, Pobiédonostzew a relevé l'emploi. Son ministère a fini par absorber les autres. Ce politique insinuant, doucereux, attentif, persévérant, froid, borné, était le conseiller intime et le soutien de l'empire. Il l'est encore et plus ouvertement, d'abord parce qu'une longue faveur l'a fait plus puissant, ensuite parce que Nicolas II pour lui n'est qu'un enfant, et enfin parce que la Russie lui semble actuellement en assez bonne posture pour qu'on ose miner le libéralisme, auquel on avait, pendant un temps, permis quelques gestes capables d'impressionner favorablement le monde civilisé. Rien n'a pu naître, rien ne pourra naître sous le souffle glacé de ce personnage qui est le représentant d'une doctrine qu'il n'a pas inventée, — car son caractère est de ne rien inventer, — mais qu'il incarne victorieusement à une époque où l'on croirait qu'elle dût être enfin rejetée. Pobiédonostzew a prêché toute sa vie, et avec autorité et prestige depuis plus de vingt ans, que les idées qui viennent

(1) Il y a à ce sujet deux opinions en Russie. L'une, comme nous le disons, attribue à Alexandre III lui-même d'avoir un instant pensé à modifier la constitution. L'autre opinion prétend que, quelques jours avant le meurtre, Alexandre II, poursuivant son œuvre libérale, avait résolu d'abdiquer son autocratie et rédigé un manifeste qu'il allait lancer au mépris des prières de la cour en faveur de la tradition. Sur ces entrefaites, un complot nihiliste contre la vie d'Alexandre II aurait été découvert par les autorités, mais celles-ci auraient avec intention mal sauvegardé le tsar afin, par sa mort, d'éviter un changement de constitution. Dans ce cas, Alexandre III n'aurait d'abord songé qu'à réaliser les intentions de son père, puis, sur les objurgations de Pobiedonostzew, aurait anéanti le manifeste préparé.

d'Occident sont malsaines, que l'ignorance fait le bonheur d'une nation, que son obéissance servile est sa sauvegarde, qu'il faut à tout prix préserver cette ignorance, étouffer la fausse philanthropie qui se mêle de vouloir instruire les humbles, anéantir les éléments étrangers qui transmettent des notions contraires, et, en échange de tous les bienfaits que vaut au peuple une soumission absolue, s'adjuger le droit de vie et de mort toutes les fois que les sujets perdent le sentiment de leurs véritables intérêts et veulent instituer la nouveauté et la lumière. On pourrait appliquer à ce ministre, conservateur au delà des limites imaginables, ce que Saint-Simon, voyageant en Espagne, disait de l'Inquisition qui « abhorre toute lumière, toute science, tout usage de l'esprit. Elle ne veut que l'ignorance, et l'ignorance la plus grossière. La stupidité dans les chrétiens est la qualité favorite, et celle qu'elle s'applique le plus soigneusement d'établir partout, comme la plus sûre voie du salut ». Pour Pobiédonostzew, les Finlandais sont les brebis galeuses de l'empire; leur instruction est un attentat, leurs libertés sont des licences et leurs mœurs, un scandale. Une pareille doctrine a pour soutien naturel, en Russie, l'élément militaire qui, étant l'élément aristocratique et privilégié, n'a d'autres principes que la défense de ses intérêts. Elle a pour ennemi l'élément intellectuel, mais celui-ci est trop constamment décimé et opprimé pour la tenir en échec immédiat. C'est l'élément intellectuel, qui se montrait bienveillant aux institutions finlandaises et qu'on a forcé au silence puisqu'on ne pouvait obtenir de lui de les combattre. Il paraît donc logique que ce soit l'élément militaire qui ait porté à la Finlande le coup terrible

en élaborant tel projet de loi, inacceptable pour la diète parce que c'était accepter la dénationalisation du pays. Je parle de la loi militaire demandée par le général Kouropatkine, ministre de la guerre de l'empire russe. Celle-ci paraît étrange si l'on songe qu'elle devrait fournir 100.000 hommes de plus à la Russie en cas de guerre et que sa préparation coïncidait avec la convocation des puissances, par M. Mouraview au nom de l'empereur, à un congrès en faveur du désarmement; elle paraît désastreuse quand l'on considère qu'elle coûterait 10 millions par an au petit budget finlandais; enfin, elle est arbitraire parce qu'elle obligerait, outre le sacrifice d'argent, les enfants du pays, au nombre d'environ 6.000 annuellement, à aller servir pendant cinq années dans les provinces russes.

Le but de cette loi, constitutionnellement inapplicable dans le pays et qu'on n'imposera que par abus de puissance, c'est de disperser les enfants d'un peuple uni, de les obliger à l'usage d'une langue qui leur est inutile, de les tenir sous la férule et, de gré ou de force, de les façonner à l'image de sujets malléables et oublieux de leurs traditions.

Les Finlandais ont eu le pressentiment des malheurs qui les guettaient quand, au cours de l'été de 1898, ils apprirent la nomination, comme gouverneur de la Finlande, du général Bobrikoff, succédant au général comte Heyden qui se retirait. La nomination était significative. Le général Bobrikoff a été le russificateur impitoyable et sans scrupules des provinces baltiques. En Finlande, il montra vite ses sentiments hostiles et la nature des instructions qu'il apportait de Pétersbourg. Il arrivait là sans rien comprendre des institutions finlandaises, se

croyant pourvu de tous les droits et de tous les privilèges d'un gouverneur de province russe. Son zèle se heurta à des difficultés qu'il ne semblait pas prévoir. Il s'étonnait qu'aux ordres qu'il donnait aux fonctionnaires finlandais, ceux-ci répondissent que les lois et les usages du pays s'opposaient à de telles instructions ; il s'indignait que le Sénat parlât d'étudier ses propositions ou de les soumettre à la Diète avant de s'en permettre l'application ; il trouvait scandaleux qu'on discutât avec lui, qu'on objectât aux illégalités de son intervention. A son point de vue, la Finlande était en révolte et, fort peu de temps après le manifeste de 3/15 février 1899, il sollicitait de l'empereur, après maints rapports erronés, l'établissement d'un état de siège qui lui eût conféré un pouvoir absolu, qu'il jugeait néccessaire. Il estimait invraisemblable de ne pas disposer à son gré de la police, de la justice et des finances. Mais Nicolas II n'obtempéra point à son désir, jugeant, sur d'autres rapports plus justes, qu'il n'y avait pas lieu de jeter la Finlande dans un désespoir capable d'intéresser trop violemment l'Europe et de créer des embarras intérieurs à la Russie.

Sans être absolu, fort heureusement, son pouvoir était considérablement accru par les dispositions jointes au manifeste impérial, qui n'en fait plus seulement, comme la tradition l'avait établi, un représentant du Souverain mais bien un inspirateur des lois à imposer à la Finlande. Ne pouvant réformer le grand-duché aussi promptement ni aussi despotiquement qu'il l'avait cru possible, le général Bobrikoff se rabattit sur des « mesures d'ordre ». Les instruments de sa puissance, qu'il avait demandés au Sénat, lui avaient été refusés. C'était d'abord un journal russe pour lequel il vou-

lait 80.000 francs de subvention et qui eût été un organe à sa dévotion; ensuite, c'était la construction d'églises russes et l'entretien d'un clergé desservant qui lui aurait tenu lieu de police. Cependant l'empereur et grand-duc décréta la fondation du journal et, pour qu'il eût au moins quelques lecteurs dans la population finlandaise, le gouverneur pensa pouvoir obliger les officiers des bataillons finlandais à s'y abonner. La presse du pays fut naturellement la grande victime du général Bobrikoff. Il eut vis-à-vis d'elle des prétentions qui stupéfient. Après avoir fait supprimer ou suspendre, par une censure à ses ordres, un certain nombre de journaux, il sollicita le pouvoir de destituer les directeurs des journaux.

Il invoquait que l'ordre aussi y gagnerait et qu'il ne serait plus désormais dans la *dure* nécessité de supprimer des feuilles subversives. Ce qui est subversif à ses yeux c'est, par exemple, de placer en regard de l'une quelconque de ses instructions ou propositions la loi ou l'usage finlandais qui y fait obstacle. Des journaux ont été supprimés ou suspendus pendant plusieurs mois pour leur attitude générale et la mesure prise contre eux leur a été signifiée sans précision de délit. La liberté assez large dont jouissait la Presse finlandaise est aujourd'hui anéantie et le gouverneur général n'est pas encore satisfait. Il proposait récemment au Sénat de décider que chacune des huit provinces du grand-duché n'eût droit qu'à l'existence d'un seul journal d'où toute politique serait exclue et qui aurait pour mission de propager dans le peuple des sentiments de bienveillance envers la Russie. Bobrikoff en outre veut interdire aux journaux de publier les discussions de la diète.

Mais son zèle ne sait tout de même pas tout prévoir. La Presse, pour atténuer les dommages matériels que lui causent les rigueurs de la censure, avait organisé à son bénéfice des fêtes qui furent naturellement pour la population une occasion de lui prouver son attachement. L'événement montrait éloquemment l'unanimité de la nation. Il déplut au gouverneur général, qui demanda un décret instituant qu'aucune fête ne pût être organisée sans sa permission. Le Sénat, il est vrai, se refuse chaque fois aux vœux du général Bobrikoff, mais celui-ci se tourne alors vers Pétersbourg en invoquant l'ordre compromis et, chaque fois, obtient un peu plus de pouvoir. On voit combien toutes ces tracasseries, toutes ces blessures au sentiment national, — en attendant que des lois autocratiques comme la loi militaire, comme la reprise des douanes par les douanes russes et comme l'établissement du rouble capricieux en étalon monétaire, ruinent la Finlande, — font la vie triste, hésitante et précaire dans un pays habitué aux libertés et qui en profitait pour son développement. Les démarches, les vues, la conduite du général Bobrikoff, décrites dans la dénonciation de petits faits, mettent dans sa vraie lumière la conscience russe des classes dirigeantes vis-à-vis d'une constitution indépendante, d'allure européenne, qui lui paraît un attentat, une monstruosité, un scandale politique, qu'elle ne peut tolérer davantage à la frontière de son empire. Le libéralisme, auquel on a cru pendant quelque temps et qui pourrait être une garantie pour l'Europe au moment où la Russie se montre envahisseuse plus que jamais, n'existe donc pas chez ceux qui en sont encore aujourd'hui les maîtres.

IV

La Finlande souffre et va souffrir davantage si ses oppresseurs ne se lassent pas bientôt de contrarier le mouvement de sa vie nationale. Mais, comme le dit encore son poète Topelius, « une nation restée vivace à travers les épreuves que ce peuple a subies ne saurait mourir tant qu'elle aura conscience d'elle-même ». A défaut de moyens matériels de défense, cette conscience est une force. Elle lui assure de pouvoir résister passivement sans se dissoudre. Le Finlandais est calme, énergique, patient; il est religieux, il connaît ses devoirs civiques. Mais le principal secours du peuple finlandais contre l'envahissement de la politique impériale, c'est le lien moral qui unit toutes les classes de la société. L'éducation démocratique des classes dirigeantes et l'instruction du peuple ont créé cette harmonie que le gouvernement russe n'a pu ni ne pourra discorder. Celui-ci croyait n'avoir à réduire qu'une aristocratie peu nombreuse et c'est toute une nation qui lui résiste. Après le manifeste, une première délégation, composée de quelques membres du Sénat, alla à Saint-Pétersbourg et sollicita une audience de l'empereur, qui, sur la demande écrite faite par les délégués et rapportée par le ministre secrétaire d'Etat de Finlande, traça seulement ces mots indifférents: « Ne donne lieu à aucune mesure. » Puis, le 22 février, une députation composée du grand maréchal de la Diète et des présidents des trois autres États quitta Helsingfors. Elle eut le même sort que la précédente. Le tsar pria les députés « de retourner à leurs occupations ». Enfin, le 5 mars, une adresse à l'empereur fut rédigée, approuvée dans les assemblées générales de

toutes les communes du pays et signée, dans l'espace d'une semaine, par 522.931 citoyens. L'adresse fut portée à Pétersbourg par une dernière députation de 500 hommes, à raison d'un représentant par commune. Au Palais d'Hiver, l'on s'était montré froidement dédaigneux envers les deux premières députations, mais celle-ci était si imposante et imprévue qu'on la traita avec colère. Il lui fut signifié de quitter sans retard Pétersbourg, où il lui était interdit de séjourner. On s'apercevait, à la cour et dans les ministères russes, que la Finlande était unie et que la disloquer dans ces conditions devenait difficile.

La Russie, quand elle a voulu russifier, a toujours suborné le paysan. Mais le paysan finlandais n'a pas l'ignorance et la crédulité du paysan baltique, ni du paysan polonais ; il a lu, il se gouverne, il est libre, sa conscience discerne le vrai du mensonge, il sait donc se défendre. Dans le colporteur étranger, au bonnet d'astrakan et aux bottes de cosaque, qui parcourt les campagnes en lui vantant le communisme russe et en lui demandant ingénûment comment il peut supporter l'arbitraire des vieilles lois suédoises, le paysan finlandais flaire l'espion et l'agitateur et le chasse de son hameau. Ce procédé russe de soulever le paysan contre les classes dirigeantes et de provoquer un mouvement populaire favorable à l'intrusion de la Russie, n'ayant pas eu d'effets, sinon des effets contraires à ceux attendus, les gendarmes ont succédé sur les routes aux colporteurs. Mais quelle besogne peuvent accomplir ces agents de la force brutale au milieu d'une population qui semble toujours leur dire : « Si vos maîtres s'imaginent voir en nous des enfants révoltés, allez leur apprendre, puisqu'ils se

trompent, combien nous sommes des sujets paisibles et confiants en leur droit. »

La loi militaire espère triompher. Elle porte la marque de son auteur, qui a fait presque toute sa carrière dans le Turkestan. Le général Kouropatkine, oubliant que les mêmes moyens rigoureux et rapides ne sont pas bons à employer dans toutes les circonstances, méconnaissant que les Finlandais sont des sujets fidèles et que leur petite armée est disciplinée et intelligente, les traite tout de suite en coloniaux récemment soumis et les encadre dans les régiments de l'empire. Kouropatkine croyait apporter une solution infaillible à ceux qui parlaient depuis longtemps de russifier la Finlande. Il se pourrait qu'à Pétersbourg on commençât de s'apercevoir que la mesure, pour être trop rigoureuse, est impolitique. Avant que la loi soit illégalement promulguée par le tsar, on sait déjà qu'elle n'aura point ou peu d'effet. Elle sera désastreuse pour la Finlande, mais la Russie n'en tirera aucun profit. La jeunesse émigre, voilà le fait. Je citerai l'exemple d'un village où quarante et un jeunes gens étaient inscrits pour la conscription de cette année et où aucun ne répond à l'appel. Les bateaux ont emporté ces enfants désespérés vers l'Amérique où ils attendent pour revenir au pays des jours moins sombres. On parle d'établir une colonie finlandaise sur un territoire voisin du Canada. Le nombre des émigrés, qui était annuellement d'un millier de paysans, a augmenté dans la proportion de un à dix. Nicolas II, avec une naïveté qui étonne, — en supposant qu'il y ait naïveté — a prescrit une enquête sur les causes de cette émigration en masse des futures recrues.

La russification de la Finlande paraît donc dès

maintenant une entreprise cruelle et négative. Le tsar, pour satisfaire un parti réactionnaire, désole, dépeuple et ruine une vassale instruite, dont la fidélité lui était précieuse. Les peuples lettrés, aux traditions profondes et initiés à leurs devoirs de citoyens, ne sont pas assimilables. Cette assimilation est rendue plus difficile encore lorsque les pouvoirs publics d'un pays et ses administrations fonctionnent honnêtement, avec de la régularité et de l'ordre. Les pouvoirs publics, en Finlande, ont été unanimes sur le parti à prendre. Partout, la dignité de l'attitude a été exemplaire. Les Etats de la Diète se sont maintenus sur le terrain constitutionnel. Leurs discussions suivent le même cours avec les mêmes formules et l'application du même règlement. Les débats, par exemple, auxquels a donné lieu la proposition impériale concernant la loi militaire, se sont poursuivis après le manifeste comme si celui-ci n'était point. La Diète, sa session close, a transmis son avis à l'empereur sur cette loi. Les états concluaient à son rejet en proposant simplement une augmentation d'effectif de l'armée finlandaise, mais sans modifier le caractère national de celle-ci (1). Et quand la loi, au mépris de la Constitution, sera promulguée par le tsar, « le peuple finlandais, chez qui le respect de la loi s'est transmis de génération en génération, n'y verra que des injonctions tyranniques. » A ce moment-là qu'arrivera-t-il ? Un avenir prochain nous l'apprendra.

(1) Cf. *Réponse des Etats aux propositions impériales concernant le service militaire personnel.* Diète de Finlande en 1899. Traduit du texte officiel suédois. Paris, Librairie Georges Bellais. — En même temps, paraissait à la même librairie un second ouvrage d'un intérêt capital : *La Constitution du grand-duché de Finlande,* recueil des lois fondamentales et autres actes officiels.

Les événements de Finlande ont provoqué une manifestation où, pour la première fois, l'élite européenne, s'attribuant le rôle actif qui lui convient, s'est placée au-dessus des diplomaties timides pour affirmer la solidarité des peuples. Le 26 juin 1899, une députation internationale arrivait à Saint-Pétersbourg. Elles se composait de six membres : MM. Ludovic Trarieux, sénateur français ; Brusa, président de l'Institut de droit international de Milan ; van der Vlugt, de La Haye, professeur de droit ; le baron Nordenskiold, l'explorateur suédois bien connu ; Norman-Hansen, de l'Académie de médecine de Copenhague ; Brœgger, professeur à l'université de Christiania. Deux délégués, au dernier moment, n'avaient pu se joindre à la députation, c'étaient MM. Westlake, professeur de droit international d'Angleterre, et le professeur Szinnyei de Budapesth. M. Trarieux eut le grand honneur d'être choisi par ses compagnons de route pour les présider. Ces six hommes de bien, ces six bourgeois généreux qui accouraient pour défendre les idées de liberté et de droit, apportaient à Pétersbourg, au pied du trône, une pétition signée de 1058 noms fameux en Europe. L'Allemagne, l'Autriche, la Suisse, la Belgique, qui n'avaient point de missionnaires chargés de les représenter spécialement, envoyaient cependant des listes couvertes de signatures éminemment respectables. La pétition formait un volume plein de prestige. Des philosophes, qui ont eu sur la pensée contemporaine une action prépondérante, comme Herbert Spencer et Virchow, de grands historiens comme Gaston Pâris et Mommsen, des écrivains glorieux comme Ibsen, Anatole France et Zola, avaient signé. On relevait surtout les noms de tous ceux dont la science du

droit international peut se recommander avec autorité. Je ne raconterai pas les vicissitudes de cette ambassade universelle (1). Elle étonna et prit à l'improviste les ministres russes, qui ne savaient comment l'accueillir et se la renvoyaient de l'un à l'autre. Nicolas II tergiversait dans son palais de Peterhof, au seuil duquel les délégués s'étaient présentés. Incapable de défendre sa politique ou de remplir de confusion ces hommes que sa puissance ne pouvait atteindre, il décida enfin de ne point ouvrir sa porte. Mais il leur avait fait attendre pendant toute une semaine sa réponse. J'étais en Finlande, lorsque, le lundi 3 juillet, les voyageurs passèrent à Helsingfors pour recevoir, dans un accueil émouvant, la récompense de leur intervention. Il est impossible que celle-ci ait été stérile. Elle a bouleversé les usages internationaux. L'opinion publique du monde civilisé promet de devenir agissante. Comme la pétition n'avait pu être remise au tsar, ce document important d'histoire a été déposé solennellement aux archives de la Bibliothèque royale de La Haye.

Alexandre Ier avait conquis la Finlande et se l'était attachée. Un contrat, loyalement observé de part et d'autre, a uni le peuple à ceux qu'il appelait ses souverains pendant presque un siècle. En le déchirant, Nicolas II devient un oppresseur étranger. Il n'en peut plus douter si son oncle, le grand-duc Vladimir, lui a fait un récit vrai de son voyage en Finlande de juin 1899. Le grand-duc avait mission de se rendre compte du sentiment populaire que l'on s'obstinait, à Pétersbourg, à croire favora-

(1) M. le professeur van der Vlugt a écrit l'histoire de cette députation, son voyage, son séjour à Pétersbourg, ses impressions. La brochure est traduite en français.

ble au manifeste. Il traversa des villes silencieuses, ne trouvant personne sur son passage et ne voyant aux fenêtres des habitations que des volets clos.

Nicolas II, empereur fainéant, s'est laissé dicter par le médiocre Pobiédonostzew une vilaine page.

JULIEN LECLERCQ.



TROIS CONTES DE FÉES

—

I. — FOLIANE ET MÉLIVAINE

Le prince Ardélian d'Aquirante était le plus infortuné des fils de roi.

On dit qu'à sa naissance le chef des mages de l'Etat lui fit sucer d'une certaine herbe, amère et qui n'a point de fleurs. On forme ainsi les hommes des grimoires, clercs de musique et gens de prophétie dans la monarchie d'Aquirante ; et certains présument qu'en agissant de cette sorte, le Mage prétendait se former, par une épouvantable ruse, un disciple que lui interdisait la loi. Car il n'est pas permis de toucher de cette herbe l'Enfant qui doit régner. Elle donne pour la vérité un penchant sans mesure, et rien n'est plus contraire à la majesté royale.

Lorsqu'il apprit cette trahison du Mage, le Roi se mit dans une telle colère que la capitale en trembla. Les murs de l'enceinte en furent ébranlés. L'une des nonante tours en resta à jamais chancelante ; et la colère du Roi durait, au point que l'on frémit pour les octante et neuf autres tours.

Il ne lui suffit pas de faire décapiter le criminel. Il poursuivit tous les lettrés des terres d'Aquirante, — où à la vérité il n'y en a pas beaucoup. On alla les chercher jusque dans les plus petits villages des montagnes et on les accabla de tourments afin qu'ils fissent connaître l'antidote de la plante funeste. Mais on n'en put tirer chose sensée, sinon

qu'il fallait donner au petit prince la nourrice la plus bête du royaume.

Il y eut aussitôt grande rumeur en Aquirante. Il est vrai que d'abord il ne s'offrit personne. Mais chaque jour des sujets loyaux désignaient, parmi leurs proches, des femmes qui leur semblaient mériter entre toutes l'honneur de l'emploi promis. De l'aurore à la nuit, on en comptait dix mille et davantage.

A chacune les ministres envoyaient l'ordre de se présenter au palais. En quelques jours, la capitale en fut encombrée, et du fond des lointaines bourgades il en arrivait sans cesse de nouvelles caravanes. Dans les plus grandes villes il n'était pas resté plus de deux ou trois personnes en état de nourrir un enfant; et celles-ci, peu après, vinrent d'elles-mêmes se proposer, car elles étaient honteuses de ne point ressembler aux autres, et qu'on les montrât au doigt partout où elles passaient.

La difficulté fut grande de choisir dans cette foule. Dès qu'elles furent réunies, il y eut entre toutes les femmes une émulation singulière à se faire valoir; mais on dit que c'était le fait de leurs qualités naturelles et qu'elles ne se donnaient pour cela nulle peine. En vérité, la plupart ne songeaient même point à vaincre leurs rivales : elles demeuraient telles qu'elles étaient, incapables d'aider à leur fortune, et cela ne surprendra personne de ceux qui connaissent le peuple d'Aquirante, lequel ressemble par bien des points aux peuples de la Panaboulie.

Il fallut désigner presque au hasard celle qu'on prendrait parmi ce plantureux bétail, et ce fut une personne bien membrée, bonne laitière à souhait et très raisonnablement stupide. Elle commença

sur l'heure ses fonctions qu'elle devait garder pendant plusieurs années.

Le prince grandit ainsi sous deux influences ennemies. Les archives de la monarchie racontent par le détail l'histoire d'une enfance ambiguë et d'une adolescence aux alternatives contradictoires qui firent chaque jour les délices et la terreur du Roi. Tour à tour la nourrice vainquait l'herbe, ou se trouvait vaincue par elle. Nul n'osait décider qui l'emporterait, de la formidable bêtise ou du poison cruel de l'idéalité. Le prince Ardelian fut studieux et inerte, affectueux et indifférent, porté à la rêverie comme à la somnolence. Bien plus, on n'aurait su dire s'il aimait mieux manger des tripes de lapin au sang de porc, — mets national de la monarchie, ou les amandes parfumées à la pêche qui sont la nourriture des mages.

A quinze ans on le découvrit aux pieds d'une jeune femme, jolie et compatissante, dont il ne voulut rien avoir qu'une boucle de ses cheveux. L'herbe semblait victorieuse. Mais bientôt la nourrice reprenait avantage, car le prince était grand comme deux hommes, gros comme trois et lourd comme six. A la lutte, il triomphait de tous. Les bonnes gens d'Aquirante se disaient avec orgueil qu'il avait couché sur le sol le plus réputé des champions du pays; et c'était d'autant plus véritable que le champion avait été payé pour cela.

Mais le prince déçut à la fois les craintes et les espérances. Une dernière crise se fit mystérieusement en lui, et soudain les deux influences parurent s'être pénétrées. Peu à peu, il devint évident qu'il n'avait oublié ni l'herbe empoisonnée ni le lait régénérateur. Ardélian n'était plus porté vers les livres comme le sont les mages, ni vers la brutalité

magnifique à l'exemple de son auguste père. On sut avec épouvante qu'il ne distinguait pas la vie de l'idéalité, et l'on apprit enfin qu'il voulait chercher l'une dans l'autre.

★

Un jour — il avait dix-huit ans — le prince quitta brusquement le palais et s'en fut en chevalier errant dans le royaume voisin, qu'on nomme Pallor. Il était fermement résolu, non pas vraiment à vivre selon ce qu'il penserait, mais à penser selon qu'il vivrait. Etant riche de jeunesse, et de sens passionnés, cela lui fit discerner très vite que toute la pensée des hommes est incluse dans le baiser des femmes; mais son malheur fut de décider aussi que la pensée des femmes y est pour quelque chose.

— Puisque les femmes sont toute la vie, disait-il, il faut bien qu'elles soient toute la pensée.

Or une suite d'expériences cruelles devait le détourner de cette conclusion téméraire. Il s'éprit d'abord d'une fille de Pallor aux aimables appas, et corpulente un peu. Ce fut un souvenir donné à la patrie, car il n'est pas, en Aquirante, de beauté parfaite sans une certaine ampleur. Le prince la régalait de sourires, de caresses, et des plus fins propos à son gré. Elle y répondait de son mieux, caressait à ravir, souriait en bonne personne et s'efforçait en vain de dire de jolies choses.

— Certes, il faut bien qu'elle pense, se disait le prince, puisqu'elle est mon idéal.

Mais un jour que son idéal lui avait fait quelque repartie trop stupide, il se décida à en choisir un autre. Il découvrit alors un riche-homme de la ville qui possédait une épouse admirable, puis il vint à bout de séduire une très belle courtisane. Mais

il s'aperçut que l'épouse du riche-homme avait elle-même trouvé son idéal, lequel était un nègre de superbe stature. Et la courtisane était insupportable à ses heures de pudicité.

Il fallut bien que le prince se remît à chercher, et ce fut ainsi qu'il apprit la résignation, — de femme en femme, de fille en fille, et des plus grosses aux plus menues, jusqu'au jour où il conquit les grâces de la princesse de Pallor et s'enfuit avec elle dans la région des montagnes.

Il n'y a jamais eu au monde rien de si délicieux que la princesse Foliane de Pallor. Son front est si mince qu'on aperçoit, tout à travers, ses joies et ses peines s'épanouir ou se fermer comme on voit les fleurs étranges de la mer sous l'onde qui les couvre. Ses yeux bleus sont pareils à des pierres d'amour, et le plus étonnant c'est sa chevelure, légère plus qu'une haleine, mais brune et prodigieuse à l'égal des ténèbres. Des étincelles, la nuit, y naissaient en étoiles ; elle semblait frémir comme une bête vivante ; et la princesse avait alors de petits gestes d'enfant, frivole et craintive comme pour se défendre de ses boucles.

Elle chantait mieux que l'alouette, et savait rire et rire encore.

— Je suis folle quand je te vois, disait-elle au prince.

Et le prince lui disait :

— Sais-tu que c'est une chose surprenante, que d'être belle ?

Alors Foliane riait bien plus fort, et demandait au prince des histoires.

Il en savait de mille sortes parce qu'il les inventait à mesure ; et il tâchait qu'elles fussent divertissantes.

Elles racontaient les yeux de la princesse, — ses lèvres, leurs caprices et les signes de son corps, — et les aventures merveilleuses de ses regards lorsqu'ils la quittaient tout à coup pour s'en aller au loin. La princesse écoutait, ravie, et riait d'une telle verve que le prince la jugea pleine d'esprit et en conçut fort bonne opinion de lui-même. Ardélian n'avait jamais été ni beau ni gracieux; et quand il se souvenait du lait de sa nourrice, ce prince devenait un peu sot.

Or donc il ne cessait de parler, de décrire, la princesse ne tarissait d'approuver et de rire, et Ardélian se découvrait chaque jour des finesses qu'il ne soupçonnait point la veille.

Un matin qu'il était couché sur le gazon fleuri, il naquit au fond de son âme on ne sait quel souvenir inattendu de l'herbe amère; et comme il était aux pieds de Foliane, il lui raconta une histoire très belle où l'on voyait le soleil et la mer, et les îles d'Orient. La princesse éclata de rire. Alors il en raconta une autre très effroyable, où tout le monde mourait dans les tortures. La princesse rit encore.

Un peu étonné, le prince lui en dit une troisième et parla de ce qu'on peut ouïr dans les rêves, et du vent voyageur qui fait tout le tour de la terre pour apporter durant la nuit les conseils des mondes qu'on n'a jamais vus... Foliane rit tellement qu'elle faillit en avaler sa langue.

— Par les mages d'Aquirante! s'écria le prince, n'écoutez-vous donc pas mes histoires ?

— Si, si ! dit la princesse. Mais vous ne devinez pas comme votre figure est drôle quand vous voulez être sérieux.

Le prince ne manquait point d'un peu de vanité.

Il se mit durement en colère, et Foliane, qui n'y entendait que folie, prit le parti de se fâcher deux fois autant que lui. En sorte qu'ils s'aperçurent qu'ils ne se connaissaient pas encore, et ne s'étaient jamais aimés. Car c'est ainsi que vont les choses. On se raconte tel qu'on n'est pas; on parle beaucoup, on parle trop, et l'on découvre enfin que depuis le commencement on ne s'était pas compris. Ardélian cria d'une voix terrible, plus aigrement qu'en toute sa vie ne cria sa nourrice. Mais Foliane dit mille choses cruelles, et les historiens d'Aquirante avouent que ce jour-là le prince héritier reçut en plein visage les ongles de son idéal.

Le prince ne pouvait souffrir qu'on l'égratignât. C'est pourquoi, sans prendre le temps de mettre son haubert et de lacer son heaume, il ceignit l'épée sur son bliaut de paile et partit courroucé, jurant à la princesse de ne la revoir jamais.

C'est ainsi qu'il s'en fut, l'âme violente et fière, chevauchant grande allure pour mieux fuir la perfide, et absolument résolu à ne point s'arrêter avant le soir ; mais il n'alla pas plus loin qu'une clairière de la forêt où il se coucha sur la mousse afin d'y réfléchir à son malheur.

Il pleura sur lui-même et sur l'aberration de la princesse ; il la fit comparaître devant son souvenir et la traita de haut en bas parce qu'elle l'avait trompé sur son âme. Alors, se rappelant que plusieurs fois déjà la vie l'avait déçu, il se dit que nul être au monde n'était aussi malchanceux que lui. Il reconnut sans peine que son aventure était extraordinaire, et que, par ses infortunes comme par sa résignation, le prince d'Aquirante était vraiment supérieur aux autres hommes. Il imagina des arguments formidables qui lui donnaient tort,

et en trouva tout aussitôt de bien meilleurs qui lui donnaient raison. Et discutant de cette manière il commençait à se consoler, lorsqu'il aperçut dans le feuillage deux yeux espiègles qui le considéraient curieusement. Puis ce fut une longue chevelure dorée qui se déroula d'une branche et vint frôler son visage. Une voix chantait, chantait, si haut qu'on peut chanter. Des fleurs tombaient comme une neige, et soudain une svelte jeune femme se trouva debout devant lui.

— Qui es-tu ? dit-elle.

— Je suis Ardélian, prince d'Aquirante.

— C'est donc toi qui eus une nourrice si bête ?

— Et toi ? dit-il.

— Moi, je suis fée, — la fée Mélivaine.

Elle se penchait avec souplesse, mince, noble et flexible, pareille à une tige. La toile de sa robe était si fine qu'à travers sa ténuité la lumière épousait les flancs purs et la courbe admirable des hanches; et des hanches à la nuque le prince vit une ligne merveilleuse, tendue et vibrante comme un arc. Il ferma les yeux, pour les guérir de l'éblouissement; mais il gardait sous leurs paupières une aussi brûlante clarté, en sorte qu'il les rouvrit bientôt. Et quand il les eut rouverts, la fée lui parut encore bien plus belle.

Elle marchait à pas menus, sur l'herbe et sur la mousse. Il la suivit, l'âme étonnée, le cœur hésitant et confus, raidi d'une émotion qu'il ne connaissait pas. Et ainsi, allant et venant, ils devisaient de toutes choses.

— D'où viens-tu ? demandait la fée.

Le prince disait sa chevauchée d'Aquirante en Pallor, les alternatives de sa jeunesse, et ce qu'il cherchait en vain. Et la fée disait aussi ses voyages.

Elle parla des pays prodigieux qui brillent d'un givre éternel ; elle parla des torrides contrées où la brise est une invisible flamme. Les fées connaissent le monde entier. Mélivaine savait les noms de toutes les fleurs, le secret des arbres de la forêt et le langage des étoiles. Elle dit l'histoire du petit prince Jour, qui se lève avec son grand œil ouvert, et elle dit aussi la légende du crépuscule ; car c'est la paupière du soleil, et elle se reclot sur lui quand le bel œil jaune est devenu tout rouge d'avoir trop regardé.

Ardélian admirait tant de merveilles.

— Ah ! dit-il, tu es belle comme le printemps ; et tu ne te mettrais pas à rire, toi, si je te disais que le vent fait le tour de la terre... C'est que tu es savante. As-tu lu beaucoup de livres? On m'a conté qu'il s'y trouvait des histoires surprenantes. Mais je ne les connais pas très bien, tu comprends, à cause de ma nourrice. Toi, tu sais tout.

— Oh, dit la fée, avec moi on peut planer très haut.

— Hélas, dit le prince, je suis bien lourd pour planer. Maïs écoute, Mélivaïne, tu es le poème de la grâce. Tes mouvements ont je ne sais quelle langueur, douce et qui plie, et tout à coup des vivacités d'enfant. Et puis il y a tes yeux. Je ne suis pas sûr qu'ils me plaisent, et peut-être que je ne les aime pas du tout. Mais ils sont changeants comme des nuages ; on ne sait jamais à quel moment ils disent la vérité; on ne sait pas s'ils sont graves ou rieurs, bruns comme l'écorce des arbres ou glauques et fuyants comme la mer... Il faut absolument que tu me donnes un baiser.

— Un baiser? si tu veux, dit-elle. — Car les fées sont les fées, et leur simplicité est effrayante.

Le prince et la fée s'étaient enlacés. Leurs lèvres s'unirent, et la chevelure les enveloppa d'une onde frémissante...La clairière était toute en soleil. Les ombres bleuissaient le gazon sous les arbres et, dans les profondeurs mobiles de la verdure, la lumière jaillie en fontaines parfois tremblait par mille transparences limpides, comme une nappe d'eau suspendue. Vers les cimes, les ramures percées de clarté agitaient des résilles d'or. Sous les feuillages fourmillants de murmures, les parfums sur la terre se gonflaient en volutes. L'air tiède éparpillait des chants de fauvettes et des lointains, de branche en branche, on entendit courir de vivantes mélodies.—Alors le prince sentit un vertige ineffable, comme si la vie s'ouvrait en ce baiser, nouvelle et radieuse avec la jeunesse d'une aurore. Et c'était d'une si merveilleuse douceur qu'il en eut les yeux pleins de larmes.

— Qu'as-tu ? s'écria la fée surprise.

— Je t'aime. Je suis comme un enfant qui aperçoit le monde pour la première fois. J'apprends tout ce qui existe.

— Mais tu pleures !

— Je pleure... J'ignore pourquoi ; peut-être parce que je t'aime.

— Il faut avouer, dit-elle, qu'on t'a fait prendre un peu trop du lait de ta nourrice.

— Je t'aime, reprit-il simplement.

— Tu me l'as déjà dit ; je le sais.

— Non, tu ne sais pas !

Et le prince expliqua comment il aimait. Il expliqua très longuement, très minutieusement et en se répétant beaucoup. — La fée s'ennuyait.

Or telle est l'exquise bonté des fées qu'elles endurent aisément les outrages et peuvent tout pardonner,

hormis qu'on les ennuie. Mélivaine jugea le prince insupportable, comme il l'était en effet. Mais c'est là une idée qu'Ardélian n'était pas capable de concevoir.

— Ecoute, continuait-il, je voudrais te dire, te dire... C'est que tu es mon idéal, entends-tu ?

Mélivaine ne se souciait pas beaucoup d'être l'idéal de personne.

— Heï ho ! dit-elle, veux-tu bien parler d'autre chose ?

— Je t'aime ! cria-t-il.

— Oui, mais les fées n'aiment pas. Et puis, tu sais, les génies l'interdisent... Tu es d'une imprudence ! J'en pourrais perdre ma position à notre cour, et Novéliane ne me saluerait plus... Aimer ? Fi donc ! me prends-tu pour une femme ?

— Oh... dit le prince.

Mais avec un rire étincelant, elle avait bondi au loin, légère comme une flamme. Heï hé ! elle fuyait parmi les pimprenelles. Heï ho ! balancée aux guirlandes des volubilis elle chantait la joie d'être belle, et de voir le soleil resplendir. Et le prince courait derrière elle, éperdu, ridicule, et disait malgré tout son amour, son amour... Mais il fut bien surpris quand il aperçut devant lui la princesse de Pallor.

— Hé quoi, vous avez osé me suivre... Auriez-vous donc oublié ma colère ?

— Pas du tout, dit Foliane ; mais c'est que la discussion n'était pas finie.

— Ho héï ! Héï hé ! — la fée chantait au plus haut des ramures.

— Quelle est cette femme, et que vous disait-elle ? cria la princesse en avançant, les ongles tendus.

Ardélian soupira.

— C'est une fée, vous voyez, et de l'espè ce la plus cruelle.

Et il ajouta, non sans aigreur :

— Suis-je un traître pour livrer les confidences qu'on me fait ?

— Messire, dit Foliane avec dignité, il se peut que vos histoires m'aient autrefois divertie, lorsque j'ignorais votre malice ; mais je ne puis souffrir celles qui parlent des fées.

— C'est bien dit ! s'écria Mélivaine. Sus ! sus ! Point de merci ! Oh ! mais je te raconterai comment il m'a embrassée par force... Et puis c'est qu'il m'a dit des choses, oh, ma chère, des choses !... C'est un monstre.

— C'est un homme vil, dit Foliane.

— C'est un sot, conclut Mélivaine. Viens ; laissons-le à sa bonne nourrice. Oh le pauvre ! il en a encore les joues pleines de lait.

Et la fée avait pris les mains de la princesse. Alors elle héla son grand char de pivoines traîné par un essaim de guêpes, et voilà qu'elles partirent vers l'espace, l'une à l'autre enlacées. Heï hi ! heï hi ! le prince les entendait rire. Et Mélivaine raillait de loin : « Amuse-toi bien avec ta douleur ! Qui veut aimer, puisqu'on en pleure ? Hei héli ! hei héli ! rien n'est que la clarté, la joie, et le grand air libre ! »

Et le prince resta seul, stupéfait de son aventure. Il ne pouvait imaginer qu'il s'agît bien de lui. Il devinait vaguement qu'on lui avait manqué, et que ces deux perfides méritaient les tourments qui punissent la lèse-majesté ; mais cette idée restait en lui pleine d'incertitude, et c'était comme une violente lumière qu'on ne voit pas d'abord, tant on est ébloui.

Tout à coup il comprit, et sa douleur le fit crier comme une blessure. Il tira son épée et fut sur le point de s'en percer en attestant les cieux; mais il s'en servit au contraire pour menacer les cieux en attestant son âme. Puis il frappa les arbres à coups d'estoc, et livra un combat sans quartier aux menues plantes de la clairière. Après quoi, ayant épuisé sa colère, il se sentit sans force, — simple, doux et mortellement triste; et songeant à ce qu'il avait perdu, à son abandon, à la misère de toute sa vie, il tomba sur le sol et sanglota, et sanglota, et sanglota comme un petit enfant.

On dit qu'il pleura fort longtemps, confus, meurtri, la pensée perdue ; et quiconque fût venu aurait eu grand'pitié de voir un homme se rouler sur la terre avec ces gémissements, et mordre le gazon comme une bête blessée. Le prince n'avait pas l'esprit avisé ni subtil, mais il avait une âme pour aimer, et un cœur de chair pour souffrir.

Or, comme il se tordait ainsi, étouffant dans la mousse le cri de sa détresse, sa bouche rencontra une herbe si amère que la surprise en arrêta ses larmes. — Cette herbe avait l'apparence des autres herbes. Mais son âcreté singulière corrodait les lèvres comme une flamme ; et vaguement, dans l'âme du prince, au plus obscur lointain de sa mémoire, quelque chose parlait d'une brûlure pareille.

Alors il aperçut des fleurs sur son bliaut, demeurées aux plis de la soie. C'étaient celles qu'il avait tranchées à coups d'épée au moment de sa fureur. Il les regarda avec sympathie, puisqu'elles avaient souffert comme lui. Il y en avait de jolies, il y en avait d'étranges et d'une beauté surnaturelle. Il les considéra de plus près, et saisit leur vivant arôme;

il les prit une à une et, les faisant briller au soleil, il s'émerveilla de la transparence ardente qu'elles ont dans la lumière. Attentif, il découvrait leurs nuances avec une extase charmée. Il semblait qu'il n'eût jamais vu de fleurs ; et il lui apparut enfin qu'il n'était plus le même. Toutes choses lui étaient à nouveau révélées. Une âme inconnue pleurait et chantait en lui, tendre et fidèle, mais si profonde qu'il l'écoutait avec stupeur, comme la voix grave d'un frère qu'il n'apercevait point.

Le prince ne savait pas qu'au milieu de ses larmes, tandis qu'il se roulait sur le gazon, il avait mordu l'herbe des mages. Mais il se trouvait riche d'une force inattendue, riche de confiance, d'allégresse et de jeune ardeur; et ayant gardé en ses doigts un cyclamen de pourpre et une orchidée blanche, il traversa la forêt comme en rêve et partit pour chercher par le monde les aventures promises à sa destinée.

★

Sous le nom du Chevalier Désamoré, le prince d'Aquirante parut avec des fortunes diverses aux tournois et dans les guerres. Toutefois les chroniqueurs le tiennent pour un paladin un peu fol, parce qu'au lieu d'une écharpe de femme il mettait une fleur à son heaume. Le Chevalier Désamoré en changeait chaque jour et guidait la cueillette selon sa fantaisie ; si bien qu'on l'appela par gausserie le fiancé de toutes les belles, à qui suffisent les accordailles. Mais le prince savait que les fleurs sont bientôt fanées, et que la joie varie au gré de qui l'invente.

Il disait qu'il est bon d'admirer les fées; elles sont les créatures de l'aurore et de ses illusions ; mais pour qui les approche, elles sont mille fois

plus perfides que toutes les princesses de la terre. — Or, malgré que ces choses soient très mytérieuses et secrètes, quelques-uns osent assurer que le prince eut ici raison. Car peut-être les fées sont-elles l'idéal, comme il le crut longtemps; mais c'est pour cela qu'elles sont dangereuses, car elles n'ont point de cœur et ne se laissent pas toucher.

Il faut laisser les fées aux papillons de l'air, et les princesses à la gaieté du rire. — Mais les fleurs sont très douces ; les fleurs sont consolatrices. Elles valent mieux que les fées, et mieux aussi que les princesses. On peut se donner à elles sans péril, et c'est un amour qui ne saurait trahir. — Elles sont très belles, elles livrent ingénument leur grâce au baiser, et toute leur âme est dans leur parfum.

II. — HISTOIRE DU PRINCE DE FÉRAGATOR ET DE ZOZIANE SON AMIE

Dans la clairière, les fées étaient réunies: Lazuli, Novéliane avec Mélivaine, et le nain Lull, leur frère, qui fut premier ministre au pays de Golgoride.

Il y avait des princes et des princesses accourus de toutes parts pour considérer les fées; mais elles n'en prenaient pas souci. Fée Novéliane, suspendue à un chèvrefeuille en guirlande, décevait en battant des ailes les caprices d'une libellule. Fée Mélivaine, non moins occupée, apprenait aux pâquerettes à mentir lorsqu'on les interroge sur l'amour; et la petite Lazuli, coquette avec mutinerie, se poudrait de pollen sous un genêt fleuri.

On se divertissait à mille histoires et fableries, et bientôt ce fut au joli prince de Féragator à conter la sienne.

« Un jour, dit-il, il y avait grand soleil dans le jardin où j'errais en mélancolie, fâché de vivre parce que mon amie ne m'avait pas souri. Je songeais, trompant ma tristesse, à d'anciennes légendes amoureuses, et j'ajoutais, je crois, des vers nouveaux à mes souvenirs; car on est poète quand on aime.

Comme je levais le front, en quête d'une image pour mes vers, j'aperçus dans l'air une tache brillante pareille à une fleur qui semblait voltiger. — Mais il y avait à mes pieds des fleurs plus belles. J'en cueillais deux à chaque strophe : une grande pour fêter la rime sonore, une parfumée pour la rime plus légère, et ainsi toujours, une et puis une, selon que venait la musique. A la fin j'eus tout un bouquet, et je m'amusais à l'élever très haut au-dessus de mes yeux, en signe d'allégresse et pour saluer ma peine adoucie et mon poème achevé. La lumière glissait sur mes fleurs; mais comme j'admirais leur douceur nuancée, j'aperçus plus près de moi l'étrange et brillante corolle suspendue dans la brise.

« Oh! me dis-je, est-ce donc un vers encore, le plus beau de tous, que j'ai négligé d'inventer et qui voltige là, devant moi, pour m'avertir? »

Mais cette fleur errante était un être en vie : un oiseau ou un papillon, — oui, un oiseau, d'une couleur d'or très pâle avec le bleu vibrant des ailes et des taches incarnadines. Vif et prompt comme s'il eût bondi sur ses ailes, il montait au plus haut des nues ou retombait vers moi; et tout à coup, les plumes ouvertes, il se posa sur mon bouquet. »

— Monsieur le prince de Féragator, dit Lazuli, votre histoire me ravit, et je l'aimerai surtout si vous ne la faites pas trop longue! J'ai vu jadis une princesse très belle éprise d'un prince aussi joli

que vous; et sans qu'il le sût lui-même, ce prince avait une âme ardente. Mais il ne se préoccupait que de sourire et d'arranger sa parure pour lui plaire, et près d'elle il ne pensait jamais.

— C'était un sot, dit le prince. Mais je continue mon histoire.

— Et moi, interrompit fée Nověliane, je fus courroucée contre cette princesse. « Ne sais-tu pas aimer? lui dis-je, ou qu'est-ce donc que tu crois aimer en ton amant? A tes pieds il bégaie... Eh! que te dirait-il? — Pauvre cervelle d'oiseau, tu adores son gracieux visage, son pourpoint, ses dentelles, et lui qui ne se connaît pas, les aime parce que tu les aimes. Mais est-ce là ton amant? Sont-ce là son cœur, son âme et sa chair? et ne devines-tu point le songe dont il emplirait la terre si ses lèvres, un jour, touchaient des lèvres héroïques?

Le prince tressaillit.

— Je n'ose, dit-il, comprendre tes paroles. Mais écoute. C'est vers moi que volait l'oiseau. On eût dit qu'il m'aimait, comme peuvent aimer ces âmes frivoles. Je le pris d'entre mes fleurs, je le caressai sur ma poitrine; et je m'émerveillais de voir ses ailes s'effiler comme des cheveux, et l'or rosé de sa poitrine frémir comme une chair de femme. « Charmant petit être, lui dis-je, je t'aime parce que tu es doux et joli comme mon amie. » Et, par instinct ou fantaisie, je lui donnai un baiser, — un baiser d'une volupté étrange, car je sentis ses plumes se fondre sous mes lèvres, son corps grandir, ses ailes m'entrelacer, et ce fut mon amie que soudain j'étreignis vivante et toute nue! Oh l'instant divin de cette union! nos lèvres profondément mêlées se cherchaient encore à travers le désir dont elles se pénétraient. Les siennes, je les sentais naî-

tre et mourir en mon baiser. Elle vivait par moi, je lui insufflais mon âme, je croyais deviner son âme effleurant la mienne,... et quand il fallut enfin désenlacer nos chairs, j'épiais sur sa bouche la première parole, — cette première parole dont le sens devait être éternel... »

Le petit nain Lull poussa un rire si aigu que le prince s'arrêt tout net. Mais souple et souriante, fée Mélivaine s'était approchée, curieuse.

— Et que dit la princesse après un tel baiser ?

Le prince soupira.

— Elle dit : « *Kiii, cuic, kiii*; et puis encore *Tiii, ti, ti, pitiki, — ritipitiki, kiiiiii*... Ah Novéliane, qu'avais-tu fait?

Elle parlait en oiseau ; et ce qu'il y a de plus horrible c'est qu'elle en était ravie. On eût dit que son âme avait enfin trouvé le langage qui la devait exprimer. — Elle bavardait comme une folle, *tikii !* joyeuse, coquette, enchantée d'elle-même ; et désolé, je reconnaissais en son visage des traits confus que j'avais remarqués dans l'oiseau. Comme l'oiseau elle était sautillante ; ses yeux clairs et mobiles étaient d'un colibri plus que les yeux du colibri ne m'avaient paru des yeux de femme. Oh pourtant c'était mon amie, elle toute ! tout son menu corps aimé, tout son délicieux sourire !... C était sa petite tête avec ses frémissements, vive et mutine comme pour becqueter. C'était toute sa bouche, — hélas ! mon mortel délice, et j'y reconnaissais les inflexions de sa voix...

Ti, ti, tikiti! elle parlait à perdre haleine ; *kiiiiît!*.. elle ne tarissait point, *ki, ki, pitirikiti*...En vérité il me fallut l'enlacer à nouveau pour qu'elle se tût.

Ce baiser, je l'avoue, ne fut pas enivrant à l'égal du premier. Pourtant je la sentais encore naître et

mourir de mon souffle. Sa gorge se gonflait, se dégonflait au gré de mon désir. Parfois c'était comme si sa jeune chair eût cédé sous mes doigts et se fût amollie quand j'avais rallenti l'étreinte; et je rassemblais alors toutes mes forces pour confirmer sa vie en lui donnant la mienne.

Ah! Novéliane, mes lèvres touchaient encore ses lèvres quand elle se reprit à parler. *Pihii-ki!* il fallait qu'elle parlât. Je la suppliai de se taire; mais elle me répondit avec des grâces enjouées. Je pleurai devant elle, je pressai ses genoux, je fus éloquent en mes prières. Hélas! elle ne comprenait plus! Je lui mis doucement la main sur la bouche; mais de petits cris d'oiseau passaient encore entre mes doigts. — J'attendis, espérant qu'elle s'arrêterait d'elle-même. Mais elle continuait en souriant, elle insistait, elle avait toujours quelque chose à dire; elle racontait, elle expliquait, riait, s'indignait, me querellait, m'adorait... — elle était inépuisable.

Alors, je voulus parler plus haut que son gazouillement, et les yeux dans ses yeux je chantai le poème que j'avais composé, — que j'avais composé pour elle, hélas! ou pour celle que j'aimais : pour l'amante cherchée, pour l'amie attendue, pour l'éternelle aimée...

Soudain elle se tut. Mais comme j'achevais les vers où j'avais écrit sa beauté, je la vis s'amoindrir, chanceler, tomber, s'évanouir... Ah! Novéliane, quand je m'élançai vers elle je ne sus pas ce qu'elle était, ce qu'il y avait, là, sous mes mains: un corps de femme, un corps d'oiseau peut-être, ou plutôt une sorte de molle guenille qui ressemblait à de la baudruche peinte. »

Le prince s'arrêta, songeant à ce qu'il avait dit. La petite fée Lazuli eut un clair éclat de rire.

— Prince de Féragator, dit-elle, votre destinée fut malheureuse. Mais aussi n'est-ce pas à tout le monde qu'on peut se montrer sans parure.

Le prince n'était pas très sûr qu'on ne se moquât point de lui. Il arrangea les rubans de son col; il consulta dans un petit miroir d'argent la courbe de ses moustaches; puis ses lèvres se crispèrent un peu.

— Tu voulais me guérir, je crois, Novéliane. Je suis guéri, mais suis-je heureux? Le même pépiement d'oiseau me poursuit sur toutes les lèvres, et je ne crois plus aux paroles. Non, je ne crois plus, je ne crois plus! et il me fallait croire pour chanter.

— Oh le menteur, dit Mélivaine. Il chante encore, je le sais.

— Oui, dit-il tristement, — et tout à coup il jeta son miroir; — il est des heures où j'essaie de chanter des rimes; mais peu s'en faille que je n'en aie honte ! Ce sont des mots pareils aux vôtres, des mots pareils à ceux des oiseaux et des femmes ; je les arrange comme ils viennent, j'y délasse ma fantaisie sans m'émouvoir de leur musique, car il me fallait frémir de votre beauté, m'enchanter, m'éblouir de vous toutes, pauvres formes sans âme; oui, vous toutes que je gonfle de vent à mon gré!

— Monsieur le prince vous êtes un impertinent, dit Novéliane. Nous aussi nous vous gonflerons, s'il vous plaît! car vous êtes si joli que vous valez, je crois, qu'on en prenne la peine; et peut-être, à notre défaut, seriez-vous une âme sans forme, vous qui ne parlez que pour nous avoir vues, et usez votre vie à exprimer... ce que nous sommes.

Elle vint à lui, belle et souriante, et pareille en souplesse à la guirlande fleurie où elle se balançait. Le prince sentit contre les siennes les lèvres magnétiques et il crut défaillir en un frisson de joie. Mais la fée lui avait pris la tête en ses deux mains : et soudain, malicieuse, elle souffla si fort dans sa bouche qu'il enfla comme une outre et fut plus gros qu'il n'était grand.

Et ce fut très bien fait, parce que la vérité ne convient pas aux femmes, et qu'il est indécent de la dire même à des fées,

*

Mais le prince partit sans colère, car il avait en lui le souffle de Novéliane. Et peu lui importa désormais ce corps qu'il avait trop paré.

Il avait perdu son miroir ; mais ce n'est plus en son vain reflet qu'il eût cherché son image. L'air, les eaux, le ciel lui parlaient ; la terre l'unissait à son œuvre héroïque d'amour. L'univers vivait en ses yeux, son âme était illuminée.

Et sa lèvre fut douce à jamais et vouée aux dires de la Musique, pour avoir aspiré une haleine divine.

III. — LE CHEVALIER DÉSAMORÉ

Amoris dictamnum voluptas.

Le Chevalier Désamoré, qui fut jadis le prince d'Aquirante, avait erré par toute la terre.

Il gardait au cœur une ancienne blessure, ayant été trahi par la fée Mélivaine; mais il espéra s'en consoler d'abord en vouant sa pensée aux fleurs. On ne leur imagine point d'âme, ni les ferveurs de la tendresse ; on se satisfait de les voir et de les

respirer. Elles furent ses seules amantes, et il les trouva bonnes et très douces. Comme il en changeait au hasard des journées, il pouvait à chacune renouveler son histoire et l'on sait que les fleurs sont dociles aux confidences. Il apprit ainsi, en les imaginant, beaucoup de choses secrètes sur lui-même.

Cependant les années passaient, et les années encore sans qu'il eût oublié la Fée. Certes il ne l'aimait plus ; mais aux jours de détresse où l'âme est faible et sans courage, il songeait tristement à sa jeunesse perdue. Il se voyait aller comme un homme sans patrie, étranger à tous ceux qui entrelacent leurs mains, et il s'affligeait en silence de n'avoir point d'amie.

Le chevalier, qui s'était ri de sa douleur, éprouva peu à peu qu'elle est pesante sur le front. Il chevauchait, marchait toujours ; il ne voulait gémir et il ne pleurait pas. Mais il n'était plus de ceux qu'un unique désir, flottant et magnifique, soutient comme une aile céleste. Son âme déjà vieillie ne gardait plus assez de force pour se réjouir de ce qu'elle savait inventer et il se rappelait à peine que jadis, dans la solitude, il respirait tout son espoir avec l'haleine du vent qui passe.

Certes les fleurs lui semblèrent maintes fois monotones, tandis qu'il leur contait, pour tromper son cœur vide, des choses auxquelles il ne croyait plus. Pourtant le chevalier les renouvelait encore, afin de rester fidèle à soi-même.

Un jour qu'il allait par le monde à la rencontre d'aventures, il aperçut un étang aux limpidités vertes et profondes. Il était fatigué d'une course dès longtemps menée. Les fleurs qu'il portait à son heaume s'effeuillaient, presque flétries. Il décida

d'en cueillir de nouvelles et de se reposer en la fraîcheur du site tranquille.

De loin, les fleurs de la rive l'égayaient de nuances pareilles à mille sourires. De plus près, il les vit de sortes fort communes, la plupart à demi fanées et sans parfum. Mais il y avait sur l'étang de belles feuilles nonchalantes de nymphées, propices à qui souffre d'amour, et deux fleurs si brillantes qu'on eût dit de la lumière en vie.

C'étaient deux fleurs dorées, de celles qui naissent au fond des eaux,— mais leur couleur était incroyablement vive, et elles semblaient frémir de leur clarté. Au moment de les prendre le chevalier hésita malgré lui, comme si, en les ôtant des ondes, il eût arraché les yeux d'un visage. Pourtant il se pencha sur elles, mais sitôt qu'il les eut saisies il sentit en son cœur une sorte de brûlure; et comme il les attirait à lui, il y eut dans les tiges un tressaillement indéfinissable; une forme vague monta des eaux sous son reflet, et le chevalier vit soudain qu'il n'avait pas de fleurs, mais qu'une ondine était apparue en ses mains et fixait sur lui des yeux d'or singuliers.

Elle était certes étrangement belle. Blanche et lisse, avec une pâleur irisée, sa chair de femme semblait pareille à la nacre des coquilles, et sa chevelure était si blonde qu'elle avait de longues transparences vertes en ondulant autour des yeux d'or.

Le chevalier la considéra longtemps, surpris de l'aventure et tout à la fois effrayé et ravi. Mais il avait perdu les habitudes courtoises depuis qu'il s'était départi de la compagnie des dames, et il ne savait comment exprimer à celle-ci qu'il la trouvait à son gré.

— Vous êtes presque aussi jolie que Mélivaine, dit-il. Il y a quelque chose qui n'est pas elle, mais qui est elle en vous et sans lui ressembler. Ce sont vos cheveux, ou vos cils presque verts, ou bien ces grands yeux d'or. Ceux de Mélivaine ne sont pas aussi clairs que les vôtres, mais ils varient comme la mer et l'on ne sait jamais s'ils disent la vérité. Pourquoi vos yeux sont-ils fixes ainsi? Ils me mettent tout à fait mal à l'aise. Et puis vous ne remuez pas les paupières.

— C'est, dit-elle, que rien ne m'émeut. Je ne suis pas une femme, je suis une fille des eaux. Sais-tu que je n'ai jamais pleuré?

— Je vous envie! Vous ne savez donc pas qu'on peut souffrir ?

L'ondine se tordit les mains avec une sorte de colère sans flamme.

— Tu ne me comprends pas, si tu m'envies. Il y a des gens qui souffrent, qui se réjouissent et qui aiment. Moi je ne peux pas! Ah ! si je connaissais ce qui fait pleurer les femmes, mes yeux s'animeraient aussi bien que leurs yeux. Entends-moi donc : je ne sais pas ce que c'est que la vie. Je contemple toutes choses ainsi, sans plaisir et sans peine... As-tu déjà remarqué comme l'œil de la lune est glacial, quand tu admires sa sérénité dans les cieux?

Le chevalier examina avec curiosité ces globes immobiles où le regard ne se découvrait point.

— Si tu m'aimais, reprit l'ondine, peut-être ferais-tu changer mes yeux?

— Non, dit gravement le chevalier. Je n'aime plus Mélivaine et elle m'a guéri d'aimer.

Et il ajouta rudement, en homme sûr de soi :

— Essaie si tu veux. On m'appelle le Désamoré.

L'ondine haussa légèrement les épaules, et ce fut comme un arc-en-ciel sur la surface des eaux.

— Incline-toi vers moi et regarde mes yeux, dit-elle.

Le chevalier s'accouda sur l'herbe, contre la rive, et regarda les yeux; mais sans savoir pourquoi, il se détourna très vite. — Joueuse et câline, l'ondine avait mis une main sur son épaule, et ses longs doigts glissants s'amusaient dans la barbe dure.

— As-tu bien regardé mes yeux?

Le chevalier fit signe que oui.

— Regarde-les encore, et tâche de trouver s'il est vrai qu'ils te voient

Le chevalier aurait bien voulu ne plus regarder ces yeux-là. Ils le touchaient d'une peur secrète. Mais il se dit qu'un paladin ne peut trembler devant des yeux parce qu'ils sont tout en or. Quelque chose de mystérieux lutta dans sa pensée, lui conseilla de fuir. Mais il s'était penché encore, saisi d'un désir singulier, l'âme déjà vacillante, toute la volonté perdue... Et ce fut un vertige, une chute infinie, — et des abîmes d'or où un rayon ténu glissait comme une onde, comme une flamme, comme une étoile errante, tandis qu'une voix douce et lourde chantait, pesait sur sa mémoire.

— Ecoute, disait-elle, je t'aimerai, si tu le veux. Donne et reprends trois fois ton baiser, donne et reprends trois fois ton âme. Tu verras ce qu'est mon baiser! Il te fera frémir jusqu'à la pointe des orteils... Mais alors tu ne souffriras plus et tu m'auras appris les larmes.

Le chevalier entendait la voix comme en rêve; il sentit un corps souple et froid, qui l'enlaçait, tendait sa volupté... et tout à coup avec une force cruelle, en un long sursaut, en un cri, ce fut un

feu vivant qui tarit toutes ses veines. Alors il s'abandonna doucement, captif d'une faiblesse ineffable — et peu à peu, le front à demi libéré du vertige il ouvrit les yeux, pareil à un convalescent qui redoute encore son délire.

L'ondine était auprès de lui, détachée de ses bras et déjà étendue à ses pieds.

Il vit que les paupières abaissaient maintenant et levaient leurs longs cils, et qu'il n'y avait pourtant point de regard en ces prunelles. — Ce fut une découverte qu'il fit sans surprise. Il la constata simplement, avec indifférence. C'était comme après un sommeil dont on ne peut s'éveiller qu'à demi. Le soleil brillait haut et pur, l'étang avait de plus claires transparences, on voyait des libellules voltiger sur les rives, errer en zig-zags ou s'accoupler brusquement. Le chevalier s'aperçut de tout cela, mais sans qu'il y prît intérêt. Il n'avait ni regrets ni désirs. Il n'avait pas l'idée que les choses fussent jamais plus belles ou plus laides, ou qu'elles fussent à présent monotones. Il ne se souvenait pas d'avoir aimé, d'avoir pleuré ou ri, ni que l'ondine l'eût fait tressaillir. Le temps passait, lent ou rapide, sans qu'il y prît garde; et il fut rempli d'étonnement quand l'ondine eut mis sa bouche sur sa bouche, et qu'il sentit au fond de lui grandir une tristesse désolée qu'il ne reconnaissait plus.

L'ondine parlait, en son baiser. Elle disait: « Je te rends ton âme, car il faut que tu me la donnes encore. » Et le chevalier croyait renaître au monde comme un enfant ébloui, un adolescent, un homme!... La volonté entrait en lui pareille à un courant de flammes; et soudain, sentant toute sa vigueur ,

il étreignit l'ondine comme une ennemie, et la rejeta à ses pieds.

— Pourquoi me repousses-tu, dit-elle, au moment où je viens de te rendre ton âme ? La vie que tu revois a-t-elle pour toi tant d'épouvante ? Regarde! Je te suis déjà moins étrangère : mes paupières vont et viennent sur mes yeux. Si je me penche sur l'eau, je vois qu'elles sont plus belles d'être mobiles, et mes cils verts ont des caresses ..

Le chevalier ne répondit pas. Il épiait ses joies et ses peines revenues. et découvrait le monde avec des yeux nouveaux.

— Viens, dit l'ondine. Ton deuxième baiser va créer mon regard et mon rire. Et si, une fois encore, tu m'approches, j'aurai des larmes comme les femmes.

Le chevalier baissa la tête.

— Oh! murmura-t-elle, accueille mes yeux doucement dans tes yeux! Songes-y, tu serais pour moi comme un Dieu, et leur premier regard naîtrait de ton désir...

Nonchalante et souple elle s'était accoudée. Sous les paupières cillantes, les prunelles encore fixes aspiraient la vie de ses yeux. Mais il détourna son regard de cet abîme doré qu'il connaissait. Il sentait les yeux se rapprocher de lui, le fasciner, le prendre; toutes ses forces étaient tendues pour l'empêcher de voir, pour se défendre, ne point céder... et c'était comme une impalpable main peu à peu glissée, dont la caresse tordait en lui la volonté. Bientôt les yeux furent dans ses yeux, et les lèvres allaient toucher sa bouche, quand une douleur aiguë le fit crier en sursaut; — et il sentit sur le gazon le froid de son épée qui lui avait mordu le flanc à la place du cœur.

Le brant d'acier au poing, il se releva comme d'un songe. Qu'était-ce? il ne savait plus .. et cependant il chancelait encore, tant il avait frémi. Il vit l'ondine dressée qui tendait vers lui ses mains pâles... Alors, poussant un cri sauvage, il courut comme un fou à son cheval, bondit en selle, et partit d'un galop éperdu en cachant son front dans la crinière.

★

Sans répit, sans repos, il chevauchait, l'épée brandie, portant au loin le froid de l'épouvante. Quand la nuit fut venue il gîta sous un arbre, et repartit au soleil levant. Il allait devant lui au gré de la fortune, de ville en village, de bourgs en forêts et de la montagne à la plaine, selon que venaient les chemins; et les journées passaient, et les journées encore.

Le fier auferrant, harassé, baissait tristement la tête; mais un coup d'éperon sans merci lui relevait les naseaux. Le chevalier allait, allait, croyant éteindre par sa course un désir effrayant dont il emportait la brûlure.

Un jour enfin, le destrier rompu manqua des quatre fers et s'abattit soudain, frappé par la mort.

Le chevalier apprit ainsi que son destin lui assignait cette contrée pour une prochaine aventure. Il se releva, meurtri et les yeux graves, et ce fut comme un choc qui le rappelait à la vie. Mais il eût mieux aimé poursuivre encore son vain délire, car la vie était douloureuse, où il reprenait conscience d'exister! Le chevalier se pencha sur le corps de son cheval, et comprit qu'il avait perdu son dernier ami sur la terre. Il pleura le noble animal qui

fut le compagnon de ses périls; il le pleura de toute sa pitié, et sentit le remords de l'avoir fait périr par sa folie. Alors, lui ayant donné ses larmes comme à un homme et l'ayant ainsi salué dans la mort, il le tira loin du chemin autant que le purent ses forces. Il le couvrit de fleurs coupées après l'avoir baisé au col, et fit une tombe digne d'elle à la bête fidèle et vaillante. Puis il partit, seul désormais, le front pesant, l'âme épuisée, allant où Dieu voudrait.

Longtemps, longtemps il marcha ainsi, et s'arrêta enfin, prisonnier de sa lassitude.

Le paysage avait changé ; mais il vit avec indifférence les lieux inconnus où l'avait conduit son étoile. — Du fond d'un maigre bois de chênes, une rivière aux eaux rapides courait jusqu'à lui entre des berges basses de gazon. Il l'aperçut au loin, capricieuse, glisser sur des sables jaunes et roses vers une ligne bleue sans limites. Une tache blanche, au bord de la surface bleue, oscille d'un lent et souple rythme... Une voile. C'est la mer.

Le chevalier regarde sans plaisir. Là-bas pourtant, très loin, au milieu de la courbe bleue, brillent de larges points d'or... des îles ! — Mais qu'importent la mer, et les îles, et la voile qui se penche? Le chevalier ne songe qu'à sa tristesse. Il s'est couché au bord de la rivière; il regarde le ciel, et laisse tomber sa main dans l'eau fuyante.

Il ne veut rien, il n'espère plus rien. Il ne sent rien que sa fatigue, et la détresse d'être seul. C'est le calme brûlant de midi. Les cieux sont clairs, indéfiniment vides. Le soleil dans l'azur est comme un grand œil fixe... Pas un nuage qui l'atténue. C'est l'heure aride.

Le chevalier souffre et s'irrite. Tout lui est étran-

ger. Lorsqu'il partit, au matin levant, son cœur était grevé d'une douleur secrète dont il ne voulait *pas* savoir la cause. Mais il l'a connue, quoi qu'il fît, et s'il fuyait avec cette frayeur éperdue, c'est parce qu'il craignait de ne plus oser porter sa pensée. Sa vie est vide comme les cieux. Les fleurs misérables qu'il arrache à la terre sont plus pâles que les eaux marines; elles n'ont pas de parfum; il n'y a point d'âme dans leurs yeux... — mais il y a une chose qu'il ne veut pas dire.

Depuis qu'il est au bord des eaux, il semble qu'une main invisible se glisse comme une caresse, et lentement, et lentement, torde sa volonté. Que fait-il sur la terre? Il passe, la terre ne le voit pas passer, et pour lui toutes les choses sont pareilles à des yeux sans regard. Celle, jadis, qui vint lui porter son baiser, s'en est allée avec des rires, et ce n'est pas en vain qu'on a touché les lèvres d'une fée...

Mélivaine!... Elle était belle, au temps jadis. Ses yeux variaient comme les vagues. Mais il est guéri de leurs jeux cruels. Elle est partie avec la lumière de ses yeux, elle est partie avec son rire et jamais il n'a souhaité qu'elle revînt... Mais qu'elle est longue, oh qu'elle est longue, la vie où l'on est seul!

Le chevalier entend la douce rumeur de la mer; et il sait que la mer ne gémit pas de sa tristesse. S'il mourait ici, dévoré par sa peine, qui donc y penserait jamais? Qui songe à lui? Qui l'aime? Est-il des yeux, en l'univers, où naîtrait pour lui un regard?

— *Ondine*!...

Personne n'est là. Le chevalier n'a pas parlé. Quelqu'un, pourtant, a prononcé ce mot, et le che-

valier ne croit pas qu'il l'ait dit en lui-même. L'ondine... ah! pourquoi le force-t-on de penser à l'ondine? N'est-ce pas assez qu'il sente en lui cette chose mystérieuse qui lentement, si lentement, lui tord la volonté?... Non, il est seul, il est tout seul; l'ondine elle-même l'a oublié peut-être...

Le chevalier se penche sur l'eau. Mais elle va, si rapide qu'il ne peut distinguer son image aux mobiles brisures de la surface. Il se dit que sa vie est la sœur de cette image; elle oscille et se rompt, suspendue sur les eaux fuyantes; le flot qui l'a un instant soutenue glisse sous elle et s'éloigne comme l'amour... et ses espérances furent pareilles à ces longues herbes molles qui s'étirent selon le courant et que l'eau frôle sans s'arrêter.

Ces herbes sont fines et soyeuses, — d'un vert si pâle qu'elles en sont blondes. Furtive, l'onde les effile et les soulève parfois, et alors elles frémissent un peu. Le chevalier les touche et les sent tressaillir. Il les attire à lui, et tout à coup il crie, car c'est une chevelure de femme qui se noue à ses doigts, des bras de femme l'ont enlacé et deux globes d'or brillants fixent le regard de ses yeux.

C'est l'ondine. Le chevalier ne sait pas s'il veut la repousser ou s'il l'aime. Mais déjà la bouche est sur sa bouche, c'est un baiser où il se raidit et défaille. Ses forces fuient, son âme vacille, et il sent l'envahir une volupté glaciale... Et c'est un repos sans pensée où il s'anéantit. Il ne désire plus, il ne regrette rien; mais ce repos de vivre a une effrayante douceur. Et il s'endort dans les bras de l'ondine, au chant lointain des matelots qui poussent la barque sur la grève.

Quand le chevalier se réveilla, l'ondine lui ren-

dait son âme en un baiser. Il sentit de nouveau la force renaître dans sa chair, et la volonté d'être se tendit en lui comme un arc. L'ondine, les bras à son cou, lui faisait mille caresses, et riait étrangement.

— Ah, disait-elle, je vis, je vis, je commence à vivre! C'est un monde surprenant que ton âme. J'y souffrais, j'apprenais l'angoisse et le frisson d'aimer, mais j'en étais émerveillée, et je l'ai gardée si longtemps que je t'en ai vu défaillir. Oh je suis presque femme, à présent. Vois, vois, je ris, je ris, et mes yeux savent parler.

Elle penchait vers lui la tête. Il surprit le regard humain de ses yeux... oui, presque humain, — mais qui lui donna un secret malaise Les cristallins d'or irradiaient de la lumière; leur éclat, rétracté ou vibrant selon la minute, éblouissait comme une flamme mobile, et le chevalier n'y pouvait trouver à redire, sinon qu'il y cherchait en vain cette faiblesse cachée qu'on aime à trouver dans la force, et qui ressemble au cœur fragile des héros. C'était un regard singulier, plein de confuses paroles, vif, expressif, mais sans pitié; car il y manquait l'humide volupté que laissent après elles les larmes.

Le chevalier sentit monter en lui un désir éperdu de donner à ces yeux les pleurs comme il leur avait donné le regard. Cela lui parut une entreprise glorieuse, et propre à flatter son orgueil. Mais comme il contemplait l'ondine, il vit ses yeux briller d'un si sauvage éclair qu'il recula en sursaut.

— Qu'as-tu? dit-elle.

Et elle lança un rire aigu, aussi clair qu'une épée.

Le chevalier s'effraya de ce rire et ne répondit point. Quelque chose d'obscur, on ne sait quel secret travail, s'agitait au plus profond de sa pen-

sée encore incertaine. C'était comme si, peu à peu, son âme eût achevé de pénétrer son corps et s'y reconnût à peine après un long exil. Il fit un grand effort pour retrouver sa mémoire. Il se rappela avoir souffert, mais il ne pouvait préciser. C'était il y a longtemps, longtemps... Qu'y avait-il donc de changé sur la terre?

Il s'était levé, cherchant autour de lui des signes de sa vie ancienne. La mer là-bas, avec son étendue bleue... Mais il n'y avait plus de voile; et le chevalier en conçut une indéfinissable tristesse. Plus de voile... Alors il aperçut, tout près, le mât dépouillé de la barque, et sourit avec une joie d'enfant. On voyait des hommes s'activer aux cordages. Ils chantèrent.

—Ne regarde pas de ce côté, dit l'ondine. C'est la mer, et je ne pourrais t'y suivre. Je suis une fille des eaux terrestres; la mer m'est fermée.

— La mer! dit-il. Elle est belle... Ne trouves-tu pas qu'elle ressemble aux yeux de Melivaine? On y glisse par une plage indécise, comme on glisserait dans le sommeil, et elle est aussi vaste qu'un songe.

—Tais-toi! cria l'ondine. Mes yeux sont plus vastes qu'elle. N'as-tu pas gardé mes yeux? Un seul baiser de toi et mon cœur naîtrait dans leurs flammes. Écoute, je t'aime, je t'aime. Pour toujours, de toute moi, je suis tienne, — ô mon amant, je suis à toi!...

Le chevalier avait l'esprit au loin.

—Pourquoi ces hommes chantent-ils ainsi? Vont-ils partir?

Partir... Ce mot qu'il avait prononcé fit passer en son âme des ondes mystérieuses. Le chevalier ne savait pas s'il désirait partir; non il ne le savait

pas. Partir... Où irait-il? Il y a des gens qui partent et qui savent où ils vont. Mais le chevalier ne savait pas. Depuis tant d'années il chevauchait à l'aventure, sans autre but que de combattre et de fuir un passé cruel! Vers quel point de la mer doivent-ils cingler, ces hommes qui savent où ils vont, et qui chantent? Là-bas, vers ces îles peut-être qui brillent comme des pépites d'or?... Les îles... A l'idée qu'il ne les verrait jamais, le chevalier sentit encore une fois une inexprimable tristesse.

L'ondine était plus près de lui. Elle parlait, essayant de le prendre en ses bras.

— Mon amant, disait-elle, me hais-tu? Ne tourne plus tes yeux vers la mer, puisqu'elle m'est interdite. Tourne tes yeux vers moi, vers mes yeux qui t'appartiennent, et cherche le regard qui y est né de toi. La mer est vague comme la vie; elle roule sous des cieux inconnus, vers des pays qu'on ne sait pas... Regarde-moi, qui suis ici, toute pleine de caresses, vibrante encore de ton baiser et prête à me blottir comme une enfant sur ta poitrine.

Mais le chevalier se taisait et marchait vers la mer.

L'ondine lui saisit les mains.

— Arrête-toi, supplia-t-elle, regarde-moi encore, encore une seule fois! Tu n'as pas vu comme je suis belle, tu ne sais pas tout ce qui dort en moi. Mon amant, mon amant, tu ne connais pas mon baiser; il s'insinue comme un secret, et fait crier de folie dans la joie... Je serai ton esclave, je serai ta proie vivante; je serai vaste comme la volupté; je serai profonde comme la mort!

Mais le chevalier marchait plus vite vers la mer.

Sur la barque, la voile était lentement hissée et

les matelots amenaient les amarres mouillées. L'ondine poussait des cris et, convulsive, parlait encore.

— Je ne veux pas que tu partes. Tu es à moi. Tu m'appartiens, je ne veux pas que tu vives sans moi, je ne veux pas que ton âme me quitte, et qu'elle revienne en toi !

Alors le chevalier comprit pourquoi il marchait ainsi vers la mer. La pensée peu à peu revenue se gonfla comme une immense vague et sa douleur lui apparut, pareille à une déesse qui venait à lui sur les flots, et versait des larmes si douces qu'il eût donné sa chair pour y mêler les siennes. Qu'importe l'effroi d'être seul, si la souffrance est noble ; qu'importe de souffrir si les larmes sont si belles ?

— Tais-toi ! cria-t-il à l'ondine. Va-t'en !

Mais il ne savait exprimer cette chose surprenante, qu'il chérissait à présent sa douleur comme lui-même. Il découvrait enfin ce qu'elle révèle, et qu'elle est la trace vivante du désir, la raison suprême de l'espoir. Il voulait vivre, souffrir, aimer, afin de grandir un jour, afin d'être !

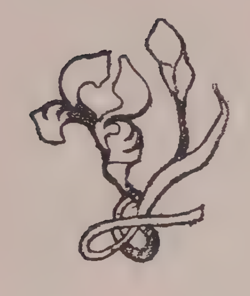
L'ondine se nouait encore à ses bras ; elle criait, l'implorait, elle se tordait les mains. Mais le chevalier marchait irrésistiblement vers la mer.

Lorsqu'il toucha l'écume, l'ondine épouvantée dut s'arracher à lui ; et elle le vit se jeter dans les flots, nager d'une force héroïque et gagner enfin la barque dont la voile gonflée se penchait vers les îles. Déjà le chevalier apparaissait dressé sur le tillac. Debout à la proue, la tête tendue vers son désir, il glissait sur la surface bleue. Tout l'horizon ouvert semblait aller vers lui. — Et longtemps, longtemps elle l'aperçut ainsi, le poing appuyé sur l'épée comme pour garder quelque secret trésor, — tandis que seule sur le rivage, suivant des yeux

le fugitif, elle épuisait vers lui son regard inutile et, ne pouvant pleurer comme une femme, jetait des rires déchirants...

ALBERT MOCKEL

Ardennes, août 1899.



L'EXPOSITION CENTENNALE
DE LA PEINTURE FRANÇAISE

—

DEUXIÈME ARTICLE

Le conflit aigu des deux manières de peindre, pendant les cinquante premières années du siècle, se prolonge, par delà Ingres et par delà Delacroix, jusqu'à nos jours. Les efforts enthousiastes de Chassériau n'ont pas pu opérer la fusion.

Un art plus menu, moins orgueilleux, se satisfait, durant cette période d'évoquer, avec la spontanéité d'une grâce naïve, le charme de petites scènes familières et quotidiennes. Le nom peu connu de Cochereau (encore qu'il figure au catalogue du Louvre) pour cette petite esquisse : *Prévost démontrant les panoramas*, mérite de n'être pas oublié à côté du nom plus glorieux du pénétrant Boilly. Il faut citer, pour mémoire, la *Salle d'Asile* par Granet, le petit Biard, le *Champ de Courses* au coloris si gai d'Eugène Lami, les Tassaert, une *Réunion* par Garbet.

Les anecdotes historiques de Charlet, de Carle Vernet, de Raffet (*entrée d'Abd-el-Kader à Alger*), plus amusantes, ne sont pas assez nombreuses ici pour en apprécier justement la diverse et souvent sûre beauté. Du moins n'ont-elles point le ridicule suranné des Ary Scheffer : *les morts vont vite*, toile si longtemps illustre, des Horace Vernet : *Mazeppa aux loups*, non moins illustre, du *Bernard Palissy* ou de la *Jane Shore* de Robert Fleury !

Le grand courant héroïque qui s'était de David perpétué chez les peintres de l'Empire et de la Restauration, en était venu là, à présent ! Le triomphe du romantisme,

avec ses faux semblants, sa pose unanime dans l'art, ses intentions profondes et stériles, son cabotinage sentimental, sa littérature d'occasion, sa vulgarité vraie et grossière, la négligence et l'incertitude du métier, une stupidité prétentieuse, voilà les Flandrin, les Signol, les Cogniet secs, aussi bien que les Boulanger (Clément et Louis), les Devéria pseudo-coloristes. Quelques-uns, bien peu, dans cette décrépitude, se soutiennent par le portrait : Paul Delaroche, haïssable père de toute la clique mélodramatique, bourgeoise et veule, sait produire un effet d'arrangement habile et assez ample quand il place, dans sa simarre étalée de chancelier de France, la figure noblement préparée du *Marquis de Pastoret*; le *portrait de femme* par Claude-Marie Dubufe, très simple, ne manque point de grâce harmonieuse; et le *Charles X* en buste, par Horace Vernet, est d'une vigueur suffisante. Si je cite, en plus, l'étude laborieuse de nu par Heim, je me détourne de cette stérilité vers des tentatives au moins, et j'en arrive à ce qui, né du sursaut guerrier en l'aube de ces années, s'humanise à dire la vie tranquillisée du soldat plus récent jusqu'à s'éterniser en les fanfaronnades d'Epinal que l'on ne sait que trop, le nationalisme de la peinture.

Evidemment, la vie étreinte par l'héroïsme pompeux des batailles impériales imposait aux peintres officiels d'en célébrer tout l'apparat victorieux ; Napoléon légendaire dominant les peuples, les rois, le temps, exaltait frémissant l'imagination des artistes. Toute gloire semblait engendrée par lui, l'idéal des enthousiasmes vers lui seul convergeait, c'est bien. Nous avons vu David impérial et Gros. Les frissons de guerre agitent Géricault, Boissard, Trutat, Couder et Delacroix même qui transfigure le souci de l'héroïsme en l'éloignant dans l'espace (orientalisme, guerre de Grèce, etc.), en le reculant dans le temps (les *Croisés*, *Taillebourg*) pour ne le ramener en France, à Paris, qu'avec la convulsion pathétique de sa révolutionnaire *Barricade*. Le spectacle des batailles, si maint peintre n'y avait assisté, le

harcelait alors par des récits répétés de toutes parts, et il semblait que nécessairement on vécût parmi des odeurs de fumée et de poudre.

D'autres avaient forcé l'intimité du troupier : Charlet, Raffet, avec une pointe de forfanterie professionnelle. Carle Vernet fut l'un de ceux-là encore, ne prévoyant pas la bassesse, par flagornerie courtisane, des Mauzaisse, des Adam, tandis que Heim, Bouchot et Lami continuaient, avec moins de fougue, l'illustration mouvementée des grands combats. Surtout le *La Tour d'Auvergne devant l'ennemi* par François Bouchot est une peinture solide et frappante. Alfred Dedreux, très mouvementé encore, reste de la grande lignée dans sa *bataille de Baugé* (salon de 1839) ; mais, ensuite, vers la fin du règne de Louis-Philippe, le second empire installé, quelle transformation ! nous assistons, et jusqu'aux plus récentes années, à l'élaboration de ces choses sans nom, sans âme, sans accent, qu'ont signées les Pils, les Yvon, les Protais, les Neuville et les Detaille !

Lorsque le roi Louis-Philippe conçut le projet génial d'instaurer par l'image un cours officiel d'histoire de France dans les Galeries du Palais de Versailles, cette heureuse impulsion provoqua la naissance d'un art d'illustration énorme et puéril ; il fut enjoint à des peintres bien en cour de s'intéresser aux hauts faits de tel capitaine dont il ignorait jusqu'au nom, de ranimer l'échevèlement des batailles oubliées, de feindre un enthousiasme pour des faits quelconques du passé, sans répercussion, sans grandeur, sans intérêt.

Ah ! la belle race de peintres ! et que l'on se promène ébloui et ému, vraiment, à Versailles ! C'est le triomphe de l'enseignement par l'art, et sur le cadre on prend soin d'inscrire les dates ; art pour la satisfaction des pédants, art qui représente et évoque selon les manuels les événements, art stérilisé et factice. Le peintre, en ces chromos fameux, où rien de lui ne peut transparaître, s'efforce à de l'uniformité, et d'éteindre toute étincelle de passion vraie, académiquement à instruire.

Et Delacroix s'est fourvoyé là! Delacroix? ah! non pas : il a bousculé les règlements, il s'est insurgé, il a bondi, quel exemple fâcheux, il nous a donné, quoi? Taillebourg? mieux : lui-même, enthousiaste et palpitant!

Au sommet de toutes les montées de l'art, à la source de toutes les recherches, partout, unanimement, en ce siècle, éclate le rayonnement de ce nom surhumain. Delacroix absorbe le présent et ouvre l'avenir. On le pressent en Prud'hon déjà, il se répercute jusqu'en Monet et en Cézanne, il est partout, il est en tous.

§

Après les militaires, voic les *orientalistes*. Que sont ceux-là? Des visionnaires doux, épris de ciels encore étranges : Marilhat, Belly, Berchère; des convulsionnaires de la couleur hurlante, comme Dehodencq des chercheurs sincères, des peintres émerveillés, à degrés divers émerveillants, Decamps, Fromentin, Guillaumet, Regnault et Ziem, et même de simples truqueurs, comme un Benjamin Constant.

Les *environs du Caire* de Belly et les *Bords du Nil* de Berchère ne sont que de paisibles paysages vus et sentis par des artistes de second ordre, pleins de mérite au reste, de foi et de candeur. Dehodencq, à qui manque le calme, affolé par l'éclat des grandes colorations de Delacroix, mêle en un tohu-bohu frénétique les lignes sans harmonie de ses compositions et éclabousse de grandes taches de vermillon ses toiles, au hasard. Il ne tire parti de rien, tout chez lui apparaît désordonné, fantasque et insuffisant.

Decamps est d'une bien autre allure! Lui, si médiocrement (tout juste par *Les Chevaux de Halage*) représenté au Louvre, se révèle ici par deux paysages profondément merveilleux. Une irruption de rouge violent n'y retentit pas comme aux Dehodencq, même les harmonies y sont plus discrètes qu'aux Delacroix qui les avoisinent, et dont cependant ils supportent sans faiblir

l'effarant voisinage Decamps est un subtil, un pénétrant harmoniste. Il montre, dans le *Passage du Gué*, une longue plaine saharienne d'or diffus et chatoyant à perte de vue sous le haut ciel paisiblement nuageux. Un groupe de cavaliers s'avance dans l'eau, et l'un d'eux, superbe en son burnous blanc retombé sur le cheval éclatant qui fièrement le porte, arrête, résume et distribue la lumière glorieuse et neuve de tout le tableau, fixe l'admiration et le souvenir ébloui. Dans *Jésus sur le lac de Génésareth*, sous une ligne accidentée et haute de montagnes profondes aux cimes nettes, dentelées sur le ciel aventureux tout coupé d'éclatantes lumières et de ténèbres, le lac sombre, apaisé, dormant, dont les eaux, selon la parole de Renan, sont toujours légères et transparentes, accueille dans un frisson à peine vaporeux le passage des barques prophétiques. Le prétexte légendaire, s'il disparaît dans la grandeur tranquille du site évoqué, est mieux même que présent du fait de sa quasi disparition ; où de si suaves, de si retentissantes paraboles auraient-elles pu être proférées mieux qu'en ce lieu délicieux, grave et tranquille? Je ne sais en vérité si de même que Renan, Decamps avait vécu au bord de la mer de Tibériade, mais le tableau rappelle le paysage merveilleux de la *Vie de Jésus*, le peintre égale le philosophe évocateur.

Pour quel motif Fromentin n'apparaît-il ici que terne et médiocre? Il avait souvent une verve plus chatoyante, plus de nouveauté et d'impromptu dans l'imagination et dans le coloris. De même Guillaumet n'est représenté que par une toile bien banale. Par contre, de Henri Regnault, si la *Porte des deux Sœurs à l'Alhambra de Grenade* n'offre que la vaine coruscation de ses pierreries d'architecture en fusion, une riche étude de chevaux arabes et de cavalier au repos sous un ciel plein de vent fougueux et d'orage justifie et dépasse la réputation dont une destinée tragique a trop sûrement entaché son nom.

Le Ziem est un bon Ziem, semblable à tant d'autres,

en effort pour éblouir, et, en somme, honorable et indifférent.

Quant aux *Chérifas* de M. Benjamin-Constant... mais le même expose, à la Décennale, un *portrait de la reine Victoria*, retournons à de la peinture.

§

Achevée l'évolution longue vers ce double sommet, stérile par Ingres (on pourra voir), regorgeant de prodigieuses moissons futures si c'est Delacroix, le cri de la faveur accompagne à travers les années un essai galvanisé du néant. Ingres par lui-même cultiva d'étranges théories rétrécissantes, ce fut affaire à lui. Mais il lui naquit des disciples : je ne retiens de Victor Mottez que cet agréable, libre *portrait peint à la fresque* sur le mur de son atelier, à Rome, en 1840, effigie songeuse de femme, élégance saine construite selon une arabesque sensuelle et fine, lignes harmonieuses dans un accord aimablement délicat des couleurs. Puis, la déchéance totale, pratiques simiesques, effacement, mignardises écœurantes fondant comme du sucre gâté aux imaginations anémiques des courtisanes stupides du second empire : Amaury Duval, le maître des fastidieuses chloroses, le Chaplin aussi inconsistant que les bulles de savon qu'il n'a pas su peindre, et toute la bande, à leur suite, des peintres mondains mal pommadés et puants, la sentimentalité dans l'anecdote historique quelconque progresse, évoquée à l'aide des pires procédés de porcelainiers copistes inhabiles, Cabanel, Ulmann, Lévy, Maignan..., les portraitistes à succès, Edouard Dubufe, Saintpierre, Delaunay, Baudry, Cot, Jules Lefebvre, Gervex et Duez ! Seul le nom de Gustave Ricard, qui rappelle de fiévreux portraits aux yeux agrandis, têtes pâles issues comme d'un lointain de rêve pur, avec leur modelé simple et vrai, atteignit nécessairement à une moindre renommée. Henner, sans plus de diversité, tombait à cet accord bitumineux spécial de ses chairs et de ses fonds qui l'ont, depuis, illustré ; cepen-

dant un *portrait de prêtre* porte en soi presque de la vigueur. Et Hébert, dessinateur soigneux, pour avoir peint un jour un tableau intitulé *la Malaria*, à jamais commençait à teindre les visages de ses modèles de la couleur mollement cireuse des malades cette fois évoqués; Tony Robert-Fleury mettait plus de décision dans le contour de ses figures et tout, aussi, pour le succès,de ce qu'on dénomme la ressemblance.

La ressemblance, dans un portrait! Le plus beau portrait ancien, la *Monna Lisa* de Léonard de Vinci, est-il ressemblant? qui le sait? et qui s'y intéresse? Qu'appelle-t-on la ressemblance? Un ensemble de qualités telles,une absence de qualités telles, que les familiers retrouvent au modèle les moments atones, insignifiants qui le font conforme à une idée moyenne de bourgeoisie, qui nient, démentent, détruisent le peu qu'il a peut-être de personnalité, de réalité vivante et bien à lui. Rares assez dans la vie courte s'éveillent les heures où l'on est, en bien, en mal, soi-même, soi seulement, où l'on se dégage de la gangue maintenue par les scrupules sociaux, où l'on n'est plus une face vulgaire de la multiple apparence humaine, où l'on est un homme enfin, où l'on est soi.

Le devoir simple du peintre est d'éveiller, de surprendre, de matérialiser par son art cet aspect souvent inconnu, parce que fugitif, de chacun. Son œuvre est de pénétration psychologique autant que d'adresse manuelle: sinon, à quoi bon? et pourquoi à satiété refaire l'exemplaire par myriades de la face humaine sans passion et sans pensée?

Les artistes de ce temps ignorant ne se sont pas élevés à une telle tentative; quelques-uns ont cru, pour ressusciter l'amorphe et le néant, qu'il suffisait de triturer des images dans la grossièreté de procédés saccadés, à tout hasard, de bousculer la forme des linéaments lisses à coups brutaux, de faire pâteux pour faire puissant, de négliger le strict dessin d'école pour faire grand. Et l'on a vu les cadavres suscités par Bonnat à l'imita-

tion des visages les plus illustres, et les élucubrations de son imagination balourde comme cette extraordinaire et crapuleuse *Idylle*, le pêle-mêle chevrotant que Ribot prend pour de la couleur, les heurts inconsistants de l'épais Roll.

D'autres, peu nombreux, dédaigneux d'une renommée trop facile, s'essaient, à proportion de leurs forces, à des œuvres du moins désintéressées. Bonhommé tentait de traduire par la peinture la vie éclatante et tragique du travail industriel et des usines. Bien que cette vue de *la nouvelle fonderie de cuivre aux ateliers de Toulon*, avec ses acidités de teintes luisantes et affrontées sans liaison, ne donne qu'une impression peu saisissante en somme et superficielle, l'audace est glorieuse, et de plus puissants ont à une si grande tâche échoué aussi bien que lui. Que du moins l'honneur lui en revienne; il a osé le premier, très simplement

Pour Gustave Moreau, c'est à le voir parmi tous ces peintres sans âme et sans scrupule, un vrai prodige. Son importance réelle a souvent, par les écrivains surtout, été outrée, mais les peintres le ravalent à l'excès. Isolé, taciturne, loin du bruit et des intrigues, il a tranquillement mené à bien son œuvre. Il a vécu tout entier dans le passé, il a tiré de merveilleux récits légendaires ou mythiques le motif d'un art minutieux et patient, ouvragé jalousement, orfévré, niellé, guilloché, émorfilé. L'homme a fui avec peur les frissons et le bruit; son cerveau visionnaire, sa main preste ont seuls vécu en lui, il n'était pas de son temps, il en redoutait la fièvre. Aussi son œuvre est-elle trop lointaine, nous ne saurions l'aimer; quelques-uns, qu'elle passionne, sont ceux qui la voient comme un mirage épuré de leur propre songe, ils se vérifient en elle, mais ils n'en tirent pas l'étincelle vivifiante, elle ne saurait exister en dehors de son prétexte littéraire, ni se projeter ou saisir par sa propre beauté originale. Cependant une telle fraîcheur candide et loyale parfume tout ce que G. Moreau a fait, infléchit la figure grave et songeuse de tous ses rêves au milieu

des splendeurs d'improbables architectures ou de jardins de joailleries que l'on se sent porter envers lui à un grand respect, et, lorsqu'on le compare, à de l'admiration. Cette *Salomé* que le roman de Huysmans rendit célèbre et dont Moreau tant de fois a cherché la plus expressive figuration, cette *Vénus* souple et élégante, ce *Centaure*, cette *Médée et Jason* ne sont point trop près, comme il arrive, de l'art du sertisseur de pierreries, ce ne sont point non plus de ces compositions démesurées où le vide de toute intention nouvelle, où la pauvreté de la plastique choque trop violemment. Ce sont de bonnes œuvres moyennes, agréables et fines qui font connaître l'artiste bien, à son avantage, comme il sied.

§

Ignorés ou salis d'outrages à l'égal de Delacroix jadis, quelques hommes dès le milieu du siècle écoutaient le grand conseil de son exemple. Chose étrange, nul jury, même lorsque, depuis, ils ont forcé la renommée par leur persévérance et l'impérieuse beauté de leur œuvre, n'a conféré jamais à ces exaltés de mauvais ton les croix, les distinctions, les médailles, les récompenses qui les assimilent à de notables écoliers, dociles aux enseignements des maîtres et aux traditions de bienséance et de bonne tenue, voués par les soins d'une réclame officielle aux applaudissements et aux encouragements de la foule. Aucun d'entre eux n'est entré à l'Institut, et, jusqu'à présent, tous ont paru porter assez allègrement leur exclusion.

Eh quoi! se sont-ils, avec une impétuosité impromptue, improvisé des maîtres? N'ont-ils point suivi d'écoles? Qui donc les a formés? — Hélas! eux-mêmes, avec le concours de leurs yeux et de leur intelligence en éveil. Pas plus, vraiment. Ils ont regardé, quoi? tout, autant que possible, autour d'eux; ils ont imité, copié ce qu'ils voyaient, ils ont essayé d'éveiller l'âme obscure qui prête aux hommes, aux bêtes et aux choses une signification par quoi, seulement, ils nous intéressent, se rapprochent

de nous, entrent en nous, se fondent avec nous. Ils ont secoué de leur torpeur indifférente les aspects du monde, ils nous ont révélé que rien n'existe qu'en tant que nous en sommes touchés, qu'il y a partout une parcelle vivante de nous-même qui rôde et se communique d'un objet à l'autre, et que nul ne peut jamais en être tout entier isolé. Nous sommes en chaque parcelle de chaque chose, un peu de chaque chose s'éparpille jusqu'en nous. Une invisible atmosphère lie la partie au tout, tout est pénétré d'une unanime sympathie. On ne saurait donc se dresser impassible dans l'univers; chaque événement, pour imperceptible ou lointain qu'il soit, nous atteint intimement, si nous savons comprendre et sentir. Il faut donc aller au-devant de l'enthousiasme et de l'émotion, se projeter au dehors, à la rencontre de ce qui vient en s'atténuant vers nous, il faut tendre les bras et accueillir en frère heureux le bienfait des jouissances et de la douleur. Plus on s'extériorise, plus on s'épanche de proche en proche vers les confins de la nature, mieux on s'explore, mieux on se retrouve, mieux soi-même on s'exalte.

Cela confusément les peintres l'ont compris, ils ont marché sans terreur, ils ont ouvert le monde inconnu de l'universel accord, ils se sont révélés eux-mêmes à nous, ils nous ont révélés les uns aux autres; ils ont découvert le secret oublié de la fraternité unanime des choses et des êtres; ils ont écouté parler autour d'eux et en eux les voix ingénues de la nature; ils ont aboli toute fastueuse ostentation, toute parade et tout mensonge, ils nous ont offert sans parure la vérité, ils ont allumé les tisons de la joie.

Je crois amoureusement à l'œuvre d'avenir et d'orgueil sain que la peinture de ces années pathétiques promet aux hommes. De premiers vestiges magnifiques enflamment déjà le souvenir. Eux-mêmes sont nés d'une conscience ardente de la vie et du présent, contrôlé fiévreusement sur les témoignages les plus beaux du passé. Ceux qui les ont suscités se sont retrempés à des eaux fécondes, après avoir fui le nauséabond marécage des

petites pratiques où l'on s'enlise et des ressources à tâtons. Ils ont renié la chevrotante niaiserie et la cuisine saumâtre des vils pédagogues éteints. Comme ils se sont consultés, comme ils ont ouvert les yeux, ils ont avec angoisse interrogé les héros des âges : ils n'ont pas dérobé aux antiques un prétendu canon, ils n'ont pas copié Florence, Rome ni Venise, ils n'ont pas dépouillé l'ancienne Flandre; ils sont allés religieusement à Phidias, à Michel-Ange, à Véronèse, à Velazquez ou à Rembrandt, à de plus récents aussi, à Watteau, à Turner, à Delacroix, et ils ont demandé à ces hommes sans vertige l'initiation de la vérité.

Par eux, ils ont conçu la foi héroïque et enthousiaste, le courage persévérant, la volonté et la candeur. Ils ont, comme eux, approfondi le mystère de la nature avec simplicité, et tout ce qu'ils y ont vu, ils se sont efforcés d'en traduire de leur mieux la beauté et d'en verser autour d'eux l'extase émue et enchantée.

§

Comme moyen nouveau en somme, nul autre que l'emploi plus fréquent et plus réfléchi du paysage.

Le paysage, auparavant, un décor soumis, fond diversifié de sites à des scènes d'humanité. Poussin, Claude Lorrain, par exception, en France, Watteau, Pater, Fragonard étendent son importance qui toujours demeure subordonnée, et, sinon accessoire, dépendante d'un sujet à figures. A l'étranger, le cas presque toujours est semblable : Pérugin ou Mantegna, Giorgione, Rubens, Rembrandt, Velazquez, les autres tous, sauf, seuls à peu près, en Hollande, les Ruysdael, Hobbema. Je ne tiens pas compte des paysages construits imaginairement, sans réalité, Lebrun non plus que Boucher, d'ailleurs aussi de pur décor. Viennent les Anglais, Turner, Constable, par eux enfin le paysage existe et la France le connaît.

Auparavant, David vivant, qu'était ici le paysage? Voyez sa *Distribution des Aigles* : où est-ce? à quelle heure? quel temps faisait-il? Rien ne l'indique; seule-

ment, comme un fond neutre, uniformément gris était impossible, vers la droite, tout petits, frêles, évanescents, une ligne à peine marquée au loin de quelques peupliers. A cela le paysage se réduit ; il en est ainsi dans toute l'école : vous rappelez-vous d'Ingres rien que le rocher de *Roger et Angélique* ou de *la Source* ? Prud'hon en cela est presque aussi prudent, en dépit du portrait de l'*Impératrice Joséphine* ; Gros reste sommaire encore, mais Géricault risque tout, Delacroix achève.

Cependant des artistes se vouaient sans plus, dès lors, au paysage. Modestes, timides, ils tentaient une innovation hasardeuse. L'impulsion avait été donnée par le vieux Joseph Vernet. Malheureusement, si des sites qu'il a peints sont d'une heureuse et franche venue, il a cédé au goût constructeur de son temps, il a édifié rochers et cascatelles, ruines élégiaques, romances romanesques de la solitude arrangée, mensonges ouvragés des hommes mesquins, et nous voyons à sa suite une école, avec Watelet, Bruandet, Bertin, miniaturistes étriqués et faux, Pillement, même parfois Hubert Robert, quand il ne donne pas, d'un style plus libre, la perspective longuement lumineuse et adoucie dans la lumière déchirante de cette allée de hauts arbres ; Swebach, qu'on appelle aussi Fontaine ou Desfontaines, place des personnages, chasseurs ou cavaliers sous des horizons de claire brume matineuse, mais il est encore un anecdotier du paysage. D'autres accusent les perspectives par des jeux de la lumière comme le très curieux Valenciennes, et se souviennent des soleils couchants de Claude Lorrain, comme Bidault ; le plus intéressant à cette époque, la plus hasardeux, est Constantin (1756-1844) dans sa tragique et haute *vue du château de la Barben*. Le paysage avec figures de Louis Gabriel Moreau, plus solide, s'approche de celui du Louvre, si intéressant ; le grand Demarne étale au loin les eaux très belles de son *canal* ; Georges Michel peint des ciels menaçants et bousculés par l'orage ; Maurin (ou Morin) est animé et amusant.

Tout cela, avec les qualités individuelles de chacun des peintres, ne déchire pas un espace inexploré, tout cela descend en s'amincissant du XVIIIe siècle, et c'est, on le sent trop, écrasé par la majesté redondante du grand art impérial. Tout est, là, si menu, si maigre, si hésitant dans une rigueur matérielle si redoutable. Je surprends plus de liberté, plus de fantaisie et d'observation personnelle dans cette vue, prise un beau matin de soleil doux, sur le *Boulevard Poissonnière*, en 1834, par Isidore Dagnan. Les groupes aussi y sont plus animés, on sent de la vie s'éveiller à la caresse frêle de la lumière naissante, les arbres vont-ils remuer leurs branchages, l'éclairage se modifier, le vent ou seulement de l'air envahir la ville? On attend du mouvement. Voici naître Flers, Decamps et Corot. Le paysage pur apparaît.

§

Decamps n'est ici représenté que par les deux toiles dont il a été parlé plus haut; mais, avec le modeste et tendre Camille Flers, plus craintif insurgé et plus discret (voir cette jolie *Prairie à Aumale*), il influença et détermina les tendances, il semble soutenir et appuyer Corot. Celui-ci est un des grands parmi les peintres. On songe trop volontiers, son nom prononcé, à des centaines de paysages vaporeux, une eau molle au bercement de saules qui s'y éplorent, avec parfois une barque immobile, ou bien par la chimère du bois léger la danse voluptueuse des nymphes, au crépuscule. C'est une manière de Corot, la dernière, la plus féconde et non la moins délicieuse. Ce n'est pas la seule. Corot est né, y songe-t-on, en 1796, plus ancien que Delacroix; s'il montre quelquefois des préoccupations un peu vieillies, comme en ce *Moine* ou en cet *Homère et les bergers*, il a su exprimer, toujours et dès son début, la palpitation des heures attendries, le glissement de l'air dans les feuillages, les gris heureux, l'incolore lumineux des atmosphères de nos climats. Il a su ranimer la nature engourdie, il a su intéresser à son rêve propre le paysage,

il a su l'arracher à la mort de naguères. Les vues d'Italie plus sèchement dessinées perdent par leur coloration émue toute sécheresse; *Pierrefonds*, ou surtout, la *Cathédrale de Chartres* révèle une neuve et entière splendeur, une gloire de paysage simple, tranquille, souriant à peine; les crépuscules, les grands paysages à figures, et ce paisible *manoir de Beaune-la-Rolande*, avec ses eaux étendues sous le sommeil ombreux des branches, quelles sûres beautés mâles, quel frémissement d'extase et de pensée! Corot, poète doux et profond, bonhomme amical et songeur, géant artiste! Il parle si sûrement qu'il ne semble plus extraordinaire, sa beauté suprême est tellement faite d'évidence et de simplicité qu'on ne s'étonne guères à le voir tel et à l'aimer. En réalité, il est le plus surprenant des premiers grands paysagistes, car il a tout dit de ce qu'il voulait dire avec la plus grande aisance et le plus profond charme, sans avoir, pour s'aider, l'exemple et le conseil de nul autre avant lui, sans être, les premiers temps, soutenu ni compris.

Et quel peintre! A côté des paysages divers, innombrables, impeccables et passionnants, toutes ces études de nu, ces portraits, et, à la centennale, cette *femme en robe bleue* accoudée au piano; cette autre toile plus grande, encore une *femme en bleu*, cette *figure de jeune modèle*, cette *femme orientale*, cet *intérieur d'atelier?* Une décision nette dans le trait ondulant du contour, toutes les ressources les plus délicates, les plus souples du métier, une harmonisation franche et hardie. Le paysagiste, cette spécialité! ah! qu'il sait tout, au contraire, et bellement, peindre, celui-là.

Plus encore : peintre de figures ou de paysages, il se transmet à des générations qui le suivent. Ici j'en trouve deux exemples fameux, inattendus : de Belly la charmante petite figure de *Syrienne* procède de Corot; de Roybet, oui! non pas ces épouvantables boucheries de fausses truandailles, mais cette discrète bien qu'un peu, déjà, lourde étude de *petite fille tenant une poupée* procède de Corot.

Assurément, et bien plus, de lui procède tout le paysage moderne. Quel est-il, à côté de lui, depuis lui?

Par Paul Huet la terre s'échauffe au même moment, la vie y vient et circule, on la sent qui respire. Jules Dupré la caresse de glissantes lumières qui la font tressaillir, brûlent les vagues de la mer, chantent dans les surfaces d'eaux avec tendresse, se prolongent au soleil et meurent en des couchants mystérieux. Rousseau, plus âpre et moins souple, rivalise presque avec Corot pour la largeur du style, il disperse à des troncs d'arbres les lumières qui papillottent, les harmonies sont farouches et pleines, il baigne de ses crépuscules humides l'orgueil multicolore et souvent brutal de ses ciels. Diaz fougueux s'éparpille, moins solide et plus capricieux, et Monticelli s'égale à lui ou même le surpasse. Jacques nous montre un effet de temps d'orage menaçant très profond et très noble. Troyon est sec et ennuyeux, comme Rosa Bonheur. Français est placide. Barye plus hardi dramatise la Forêt de Fontainebleau ; le sculpteur Clésinger est un paysagiste ardent; Chintreuil, peintre des plaines et des lointains horizons vides, est paisible et élégant, Lépine plus frêle, Daubigny chaleureux, hâtif, inconsistant maintes fois.

Les Breton retournent au pittoresque du décor pour scènes sentimentales; ils sont nombreux et influencent Bastien Lepage, Lhermitte si sec, et le timide Cazin cireux.

Boudin du moins résiste, reste pur. Son doigté plein de délicatesse le préserve de la grossièreté du métier à la mode; avec le hollandais Jongkind, il prépare enfin l'école resplendissante, à laquelle il me faudra revenir, de Monet, de Renoir, de Sisley et de Pissarro, d'où sortent les efforts des plus nouveaux venus, Gauguin, Seurat, Guillaumin, tant d'autres.

§

Domaine inexploré, le paysage, ce n'était suffisant. Il fallait pénétrer par l'émotion simple propagée, dans

les parages différents. A la faveur d'un renom de caricaturiste, en les époques crispées de la lutte double, entre Ingres et Delacroix, inspiré et soutenu par le fier élan du dernier, Daumier pouvait impunément se permettre tout. Caricaturiste! et ses dessins violents dont le nombre est ignoré, des lithographies admirables ! Caricaturiste : il faut s'entendre, et qu'est-ce donc, la caricature?

Une pratique, à coup sûr, au moyen de quoi, à l'aide d'une outrance qui dépasse volontairement l'identité des traits caractéristiques,on obtient,aux dépens du modèle, presque du patient, le rire. La caricature se conçoit peu sans une pointe de malignité. Qu'on se méprît, du vivant de l'artiste, peut être, soit! les partisans d'une idée y voyaient avec joie forcer ou ridiculiser des adversaires ou leurs actes; ils riaient. J'ai vu rire de bonne foi devant des Daumier, je l'avoue, mais ces rieurs-là m'ont empli toujours d'une épouvante. Rire devant Daumier ! Je ne sais d'homme qui soit descendu plus avant dans les abîmes de la conscience humaine, je ne sais de plainte plus angoissante et plus affolante que la sienne, je ne sais une douleur plus contagieuse que la sienne. Il est un prodigieux réservoir de sensations universelles, il est un gouffre tumultueux, le plus surhumain carrefour d'amour universel. Oui, il a outré les types dont il accuse et appuie la plastique plus expressive; oui, il a donné à la forme humaine le maximum possible d'extérieure signification, il la contraint de crier, de hurler les maux ou la joie qu'elle contient et qu'elle cache. Il dépasse la vérité, sans doute, comme tout artiste dans la fougue et dans la fièvre de ce qu'il veut communiquer; mais rire! rire de ces troublantes figures imposées à notre songe, non : elles entrent trop en nous, elles nous bouleversent et nous possèdent, et leurs larmes forcent les nôtres. Bourgeois grimaçants, avocats, buveurs, politiciens, pêcheurs à la ligne, paysans ou grands seigneurs, amoureux ou philosophes, quelle race n'a-t-il point dépeinte en traits inoubliables? Quelle si-

magrée de vie sociale n'a-t-il point dénudée? Son œuvre est l'équivalent plastique de l'œuvre de Balzac, aussi sincère, aussi véridique, aussi puissant.

Daumier, nul n'a dessiné plus que lui, pas même peut-être le vieil Ho-Kusaï. Son œuvre s'en est allé en grandes parties par les journaux à bon marché répandu à foison, on en trouve encore des exemplaires pour moins que rien, feuille par feuille, chez les petits marchands. On y fait, à cause même des prix insignifiants, souvent peu d'attention, et l'on y pourrait jouir du dessin le plus primesautier, le plus ingénu et le plus tragique du siècle. Des planches rares, les dessins originaux arrêtent les amateurs. L'œuvre peint n'est recherché que depuis peu d'années.

Quelles merveilles! et, ici réuni, quel unique trésor incomparable, mouvementé et pénétrant. La science exempte de pédanterie, la science native du dessin, on sait à quel point l'a eue Daumier, mais la connaissance de la vie musculaire des corps, la science de la souplesse expressive, l'anatomie humaine, la ferveur et la religion plastiques, Delacroix lui-même ou Géricault n'en est pas plus pénétré que Daumier. Equilibré d'harmonie encore, sa couleur maussade souvent, mais délicatement nuancée, d'où il tire puissamment des lueurs vives par éclats, sa couleur fondue en teintes ternes ajoute une magie de songe anxieux à la tristesse puissante de ses compositions. Ah! tout ce que contiennent de rêve mélancolique, d'espoir et de compatissante bonté ces évocations des drames muets de la vie : l'*Artiste cherchant un dessin*, les *Amateurs de Peinture*, l'*Amateur*, les *Avocats*, les déchirements qui sanglotent dans la *Parade de Saltimbanques* ou dans ce tableau, l'un des plus poignants qui soient, le *Drame*, ou dans les *Chanteurs des rues* ou dans les *Types de la vieille comédie*; l'amertume et la douloureuse pitié dans le *Malade Imaginaire*, dans *Don Quichotte et Sancho Panza*, dans la *Partie de Dames*.

Cette sympathie de Daumier à tout le mal qui l'en-

vironne et étreint les hommes fraternels, ne l'abaisse pas à de l'oisive résignation ; il fait tressaillir aux yeux intelligents les motifs de la mauvaise servitude, mais que passe un frisson qui réveille et relève, de quelle beauté énergique et triomphante il en sait rehausser l'image ! Révoltes saintes, un *mouvement populaire* émeut la rue, Daumier l'a exalté, visionnaire une figure de la liberté a ébloui son imagination, il la dresse entraînant la foule des hommes d'un geste énergique, impératif, le bras tendu hors du vêtement jaune qui le drape, magnifique.

Daumier excelle, il est vrai, à faire valoir le mouvement, soit qu'il fasse fourmiller au creux du ravin méditatif la foule diverse de ses *Emigrants*, soit que plus simple il fasse se hâter une femme porteuse d'*un fardeau* accablant et qu'un enfant pétulant entraîne par la main. Ici, il ne craint pas d'exagérer pour souligner l'effet; le cou de la femme, le bras, le retard de son paquet sur l'allure dont elle voudrait marcher, tout cela marque, par un art singulier, en même temps que le moment présent, ce qui va s'accomplir, ce qui sera le moment d'après. Procédé étrange trouvé en cette exposition une seule fois encore (aux *chevaux de courses*, de Géricault) et qui se transmettra et se perfectionnera et deviendra un des moyens familiers de Degas.

Enfin, je ne puis omettre la *Femme remontant du lavoir aux quais de la Seine*, si nette, si lasse, avec le lumineux paysage du fleuve et des maisons tassées de l'île Saint-Louis.

§

Tandis que, recueilli et diligent, Daumier simple abondait de la sorte en merveilles, un autre artiste, enfui celui-là du tumulte et du brouhaha des cités, Millet, patiemment exaltait la grandeur taciturne de la terre et des paysans. Las de redites inutiles, énervé de l'insolence vaine de la bourgeoisie, lui-même de race campagnarde, Millet résolut de dresser, vis-à-vis de la vacuité,

l'image du héros laborieux, fils et serviteur jailli du sol auquel sa vie entière l'enchaîne. Malheureusement dans ce dessein hautain, l'artiste apportait deux faiblesses, d'abord un métier de peintre trop peu assoupli, une rudesse de coloris, des défaillances dans l'accord de ses tons, puis le sentiment trop assuré de la protestation qu'il apportait, et, en conséquence, une inclination fréquente à se faire déclamatoire. Peu souvent ses bergers, ses ouvriers de la glèbe s'occupent assidûment de leur vrai labeur, plutôt ils affectent, ils posent pour le spectateur, ils se dérobent au travail dans le soin fâcheux de faire valoir leur geste ou leur beauté. Ce sont des acteurs plutôt que de véritables paysans. Le paysage, d'une notation juste et précise, demeure immobile au surplus, très sommaire même pour participer en tant que décor où s'emplifie,emphatique,le geste humain. Ces défauts, plus sensibles dans la peinture que dans les dessins, où d'ailleurs le faire de Millet est plus dégagé et plus uni, gênent même à admirer complètement de très nobles tableaux comme l'*Homme à la Houe* ou le *Retour des champs*; il n'y en a guère de trace dans la *Femme faisant manger son enfant* ou dans *la Barrière*.

Quant à Courbet, c'est un peu le révolutionnaire fanfaron. Son métier lourd, épais, fait d'étranges trouvailles et, par lueurs, s'amollit ou se plie en des souplesses inattendues comme au corps gras, onduleux, ample de femme nue (*la Source*), plaqué bizarrement sur un fond hostile de frondaisons. *La Vague*, autant que l'autre, au Louvre, est d'un métal rétif, le célèbre *Bonjour, M. Courbet*, où cependant il s'efforce à de la lumière et à de la clarté, groupe sans liaison, autre que du geste réciproque, atmosphère ni paysage trop dénudé, les figures; *les Cribleuses de Blé* aussi ne réunissent que des gestes apprêtés dans une communauté de hasard, vacante d'air. *La Forêt dans le Jura*, vallon creux cerné de sombres montagnes d'arbres, dégage la forme extérieure vraie du paysage sans qu'il l'anime ou qu'un souffle la transfigure, bien que s'y mêle déjà une appa-

rence d'atmosphère. Mais, surtout, le grand tableau, *la Sieste*, est singulier, où des pâtres étendus s'assoupissent sous les arbres dans les herbes, leurs instruments laissés, et le bétail épars sommeillant à moitié. Là un fond de paysage énorme, paisible, souverain, communique sa vraie et complète impression de sûre beauté.

En dépit de restrictions, je les juge nécessaires en proportion surtout des louanges inconsidérées qu'on leur accorde volontiers, Millet et Courbet, tous deux, marquent un effort considérable de rupture avec le conventionnel et d'élan vers les futures réalisations. Un homme vient qui pèse tout, qui absorbe d'eux et des autres l'elément vital encore, qui revient à de l'art plus ancien et dégage du mélange le style moderne, le suprême initiateur à des faires nouveaux, Manet, dont l'influence prédomine encore sur les meilleures œuvres des vivants.

Mais, avant de venir à lui, je parcours d'un pas rapide, les salles du passé et celles où s'enlise l'art décrépit d'académie, je m'arrête à quelques noms qu'on ne peut, pour des raisons diverses, se priver de citer.

Des paysagistes omis plusieurs sont intéressants : Curzon classique et ténu, Brascassat appuyant à un arbre de théâtre la robe rigide et tachetée d'un taureau ; Cabat tendrement pensif; Isabey, de qui *le Port de Dieppe*, un peu banal, a plus d'accent et de vérité que son odieuse *Descente d'escalier* ; Boulard dont voici un sobre et mouvementé *Paysage pris à Cayeux-sur-Mer* et un agréable *portrait d'enfant*; Pointelin.

Les scènes d'intimité familière de Cals (1810-1880) : *Enfant endormi*, *le Déjeuner*, *Grand'mère et petite fille* sont d'une pénétrante et douce réalité ; les petits Meissonnier d'un ferme dessin réalisent une manière parfaite de la miniature; voici Bonvin facile et le crispant Béraud, si factice, si étudié.

Enfin l'art d'institut impur, incohérent et sirupeux, se vante de ses « Gérôme, élève de Delaroche », de ses Bouguereau. *Portrait* rude et solide *de vieille femme* par Gaillard, portrait étonnant, issu trop évidemment

de Courbet, beau cependant avec plus de noblesse de facture, par Carolus-Duran, *d'un homme endormi.*

§

Manet! Son œil, a dit le plus compréhensif témoin de son authentique destin, Stéphane Mallarmé, « vierge et abstrait, gardait l'immédiate fraîcheur de la rencontre », dont nerveuse et souple sa main allait énoncer le mystère en un chef-d'œuvre, à chaque fois, nouveau.

Son rôle dans l'évolution de la peinture du siècle a été le plus considérable. Il la détermine et il la résume. Résolûment, d'une volontaire ténacité, il s'est arraché à la routine des enseignements stériles, il a éperdûment regardé, il n'a eu confiance qu'en le témoignage de ses yeux. Qu'il n'ait subi aucune influence étrangère, ce n'est pas à soutenir. Au contraire, pour se trouver, pour se projeter dans son œuvre, il a fallu qu'il consultât les plus réalistes des anciens peintres, qui lui ont dicté leurs procédés pour donner corps aux motifs de leurs émotions, il a su comment Frans Hals et Velazquez, Goya, aussi, avaient senti, comment ils avaient traduit par la peinture leurs sensations. Manet cependant ne les copie ni ne les démarque. Une manière de parenté est établie entre lui et eux, qui ne les réédite pas mais qui les transfigure selon la vision spéciale de modernité et aussi, on ne le reconnaît pas assez, de très personnelle élégance.

Je ne sais si le choix d'œuvres de Manet n'eût pas pu être mieux fait, ou du moins plus complet. Je ne vois bien représenté ici que la manière hispano-hollandaise du peintre, ou des tableaux notables par la hardiesse admirable de certains de leurs morceaux. Rien n'approche la beauté vigoureuse et neuve, par exemple, du centre du *Déjeuner sur l'Herbe*, du fragment où une femme en chemise sous les arbres piétine dans l'eau d'un ruisseau. Les autres figures nettes, d'un pinceau obstiné et farouche, tiennent superbement. Mais l'agencement général, l'atmosphère même, proviennent visi-

blement de Courbet et spécialement de cette *Sieste* qui figure dans une salle du bas. *Le portrait de madame Gonzalès*, surtout *celui*, en pied, vivant et harmonieux, *du graveur Marcellin Desboutin*, sont de complètes merveilles, bien qu'ordonnées selon tout à fait le goût antérieur. *Les pivoines*, chair de fleurs palpitante, les *Asperges* liées en une botte à la fois sèche et juteuse, la prodigieuse *Nature morte* dénoncent la solidité impeccable de ce vouloir énergique qui se saisissait du tissu intime composant un objet, assez profondément pour le transférer toute frémissant de joie enthousiaste, sur une toile. Nul avant lui, aussi bien ne fut sensible aux déformations, aux dégradations imposées aux choses et aux gens par le jeu des lumières et de l'air, nul ne fut plus soucieux d'en pénétrer la manière. Le grand, célèbre tableau, *le Bar*, où l'on voit, se souvient-on ? derrière le comptoir chargé de bouteilles et la vendeuse qui s'y tient, dans une glace, brouillée par les fumées qui l'ont envahie, refléter la salle entière des Folies-Bergères, le public, la vendeuse de dos, le comptoir et, de face, un monsieur en habit noir, atteint le point culminant de ces recherches spéciales. Si la nature morte sur la table, tout le reflet, tout l'immobile, doucement troublé par la fumée, constitue une des merveilles de l'art, encore récent, les deux personnages, il faut l'avouer, un peu posés, secs, morts, participent trop du caractère de ce qui les environne, ne bougent vraiment pas. Manet les a placés comme un motif secondaire, dès lors ils imposent trop, où ils sont situés, leur importance, et l'on voudrait, sauf pour le prodigieux reflet dans la glace du chignon de la fille, les préférer absents.

Quand Manet eut des préoccupations, plus tard, décisives vers la luminosité et l'allègement de sa matière picturale, j'eusse aimé qu'avec *le Banc* ou les miraculeux *Canotiers*, l'exposition centennale fût bellement illustrée. Sans doute les *Portraits en plein air*, surtout *Argenteuil* sont des œuvres puissamment neuves et prenantes, mais elles restent encore de second plan, et ne révèlent pas assez la maîtrise diverse et absolue.

Elle n'est complète, décisive, splendide que dans le *le Déjeuner dans l'Atelier*. Là, tout y est. Manet n'a plus procédé par morceaux seulement juxtaposés après coup ou plus poussés les uns que les autres. La composition met à son plan chaque élément de la merveille, le mariage des tons gris, noirs, à peine et sobrement éclatants à des places nécessaires, tout est lié, on passe d'un bout à l'autre de la toile par une gradation stricte et aisée, et les morceaux constitutifs n'en sont pas moins, primordiaux ou subordonnés à l'ensemble, des chefs-d'œuvre bouleversants. C'est un des rares Manet d'un bout à l'autre achevé que l'on puisse voir, et l'un des plus grands.

Pourquoi donc ne l'a-t-on pas placé entre les autres dont il rehausserait de sa merveille si mûrement élaborée le prestige d'audacieuse tentative ?

Par contre, et l'on a bien fait, on a mis en pendant à ce Manet merveilleux un merveilleux Fantin-Latour, d'un sentiment et d'un faire très voisins. Dans ce dernier, *la Famille D...*, l'harmonisation de la couleur intime reste plus discrète, enveloppe de la menue fragilité d'une atmosphère austère, familiale vraiment, le groupe sans apprêt des figures. Le métier est moins violent, moins acharné, d'un style aussi sûr, quoique moins ambitieux de conquête et d'inconnu subjugué.

Quelques lignes, parues au *Mercure de France* de janvier 1898, essayaient de chanter, en pleine fureur d'admiration, un autre Fantin-Latour ancien, paru alors chez un marchand, et avec joie retrouvé ici. Je me cite ; il est question du *Coin de Table* :

« Une surface, au premier plan, d'un blanc lumineux et régulier ; derrière, un fond gris clair sans opacité, bleuté à peine, et l'air, on dirait, bien que ce soit vraiment un mur, circule au travers. Une joie paisible forcément est signifiée, mais encore s'agit-il, pour qu'elle ne s'éteigne en de la monotonie ou tout l'ennui inlassable, de la diversifier, d'y faire contraste par places ou allusion assez fréquente. C'est le rôle d'accessoires aussi

importants que ce qui constitue la *nature-morte* distribuée parmi la table ; plus, les figures ou portraits de qui, on s'y laisserait duper, l'œuvre faussement apparaît le seul et vain groupement.

Le tableau nous attache par sa beauté ; il est marquant aussi par un intérêt autre, et qui nous touche. Verlaine écrivait (Préface aux *Illuminations*) : « Dans un très beau tableau de Fantin-Latour, *Coin de Table*, à Manchester actuellement, croyons-nous, il y a un portrait en buste de M. Rimbaud à seize ans. » Le tableau est celui-là, en effet, et le seul portrait authentique de Rimbaud ; c'est une révélation. La tête ébouriffée de collégien insoumis et profond s'agite étrange dans un demi-sourire vers Verlaine qui, grave, l'écoute à peine ; et pour l'existence vraie de ces deux effigies entre les autres (Valade, d'Hervilly, en sa belle pose accoudée de lecteur, et la pipe de terre blanche entre les doigts, Camille Pelletan, puis par derrière, debout, Elzéar, Blémont et Aicard), un pays soucieux de sa grandeur littéraire, presque autant que pour la gloire de montrer un tel trésor d'art, offrirait toutes grandes les parois de son musée. »

La Tapisserie et *la Brodeuse* sont des œuvres austères conçues dans la même note encore, tandis que *Féerie* est un des meilleurs tableaux du genre allégorique vaporeux que M. Fantin affectionne depuis des années.

§

A côté de Manet d'autres se libéraient. On est heureux que triomphe, en ce paysage hâtif de bois et de rochers, où, au bord d'un torrent, il place cette dame au simple costume exquisément suranné avec le châle de cachemire de 1860, accompagnée de deux grands chiens, l'un accroupi, l'autre couché, dont la laisse est en sa main gauche tombante tandis que la droite élève deux fleurettes, comme si, regard levé de cette tête si fine et heureuse que l'ombre des lumières modèle mieux, elle dédiait à un dieu inconnu un muet hommage, paysage vigoureux,

figures que son énergie a mâlement suscitées, le peintre Legros que les générations avaient trop oublié. Sans doute, y a-t-il plus de séduction grave encore et aussi moins d'influence immédiate de Courbet, dans le célèbre *Ex-Voto* du musée de Dijon. Le chef-d'œuvre est absolu, cette fois, on le connaît, et qui l'a vu l'exalte avec ferveur, les orantes vieilles ou jeunes, et l'opposition prodigieuse des masses noires ou des blancs insinuants et multiples, devant l'arbre où s'illumine d'or ancien l'image pieuse, le paysage sobre, grand, sévère, les mains minutieuses, les visages : un maître, parmi tous, a signé cette toile.

Moins connus encore, deux Guillaume Régamey : la *Batterie de Tambours* se souvient, à un certain point, de Raffet; mais on aime que, dans un tableau, fût-il militaire, les hommes représentés, même contraints par l'alignement de la discipline, en rangs arrêtés vers le loin, encore se souviennent d'être en vie, ne s'identifient pas trop à des mannequins de faiseurs de panoramas, et que la masse immobilisée soit formée d'un ensemble frémissant de volontés soumises. Régamey, seul, est le grand peintre militaire, sans plus, et il est un excellent paysagiste, austère certes, mais puissant et confiant, de ce qui modifie ou amplifie les sites, le vent, l'heure, la lumière. Sa *halte de Cuirassiers* place sur un tertre d'où se voit découpée la cime au loin bleuissante des collines, par un ciel de soir paisible, trois cavaliers auprès de deux chevaux dessellés; l'un des soldats donne du pain à l'une des bêtes, un second fume, debout, sa pipe; le troisième, mains croisées sous le manteau, regarde. Et toute l'intimité de leur pensée oisive, tout ce que refoule la contrainte des moments asservis, circule doucement et se dégage, émotion frêle et enivrante.

Frédéric Bazille, tué comme Regnault à l'ennemi en 1870, disciple fidèle, voit et peint selon Manet; sa *Femme assise au pied d'un arbre* est un morceau excellent. Mlle Eva Gonzalès aussi est inspirée par Manet directement, et *la loge* semble presque de sa main.

Degas est un peintre de ressources, on sait, infinies; son art se plie à toutes les exigences; son exactitude atteint la férocité, il ne recule devant aucune nécessité si atroce soit-elle; il explore à fond tout ce qu'il touche, il est impitoyable. En même temps qu'un dessin terrible et vrai, l'habileté de sa peinture déconcerte; il semble, à se laisser attacher par son œuvre, qu'il ait tout innové et épuisé. Que reste-t-il? Aprement, d'une verve caustique il mord et tient le morceau, mettant, avec bonheur, en lumière, tares ou grâces, tout ce qui ponctue la forme ou le visage. Il a bousculé le faisceau des pratiques indulgentes et ordinaires, il l'a remplacé d'emblée et grandi de jour en jour par des moyens spontanés, tout entiers originaux, pénétrants et efficaces. Rien, on en est sûr, ne lui est fermé, et il n'a usé de rien qu'il n'ait, en somme, inventé à nouveau.

La Répétition est une de ses plus éclatantes études de danseuses, si nombreuses et si diverses, non la plus complète. Quant à l'*Intérieur d'un comptoir de coton à la Nouvelle-Orléans*, il est difficile d'être plus sèchement complet dans la description du monde affairé des grands marchés égoïstes que dans ce tableau d'intérieur aéré, minutieux, où la vie, par l'intérêt hésitant s'immobilise, suspendue.

De Cézanne la *nature morte* exposée chante vigoureusement la belle maturité des fruits; les deux paysages profonds s'assombrissent d'arbres touffus et bons dans la clarté calme des journées. Les toiles de Berthe Morisot comptent parmi ses plus personnelles et ses plus gracieuses: bijou adorable, jais vivant et blancheurs de tubéreuses en contraste amoureux dans les cheveux et la chair, la robe, la parure, l'entourage exquis de cette *Femme au bal*, et simplicité si baignée d'air lumineux dans *la Servante*, si reposée et nonchalante en sa *Femme étendue sur un divan*.

Le goût qui a dicté le choix des Renoir lui assure une prépondérance pour la fraîcheur et sa délicatesse. Pulpes rieuses claires des chairs de jeunes femmes, regards

avides et heureux, chevelures évaporées et légères souplesses où des voix délicieuses parleront sans doute, et ces mains fermes favorables ; tout le secret de la coquetterie native, tout l'éclat du jour printanier, ces effigies par Renoir, extases des voluptés ingénues, maint bonheur ! Quel charme clair, aussi, de la couleur, que de nettes beautés sans emprunt ! Et *la Loge*, ce morceau sans pair, et cette *danseuse* enfantine !

Un panneau éclate de chatoyants Claude Monet. Si l'on a omis de nous le montrer, moins exalté de lumières et aussi fluide cependant, à ses débuts, ou tout embrasé des chancelantes couleurs du soleil en ces dernières années, du moins son exposition très nombreuse et variée palpite de vie, d'espace et de clarté. Depuis Delacroix, plus peut-être, Monet est l'homme éperdu de la couleur, il est le plus puissant, le plus enivré des paysagistes Personne jamais comme lui n'a eu la fièvre des étendues, des montagnes, des bois, des eaux, de tous les sites ; personne ne s'est au même point enchanté des arbres et des heures. Il s'est porté parfois pendant des mois devant un même groupe de meules, au soleil ou sous la neige, de peupliers, devant la même masse de pierres grises buvant le jour différent des éclairages, et il a contraint toute cette matière, en la fixant sur les toiles, de clamer, de rugir le mystère de la vie embrasée, unanime, affolée, tout l'enthousiasme et le prodige de la douleur universelle et de la joie. Plastique, les roches qu'il a dessinées bien des fois se recourbent d'un suprême dessin, les contours s'accusent par des arêtes précises, dans l'inouï de ces fêtes de la couleur recomposée, richesses éblouissantes d'un soleil vrai qui ruisselle. Que puis-je ici que désigner par des titres les suprêmes ? *Canal en Hollande*, le *Champ de Tulipes*, la *Débâcle*, *Vétheuil*, et *Argenteuil sur son Mont* et *Pourville* et *Etretat*, et les *Bateaux de plaisance*, et les études de chemins de fer et de la ville, le *Pont de l'Europe*, le *Train de Normandie* et ces délicatesses fraîches et vives, entre toutes ici : les *Pins parasols*, *Antibes* ?

Après Monet, si les yeux se sont reposés, des paysagistes issus de lui ou autour de lui groupés héritent de sa vision un peu qu'ils restreignent selon, chacun, son tempérament personnel. Renoir lui-même, Sisley, Pissaro, et, marquant des débuts vers une évolution différente, Guillaumin moins solide, Gauguin déjà farouche, Seurat plus chancelant. Les deux derniers ne peuvent s'apprécier d'après leurs toiles d'ici, si l'on ne connaît mieux leur chemin depuis, tout autre, parcouru librement. Mais l'Exposition décennale qui eût dû compléter, à côté, la Centennale, nie délibérément toute la leçon de délivrance par elle apportée pour n'étaler à des murs moroses que la tristesse officielle des friperies de là routine.

Raffaëlli, longtemps vanté, un peu dédaigné à tort, présente dans un faire souvent amusant mais trop souvent répété, la monotonie des banlieues, la déchéance des vagabonds qui la hantent. *Les Forgerons buvant* promettaient un métier plus plastique et plus sûr que *Chez le Fondeur*, composition un peu éparpillée et, en dépit de figures bien campées, incertaine aussi.

Chez le magnifique Puvis de Chavannes, la composition, au contraire, l'emporterait sur la valeur des détails, sans la ténacité consciencieuse avec laquelle s'appliquait son étude à ne rien montrer qui ne fût définitif, mûri et sûr, en somme impeccable. Du décorateur de ce temps la *Famille du Pêcheur* laisse, au plus, deviner ce qu'il a été ; il faut s'en retourner à la Sorbonne ou au Panthéon ; et le choix pour des œuvres mineures paraît encore insuffisant. En bien des salons, maintes fois, on a pu voir de plus belles choses, et il serait injuste et faux de le juger sur ce qui est ici. C'est en cette galerie incomparable des œuvres du siècle, le seul regret total à exprimer.

Besnard est représenté par son plus réputé portrait : le *portrait de Mme Roger Jourdain*; Carrière par le *portrait du sculpteur Devillez* et par une de ces *intimités* maternelles, où il excelle. Nous les retrouverons, en visitant la décennale, tous les deux.

§

J'eusse aimé, dans le rapide examen de ce siècle d'art, mettre en relief l'enchaînement magnifique de ces efforts très divers ; mais je me suis laissé entraîner à des préférences et à d'injustes, parfois, dédains, je n'ai su moi-même me dissimuler. Peut-être quelqu'un, en me lisant, pris de fureur, se lèvera, viendra voir, haïra ce que j'ai trop loué ou s'exaltera contre moi-même. Alors j'aurai amené à l'art dont je suis épris un fervent, et j'aurai assuré l'enthousiasme vivifiant à une âme à moitié assoupie. Puis-je espérer davantage ? et n'aurai-je, de la sorte, préparé un recours à quelque destinée pour une aventure à la mienne comparable ? Ah ! dans des jours à présent abolis et oubliés sans regret, de quelle torpeur facile, par les doutes envahi avec la vingt-cinquième année, je m'étais laissé anonchalir. Un jour, un sursaut m'a fouetté, j'ai regardé, j'ai vu, et maintenant je connais, je porte en moi la joie inaltérable d'admirer. J'ai compris l'éclosion radieuse de l'art pictural, tout ce qu'il porte en lui de l'humaine bonté, de salutaire conseil et de lumière. Le mensonge rejeté, les pratiques boueuses, la pompe monotone des solennités, c'est un art que seul allume l'enthousiasme ardent des purs et hautains sentiments, l'art de résurrection et de définitive délivrance.

ANDRÉ FONTAINAS.



TOURMENTE D'OR

—

I

Après avoir bu son inondation de soleil, s'être assoupi de la fièvre de son sol et de ses fleurs, le peuple de Chrysal, l'île tropicale des satrapes, la toute moderne république des millionnaires, la Sybaris lointaine des dernières décadences, s'éveillait de sa torpeur pour courir au plaisir ou plutôt à l'hyperesthésie de ses nerfs, à l'assouvissement des véhéments instincts primitifs exacerbés par des siècles de déviation cérébrale.

Et par les avenues bordées de frondaisons fastueuses en dessous desquelles la lune plaquait les ombres amples des feuilles des bananiers et les dentelures des cycas, à travers les parfums lourds avivés de la fragrance saline des brises de mer, hybrides du relent des algues et des écumes, la foule ondulait veule et molle, sonore d'exclamations ivres et de rires en saccades, maladive de mots dits à demi-voix et de silences subits : des joies vaines s'exhalaient d'ennuis infinis, des soupirs filtraient de lèvres mi-décloses de sourires.

Et tout ce cortège d'inconscients, qui ne voyaient point en eux-mêmes, marchait sans savoir pourquoi, vers un but cependant.

Car ce soir-là s'ouvrait la foire étrange et monstrueuse, annoncée dès longtemps, l'orgiaque bacchanale à laquelle Chrysal avait convié les nations, la frairie où tous les exhibiteurs du monde ambi-

tieux d'un définitif capital, s'étaient rendus en dépit des menaces des Océans, comme à la Kasbah privilégiée d'un Islam tout de richesse et de luxe.

Et chez ce peuple d'escrocs triomphants et comblés, de prostituées souveraines, de mignons convaincus et languides, il ne pouvait être question d'apporter les puérilités traditionnelles, ni les inventions utilitaires, en lesquelles le Vieux-Monde, sur qui pèse encore la Loi, se complaît toujours.

Chez ces êtres partis des envies les plus féroces, des concupiscences les plus ardentes et parvenus aux satiétés et aux dégoûts, subsistait encore une intense énergie de vice. L'originaire ressort qui leur avait fait hyperboliquement traverser l'existence, pour détrempé qu'il fût à présent, était toujours du même métal.

Tous ces échoués satisfaits et repus de la flibusterie internationale, ces vendues des enchères cosmopolites, ces affamés de hontes archaïques, tous ces éléments de langues et de physionomies infiniment variées avaient une unité puissante dans la triple communauté du passé délictuel, de l'ardente religion de l'or et du culte paroxyste de la débauche.

Laminés, comme ils l'avaient été par toutes les juridictions, courbés naguère sous tous les mépris, ils relevaient maintenant la tête : du succès final était née la fierté de leurs forfaits, et de leurs premiers abaissements ils avaient conçu le dédain atroce des Lois, et l'orgueil insolent de leur luxure somptueuse.

Çà et là, sur cette traînée d'or volé dans les offices louches ou ramassé dans les draps maculés — ainsi que des morsures de ver sur la pulpe d'un fruit vermeil — s'étalaient des pollutions de

misère. Mais qui donc s'en inquiétait? Qui donc étaient-ils ceux-là qui étaient pauvres? Ne constituaient-ils pas une antithèse indigne d'attention? Et d'ailleurs, eux les riches, avaient geint autrefois dans ces limbes de détresse, et ils n'avaient précisément atteint le sommet de la fortune qu'en vertu du dénuement de leurs premières années.

Çà et là, également, comme des plantes saines égarées dans cette serre méphitique, s'élevaient, solitaires, quelques consciences droites, quelques abnégations supérieures, peut-être même quelques chastetés exquises, venues là poussées par de douloureux ouragans de hasard. Mais si restreinte était cette anomalie, si peu considérée d'ailleurs, que nul n'y prenait garde, ni même n'en recevait une impression quelconque.

Aussi la paix de l'assouvissement continuel et la quiétude de l'insouciance régnaient-elles absolument sur Chrysal.

Le Corso de Chrysal! Bien plus large que les avenues de Versailles, bien plus parfumé de corbeilles de fleurs que la Rambla de Barcelone, bien plus doux sous les pas que la plage de Ramsgate, plus ombreux que le parc de Saïgon, le Corso ce soir flamboyait de lueurs vibrantes, non pas vulgaires, crues et puantes, mais bien au contraire tamisées en des lanternes de soies disparates, affinées de vapeurs de santal, de benjoin et de bois de la Mecque.

Sous les ombrages où des caprices de femmes ou d'artistes avaient fait alterner les graciles touffes de bambous, les stipes rigides des palmiers, les hauts panaches des aréquiers et les opacités nébuleuses des banians, légers, coquets, poétisés de trépieds grecs, de cassolettes turques, de tentures

de Smyrne, de porcelaines de Chine, de soieries japonaises et de miroitantes mosaïques persanes, se dressaient les palais de la foire.

Et dans une négation décisive des expositions permises, toutes les galeries, tous les pavillons, sous des formes et des noms différents ne répondaient qu'à un seul but, imposé par le milieu. Toutes les scènes consacrées de mille façons à la gloire de la femme et de l'éphèbe, s'inspirant du passé ou pressentant l'avenir, arboraient, sur des toiles vernies, les noms évocateurs de : Mystères d'Eleusis, Temple de Lesbos, Harem des tropiques, Gynécée moderne, Epopsie de l'Avenir, etc... Et, sachant ce qu'elle y trouverait, la foule s'y pressait.

A d'autres places éclatait le bruit de music-halls d'un caractère bien accentué : le Café-Concert des Nymphes, Osteria delle grazie, le Bungalow des Apsaras, El Dar El Melakin, sans compter une cay-nha-be annamite installée sur les flots trop limpides d'un « song » factice et remplie de vapeurs d'encens et d'opium flottant au rythme de tam-tam sourds : de jeunes bonzesses authentiques, hiératiquement échevelées, s'y livraient aux extases plastiques des rites de Phat, et après chaque incantation tombaient aux genoux des spectateurs, pantelantes, l'œil noyé de prurit, ivres de l'hystérie de la profanation.

Pour attirer les oisifs dans ces multiples temples éphémèrement érigés aux permanentes traditions de Mytilène, de Suburre, de Byzance et du caduc Orient, faire en eux fermenter le levain des définitives tentations, substituer chez tous et chez toutes le rut au dilettantisme graveleux, les impresarii n'employaient point les vulgaires bonisseurs dont la cacophémie triviale eût offusqué les

oreilles trop sensibles des Chrysaliens : aux portes de chaque loge, c'étaient de véritables rhéteurs verveux et diserts, avocats expulsés, hommes politiques roulés dans la fange par de maladroites cupidités, boulevardiers ostracisés de tous les cercles, qui exhortaient la foule à ne pas se refuser une nouvelle occasion d'épuisement et de pollution.

Le spectacle luxueux et divers avait une originalité si scandaleuse que l'un des maîtres du reportage européen, l'un des plus habitués à observer toutes les faces de la vie, Jack Vermal lui-même, en avouait son étonnement sincère à son collègue et son hôte, Paolo Mazzari, le roi des journalistes de Chrysal.

Vermal, poussé par son inextinguible soif d'investigation, avait fait le voyage, pour se rendre compte du plus ou moins de fond des légendes qui, là-bas, en Europe, circulaient sur la Cythère moderne des Tropiques.

— Je crois, disait-il à Mazzari, que moralement je me trouve à plus de quatre mille lieues du Champ de Mars ou de Midway Plaisance.

— Oh ! le pensez-vous, répondit Mazzari avec son mince sourire. Vous êtes encore bien Vieux-Monde, c'est-à-dire bien hypocrite. Nous, voyez-vous, dans cette bonne île de Chrysal, issue de chercheurs de capitaux et de jouissances, qui comptons parmi nos notables habitants des convicts de toutes les nations, et chez qui les femmes sont presque toutes des prostituées venues de tous les antres de débauche et de misère, nous n'avons ni plus, ni moins de vices que vous, mais beaucoup plus de franchise. N'appelez pas cela du cynisme — le cynisme est une forfanterie, comme le cant en est une autre. Nous, nous avons cru

devoir constater que, depuis sa naissance, le monde est profondément canaille; que c'est là son attitude naturelle, prédestinée. Eh bien! nous demeurons pour canailles que nous sommes et ne nous intitulons pas autrement. Chez nous il y a beaucoup d'escrocs, beaucoup d'agioteurs, beaucoup de courtisanes — comme chez vous; — mais les nôtres, nous ne les prenons pas à contre-sens, nous ne les jugeons pas au nom d'une vertu illusoire, nous connaissons leur but : jouir, c'est le nôtre; nous ne les condamnons de temps à autre que parce qu'ils nuisent. C'est bien moins beau que la Société platonicienne, ou même que celle du Code Napoléon, mais c'est bien plus simple et bien plus vrai.

— Mon cher, interrompit Vermal, je crois que moi et mon espèce, nous avons de quoi comprendre Chrysal. Vous êtes un cicerone précieux et je vous prie de me permettre d'envoyer notre conversation à mon journal pour stupéfier nos lecteurs parisiens.

— Mais, vous ne stupéfierez personne. Les gens de Paris comme ceux de Londres et de New-York, de Berlin et de Rio ont déjà Chrysal dans le cerveau; vous leur en ferez peut-être souhaiter la prompte réalisation, et ce sera tout. Car, vous les avez comme moi, les hommes ont partout reconnu le mensonge des religions dont la plus sereine et la plus réconfortante est le morne bouddhisme, et ils ont également compris le vide des philosophies dont la plus précise et la plus sûre est le gnosticisme. Ils savent aussi que la politique est une fantasmagorie éternellement rotative. Les bases, les fameuses bases de l'édifice social, lézardées du haut en bas, ne tiennent plus debout qu'étayées par des tradi-

tions dont on rit, replâtrées de métaphores dont, seuls, les rares héritiers de Joseph Prudhomme ont encore le secret. L'ère des utopies et des apocalypses est close. Un instant on a pu croire que, par la multiplication des moyens de transport, les races se prêteraient mutuellement un peu d'idéal. C'est le contraire qui est arrivé. Chacune d'elles, en pesant les doctrines des autres, n'en a perçu que les négations et les inanités. L'individu aujourd'hui n'a la conscience claire que de la brièveté de la vie qui lui est dévolue et de la nécessité, pour n'être pas dupe, d'y faire entrer le plus de jouissance possible. Et sur la qualité de la jouissance règne un accord unanime : on la veut positive et tombant sous le contrôle des sens. Si donc, vous allez dire à vos lecteurs qu'il y a, sur terre, une île où l'on ne s'occupe absolument que de jouir, vous n'éveillez chez eux ni étonnement ni surtout indignation, mais simplement de nouveaux et de plus vifs désirs.

— Je crois, répliqua Vermal, que l'optique mentale que doit développer le spectacle continuel de Chrysal, déforme vos visions du reste du monde. Les choses n'y sont pas absolument ce que vous dites. Si les esprits enclins aux chimères y sont en minorité, leur nombre est encore assez respectable, pour qu'il soit impossible d'affirmer l'hégire de l'idéal.

— Hégire ou bannissement perpétuel? demanda Mozzari railleur.

— Hégire, n'en doutez pas, répondit Vermal. Votre population même n'est pas exempte de toute empreinte héréditaire. La recherche individuelle et exclusive de la jouissance, c'est l'état normal primitif, n'est-ce pas, c'est l'anarchie. Et j'ajoute

qu'ici l'anarchie serait possible en raison de la richesse surabondante des habitants. Cependant vous avez un régime.....

— Et très sérieux même, interrompit Mazzari : l'autocratie des femmes et de quelques financiers, mais après cela plus grand chose. Sans doute, hélas, nous avons notre petite scène funambulesque officielle. C'est là un des errements du Vieux Monde qui nous a poursuivis jusqu'ici : cette manie de s'embrigader socialement et de payer des gens pour divaguer sur ses propres intérêts. Nous avons un président... ce qui sert toujours à nous rappeler que nous sommes en République... un président typique même. Il s'appelle Belmaflor. C'est un homme que la prospérité de ses affaires et la nullité ont dû laisser honnête. Il vendait du cuir et des conserves de viande dans l'Uruguay. On ne sait pas le moins du monde pourquoi il est venu ici : probablement par destination occulte. Il détient le pouvoir exécutif, qui se trouve, de la sorte, très près d'être une donnée négligeable. Et donc un de moins déjà, de ces fameux pouvoirs ! Entre autres prérogatives surannées, Belmaflor jouit du droit de grâce : prérogative anodine ici où il n'y a pas, pour ainsi dire, de procédure criminelle. Cependant il arriva une fois qu'un mécréant qui n'avait pu être lynché, fut déféré à un jury et condamné à mort. Belmaflor, pour faire quelque chose, rédigea de sa propre main un décret de grâce. Mais, distrait sans doute par d'autres préoccupations subites, il ne le fit transmettre que trois jours après l'exécution du condamné. Cela vous donne la mesure de notre haute sphère gouvernementale. Nous avons aussi quelques ministres, dont deux au moins sont des gens intelligents, peut-être utopis-

tes, peut-être ambitieux qui voudraient nous jeter, sérieusement, dans les convulsions politiques. Car nous sommes dotés d'un parlement — rien qu'une seule Chambre — ce qui est bien suffisant. On y nomme des gens très complaisants et pas trop riches qui acceptent cette sinécure comme un supplément de revenu. Mais personne, ici du moins, n'est dupe de cet appareil. Nous en avons simplement besoin pour couvrir d'une légalité factice l'existence et la tranquillité de nos plus riches citoyens, que des extraditions ou des vengeances brutales atteindraient, sans cela, avant qu'il soit longtemps. Les affaires, les vraies ne se traitent pas plus qu'ailleurs au Palais législatif, mais dans les comptoirs et dans les alcôves. Ce sont nos banquiers et nos courtisanes qui, pour leur intérêt et leur agrément, nous insinuent quels sont les travaux publics à entreprendre. Et, du coup, nous voilà tous, journalistes, capitalistes, ingénieurs en mouvement et à l'exécution.

— Mais les fonds?

— Oh ! cela se tripote entre eux et elles : le budget est leur affaire et ils y trouvent leur compte.

— Et la justice ?

— Un code très simplifié, mais en matière criminelle presque toujours la loi de lynch. C'est très pratique, très rapide, très moral.

— Alors vous ne tenez aucun compte de la valeur psychologique des mobiles, des milieux, de l'éducation, de l'hérédité.

— Oh ! du tout ! Nous ne voulons pas, comme le demande Lombroso, être obligés de nous enfermer tous réciproquement, par mesure préventive. Et puis si l'individu à lyncher est bien armé, il

peut intervertir les rôles et compenser ainsi ce que notre expéditive procédure peut sembler avoir de brutal.

— Mais, avec si peu d'éléments d'ordre public, de quoi s'alimente et vit votre journal?

— Mais de nos femmes, parbleu ! Elles sont d'ordre public, elles, je suppose. N'avez vous pas ce genre de feuilles en Europe,— vous savez bien,— trois colonnes de : vu hier la petite une telle en landau à côté du comte de... ; rencontré la baronne de... en robe de foulard vert nil, dentelles noires, chapeau noir..., etc... Mon journal n'est que cela d'un bout à l'autre, avec des considérations sur les topiques du lieu : le cours de l'amour, le prototype de la femme galante, etc...

— Et votre armée ? interrogea Vermal.

— Ah ! cela c'est ce que nous avons de plus sérieux. Nos milliardaires ne sont pas du tout imbus de l'espoir d'une vie universelle. Comme bon nombre de leurs millions ont une origine qui n'a rien de commun avec la plus scrupuleuse probité, et que de temps à autre ils se permettent encore des agissements financiers qui font des victimes, ils se mettent sur la défensive, et ne reculent devant aucun des sacrifices que leur demandent le ministre de la guerre et le président du conseil, Messieurs d'Haufroy et Velfort, qui sont les deux hommes les plus puissants de l'île. Laissez-moi vous dire en passant que ce sont eux les utopistes ou les ambitieux dont je vous parlais tout à l'heure. Nous avons, pour nous défendre, une armée de cent mille mercenaires, gens sans patrie et sans aveu, mais excellents soldats, une artillerie perfectionnée, une flotte très respectable et des forts imprenables,

à l'épreuve de tous les projectiles connus, même des nôtres.

Une musique d'un charme étrange, toute de flûtes et d'instruments à cordes, interrompit l'entretien. Vermal et Mazzari se retournèrent et le premier, devant le spectacle qui s'offrait, crut tout d'abord à quelque mascarade historique faisant partie du programme de la fête. Derrière des musiciens vêtus de tuniques romaines et d'amicts tarentins s'avançaient des jeunes filles habillées d'une simple chlamyde, les cheveux rejetés en arrière par un cercle d'or, les mains pleines de fleurs qu'elles agitaient en des gestes lents et parfumés; et après elles, à demi-couchée, au milieu des coussins d'une haute litière que portaient quatre nègres demi-nus, venait une femme belle et jeune, d'une pâleur mate sous un flot de cheveux noirs et dont le corps souple et voluptueux n'était drapé que d'un nuage de soies vaporeuses et blanches. D'autres musiciens, comme les premiers, costumés à l'antique, fermaient la marche. Et toute cette théorie passait au milieu de la foule qu'elle enveloppait d'un sillage troublant d'aromes de fleurs et d'odeurs de femmes, effluve au souffle duquel naissaient ou s'exaspéraient les désirs. Vermal, intrigué, demanda à Mazzari que était le sens de ce qu'il appela « cette exhibition ».

— Cela, répondit le journaliste, mais c'est l'un des équipages ordinaires de Cœlia, la plus riche de nos entretenues, ou pour parler plus exactement, la plus richement entretenue de nos courtisanes, la maîtresse du plus imposant de nos milliardaires.

— Alors, répliqua Vermal, c'est l'affirmation et le triomphe d'une honte ?

— Honte, si vous voulez, reprit Mazzari; en réalité, luxe inouï pour Cœlia, volupté pour son amant,

tribut des appétits satisfaits à la beauté clémente.

— En somme, continua Vermal, il n'y a rien dans tout cela de bien nouveau. On pouvait voir des cortèges semblables à toute heure du jour dans les rues de la Rome de Néron et d'Héliogabale.

Ils avaient machinalement suivi Cœlia et son escorte. Celle-ci s'arrêta tout à coup, et de la litière abaissée au niveau du sol, la jeune femme descendit avec une grâce molle et féline. Elle se trouva alors debout, toute blanche sous la lueur éclatante d'un cordon circulaire de lampes électriques.

—Regardez cela, dit Mazzari. Sans doute, on peut, à la rigueur, prendre Cœlia pour Poppée. Mais cette lumière de diamant fondu qui sinue sur ses épaules nues, sur ses épaules de pur Paros, voilà qui est moderne. Ressusciter le paganisme, savez-vous que c'est déjà assez neuf, après dix-neuf siècles de barbarie, de religiosité et de bourgeoisisme. Mais le colorer, l'encadrer de tout ce qui est venu embellir et faciliter la vie, il n'y avait que nous pour pouvoir le faire. Et voilà pourquoi cette femme si voluptueusement belle, dans ses atours de patricienne d'avant les neiges des âges écoulés, toute droite dans ce clair de lune que nous fabriquons nous-mêmes, a, sans qu'elle s'en doute, toute l'importance d'un mythe. Et c'est pourquoi elle a le droit d'être orgueilleuse et triomphante. Elle est l'incarnation de l'antique Mylitta dont l'autel a seulement changé d'accessoire.

Tandis que Cœlia allait rejoindre un groupe d'hommes et de femmes qui paraissaient l'attendre, une fanfare bruyante, mais fort bien réglée, éclata tout à coup. Une sorte de czarda très vive annonçait au public que la salle du Gynécée moderne, vide à présent, pouvait se remplir de nouveau. Lors-

que les derniers accords se furent évanouis, l'orateur habituel de l'établissement vêtu d'un irréprochable frac et de la culotte de satin de grande soirée, s'approcha de la rampe.

— Mesdames, Messieurs... et en périodes cadencées il fit très nettement saisir à ses auditeurs la différence qui existe entre le Harem, simple collection de femmes, et le Gynécée, école où leur est enseigné leur métier de femme.

Avec une aimable impudence il citait à l'appui les Economiques de Xénophon. Il mettait cette phrase dans la bouche d'Ischomaque : « Au-dessus de la beauté qui n'est que la chose, il y a l'art qui est l'emploi charmeur de cette chose. La femme ne vaut que par cet art. »

Et puis, avec des mots savoureux, il dépeignait les pensionnaires du lupanar qu'il représentait : « Toutes sont blanches, disait-il, blanches comme le lait, avec des roseurs d'opale, elles n'ont d'autres parfums que celui de leur sexe. »

Cœlia, qui se tenait au pied de l'estrade, interrompit :

— Pardon, dit-elle avec un calme imperturbable, combien est-ce pour voir vos cantharides?

Ce fut une explosion de rires et d'applaudissements frénétiques.

Mais, sans se déconcerter, le banquiste répondit :

— Deux roubles pour les gentlemen et cinq pour les dames.

— Pourquoi cette différence? fit Cœlia.

— Parce que pour les gentlemen, répliqua l'autre, c'est un apéritif, pour les dames c'est un dessert!

Le public clama des bravos enthousiastes et commença à s'engouffrer dans l'enceinte du Gynécée. Mais Cœlia, ainsi que ceux et celles qui l'accompa-

gnaient, restèrent dehors, indécis quelque temps, puis allèrent s'installer sous une tente richement décorée, sorte de café en plein vent, rutilant de clartés violentes, embaumé de fleurs et de fumées balsamiques, clartés et senteurs frissonnant sous les grandes ailes blanches des paulahas.

Vermal et Mazzari les y suivirent.

Vermal regardait autour de lui, non plus dépaysé maintenant : les types qu'il avait sous les yeux étaient de ceux qu'il connaissait, il lui semblait les avoir vus déjà sur quelque boulevard excentriquement insolent de ploutocratie.

Il questionna Mazzari.

— Quel est ce correct personnage à la taille mince, serrée sans raideur, dans une redingote sortie probablement de chez Poole?

— Ça, mon ami, c'est un homme à corset et à favoris teints. D'ailleurs de toutes les sortes de subterfuges il n'en ignore aucune. Vous avez dû le voir plus épais, plus courbé sous le poids de ses préoccupations lorsque chez vous la Bourse lui fut fermée et que s'ouvrirent au contraire, à son intention, les portes de Mazas. C'est James Darnston.

— Darnston?

— Lui-même, et Cœlia que vous voyez à côté de lui est sa maîtresse. Quel piment, n'est-ce pas, pour le vieux Crésus? L'autre femme auprès de Cœlia, la blonde souple aux sourcils bruns, aux cils si longs, aux lèvres calmes, c'est Maud ; un mystère que cette beauté rayonnante et rare, arrivée ici il y a fort peu de temps, on ne sait d'où... de famille noble, dit-on; elle serait l'idéale courtisane si elle voulait l'être, mais elle n'est que la prêtresse d'un amour unique tout entier consacré à elle-même. Elle est de celles qui se baisent les seins et tentent

de se mordre la bouche dans les glaces. Chacune de ses faveurs vaut une petite fortune à moins qu'elle n'aille se livrer, moyennant quelque menue monnaie graisseuse à quelqu'un des ruffians du port.

Et celle-ci, à côté de Maud, c'est Marion, une brute superbe, une femelle ardente et nerveuse. Elle est en train de vider la cervelle d'un pauvre peintre de mes amis, à qui je vous présenterai. Lui et son vieux maître Darvan sont venus ici en quête d'impressions nouvelles, alors que leur génie les eût dû conduire à un isolement claustral.

— Peut-être le vieux maître trouve-t-il à Chrysal son compte de plaisirs de son âge, fit observer Vermal.

— Lui ! Ah ! non pas cela, par exemple. L'être le plus phénoménalement frigide, mon cher. Les femmes en chair d'après lui n'ont de raison d'être que lorsque elles sont de formes eurythmiques et encore ne valent réellement que par l'idéalisation de la peinture. Je vous le produirai, vous jugerez. Le reste des hommes assis là-bas sont un tas de richissimes filous : Flipman et Delburoff, du syndicat Darnston ; Van Farth, le planteur, presseur et tisseur de coton ; Malareano, un dalmate, propriétaire de mines en tous genres, or et fer, argent et cuivre, platine et nickel. Et d'ailleurs écoutez donc ce monde-là causer, vous apprendrez sans commentaires d'où il vient et quel il est.

Les conversations, en effet, autour de Darnston s'animaient. Cœlia maugréait avec des mines de pensionnaire vexée. Décidément Chrysal était toujours bien un peu Vieux-Monde : une interminable série d'attractions pour ces messieurs et pour elles, les pauvres, rien, rien ! On lui objectait bien que

rien ne l'empêchait de trouver sa part de plaisir où les hommes trouvaient la leur (à Chrysal le sexe ne comptait guère), elle persistait dans son idée et concluait :

— On nous néglige.

— Peste ! ma chère, fit Darnston, passez-moi la négligence ; vous ne savez donc pas que pour vous payer le menu million que vous me coûtez par an, je suis obligé d'empoisonner la vieille Europe d'alcool de riz, vendu sous le nom pompeux d'elixir tropical.

Tous se récrièrent : c'était parfait, adorable. Cœlia, en se faisant honnêtement entretenir, devenait l'une des causes de dégénérescence des races indo-européennes... Si elle eût voulu, elle eût encore bien pu le faire autrement... un tempérament !

Elle, non dédaigneuse de cette bouffée de désirs sales qui la souffletaient, demanda :

— Eh bien? je ne vaux pas cela?

— Oh! ce n'est même pas à mettre en question, répondit Darnston. Le seul plaisir réel et positif, celui qui se paye, est l'apanage de la richesse ; or, pour en arriver à être l'homme le plus riche de Chrysal où il y a tant de millionnaires, vous pouvez croire que les moyens m'ont peu coûté. Ça a été d'abord ma fameuse colonie de Port-Gallois, où mes pauvres diables de souscripteurs sont tous allés se nourrir de microbes jusqu'à indigestion définitive, après m'avoir bien et dûment payé pour cent quarante millions de morceaux de papier qualifiés titres de propriété. Jugez si à ce prix-là une page d'Homère peut se vendre cher !

On applaudit à la saillie du maître. Car entre tous ces chevaliers d'industrie de moindre envergure, Darnston trônait comme au milieu d'un céna-

cle de disciples qui voyaient en lui le triomphe d'un art qu'il avait élevé aux suprêmes limites du succès et qu'ils avaient tous pratiqué à un degré moindre. Satisfait il voulut continuer à boire à la coupe dorée du souvenir de ses infamies.

— Ce n'est pas tout, dit-il. Après cela et presque en même temps, j'ai monté cette gigantesque Thuori des Deux-Mondes où cent millions pris sur la précédente opération et multipliés trois fois par du papier intelligemment manié m'ont laissé à la tête de trois cent quarante millions. Beaucoup de cervelles ont sauté, la fréquence des pendaisons a failli faire monter le prix du chanvre, mais il n'en restait pas moins ce fait que j'avais trois cent quarante millions. A ce moment les imbéciles se sont crus obligés de me condamner. J'ai eu toutes les facilités du monde à ne l'être que par contumace et je suis allé à l'étranger où l'on m'a fort bien accueilli, si bien que dans une dizaine de petites opérations bien conduites j'ai pu parfaire et même dépasser le milliard.

Le chiffre fit sensation, la faveur générale devint de l'admiration.

Cœlia boudeuse s'exclama :

— Mais c'est indigne ! Alors je ne te coûte presque rien.

— Et même rien du tout, répliqua Darnston railleur, je vous l'ai déjà dit, c'est le riz qui vous paye.

— Et moi je ne veux pas de cela... je te lâche.

— A merveille, continua James, je ferai venir une femme d'Europe, une vendeuse de harengs d'Anvers, ou une marchande d'oranges de Barcelone.

Cœlia eut au fond de ses yeux sombres, que

dilatait une goutte d'atropine, un éclair de rage, mais elle se contint et murmura seulement :

— Grand merci du rapprochement.

Darnston tout entier à sa thèse la résuma ainsi :

— A présent je vis à Chrysal, parce que je m'y amuse et que nous sommes entre amis. Mais le jour où je serai fatigué de me laisser serrer la main et où je voudrai être salué très bas, très bas, je m'en retournerai dans le Vieux-Monde.

La dernière phrase laissa tous les auditeurs rêveurs. Il y eut une pause, puis on parla d'inanités diverses.

— Vous savez, dit Van Farth, que la Falva, notre première danseuse, est de retour de Batavia.

— Oui, oui, répliqua Flipman, on l'a vue hier au théâtre des Derniers Plaisirs. Elle est allée rendre visite à Rebka Falva, sa cousine, dans la loge de cette dernière. Ah ! l'aventure est excellente. Elles se sont fait apporter, pour souper, une pleine soupière de cette espèce de brouet que mangent les ouvriers du port et les coolies, et ont pour cela payé une livre.

— En piastres péruviennes? demanda ironiquement Malareano.

— Non pas, mon bon, mais en bonnes roupies de Ceylan.

— Alors, c'est de la philanthropie excessive, fit Delburoff.

— Cela se comprend, dit Marion ; elle porte des toilettes simples, elle se rattrape sur ses potages.

— Darnston, interrogea Van Farth, allez-vous demain à la grande soirée de Flamel?

— Parfaitement, mon ami, au repas et à la soirée. Sans vouloir médire de personne, je crois pouvoir déclarer que nulle part on n'est reçu

comme chez André. Ces dames sont-elles invitées?

Celles-ci répondirent affirmativement et Maud ajouta :

— Cela même m'étonne en ce qui me concerne, car ce monsieur ne me connaît même pas.

— Il vous a vue, ma chère, reprit Darnston, et comme il a bon goût...

Maud baissa la tête et continua le rêve qui depuis le commencement de la soirée la tenait indifférente à ce qui se passait autour d'elle.

— Je suis moi-même invité chez Flamel, dit Mazzari à Vermal et je vous y mènerai. Il faut que vous le connaissiez. C'est une véritable énigme que cet oisif dédaigneux qui, de sa vie, n'a pris part à un tripotage, que dis-je, à une besogne pratique quelconque. Sous ses dehors sceptiques, je le crois très négativement doctrinaire et susceptible de passions véhémentes : il est très riche parce qu'il est né comme cela, et très dilettante, de naissance aussi et surtout d'éducation. C'est encore un être qui, bien que très mondain, gravite en dehors de l'orbite général de Chrysal.

Les groupes s'étaient levés et sortaient du café. Vermal et Mazzari firent de même.

Tandis que tous, à pas lents, vaguaient, vides d'intentions, au milieu du champ de foire, Darnston et Cœlia, sur un signe de celle-ci, étaient restés en arrière. Lorsqu'ils furent seuls, d'un coup d'éventail, la courtisane souffleta son amant.

— Es-tu prêt, lui dit-elle, à rétracter ce que tu as dit tout à l'heure.

— Je ne me souviens guère de ce que j'ai dit, murmura Darnston.

— Oh! mon petit, tu n'es pas à la Bourse, ici. Bien inutile de manquer de mémoire! Est-il toujours

vrai, qu'avec une désinvolture supérieure, tu sois susceptible d'importation de marchandes d'oranges barcelonnaises, ou de vendeuses de poissons anversoises?

— Oh! paroles en l'air que tout cela, fit Darnston ennuyé.

Cœlia insista :

— Eh bien! trêve, donc, de paroles en l'air. Fais en public parade de ta coquinerie; mais, de grâce, point de pose, point d'effet à mes dépens. Pas de coups de cravache! Les coups de cravache, les vrais, ceux-là, sans métaphore, ceux que tu payes, tu sais bien que c'est toi qui les reçois à genoux et moi qui les donne. Allons! mon ami, quand, dans l'intimité, on lèche (toujours sans métaphore) les pieds d'une femme assez complaisante pour se livrer à ce ridicule, on ne se permet pas de la traiter aussi légèrement devant le monde.

Puis elle éclata en plaintes amères; puisque c'était le riz qui la payait, elle entendait émarger aussi au compte du coton et du café. Bref, trois millions au lieu d'un ne lui semblaient par an qu'un tribut mérité. Elle voulait un jour se retirer en Europe et y jouir de la seule satisfaction qu'elle ne pouvait trouver à Chrysal, de la considération.

— Le vol du respect, dit sarcastiquement Darnston, un vol comme un autre.

— Ne fais donc pas de phrases. Tu penses bien que ce ne sont ni la jeunesse, ni la beauté, ni même ton blason correctionnel qui m'attachent à toi.

De nouveau la musique véhémente du Gynécée moderne éteignit tous les bruits et couvrit toutes les voix.

Après la dernière mesure, le harangueur de la

maison voulut commencer sa réclame ; il toussa deux ou trois fois et proféra son éternel :

— Mesdames, Messieurs !

Il n'eut pas le temps de continuer : une voix forte, partie des derniers rangs des assistants, cria :

— Silence !

Et au milieu de la stupeur première la même voix répéta :

— Silence ! Le peuple veut parler !

Pour le coup, les Chrysaliens se demandaient s'ils étaient bien chez eux. Le peuple ! Eh ! mais qu'était cela ? Le vieux mythe politique des convulsions européennes ? il n'avait pas de raison d'être à Chrysal ! Alors quelle folie bizarre ?... L'orateur du Gynécée regarda au fond de la foule et y aperçut une bande d'êtres dont les mieux habillés ne portaient que des hardes respectablement râpées.

Avec suffisance, il reprit :

— Mesdames, messieurs !

— Assez jasé, perroquet de bordel, hurla une voix rageuse, autant celle-là que la première était calme.

Un tonnerre de vociférations discordantes éclata alors, si incompréhensible, si pareil à une sédition de ménagerie que les élégants Chrysaliens furent pris d'une crise de rire.

Mais il se figea et devint stupeur leur rictus béat, lorsque apparut, fendant la foule, celui qui le premier avait parlé, si sobre de vêtements, de gestes et d'allures, si doucement grave de son front génial et de ses yeux verts lumineux et profonds, qu'il était bien nécessaire que l'on vît en lui l'affirmation souveraine d'une individualité distincte de tout le milieu ambiant.

Il marcha droit à Darnston et allait lui adresser

la parole, lorsque celui-ci, sentant la nécessité, vis-à-vis de son entourage, de reprendre son rôle de podestat, l'interrogea :

— C'est vous, monsieur, qui êtes l'impresario de cet intermède de mauvais goût? Cette bande de forcenés est à votre solde?

Le nouveau venu ne parut pas tenir compte de l'insulte si peu sous-entendue, et avec un calme générateur d'anxiétés cuisantes répondit :

— Aujourd'hui, je suis le metteur en scène du drame qui se prépare peut-être, mais c'est vous, ce sont les vôtres qui en êtes les auteurs responsables. Chacun de ces forcenés, comme vous dites, suivant le tempérament que lui a créé l'enfer social, vient de pousser son cri. Pour ne point affaiblir la portée de l'avertissement, je ne veux rien y corriger, n'en rien atténuer. Pour étouffer leurs clameurs et ramener chez eux un peu d'équilibre, il ne faudrait qu'une chose très simple, un peu de bonheur, c'est-à-dire l'exercice normal du droit imprescriptible qu'a tout être de vivre, de jouir et surtout de s'élever au-dessus de la vie. Ne souriez pas, Darnston : vous et toute votre séquelle n'êtes parvenus, par des moyens ignobles, à la scandaleuse richesse qui vous éloigne tant de ces pauvres hères, qu'en vertu de la soif de jouissance qui est au fond de tout homme. Vous vous rappelez bien l'énergie avec laquelle vous en êtes arrivés à constituer votre oligarchie de fait, sinon de principe, eh bien! cette énergie, eux l'ont aussi ; mais, comme vous n'avez pas su la distraire par des concessions minimes pour vous ; comme rien, pour eux, ne se dégage du monopole de bien-être que vous avez accumulé ; il est fatal qu'elle s'exerce contre vous. Vous feignez d'ignorer qui ils sont. Votre mémoire est bien

courte. Ne vous souvenez-vous plus de ces bandes d'émigrants qui, ne pouvant plus vivre sur le sol épuisé de la caduque Europe, sont venus se jeter sur Chrysal, sachant qu'il y existait des capitaux énormes, des capitaux follement superflus, partant des chances sérieuses de travail rémunérateur ? Ne savez-vous plus, Van Farth, qu'il vous fallait des ouvriers pour vos plantations, et vous, Malareano, qu'il était nécessaire que quelqu'un pâtît au fond de vos mines pour vous faire votre paresse somptueuse? Vous n'êtes venus ici, vous et les autres, qu'avec la préméditation de l'exploitation humaine, en prévoyant que le bon marché du travail des coolies asiatiques ferait baisser la main-d'œuvre générale. C'est l'inverse qui s'est produit : les coolies se sont élevés à la dignité des artisans d'Europe, et aujourd'hui tous sont en grève. Ils ne veulent plus continuer à gonfler vos caisses d'un numéraire superflu, pour un salaire si mince qu'il ne leur assure même pas la vie la plus élémentaire sur ce sol où votre luxe a follement surélevé le prix des choses les plus simples. Et puis il y a encore ceux qui viennent chaque jour vous demander du travail et à qui vous en refusez en prétextant le mauvais état des affaires, alors qu'il ne s'agit au fond, pour vous, que de la crainte de compter quelques inutiles sequins de moins dans votre tapis d'or. Tous donc se sont coalisés contre vous. Coalition vaine, nous ne l'ignorons pas, puisqu'elle peut rester sans sanction, et que demain, sans en souffrir, vous pouvez anéantir vous-mêmes vos plantations et vos mines, incendier vos navires et vos magasins. Vos débauches fastueuses et votre banditisme financier écartent de vous le besoin de produire... Or cette foule voit tout cela; elle vous regarde vous saouler de tout, le

ventre creux et le cerveau troublé de rêves farouches. Ne sentez-vous donc pas que votre fragile édifice de bonheur va craquer sous sa poussée puissante? Donc, je me résume : au nom des misérables, je réclame de vous, soit du travail pour tous honnêtement payé, soit la cession du sol, soit le partage des capitaux! Je vous impose en leur nom la Charité !

Il se tut, attendant une réponse. Darnston, la voix un peu tremblante, lui dit :

— Le partage des capitaux! Mais vous savez bien que c'est une hypothèse absurde, un compte impossible à arrêter.

L'objection troubla peu son adversaire.

— Aussi, répliqua-t-il, ne serait-ce pas un *système*, mais simplement un *fait*, un fait transitoire précédant un nouvel état de choses.

Darnston, rétif, n'entendait pas se rendre à ces premières suggestions et continua :

— Et la cession du sol? et du travail? Quel droit invoquez-vous pour m'obliger à vous abandonner des terres sur lesquelles j'ai le premier mis le pied, ou à compromettre ma fortune en spéculations industrielles au bénéfice d'autrui ?

La réplique ne se fit pas attendre.

— Je pourrais, fit l'inconnu, rétorquer l'argument et vous demander quel est le principe de ce soi-disant droit de premier occupant, et quelles sont les raisons qui légitiment l'accaparement de numéraire dont résulte votre fortune. Mais j'invoque plus qu'un droit, c'est une nécessité que j'essaye de vous faire comprendre. Vous vous en rendrez compte, je l'espère. C'est assez pour aujourd'hui.

Et se tournant vers la foule dense et lointaine, il ajouta :

— Que chacun de vous se rende à son gîte.

A Darnston et à ses adeptes, il dit :

— Et vous, messieurs, je vous laisse réfléchir.

Puis il se retira et s'en fut seul du côté de la mer, marchant à pas lents, tête nue sous la gaze endiamantée du ciel.

Il était parti dans un triomphe de silence. Une sorte de glas avait sonné, qui rendait enfantins et hors de propos tous les vains amusements. Des voix sourdes s'élevaient en tous ces spécimens antithétiques de l'existence normale et faisaient chez eux surgir une conscience provisoire. Darnston n'avait même pas vu que Cœlia avait écouté presque haletante, dès son arrivée, l'avocat de la grève et qu'elle conservait de sa vision ou des paroles entendues une langueur humide et veloutée sous ses paupières liliales, une contraction pleurante sur ses lèvres si, presque toujours, lascives.

Une à une, les lueurs s'éteignaient. Sous la lune au zénith, splendeur nacrée, moins muettes à présent, passaient des brises avec des frissons de recueillement.

Dans une lassitude morne, tous s'en allèrent.

Vermal, très intrigué, en rejoignant son hôtel, interrogeait Mazzari : quel était ce Monsieur, qui était venu d'une façon si peu opportune se charger des affaires des autres, et menacer Darnston de l'approche des ides de mars?

— Absolument un inconnu, mon cher, répondit Mazzari. Demain, je tâcherai de savoir : quelque échappé de Bicêtre, de Gheel ou de Bedlam très probablement.

— En somme, vous savez, remarqua Vermal, votre île a des côtés inquiétants.

— Oh! mon bon, croyez-le bien, la misère est ici aussi supportable à regarder que dans le Vieux-Monde.

— Ce qui n'empêche pas, continua Vermal, que M. Prudhomme ne manquerait pas de dire que Chrysal danse sur un volcan.

— Et M. Prudhomme aurait raison, dit une voix grave derrière eux. Chrysal danse sur un volcan et le volcan s'allume et gronde.

Vermal et Mazzari se retournèrent.

— Tiens! ce bon Samelius, fit ce dernier en reconnaissant l'interlocuteur inattendu. Ah! que je vous présente l'un à l'autre : Monsieur Jack Vermal, journaliste parisien en villégiature; le docteur Samelius, le phénomène, la merveille de Chrysal, un pur savant, qui, dans le calme de ses profondes études, ignore complètement le tapage et le train de vie qu'on mène ici.

— Ah! il y a du tapage ici? demanda Samelius, avec un sourire candide.

— Naïf sublime, répondit Mazzari, vous disiez donc?

— J'ai découvert, reprit le docteur, que les assises de Chrysal sont des roches volcaniques récentes encore en travail et dont la structure définitive est loin d'être arrêtée. J'ai relevé une élévation de température et même des oscillations du sol qui me permettent de penser que, d'ici quelques mois, nous aurons une éruption de premier ordre, éminemment intéressante, peut-être même un cataclysme sans lendemain : nous serons *ex æquo* avec Herculanum et Pompeï.

— Vous êtes extraordinairement réjouissant, fit Mazzari.

— Oh ! mon cher, ce sera superbe, continua Samelius. Tenez, écoutez !

Et comme pour donner raison aux sinistres prévisions du géologue, un grondement sourd, accompagné d'une presque insensible trépidation, s'épandit en ondes lentes et basses à travers l'air devenu subitement immobile, crevé de lumière.

Vermal et Mazzari pâlirent un peu.

— Diable ! dit ce dernier, hâtons-nous d'épuiser la veine du plaisir. Les lumières sont éteintes.

— Allons chez quelques-unes de nos hétaïres. Vous venez, Samelius ?

Le savant s'excusa :

— Impossible, mon ami, je retourne à mon volcan. Je le surveille.

— Et nous, reprit Mazzari, nous allons faire des tentatives de procréation avant la fin du monde.

— Hâtez-vous donc, conclut Samelius, car cela peut ne se faire guère attendre.

Ils se séparèrent et disparurent, chacun de leur côté.

Le silence faisait maintenant de l'immense lueur sélénique, comme un rideau roide, en lequel des souffles lourds formaient et déroulaient de grands plis épais et moelleux.

Des allées foulées pendant quelques heures de lascive oisiveté, montait une odeur de vice.

Entre les taillis fleuris, des groupes clairsemés passaient dans un étouffement de pas : hommes et femmes marchant à côté l'un de l'autre, nonchalants de l'ennui d'une banale habitude, couples de femmes ou d'éphèbes allant les bras entrelacés autour des hanches, tête renversée, lèvres entr'ou-

vertes, yeux à demi-voilés, aiguisant le désir par les lenteurs savantes employées aux baisers morbides et aux contacts décisifs.

Nuit divine, décor adéquat aux nécessaires célébrations des fastes éternelles des antiques Gomorrhe en vain brûlées par les feux purificateurs, et toujours vivantes.

II

Pourquoi l'aurore avait-elle ce matin prostitué ses candeurs blondes, pour quels privilégiés s'était-elle toute livrée en rayons embaumés enrichis d'ailes diaprées et de nitescences de rosée ? Pourquoi donc s'était, à travers les jeunes brises, chuchotée la fraîche bénédiction des haleines florales?

Dans le relent alourdi des alcôves imprégnées de vapeur de stupre, dans les ombres vacillantes des rideaux fermés et des lampes mourantes, les Chrysaliens cuvaient le sommeil pesant de leurs nerfs amortis par le labeur des contaminations nocturnes.

Un silence régnait sur l'île, recueilli, joyeux presque de l'intègre solitude des choses.

Quelques promeneurs rares, d'une marche lente satisfaite de la douceur de l'air, seuls profitaient des dernières clémences du matin.

Vermal et Mazzari étaient de ceux-là.

— Mon cher, dit Vermal, voici une heure de Chrysal qui me rappelle l'impression de calme délicieux que donnent les vers dans lesquels Shakespeare décrit l'approche du château de Macbeth.

— Oui, toujours la poésie à côté du drame, répondit Mazzari presque soucieux.

— Le drame? Qui vous fait penser au drame?

Votre docteur d'hier soir, qui nous jérémise une éruption prochaine?

— Peut-être, mais surtout autre chose. Vous savez : le fâcheux d'hier soir également, l'homme aux revendications sociales... eh bien! je ne me trompais pas. J'ai pris des renseignements sur lui ; il est à la fois fou et slave : double et réciproque garantie d'un possible effrayant. Comme pour nous donner la mesure de la jeunesse politique de sa race, il entreprend de réformer le monde et veut commencer par frapper tout d'abord l'hégémonie financière de Chrysal au coin de ses chimères. Oh! très sérieux, n'en doutez pas.

— C'est un prosélyte de la religion du Néant, si le mieux ne peut naître. Il tient fort peu de compte des inconvénients inséparables de pareille tentative, la mort prématurée par exemple. Au demeurant il s'appelle Sombrow. Un sinistre personnage, ma parole.

— Quel diable le pique?... des malheurs... des déceptions... une vengeance?

— Rien de tout cela : voilà qui est le pis. Presque incalculablement riche lui-même, apparenté à tout ce que la Russie possède de princes et de chevaliers de Saint-Michel, adoré de toutes les femmes, de cœur et autrement encore : voilà ses défauts dans la vie. Il se livre, dans le principe, uniquement à l'art. Vivement convaincu de l'impossibilité de faire une œuvre parfaite, il se replie sur lui-même, il ne devient plus qu'un instrument puissant d'inductions et de déductions. Il sort de cette dialectique concentrée avec cette doctrine qu'il n'y a qu'une esthétique qui ne soit pas illusoire, celle des faits, et qu'il n'y a qu'à faire se conformer ceux-ci aux principes du dogme profondément dis-

cuté, librement choisi. En un mot, l'art transporté dans la vie... celle-ci n'étant plus que la glaise pétrie par l'esthète impitoyable qui, dès lors fait de l'histoire comme on fait du modelage, et remplit fonctions de dieu. Vous voyez bien qu'il n'y a pas à prendre à la légère l'esclandre de la soirée dernière.

— D'accord, mais sur quoi, sur qui compte-t-il pour le triomphe de ses utopies?

— Vous n'avez pas vu la bande qui l'escortait? Eh bien! ce n'est que la minime partie des assaillants qu'il peut faire se ruer sur nous. Sans que nous veuillons nous en apercevoir, ils se comptent par milliers et nous par centaines. Il y a majorité effective et efficace à l'occasion. Et puis, je suis un peu de son avis, à Sombrow : nous regarder perpétuellement jouir, nous regarder, dis-je, et ne faire que cela, en rester immuablement au seuil de la tentation : savez-vous que c'est là un aiguillon susceptible d'irriter les cuirs les plus coriaces, de faire venir le sang à l'épiderme des plus froids et de faire bondir les plus humblement tassés sur eux-mêmes? Tout le monde n'est pas saint Antoine, et il y a beau temps que le symbolique cochon du pieux Anachorète ne suit plus fidèlement son maître dans ses chastes retraites. Le cochon est lâché, mon ami, et ce cochon-là, c'est la société ; bien moins philosophe que ceux de ses congénères dont Carlyle nous a fait connaître les principes, il n'a plus divisé le monde en relavures que l'on peut atteindre et en relavures où l'on ne peut compter mettre le groin ; pour lui tout est bon, tout est enviable ; il se précipite sur tout et de tout fera litière. Et qu'il a donc raison ce simple, instinctif et raisonnable cochon ! Existences individuelles, existences

ethniques..., misères sur misères. Après nous le déluge : c'est là, voyez-vous, la vraie, la grande devise humaine, malheureusement les déluges ont des clémences bêtes et c'est toujours à recommencer. Vous, moi, Darnston, les autres, nous ne nous sommes démenés comme des possédés, fantastiques et minces comme des ombres chinoises, sur l'immense écran de la vie totale, que pour nous amasser l'or dont nous payons l'assouvissement quotidien de nos faims ou plutôt de nos gastralgies de toutes natures.

Darnston m'a conté que la conception de ses grandioses escroqueries lui était venue à Paris, un jour que, n'ayant plus qu'un louis en poche, il fumait un havane et buvait un sherry au café de la Paix. Il était là stupide, se demandant où il irait souper avant de se faire sauter, lorsque tout à coup, devant la porte du Grand-Hôtel, descendirent d'un landau de grand style, un homme et une femme : homme jeune, fier, orgueilleux même de la puissance qu'il se sentait probablement en portefeuille, peut-être aussi de la beauté voluptueusement étrange de sa compagne, celle-ci féline, apaisée, indifférente, rêveuse au milieu du parfum de ses fourrures. Une envie féroce mordit James au cœur et lui fit bien comprendre qu'il n'était pas fini, ni même préparé à finir. Le soir même il se saoula, se satura de son désir de haut luxe, passa la nuit dehors, fut vendeur de journaux le lendemain, pendant quelques mois chercha tous les métiers que surveille la police et finit par être coulissier. Depuis vous connaissez son épopée insolente de bonheur. Voilà notre vie, voilà la vie. Mais combien le résultat acquis implique-t-il de fatigues, de basses besognes, d'écœurements, de hontes ? Croyez-vous que si ce résultat

devenait compromis ou nul, si la proie si ardemment poursuivie en venait à n'être plus qu'une ombre, croyez-vous que quelqu'un de nous aurait le courage de recommencer? Mais non. Lorsqu'on est sorti de la Diète sociale et que l'on a pris quelque temps place aux agapes de nos mornes paradis de camelote, si peu que vaillent l'oisiveté et l'ennui doré de ceux-ci, la rechute est trop lourde; le néant vaut mieux. Ah! si les pauvres savaient ce qu'est peu ce qu'ils envient, si les riches consentaient à les en laisser se dégoûter eux aussi, en partageant, comme le demande Sombrow, comme serait simplifiée la question de l'organisation d'une vie dont chacun serait irrémédiablement fatigué! Une grande orgie finale, puis un cataclysme quelconque, tuerie générale, épidémie, que sais-je?... et tout serait bien fini du moins pour les groupes humains séniles ou adultes. Je ne descends pas de Jérémie, même par les femmes, mais je suis fermement convaincu que c'est ainsi que cela se passera.

— Eh! mais, dit Vermal, vous avez un petit système moral et économique d'une simplicité ravissante: vous êtes un peu plus nihiliste que Sombrow lui-même, mon cher. Allons, quelle raison avez-vous d'être aussi pessimiste?

— Mais je ne suis pas pessimiste, que diable! et me soucie très peu d'être plus ou moins nihiliste que celui-ci ou que celui-là. D'ailleurs peut-il y avoir un système arrêté, invariable, d'appréciation et d'interprétation des faits? Ceux-ci valent strictement ce qu'ils valent: voilà tout. Le Fatum se passe parfaitement de corrections et de retouches. Il est bien inutile que vos Candide s'érigent, à son égard, en replâtreurs: ils n'y changeront rien. Je sais bien que vous avez, en France, une école qui s'in-

titule gauloise (probablement parce que les Gaulois ont eu l'une des plus sombres religions, l'une des plus farouches métaphysiques qu'ait conçues le cerveau humain) et qui s'insurge contre les conclusions positives tirées de l'examen de l'existence moderne. Elle traite de « flasques zoophytes » ceux qui se laissent, à son gré, trop imprégner des tristesses externes, et prétend que le seul mode de passer à travers le monde : c'est de rire encore, de rire toujours. Eh! moi, je ne vais pas contre : que l'on rie donc des misères terrestres, je n'y vois pas de mal : mais alors, que ce ne soit que le rire du sarcasme, tout autre est niaiserie de jocrisse, gaieté exubérante de pitre, qui reçoit soufflets et bastonnades, le *sourire sur les lèvres*.

Mais au fond je crois que Satan, seul, serait susceptible de constamment se réjouir du spectacle de la vie. Que trouvez-vous donc de si égayant dans votre Europe, par exemple : son lamentable édifice politique, fait d'inanités séculaires, d'idioties traditionnelles et de turpitudes convenues? l'effroyable labeur de ses peuples qui ne vivent que pour payer les frais de leur enterrement? l'extension des besoins qui crée la dissolution des milieux moyens, et la férocité du crime dans les milieux inférieurs? Et d'ailleurs sans s'occuper des généralités, quel est l'être qui, chez lui, dans sa famille, et, que dis-je? au fond de son individu même, ne trouve pas de quoi maudire la destinée, à certaines heures? Allez donc lui parler de rire, à ce blessé des luttes sociales ou des drames intimes. La jovialité à outrance, c'est tantôt l'ineptie rigoleuse des hommes à table, réjouis dans leur obésité truffée, — et tantôt l'insulte amorale des sauvages au prisonnier qui râle au poteau du supplice.

Mazzari parlait maintenant les sourcils froncés, le regard aigu, la lèvre méprisante, d'une voix âpre et mordante, lacérant, comme d'un stylet, la vie ainsi qu'une mauvaise étoffe, qu'en un instant de dépit, on reconnaît avoir payé trop cher. La notion exacte et profonde qu'il avait des choses et des êtres faisait à présent craquer son vernis de scepticisme gouailleur. Vermal en l'écoutant entendait l'écho de ses propres pensées :

— Les vieilles fictions, dit-il, celles que l'on croit avoir définitivement abjurées et reléguées dans le passé subsistent. Vous vous êtes grisé de vos paroles et de vos intimes sentiments comme d'un vin de sincérité et voici que vient, en vous, de se rouvrir la corolle fanée, vilipendée par vous-même, de la charité. Car puisque vous ne comprenez pas que l'on rie des infélicités humaines, vous en souffrez, Mazzari! Railleur aussi par tempérament, d'une époque proportionnellement aussi décadente que la nôtre, était celui qui a cependant avoué que rien d'humain ne lui était étranger. La tristesse qui, aux heures de calme, nous vêt invinciblement de son deuil, est tissue de nos ennuis et des souffrances d'autrui. C'est la tristesse inhérente à toute fin d'unité sociale : celle qui secouait les prophètes hébreux et que noyaient dans l'hébêtement de toutes les ivresses les cours de Néron et d'Héliogabale. Mais plus saines étaient les débauches d'Eleusis et de Byblos, ainsi que les Lupercales de la Rome suprême que nos distractions mercantiles de huis-clos. La véhémence du réveil des appétits primitifs était alors une garantie de vitalité ; l'hypocrisie de nos lubricités est une affirmation de dégénérescence plus grave. La lutte pour la jouissance s'appelle aujourd'hui non plus guerre

ni proscription, mais concurrence commerciale ou honneur national. Le but inavoué de toute existence individuelle, jouir, s'entoure de tous les voiles du désintéressement le plus pur. C'est par vertu, presque par stoïcisme, qu'un grand industriel gagne des millions. Ah ! ma parole! je préfére Darnston à tel raffineur de sucre, Sardanapale de la betterave, que l'on décore pompeusement. Et toutes ces anomalies viennent du déséquilibre organique évolutionnel. La fibre nerveuse s'est substituée au globule sanguin, le cœur a cessé d'être le centre de la vie, il n'est plus qu'un muscle émacié, soumis à toutes les émotions du cerveau. La vie est devenue fausse parce que tout en ayant cessé d'être instinctive, elle subit l'hérédité des mobiles primitifs dénaturés, idéalisés presque érigés en dogme. Le besoin de jouir s'est imposé plus intense, plus compliqué, plus troublant, précisément parce qu'il n'est plus que fictif et ne répond plus désormais qu'à des ardeurs d'imagination. Nous sommes dans cette période de transition qu'une race ne parcourt pas toute entière et au terme de laquelle elle trouve l'espèce déjà née pour hériter de ses efforts et profiter des aptitudes acquises.

Mazzari, repris de son dédain, poussa un long soupir persifleur :

— Allons, interrompit-il, nous voici lancés en pleine rêvasserie philosophique! Comme nous ne changerons rien à ce qui doit être, faisons-nous donc la grâce de laisser tout ce fatras de côté. Le soleil qui monte va achever de nous échauffer au point de nous faire dire des choses de plus en plus vraies qui nous amèneraient peut-être à être remarqués. Venez donc chez moi à l'ombre des rideaux de soie, nous nous ferons éventer avec des palmes

frangées de roses et attendrons ainsi jusqu'au crépuscule l'heure de nous rendre chez Flamel, ce qui est presque véritablement un plaisir, à l'habitude du moins.

Il s'en allèrent, causant rarement, tandis qu'un embrasement naissant de rayons ambrés jetait sur Chrysal une majesté solennelle comme une nuit.

ALBERT LEUNE.

(A suivre.)



REVUE DU MOIS

ÉPILOGUES

Reprise de l'Affaire. — La Liberté des mœurs. — Nouvelles de l'éclipse.

Reprise de l'Affaire. — Se laisser régir par des principes extérieurs à sa sensibilité, se résoudre non à ce qui est le plus utile à sa force, à son intelligence, à son bonheur, mais à ce qui est commandé le plus fortement, écouter des voix au lieu d'écouter le bruit de son organisme : c'est bien là et scientifiquement, il me semble, quelques-uns des traits de l'aliénation. L'homme y tombe, des hommes y vivent ; c'est même l'état normal de la créature moralisée, n'ayant plus d'énergie que pour obéir, accomplissant avec joie l'œuvre de sa propre destruction. La volonté de ne pas vivre présente ce spectacle curieux d'une force se dépensant à se contrarier soi-même.

Un état analogue peut atteindre des peuples, et c'est un signe certain de décadence. On se souvient du mot fameux : « Périssent les colonies plutôt qu'un principe ! » C'est-à-dire, que je périsse moi-même plutôt que tel principe extérieur à moi même soit contrarié ou aboli. Si un pareil cri était un jour proféré par tout un peuple, ce serait un signe que ce peuple va mourir, un signe qu'il veut mourir. Mais les principes sont un suaire qui n'est même pas décent ; il vaut mieux être dévoré par les vautours. Un particulier peut être amené, par les préjugés de son milieu, à préférer l'honneur à la vie ; un peuple ne se permettra évidemment qu'une seule fois pareille fantaisie. Il est difficile, quand on fait partie de ce peuple, d'y consentir. C'est pourquoi il ne faut pas tolérer que l'on donne à ce peuple des principes d'honneur ou de morale qu'il ne charrie pas naturellement

dans ses veines; il ne s'y habituera jamais et quand on ne s'habitue pas à un poison, tôt ou tard on meurt empoisonné.

Un romancier populaire qui, depuis peu, se mêle de politique, a tenu ce discours : « Nous avons la guerre ; on entre en campagne. A ce moment, notre adversaire prouve que nous avons commis une injustice grave ; notre armée, troublée par cette révélation, recule ; nous sommes battus. » Ici, on voit l'idée de justice arrivée à une telle force de tyrannie que celui qui serait convaincu d'injustice à la face du monde n'aurait même plus la force de se défendre. Ainsi raisonnaient les prophètes juifs, ainsi raisonnent les hommes pieux dans toutes les religions fanatiques. C'est une véritable scène du jugement dernier :

> Quantus tremor est futurus
> Quando judex est venturus
> Cuncta stricte discussurus ?

Mais cela rappelle surtout cette phrase d'un évêque, qui égayait tant Flaubert : « La cause des inondations de la Loire, c'est le travail du dimanche. » Les idées abstraites sont malsaines pour les cerveaux vulgaires, qui en demeurent suffoqués. Quels despotes que les principes ! Avec les anciens dieux qui avaient quelque chose d'humain, on discutait, on s'arrangeait ; les principes sont inflexibles et poussent les hommes aux extrémités de la sottise. A moins qu'on n'ait appris l'art de les discipliner et de les régir. Seul le grand seigneur de vastes domaines intellectuels peut se permettre le luxe d'une telle meute. Cela sert à chasser la grosse bête ; mais que, fatigués et repus, les chiens rentrent le soir au chenil et se taisent, car rien n'est meilleur que le sommeil. Il faut dormir, puisqu'il faut vivre.

La France ne dort plus. Les principes aboient toute la nuit. Pourra-t-elle vivre longtemps ainsi, telle qu'une hallucinée que harcèle sans miséricorde la voix de l'invisible : Justice, Vérité, Justice? Il est à craindre qu'elle ne tombe volontiers pâmée de reconnaissance aux pieds du marchand de sable qui lui promettra le sommeil ; car

il faut que les peuples dorment aussi, de temps en temps, s'ils veulent vivre. N'importe quel opium, pourvu que nous n'entendions plus les cris des rhéteurs de la morale.

Il est de ces hommes qui paraissent sincères; ils n'en sont que moins estimables, car c'est non seulement leur intelligence, c'est leur sensibilité tout entière qui est corrompue. La sincérité n'est pas une excuse; elle est une tare. Il faut être assez maître de soi pour oser mentir et assez intelligent pour savoir que le *non-vrai* est le tissu même de la vie. Si les rhéteurs réussissent à établir leur nouvelle religion et à instituer le culte des idoles abstraites, ils auront du moins entendu la protestation ironique de quelques intelligences saines contre leur entreprise de dégénérés. Et je ne dirai même pas qu'il est triste de voir aboutir à ça les analyses de dix générations de savants et de philosophes, à ça, à l'agenouillement d'une plèbe intellectuelle devant le fantôme de sa propre stupidité. Non, car c'est logique. La tendance est invincible; elle est humaine, elle est nouvelle et vieille, elle est éternelle. Les hommes ont besoin de croire et d'adorer un mystère. Voici venir le « Mystère de la Justice »; rangeons-le sur la tablette des mystères, à côté de son frère aîné, le mystère de l'Immaculée-Conception, — et attendons la suite.

La liberté des mœurs. — « Cette dame continue à protester énergiquement de son innocence. » De quoi donc fut-elle accusée, d'un vol ou d'un meurtre, d'infanticide ou d'espionnage? Elle fut accusée d'avoir couché avec un homme. Or deux sortes de femmes ont le droit de se livrer à ce divertissement, savoir: les femmes mariées, avec leur mari, seul; les femmes en carte, avec quiconque. Hors de là, c'est l'argousin, le violon, Saint-Lazare. Telles sont les mœurs de la République française, telle est la liberté sous le règne du Bonnet Rouge.

Ce qui m'a révolté dans cette aventure, ce n'est pas l'erreur des agents et du commissaire de police; ils n'avaient aucun intérêt à être zélés, à obéir à la loi, à faire exécuter toute la loi. Ce qui m'a révolté, c'est l'at-

titude de certains journaux, prenant la défense de Madame de S..., parce qu'ils la jugeaient innocente! Car nous en sommes encore à oser appliquer aux choses de l'amour ce mot alors énorme, ce mot qui alors nie toute la vie, toute la science, toute la liberté! Une femme s'enferme avec un homme, l'argousin surgit : avez-vous la permission? Et on devine (à part) : en ce cas, payez. Paris est plein de m..., dont nous soldons les lippées chez le percepteur. Ces messieurs, sous le congé de la Loi, délivrent les passes. Le contact des nudités est réglé par le Code, ce commentaire des Saintes Ecritures. Saint Paul ne prohibe plus le libertinage (πορνεια), il le canalise, il le surveille, il tient la chandelle. Telle jeune fille en versant l'impôt de sa bicyclette a payé les feux du monsieur qui spécule l'état des muqueuses et l'absinthe du flic qui vérifie les cartes, où la République a inscrit le droit de se mettre à genoux devant Priape. Finalement tout citoyen français, y compris les femmes et les enfants, peut être considéré, chacun selon ses moyens, comme l'associé des tenanciers de mauvais lieux; car les licences, qui sont chères, figurent au budget. Il y a les recettes, il y a les dépenses; mais la balance du jeu de la prostitution penche en faveur de l'agent des mœurs, ce frère officiel des clients de Bruant.

L'idée de réglementer l'amour est parmi les plus singulières qui aient hanté et troublé la cervelle des prêtres. C'est une idée religieuse. Le jour où on découvrit que la nature est mauvaise fut le jour où on résolut de détourner les hommes d'obéir à ses injonctions. Un réseau se trouva tissé de préceptes et de lois qui entourèrent le corps humain comme font les bandelettes des momies. Le Talmud va jusqu'à régler l'heure des besoins naturels et l'on voit en de vieilles chroniques tous les Juifs d'Epinal ou de Toul se réunir le matin pour obéir en troupe à la loi. Les fonctions du boire et du manger subirent de pareils règlements dont il est resté trace dans nos carêmes et nos jeûnes, et dont la tradition pieuse est reprise par les ennemis aveugles de l'alcool. Mais c'est le

sixième sens surtout qui excita la verve du législateur. On a rédigé des milliers de volumes sur le mécanisme secret ou social de cette machine compliquée. Comme ses rouages sont répartis en deux organismes, il était beaucoup plus facile de régir l'amour que la gourmandise. Tout l'art des moralistes se concentra vers ceci : empêcher de se rejoindre les deux moitiés de la machine. Sans doute ils n'ont pas tout à fait réussi, mais ils ont travaillé à cette œuvre si longtemps et avec tant de courage qu'il est demeuré quelque chose de leurs efforts. L'homme a échappé à leurs rets, mais ils tiennent toujours la femme et, tenant la femme, ils maîtrisent l'homme.

On comprend cette attitude de l'autorité dans un gouvernement dévot, dans ces États protestants ou l'évangile est vénéré et dont saint Paul est l'oracle ; mais comment expliquer une telle tyrannie dans les pays libérés du joug religieux ? C'est que les pays qui apparaissent les plus libres sont peut-être ceux où la religion est la plus forte. On a rejeté le dogme, mais on a conservé la morale qui était la fille légitime du dogme. Séparée de sa source, la morale religieuse devient d'autant plus sévère qu'elle est plus obscure. On l'applique aveuglément, sans la comprendre ; on n'ose plus l'interpréter, de peur de la détruire. Et on ne sait quoi mettre à la place. Saint Paul dit que le libertinage est un péché ; il tient cela de Dieu même. Pour un chrétien, ce que dit saint Paul est *vrai* ; pour un non-chrétien, c'est une opinion sans grand intérêt, notre civilisation différant singulièrement de celle où il avait été élevé. Cependant ceux mêmes qui ne tiennent le Nouveau Testament que pour un recueil de documents plus ou moins historiques, répètent l'opinion de saint Paul et la considèrent toujours comme *vraie*. Un chrétien est estimable qui défend la morale de l'évangile ; mais que dire du non-chrétien qui défend cette même morale, sinon qu'il est, intellectuellement, parfaitement méprisable ? Dès que l'on sort des dogmes et des révélations extérieures ou intérieures, du

christianisme ou du kantisme, religions très peu différentes, on ne trouve plus de morale. Il en faut prendre son parti et ne vouloir cultiver ni le pommier en Sicile, ni l'oranger en Normandie.

Pour remplacer les dogmes, quelques-uns ont songé à la science. Mais le dogme est immuable et la science est mobile; elle marche, elle change, elle vit. C'est la science qui a propagé l'alcool qu'il y a vingt ans encore elle nous préconisait comme une succulente nourriture. Aujourd'hui elle le défend, et il semble que c'est aujourd'hui qu'elle a raison; mais attendons l'avenir. La science qui n'a jamais dit son dernier mot sur elle-même, ne peut dire ce dernier mot sur la morale. Elle ne peut proférer que des opinions, donner des conseils et non des ordres. En matière sexuelle, elle n'est pas moins oscillante. Tandis que tel médecin, le Dr Féré, par exemple, va jusqu'à prêcher la continence dont il affirme qu'elle ne fut jamais la cause d'aucun trouble, tel autre ne se montre pas ennemi d'une certaine liberté de mœurs et considère le désir sexuel comme un ordre auquel il faut obéir. On ne peut fonder une morale des mœurs sur deux préceptes contradictoires. Cependant l'un et l'autre sont sages, et il y a place avant, après et entre l'un et l'autre, à toutes sortes d'autres préceptes infiniment nuancés. La morale est personnelle; elle est dictée à chacun par sa propre sensibilité. Et qu'on ne dise pas: par sa propre conscience. La conscience morale n'est le plus souvent qu'un instrument acquis par l'habitude, imposé par l'autorité. N'ayant pas été fait spécialement pour nous, il ne sert qu'à nous troubler : c'est un grand hasard que les lunettes de mon voisin puissent convenir à mes yeux.

La base de la morale des mœurs doit donc être la liberté; et la législation des mœurs, le laisser faire. Un acte librement consenti ne peut être reproché ni à la personne qui le commet ni à la personne sur laquelle il est commis. Qui donc est lésé quand une femme, légalement libre, dispose de son corps? Et qu'on ne réponde pas par un de ces mots abstraits qui n'ont de réalité que

celle que leur prête l'usage ; que l'on désigne non une entité, mais une sensibilité. En dehors du viol et de l'adultère (puisque le mariage est un contrat), on ne voit pas quelle est la relation charnelle, même publique, qui puisse être incriminée, puisqu'on ne voit pas à qui elle peut nuire. L'Etat, qui emprisonne une femme galante, est tout voisin de la barbarie. On dit qu'en Italie il n'y a aucun règlement touchant la galanterie ; mais on y a pris la précaution d'hôpitaux gratuits où toute femme peut se faire soigner sans dire son nom. N'est-ce pas aussi en Italie où il y a des hospices où toute femme enceinte peut entrer voilée et rester *voilée* jusqu'à sa sortie ?

J'espère que c'est vrai, car on ne saurait imaginer d'institutions plus belles que celles qui protègent la première de toutes les libertés humaines, celle que les religions ont si longtemps persécutée, celle dont le protestantisme a fait sa bête de chasse, — la liberté des mœurs.

Nouvelle de l'Éclipse. — Tout s'est passé selon les règles. M. Flammarion fut content de la docilité des astres, ainsi qu'en témoignent ses ordres du jour.

L'an 1314, il y eut deux éclipses, l'une de soleil, l'autre de lune. La première annonçait la mort du pape Clément V; la seconde, celle de Philippe le Bel. Cela est assuré par Geoffroy de Paris, dans sa pièce de l'*Eclipse*:

La mort chevauche durement.

Quel est le présage de l'éclipse de l'an 1900 ? *Lumen hebescit in cœlo*, nous a répondu le dernier des astrologues.

REMY DE GOURMONT.

CHRONIQUE DE L'EXPOSITION

A part l'appoint fourni par les collectionneurs parisiens, c'est la province française qui meubla, avec ses trésors ecclésiastiques et ses richesses municipales, le grand et le petit palais. La bonne province française ! Sait-elle ce qu'elle possède ? Songe-t-elle à ce que les siècles lui ont laissé de leur beauté triste ou glorieuse ? Qui s'en doute-

rait à visiter l'Artois, la Bourgogne, l'Orléanais, la Normandie et la Flandre?

Elle est là-bas tacite et coite, repliée sur elle-même, vivant chez elle, lourdement.

Ses maisons sont bien tenues. Son armoire à linge bondée, compacte, irréprochablement blanche. Quand, le dimanche, sur le cours ou le mail, elle promène ses matrones, tassées, poitrail large et croupe monumentale, on peut croire que c'est elle-même qui se pavane. Elle vit avec convenance et meurt avec cérémonie. Matin, midi et soir, elle écoute les cloches de sa cathédrale. Le bourdon en est formidable : il renferme le monde entier du bruit. Mais il ne représente ni l'orage tumultueux de la musique, ni le rythme endormi des victoires ou des débâcles prochaines; il n'est pour elle que l'heure, l'heure de prier un peu, de manger bien, de dormir gras. La province rapetisse; la province ignore. Aux carrefours, les affiches qui lui crient avec leurs couleurs sonores le mouvement des capitales et de l'univers pendent fanées, usées et déchirées.

En d'autres pays, sillonnés de continuels voyages, la province se remue et se pare. Elle le fait gauchement peut-être, avec mauvais goût certes. De petites villes — surtout en Belgique, en Hollande et en Allemagne — se donnent un mal méritoire pour restaurer leur passé. Elles remettent non seulement en valeur leurs vrais chefs-d'œuvre, mais elles déterrent encore leurs moindres pierres. Elles travestissent leurs bicoques, elles mélangent le toc à l'authentique, le simili au véritable, elles s'enfièvrent d'archéologie et polémiquent en leurs journaux locaux « sur la poussière des siècles ». Elles travaillent à reculons avec plus d'ardeur qu'il ne leur en faudrait pour prendre le pas moderne. On les peut blâmer de leur zèle si précipité qu'il rejoint le fanatisme et juger mauvaise leur activité rétrograde. Mais leur bonne volonté est si évidente et l'orgueil de leur histoire si candide, qu'on les admire quand même. Entre toutes, se distinguent Bruges, Nuremberg, Rothenburg, Mid-

delbourg et Delft. Inhabiles à jouer un rôle de capitale, réduites au rang de cités mineures, elles s'improvisent chefs-lieux des royaumes de l'antiquaille. L'air du quinzième et seizième siècles se respire encore à Bruges et à Nuremberg, l'air du dix-septième à Delft et Middelbourg. Les bourgeois qui posent devant les peintres, y endossent des justaucorps et des houppelandes pour avoir belle allure sur la toile et étonner leurs descendants. Ils continuent de telle manière, sans en déranger l'ordonnance pompeuse, leurs galeries familiales.

Du consentement unanime de ses habitants, ces villes se post-datent. La vie s'y concentre dans les Musées, les Eglises, les Halles, les petites rues dont on a retapé les vieilles façades et les hôtels-de-ville qu'on a démolis pour les rebâtir dans le goût de 1520. Un café, un kiosque à journaux, une gare, un tramway, une garnison y fait tache. Lorsque le soir, au son d'une trompette, les soldats rentrent à la caserne, on croit ouïr sonner le couvre-feu.

Heureusement de telles folies sont inconnues en France. Mais y sont inconnus également le respect religieux du chef-d'œuvre et la conservation pieuse des reliques d'art. Le va-et-vient des voyages et des excursions m'a conduit dans bien des Musées et des Sanctuaires. L'exposition des trésors diocésains en des sacristies de cathédrales m'a toujours navré. Les grandes villes — Lyon, Bordeaux, Dijon, Marseille, Lille, Rouen — m'ont présenté quelques panneaux illustres en des salles décentes; mais à Chartres, au Mans, à Caen, à Douai, à Valenciennes, à Orléans, à Alençon, à Beauvais, quelles déceptions! La négligence y règne et la poussière. On ne s'y doute pas de ce que doit être une salle de peinture. Aux observations les plus simples, on répond de travers. On découvre de l'hostilité aux plis des moindres critiques. Elles attristent sans profit des conservateurs dignes, majestueux et ignorants. On se bute aux routines les plus coriaces, si bien qu'on est tout prêt à conclure qu'il faut non pas améliorer, mais supprimer les Musées de province.

Quand je visitai Chartres — voici cinq ans — une énorme toile banale masquait à demi l'admirable *Moisson* de Puvis de Chavannes; un Fragonard, morne et triste, pendait, à contre jour, au long d'une cloison noire; de vagues tableautins sans renom ni gloire encombraient de leur deuil le centre des panneaux. Au Mans, où le quinzième siècle italien est curieusement représenté, les écoles se mêlaient, se confondaient. Des étiquettes énormes collaient aux peintures, les cadres se détraquaient, ébréchés ou fendus. A Alençon, je me croyais non dans un Musée, mais dans quelque bâtiment abandonné, que demain, par mesure de sûreté, on démolirait. A Caen, de merveilleux Philippe Desportes s'alignaient, là-haut, dans les frises, tandis que de pauvres rogatons d'art local encombraient les cimaises.

Il existe à Orléans des portraits du dernier siècle — notamment un Drouais — dont l'ensemble honorerait la salle Lacaze du Louvre. Leur présentation est si malheureuse qu'ils passent inaperçus. A Beauvais, peinture, histoire naturelle, surmoulés, sculpture, bibelots, tout est confondu. Les toiles s'accrochent au hasard, ci et là, près des portes, entre deux fenêtres. A Douai, un restaurateur sévit, tel un fléau. Parmi les gothiques — ils sont nombreux — un panneau que l'on peut, sans fantaisie aucune, attribuer à Stéphan Lochner, fut si barbarement retapé, que la copie du plus médiocre élève d'Académie lui serait supérieure. A Douai on tue les chefs-d'œuvre, avec autorisation préalable. Mais le Musée le plus attristant se trouve à Valenciennes; dessins par Watteau, plus vivants et plus fringants que ceux du Louvre œuvres de Rubens, Jordaens, Van Noort, et Jérôme Bosch. On découvre même des maîtres espagnols. Et parmi eux, un Christ de Théotocopoulo dit el Greco, que le cartouche — ô le conservateur ignare qui le rédigea — attribue à Th. Copulé, peintre dont aucun dictionnaire ne signale l'existence. Une salle entière est consacrée à Carpeaux. Quelle salle! Au centre, une table et quatre chaises recouvertes de housses. Au long des murs

une plinthe où s'alignent les bustes. Dans les coins quatre drapeaux tricolores. Près de la cheminée, sur un guéridon, le masque du maître recouvert d'un crêpe où mille mouches s'abattent, l'été. Puis, tout à coup, une tête d'éléphant, appliquée au trumeau et la trompe énorme descendant frôler les sculptures voisines. Vraiment quand les Valenciennois honorent leurs grands hommes, ils les compromettent. Rien n'est lugubre, veule et grotesque autant que ce réduit. Le plus délaissé des bureaux, le plus triste des parloirs d'une société en faillite inspire des idées moins mornes. C'est à pleurer — et l'on rit.

O les administrations, les commissions, les conservateurs, les connaisseurs, les amateurs de province ! O les petites villes manufacturières, industrielles et commerçantes où des chefs-d'œuvre échouent, où des artistes naissent et sont glorifiés plus tard ! O Douai, Arras, Dunkerque et Valenciennes, le sceau de vos Musées et de vos Galeries d'art devrait n'être jamais que l'empreinte d'un derrière immobile d'employé sur un tabouret inamovible de bureau. Alors du moins on serait averti et l'on comprendrait.

Aussi avec quelle joie reconnaît-on, à cette heure, en un cadre digne d'eux, soit au petit palais, soit à la Centennale, les divers chefs-d'œuvre rencontrés jadis en province. Ils semblent sortir de la déréliction, de l'abandon, du tombeau. Ah, je sais, d'aucuns prétendent qu'il faut laisser chaque objet en place, là-bas, dans son pays d'origine ou d'adoption. Ils prônent la décentralisation, la multiplication à l'infini des petits centres ethnographiques et artistiques. Chaque ville a droit à une part de la richesse nationale, chaque province a droit à quelque legs de beauté. Cette théorie se pourrait soutenir si l'état actuel du goût départemental n'était pas aussi déplorable. Avant tout, il importe de glorifier le chef-d'œuvre — et la province le délaisse, le diminue ou l'étouffe. Qui d'entre nous connaissait l'admirable *Trésor de Conques?* Qui le superbe *Saint Sébastien* de Delacroix (église de Nantua) ?

Une révolution bouleversant de fond en comble l'organisation des Musées et des trésors de province est donc souhaitable, ardemment. Si l'Etat ne peut centraliser en les seules grandes villes tant de richesses dispersées dans les cités mineures et les villages, il a certes le pouvoir d'obliger les municipalités et les églises de faire en sorte que tableaux, orfèvreries, tapisseries et fresques soient précieusement conservés d'abord et dignement présentés ensuite. Dans la cathédrale d'Autun, le *Saint Symphorien* d'Ingres apparaît, au haut du transept, dans une lumière avare et fausse. Il a droit à un autel, on lui donne un coin poussiéreux de muraille.

Il faudrait multiplier le nombre des inspecteurs des Beaux-Arts, étendre leur surveillance et leur autorité, restreindre celle des commissions locales et, si possible, les abolir. Recueillir avec soin les avis des artistes qui, un voyage terminé, le racontent en des Revues. Sévir contre les restaurateurs ineptes. Se défier du goût rétrograde des donateurs provinciaux. Réunir enfin entre les mains d'authentiques esthètes et de savants attentifs, éclairés et ardents, l'administration générale et la conservation de la splendeur historique.

Que l'Etat n'intervienne jamais à l'heure où la beauté se crée, où les artistes vivants la suscitent et l'épanouissent; qu'il intervienne toujours pour la protéger et la garder, quand, après une période glorieuse, elle est cristallisée et définie; telle devrait être la règle.

ÉMILE VERHAEREN.

LES ROMANS

Rudyard Kipling : *La plus belle histoire du monde ;* « Mercure de France », 3 50.— Charles Merki : *Margot d'été;* « Mercure de France », 3.50.—Maurice Beaubourg : *La rue Amoureuse;* « Mercure de France », 3.50. — Victor Barrucand : *Avec le feu ;* Fasquelle, 3.50. — Hugues Rebell : *La Camorra ;* « Revue Blanche », 3.50.— Jean Lorrain : *Madame Baringhel* et *Histoires de Masques ;* Fayard et Ollendorff, 3.50.—Gustave Kahn : *Les fleurs de la passion ;* Ollendorff, 2 fr.— Maubel : *Dans l'île;* Edition de la « Vie Nouvelle », 3.50. — Jean de la Brète : *La Solution ;* Plon, 3.50. —Henry Gréville : *Zobi;* Plon, 3 50. — François de Nion : *Histoires risquées des dames de Moncontour ;* « Revue Blanche », 3.50.— Paul Bourget : *Drames de*

famille; Plon, 3.50. — Masson-Forestier : *Flambée d'amour;* Ollendorff, 3.50.— Andre Couvreur : *Les Mancenilles ;* Plon, 3.50. — André Foulon de Vaulx : *Amour d'artiste ;* Lemerre, 3.50. — Joseph Bouchard : *Le fruit défendu ;* Lemerre, 3.50. — Gustave Guesviller : *Le droit chemin*, Plon. 3.50. — Victor de Marolles : *Le docteur Verny ;* Perrin, 3 50. — Henriette Bezançon : *Madame Tartarin ;* Plon, 3.50. — Jean Charlette : *Millionnaire;* Armand Colin, 3.50 — Jacques Normand : *Du triste au gai ;* Calmann Lévy, 3.50 — Jacques des Gachons : *Rhodène et Corusculus;* Didier des Gachons, 2 fr.

La plus belle histoire du monde, par Rudyard Kipling. L'amour des conquêtes lointaines et merveilleuses, en dehors du possible, un certain fond de cruauté froide, avec un sens pratique de la loyauté guerrière (qui n'est pas *la même* que la loyauté du temps de paix, oh non !), un stoïcisme constant dans les revers et la souffrance, une foi inaltérable dans la force qui prime toujours le droit et devient le seul titre de noblesse chez l'homme comme chez les animaux, telles sont les principales qualités du caractère anglais, en y ajoutant, s'il vous plaît, un fatalisme nébuleux qui rappelle à propos le brouillard de Londres au cœur des forêts des Indes, et tels sont aussi les plus notables défauts de l'art de Kipling, le grand écrivain *nationaliste* de son pays. On comprend aisément que les prétendus *intellectuels* de France soient un peu éblouis par tant de lumières crues. Plus épris de pittoresque et de drames naturels, par conséquent ressortant bien davantage de l'antique fatalisme, que des complications psychologiquement sociales, cet auteur va devant avec les armes de jadis : la volonté, la ténacité, l'animalité, la puissance de l'or ou celle des armes, et cela doit abasourdir les bistourneurs de conscience qui pensent que l'on peut adoniser et préconiser la faiblesse sous la très nouvelle forme de la justice. Il convient d'expliquer le succès de Rudyard Kipling chez nous par l'appauvrissement de nos muscles qui laissent quelquefois, heureusement, dominer le cerveau. Nous sommes si peu en train de boxer à Paris, que la lecture d'aventures de chasse ou de combat nous transporte d'aise. Rien n'est si bon et si moelleux pour nos membres que de voir, du milieu de notre canapé, se passer des choses terribles sur mer, et sur terre, assez loin de nous pour que nous puissions nous écrier de temps en temps : « Dieu merci, se sont les Anglais qui font ça, c'est pas nous... nous sommes un peuple socialiste aimant les seules palmes de la civilisation. » Et nous avons la très bonne foi d'oublier nos guerres d'Afrique durant lesquelles nos soldats *tiraient*

des enfants sur le sein des femmes en essayant de ne pas endommager la mère par simple galanterie. Chaque conquête se fait par la force. Les livres de Kipling nous prennent de force, car ils sentent la chair, le sang, la jungle et le goudron des navires d'aventures... Maintenant... oui, je sais bien, j'entends bien, les Boers ont le dessous... mais j'ose me souvenir, moi dont ce n'est pas le métier... que si la Pologne n'est plus située nulle part c'est que les Français ont eu le bon goût de reconnaître, avec toute l'Europe, que... *l'ordre régnait à Varsovie.* C'est toujours *la plus belle histoire du monde* que celle de l'amour ou de la force détruisant les plus extraordinaires complications de la logique sociale qui est, hélas ! sans surprise, c'est-à-dire incapable de nous intéresser longtemps. Dans *La plus belle histoire du monde,* le talent de l'auteur se déploie avec une extraordinaire maîtrise. Charlie Mears est un petit employé de banque à Londres et il est confiné dans une très médiocre existence. Il rencontre un homme de lettres (peut-être Kipling), il lui arrive des aspirations poétiques et il *a des idées.* En développant ses idées, son ami, son protecteur s'aperçoit qu'il en a une qui pourrait être mieux developpée et il s'enquiert... pour la lui prendre. (Premier pas du conquérant qui trouve naturel de voler parce qu'il est le plus fort.) L'art revient à l'artiste et n'est pas du ressort de la banque... Mais en causant, le fataliste et l'amateur de merveilleux, qui est aussi le conquérant, entre-aperçoit *l'autre monde,* une incarnation problable d'un esclave des Vikings dans un humble citoyen de la moderne cité de Londres, et il est plein de respect ; mais l'amour guette : il y a les petites bonnes qui embrassent Charlie derrière les portes, et par les déductions à la Poe, l'auteur arrive à prévoir que la galère où rame Charlie en imagination ou en transposition d'une époque à l'autre, va sombrer dans l'amour. « *La plus belle histoire du monde ne fut jamais écrite,* » parce que le Viking meurt dans le présent du bonheur, la femme étant un elixir d'oubli. Cette courte nouvelle de 60 pages vaut tous les romans du monde, en effet, par sa foudroyante rapidité, sa netteté de style et sa triple et mystérieuse conception. *Un fait, La légion perdue, Le perturbateur du trafic* sont également de belles pierres qui s'ajoutent à l'édifice de Kipling, si curieusement et si brutalement taillées qu'on a un peu peur devant. Mais je regrette le dernier *Mowgli,* où le jeune Dieu couronné de fleurs blanches devient domestique, pour le simple désir de

procréer des êtres de sa race. Ça me gâte la vision d'animal libre que m'avait donnée *la Course de printemps*, seule course à l'amour digne du petit d'homme, meneur de loups.

Margot d'été, par Charles Merki. Ce joli roman, fruit de saison, est comme l'envol d'une claire jupe au milieu des bois, le retroussis léger d'un volant de dentelles sur les galets du ruisseau ou de la plage, et on se demande comment le camarade Merki, dont la main fut brutale quelquefois, a pu si lestement et si gracieusement chiffonner des étoffes. Mais il y a mieux dans ce joli roman, bouquet de surprises douces et aigrelettes, recueil de fines ironies se tressant autour de l'*adultère*, ce seul mariage bien français, comme une guirlande serpentine, il y a un poème! Parmi les meilleures chansons et les plus exquises ballades que je connaisse, celles de Paul Fort, par exemple, on pourrait citer ce seul petit bijou qui se trouve serti en la page 153 de *Margot d'été*. « Le rythme, bien plus que le choix des mots et de l'idée, fait le succès de la poésie », prétend modestement l'auteur « ...et conduit à une douce somnolence... », ajoute-t-il plus loin. Admettons, pour ne pas le compromettre, que ce soit effet de pur hasard, mais jamais poète ne trouvera meilleure chanson à chanter près du cœur et des sens. Pourquoi? Il y a là le mystère qui préside au chef-d'œuvre, simplement. On peut lire cela et le relire. Après je conterai l'histoire, c'est-à-dire après vous lirez le roman, cadre très digne de ce petit tableau à la fois tendre et sensuellement mélancolique. Le voyage à Granville, l'attente de la Margot qui ne vient pas, peu à peu remplacée par l'autre qui vient trop, le type de Trousselou, la résignation pour ainsi dire, *minéralogique* de l'amant qui trompe et qui a trompé sont autant de très charmantes choses. Je souhaite à Merki de découvrir, et de nous découvrir, beaucoup de Margot semblables et je ne crois point me faire illusion en lui prédisant un très réel succès de librairie, après le succès *littéraire*, toujours si décevant.

La rue Amoureuse, par Maurice Beaubourg. Cette rue chaude pourrait bien être celle où doivent passer tous les civilisés, qui, malgré les lois, les usages et les préjugés, en reviennent aux bonnes petites heures bestiales, d'autant plus marquantes en la vie sociale ou humaine qu'elles sont plus... obscures. Passage éternel de la tenue à l'incorrection, chemin de l'oubli de toutes les contraintes... par corps. Maurice Beaubourg possède au plus haut degré le don de l'ironie, mais il soutient

la note comme il veut et autant qu'il veut, ce qui est rare. Il ne se contente pas d'une satire à effet, du *morceau*, il ose toute l'œuvre dans le même ton, ce qui est, généralement, très difficile, pour ne pas dire impossible. Avec un tact délicat il sait vous faire songer à ce qu'il n'a pas dit, et sous sa feinte naïveté d'enfant sage qui répète une leçon, il vous apprend des choses que les *parents* ne connaissent même pas. Maurice Beaubourg serait un auteur moral, une espèce de petit La-bruyère de ce siècle, s'il possédait la pureté d'intention, mais, soyez tranquille, Mesdames et Messieurs, il descend, lui aussi, dans la rue Amoureuse pour y montrer, du doigt, les membres de toute la confrérie des hypocrites, et comme théâtre, genre Karagueuz, ça ne laisse rien à désirer. A signaler, parmi tous les portraits d'originaux d'Avillard-Avillon, ce charmant médaillon du petit rustre qui se jette à l'eau après avoir perdu son maître pour avoir voulu le sauver, exquise petite silhouette fragile passant dans une rue cynique et sinistre comme passerait une branche de clématite au-dessus d'un mur tout taché d'ordures.

Avec le feu, par Victor Barrucand. Un des bons livres romanesques écrits sur l'anarchie. De plus un des rares livres écrits en langue française sur ce même brûlant sujet. Le type de Robert, ce garçon à bouche mince qui passe dans les milieux d'art où l'on parle du feu sans le connaître, porteur vraiment du feu sacré qu'il va éteindre avec sa propre vie dans l'eau après avoir obtenu la fortune, est d'une solide et belle conception. Le musicien, l'auteur d'une *Mélusine* injouable, toute sa famille, sa fille si belle et si naturelle dans son rôle d'égoïste pure, les gens de lettres comme Meyrargues, les gens de proie comme Mariette si gracieusement et si librement amoureuse, sont des être vrais, sans aucune aventure qui gêne leur évolution fatale ; ils ne font que ce qu'ils doivent faire : ils jouent avec le feu et Robert va en mourir fatalement, car le feu qu'il croit avoir jeté, une nuit, dans la Seine, il l'a gardé au fond de son cœur blessé par les normales trahisons. C'est le feu sacré de ceux qui rêvent la gloire ou désirent follement servir les grandes causes. On triomphe ou l'on sombre corps et âme. Heureux ceux qui peuvent, en s'en allant, serrer sur leur poitrine la dernière et humble fidélité d'un chien !

Le Camorra, par Hugues Rebell. Il me serait plus facile, et surtout plus agréable, de détailler ce que l'auteur *a voulu*

faire que de vous donner le compte-rendu de ce livre extraordinairement intempestif. La *Camorra*, c'est la police des assassins mise en regard de la police du gouvernement. L'œuvre, toutes les œuvres, prose ou vers, de l'auteur nous représentent les lois *littéraires* en face des lois bourgeoises. Ça vous est égal qu'à Naples du temps où François II... Oh! Parfaitement! Moi aussi, mais vous devez savoir que Naples est *comme une amoureuse qui aime battre et à être battue!* Or, l'habileté, une habileté féroce de l'auteur, est d'avoir bien compris que le boulevard (il existe, je crois, un boulevard qui lit) est exactement dans les dispositions d'esprit de Naples... *d'où nous vient tout le mal.* Le beau bandit Ascalona, la fille d'Albion dénommée Helen, froide, mais perverse, Dom Prina, Dom Natale, Fortiguerri, Scamler, Malaspina et tous les autres ne sont, au cours de ce roman forcené, que pour administrer une raclée au boulevard qui ose encore lire. La manière de ces fantoches est d'une simplicité merveilleuse : on prend, au premier chapitre, un lieutenant de bersaglieri qui n'a ja-ja-ja-mais voyagé et on le promène de maisons nobles en trattoria, d'alcôves en placards et de ruelles infectes en infectes ruelles, on viole, on étripe, on rosse et on baise jusqu'à ce que tout le monde soit mort, particulièrement les femmes. Et puis, on ferme!

Cette littérature a un vague rapport avec le gant de crin. Je suis d'ailleurs pour le gant de crin, mais avec peu de crème d'amandes. Maintenant, il y a, sans rire, un noble effort à tenter : la rénovation du beau feuilleton littéraire du temps d'Alexandre Dumas. Je ne sais si Hugues Rebell y songe, mais il y va tout droit; seulement il lui faudra se dépouiller encore de beaucoup de préjugés, par exemple, celui *de l'esprit.* Le Français d'aujourd'hui n'aime que l'absurde, l'esprit lui représente une pierre bien inutile dans la mare fétide et noire de son goût grenouillant; je conseillerai donc à l'auteur de la *Camorra* de ne pas trop user de ce condiment et le reste passera mieux.

Madame Baringhel, par Jean Lorrain. Le boulevard est encore amateur de petits scandales mondains pimentés de vague snobisme et de quelques aventures de mœurs tout autres que mondaines. C'est encore plus près de l'entendement bourgeois que les aventures d'Ascalona, et on y risque moins de s'apercevoir que si on a soif de raclées napolitaines, on n'a pas du tout la connaissance de son histoire d'Italie. Mme Ba-

ringhel, ancienne provinciale déniaisée par Jean Lorrain lui-même, se secoue au milieu de ses pérégrinations dans les villes chaudes comme une petite folle dans une stalle du Nouveau-Cirque Elle boit de l'absinthe, cueille des iris noirs, et fanfreluche dans les meilleures maisons absolument comme... dans un fauteuil. Naples, Alger, Tunis, les bords de toutes les mers, et les cancans de toutes les fêtes, elle a tout dans sa poche et elle est d'une philosophie touchante au sujet des mœurs de la ville et des villégiatures. Beaucoup trop d'esprit, naturellement, pour que ce soit lisible, dans le mauvais sens du mot, mais encore plus de réclames, hélas! pour que ce soit littéraire dans le bon sens de ce gros adjectif. D'ailleurs, c'est peut-être l'éditeur qui les y a ajoutées! Jean Lorrain, en outre, nous annonce : *le Jardin des complices*. Voilà une autre réclame (avances sur titres, valeur de tout repos!) que je trouve adorable! Qu'on se la passe, hein! C'est du Lorrain de derrière les fagots!

Histoire de Masques, par le même. Quelques-uns des plus jolis contes de Lorrain sous une couverture bleu tendre où l'on voit le masque de De Max effleurant celui de Maurice Barrès déguisé en bandeaux à la vierge.

Les fleurs de la passion, par Gustave Kahn. Autre couverture de joie, fleurie de passiflores par l'habile et rutilante touche d'Henry Detouche qui s'y connaît en pas espagnols. Sous cette guirlande rose et rouge saigne un petit cœur de femme exotique réfugié dans la chaleur factice des demi-salons *petits nègres* de Paris. Rita est un oiseau de paradis, mais André s'occupe de sciences et les sciences sont les maîtresses du cerveau, elles usent bien vite un amoureux. Rita meurt auprès d'un autre amoureux plus patient, plus constant et tout aussi indifférent en somme. Cette histoire serait banale sous n'importe quelle plume. Gustave Kahn, avec son rare talent d'ironiste, sa soudaine et triple vision charnelle, spirituelle et philosophique de la vie, en fait une œuvre très complète, sans les prétentions du gros roman étude de mœurs, et avec l'essence capiteuse nécessaire à toute respiration de blasé. Lire les conversations entre ce petit monde exotique ou parisien, lire surtout le portrait d'une certaine reine chassée par son peuple et l'histoire du surmenage amoureux de ce peuple, lire le passage burlesque et très calme cependant des bombes de fer-blanc. Le style de l'auteur prend des souplesses inattendues et se complaît à des trouvailles. Ce n'est plus

l'habit cérémonieux et un peu raide d'antan, c'est l'aisance, et sans quitter la distinction suprême et le bon choix du geste, c'est enfin la poignée de mains cordiale du maître de maison qui dit au lecteur : « Si j'aimes musées mystérieux, mes galeries un peu sombres pour amateur d'art, voici mon salon, une pièce très accessible où je fais entrer tout le monde sans abdiquer mon originalité. Qui peut plus peut moins, c'est-à-dire autrement. »

Dans l'Ile, par Henry Maubel. Je n'ai pas l'intention de deviner de quelle île on veut parler. Je me promène parmi des fleurs, autour d'une jeune fille,et on entend rire ou pleurer dans le vent, d'autres petites invisibles, les *Psychélides*, qui sont comme un pollen de jeunes créatures écloses, femmes d'intentions, se tamisant dans de la lumière. Ghislaine est la sœur de Joël, Joël est le frère de Ghislaine. Des cloches sonnent chaque fois que l'on voudrait savoir... Comprendre est souvent une brutalité. Tout est rayon, douceur, paysage vaporeux, prime-jeunesse qui s'effare devant la jeunesse de l'adolescence, presque une vieillesse en face de l'autre. Il y a de la musique, une féerie latente et des soupirs de pâmoisons discrètes. Quand Ghislaine a fini de rêver,elle se réveille plus femme, comme blessée, et son frère ose à peine l'embrasser plus fort. Régal de délicats, ce livre, mais combien sont-ils, les délicats?

La Solution, par Jean de la Brète. Une jeune orgueilleuse mal mariée qui finit par trouver Dieu sous l'homme. Le mari meurt et l'épouse entre au couvent. Cela paraît plus simple que prendre un amant, qui ressemblerait certainement au mari. Livre grave sans adultère, même légitime.

Zoby, par Henri Gréville. Un très attachant roman assez loin de la manière un peu terne et trop... mondaine de l'auteur. Zoby est une petite violoniste, ayant du sang de tsigane dans les veines, qui corrompt le pauvre cerveau d'honnête homme d'un maître de chapelle de Gand, José Tarragone. La silhouette du frère de la petite, un enfant qui meurt en chantant au lutrin, est une très jolie chose à la fois pure et perverse, peu appuyée, très, mais très littéraire sinon réaliste. La figure de l'épouse, celles des grands enfants dévoués, de l'ami, un peu brusque, de la maison sont des plus réussies. Vers la fin du livre une fort belle scène, simple et triste, quand le père meurt gâteux, après avoir fait le malheur de toute sa famille et qu'il demande si on a quelque chose à lui

reprocher. Alors, la mère aux cheveux blanchis par la douleur, la fille désespérée, le grand fils navré répondent tous dans une entente vraiment grande : « Non, tu ne nous as jamais fait de peine. » Pendant ce temps, Zoby joue du violon et racle pour d'autres la corde sensible.

Les histoires risquées des dames de Moncontour, par François de Nion. L'auteur semble trouver décidément sa voie nouvelle dans le langage des grands siècles et c'est une joie de le suivre en les mille méandres capricieux de la vraie galanterie française. Il dit leste, mais avec une retenue toute chevaleresque qui nous emporte un peu loin de notre assez sale époque. A citer : *L'adultère légitime* un petit modèle en le genre *esprit de caste*.

Drames de famille, par Paul Bourget Des nouvelles sérieuses qui seraient ennuyeuses si on n'était pas pris tout de suite par une sorte de solidité de trame qui ne se trouve guère que dans l'œuvre du Maître en question. Moi j'aime ça comme le pot au feu, et c'est bien aujourd'hui le pot au feu français par excellence...un plat que l'Europe nous envie!

Une flambée d'amour, par Masson-Forestier. Cet écrivain, très magistrat, connaît à fond certaines misères de la vie, mais il n'est pas fait pour plaider la cause de l'amour, semble-t-il, parce que l'amour a l'air de l'étonner et son aventure de ville d'eaux,pour si spirituellement contée qu'elle soit, est un peu banale,

Les Mancenilles, par André Couvreur. Ecrit dans une très louable intention médicale, ce gros roman est bien capable de faire sourire les jeunes lecteurs qui le liront. Sachez que les Mancenilles, ces fleurs du Mancenillier, arbre vénéneux, ce sont les jolies filles atteintes de certains bobos.Mais, chut! Allez lire dans l'ombre et le silence du cabinet, vous m'en direz des nouvelles... et vous saurez pourquoi nos ministres deviennent fous !

Amour d'artiste, par André Foulon de Vaulx. Je proteste, si on veut bien me le permettre, au nom des artistes.Ce sont eux qui font le moins d'enfants. . sans le savoir. Or, ce peintre un peu grossier, qui met à mal une jeune fille qu'il prétend aimer et ne se doute du tort par lui causé qu'en apprenant la mort de sa maîtresse, me paraît un simple commis voyageur... Un artiste, même en amour, ça, jamais.

Le Fruit défendu, par Joseph Bouchard. Adultère et mœurs de province. Chasseurs, docteurs et viveurs de petit

pays. Un curieux type de prêtre qui assassine par désir du fruit défendu, seulement, mais se condamne et expie. Joseph Bergerette, vieil époux sensible et aveugle, est une amusante personnalité de vaudeville. Peut-être, à la fin, des longueurs dans le journal du jeune médecin qui coupent mal l'intérêt du livre.

Le Droit chemin, par Gustave Guesviller. Où il est démontré que l'adultère est une chose normale qui évite bien des malheurs, sinon au mari, du moins à la femme. J'aime assez les romans, gravement écrits, qui donnent tous les pires résultats à la meilleure morale. L'amour étant une passion, on ne peut que le traiter par la passion, c'est évident, mais les maris ne meurent pas tous à point... alors le *Droit chemin* est peut-être encore le plus sûr.

Le docteur Verny, par Victor de Marolles. Roman rempli d'agitations politiques et financières. Le docteur Verny se suicide après avoir contrarié beaucoup de gens et aussi sa fille. Quelques détails sur les cérémonies maçonniques ne manquent point d'intérêt, surtout la petite chanson.

Madame Tartarin, par Henriette Besançon. Joyeux livre et joyeuse famille, où il y a le type toujours si amusant du *farceur pour dames*, un Monsieur dont l'introduction dans les maisons de petite bourgeoisie fait l'effet d'un sternutatoire. Tout le monde se marie à la fin, même Mme Tartarin, histoire de n'en pas perdre l'habitude. La petite note mélancolique est représentée par une fillette malade... que l'amour guérit. De l'esprit, et, chose étonnante, c'est une femme qui ose écrire ce livre gai, sentant bon la jovialité franche et pourtant propre.

Millionnaire, par Jean Charlette. Un roman pour jeune fille. Une demoiselle reçoit des millions en récompense d'une bonne action de son père, et elle en profite pour épouser un monsieur qui a une jambe de bois. Appelons cela un bâton dans les roues de la fortune et félicitons les nouveaux mariés. Seulement, moi, féroce, j'aimerais à écrire pour les jeunes filles qu'il ne faut jamais épouser d'infirme parce qu'en général ils sont méchants malgré toute la bonne grâce qu'on met à les aimer.

Du triste au gai, par Jacques Normand. Une intéressante nouvelle, un peu hardie, parmi d'autres très spirituelles, intitulée : *Père?*

Rhodène et Corusculus, par Jacques des Gachons. Sous

un petit vitrail plein d'une jolie lumière mauve, une légende contée dans le style tendre et simple du *Prince naïf*. Les illustrations du frère de l'auteur sont fraîches et coulent parmi le texte comme eau de source sur la prairie.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Œuvres complètes de Paul Bourget : *Critique*. I. *Essais de psychologie contemporaine* (Plon), 7.50. — *Critique*. II. *Etudes et portraits* (Plon), 7.50. — Emile Faguet : *Gustave Flaubert* (les grands écrivains français) (Hachette), 2 fr. — André Hallays : *En flânant* (Société d'édition artistique). — Pierre de Bouchaud : *Sur les chemins de la vie* (Lemerre), 3.50. — *Michel-Ange à Rome* (Lemerre), 2 fr.

Chaque étude augmentée d'appendices parfois aussi importants que l'étude même, les **Essais de psychologie contemporaine** de M. Paul Bourget viennent de nous être représentés sous leur forme définitive. Il fallait sans doute cette réimpression pour nous faire souvenir que depuis les études de Sainte-Beuve, et celles surtout de Taine, ces « Essais » étaient avec ceux, plus tard, d'Emile Hennequin les seules œuvres de critique véritable et vivante que notre génération eût connues. J'entends une *œuvre*, c'est-à-dire une suite d'examens désintéressés qui ne soient pas étrangers l'un à l'autre, mais qui approfondissent l'un par l'autre la pensée et la sensibilité humaines, et dans leurs manifestations littéraires encore pour nous agissantes. La critique n'est point créatrice qui se contente de revenir sans cesse sur nos pas, qui se borne à enguirlander, à étouffer de son lierre parasite les consécrations de la gloire, qui non seulement ne s'efforce point de découvrir et d'assurer les diverses tendances ou les formes actuelles de notre esprit, mais au contraire qui applique tous ses soins à les taquiner, à les déchiqueter, — à les ignorer. Or, on sait trop que pour nos universitaires, bientôt tous académiciens, la critique n'est qu'une application plus ou moins ingénieuse du ressassement, une arme plus ou moins loyale de combat, une forme plus ou moins érudite de la chronique, et toujours un sautillement de l'esprit, jamais une pénétration de la sensibilité.

C'est par cette double faculté de sentir et de comprendre que M Paul Bourget fut un remarquable analyste, sans recherche de sourires ni surtout de cabrioles. Grâce à sa sensibilité, nul n'a mieux que lui dégagé les moyens d'art et de

style dont les Renan, les Flaubert, les Goncourt, composaient leur originalité extérieure. La finesse intellectuelle n'y suffit point, il faut *sentir*. Voyez par exemple le **Gustave Flaubert** de M. Faguet : il est impossible de s'efforcer à une perspicacité plus aiguë, à travers même une très grande admiration, et cependant de donner moins le sentiment de son auteur. Ce sont des analyses de collège, littérales, familières et froissantes. M. Faguet ne se retient même pas, çà et là, de corriger. Il juge, il jauge. Quand il admire, c'est qu'il discerne, qu'il approuve, ce n'est pas qu'il aime, qu'il vibre, qu'il ait le tremblement du plaisir. M. Bourget, lui, laisse sa joie se trahir pour que nous aimions mieux ce qu'il aime. Il a un don très rare : il est clairvoyant et impartial sans cesser d'être admiratif ; il est à la fois positif et impersonnel. Le ton de ses études a je ne sais quoi de convaincu, de fervent, qui enveloppe bien les amis et les maîtres de l'atmosphère chaude si nécessaire à toute communication.

Toutefois, la plupart des points de vue auxquels M. Bourget s'est placé ne seraient guère ceux de notre génération et du moment. Nous ne nous serions arrêtés ni sur le « décadentisme » de Baudelaire, ni sur le « dilettantisme » de Renan, ni sur le « nihilisme » de Flaubert, ni sur le « nervosisme » des Goncourt, ni sur le « cosmopolitisme » de Stendhal, ni sur le vain problème des rapports de la science et de la poésie à propos de Leconte de Lisle ou de M. J. M. de Heredia. Il nous eût semblé que leurs œuvres demeuraient pour écarter justement ces gestes tout extérieurs de leurs parades sociales et morales, et que sous l'angle de la beauté ou de la pensée pure ces gestes apparaissaient comme de négligeables contingences. Nous n'eussions pas tiré de tant d'intensité intellectuelle que des signes de maladie ou de faiblesse ; nous eussions montré envers ces maîtres une tendresse moins douloureuse ; nous leur eussions témoigné une reconnaissance virile qui ne se fût pas effrayée des sources de joie nouvelle qu'ils avaient offertes à nos sens, d'indépendance à notre pensée. Ni la mélancolie, ni le pessimisme de leurs œuvres n'eussent été retenus par nous comme des dissolvants, mais au contraire comme de véritables ferments d'énergie et de passion ; ce que ces états d'âme, après tout, avaient été déjà pour l'*exubérance* de la vie romantique : on l'oublie trop.

Quoi qu'il en soit, lors de la première impression de ses « Essais », M. Bourget les avait bien présentés en psycholo-

gue, c'est-à-dire en analyste d'esprit vraiment scientifique qui sait que, pour se permettre de conclure, il faut attendre que les moindres conséquences soient non seulement déterminées mais révolues. Aujourd'hui il a cru devoir en tête des « œuvres complètes » aboutir à une affirmation. « Pour ma part, — écrit-il, — la longue enquête sur les maladies morales de la France actuelle, dont ces Essais furent le début, me contraint de reconnaître à mon tour la vérité proclamée par des maîtres d'une autorité bien supérieure à la mienne : Balzac, Le Play et Taine, à savoir que pour les individus comme pour la société, le christianisme est à l'heure présente la condition unique et nécessaire de santé ou de guérison. » Voilà ce qu'au bout de deux cents ans d'efforts philosophiques, de cinquante ans à peine de découvertes ou plutôt (ce qui est plus important) de méthodes scientifiques, de vingt ans au plus de cacophonies éducatrices, c'est-à-dire après un temps d'expériences indépendantes presque nul par rapport au développement humain, voilà ce qu'une intelligence lucide, des mieux avertie, ose, pour quelques impuissances ou déchéances de l'action, proclamer une vérité ! Je n'ai pas la place ici d'énumérer les multiples raisons qui pourraient nous faire récuser (sur ce point spécial) les trois illustres autorités de M. Bourget. Mais cette confiance dans le christianisme est vraiment inconcevable. Songe-t-on qu'après avoir été le maître absolu de l'Europe pendant dix siècles, sans la Révolution qui s'est levée en partie contre lui, les principes chrétiens fondamentaux n'auraient pas eu d'applications sociales ? Car enfin c'est un fait : en abandonnant la question politique et à ne considérer que son côté moral, la Révolution réalisa, en partant de principes opposés, ce que dix siècles autocratiques de christianisme n'avaient même pas tenté : suppression de l'esclavage, égalité de la justice et des droits, etc. Ce fut même, depuis, avec l'appui du christianisme qu'on fit avorter la plupart des premières réformes.

M. Bourget donne donc la main à M. Brunetière, à M. Rod, à M. Lemaître, à M. Doumic, à leurs semblables, à ce clan d'universitaires régressifs pour qui l'abdication de toute indépendance est aujourd'hui de nécessité vitale, et qui ont vu la maladie partout, lorsque la maladie n'était qu'en eux, dans leur impuissance à supporter l'enseignement fort des maîtres, dans leur effroi puéril devant l'oscillation des actes ! Ils ont tout fait pour rompre de leurs cris le ferme silence créateur

de la science, pour jeter à terre l'essor de l'art. Contre les poètes, contre les savants, ils ameutent l'attente des foules, — seuls fauteurs de banqueroutes qui ne sont que celles de leur esprit.

Il est triste de compter maintenant M. Bourget au rang de ces négatifs qui ne comprennent ni ceux qui les précèdent, ni ceux qui les suivent, ou ne les comprennent que pour les condamner. Il est impossible que sa délicatesse n'en ressente quelque malaise, qu'il ne trouve déjà dur le châtiment d'un article comme celui de M. Doumic. — Mais une autre fois je reviendrai plus en détail sur cette question à propos des *Discours de combat* de M. Brunetière.

§

Voici de ces livres-répertoires, de ces livres-magazines contre lesquels je ne cesserai de protester. Qu'on fasse un volume de diverses études de même ordre, cela est non seulement légitime, mais nécessaire, tandis que faire d'un livre un « journal », et plus compact, une « revue », et au même degré hétérogène est vraiment excessif. Puis comment les auteurs ne se rendent-ils pas compte qu'ils enlèvent toute portée à leurs essais confondus par le même lien du hasard? Ces essais ne sont-ils pas perdus dans ces sortes d'ouvrages, comme s'ils n'avaient pas quitté les périodiques d'où ils sortent ? Naguère, on laissait le soin d'en former de semblables à ses héritiers. Il faut croire qu'on ne veut ou ne peut rien leur abandonner aujourd'hui.

Ainsi M. André Hallays, — un de nos meilleurs critiques parce qu'il n'est pas uniquement *littéraire*, parce qu'il ne se contente pas d'aiguiser son esprit sur les choses, mais parce que, tout en souriant, il les enveloppe d'une sensibilité très personnelle dont la délicatesse ne se détache de rien, — M. André Hallays nous promène **En flânant** des *Temps du Panama* aux *Pèlerinages raciniens*, des *Folies-Bergères* à la *maison de Gustave Moreau*, etc... alors que la partie la plus considérable du volume est composée d'impressions de voyage qui à elles seules eussent suffi délicieusement à l'intérêt du livre entier. M. Hallays n'eût sans doute pas eu beaucoup à attendre pour que ses impressions fussent plus nombreuses et formassent une œuvre complète, si originale par la finesse, par la justesse des notations d'art, par le sentiment nuancé des paysages, par le sourire d'ironie douce dont il dégage les

mœurs et les gens. Mais comment aller retrouver « en flânant », sous ce titre de voyageur peu passionné, la victorieuse réponse à l'article de M. Jules Lemaître intitulée : « de l'influence des littératures étrangères ? » Comment y découvrira-t-on un des plus parfaits morceaux de critique des derniers temps, où M. Hallays démontre avec évidence que « les littératures ne seront pas moins *nationales* parce que leurs idées tendront toujours à être plus *européennes* » ? Cette étude, au lieu de former l'assise solide d'une suite d'études « européennes », sera désormais les pages perdues d'un livre-magazine, châtiment excessif d'un trop rapide brochage et que, dans une bien petite mesure, hélas ! je suis heureux d'atténuer.

Et « en flânant » aussi nous conduit M. Pierre de Bouchaud **Sur les chemins de la vie**, *en province, à Venise, dans le Vaudois*, chez les peintres anglais, chez des romanciers et des poètes. Cependant il faut bien s'arrêter « sur les chemins de la vie », et je ne puis que m'en tenir à deux études très intéressantes sur *Clair Tisseur* et sur *Charles Reynaud*, en louer les développements excellents, les analyses substantielles complètes. — Clair Tisseur fut ce poète timide et cet indépendant érudit qui laissa de *Modestes observations sur l'art de vérifier* à la fois sagaces et inconséquentes, écrites de plus avec une affectation de familiarité insupportable. M. de Bouchaud critique peu, il se contente d'exposer. Mais les « observations » de Clair Tisseur en appellent de fondamentales, car elles accumulent presque toutes les erreurs « métriques » qu'on puisse commettre contre le « rythme ». — Charles Reynaud fut cet ami admirable sans lequel la *Lucrèce* de Ponsard n'eût peut-être jamais accouché (si je puis ainsi parler d'une aussi chaste personne) de sa retentissante renommée. Ponsard, en brave provincial, se contentait de se promener avec elle à la campagne. C'est son ami Reynaud qui l'amena à Paris, qui la produisit dans les salons, puis qui eut tous les derniers ennuis de la sage-femme sans avoir eu les plaisirs de la paternité. Charles Reynaud fut le type de l'ami littéraire, enthousiaste, honnête et droit. M. Pierre de Bouchaud a raison de le ranger parmi les « disparus » ; on en cherche en effet vainement des représentants dans notre génération. Peut-être y en a-t-il ? Seulement, ils n'entendent pas rendre à la postérité, sans doute, d'aussi mauvais services que Charles Reynaud. Et ils trouvent cette excuse dans leur cœur qu'ils sont trop les amis de l'avenir pour rester ceux du présent....

Que M. de Bouchaud n'a-t-il joint à sa très belle étude sur **Michel-Ange à Rome** les diverses pages d'art de son livre augmentées encore de quelques autres ! Au lieu d'une brochure et d'un volume un peu bariolé, nous eussions possédé trois ouvrages de mérite : un d'essais sur l'art, un d'études littéraires, un d'impressions de voyages. Décidément, les écrivains sont trop ménagers de notre plaisir.

ROBERT DE SOUZA.

PHILOSOPHIE

La Constitution du monde: dynamique des atomes, nouveaux principes de philosophie naturelle, par Mme Clémence Royer ; in-8° 795 p., Paris, Schleicher, 15 fr. — *Introduction à la vie de l'Esprit*, par Léon Brunschwicg; in-18 de la Bibliothèque de philosophie contemporaine, 175 p., Paris, Alcan, 3 fr. 50.— *Le Rire*, essai sur la signification du comique, par Henri Bergson; in-18 de la Bibliothèque de philosophie contemporaine, 204 p., Paris, Alcan, 3 fr. 50. — *La France au point de vue moral*, par Alfred Fouillée ; in-8° de la Bibliothèque de philosophie contemporaine, 402 p., Paris, Alcan, 7 fr. 50.— *La Généalogie de la Morale*, par Frédéric Nietzsche, traduction de Henri Albert ; in-8°, 286 p., Paris, Mercure de France, 3 fr. 50.

Madame Clémence Royer n'est pas seulement la première et savante traductrice de Darwin ; elle est un penseur original. Son livre sur la **Constitution du monde** est un nouveau *De natura rerum* élevé à la gloire de l'atomisme. L'atomisme de Mme Royer n'est pas l'atomisme timide de la science positive, c'est une doctrine philosophique hardie qui descend aux moindres détails et qui prétend décrire la structure de l'invisible, ou du moins de ce que nul œil n'a aperçu jusqu'à présent. Je n'entreprendrai pas d'en faire la critique ; la multiplicité des hypothèses sur lesquelles elle repose exigerait un trop long examen. Je demanderai seulement si une cosmologie de ce genre répond bien aux besoins de la pensée contemporaine. L'atomisme, comme on l'a démontré récemment de façon péremptoire (MM. Pillon et Hannequin, notamment, le premier dans son *Évolution de l'atomisme*, le second dans sa thèse sur *l'Hypothèse des atomes*), se réduit aujourd'hui de plus en plus à un symbolisme, dont la science a besoin pour construire une idée rationnelle de la réalité physique, mais dont elle ne garantit nullement la vérité en soi, c'est-à-dire en tant qu'elle représenterait cette réalité. Même si on laisse de côté les contradictions inhérentes à la notion de l'atome, qui, à elles seules, devraient inspirer de la défiance, on com-

prend qu'en reconstruisant l'univers avec des atomes on ne trouvera dans cette synthèse que ce que l'analyse y a mis, des petits corps, des pressions, des vitesses et des mouvements. La matière donnée à la connaissance est autrement riche. Il est vrai que Mme Royer, renouvelant l'entreprise de Lemaire, philosophe obscur, mais non sans mérite, du commencement de ce siècle (1), croit pouvoir expliquer aussi la vie et la sensation par la sensibilité élémentaire des atomes, qui naîtrait à leurs plans de contact. Nous voici donc revenus à une manière de voir qui date des anciens Ioniens. Pour y adhérer, il faudrait reprendre la mentalité des âges primitifs de la spéculation ; — il faudrait surtout oublier la philosophie critique. Mais Mme Royer n'hésite pas, et pour cause, à jeter l'anathème sur Kant. Avec Royer-Collard, elle estime que la doctrine de la subjectivité de l'espace est mère du scepticisme le plus incurable. Peut-être. Et elle ajoute que l'idéalisme kantien n'a guère servi qu'à l'orthodoxie religieuse et « qu'il a été adopté avec enthousiasme et ferveur par toutes les Eglises ». Ici, je crois qu'elle se trompe gravement. Qu'elle aille plutôt le demander à Rome.

§

L'Introduction à la vie de l'Esprit est une intéressante tentative d'exposition de la philosophie sans démonstrations, ni discussions. « Des siècles de spéculation profonde et raffinée ont précisé la conception de la philosophie et l'ont simplifiée. La philosophie n'a plus la prétention de dépasser ou de supplanter la science ; elle est la réflexion méthodique de l'esprit sur lui-même. La vérification en est indépendante de l'initiation dialectique ou de l'érudition historique ; elle ne réclame que le témoignage intérieur de l'être pensant, et, au besoin, elle crée elle-même ce témoignage en donnant à l'être conscience de sa vie spirituelle. » (Préface.) M. Brunschwieg avertit ainsi le lecteur qu'il ne doit pas chercher dans ces pages un cours de philosophie conçu dans la forme classique, où trop souvent les raisonnements superficiels escamotent les problèmes, mais plutôt une sorte de méditation à haute voix, un dialogue du penseur avec sa pensée. Voici les cinq points de cette méditation. La vie spirituelle apparaît d'abord à la réflexion sous l'aspect de la conscience sensible, intellectuelle, affective.

(1) *Initiation à la philosophie de la liberté*. Paris, 1843.

Dans la représentation, dans l'action, dans le sentiment, l'esprit s'affirme comme l'individu incessamment transformé et cependant identique, dont l'existence s'oppose à l'existence de l'univers. Avec la vie scientifique commence pour l'intelligence le long travail qui a pour but de réduire à la connaissance rationnelle l'opposition de l'univers et de l'esprit. La vie scientifique est l'alternative perpétuelle entre l'erreur et la vérité. En en prenant conscience, l'esprit prend conscience de la raison qui est en lui, et, s'élevant jusqu'à l'unité, qui est le ressort de toute compréhension, il absorbe en lui l'esprit de l'humanité. Il quitte la sphère de l'individuel et, pour la première fois, il s'associe à l'esprit collectif. Ce mouvement de l'individuel vers l'universel, cette initiation de l'esprit de l'homme à l'esprit de l'humanité se poursuivent et se complètent par l'Art. La vie esthétique est, avant tout, sympathie et oubli de soi. Par la contemplation du beau, le monde et la pensée se compénètrent plus profondément encore que dans la possession du vrai. La vie esthétique engendre en nous la vie même de l'humanité.

La vie morale ensuite précise et enrichit la notion de solidarité que la vie esthétique a fait apparaître. Comme la vérité scientifique, la vérité morale transforme l'âme où elle naît. Dans la vie morale, la synthèse de l'*un* et du *plusieurs* est complète. Tout progrès de la vérité morale entraîne une réalisation plus complète de l'humanité. Toutefois, en vivant de cette vie supérieurement humaine, l'esprit n'a pas encore atteint la compréhension la plus parfaite à laquelle il puisse prétendre de sa nature et de sa loi. Il faut que l'idéal qu'il a entrevu au cours de sa marche vers le vrai, le beau et le bien, que cet idéal, qui est le principe spirituel lui-même, ne se réduise pas à une vérité abstraite, mais qu'il pénètre l'âme et la fasse participer à lui. Il faut, en un mot, que la volonté de perfection spirituelle devienne le ressort de tous nos actes et de toutes nos pensées. C'est là la vie religieuse, dans son essence éternelle. « Alors, vivant dans notre idéal, et nous en entretenant avec nous-mêmes, nous connaissons le sentiment de sécurité profonde et de repos intime qui est l'essence du sentiment religieux et qui n'est autre que la pureté absolue de l'esprit » (p. 175).

§

Le livre de M. Bergson sur **Le Rire** est la réunion d'articles précédemment publiés dans la *Revue de Paris*. A quel

principe rattacher la diversité des objets qui font naître en nous le rire? Il s'agit moins d'expliquer *pourquoi* l'on rit, ce qui paraît dénué de sens, que de pénétrer la nature du comique. Pour comprendre le rire, il faut le dégager de l'abstrait, le replacer dans son milieu propre, qui est la société. Le rire doit répondre à certaines exigences de la vie en commun. De là cette première définition : le rire est un geste social. Tout objet, pour provoquer le rire, doit satisfaire à trois conditions fondamentales : il doit être humain ou éveiller l'idée de l'homme. Il n'y a pas de comique en dehors de ce qui est proprement humain. En second lieu, l'objet comique ne peut agir que dans un milieu d'indifférence. Le rire est affaire d'intelligence pure « Le comique exige, pour produire tout son effet, quelque chose comme une anesthésie momentanée du cœur. » Enfin, l'effet comique se produit partout et dans toutes les circonstances où, les deux premières conditions étant réunies, l'automatisme de la matière ou de l'habitude vient se heurter à la spontanéité de la vie. *Du mécanique plaqué sur du vivant* » (p. 39), voilà la formule générique et simple de toutes les espèces de comique. L'auteur l'applique successivement à l'étude du comique physique et du comique intellectuel, du comique des figures et des formes, des situations, des mots et des caractères. Au cours de ces analyses, le principe se complique et se diversifie, mais reparaît toujours réductible à sa simplicité initiale et toujours aussi fécond et aussi vrai. Je ne crois pas qu'on ait jamais réussi à jeter plus de lumière sur cet obscur problème du rire, qui a fait le désespoir de tant de psychologues. Non que les solutions proposées avant M. Bergson soient toutes erronées, mais aucune n'atteint l'ampleur et la généralité de la sienne. Je tiens cet essai sur le comique pour un des plus heureux, des plus scientifiques et des plus philosophiques, parmi ceux qui ont eu quelque retentissement, et le premier qui pose le problème sur son véritable terrain, le terrain sociologique.

En passant, M. Bergson touche à l'esthétique en général. La métaphysique de *Matière et Mémoire* doit logiquement conduire à une conception de l'art qui laisse définitivement de côté, comme inexacte, la doctrine traditionnelle de l'idéalisme platonicien. « L'art vise toujours l'individuel » dit, M. Bergson. C'est l'antithèse de la règle classique, suivant laquelle il n'y aurait d'art (comme de science) que du général. Idée neuve — que l'on rencontre déjà, mais voilée, chez

Maeterlinck, peut-être même aussi chez Zola — et idée bien moderne de l'art.

§

M. Fouillée établit le bilan de la **France au point de vue moral**. Il examine d'abord les conditions faites à la société française contemporaine par la triple crise politique, morale et religieuse qui sévit chez nous avec plus d'intensité que nulle part ailleurs en Europe. Il montre comment ces conditions favorisent malheureusement les causes de décadence et de ruine qui menacent la nation; l'énorme et funeste puissance de la presse, devenue une industrie et n'obéissant plus qu'à des intérêts le plus souvent bas, l'accroissement inquiétant de la criminalité juvénile, l'alcoolisme et la dépopulation. Il croit d'ailleurs à l'efficacité des remèdes. Il préconise l'organisation de l'éducation publique, l'introduction dans l'enseignement des sciences morales et sociales, l'enseignement philosophique et humanitaire, au lieu de l'enseignement strictement pratique et utilitaire vers lequel les programmes convergent aujourd'hui. M. Fouillée compte en somme sur la philosophie sociale pour régénérer la mentalité française. Après le XVIII[e] siècle, qui fut révolutionnaire et français ; après le XIX[e] siècle, qui a été réactionnaire et anti-français, il nous fait espérer un siècle plus proprement humain, le siècle des réformes sociales, dans lequel les idées révélées au monde et incomplètement élaborées par la France depuis cent cinquante ans verront enfin leur réalisation s'effectuer par une application plus conforme aux faits. M. Fouillée croit à l'avènement du règne de l'Humanité. Il est bien dans la tradition des encyclopédistes, reprise ensuite par Saint-Simon, puis par Comte; tradition éminemment française. Mais son optimisme, très noble et réconfortant, n'est pas aveugle. Il n'ignore aucune des tares de l'époque actuelle et il les met franchement en évidence. C'est par là surtout que son livre est une action patriotique, digne à tous égards du haut libéralisme et de la philosophie éclairée et vivante de son auteur.

§

La contribution à **La Généalogie de la morale** est désignée par Nietzsche lui-même comme le complément nécessaire à *Par delà le Bien et le Mal*. La version de M. Henri Albert se recommande par les qualités de littéralité et de pré-

cision qui signalent ses traductions antérieures. On sait que Nietzsche considère l'évolution des idées éthiques en Europe, depuis Socrate, comme un phénomène de régression et de dégénérescence, correspondant à l'avènement des *esclaves* révoltés contre les *maîtres*. La morale moderne serait une morale d'esclaves, par opposition à l'amoralisme des époques héroïques et barbares. Dans la *Généalogie de la Morale,* Nietzsche recherche l'origine historique et psychologique des concepts de bien et de mal, de droit et de devoir et des notions radicales du christianisme, péché, mauvaise conscience, repentir. L'ouvrage se termine par une impitoyable analyse de l'idéal ascétique. L'idéal ascétique, selon Nietzsche, a corrompu le goût et la santé des races. Mais il a du moins conservé chez elles l'usage de la volonté, qui sans lui aurait disparu avec l'antique instinct de destruction. L'ascétisme se résume en une horreur des sens et de la raison, une crainte du bonheur et de la beauté, un désir de fuir tout ce qui est apparence, changement, devenir, mort, effort, désir même. L'ascétisme signifie donc une *volonté d'anéantissement;* partout, toujours et quand même, une volonté. Or, dit Nietzsche, « l'homme préfère avoir encore la volonté du *néant* que ne *point* vouloir du tout » (p. 284). L'idéal ascétique a donc permis à la volonté de se maintenir pendant le règne de la morale des faibles et d'attendre la restauration de son empire.

LOUIS WEBER.

SCIENCE SOCIALE

Ammon : *L'Ordre social et ses bases naturelles,* trad. par M. Muffang. Fontemoing. — Vacher de Lapouge : *L'Aryen et son rôle social,* Fontemoing. — Daniel Folkmar : *Leçons d'Anthropologie positive,* Schleicher frères. — Jean Ruinat de Gournier : *Le Peuple et la Littérature française à la fin du* XIXe *siècle,* Pedone. — *L'Économiste Français.*

Presque tous les livres de sociologie étant écrits en vue de changer plus ou moins l'état présent des choses, on éprouve une surprise, ma foi point désagréable, à lire un gros volume qui affirme que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. Tel est **l'Ordre social et ses bases naturelles** de M. Ammon, dont M. Muffang vient de nous donner une bonne traduction. La question sociale, mais elle se résout à toute heure sous nos yeux et de la façon la plus satisfaisante ; aucun cerveau humain ne pourrait établir d'aussi bonnes institutions que celles qui fonctionnent d'elles-mêmes.

La bourgeoisie, mais c'est elle qui fait la civilisation comme la faisait l'aristocratie autrefois. L'existence des classes, excellent moyen de sélection et de conservation des forces sociales. Le mariage, admirable institution pour éviter la panmixie. La religion, parfait ! Le patriotisme, merveille ! La vie, elle-même, miracle perpétuel qui se charge de vite réduire à néant nos blagues d'égalité, de démocratie, de suffrage universel, d'école gratuite et obligatoire ! Et tout cela exposé scientifiquement avec chiffres, graphiques et autorités à l'appui ; de quoi rendre enragé un monsieur qui n'aurait lu que du Karl Marx ou du Jaurès !

Cet optimisme n'est pas neuf (le pessimisme le serait-il par hasard ?) mais il est consolant. Il n'est pas de plus dangereux gaffeur que celui qui vous rend responsable de ses propres sottises. Et tout socialo-anarcho en est là. S'il est vrai qu'optimisme et pessimisme tiennent à l'estomac, on devrait, avant de résoudre la question sociale, résoudre celle des mauvais apéritifs et des variés poisons alimentaires ; il vaut mieux ne pas manger que mal digérer. Besogner sans grincher contre le voisin, tout est là. Les gens graves traduisent : la question sociale est une question morale.

M. Ammon complique un peu les choses. Lui qui trouve que tout va bien et ne peut pas ne pas aller bien, il s'impatiente contre les socialistes, les politiciens, les démocrates, sans voir qu'il est aussi incohérent que ces mêmes socialistes, quand, après avoir déclaré que le processus marxiste est fatal, et l'avènement du 4e état inévitable, ils prônent le coup de pouce révolutionnaire. Il complique encore en faisant intervenir dans ses théories un élément anthropologique sur lequel il y aurait fort à dire. Est-il vrai que la grandeur de notre civilisation soit due à une catégorie de crânes-ovales qui ont existé dans les pays supérieurs au moment de leur supériorité, et qui, aujourd'hui, disparaissent des climats méditerranéens pour se conserver dans les régions de la Baltique et de la mer du Nord ? Vous êtes orfèvre, M. Ammon. Je ne veux pas revenir sur cette question que j'ai déjà traitée à propos de M. Vacher de Lapouge, et me contente de dire que la thèse de ces Messieurs serait aussi, pour ne pas dire plus, solide encore, une fois débarrassée de cette base anthroposociologique à laquelle, il est vrai, ils tiennent beaucoup.

Toute une moitié du livre de M. Ammon, consacrée à l'Allemagne actuelle, est, par contre-coup, d'un intérêt intense

pour nous. Mais nous y voyons que notre infériorité, si tant est qu'elle existe, ne tient pas à une proportion plus grande de brachycéphales ; elle tient à la fatigue de telles qualités optimistes, initiatives, persévérantes que nous avons eu longtemps et qu'il ne dépend que de nous de ravoir. Elle tient aussi à une déplorable organisation de notre haut état-major national, car je ne suis pas de ceux qui croient que tout va toujours parfaitement ; un gouvernement ne peut pas faire grand bien, c'est vrai, mais il peut faire grand mal, comme le nôtre depuis 40 ou 50 ans. Dans tout ce que dit notre auteur sur les élections allemandes, l'armée allemande, le prolétariat allemand, les réformes sociales allemandes, il y aurait beaucoup à acclimater chez nous. C'est trop se reposer sur l'automatisme social que de le croire capable de paralyser à lui seul toutes les folies des politiciens ; le corps civique comme le corps humain n'est capable que d'une certaine réaction ; il ne faut pas jouer avec certains toxiques, et nous jouons trop avec trop depuis trop.

§

Si je trouve que M. Ammon abuse des brachycéphales et des dolichocéphales, que dirai-je de M. Vacher de Lapouge, dont un livre vient de paraître, **l'Aryen, son rôle social?** Pourtant il semble que ce terrible champion de la crâniomancie ait mis quelque sourdine à son intransigeance. Dans une note, à propos des nègres très crânes-ovales, il reconnaît que la dolichocéphalie n'est pas tout. D'autre part, il ne nie pas que le juif, dont il atteste l'individualisation ethnique, a l'indice céphalique du milieu dans lequel il se trouve. Il pourrait donc arriver plus tard à admettre tout à fait que cet indice n'a pas l'importance décisive qu'il lui attribuait d'abord, que c'est un des nombreux détails du signalement ostéo-physiologique complet de la race, dans lequel le nez, les yeux, le maxillaire inférieur, la réceptivité morbide, etc., pourront jouer un rôle plus grand que le quotient de la longueur du crâne par la largeur décuplée. A ce moment-là j'espère que ces pauvres brachycéphales bruns (dont je prends la défense d'une façon bien désintéressée) seront un peu réhabilités et qu'on ne verra pas en eux des parias, mais des homogènes de caractère légèrement différent, jouant d'ailleurs bien leur rôle dans l'ensemble (Pascal, Descartes, Napoléon étaient des brachy, et d'une façon générale, les intellectuels sont toujours un peu plus crânes-ronds que la moyenne ; il est vrai que les anthropo-

sociologues les appellent alors faux brachy, *eurycéphales*).

En vérité, nous avons bien assez de sujets de discordes sans aller ajouter celui-là ! Voyez-vous les passants se mesurant de l'œil le crâne à la rencontre, les chapeliers scrutant d'un œil aigu la rondelle de papier que leur conformateur vient de dessiner sur votre tête, les blonds accablant les bruns de leur mépris, et les pauvres têtes-rondes soupirant après les beaux jours de Cromwell, vouées qu'elles seraient désormais aux rebuffades des « grands dolichoïdes », comme on dit dans *Vamireh*. Bons savants, laissez-nous nos illusions, et que nous puissions « brûler de mille feux » sans nous préoccuper de savoir si celle qui les alluma a un indice céphalique de 79 ou de 81 centimètres !

D'autant que la vie, surtout psychique, est toujours déconcertante et que les sciences de cette vie se moquent des savants. Une armée vaincue est une armée qui se croit vaincue et un peuple fort est un peuple qui veut être fort. En a-t-il fait dire des joyeusetés, l'à quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons ! A l'indice céphalique, ont dit les anthroposociologues ; à l'organisation scolaire, ont crié les pédagogues ; au parlementarisme, à l'aristocratie, à la monarchie, au self government, au homerule, ont cacophoné les politiques ; à la qualité du cuir de veau english-speaking, auraient dit les cordonniers, s'ils faisaient des livres. Mais, pourquoi sourire ? quand une armée est victorieuse, est-ce que tous les peuples ne croient pas s'assurer la victoire en adoptant l'uniforme du vainqueur ? Après Solférino, tout le monde portait notre képi, voyez les images de la guerre de Sécession, et après 1870 tout le monde a plus ou moins coiffé le casque à pointe. D'ici quelque temps nous n'aurons que des vareuses kakies. C'est toujours la recherche des causes, et à un certain point de vue l'astrologie et l'astronomie ont le même fondement. Ceux qui expliquaient les victoires par la conjonction des planètes et les maisons de Zodiaque ne se trompaient pas beaucoup plus que ceux qui en rendent compte avec une différence de 3 ou 4 centimètres de tour de tête ; ces horoscopistes se servaient eux aussi de mots abscons, d'astrolabes délicats et de théorèmes subtils, et ils avaient l'avantage d'avoir moins de prise sur la pauvre humanité souffrante ; le savant ne peut rien sur les danses des étoiles, alors qu'il peut trop, hélas ! sur nous tous : M. Vacher de Lapouge a de charmants détails sur des succédanés élégants de la castration qu'il préconise pour tous

les mal-généres (pauvres brachy, comme vous allez faire hausser les salaires des coupeurs de chats !)

Brachy et dolicho, embrassez-vous, et croyez en Auguste Comte, au-dessus de la biologie, il y a la sociologie. Deux races différentes sont deux races qui se croient différentes. Voilà pourquoi les crânes ronds et les crânes ovales feront toujours bon ménage, et voilà pourquoi les juifs et les aryens ne le feront guère, du moins tant qu'ils voudront se croire différents. Et ici, c'est M. Drumont qui a raison et M. de Lapouge qui a tort. Et puis, supposé que le brachy soit fatalement voué à être le dindon de la farce, s'il lui plaît d'être battu par son frère dolicho, et s'il ne lui plaît pas de l'être par son cousin sémite, c'est bien son droit à cet homme à coupole! Au fond, d'ailleurs, M. de Lapouge et M. Drumont pensent absolument de même sur la question, sur le boursouflé de la domination juive, et sur l'infériorité psycho-physiologique des juifs; ils ne diffèrent que sur la prévision de leur mise à la raison qui, pour l'un, sera le fait des seuls crânes-ovales, et pour l'autre des ovales et des ronds. Pourvu que les carrés et les pointus ne s'y mettent pas aussi!

Il ne faudrait pas juger *l'Aryen, son rôle social,* sur ce seul côté phrénologique. Ce livre est rempli d'études originales, de recherches minutieuses, d'aperçus subtils ou profonds; ceux qui le liront sauront le dernier mot de la science sur bien des points, et de plus ils auront savouré un style verveux, chaleureux, coloré, à vous faire prendre en dégoût la panade universitaire qu'un tas de pédants nous ingurgitent sous le nom de sociologie ; je raffole des colères de l'auteur contre les brachy, contre les curés, contre les phosphatiers, contre les russes, contre les démocsocs, que sais-je? Foin des Durkheim et vivent les Lapouge!

§

Encore de l'anthropologie! Le mot et la chose sont vraiment à la mode. Je crains pourtant que les **Leçons d'anthropologie philosophique** de M. Daniel Folkmar n'y soient pas. En préhistorique elles en sont restées à M. de Mortillet, et en sociologie, à Herbert Spencer. Sur bien d'autres points encore ces leçons datent. L'éthique positiviste est bien rabâchée, et les dithyrambes sur l'enseignement font bâiller. Et puis, entre nous, l'auteur bafouille. Que diable veut-il dire quand il définit l'éducation « une adaptation au milieu d'une spécialisation

née d'une différentiation des idées et d'une division du travail dont le progrès croît avec la civilisation ? » Et encore : « la répétition d'une idée nouvelle donne (à l'éduqué) de l habitude et de la dextérité ? » Est-il juste qu'on « devrait moins développer de meilleures méthodes que donner une plus grande somme d'instruction ? » Pauvres élèves, je vous plains ! Pas absolument, pourtant, si « la fin ultime de l'éducation est de maîtriser la nature et d'assurer la survivance de l'espèce. » Maîtrisez, jeunes gens, et assurez ! — Et puis, arriver à la dernière page, à la page 333 d'un livre grave, grave, grave, pour trouver cet aveu, d'ailleurs loyal : « Les affirmations de l'auteur sont provisoires, l'auteur se réserve le droit de les modifier radicalement dans des ouvrages postérieurs », c'est décourageant, en vérité, c'est décourageant.

§

Le livre très généreux et très étudié de M. Ruinat de Gournier : **Le Peuple et la Littérature française**, soulève une question fort intéressante : l'instruction littéraire du peuple, laquelle en implique une autre plus délicate encore : comment instruire le peuple ? laquelle est subordonnée à une troisième tout à fait troublante : faut-il instruire les autres? Jusqu'ici je n'ai trouvé le panégyrique de l'instruction que dans la bouche non seulement de jobards, cela va sans dire, mais d'ânes bâtés. Les vrais savants poussent la modestie de leur science parfois jusqu'à la coquetterie du contraire. Et ils ont raison. Ce n'est ni l'instruction, ni la littérature, ni l'art, qui importent, ce sont les découvertes et les chefs-d'œuvre ! — Alors, me direz-vous, pourquoi vous-même prônez-vous les universités populaires ? Mais seulement parce que j'y vois des champs possibles de concorde sociale. Si elles ne sont pas telles, elles ne sont plus que des bouillons de culture pour les politiciens qui bacillent dans le futur. Quant à croire qu'elles feront avancer une science quelconque, hélas ! Mais pense-t-on que le peuple sera beaucoup plus grand quand il aura dévoré, comme le veut M. Ruinat de Gournier, un certain stock de romans ? Ah ! quand donc saurons-nous que le beau est au-dessus des livres ? Instruire le peuple ! Si on commençait par désidiotiser les rois ? et nous en avons bien, rien qu'en France, sept ou huit cents !

§

A une autre fois les Revues ! Elles traitent d'actualités trop

chaudes : Élections, ballottages, pointages, fuyons. Il est vrai qu'on a beau fuir la politique, elle vous rattrape et vous éclabousse. Patience, tout se paie. — Pour l'instant, je ne signale que les articles de M. Pierre Leroy-Beaulieu dans l'**Économiste français** sur la guerre du Transvaal ; ils évaluent à plusieurs années, malgré tout, la durée de la guerre, en montrant que les Boers sont sûrs de vaincre, s'ils ne posent jamais, jamais les armes. C'est ce que je disais des Espagnols, ici à propos de Cuba et des Philippines. Mais plus la guerre durera, mieux les Anglais verront clair. Les lettres que je reçois d'outre-Manche prospectent l'explosion d'un antisémitisme à côté duquel le nôtre ne sera que fadaise. Il est plus dangereux de jouer du chauvinisme à Londres que de l'antimilitarisme à Paris, surtout quand la perte à ce jeu se chiffre déjà par 70.000 hommes.

HENRI MAZEL

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

L'art monumental au Salon.— André Bellessort : *En Escale*, Perrin, 3 fr. 50. — M. Quillardet : *Suédois et Norwégiens chez eux*, Armand Colin, 3 fr. 50.

Relégué place de Breteuil, au puits artésien de Grenelle, en des hâtifs baraquements de compte à demi avec les crottins de l'Hippique, le Salon de 1900, réduit d'ailleurs à la seule *Société des artistes français*, n'offre ni l'importance ni l'intérêt des précédentes expositions. On a voulu faire un Salon quand même, et l'on a réuni dans cette banlieue près de trois mille numéros. Nous n'avons point à parler ici des sections générales de peinture et de sculpture, voire des objets décoratifs, où l'on ne saurait remarquer au reste qu'un nombre fort restreint de belles œuvres, et simplement nous constaterons que la section d'architecture où se rencontrent de coutume des travaux nombreux sur l'art monumental ancien, confiné dans cette fois trois petites salles, participe de la mésestime où semble avoir été tenue l'exposition entière. La plupart des architectes dont nous pouvons attendre des choses intéressantes se sont réservés ou n'ont envoyé que pour mémoire. On ne peut voir enfin au salon actuel aucune de ces restitutions ou de ces études d'ensemble comparables aux envois de M. Sainsaulieu, l'an passé, sur l'*Abbaye de Sainte-Wandrille à Fontenelle*, de M. Ernest sur l'*Abbaye de Longpont* ; de M. Balleyguier sur *Saint-Sauveur*

de Redon — Seul M. Racoura a exposé une dizaine de planches relatives au *Cirque de Maxence, hors la porte Saint-Sébastien à Rome*, ouvrage sans doute honorable, mais consacré à un édifice de valeur artistique plutôt nulle. De M. Patrouillard on trouve encore des études soignées sur l'*Arc de Septime Sévère*; de M. Louis Pille sur le *Temple de la Victoire à Athènes* et le *Temple du Soleil à Rome, jardins Colonna;* et c'est à peu près tout ce qui mérite d'être mentionné dans l'architecture antique. — Une aquarelle assez curieuse de M. Sirot nous montre ensuite l'autel et la décoration de l'abside dans l'ancienne basilique de Saint-Clément. Puis voici, dans une énumération qui doit être forcément bien brève, un superbe portail de l'église Saint-Gilles (Gard) par M. Demur; de M. Lefort l'*Église de Runan* et des croquis de voyage: *Saint-Jean du Doigt, Saint-Thégonec* (Côtes-du-Nord); une vue par M. L. Perrin du *Beffroi de Saint-Riquier* petite tour quadrangulaire à contreforts surmontés de cloches, et que couronne un bonnet de forme analogue; de M. Arnal les ruines de l'*Abbaye de Haute-Seille* (Meurthe-et-Moselle), XIIe siècle. — Mais on s'arrêtera plus longtemps devant les études de M. Guédy sur le *Porche de Saint-Benoît-sur-Loire*, bien connu des archéologues avec ses deux étages voûtés, de pur style roman, ses chapiteaux historiés et les fragments de bas-reliefs comme incrustés dans la pierre des murs. M. Guédy donne un relevé attentif de cette construction et des détails de sculpture qu'accompagnent de courtes notices. — M. Louis Martin, à côté de lui, s'est intéressé à deux églises de la Charente. C'est l'église de Plassac et celle de Lichères. — L' *église de Plassac*, irrégulière de plan, la nef plus large que le chœur, ce qui indique une reconstruction, bien que l'ensemble soit de la même période architecturale et dans le roman de l'ouest de la France dont les églises de Poitiers et d'Angoulême offrent des types si remarquables, est depuis longtemps classée comme monument historique ; la façade comporte trois étages d'arcatures et baies en plein cintre. Il n'y a point de transept, mais à l'entrée du chœur s'élève une tour voûtée en coupole et surmontée de la tiare en pomme de pin si fréquente dans la région ; — *l'église de Lichères*, par le même auteur, est encore une construction romane, inachevée ; le transept n'a été élevé que sur le côté sud, et sur la croisée se trouve une grosse tour carrée, avec comble assez bas. Quelques chapiteaux du chœur et le bandeau

de la porte dont la décoration appartient au roman fleuri sont surtout remarquables. — De M. Chaillier enfin voici le clocher de *Saint-Eusèbe à Auxerre,* et pour clore la série la petite *église de Saint-Gilles à Montoire* par M. Wybo, monuments tous deux classés, d'après la liste de 1887. — L'église de Saint-Eusèbe dépendait autrefois d'un monastère fondé par l'évêque Pallade d'Auxerre au temps de Dagobert Ier, sous l'invocation de Saint-Eusèbe, évêque de Verceil. La nef, qui est une des parties les plus anciennes de l'édifice présentait encore au cours de ce siècle des vestiges de rosaces peintes et dorées ornant la voûte. En 1530, on refit le sanctuaire dans un mélange hétérogène du style ogival et du néo-grec. La tour que M. Chaillier étudie dans les deux planches de son envoi doit appartenir à une restauration au XIIe siècle ; on y remarque le mélange si curieux du plein cintre et de l'ogive, et il y a, au second étage, une série d'arcatures brisées reposant sur des colonnettes à fût ornementé rappelant certains détails de l'abbaye de Tournus, qui attire particulièrement l'attention. C'est au reste une construction harmonieuse et dont la consciencieuse reproduction fait le plus grand honneur à M. Chaillier. — L'église de Saint-Gilles à Montoire (Loir-et-Cher), petit édifice du XIe siècle, pourvu d'un transept et d'une abside arrondie, est surtout d'un grand intérêt par les peintures murales qui s'y trouvent conservées. M. Wybo a relevé là des guerriers hauts en couleur, un Christ dans la tradition byzantine qui forme la décoration d'une voûte en cul-de-four. C'est un travail à retenir et les peintures de Montoire peuvent être classées à côté des fresques si célèbres de Saint-Savin.

Pour la période ogivale, assez maigrement représentée ici, nous ne voyons guère à signaler que les études de M. Deneux sur *la flèche et les charpentes de chevet à la cathédrale de Reims.* Une des planches figure des cariatides et gargouille en plomb repoussé, un ange de cuivre formant girouette au sommet de la flèche, et dont l'effet semi-caricatural retient le visiteur. — De M. Pelletier, ç'est un relevé des *peintures murales de Notre-Dame de Dijon,* — peintures au reste dans un triste état. — M. Bans outre cela a envoyé une série de dessins d'après la *chapelle de Béhuard* (Maine-et-Loire), pittoresque petit édifice du XVe siècle, avec des coins de décor d'un joli effet. Une chapelle dite de Louis XI a été ajoutée à la construction primitive, sur le côté sud du sanctuaire, et se trouve aussi grande que le sanctuaire même ; il y a une tribune

qui recouvre toute la nef et forme comme un étage voûté. Malheureusement tout ceci au point de vue archéologique est peu explicite, et si l'on ne possédait d'autres documents sur la chapelle de Béhuard, on ne pourrait guère dater qu'une grande fenêtre à meneaux flamboyants, qui éclaire, je crois, le chevet (1). — La fin de la période ogivale figure pour mémoire avec l'*église Saint-Antoine de Compiègne* (XVI s^e^.), dont M. Flugel nous montre l'abside, remarquable surtout par la disposition des piles qui soutiennent les arcs-boutants. C'est deux planches d'élévation et plan, indiquant le tracé sur le sol et à l'étage, établies avec probité. De l'époque si contestée de la Renaissance, on trouvera encore une façade latérale de *Nogent-sur-Seine* (Aube), par M. J. Tillet, avec le retour au plein cintre, les bandeaux fleuris, les pilastres, tout l'alourdissement de cette prétendue rénovation de l'art ; et de M. Jean Rapin, la *Maison des Viguiers à Albi,* dont la décoration sur la cour comporte des sculptures originales, une tête de François Ier, et une tête de femme d'une finesse attrayante. Restent à mentionner les études de la Renaissance Italienne de M. Patrouillard : *Porte de la Bibliothèque à la Cathédrale de Sienne,* et *chapelle sur la place ;* une bonne aquarelle de Louis Pille : *porte latérale de la cathédrale de Côme ;* de M. Ch. Morice une *porte de la cathédrale de Vérone,* monument représenté encore par un dessin de M. Boutron. — Nous voici hors de France et pour terminer c'est une aquarelle de M. Dufour, d'un coloris violent, l'*intérieur de la* « *Torre de la Cautiva* » *à Grenade*, et dans la suite des études de feu Louis Pille dont l'exposition au reste est une des plus intéressantes de la section, des choses provenant d'un voyage en Turquie, au Mont-Athos, avec un étonnant intérieur d'église à

(1) La chapelle de Béhuard, élevée sur un rocher dans une île de la Loire, date du XIe siècle, et fut reconstruite par Louis XI vers 1480. Des escaliers extérieurs mènent à l'édifice et à la tribune ajoutée par le roi dans les derniers temps de sa vie et lorsqu'il voulut faire de la chapelle une basilique royale ; cette tribune devait servir de chœur et fut entourée de seize stalles à miséricordes destinées aux chanoines. La chapelle en retour d'équerre est du même moment On conserve à Notre-Dame de Béhuard, avec de fort beaux vitraux, un portrait authentique du roi et des pièces d'orfévrerie remarquables ; d'après un inventaire de 1525, le trésor de l'église possédait alors comme relique une motte du champ acheté avec les 30 deniers dont fut vendu le Christ.

Cf. *Notre-Dame de Béhuard*, par Armand Parrot (Angers, 1873), et J. Quicherat, dans la *Revue de l'Anjou,* t. II.

Vatropédi, une vue de Salonique et un travail très complet sur l'église byzantine de Samari, près de Messine.

Tout cela en somme mérite d'être vu, et malgré l'éloignement, l'exiguité des locaux et des abstentions trop nombreuses au Salon de 1900, j'aurais vivement regretté de n'en avoir pas fait le voyage.

§

Dans les publications récentes et dont le compte-rendu a été différé, il est juste de reprendre **En Escale**, de M. André Bellessort, un livre très beau, écrit avec soin toujours souvent avec une réelle maîtrise, et qui nous conduit de Port-Saïd aux mers de Chine, parmi les prodigieux paysages de l'antique Taprobane, les ports de l'Extrême-Orient, Singapoor, Saïgon,— un tableau hâtif, et cependant d'une exactitude rigoureuse; Hong-Kong, la merveilleuse colonie anglaise avec sa population cosmopolite si pittoresque, ses banques, ses officines, ses hôtels longeant *Queen's Road*, ses casernes, ses cottages, ses jardins tropicaux escaladant la colline, — tandis que s'étend au bord de l'eau la ville chinoise sillonnée de pousse-pousse, de coolies, de gros marchands en robe de soie, de cortèges funambulesques; toute en maisons à galeries, en enseignes fantastiques, les rues pavoisées d'inscriptions, de bannières, d'enseignes, de chapelets de saucisses et de poissons secs, montrant des boutiques qui ressemblent à des décors d'opéra, pleines de tintements argentins et de visions d'or, avec des escaliers de bronze, des frises et des portants découpés, ajourés, dorés et sculptés de feuillages et d'oiseaux, parmi des échoppes de chaudronniers, de vanneurs ou des marchands de cierges. — Puis c'est Canton, chaude de soleil et de crasse, puante et luxueuse; inimaginable pullulement humain emplissant des ruelles en boyau profondes comme des puits; longeant des pagodes qui s'effritent en platras, où des divinités barbues, fagotées d'oripeaux, trônent dans l'or et la poussière; pouillerie, guenilles, cris et doléances de milliers de mendigots et de porteurs assiégeant les boutiques, charriant à travers ces canaux d'immondices, sous les enseignes déployées et les étendards qui tombent des toits, les richesses fabuleuses de son trafic, — cependant que sur le fleuve se bercent les bateaux de fleurs semblables à de vieux pontons et que, sur la flotte des jonques, une seconde ville, un peuple entier, vit et multiplie, grouillant comme une invasion

toujours prête des barbares d'Attila. — C'est Macao enfin, cité de notre occident au XVIIe siècle, à présent envahie par la Chine, pleine de monuments ruinés, d'églises badigeonnées en rose et en vert, avec des reliefs blancs qui font penser aux architectures des confiseurs; d'arcs de triomphe de style rococo, couverts d'inscriptions emphatiques; ville de tripots et d'anciens pirates, population de métis dont la laideur est célèbre dans tout l'Extrême-Orient; cité semi-chinoise avec de vieux quartiers déserts où se rencontrent des couvents aux cloches fêlées et des niches de saints à l'angle des murailles, tant qu'on se pourrait croire dans une petite province de rentiers et de bourgeois dévots, de marguilliers et de béguines.

Mais l'intérêt de ce livre, pour nous du moins, est surtout dans la relation d'une semaine passée aux Philippines par M. Bellessort durant l'insurrection qui précéda la guerre américaine. Il y a là un témoignage curieux et probant, car jamais une colonie peut-être n'a été perdue par tant d'insouciance, de laisser-aller et aussi d'entêtement et de sotte politique. Les États-Unis ont remplacé l'Espagne, et les Tagals se battent toujours et font durement payer aux envahisseurs le droit du plus fort; mais en novembre 1897 nul ne prévoyait l'intervention américaine. Manille, où l'ancienne civilisation espagnole, ébréchée, décrépite, chancelante, restait encore debout, offrait le bizarre spectacle d'une ville de plaisir, mais sale, poudreuse, délabrée, pleine de couvents, d'églises lourdes « dont on dirait que l'architecture énorme a poussé des profondeurs de la terre », — pleine aussi de lumière et du tremblement ensoleillé des jardins et des bois — ville de rastaquouères et de prêtres, de moines corpulents et d'administrateurs bavards, moins occupés de la révolte grandissante que de femmes, de bijoux et de combats de coqs. — L'Espagnol, dit M. Bellessort, vendrait sa vie pour un bijou. Les plus humbles fonctionnaires ont les doigts ornés de bagues et des cravates piquées de brillants. Sans doute, c'est le trésor qui paye, mais l'orfèvre traite d'égal à égal avec les maîtres du pays; sa boutique est un lieu de causeries et de rendez-vous; l'Espagnol a le goût des bijoux mais n'ignore point que de beaux diamants séduisent les femmes. — Manille, au reste, ne serait qu'une lamentable ville sans l'odeur d'amoureux plaisir qui se dégage de ses murs, monte de ses pavés, tombe de ses fenêtres; l'air des Philippines semble imprégné de poudre de riz et de musc. La femme ici est toute puissante. — Mais hélas! à côté d'elle, on le voit de

suite, le prêtre est omnipotent. La terre et les âmes lui appartiennent. Il se carre dans sa domination. Les soldats qui se traînent dans les rues, les volontaires qui retroussent fièrement leurs sombreros de paille ne sont que ses gardes du corps ou des ouvriers qu'il met aux grosses besognes. Il passe le cigare aux dents, renversé dans sa voiture, promenant autour de lui les regards satisfaits d'un parvenu millionnaire. —Pendant cela, dans la brousse, les recrues de Cadix et de Séville, les pieds saignants, décimés par la fièvre, s'acharnent à la poursuite d'un ennemi insaisissable; le gouvernement tripote, reçoit des pots-de-vin, pille les coffres publics et négocie pour acheter Aguinaldo. — C'est le pays de Carmen et des opérettes, la terre promise des capitans et des moines, — c'est toute l'indolence, toute l'impéritie et la grandiloquence de l'Espagne — Les Américains détruisirent les quelques vieux bateaux de Cavite, et l'on sait le reste.

En fermant le volume, nous devons indiquer encore les divers chapitres consacrés à Ceylan, et qui contiennent peut-être, à propos des ruines d'Anaradhapura, les plus belles pages que nous ayons lues sur l'île merveilleuse.

§

La librairie Colin met en vente **Suédois et Norwégiens chez eux**, par M. Quillardet, ouvrage plus captivant à la lecture que ne le pourrait faire supposer le titre. — C'est qu'on a tant parlé de la Norwège, mon Dieu, et de la vie et de la littérature du Nord! Mais M. Quillardet est très renseigné sur ces pays dont raffolent actuellement les touristes et qu'ils ne peuvent voir que comme un décor, c'est-à-dire d'une façon toute superficielle. Sa relation, un peu optimiste peut-être, est consciencieuse. Il décrit la société, le monde, la vie industrielle, religieuse et intellectuelle des Scandinaves, l'organisation politique et la littérature en même temps que les forêts, les fjords, les morues, les villes et curiosités naturelles. Il y a dans son livre de bonnes pages sur les vikings et leurs expéditions en Islande et en Amérique; sur les classes sociales de la Suède historique; sur la vie mondaine à Stockholm. Sans doute cela ne donne point envie d'y courir et d'y passer le reste de ses jours; mais on retrouve de vieilles connaissances, Ibsen, Strindberg, et les petites femmes blond pâle qui ressemblent à Hedda Gabler et aux héroïnes du *Canard Sauvage* et de *Rosmersholm*, et les églises de bois, les ports de la

côte norwégienne, les pêcheries nauséeuses; et cela fait bien à côté des dernières relations de voyages et quand on a visité les pavillons de la Norwège et de la Suède — où l'on nous montre un si étonnant panorama de la Venise du Nord, une nuit d'été — dans les plâtras et les carton-pierre inachevés de l'Exposition.

CHARLES MERKI.

ÉSOTÉRISME ET SPIRITISME

Mme A. de Thèbes : *L'Enigme de la Main*, gr. in-8°, chez l'auteur 29, av. de Wagram, 5 fr. — Camille Flammarion : *L'Inconnu et les Problèmes psychiques*, in-18, E. Flammarion, 3 fr. 50. — Dr Justinus Kerner : *La Voyante de Prévorst*, trad. de l'allem. par le Dr O. Dusart, in-8°. Libr. Spiritualiste et Morale. — Mistress Crowe : *Les côtés obscurs de la Nature*, un f. vol. in-8°, P.-G. Leymarie, 5 fr. — H. Durville : *Théories et Procédés du Magnétisme*, t. II (extrait), broch. pet. in-18, Librairie du Magnétisme, 1 fr. — J.-M. Berco : *Analogies et Différences entre le Magnétisme et l'Hypnotisme*, broch. in-18, Libr. du Magnétisme, 0 fr. 60. — P.-B. Gheusi : *Montsalvat*, in-18, Ernest Flammarion, 3 fr. 50. — Edmond Bailly : *Le son dans la nature*, broch. in-8°, Librairie de l'Art Indépendant, 1 fr. 50. — Brochures diverses.

Le beau volume de Mme A. de Thèbes — **L'Enigme de la Main** — est dédié à Alexandre Dumas fils qui, comme chacun sait, fut un des adeptes les plus illustres de cette demi-science, ignorée des académies, mi-empirique et mi-intuitive, qui s'appelle la chiromancie. La chiromancie dépend de l'astrologie, comme du reste les autres sciences divinatoires. Ainsi que son nom l'indique, elle borne son objet à l'étude des signatures astrales inscrites dans la main. C'est donc, avec juste raison, que Mme A. de Thèbes ouvre son livre par d'érudites considérations sur la lumière astrale et les types planétaires. Elle expose ensuite les données de la chiromancie à grands traits, sans s'embarrasser ni se perdre dans l'analyse de l'infime détail. Elle a semé son étude de remarques d'une fine et pénétrante psychologie et de judicieux conseils concernant la pratique de cette science.

Son ouvrage, très clairement écrit, s'adresse à tout le monde, mais plus particulièrement aux pères et aux mères. Il leur offre le moyen de discerner les aptitudes de l'enfant, donc de le diriger dans la voie la meilleure pour lui; de déterminer les penchants, les caractères, les qualités et les vices des parents, des amis, des voisins, de ceux avec qui l'on est appelé à vivre, et, par suite, de s'éviter bien des mécomptes et de désagréables surprises.

§

L'ouvrage de M. Flammarion était impatiemment attendu. Il avait fait du bruit déjà même avant que de naître. Il ne satisfera pas tout le monde. Aux uns, il apparaîtra trop scrupuleux, trop timide; aux autres, trop hardi, trop téméraire, pas assez scientifique. Il a bien cependant l'attitude qui convient. Il a laissé courir en avant l'escadron léger des esprits impatients, audacieux, poursuivant la chimère de leurs rêves, de leurs délicieuses utopies. Ces poseurs d'hypothèses, ces interrogateurs jamais las de **l'Inconnu**, font — c'est vrai — parfois de géniales découvertes dans les champs illimités de la pensée, mais combien souvent fausse route!

M. Camille Flammarion ne s'est pas attardé non plus, avec les sceptiques *quand même*, à vivre uniquement du passé. La science est un perpétuel devenir. C'est pourquoi il faut marcher, mais avec prudence. Aussi cet esprit consciencieux, courageux et probe, se garde à la fois des savants trop incrédules et des spirites trop crédules. Il tient à n'être qu'un *chercheur* désintéressé. « Aucun intérêt, d'aucun d'ordre, dit-il superbement, n'a guidé mes pas. »

Préoccupé surtout d'assembler des faits, il s'est adressé aux lecteurs des *Annales politiques et littéraires*, de la *Revue des revues* et du *Petit Marseillais*. Il a « reçu 4280 réponses, composées de 2456 *non* et de 1824 *oui*. Sur ces dernières, il y a eu 1758 lettres plus ou moins détaillées, dont un grand nombre étaient insuffisantes comme documents à discuter. » Il en a réservé 786 importantes qu'il a classées, numérotées, transcrites quant aux faits essentiels et résumées. Ces 786 lettres contiennent 1130 faits différents. Il a cité, dans son livre, 438 de ces faits qui se répartissent ainsi : « 186 cas de manifestations de mourants constatées à l'état éveillé (1), 70 cas perçus pendant le sommeil, 57 observations ou expériences de transmission de pensée sans le concours de la vue, de l'ouïe ou du toucher, 49 exemples de vue à distance en rêve ou en somnambulisme, 76 rêves prémonitoires et divinations de l'avenir. » Ces 438 phénomènes d'ordre psychique indiquent

(1) M. Flammarion, en général très sobre de théories, opine, à propos de ces faits, qu'ils sont rarement dus à l'action du corps astral extériorisé du mourant, comme le croient les spirites et les occultistes, mais dans la plupart des cas, à un mouvement ondulatoire produit par le cerveau du mourant et se propageant, à travers l'éther, jusqu'au cerveau du percipient.

« l'existence de forces encore inconnues agissant entre les êtres pensants et les mettant en communication latente les uns avec les autres ».

Dégageant les *constantes* de ces divers faits, il est arrivé aux conclusions suivantes :

« 1° *L'âme existe comme être réel, indépendant du corps;*

« 2° *Elle est douée de facultés encore inconnues à la science;*

« 3° *Elle peut agir et percevoir à distance, sans l'inter-* « *médiaire des sens;*

« 4° *L'avenir est préparé d'avance, déterminé par les cau-* « *ses qui l'amèneront. L'âme le perçoit quelquefois.* »

Les autres faits, réunis par M. C. Flammarion, ressortent du spiritisme et de la médiumnité, du somnambulisme, du magnétisme et de l'hypnotisme, de la sorcellerie et de la magie, etc. Ils feront l'objet d'un prochain livre.

§

La « Collection des meilleurs ouvrages étrangers relatifs aux sciences psychiques, traduits et publiés sous la direction du Colonel de Rochas », — que j'ai déjà eu l'occasion de signaler, — vient de s'enrichir des deux volumes suivants : 1° **La Voyante de Prévorst**, du Dr Justinus Kerner; 2° **Les Côtés obscurs de la nature ou Fantômes et Voyants** de Mistress Crowe. Le traducteur de celui-ci a cru devoir garder l'anonyme. Quant au premier, c'est au Dr Dusart que nous devons l'agrément de pouvoir le lire en français. L'édition qu'il nous en offre est réduite. Les longues dissertations métaphysiques, aussi arides que nuageuses, les nombreuses répétitions, les exhortations pieuses avec force citations bibliques, que renferme l'édition allemande, ont été supprimées. Supprimées également ou très résumées — ce dont se plaindront peut-être les occultistes — la théorie des sphères, celle sur la vertu des nombres et le rôle important que joueraient ceux-ci dans nos destinées et celle de notre planète. Bref, le Dr Dusart n'a conservé de l'ouvrage de son défunt confrère que les enseignements moraux et le récit des phénomènes produits devant la Voyante et quelques autres personnes. Ces phénomènes, aussi nombreux que variés (bruits — déplacements et disparitions d'objets — lévitations de la Voyante — pierres, graviers, sable, fragments de chaux lancés — découverte de sources — clairvoyance — rêves prophétiques — guérisons par des amulettes — visions de fantômes de mourants — relations avec les décédés — matérialisations), ces phéno-

mènes (1), dis-je, montrent que — bien avant que l'on parlât de spiritisme, — on en connaissait la plupart des faits qui le caractérisent et le distinguent des autres ordres de la connaissance.

« Les opinions de la Voyante formaient, dit le Dr Dusart, un curieux amalgame de christianisme, d'occultisme et surtout de spiritisme. » Dans l'intéressante notice biographique qu'il consacre au Dr Kerner, en guise de préface, M. Albert de Rochas assure, d'après le fils de ce dernier, que le portrait de la Voyante — reproduit dans l'ouvrage — est d'une ressemblance frappante avec celui du Dante par Raphaël.

Le second volume — *Les Côtés obscurs de la nature* — est également préfacié par le colonel de Rochas. « On ne saurait contester, dit-il, la largeur de vues et la logique qui font des *Côtés obscurs de la nature* un ouvrage tout à fait remarquable pour l'époque où il fut écrit » (1848). « Des enquêtes précises ont abouti à des hypothèses peu différentes de celles que formulait » alors, « mistress Crowe d'après des récits empruntés le plus souvent à des journaux ou à des conversations et auxquels on a reproché de présenter des garanties insuffisantes ».

« Cette concordance, ajoute-t-il fort justement, prouve, une fois de plus, que, dans l'ordre historique, la vérité se dégage beaucoup mieux d'un ensemble de témoignages plus ou moins précis, plus ou moins exacts, mais dont on retient seulement les *constantes*, que de la certitude apparente d'un procès-verbal unique, où, sans parler des erreurs toujours à craindre, la caractéristique véritable des phénomènes peut avoir échappé à ceux qui ont observé, surtout s'ils ont, comme cela est trop fréquent, des idées préconçues. »

Mistress Crowe apparaît, dans cet ouvrage, comme un esprit sagace, pondéré, scientifique. Elle l'a écrit, « non pour dogmatiser, dit-elle, mais pour suggérer la réflexion et la recherche ».

Son ouvrage et ceux du Dr Kerner et de M. C. Flammarion — étant tous trois essentiellement documentaires — s'étayent et se corroborent mutuellement.

§

J'ai, ici même, félicité M. Durville, à propos d'un autre

(1) Ils se passaient vers 1828.

ouvrage, d'avoir tenté de faire entrer le Magnétisme dans la Physique et d'en constituer un *chapitre nouveau*. Dans la brochure qu'il vient de publier — sous le titre de **Théories et Procédés du magnétisme**, — il rejette, comme il l'avait déjà fait dans sa *Physique magnétique*, la théorie de l'*émission* pour lui substituer la théorie de l'*ondulation*, dans l'explication des phénomènes du magnétisme. D'aucuns l'en ont blâmé. Pour ma part, je l'en loue. La théorie de l'ondulation est universellement adoptée par les savants, je ne vois pas pourquoi les magnétiseurs n'en feraient pas autant.

Après l'exposition de sa théorie, M. Durville décrit, — avec beaucoup de précision, et en s'aidant de figures — les divers procédés de la thérapeutique magnétique, leur mode d'action et les cas où on doit les employer.

§

Montsalvat est un très remarquable drame, dont les deux premiers actes sont tirés de l'épopée puissante que Napoléon Peyrat a écrite sur les Albigeois et l'Inquisition. Le troisième et dernier, — quoiqu'il ne soit pas exactement conforme à la vérité historique — n'est pas cependant en désaccord avec elle. Les personnages sont vrais, vraie aussi la doctrine qu'ils professent : c'est le pur johannisme pour lequel les Cathares ont vécu et combattu, et pour lequel ils sont morts. C'est cette religion et ce culte que des occultistes, comme M. Doinel d'abord, M. Fabre des Essarts et le Dr Fugairon ensuite, ont tenté de faire renaître de leurs cendres, de restaurer en leur splendeur première.

L'auteur, M. Gheusi, semble avoir été un des héros de ce beau drame, tant il est coloré, chaud, éloquent, tant est intense et puissante la vie qui l'anime du premier vers au dernier. En l'écrivant, il a fait acte d'amour et de foi, en même temps qu'œuvre de poète lyrique et dramatique.

§

M. Edmond Bailly est sûrement un esprit curieux. Il a dépeint, d'après les livres des écrivains, des savants et des voyageurs, les divers bruits et sons de la nature, dit ses voix multiples et variées qui, de tout temps, ont charmé ou effrayé l'homme. Il a exposé les idées des Grecs, des Egyptiens, des Chaldéens, des Perses, des Hindous, des Chinois et des Scandinaves sur le son, critiqué leurs théories sur l'harmonie des

sphères, montré leurs erreurs à ce sujet, et tenté enfin de rétablir, selon sa propre expression, dans sa pure intégrité, la pensée pythagoricienne touchant le plan créateur des harmonies universelles. Cette partie est la plus personnelle et la plus originale de son livre : **Le son dans la nature.**

§

C'est pour répondre à une question mise au concours par la *Société magnétique de France*, que M. Berco a écrit sa brochure dont le titre dit clairement l'objet. Sur six mémoires qui avaient été remis, le sien a obtenu le premier prix. Les **Analogies** que présentent le magnétisme et l'hypnotisme, et surtout les **Différences** qui existent entre eux, sont si nombreuses que je m'abstiendrai de les énumérer. Je renvoie le lecteur à la brochure de M. Berco.

— Reçu les brochures suivantes : De X... : **L'Idée Alchimique** (l'alchimie et la chimie synthétique moderne), publiée par la Société alchimique de France;

— de Juan Enrique Lagarrigue; **La vraie voie de l'Avenir**, éditée à Santiago du Chili ;

— d'Albert Jounet : **La doctrine catholique et le corps psychique** (Libr. du Magnétisme). — **La Conception de Dieu et les rapports de Dieu et de l'homme dans le Christianisme comparé aux autres grandes religions**, etc., et **La Tour de Sédar** (chez l'Auteur, à Saint-Raphaël — Var).

JACQUES BRIEU.

LES REVUES

Revue des Deux-Mondes et *Grande Revue :* les affaires présentes soumises à l'arbitrage de Ronsard et de Victor Hugo; — la satire lyrique. — *La Plume :* Un portrait de Lamartine. — *La Revue Blanche :* Les ennemis de l'Exposition. — Memento.

Il est assez inattendu de voir louer, dans Ronsard, le « nationaliste » et le « citoyen ». On est moins surpris que M. Ferdinand Brunetière se soit mis dans ce cas (**Revue des Deux-Mondes**, 15 mai). Son austérité lui eût commandé un choix pareil, si les événements contemporains ne l'y avaient point engagé. Aussi bien, s'il termine son article par cette exclamation : « Relisons les *Discours des misères de ce temps !* » — est-ce plutôt afin d'exalter l'antiprotestantisme actuel, à la faveur de poèmes anciens, que pour conduire ses

lecteurs dans le siècle où ils furent écrits. Ronsard est un si grand poète qu'on oublie aisément cette partie de son œuvre où il n'est point juste ni généreux. Elle est belle parfois; et si cette constatation n'atténuait déjà le reproche de rigueur et d'iniquité, on le pallierait en rappelant l'atmosphère énervante, pour l'amoureux chantre de Cassandre et de Marie, que pouvait dégager l'époque des guerres religieuses.

Ha! que diront là-bas, sous leurs tombes poudreuses,
De tant de vaillants Rois les âmes généreuses.
Que dira Pharamond! Clodion et Clovis!
Nos Pépins! nos Martels! nos Charles! nos Loys!
Qui de leur propre sang, à tous périls de guerre,
Ont acquis à leurs fils une si belle terre?
Que diront tant de ducs et tant d'hommes guerriers
Qui sont morts d'une plaie au combat les premiers,
Et pour France ont souffert tant de périls extrêmes,
La voyant aujourd'hui détruire par soy mesmes?
Ils se repentiront d'avoir tant travaillé,
Assailli, défendu, guerroyé, bataillé
Pour un peuple mutin divisé de courage,
Qui perd en se jouant un si bel héritage...

Les italiques indiquées par M. Brunetière décèlent clairement son intention d'ajouter au vocabulaire un peu court des orateurs et des écrivains de sa confession politique.

L'article vaut assurément qu'on le lise, pour se convaincre, une fois de plus, de la souplesse de ce critique, de l'abondance et de la nouveauté de ses idées, de la logique de leur ordonnance, à tout risque. Car, après avoir constaté que les libelles où des auteurs sans délicatesse raillaient sa surdité et ses « vices », avaient pu exaspérer Ronsard,— M. Brunetière pense que le poète se sera rangé aussi, dans le parti des Guises, par « peur du puritanisme dont les doctrines des réformés menaçaient les mœurs françaises ». Cela, sous la plume austère qui dénonçait il y a peu de temps l'immoralité de l'art; qui célèbre à tout propos le morose Boileau dont l'influence mauvaise a produit tout ce qu'il y a de plat dans la littérature du XVIII[e], au lieu que les délicieuses promesses des Voiture ou des Balzac s'y seraient réalisées; sous la même plume, qui multiplie, d'un mouvement inlassable, l'apologie de Bossuet!... Mais qui ne sait les exigences de la fin, en politique?...

Elles ont — dans l'autre camp — inspiré à M. Paul Stapfer une très belle étude sur *Victor Hugo et la satire lyrique* (**la Grande Revue**, 1er juin). Là aussi l'auteur s'est plu à

souligner certains vers qui pouvaient emprunter un sens spécial aux choses de notre temps. Il note en passant ces lignes de M. Brunetière : « L'art serait-il investi par la nature d'une sorte de mission sociale ? Nous serions tenté de le croire. Il est clair en ce cas que les œuvres de haine seront très inférieures aux œuvres d'amour, si l'on peut ainsi dire, et que, par exemple, il n'y aura rien en prose au-dessous du pamphlet, ni d'inférieur en poésie à la satire. » C'est deux fois contestable. M. Stapfer cite les *Provinciales* comme un pamphlet qui ne manque pas d'amour et soutient la comparaison avec la plupart des ouvrages en prose. Le *William Shakespeare* de Victor Hugo est dans le même cas : pamphlet presque toujours, il élève un temple au dieu, abomine ses détracteurs et fouaille Zoïle sous toutes les espèces. Pour l'infériorité de la satire, en poésie, évidente dans Boileau, — qui soutiendrait qu'elle manque de beauté chez un Agrippa d'Aubigné, un Chénier, un Hugo ?

Musset lui-même, — quoi qu'en dise M. Paul Stapfer, — a été « capable de ces colères viriles, de ces hautes et saintes indignations qui sont l'âme de la satire poétique ». Ecoutez-le, dans *la Coupe et les Lèvres :*

Vous qui parlez de Dieu, vous blasphémez le mien.
Tout nous vient de l'orgueil, même la patience.
L'orgueil, c'est la pudeur des femmes, la constance
Du soldat dans le rang, du martyr sur la croix.
L'orgueil, c'est la vertu, l'honneur et le génie,
C'est ce qui reste encor d'un peu beau dans la vie,
La probité du pauvre et la grandeur des rois.
Je voudrais bien savoir, nous tous tant que nous sommes
Et moi tout le premier, à quoi nous sommes bons ?
Voyez-vous ce ciel pâle, au delà de ces monts ?
Là, du soir au matin, fument autour des hommes
Ces vastes alambics qu'on nomme les cités.
Intrigues, passions, périls et voluptés,
Toute la vie est là — tout en sort, tout y rentre.
Tout se disperse ailleurs, et là tout se concentre.
L'homme y presse ses jours pour en boire le vin
Comme le vigneron presse et tord son raisin.

Et peut-on rien lire de plus farouche, de plus viril, que les malédictions de Frank, le chasseur :

... Malheur aux nouveau-nés !
Maudit soit le travail ! maudite l'espérance !
Malheur au coin de terre où germe la semence,
Où tombe la sueur de deux bras décharnés !
Maudits soient les liens du sang et de la vie !
Maudite la famille et la société !

> Malheur à la maison, malheur à la cité,
> Et malédiction sur la mère-patrie !

Ronsard prenant parti, dans l'Affaire, sous les auspices de M. Brunetière, — Hugo, avec plus de vraisemblance parce que plus près de nous, est enrôlé par M. Stapfer dans les rangs de ceux qui, soucieux de la beauté morale d'une nation, se sont ralliés à ce cri : *Fiat justitia, pereat mundus!*

« Oh ! quelle colère — termine M. Stapfer, — mais quelle pitié Victor Hugo aurait eue au cœur s'il avait vu, en une nouvelle « année funeste », sa patrie bien-aimée, sous l'influence infernale d'une presse dont aucune épithète ne peut qualifier le crime, mentir à ses traditions généreuses, oublier, avec les qualités de son cœur, celles de son esprit, sortir de sa nature, sortir momentanément de l'humanité même, pour prendre, hélas ! les deux caractères de la brute, qui sont la férocité et la stupidité, renier les conquêtes de la Révolution, la tolérance religieuse, l'égalité devant la loi, les droits du citoyen et de l'homme, redevenir sectaire, fanatique, altérée d'iniquité et de sang, prête aux luttes fratricides, et aspirer à redescendre dans la nuit d'où l'aurore de 89 l'avait tirée Les journaux du second Empire, étant bâillonnés, n'avaien été coupables que d'une servilité abjecte ; le spectacle d'une presse libre et libérale coalisée contre le droit avec les ennemis naturels de la Révolution, de la République, de la Liberté, aurait été étrangement nouveau pour le grand poète, et je me demande de quelles satires enflammées, inouïes encore dans la poésie humaine, il aurait châtié un tel monstre. Ils étaient bien moins criminels, beaucoup de ceux auxquels il a dit :

> Rien qu'en songeant à vous, mon vers indigné sort,
> Et mon cœur orageux dans ma poitrine gronde
> Comme le chêne au vent dans la forêt profonde.

« Mais à sa juste fureur une tendresse égale se serait jointe. Il aurait eu pitié. Il n'aurait pas confondu la France avec ceux qui la trompent et l'égarent, pas plus qu'il ne confondait la justice avec les juges qui la vendent, la religion avec les ministres qui la rendent odieuse ou méprisable, l'armée avec les soldats et les chefs qui la déshonorent. »

M. Hugues Rebell (**la Plume**, 1er juin), qui préconisait naguère les « trois Aristocraties », trace dans la seconde étude des « apothéoses tardives et enterrements prématurés »

réunies sous le titre : *La littérature et l'Esprit Français* (*1850-1900*), — un portrait de Lamartine, infiniment délicat et juste. Les derniers alinéas en feront comprendre la tendance générale :

« Un homme a pu, un jour, en pleine mêlée sociale, au milieu de toutes les passions que crée la vie moderne, se délivrer complètement, redevenir l'être heureux et libre des temps primitifs, sans autre loi que celle de son désir ; il a pu étreindre les joies calmes, tout en vivant les existences les plus diverses, puis, ayant atteint les limites de son être, se juger et juger les autres avec une clairvoyance résignée, impartiale, comme pourrait le faire un étranger qui aurait assez fréquenté les hommes pour les connaître, mais avec une âme sereine, qui ne garde point rancune de tout ce qu'elle a souffert. N'est-ce pas d'un précieux enseignement ?

» De la *Chute d'un ange* au *Cours de littérature*, Lamartine a accompli cette œuvre de détachement personnel de l'intelligence humaine. Comblé de biens, puis dépossédé, il n'a pas un regret vers le passé, ni un reproche pour ses ennemis et ses adversaires. Quand il parle de ceux qui l'ont attaqué, il le fait comme s'il n'avait eu ni à s'en plaindre ni à s'en louer, comme s'il ne les connaissait que par leurs œuvres. Ce n'est point le pardon chrétien, l'oubli des injures, mais plutôt cette acceptation fataliste d'un homme qui a déjà renoncé à lui-même et ne croit plus qu'à la réalité universelle. Le cloître, où certains hommes vont endormir leurs ambitions blessées, fut inutile à Lamartine. Après tant d'activité, il employait ce qui lui restait de force à recréer le passé. Le vieillard allait demander à la mort des leçons pour les vivants. Et il s'oubliait lui-même au milieu de ces évocations.

» C'est la honte de ce siècle, que d'une destinée aussi belle rien n'apparaisse bien que les ridicules et les misères, et qu'un si grand homme se présente à la postérité comme une caricature. Pour des années, la défroque et le masque ont recouvert l'homme ; la tragi-comédie a caché l'existence ; et les idées d'emprunt, comme étouffé l'inspiration naturelle. Alors, je me demande si, dans un autre temps, cette existence, moins isolée, moins singulière peut-être, n'eût pas été plus digne, plus accomplie, surtout plus harmonieuse et plus utile. C'est la Restauration qui a soutenu l'adolescent pauvre, encouragé le poète, aidé au développement de l'homme ; c'est le neveu du « tyran » qui a assuré ses derniers jours. La démo-

cratie n'a su, elle, que travestir la renommée, fausser la pensée du poète et lui refuser le pain. J'avoue que pour une fois elle a été logique, et elle a eu raison. Elle n'a pas besoin de l'homme de génie. Elle n'a pas besoin de l'art, ni de la pensée, ni de ceux qui font du chant et du plaisir les stimulants de l'activité humaine. »

M. Julien Benda, dès ses premiers articles, s'est révélé comme un logicien rare. Son raisonnement séduit, sous une forme géométrique où l'ironie apparaît si naturelle qu'on l'apprécie deux fois, pour son à-propos et sa tenue discrète au milieu de déductions qu'elle ne retarde point. C'est un ensemble extrêmement savoureux, pour qui aime l'intelligence et apprécie le goût. Chez M. J. Benda, l'intelligence dirige le choix des idées et l'application de la méthode propre à les mieux servir; le goût éclate dans un style classique relevé à point par l'ornement d'un humour très raffiné. S'il fallait juger ce talent, on en trouverait une manifestation complète dans *Les ennemis de l'Exposition* que publie **la Revue blanche** (15 juin).

Ces « ennemis » forment trois groupes, selon que l'on considère les propriétés de l'Exposition et ses effets « dans leurs rapports avec les besoins : 1° du *militarisme*, 2° du *cléricalisme*, 3° du *monde académique* ».

« Bref, à peu près partout — écrit M. J. Benda, — l'image de la civilisation pacifique et industrielle; et même, ici, sous forme d'inauguration d'un pont, un symbolique défi à la civilisation guerrière, dont la caractéristique est de faire sauter les ouvrages de cette espèce. — Qu'est-ce que produit naturellement et immédiatement un tel spectacle? Un affaissement du sentiment militaire. Et en effet, est-ce que le public de l'Exposition a seulement l'air de se douter de l'existence de Déroulède? Nous n'oublions pas que, le jour même où M. Bergeret prétendait constater la soudaine neutralisation de Jean Coq et de Jean Mouton, le nationalisme assénait en plein parvis Notre-Dame et sur le crâne d'un fonctionnaire républicain une preuve solennelle de son etfficacité; nous n'oublions pas non plus les élections de Paris, ni la récente assommade du républicain Lamy. Mais qu'est-ce que ces actes isolés, si éclatants soient-ils, auprès de ce qu'il faudrait pour pouvoir nier la vertu lénitive de cette ambiance? Observons encore, se promenant rue des Nations, tel lieutenant de chasseurs ou tel

capitaine de dragons : non seulement la foule ne leur accorde aucune attention spéciale, mais eux-mêmes, soit qu'ils prennent conscience de ce qu'a d'étrange dans ce cadre la farouche mission que leur costume implique, soit que peut-être, chez eux aussi, le désir de regarder accapare toute la sensibilité, ils semblent dépourvus de ce sentiment hautain, mais protecteur, que doit éprouver tout homme de cœur revêtu des insignes de la force et du commandement.

» Passons au genre des rapports mutuels propres à cette enceinte? C'est, entre les représentants de toutes les nations, d abord un continuel coudoiement ; puis, à l'occasion d'un renseignement quelconque, une esquisse de conversation ; souvent l'intimité s'accentue ; ici, un Espagnol, oublieux de Manille, demande du feu à un Américain du Nord, fait connaissance et s'asseoit avec lui au café ; là, un fils de France sollicite un rendez-vous d'une vachère du Cantal parce qu'il la croit Circassienne.....

» Or, n'est-il pas clair que, le jour où les Français croiront reconnaître que les Allemands ne songent point du tout à les dévorer tout vifs, la souveraineté du militarisme sera singulièrement menacée?

» Qu'est-ce qui démontre aux foules la nécessité d'un commandement unique et absolu ? Qu'est-ce qui les engage à s'y soumettre docilement? C'est principalement la croyance qu'elles ont d'être l'objet continuel des appétits barbares de l'ambiance. Ne croit-on pas rêver quand on voit des despotes eux-mêmes — le tzar, l'empereur Guillaume, — encourager presque leurs sujets à visiter un lieu essentiellement propre à dissoudre cette croyance! D'une manière générale, tous ces sentiments que tend à engourdir cette Exposition, l'enthousiasme pour l'uniforme, l'honneur, la haine internationale, n'est-il pas clair qu'ils sont éminemment indispensables à l'existence même du militarisme? Peut-on contester que le jour où l'humanité présenterait une sensibilité telle que la vue embrassée du haut du Trocadéro serait déclarée plus belle que le choc de deux régiments de cuirassiers qui s'entretuent, le militarisme serait irrévocablement perdu? Or, vers cette sensibilité, l'humanité s'apprête à faire un pas dont le caractère décisif n'échappe pas aux militaristes clairvoyants.»

MEMENTO. — **Revue de Paris** (15 mai): *Les Sources*, par M. E. Du-claux; *Les sports dans l'ancienne France*, par M. J.-J. Jusserand. — (1er juin): E. Spuller : *Lettres à*

Gambetta; M. Maurice Albert : *Une guerre de comédiens.*

Revue des Deux-Mondes (1er juin) : une série de sonnets d'un art exquis et d'une sensibilité raffinée, où M. Victor Margueritte évoque *Pise la Morte.* — Lire le travail très documenté de M. Jules Leclercq sur *les Origines des Républiques sud-africaines;* un article de M. de Wyzewa sur *la Vie de Heine.*

La Grande Revue (1er juin) : Michelet et Mme Michelet : *Journal d'un voyage en Belgique ; l'Histoire de Bel-Heureux et de Belle-Heureuse,* traduit par M. J.-C. Mardrus.

La Nouvelle Revue (1er juin) : *La vie d'un portrait,* pages posthumes de G. Rodenbach, — un roman de M. E. Morel : *La Prisonnière.*

La Revue blanche (15 mai) commence *Récit sans ruse,* une nouvelle signée Jean Roanne, d'un esprit très neuf, prompte de style, d'une observation tour à tour juste et fausse, avec intention. — (1er juin) : *L'affaire de Polna,* cause édifiante rapportée par M. Alexandre Cohen.

L'Ermitage (1er juin) : *L'Echange,* un drame de M. Paul Claudel ; *Rêves,* par Olive Schreiner, traduit par M. H.-D. Davray.

L'Effort (15 mai) : des poèmes de MM. J. Gasquet, Marc Lafargue...

La Revue hebdomadaire (2 juin) : *Relation de la campagne de Portugal (1807-1808)* par le général Thiébault.

La Terre nouvelle (juin) : *Le Moissonneur,* par M. Louis Bertrand, dont **le Pays de France** publie un fort bel article sur *Le nationalisme.*

Revue encyclopédique Larousse (2 juin). De M. Lucien Moreau, une étude sur le livre de M. J. de Gaultier : *De Kant à Nietzsche.* — *Organisation générale des colonies françaises,* par M. P. Laurencin.

Revue bleue (26 mai) : *La guerre et la lutte pour la vie* par M. H. Decugio ; (2 juin); *La presse au XIXe siècle,* par M. J. Cornély ; *le général Botha,* par M. S. Cornut.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Les Poètes mystificateurs (*Le Journal,* 10 juin). — Les Bonnes Lettres et la haine de la liberté en Allemagne (*Le Temps,* 12 juin). — La Religion de la science (*Le Temps,* 7 juin). — Une leçon de

style (*L'Intermédiaire*, 22 mai). — Le Violon d'Ingres (*L'Intermédiaire,* 30 mai). — La critique d'art en 1900 (*Le Gaulois*).

Tout le monde savait, il y a quelques années, dans les bureaux de rédaction, que la vie de Stéphane Mallarmé était une perpétuelle mystification et sa poésie une froide et laborieuse blague destinée à duper les jeunes gobeurs. L'opinion s'est un peu modifiée depuis, ou du moins adoucie. Il est possible maintenant de rencontrer un journaliste qui ne considère pas *Hériodade* ou le *Phénomène futur* comme des farces absolument incongrues. Des gens qui réfléchissent doutent que toute une génération ait pu se tromper si complètement. Si Mallarmé a été tant aimé et admiré, c'est qu'il y avait en lui de quoi évoquer ces sentiments ; on finira par le comprendre. On expliquera, au lieu de bafouer.

Mais l'aventure recommencera, car ce que les hommes de lettres détestent le plus, c'est l'originalité. Celui qui n'a pas le style ou les idées de tout le monde est nécessairement l'ennemi commun. Je ne sais le traitement qu'on fait subir à cet ennemi dans les pays non civilisés : en France, pays de haute civilisation, terre promise de la Justice et de la Vérité, on use de cette forme spéciale du « passage à tabac », qui est la blague. L'arme est bien choisie ; il n'en est pas de plus sûre parmi un peuple qui aime à rire. Oh ! si on pouvait avoir assez d'esprit, un matin, pour annihiler, en un articulet de deux cents lignes, les quinze ans de travail et de pensée d'un homme de talent ! Car il faut du talent, et un talent original ; sans quoi cela n'aurait aucun sel. Autant coller au mur le premier officier venu. Si on pouvait le crever d'un bon coup de plume! Ou du moins le troubler, le décourager, et si bien disposer le public en sa faveur que tout espoir de s'en faire écouter jamais lui soit radicalement enlevé ! Ce rêve confraternel se réalise rarement, par cette bonne raison qu'il y a deux publics : celui sur lequel un journaliste peut avoir quelque influence, et l'autre, celui qui fait les réputations sérieuses et pour lequel une diatribe matinale ne compte pas, — celui qui juge les juges et qui sait leur faire payer cher leur vaine méchanceté. C'est à lui tout seul que M. Mirbeau a fait du mal par ce médiocre article où il a pris à partie avec une férocité bizarre M. Vielé-Griffin.

Il a bien changé, depuis quelques années, M. Mirbeau! Tels de ses amis de jadis, et qui ont gardé pour lui de la reconnaissance et de la sympathie, n'osent plus le lire, de

peur d'arriver à se déprendre tout à fait. Peut-être, en écrivant cet éreintement fastidieux, n'a-t-il cédé qu'à un moment de mauvaise humeur ; ce serait une excuse, si la mauvaise humeur était excusable chez un critique, c'est-à-dire chez un juge. Pourquoi donc a-t-il tant parlé de justice pour la pratiquer si peu ? Jadis, il n'en parlait pas, mais il la pratiquait. Jadis il était l'avocat des novateurs ou même des oseurs ; aujourd'hui, il est le procureur qui demande une sévère condamnation contre les perturbateurs de l'ordre littéraire. Il serait si simple de rédiger de bons gros romans naturalistes ou des vers grassouillets propres à chatouiller un public riche et bien pensant. Pas de nouveau en littérature ; ce n'est pas le moment. Taisez-vous, on va reprendre l'affaire, — et vous n'en êtes pas ! Car voilà peut-être la vraie explication de ce triste article. N'insistons pas. Tout cela est trop affligeant.

J'ajouterais cependant, s'il s'agissait de littérature, et non de mœurs littéraires, qu'il est bien permis de ne pas aimer le vers libre de M. Vielé-Griffin ; mais il faudrait exprimer son sentiment sur un ton digne à la fois de la langue et de la poésie françaises et trouver autre chose que des citations épilées et le viel argument de la mystification. Quoi, M. Mirbeau lui-même en est là ! Et comme cela s'applique bien au caractère de M. Vielé-Griffin ! Comme voilà bien l'homme capable d'un long et grossier mensonge !

Si j'ai du regret d'avoir eu à blâmer M. Mirbeau, je crois qu'il en aura davantage lui-même de s'être départi de l'attitude à laquelle il nous avait habitués.

§

On sait que l'Allemagne est menacée d'une loi dite *Loi Heinze* qui atteindra la liberté d'écrire en même temps que la liberté des mœurs. Elle a trouvé peu de défenseurs parmi les écrivains, mais elle en a trouvé un : il se nomme Armand Bartels et, d'après M. de Wyzewa, « personne ne saurait l'accuser d'obscurantisme clérical ». Je le fais cependant, car il y a bien des variétés de cléricalisme, et toutes exécrables. Voici sa prose : « Vous soutenez que l'art doit toujours être libre, ou, plus exactement, que l'art doit jouir du droit de libre concurrence, tandis que moi, après un long exercice de la critique, j'ai rompu avec le principe du *laisser-faire, laisser-passer* dans le domaine de la littérature comme dans

tous les domaines, et j'en suis arrivé à souhaiter une sorte de protectionnisme s'étendant jusqu'aux œuvres d'art. Lorsque, sur cent romans qui paraissent, dix sont expressément orduriers, une quarantaine douteux (c'est-à-dire « sexuels » sans une profonde nécessité intérieure), quarante autres simplement banaux, et que les dix derniers, seuls, possèdent une valeur artistique quelconque, ma conviction est que ces dix derniers sont hors d'état de soutenir, par eux-mêmes, la concurrence des quatre-vingt-dix autres, sans compter que, parmi ceux-ci, se trouvent certainement des œuvres choyées d'une façon toute spéciale par les éditeurs les plus riches et les plus influents. Nous devons donc découvrir un moyen de venir en aide à ces dix bons romans, et j'estime que c'est déjà un moyen de leur venir en aide que de rendre le métier un peu plus difficile aux auteurs et éditeurs qui spéculent sur des effets étrangers à l'art, ou tout au moins de leur inspirer un peu d'inquiétude. Les hommes dont je parle n'ont absolument en vue que de faire des affaires ; et, certes, ils en ont tout à fait le droit ; mais ils doivent aussi se résigner à être traités en hommes d'affaires. N'avons-nous pas aujourd'hui une loi contre l'usure ? Et bien que cette loi ne puisse, en aucune façon, améliorer notre situation sociale, ne la tenons-nous pas pour indispensable ? Quant à craindre que le véritable artiste risque d'être confondu avec ces gens-là, c'est ce que, à mon avis, nous n'avons absolument aucun motif de faire, à la condition que le jugement dépende d'esprits compétents. Personne jamais n'aurait eu l'idée de prendre Wagner ni Hebbel pour de simples hommes d'affaires, et chacun, au contraire, reconnaît tout de suite de simples hommes d'affaires en M. Lindau ou M. Blumenthal. Je sais qu'on peut citer un ou deux écrivains qui sont en quelque sorte sur la limite de l'art et du commerce, — tel notamment M. Sudermann, — mais la distinction n'en reste pas moins des plus faciles à établir, en règle générale. C'est au nom de l'art, c'est à son profit que je réclame des mesures de répression contre ce qui en est la contrefaçon. Vous nous accusez, moi et tous ceux qui pensent comme moi, de faire trop bon marché de l'art : vous vous trompez, et c'est vous, au contraire, qui n'appréciez pas l'art véritable à son juste prix... »

Cet avocat des Bonnes Lettres oublie que la répression commence par quelque roman turpide et qu'elle continue par *Mme Bovary*, les *Fleurs du mal*, les *Diaboliques*, etc. Il est

vrai que les livres que je viens de citer seraient sans doute parmi les premiers que M. Bartels livrerait au bourreau. Ensuite la vraie question n'est pas la liberté de l'art; mais la liberté du commerce ou, si l'on veut, la liberté pure et simple. Est-ce qu'on va mettre des agents des mœurs aux trousses des livres comme aux trousses des filles ? Nous connaissons ce régime.

M. de Wyzewa commente en termes plus modérés la lettre de M. Bartels :

« Je ne connais pas la loi Heinze, et, sans la connaître, je crains fort qu'elle n'ait point l'efficacité que lui prête M. Adolphe Bartels. Mais ces quelques semaines que je viens de passer en Allemagne m'ont permis en même temps de constater un état de choses dont, à Paris, nous ne pouvons nous faire aucune idée et qui suffirait pour justifier l'ardeur répressive de l'éminent critique. La vérité est que la littérature allemande contemporaine ne ressemble pas le moins du monde à l'image que nous en offrent, à Paris, les vitrines des librairies étrangères ; cette littérature est toute envahie, — ou, plus exactement, recouverte, cachée — par la pornographie, de telle sorte que, dans les bibliothèques des gares, aux étalages des libraires en vogue, et dans les cafés, les yeux ne sont attirés que par des publications du genre de celles dont parle M. Bartels. Ce ne sont qu'aventures soi-disant galantes, et où l'ordure s'étale d'une façon si grossière que M. Bartels a bien raison de dire que personne ne saurait avoir de doute sur le véritable caractère de leur inspiration. Beaucoup de ces publications sont soi-disant traduites ou imitées du français, et l'on trouve partout, à côté d'elles, des publications analogues qui sont, en effet, imprimées à Paris, mais que les Parisiens ignorent et qui donnent aux braves bourgeois allemands une étrange idée des lettres françaises. C'est ainsi, par exemple, qu'un grand café de Bonn a cru devoir remplacer son traditionnel abonnement au *Journal amusant* par un abonnement à un nouveau journal illustré où sont représentées, « d'après nature » des scènes galantes non seulement très risquées, mais du mauvais goût le plus lamentable. On y voit, entre autres choses, une série de prétendues photographies des boulevards de Paris pendant l'Exposition. Des hommes en costume de figurants y caressent de malheureuses femmes plus ou moins vêtues, et si laides et si abruties qu'elles n'ont même pas le courage de sourire. Tout cela, naturellement, fait dans un atelier de photographe, avec une toile de fond ; mais cela n'en

est pas moins donné comme des vues authentiques de nos boulevards; et c'est cela que, dans ce grand café de Bonn, on apporte aux clients qui demandent le *Journal amusant*, ou simplement un journal illustré français... »

§

Voici un fragment d'une curieuse lettre inédite de Barbey d'Aurevilly, défendant son style contre la pudeur d'un rédacteur en chef. C'était le temps où Buloz *corrigeait* d'excellents écrivains qui avaient la faiblesse de se laisser faire. Cousin levait les bras au ciel en disant : « Buloz me corrige! » mais il cédait. La lettre de Barbey d'Aurevilly est adressée à M. Escudier, sans doute Marie Escudier, qui fut rédacteur en chef du *Pays :*

«... Mais je crois qu'ici le mot *ventrée* doit rester.

» Nous n'écrivons point pour des petites filles, surtout quand nous parlons de *Jean-Jacques Rousseau*, jetant son *Contrat social* dans le sein perturbé du monde, au lieu de cerises dans la gorgerette de Mademoiselle Galet. Pour Dieu! ne soyons pas *Watteau* et *coudes en arrière*, en parlant d'un homme comme Rousseau et de ses abominables descendants.

» Ne craignons pas l'expression forte, l'expression que ne répudieraient ni Bossuet, ni de Maistre, nos modèles.

» D'ailleurs *ventrée* est énergique, mais il est noble dans son énergie.

Et de quoi parlons-nous? de la partie la plus affreuse de la descendance de *Rousseau*, des *économistes* et des *hommes politiques*, les *dévorants* parmi ces lapins immondes !

» Et enfin il n'y a pas d'autre mot pour nuancer ce que je veux nuancer — les uns qui ne sont qu'une *portée* et les autres qui sont une *ventrée !* le mot les *étale* à nos pieds !

» Pour toutes ces raisons, je maintiens mon expression, mon ami, — et vous m'approuverez. Le goût doit être hardi parfois pour être le goût; à chose affreuse qu'on signale, expression adéquate ! Voilà ce que j'appelle écrire! »

§

Si Ingres devait quelque jour cesser d'être regardé comme un grand peintre, son nom demeurerait encore encastré dans une expréssion proverbiale, « le violon d'Ingres ». Il y aurait une curieuse étude à faire sur les *violons* des hommes illustres, mais il faudrait distinguer entre ceux qui eurent un

vrai talent à côté et les autres, victimes d'une pure illusion, comme Gœthe qui aurait lâché toute sa littérature pour garder la gloire de sa théorie des couleurs. Il n'était pas cependant médiocre, même dans la science ; Ingres n'était pas non plus un mauvais musicien. Ambroise Thomas lui écrivait de Venise en 1835 :

« Je suis allé chez un monsieur français, un amateur qui fait chez lui de la musique instrumentale, et ce qui m'a étonné c'est d'avoir trouvé là un violon et une basse (des Italiens) qui font très bien ce genre de musique. Nous avons joué le beau trio de Beethoven. Cela m'a rappelé notre musique et cela m'a ramené en foules toutes les sublimes choses que j'ai eu tant de plaisir de jouer avec vous. »

§

« ... Nous avons peut-être tort de faire la guerre aux barbares de l'art. Ils nous font du bien, en somme. N'est-ce pas à eux que doivent leur succès les artistes du XVIIIe siècle ? Jamais sans certaines œuvres grossières ou informes autour desquelles les anarchistes de lettres battent maintenant la grosse caisse, les œuvres souriantes et menues d'autrefois ne nous auraient autant plu : c'est le succès de Rodin qui a fait le succès de Falconet. »

Il a bien du talent et bien de l'esprit, M. Jean Rameau (car c'est lui qui rédigea ces lignes), et M. Tailhade eut raison de dire, en un vers devenu proverbe :

Le meilleur veau, c'est encor Jean Rameau.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

COMÉDIE FRANÇAISE : Reprise des *Fossiles*, comédie en quatre actes, de M. François de Curel (21 mai). — VAUDEVILLE : Reprise de *Madame Sans-Gêne*, comédie en quatre actes, dont un prologue, de MM. Victorien Sardou et Emile Moreau (22 mai). — THÉATRE ANTOINE ; *Le Marché*, comédie en trois actes, de M. Henry Bernstein : *Grasse Matinée*, comédie en un acte, de M. Alfred Athys (12 juin). — Représentations espagnoles de Mme Maria Guerrero.

Je doute que la reprise des **Fossiles** serve beaucoup M. François de Curel. Les défauts de cette pièce, une des premières de M. de Curel qui aient été jouées, défauts qu'autrefois on n'avait pas vus, — que, peut-être, on n'avait pas voulu voir, — ont apparu à tous, aujourd'hui. Et je crains bien qu'on ne s'aperçoive, à la fin, que les défauts des *Fossiles* se

retrouvent, plus ou moins atténués, dans les divers drames de M. de Curel.

M. de Curel a-t-il, dans les *Fossiles*, voulu soutenir une thèse? Certaines scènes, certains couplets tendraient à le faire croire. La vieille aristocratie est utile à la gloire d'un pays : mais il ne faut pas qu'elle se retire trop du monde. Il est singulier qu'un auteur prétende nécessaire la survivance de familles pareilles à la famille de Chantemelle, dont les membres ne sont que des brutes ou des débiles. Si, plus tard, le jeune duc, dont la naissance, régularisée sans grande loyauté de la part de personne, trouble tant les « fossiles » du château de Chantemelle, fait preuve de quelque mérite, il ne devra cela qu'aux Vatrin, qui ne sont que des roturiers.

Mais je ne puis croire que, dans les *Fossiles*, pas plus que dans aucune autre de ses pièces, M. François de Curel ait songé à soutenir une thèse. Peut-être a-t-il voulu étudier le caractère singulier de quelques individus. Ses personnages, en ce cas, sont présentés avec une excessive brutalité, et,trop souvent, nous comprenons mal la raison de leurs actes. On ne peut pas affirmer que les *Fossiles* soient une bonne pièce de caractères.

Le plus grand mérite de M. François de Curel est d'imaginer des situations violentes et curieuses, et de les préparer assez bien,comme font les auteurs de mélodrames. Le troisième acte des *Fossiles* n'est pas sans intérêt. Il faut louer M. de Curel de l'avoir corrigé à l'occasion de cette reprise. Les corrections sont heureuses. Et pourtant, la situation est traitée trop sommairement; des développements manquent,qui eussent été nécessaires. M. de Curel n'a pas tiré tout le parti possible d'une invention puissante.

Certes, la reprise des *Fossiles* n'était pas inutile ; on louera surtout ceux qui l'ont faite si l'on songe que la pièce n'avait encore été jouée qu'au Théâtre Libre, devant un public restreint. Mais je doute qu'elle contribue à accroître la gloire de M. François de Curel.

Les Fossiles sont joués, aujourd'hui, à la Comédie-Française, moins bien qu'ils ne le furent, jadis, au Théâtre Libre. Le jeu des acteurs est correct, on n'en saurait guère donner d'autre appréciation.

Madame Sans-Gêne eut, il y a quelques années, un succès extraordinaire, et il est incontestable que cette pièce se voit sans déplaisir. Certes, l'intrigue en est à la fois puérile et

compliquée. MM. Victorien Sardou et Emile Moreau ont multiplié les épisodes, et il serait téméraire d'affirmer que tous sont indispensables au développement de l'action. La psychologie des personnages est rudimentaire, et ils n'agissent pas toujours avec la logique la plus rigoureuse. Mais il y a, dans *Madame Sans Gène*, des inventions de détail qui sont ingénieuses, et une entente certaine de l'effet. A quoi bon, d'ailleurs, parler longuement, aujourd'hui, d'une pièce qui, naguère, fut jouée, à Paris, quatre cents fois environ, et qu'on a vue, de par le monde, dans toutes les villes où il y a un théâtre? La reprise qui vient d'en être faite permettra à ceux qui visitent Paris cette année d'applaudir Mme Réjane dans un de ses rôles les plus célèbres.

Je ne crois pas que M. Henry Bernstein ait, avant **le Marché,** écrit aucune œuvre dramatique. *Le Marché* est un intéressant début.

Une femme adore son mari, et elle veut le sauver d'une imminente débâcle financière. Lui est un être sans grande énergie ni grande volonté, et il laisse à sa femme le soin de diriger les affaires de la maison. Elle s'imagine qu'en cédant aux désirs des financiers qui peuvent les secourir elle rétablira la situation compromise : il n'en est rien. Les financiers prennent la femme, et ne donnent que des promesses : les marchés qu'elle conclut sont des marchés de dupe, et, par amour du mari, elle va d'amant en amant, pitoyable et désolée. On ne sait ce qu'elle deviendrait, si elle ne rencontrait pas un maquignon enrichi, homme à la fois grossier et délicat, qui l'aime vraiment, et qui la sauve de la ruine sur la simple permission qu'elle lui donne d'espérer qu'un jour elle sera à lui.

La situation de cette femme est d'une amère tristesse, et M. Henry Bernstein a su nous y intéresser ; il nous suggère combien elle souffre. Avec habileté, il nous laisse deviner le moyen qu'elle employa pour sauver son mari. Il répugne à M. Bernstein d'user des procédés, parfois un peu faciles, du mélodrame ou de la comédie rosse, et à plus d'un la tentation serait venue de s'en servir en traîtant un sujet pareil au sujet du *Marché*.

M. Bernstein a déjà l'entente de la scène. Il est certain qu'il y a dans sa pièce, çà et là, quelques réminiscences : ainsi le maquignon Forou n'est pas sans rappeler le Jean Giraud de la *Question d'argent*. Mais M. Bernstein a voulu

qu'on s'intéressât à Forou et Alexandre Dumas avait voulu qu'on méprisât — ou presque — Jean Giraud. Et M. Bernstein a su rendre émouvant son personnage. Il y a, dans les trois actes du *Marché,* de très bonnes scènes : la dernière — c'est la scène où Forou propose à Germaine le marché libérateur qu'elle accepte — est la plus adroite de toutes. M. Henry Bernstein, est, paraît-il, très jeune : il est permis d'attendre beaucoup de lui ; le *Marché* n'est pas un début banal.

MM. Antoine et Dumény, Mmes Suzanne Devoyod et Ellen Andrée jouent fort bien le *Marché.*

C'est aussi un début que la petite comédie de M. Alfred Athys, **Grasse Matinée.** Et c'est un heureux début. *Grasse Matinée* est une pièce légère, mais fort adroitement conduite et fort spirituellement dialoguée. Mlle Bellenger, MM. Dumény et Grand la jouent avec beaucoup de verve.

Mme Maria Guerrero, qui est illustre en Espagne, est une actrice du plus grand talent. Sa mimique est fort expressive, et, autant qu'on en peut juger quand on entend une pièce écrite dans une langue qu'on sait très mal, elle dit avec beaucoup d'intelligence. Son jeu est très habile, très varié, et, me semble-t-il, d'une justesse parfaite. Elle est accompagnée d'une bonne troupe, où il faut distinguer surtout M. Fernando Diaz de Mendoza. Je regrette un peu que Mme Maria Guerrero nous ait donné, pour premier spectacle, un drame de Tamayo y Baus, *la Locura de Amor,* qui est sans grand intérêt. Mais ce sera un vrai plaisir que d'applaudir cette actrice excellente dans les drames puissants ou les élégantes comédies de Lope de Vega, de Calderon et de Tirso de Molina dont elle nous promet la représentation.

A.-FERDINAND HEROLD.

MUSIQUE

Théâtre de l'Opéra comique : *Hænsel et Gretel*, conte lyrique en 3 actes et 5 tableaux, poème de A. Wette, version française de Catulle Mendès, musique de E. Humperdinck. — Les concerts officiels de l'exposition.

Le type de la pièce où « il n'y a pas de pièce », du théâtre qui « n'est pas du théâtre », comme disent si volontiers les critiques, est peut-être cet *Hænsel et Gretel* que, après l'Allemagne, l'Autriche, la Belgique, l'Angleterre et la province, vient de révéler l'Opéra-Comique.

Il ne se passe en effet presque rien dans ces trois actes menus.

Deux petits enfants pauvres, en l'absence de leurs parents, au lieu de travailler dansent et chantent pour tromper leur faim. Rentre la mère qui distribue quelques taloches aux pares eux, et les menace si malencontreusement de son balai qu'elle renverse un pot de « lait tourné » qui doit constituer le dîner de la famille. Vite les gosses sont expédiés en forêt pour cueillir des fraises. Ils s'y oublient à manger leur récolte, se perdent, et finissent, le soir venu, après avoir fait leur prière, par se coucher aux bras l'un de l'autre. « L'homme au sable » les endort, et, pour les veiller, les anges descendent du ciel sur un escalier de nuages lumineux. Au matin, réconfortés par « l'homme à la rosée », ils se racontent leurs rêves, mais voici que, devant leurs yeux ravis, se dresse un château de gâteaux, entouré d'une palissade de pains d'épice. C'est la demeure de la méchante fée Grignotte qui, comme toutes les ogresses, dévore les petits enfants, mais, plus raffinée que ses confrères, les change préalablement en pâtisserie, les préférant sucrés. Hænsel, sans défiance, s'est déjà approché de la porte en chocolat, et s'est emparé d'une tuile en massepain, quand, tout à coup, la sorcière qui doucement s'est glissée hors de sa demeure enchantée, se saisit de lui et l'enferme dans une cage à poulets. Puis, par la vertu d'un rameau magique et de mystérieuses incantations, elle oblige Gretel à la servir, et à chauffer le four où cuira son frère. Mais la petite a retenu les formules fatidiques; tandis que, pour se mettre en appétit, Grignotte chevauche un balai de sabbat, elle dérobe le rameau, et, vite, délivre Hænsel, et tous les petits enfants confits, victimes de la fée mauvaise. Celle-ci, préalablement poussée par surprise dans le feu par le frère et la sœur, et étant à son tour devenue comestible, la joie est complète. Les parents des vagabonds arrivent à ce moment et tous, à genoux, rendent grâce à Dieu.

L'aventure, on le voit, est simplette, nullement « suggestive », et dénuée de toute psychologie compliquée. En cette époque où fleurissent à la scène les actions embrouillées, à sens ésotérique, et à symboles obscurs, ce conte s'épanouit avec un frais parfum de plante naturelle poussée dans la forêt.

« Si Peau d'âne »... certes, c'est presque la même chose : le petit Poucet, mais, ne nous y trompons pas, c'est un petit Poucet allemand. Allemand par sa naïveté bon enfant et bien

enfant. — par l'odeur de *conditorei* qui s'exhale de cette accumulation de *Schokolade*, *Torten*, *Marzipan*, *Kuchen*, *Johannisbrot*.... — Allemand surtout, et avant tout, par la musique de M. Humperdinck ; — par les chansons populaires d'outre-Rhin dont en est formée toute la trame, chansons qui, pour nous, sont uniquement de jolis airs, mais qui, là-bas, évoquent de jeunes années, des rondes enfantines, des souvenirs de famille et d'intérieur *gemüthlich*, — et aussi par l'art et le sérieux avec lesquels elles sont présentées et développées.

Un pareil sujet eût été, chez nous,, traité en opérette légère ou en féerie à spectacle mêlée de ballets; pour l'auteur germanique il est demeuré poème presque d'intimité, digne de toute son honnête bonne foi et de son magistral talent de musicien. Ces thèmes connus de chacun qui, dans une œuvre française, seraient peut-être apparus sous forme de hors d'œuvre, avec des allures de chansonnettes aux fins de phrase communes ou mièvres et recherchées, sont là conclues simplement sans perdre leur caractère national, et deviennent prétexte aux plus riches divertissements symphoniques. Et cependant ils demeurent presque toujours enfantins, et, selon la fine remarque de M. Gauthier-Villars, qui a justement indiqué combien la polka est plus naturelle aux petits que la valse, ils doivent cette qualité à la fréquence de leurs rythmes binaires. Ne pourrait-on inférer de cette judicieuse observation que si quelque monotonie s'accuse au troisième acte, si l'intérêt semble parfois y languir, c'est que, à la différence des deux premiers, il est écrit presque tout entier en rythme ternaire ?

Mais, avec les uns comme avec les autres, M. Humperdinck s'est livré à de véritables débauches de contrepoint. M. Saint-Saëns disait, à propos de la *Tétralogie* : « Quand on a lu la partition, quand on a considéré ce prodigieux travail d'orfèvrerie, on éprouve quelque peine à voir toutes ces ciselures reléguées au dernier plan et sacrifiées à l'effet général. Wagner a imité les artistes du moyen-âge qui sculptaient une cathédrale comme ils auraient fait d'un meuble. »

Que dirait-il au sujet d'*Hænsel et Gretel*, où il s'agit, non pas d'une cathédrale, ni de héros divins, mais d'une humble chaumière, et de pauvres enfants, et où, en outre, l'art de mise en œuvre ne demeure pas toujours au dernier plan et ne se sacrifie pas constamment à l'effet général ?

En plus d'une page, en effet, l'auteur s'est trop souvenu qu'il était musicien, et, oubliant presque ses personnages, a dépassé le but.

Dans ce conte, les seuls petits, et la répercussion des événements extérieurs sur leur âme enfantine nous intéresse. Aussi, lorsque la mère pleure sur le pot de lait renversé, tragique ainsi que Tristan maudissant le jour, elle nous laisse indifférents; et lorsque la sorcière monologue, instinctivement nous lui cherchons hors de la scène des auditeurs parmi les babys de la salle.

Les anges que, dans leur rêve, aperçoivent Hænsel et Gretel, figures blanches, douces et légères comme la plume de leurs ailes, ne sont certes pas ceux que nous dépeint M. Humperdinck, armés de trombones et de tubas. D'anges gardiens ils sont devenus les redoutables joueurs de trompette de l'Apocalypse, leur voix cuivrée ne berce pas le sommeil innocent, mais apporte le cauchemar, et on pense au verset : «... *trium angelorum, qui erant tuba canituri.* »

Cette disproportion de l'expression, ce manque d'équilibre, pour ne pas prononcer le mot un peu gros de manque de goût, n'apparaissaient pas très sensibles à ceux qui ont applaudi *Hœnsel et Gretel* en Allemagne, où l'air ambiant est saturé de défauts analogues, où les moindres habitations de plaisance sont des monuments, où les gares de banlieue se hérissent telles des forteresses, où seuls les ramoneurs portent des chapeaux hauts de forme, et où le mot *colossal* est d'un usage courant pour désigner les choses les plus minimes de la vie.

Ils ne peuvent passer inaperçus en France, où, personne ne le niera, le sens du tact et de la mesure est particulièrement éveillé.

Par ses qualités comme par ses défauts, l'œuvre de M. Humperdinck reste donc foncièrement allemande, et ce n'est pas un « coquin de sort » bien parisien de la très ingénieuse et adroite transposition de M. Mendès qui aura réussi à la franciser.

Cela est-il du reste nécessaire, et, telle qu'elle est, ne contient-elle pas suffisamment de pages d'un intérêt général pour exciter la curiosité et même l'admiration ? La première moitié du 1er acte, les jeux des enfants dans la forêt et le ravissant épisode du coucou, puis la terreur qui monte en eux devant l'inconnu des ténèbres menaçantes et leur exquise prière suffiraient à expliquer et à justifier l'enthousiasme de la foule.

Dans cette foule les Allemands sont les plus nombreux. Leur nationalisme les pousse à venir acclamer leur compatriote, et ils sont curieux de la mise en scène poétique de

M. Carré (je me permets cependant de regretter la grecque d'or qui orne les marches de l'escalier lumineux). Ils s'étonnent devant l'adresse vocale et scénique de Mlles Riotton et de Craponne, exquises de jeunesse et d'entrain, qu'elles chantent, dansent, mangent des fraises, ou lèchent la palissade sucrée du « château-gâteau ».

Ils sont impressionnés par la voix si franche et si bien timbrée de M. Delvoye, saluent en Mlle Delna une inimitable sorcière, ogresse mi-comique et mi-effrayante, sachant merveilleusement faire peur aux enfants, mais pas trop, tout en les amusant, et s'inclinent en connaisseurs devant l'orchestre conduit avec tant de souplesse par M. Messager, orchestre dont chaque instrument soliste semble lutter avec son voisin d'impeccable et élégante virtuosité.

Mais il n'y a pas que des Allemands à l'Opéra Comique les soirs où on fait le maximum avec *Hœnsel et Gretel*, et *Bastien et Bastienne* (1), car cette partition a le rare privilège d'intéresser tout le monde, même les musiciens professionnels qui s'ebahissent devant ses adroites complications, et devant l'étonnante dextérité avec laquelle s'enchevêtrent et se superposent ses thèmes divers. Il semble du reste que rien ne soit plus facile que de soumettre ces thèmes, d'une inspiration personnelle peu accusée, il est vrai, à ces jeux et à ces artifices, tant ils s'y prêtent de bonne grâce.

A ce point de vue spécial, et contrapuntique, l'œuvre, d'autre part si germanique, est vraiment d'un intérêt universel, et offre un vrai régal aux oreilles bien élevées. Tant il est vrai que, en dépit des théories étroites qui voudraient réduire la musique de théâtre à un rôle si infime qu'elle ne serait plus guère qu'un trémolo annonciateur des traîtres, on éprouve un grand charme à entendre, même à la scène, une œuvre écrite par un musicien.

§

Simple rapprochement.

Une commission musicale a été réunie pour élaborer les programmes des concerts officiels de *musique symphonique*, qui auront lieu pendant l'exposition. Ces programmes, qu'elle n'a pas osé publier d'avance, sont connus cependant par les compositeurs qui ont trouvé grâce devant elle.

(1) La traduction très habilement XVIIIe siècle de *Bastien et Bastienne,* le petit opéra comique du jeune Mozart (il l'écrivit, dit-on, à 13 ans) est de M. Gauthier-Villars.

Ils ne contiennent pas une symphonie, mais renferment de nombreux fragments d'opéras.

(Il s'agit, ne l'oublions pas, d'art officiel. Chacun sait que, au Conservatoire, on enseigne la *cantate*, et non pas la musique pure.)

En ces concerts de *musique symphonique* avant tout on exécutera donc de la *musique dramatique!!...*

L'Institut (où règne le même esprit que dans la commission de l'exposition) devait récemment décerner un prix à une *œuvre dramatique*. Ecartant la *Louise* de M. Charpentier, il a couronné une *symphonie* de M. Rabaud, et une *œuvre de concert* de M. d'Ollone!!..,

Qui donc oserait prétendre que le gâchis ne règne pas dans les sphères officielles, même de musique!

§

Nombre d'anecdotes seraient encore à raconter sur ces séances de la commission, dont les murs, tout officiels soient-ils, ont des oreilles. Nous savons ainsi que les symphonies de C. Franck, Lalo, Dukas, Chausson, Savard, Ropartz, Magnard..... ne seront pas exécutées; même la majorité eût souhaité que ces compositeurs fussent complètement passés sous silence, mais la vigoureuse intervention d'un jeune maître qui, lui, ignore les jalousies basses et l'étroit esprit de boutique, a fait échouer ce projet. Nous savons aussi quels singuliers compétiteurs furent suscités à M. Ropartz : Boïeldieu et Spontini! — il s'agit, répétons-le toujours, de *concerts symphoniques* — et quelle opposition triomphante, hélas! se dressa devant le nom de M. Magnard. Nous avons appris que M. Wormser avait obtenu l'unanimité des suffrages, ce qui est justice si on veut, et que C. Franck obtint seulement quatorze ou quinze voix sur vingt-cinq, ce qui est injustice assurément.

De même nous connaissons certains compositeurs qui eussent eu le droit légitime d'espérer une place, ne fût-ce que pour deux mélodies, et qui ont été oubliés. Que ceux-là se consolent d'être ignorés de MM. Réty, Bernheim, Deschapelles, Lenepveu et autres. Ces messieurs sont si bien avertis du mérite et des œuvres de chacun que, s'imaginant sans doute Mlle Holmès auteur de quelques quatuors et de plusieurs quintettes, ils l'avaient tout d'abord inscrite pour les séances de musique de chambre — peut-être en compa-

gnie de MM. Reyer et Bruneau ? Leur ignorance du reste ne se borne pas aux seuls contemporains : à ces concerts de *musique symphonique* (ne nous lassons pas de le répéter), réservés aux seuls musiciens français, ils ont, dans les deux premières séances, après un *feu du ciel* de M. Saint-Saëns, qui n'a appauvri aucun Prométhée, admis : le flamand Josquin de Prés, l'allemand Gluck, le belge Grétry, et les Italiens Lulli et Spontini, dont la nationalité leur était sans doute inconnue.

Par contre, craignant la leçon que pourrait leur infliger quelque chef d'orchestre étranger en interprétant une œuvre qu'ils auraient officiellement dédaignée — comme a fait M. Nikisch, il y a quatre ans, en révélant aux Parisiens la noble symphonie de E. Chausson — défense est faite aux hôtes du Trocadéro d'inscrire sur leurs programmes un compositeur français vivant.

PIERRE DE BRÉVILLE.

ART MODERNE

Rodin. — Odilon Redon.— Simon Bussy.— Legros.— Memento.

Proche le pont de l'Alma, parmi la frondaison heureuse des arbres, un lumineux pavillon ; quelques cloisons le divisent en salles ; à des fenêtres, tout autour, de clairs rideaux légers. Rien de plus. Là est l'exposition **Rodin**. Artifices, je n'y vois les plantes à palmes étendues ni de grosses tentures bleues ou rouges pour que se détachent d'un fond tel l'arête nette des plâtres ou des marbres. En toute sincérité, tels ils sont, les voici, nus, quelques-uns hissés sur de délicieux fûts à décor sobre, l'œuvre, près d'être jusqu'à ce jour total, de Rodin. Rien n'y est, que du plâtre, de la pierre, du marbre et du bronze, matériaux de sculpteur. *L'homme au nez cassé* y figure, le *projet de monument* pour Courbevoie, *les Bourgeois de Calais*, aussi bien que le *buste de Falguière* ou, inachevés encore, le *monument de Victor Hugo*, la *Porte de l'Enfer*. Quantité de bustes : Hugo, Dalou, Puvis de Chavannes, Falguière, le jeune Américain, le buste délicieux de femme récent, quantités de petits groupes, étreintes, mouvements à la fois élancés et déjà las, des études sans nombre, plusieurs masques, des ébauches, des dessins, des photographies, et au milieu, le *Balzac*.

Le *Balzac!* — Où les haines aveugles, à présent ? Sans doute, la statue vivante n'épouvante plus un Salon, comme

alors. On n'est plus forcé d'y revenir, pourra-t-on feindre d'ignorer? Une œuvre telle, qui, toutes les rumeurs tuées, reparaît au bout de deux ans grandie et supérieure à l'éblouissement enthousiaste dont elle brûle les souvenirs, à présent calme et *classique*, sans étonner émerveille, se pose, règne. J'imagine les gens d'alors effarés revenir ici, interroger leur stupeur ancienne, ne plus comprendre : qu'était-ce, alors, la fièvre? Pour ce Balzac? Mais quel monde en lui palpite! il est transfiguré, hallucinant, grandiose.

Je ne sais si M. Rodin a souffert de l'injure essayée, en ce temps-là, à son égard : pour qui a conçu la grandeur projetée, d'un sûr vouloir, vers les temps, qu'importe? la plénitude géniale, la certitude l'accompagnent. Le soulèvement baveux ne souille rien que sa fange. Rodin ne peut avoir l'ingénu regard d'un témoin éperdu, pour si peu. Passons. Le temps a consacré la merveille. On ne peut supposer, à présent, Balzac ailleurs qu'en son image, où, total, il est contenu.

Le *Hugo*, assis, le torse, on s'en souvient, nu, au rocher de l'exil, méditatif, la main gauche tendue, accueille les voix des nymphes montées frémissantes vers sa pensée. Absolu monument, celui-là, encore, et vraiment pour Rodin, à côté de Hugo qu'il a conçu tel, on se souvient de la vieille formule vraie : *comprendre, c'est égaler*.

La Porte : un flot aux vantaux s'enfle selon des courbes harmonieuses et se replie et monte puis s'abaisse; aux bords des effigies douloureuses apparaissent déjà, comme les lents passagers de la vision dantesque peu à peu surgiront, groupes et grappes d'angoisse en la mer de tourmentes, évoqués en la grave pensée du sage que le sculpteur assoîra au sommet. Tout naîtra de son songe et tout vers lui retournera.

Mais ici on ne voit que le plan de l'œuvre voulue; les figures qui en détailleront, une à une, le sens, ne sont pas placées, et cependant déjà on est impressionné par la splendeur palpitante de la composition, par cetté surface toute ouvragée de creux et de renflements ménagés à des jeux réfléchis de la lumière qui, comme en les nuages dont parle admirablement le poète Tristan,

> Nous font voir des montagnes d'ombre
> Avec des sources de clarté.

Il est admirable qu'à toucher la matière, la main de Rodin lui insuffle la vie; c'est le secret ignoré des statuaires; mais Rodin enthousiaste surprend la vie en tout, l'épie, la saisit,

s'émerveille ; tout à ses yeux est frémissant. Les *baisers*, les *étreintes*, l'élan confus et unanime des corps qui se sont cherchés, qui s'approchent, se boivent et, dans l'ivresse, sont déjà alentis de lassitude, tous ces groupes, grands ou petits, on sait la ferveur héroïque du vrai, transfiguratrice, généreuse et émue dont le maître les sait enflammer, de tout son amour ; mais qu'on en vienne à tous ces bustes, à des masques simples, toute la fièvre de vivre est en eux, ils sont aussi véridiques et émouvants dans leur simple apparition que le drame plus marqué des œuvres composées.

Une énumération serait vite fastidieuse. Qui n'a pas vu l'ensemble stupéfiant de l'œuvre que M. Rodin cette fois nous livre presque entier, ne connaîtra l'orgueil d'être à ce point bouleversé et grandi par l'admiration divine qui seule exauce l'homme au delà de l'homme, et que nul, en ce temps, ne peut allumer si sûrement que M. Rodin. A quoi bon parler pour qui n'a pas voulu sentir ? et pour qui a senti, comment parler assez complètement ? L'œuvre de M. Rodin délivre et exalte, je ne sais rien de plus fécond au monde, je ne sais rien de plus sainement beau.

Que l'on s'arrête à des études : au plâtre, par exemple, où il a fixé le mouvement de son *saint Jean-Baptiste* du Luxembourg, si large, si sûr, on en éprouve une calme impression de classicisme vrai ; à ces dessins impromptus et décisifs où il a guetté et captivé la vérité éphémère d'une attitude, à ces morceaux où se crispe la fièvre nerveuse d'une main de proie, partout émerveillent la conscience constante du maître, son indépendance, son enthousiaste sincérité, l'exemple de beauté de sa vie qui égale la beauté de l'œuvre.

§

M. **Odilon Redon** a réuni pendant quelques jours du mois de mai, des œuvres choisies parmi ses anciennes et ses plus récentes, chez M. Durand-Ruel. Peintures, études d'autrefois d'une grave, un peu fruste énergie, précèdent l'époque plus connue où M. Redon se fit le merveilleux rêveur des lithographies que l'on sait bien. Depuis, le songe de l'artiste, adouci et plus frêle, éclôt en des fleurs tendres de pastels ingénus aux frais pétales éclatants. Les bleus radieux, les jeunes ors ingénus délicieusement s'épousent en de suaves harmonies, et un très original parfum de beauté neuve s'en dégage.

Quelques portraits au crayon et une âpre copie un peu sèche

d'*une chasse aux Lions* de Delacroix complétaient l'extase radieuse de cette exposition.

§

Autre pastelliste, M. **Simon Bussy** marie à la vigueur savante d'un dessin précis un éclat apaisé des plus tendre tons. Depuis quelques années déjà, le charme de ces pastels ingénieux chante en bien des mémoires, mais, cette fois, M. Bussy expose chez MM. Allard et Noël, 17, rue Caumartin, de fins paysages qu'il a rapportés de la côte provençale. Les maisons au toit rouge éveillent la lenteur assombrie des hauts arbres, la montagne farouche, la mer souriante et sonore, c'est tout le thème de ces quelques œuvres nouvelles. Villefranche et Menton, Monte-Carlo ou l'Estérel, les rades, les anses où se dressent les noirs cyprès, une fraîcheur de vision, une joie paisible, le bonheur tranquille de la vie parfumée, le délice, et M. Bussy est un artiste délicat et ravissant.

§

Au Luxembourg, une exposition excellente de dessins, de gravures, de médailles par **Alphonse Legros** a succédé aux expositions d'œuvres de Gaillard, de Fantin-Latour et de Puvis de Chavannes.

Nous le retrouvons là, non plus tel qu'il fut à ses débuts, âpre comme aux deux merveilleux tableaux de la *Centennale*, mais affiné, réduit, par l'habitude d'un songe doux et élégant à l'exemple des Anglais préraphaëlites auprès de qui il a si longtemps vécu, soucieux d'un art sans grands cris et sans gestes discordants, un art de belle correction expressive, de pureté, de justesse et de netteté.

Nous avions récemment pu admirer cette belle aisance manuelle, cette ingénuité d'un dessin frais, lorsque la plupart des pièces ici montrées ont été (en avril 1898) exposées chez M. Bing, à l'*Art Nouveau*. Plus que ses compositions voulues fantasques et volontiers macabres, de clairs portraits d'hommes nous avaient arrêtés ; aujourd'hui encore c'est une effigie hautaine et franche de Tennyson qui nous charme surtout parmi les autres.

Il n'est pas très surprenant qu'avec ce goût des lignes délicatement arrêtées, M. Legros ait été amené à faire des médailles ; il y en a de lui de délicieuses, dans une manière très florentine.

M. Legros est un artiste à coup sûr très fin et le maître épuré de son métier. Il ne semble pas que, depuis le temps lointain où il s'est établi en Angleterre, l'enthousiasme de la vie violente ou fervente l'ait brûlé. Il est devenu un artisan régulier, précis et minutieux comme ses pairs de là-bas ; un excellent praticien plutôt qu'un créateur ou un visionnaire fervent. Sans doute il faudrait voir de la peinture plus récente que l'*Ex-Voto* de Dijon pour apprécier plus sûrement l'évolution étrange de l'artiste, et ici il ne nous est montré que gravures et dessins.

§

Memento. — A la *Plume*, exposition intéressante groupant des œuvres de quelques artistes parmi les meilleurs. Des noms? MM. Rodin, Anquetin, de Groux, Cottet, Detouche, Fix-Masseau, Mlle Claudel figurent au catalogue.

Cercle artistique et littéraire, rue Volney, peintures, aquarelles, pastels par M. **Gustave Garraud**.

Le 26 juin, par les soins de MM. Bernheim jeune, vente intéressante de tableaux modernes : un merveilleux Manet, Monet, Carrière, Boudin, Jongkind, Pissarro, Sisley, etc...

ANDRÉ FONTAINAS.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

MM. Kufferath et Guidé, les nouveaux directeurs du Théâtre de la Monnaie, ont arrêté définitivement le tableau de leur troupe pour la saison prochaine. Pour les principaux emplois ils ont recruté des éléments entièrement nouveaux. De l'ancienne troupe la direction a réengagé Mme Lalla Miranda, la nouvelle Melba dont je vous vantai, à propos de *Cendrillon* et d'*Hamlet*, les trilles, les vocalises, mais surtout la voix étoffée et limpide ; Mme Maubourg, une exquise nature d'artiste, Mme Gottrand, M. d'Assy, et quelques autres de moindre importance. Parmi les chanteuses nouvelles on remarque Mlle Félia Litvinne, l'admirable créatrice d'Iseult à Paris, qui créa naguère à Bruxelles la Brunnehilde de la *Walkyrie* et la *Gioconda* de Ponchielli, Mlle Marie Thiéry qui nous vient de notre Opéra Comique où elle joua *Mireille* le jour de l'inauguration du nouveau théâtre, Mme Duval-Melchissédec, une jeune falcon, douée, paraît-il, d'un grand tempérament dramatique ; Mme Georgette Bastien, dont le talent se révéla aux

concerts du Conservatoire de Bruxelles dans les deux *Iphigénie* de Gluck ; Mlle Augusta Doria, une élève de Mme Marchesi qui, ayant à choisir entre l'Opéra Comique et la Monnaie, accorda la préférence à Bruxelles, Mme Claire Friché etc., etc. Dans la troupe masculine figurent M. Henderson, un chanteur américain, élève de MM. Frédéric Boyer et Tournié, le jeune ténor Dalmorès, dont la critique parisienne constatait, il y a quelques mois le triomphe dans *Siegfried* au Théâtre des Arts de Rouen ; la basse Vallier, un des triomphateurs de *Tristan et Iseult*, à côté de Mlle Litvinne, les barytons Mondaur, Gaidan et Badiali.

Parmi les ouvrages que comptent représenter MM. Kufferath et Guidé en dehors du répertoire courant, ils annoncent *Henry VIII* de Saint-Saëns qui n'a pas encore été représenté à la Monnaie, *Louise*, l'œuvre curieuse et si discutée de M. Charpentier; la *Vie de Bohême* de Puccini (Murger est très demandé !) ; l'*Enlèvement au sérail* de Mozart; *Tristan et Iseult* avec Mlle Litvinne ; *Siegfrield* et le *Crépuscule des Dieux*. Un beau programme assurément, que complétera, sans doute, l'une ou l'autre œuvre nouvelle d'un compositeur d'ici, de M. Paul Gilson, par exemple.

Dans ma dernière lettre j'avais une petite phrase dédaigneuse pour les concerts du Waux Hall. J'en fais mon humble *mea culpa*. Ces concerts à l'ombre des hautes futaies du Parc sont en effet très goûtés et on y fait même d'excellente musique, sous la direction de M. François Ruhlmann, un jeune chef appelé au plus brillant avenir, un musicien de race et d'autorité en qui ses camarades voient le véritable héritier du tant regretté Joseph Dupont. C'est surtout le jeudi qu'on exécute des programmes de choix. Ainsi on entendit récemment au Waux Hall une symphonie de Beethoven et des pages de Gluck.

Le public bruxellois, depuis longtemps grand amateur, sinon toujours fin connaisseur, de peinture et de musique, commencerait-il à « mordre » aussi à la littérature ? Le récent et très probe succès du *Cloître* de Verhaeren au théâtre du Parc serait de nature à nous le faire croire.

Les Conservatoires de musique et les Académies se décident de faire une part importante à la littérature dans leurs exercices d'esthétique. Ainsi, M. Charles Van der Stappen, le très distingué statuaire, directeur de notre Académie Royale des Beaux-Arts, a pris l'initiative de conférences et de lectures

par nos écrivains devant les élèves des cours supérieurs du dit institut. C'est ainsi que Verhaeren donna à ces jeunes gens la primeur du beau drame que je viens de citer, que Camille Lemonnier leur lut quelques-unes de ses proses les plus robustes et les plus rutilantes et que, tout récemment, votre serviteur leur fit une conférence sur Shakespeare après laquelle il leur lut quelques pages de son livre *les Communions : l'Honneur de Luttérath*, un conte dont le mouvement athlétique, l'allure progressive, l'ordonnance décorative, voire plastique, étaient, dans la pensée de l'auteur, de nature à intéresser nos futurs Rubens et nos Duquesnoy en herbe. Trois cents jeunes gens et jeunes filles, nombre de professeurs assistaient à ces séances, se pressant sur les gradins du vaste amphithéâtre. Impossible de rencontrer auditoire plus chaleureux et plus réceptif. Je n'oublierai jamais, pour ma part, tous ces visages adolescents, radieux, éveillés, attentifs, et tous ces grands beaux yeux où l'intrépidité et les péripéties du récit gymnique provoquaient des éclairs de communion et de sympathie, toutes ces prunelles profondes, encore dilatées par la ferveur et dont le conférencier-liseur fut durant une heure et demie l'enviable et reconnaissant point de mire. Le moyen de n'être pas éloquent, persuasif et inspiré dans pareil milieu, dans une atmosphère si bellement grisante et électrique !

En présence des succès de ces soirées littéraires, la ville de Bruxelles fournira sans doute à M. Van der Stappen les ressources pour leur donner à partir de l'hiver prochain plus d'extension et un caractère définitif et régulier. Et l'exemple de l'Académie de Bruxelles ne tardera pas à être imité par les institutions similaires du royaume, tout cela pour la plus grande utilité de nos rapins dont la culture esthétique présente généralement un néant déplorable. Il serait à souhaiter aussi que pareils cours d'histoire de la littérature et semblables lectures fussent institués dans nos conservatoires de musique où n'existe absolument rien de ce genre, alors qu'ils représenteraient pourtant, pour les jeunes compositeurs qui se sentent la vocation du théâtre et même de l'oratorio, voire du simple *lied*, le complément indispensable de leurs études d'harmonie et de contre-point. Chose assez piquante, c'est un établissement secondaire, l'Ecole de musique d'Ixelles, un de nos faubourgs, qui aura eu l'honneur de faire la leçon à nos grosses universités musicales de Bruxelles, d'Anvers, de Liège et de Gand. En effet, M. Henri Thiébaut, directeur de

l'École de musique en question, y a organisé des conférences et des lectures dans le but d'éveiller le goût du beau chez ses élèves en leur inculquant des notions d'esthétique et d'histoire de la musique dans ses rapports avec la littérature.

Jusqu'à présent c'est à l'Université Nouvelle (Institut des Hautes Études) que les cours de littérature et d'esthétique proprement dits sont donnés régulièrement et c'est là que les jeunes gens entretenant la ferveur et le culte du beau, d'une façon désintéressée, sans préoccupation d'actualité, de diplôme, d'arrivisme d'avantages matériels et administratifs, trouveront de quoi satisfaire leur curiosité, leur soif de connaissances et surtout leur désir de « voir » et de « sentir » le Beau littéraire, le Beau qui échappe plus que n'importe quel autre à la perception et à la compréhension de la plupart des humains en général et des Belges en particulier.

Outre les cours que donnent régulièrement les professeurs attitrés de cette Sorbonne bruxelloise, d'éminents critiques, artistes, savants et philosophes de l'étranger sont invités à venir y faire des conférences. Celles-ci, très suivies par la partie intelligente de la société mondaine, répondraient encore mieux au but envisagé par ceux qui les ont instaurées, si le public s'en recrutait plus largement dans le monde des jeunes artistes et même dans celui des jeunes artisans. La dernière conférence de la saison y fut donnée par M. Eugène Anitchkoff, professeur à l'Université de Saint Wladimir à Kiew, qui parla avec autorité de la poésie russe contemporaine et qui fit cette constatation intéressante pour les poètes du « Mercure » : l'influence de Vielé-Griffin, de Regnier, Stuart Merrill, Fontainas, Herold, Quillard, Verhaeren et Maeterlinck sur la jeune école poétique de la Russie.

Je n'ai pas l'habitude de vous entretenir ici des choses de la politique, permettez-moi, cependant, de me réjouir du résultat de la première application du principe de la représentation proportionnelle en matière d'élection législative, et de m'en réjouir parce que grâce à cette réforme introduite dans nos institutions, nous avons pu envoyer au Parlement quantité de personnalités telles que MM. Paul Janson, Émile Feron, Bara, Paul Hymans, Van Ryswyck, bourgmestre d'Anvers, Frédéric Delvaux, Émile De Mot, bourgmestre de Bruxelles, etc., etc.

À ne prendre le Parlement que comme une école ou mieux une académie d'éloquence, une arène de joutes oratoires, de

courtoise escrime rhétorique — et c'est là, pour le quart d'heure, le seul point de vue auquel je me place en vous en parlant ici — il me sourit d'y voir entrer des hommes de tempérament, ou tout au moins d'habiles gens, des tribuns, où à leur défaut d'élégants parleurs, des artistes dans leur genre et cela à quelque parti qu'ils appartiennent. Ainsi on s'attend pour la prochaine session à des assauts intéressants entre M. Paul Hymans, un jeune doctrinaire de grand talent, et Emile Vandervelde, le jeune et brillant leader de la gauche socialiste. En somme le niveau intellectuel remonte dans nos Chambres où, après un Edmond Picard, un Jules Destrée,un Anseele, un Lejeune, un Carton de Wiart, un Beernaert et un Woeste, on ne rencontrait plus qu'une masse anonyme, torpide, pour ainsi dire amorphe,une sorte de protoplasme législatif. Les dernières élections ont réduit la majorité cléricale à la Chambre des représentants, de 72 à 18 voix. Je serais assez enclin à supposer que les leaders du parti catholique se réjouissent presque de cette diminution de voix, en songeant qu'ils vont enfin pouvoir se mesurer avec des adversaires dignes d'eux.

Ne vous étonnez pas de me voir citer, parmi les recrues marquantes que viennent de faire nos « honorables »,les bourgmestres de Bruxelles et d'Anvers. Ces deux hommes n'ont rien de ces « mayors » classiques et légendaires, pansus, triviaux, gros buveurs de bière, et péroreurs prud'hommesques, plus dignes de la palette d'un Teniers que d'un Rembrandt. Non, bien loin de là ; M. Demot était un des meilleurs avocats du barreau de Bruxelles,où il brillait par son esprit caustique, son argumentation serrée, et son élocution tout attique. Pourtant, malgré le talent d'administrateur dont il fit preuve comme échevin des finances et du contentieux, il n'était guère aimé parmi ses collègues du Magistrat qui ne lui pardonnaient point ses traits acérés, ses reparties mordantes, ses épigrammes, ses boutades, son ton un peu cassant et supérieur, et, quant à ses administrés, quant aux bonnes gens de Bruxelles, celles-ci le tenaient en une franche animadversion. Cependant tout le monde reconnaissait ses capacités et son intelligence. Lorsqu'il fut nommé bourgmestre, après la retraite de M. Buls, on paria qu'il ne se maintiendrait pas plus de six mois dans ses délicates fonctions. Et voilà que ce personnage hautain et distant, cet ironiste incorrigible, capable autrefois de sacrifier une vieille amitié au délice de pla-

cer un bon mot, se trouve avoir fait peau neuve, et que sa popularité est en train d'éclipser celle de son regretté prédécesseur. A telle enseigne que bientôt ses détracteurs d'autrefois ne jureront plus que par lui !

Quant à M. Jan Van Ryswyck, le bourgmestre d'Anvers, il hérita de la popularité de son père et de ses oncles, artistes et poètes du terroir, orateurs familiers, tribuns savoureux et pittoresques. Mais au prestige de son nom et de sa race, il a ajouté une valeur personnelle au moins aussi notoire que celle de ses illustres parents. Très lettré, très érudit, possédant plusieurs langues, c'est avant tout un artiste de la parole flamande, et telle est la musique, le charme des infléxions et du timbre de sa voix, l'élégance de son geste, l'agrément de sa physionomie à la Van Dijck, que de l'avis des Wallons, ce magicien subjugue et persuade même ceux qui ne comprennent point le flamand.

Avec la politique nous sommes un peu descendus dans la rue. Restons-y ; d'autant qu'à Bruxelles elle demeure particulièrement accidentée et farcie d'impromptus affriolants et savoureux. Il ne s'écoule pas de semaine sans que la population de nos faubourgs et de nos quartiers excentriques fasse parler d'elle.

Depuis longtemps les gazettes qui subissent l' « opinion publique » sous prétexte de la diriger, réclamaient les unes au nom de la décence, les autres simplement par amour de l'hygiène et afin de diminuer le nombre des noyades, la création d'un bassin de natation destiné aux pauvres diables et placé sous la surveillance de l'autorité communale. Les gamins et les apprentis n'avaient jusqu'en ces derniers temps d'autres ressources pour se livrer aux plaisirs de la pleine eau et de la natation que nos peu appétissants canaux de batelage infestés de charognes et de macchabées, sans parler du lit vaseux constamment remué par la chaîne du touage. Ces baignades ne manquaient pas de pittoresque. C'était plaisir de voir des flopées entières de polissons, libérés par les usines, gagner à pas accélérés les rives desdits canaux par les crépuscules des étouffantes journées d'été. Mais les ébats prolongés de ces gamins sur les berges poudreuses scandalisaient les pudiques promeneurs. Il y a quelques jours on inaugura donc le bassin de natation destiné à nos gavroches, autrement dit nos *Ketjes*.

A l'ouverture des portes, c'est-à-dire dès six heures du

matin, cent cinquante garnements, tous indigènes des truculents quartiers dont je vous entretins si souvent, Molenbeek, le Coin du Diable, la Marollie, pénétrèrent dans l'établissement assez vaste pour en accueillir des fournées entières. Déjà dévêtus aux trois quarts, avant de s'être isolés dans leurs cabines, ils ne tardaient pas à plonger, à grenouiller et à se poursuivre dans l'eau. Mais pendant que ces baigneurs matineux se livraient à leurs ébats, il s'en était amené d'autres par bandes non moins compactes dont la foule eut bientôt allongé devant l'entrée une queue interminable. A neuf heures, leur multitude s'était grossie au chiffre de mille à douze cents personnes. Comme les cent cinquante premiers venus ne faisaient pas mine de vouloir sortir du bassin, les autres s'impatientèrent, finirent par la trouver mauvaise, et d'humeur peu endurante ne tardèrent pas à fomenter une véritable émeute en menaçant de pénétrer avec effraction dans ce bassin de Tantale. Dans le nombre se trouvaient peut-être quelques cambrioleurs chez qui le naturel revenait au galop?

Les deux malheureux sergots préposés au maintien de l'ordre, se voyant sur le point d'être débordés, réclamèrent des renforts, mais sur ces entrefaites la foule était devenue de plus en plus turbulente et agressive, et une bataille s'engagea entre elle et les agents de la force publique dont l'un fut blessé, par une pierre à la tête. Les factieux, au nombre de deux mille, ne furent dispersés qu'à l'arrivée de nouveaux renforts. Depuis, pour éviter le retour de semblables émeutes, des barrières Nadar ont été dressées à l'entrée du bassin.

Quelques jours auparavant une scène non moins extraordinaire s'était passée à peu près au même point de nos boulevards extérieurs :

Un chat s'étant réfugié dans un arbre, son maître, un jeune ouvrier plombier, s'avisa d'aller le reprendre dans les branches du platane. Mais tandis qu'il s'efforçait de se saisir du transfuge à quatre pattes, la foule s'était arrêtée sous le feuillage. Au bout d'un quart d'heure déjà plus de mille badauds s'écrasaient aux abords de l'endroit où se déroulaient de si palpitantes péripéties, et les curieux continuant à affluer le moment arriva où la circulation des voitures du tramway dut même être interrompue. Cependant des policiers s'étant présentés pour mettre fin à cet attroupement burlesque, le jeune apprenti qui l'avait provoqué, probablement sans le vouloir, refusa à présent de descendre de son arbre et s'y maintint aussi obstinément que le Paphnuce de

Thaïs sur sa colonne, pour me servir de la comparaison du chroniqueur de l'*Indépendance Belge*. Pour comble il s'était mis à narguer et à invectiver les sergots. Il fallut le concours des pompiers munis d'une échelle Porta, pour aller cueillir le rebelle dans son platane, mais alors la foule ayant pris parti pour notre homme, et s'étant mise en devoir de le délivrer, il s'ensuivit un engagement général, une mêlée digne de celle qui termine le dernier acte des *Maîtres Chanteurs*, au cours de laquelle plusieurs policiers furent blessés, mais qui finit pourtant par l'emprisonnement de l'homme au chat. Quel thème pour les méditations d'un Hans Sachs :

Wahn, Wahn! Überall Wahn! Gott weiss wie das geschah.

Mais quels sujets d'observation, aussi, pour des peintres épris de fermentation humaine et de fauve populace !

GEORGES EEKHOUD.

P. S. — Au moment de vous envoyer cette chronique, j'apprends que la Chambre des mises en accusation de la Cour d'appel de Gand nous renvoie Camille Lemonnier et moi devant la Cour d'assises de Bruges, pour nos romans *L'Homme en Amour* et *Escal-Vigor*.

G. E.

LETTRES ANGLAISES

Christopher Smart : *A Song to David*. — David Gray : *In the Shadows, a poem in sonnets*, The Bibelot, vol. VI. nˢ 5 et 6, Thomas B. Mosher, Portland, Maine. — Arthur Symons : *Ernest Dowson*, Fortnightly Review, Juin.

La fréquentation continue et exclusive des hommes de génie peut au bout de peu de temps devenir tout aussi monotone et lassante que la société du plus médiocre bourgeois; aussi, est-ce un réel plaisir de rencontrer parfois, pour varier ses relations, quelque individu avec lequel on peut passer des instants charmants en lui découvrant, parmi d'évidents défauts et un fatras sordide de productions, quelques qualités rares et des pages précieuses comme des ornements d'or perdus sous un tas de haillons et de loques. Dans les boîtes des quais ou dans les boutiques poussiéreuses des bouquinistes on fait parfois la trouvaille exceptionnelle et c'est la joie pour longtemps, que ce soit une édition introuvable d'un livre fameux ou l'œuvre inconnue qui vous révèle un obscur auteur. Dans les trop rares loisirs que nous pouvons consacrer à des lectures, il

n'est pas de satisfaction comparable à celle de découvrir, dans les œuvres rebutantes d'un auteur, le poème ou le chapitre qui permet enfin de l'indulgence et de la sympathie.

Robert Browning eut ce bonheur. En 1887, dans la troisième partie de ses *Parleyings with Certain People of Importance in Their Day*, il parle d'un poème appelé *A Song to David*, et écrit par Christopher Smart. Ce poème fut publié en 1763, à Londres, et il est en réalité la seule chose de valeur qu'ait donnée Smart.

Cependant, vingt ans après la mort de l'auteur, ses œuvres complètes furent réunies en deux volumes et le *Song to David* fut exclus ou tout au moins omis sans qu'on puisse bien expliquer pourquoi. Smart, après quatorze années passées à Cambridge, était venu à Londres pour y vivre de sa plume. La vie se montra pour lui assez inclémente, ce qui, ajouté à l'extravagance naturelle de son caractère et à des excès de boisson, l'amena en moins de dix ans dans une maison de fous. Johnson semble avoir éprouvé pour lui une assez vive sympathie et lui témoigna beaucoup d'intérêt. C'est, dit-on, pendant des intervalles de lucidité que Smart composa le *Song to David* qui lui assure maintenant une place parmi ceux de son temps. Dans son *Guide Book to the Poetic and Dramatic Works of Robert Browning*, publié à Boston en 1891, Mr. George Willis Cooke, avait imprimé le texte du poème de Smart. En 1898, ce texte fut de nouveau publié à Londres par les soins inédits de Mr. J. R. Tutin, et voici enfin cette œuvre, qui resta pendant plus d'un siècle un simple titre dans les bibliographies, offerte de nouveau au public dans les jolies et soignées réimpressions du Bibelot, vol, VI. nº 5.

Quem di diligunt, adolescens moritur. C'est encore le Bibelot, vol. VI nº 6, qui nous permet de connaître David Gray, un poète écossais qui, né le 29 janvier 1838, mourut, *not knowing what it was to live* — le 3 décembre 1861. On publia à Glasgow, en 1886, une édition définitive des œuvres laissées par le poète si prématurément enlevé. Un petit volume appelé *The Luggie and Other Poems* parut quelques mois après la mort de David Gray. La veille du jour où la vie le quitta, il vit les épreuves de son livre et dut mourir content. Une édition américaine parut aussi à Boston en 1865. A vrai dire on lit peu et on lira de moins en moins sans doute ces poèmes d'un jeune homme de vingt ans. A cet âge, Keats, avait déjà prouvé ce qu'il serait ; mais la comparaison peut sembler injuste. Il

y a dans cette suite de sonnets, *In the Shadows*, quelque chose qui fait appel à d'intimes sentiments, et la juvénile douleur du poète nous emplit de la tristesse des choses mortelles. « Les poèmes écrits et le poète doucement couché dans le cimetière de Auld Aisle, en était-ce fini sur terre pour David Gray! Non, répond, dans un bel essai, Robert Buchanan, non, car du tombeau il agit encore sur quelqu'un qui l'aimait d'un amour qui surpasse l'amour d'une femme. Dans le cottage du tisserand, à Merkland, subsistaient une tendre douleur et d'affectionnés souvenirs, et quelque chose de plus encore. L'ombre demeurait dans le cottage ; une lumière s'était éteinte qu'on n'apercevrait plus jamais sur terre ni sur mer. Et le tisserand David Gray, le père du poète, comprit que sa simple existence avait perdu sa signification..... Il y avait, semblait-il par delà le travail des métiers à tisser et des champs, une vie de rêve. Son fils, que d'abord il avait pu croire fou, était honoré et couronné pour ces choses même que ses parents avaient crues inutiles... Le vieux père savait maintenant que la gloire de ses jours était au delà de la tombe du cimetière. Il était comme un qui marche dans le brouillard, les yeux pleins de larmes. Mais il parlait peu de son chagrin, peu sous forme de plainte directe : Nous nous sentons bien las maintenant que David n'est plus, fut toute la plainte que je l'entendis jamais formuler ; il souffrait sa douleur en silence, il entretenait son étonnement sans paroles.....

» Le père et le fils sont côte à côte. Un petit nuage, un pathétique mystère survint entre eux pendant la vie; mais tout cela est fini. Le vieux tisserand, qui jamais n'écrivit un vers, atteignit inconsciemment la hauteur de son fils quelque temps avant de mourir. Cette chose mystérieuse qui s'appelle la *poésie* et qui opéra dans sa vie simple de tels changements, devint enfin toute clarté — à ce moment ultime où l'entière signification du monde devient transparente, et où il ne reste plus rien qu'à se laisser retomber les yeux fermés dans les ténèbres, confiant en la merci de Dieu, aussi satisfait de s'éveiller au pied de son trône, ou de reposer éternellement sans inquiétude. » Il y a parfois dans ces trente sonnets une émotion si intense et si déchirante qu'on s'étonne qu'un poète de vingt ans, à qui la vie resta inconnue, ait pu trouver des accents pareils, et l'on passe alors, avec une indulgence d'ami, sur beaucoup de défauts et de faiblesses.

« Whom the gods love die young », essaie-t-il de procla-

mer avec une pauvre joie factice, puis bien vite, il implore :

Go not yet away —
I have not told my story. Oh! not yet,
With the fair past before me, can I lay,
My cheek upon the pillow to forget.

Ailleurs encore, l'angoisse de ses ambitions inaccomplies le dévore, et il veut qu'on lui taille dans l'Atlas un monument, qu'on lui élève pour tombe une pyramide, afin qu'échappant à la destruction de l'oubli et du vide absorbant

My name shall echo through prospective days.
..... Is it not sad — is it not sad, my heart —
To smother young ambition, and depart
Unhonoured and unwilling, like death's slave?
..... Hew Atlas! build a pyramid in a plain!
Oh! cool the fever burning in my brain.

Cette angoisse, cette terreur de la mort impitoyable qui le repousse à l'abîme, le jeune poète l'éprouve incessamment. Il faut qu'il meure : à chaque instant il en est averti, et dans la continuelle transe de cette implacable menace, il crie, il appelle, impuissant, ceux qui sont aussi impuissants que lui: Taillez l'Atlas! Elevez-moi un monument qui fasse mon nom immortel. Il souffre de ce qu'il ne pourra faire et croit que d'autres le feront pour lui; il regrette la promesse de vivre, sans détourner ses regards de ce qu'il quitte. Nous sentons, en nos cœurs fraternels, la douleur de celui-là qui nous appelle et nous nous tordons les mains de notre impuissance et de son malheur. Un autre mourut jeune aussi, qui, nous sachant aussi impuissants que lui contre la fatale et inflexible nécessité, dédaigna se lamenter et nous laissa l'expression sublime de toute la douleur humaine. C'est Keats qui parle :

My spirit is too weak; mortality
Weighs heavily on me like unwilling sleep,
And each imagined pinnacle and steep
Of Godlike hardship tells me I must die
Like a sick eagle looking at the sky.

Tout l'étrange et troublant état d'âme de ceux qui bénis des Dieux meurent jeunes, Mr. Arthur Symons l'a pénétré et a réussi à nous en donner l'émotion poignante dans la très belle étude qu'il consacre à Ernest Dowson, dans le numéro de juin de la *Fortnightly Review*. Celui-là aussi fut un poète qui laissa incomplètes la vie et ses ambitions. Nous le connûmes ici — et nous pouvons dire que tous ceux qui l'ont rencontré, l'aimèrent et éprouvèrent, pour ce jeune homme qui portait en lui et sur son visage la marque de la sollicitude terrible des

dieux, une affection faite de respect et de tendresse. Mais Mr. Symons a su dire d'une façon parfaite et avec des mots émus et justes, tout ce qu'il fallait dire sur l'ami disparu et en relisant ces belles pages nous avons évoqué les souvenirs d'antan et la figure familière du douloureux et délicat poète. Toute notre reconnaissance va vers Mr. Symons, qui, avec un simple et beau courage et en sa prestigieuse prose, nous a permis encore de telles émotions.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES NÉERLANDAISES

Henri Borel : *Een Droom* (Un Rêve), couverture et illustrations de Jan Toorop, (Amsterdam, P. N. van Kampen en Zoon). — *Tweemaandelyksch Tydschrift.* — *De Hollandsche Revue.* — *De Nieuwe Gids.* — *De Gids.* — *De Vlaamse School.*

Een Droom : Roman d'amour malheureux. Un livre doux, d'une rare et sympathique simplicité de style et d'intrigue.

Rudolf de Wall est un homme jeune encore, vaguement fonctionnaire aux Indes orientales, et qui récemment a perdu sa femme. D'où mélancolie, langueur, maladie. Les médecins envoient Rudolf de Wall à Tosari, endroit paradisiaque dans les montagnes de Java, où l'atmosphère, l'entourage, la nature tout entière font paraître les hommes et les choses autres, meilleurs et plus beaux qu' « en-bas ».

Rudolf de Wall, à Tosari, fait la connaissance de Mme de Valère — Annie, bientôt, pour lui — petite personne insignifiante et superficielle, et coquette de cette coquetterie meurtrière qui, sans arrière-pensée, innocemment, encourage toutes les assiduités, autorise tous les espoirs...

Et, respectueux et éperdu amoureux de cette pernicieuse petite sotte, qui accepte tous ses hommages, le pauvre Rudolf, victime à son tour des « mirages de Tosari », meurt le lendemain du départ d'Annie... qui s'en retourne, « l'honneur » indemne, auprès de son militaire de mari.

« Le rêve, le rêve a pris fin. »

Fragment d'un « lever de soleil », à Tosari :

« Voici la frêle vision de ce matin, quand, de la terrasse, je vis le vaste monde de Dieu étendu si loin et si profond à mes pieds :

» Une brume vague et pâle, suspendue sur la plaine lointaine qui brille d'un éclat mat. La tendre et molle clarté matinale perce, hésitante, la nappe brumeuse.

» L'Ardyouno, immatériel, vaporeux, lointain dans le floconnement vague, rêve mièvre et éthéré, essence... A peine l'âme timide et nue de son corps de dieu massif et lourd, son Être essentiel et intime frémit-il dans la tendre lumière de l'aube.

» Puis, vaguement devinés, le cône svelte du Penanggounang, et le doux et ondulant Kawi, et tout au loin la mer perlée qui luit et s'évanouit à l'horizon...

» L'essence éthérée de l'Être universel frémit doucement devant mon regard dans la chaste, et pieuse, et tendrement crépusculaire clarté virginale du matin... »

Tweemaandelyksch Tydschrift :

Mars-avril : *Zomerzandag* (Dimanche d'été), robuste nouvelle de M. Styn Streuvels.

Une poésie, signée J.-V., en commémoration de H.-J. Coster, ce Néerlandais, ancien avocat à la Haute-Cour de Justice de Prétoria, qui — piqué à vif par quelques paroles inconsidérées du président Krüger à l'adresse des non-Boers — plutôt que de se rendre aux Anglais, délibérément, se fit tuer à Elandslaagte.

Première partie de *Rozefee* (Fée de Roses) récit fantastique de M. A. Rabbie — un jeune écrivain mort il y a deux ans — qui m'a rappelé à plus d'un endroit « Le petit Johannes » de M. Frederik van Eeden.

La suite d'une étude, par M. J. Koopmans, sur le *Lekenspiegel* (Miroir des Profanes) de Boendale.

Des vers de M. Albert Verwey — sur la guerre sud-africaine — d'un langage vraiment pénible. Appréciation que — sans par cela vouloir créer un précédent — je tiens à justifier. — Ainsi, parmi les vers particulièrement arides et de diction impossible, je cite : (pag. 245) *De vreemd groef goud*, etc. ;... *Scherp schot op rotsge kruin* (page 246)... *Schynt schoonst hadt ge ééns*, etc. — Par contre j'aime assez — exception faite pour l'impossible première moitié de la troisième strophe — *Bedreigde Grens* (Frontière menacée.)

M. Jan Veth chante les « Vieux Maîtres » Pieter de Hooch, Aert van der Neer et Aelbert Cuyp en un beau langage d'une infaillible force d'évocation. — Hélas ! pourquoi faut-il que j'y trouve des expressions comme « *zwatlende* geruchten » et de vilains anglicismes comme « *getwinkel* » !

Seize poésies de M. W. L. Penning Jr. mélodieuses et mélancoliques. Je signale notamment : *Dervende Liefde*

(Amour vain), *De Stryder* (Celui qui lutte), *Herinnering* (Souvenir), *Die diep gevoelen* (Les Sensitifs).

M. Frederik van Eeden donne des « Réflexions sur la guerre sud-africaine ».

Mai-juin : Des poésies de M. Albert Verwey. — J'avoue modestement, mais non sans amertume, — je me suis au moins dix fois replongé dans cette bourbeuse poésie — n'avoir rien compris au chant intitulé *Vryheid* (Liberté). C'est d'un bafouillage...

T. J. de Boer : *Plato en Aristoteles by de Moslims* (Platon et Aristote chez des Moslims) ; suite et fin de *Rozefee* ; *Over den vryen wil en de ontoerekenbaarheid* (Du libre arbitre et de l'irresponsabilité) par M. Is. Zeehandelaar; un amusant article de M. Albert Verwey sur le Hodja Nasr-Eddin, « un virtuose des apparences » ; une comédie en cinq actes, signée Doctor Juris et intitulée : *Tobias Bolderman*; un « Poème en prose » par M. Emile Erens et une critique littéraire de M. L. van Deyssel écrite dans le langage précis et logique dont il est coutumier dans ses critiques.

De Hollandsche Revue (mars, avril, mai) est toujours à la hauteur de son programme. Elle est bien parmi les plus complètes « revues des revues » qui circulent de par le monde. C'est ainsi que dans son numéro de mai la H. R. analyse *soixante* revues et périodiques dont *vingt* étrangers, français, allemands, anglais. A part des articles d'actualité, la H. R. publie des biographies d'une foule de personnages variés, des bibliographies, des statistiques. Puis des illustrations, des portraits et d'instructifs graphiques.

De Nieuwe Gids (mars, avril, mai). — *Een Liefdesgeschiedenis* (Une histoire d'amour), par Mme Jeanne Reyneke van Stuwe. — Nouvelle d'une écriture morne, et peu passionnante dans son ensemble. Mais tout à fait bien : bien vivant et bien écrit est le passage qui commence au bas de la page 361 (fascicule d'avril) et finit en haut de la page 363.

Suite de « *Amour* », long poème de M. Willem Kloos. — Je n'aime pas du tout cet « amour » interminable et fastidieux, où je ne rencontre que fort rarement de beaux vers. Par contre, j'en trouve, à chaque page presque, d'affreux comme ceux-ci :

Myn oog in droomen naar uw vlugge ZWIERING,
Totdat myn armen-paar U teeder KLEMT...
O neem Gy trotschlyk in Uw RYKS-BESTIERING,
Wat nooit een ander sterfling heeft GETEMD...

Je ne puis pas m'imaginer que M. Kloos lui-même trouve cela beau, ou seulement passable. — J'aime mieux *In Memoriam* et *Paschen der Vreugd* (Pâques de Joie). Mais pourquoi diable — dans ce dernier poème — M. Kloos fait-il « *fendre* (ou *pourfendre?*) par le *remords* » son personnage? Je croyais jusqu'ici que le remords était une sensation d'une nature plutôt *lente* et qui, *lentement*, rongeait celui qui l'éprouve. La vue d'une grande douleur, d'une grande détresse, peuvent, métaphoriquement, nous « fendre le cœur ». Mais ce remords pourfendeur...

Parmi les *Vers* de M. J. Reddingius il en est de charmants. Pas d'emphase, pas de boursouflure, pas de solennités en toc. Je ne sais rien de plus gracieux que les douze vers dont voici l'approximative traduction :

Quand tu es si, si naturelle :
Paroles menues,
Manières fines,
Et ta petite tête qui constamment
Tourne où va ta petite bouche,
Qui n'arrête pas...
Tu es comme une petite enfant.
Des sons joyeux
De ta rouge bouchette sortent...
Tu es une toute petite femme :
Parler sérieux
Visage calme.

Bonnes aussi — fascicule de mai — les poésies de M. Reddingius portant les chiffres XI, XIII, XV.

Deux *Sonnets* de M. P.-C. Boutens, et encore des articles, et des poèmes (des suites pour la plupart) de MM. Boeken, Schepers, Van Meurs, Broedelet et Willem Kloos, de qui je préfère de beaucoup la prose aux vers.

De Gids (mars). — *Grueten Broos,* belle nouvelle de M. Cyriel Buysse; des articles de critique littéraire et dramatique, un amusant conte orangiste en dialecte afrikaander, des vers de M. P.-C. Boutens.

(Avril). *Orpheus in de dessa* (Orphée dans la dessa) (1) par Mme Augusta de Wit. L'auteur connaît bien ce merveilleux pays de Java, ses habitants, ses légendes et ses charmantes et naïves coutumes. Un excellent article de criminologie par M. le professeur D. Simons, concluant à la limitation extrême du droit de punir, des critiques littéraires signées A.-G. Van Hamel, et des vers de Mme Hélène Lapidoth-Swarth, d'une somptueuse perfection comme toujours.

(1) Village javanais.

(Mai). Première partie d'un nouveau roman de M. Louis Couperus, un essai sur Constantyn Huygens par M. G. Kalff, des critiques littéraires, dramatiques et musicales.

De Vlaamse School (janvier-mars). Un sage article de M. J. Winkler Prins sur « Grand art et petite critique » (*Grote kunst en kleine kritiek*). — Un essai sur Tennyson, par M. A.-V.-C.-P. Huizenga, qui, en mentionnant la publication : « The Penny Poets » décerne à l'éditeur, le versatile et bruyamment réclamiste W.-T. Stead, un brevet d'estimabilité. — Une étude, signée Medard Verkest, sur Florimond van Acker agrémentée de reproductions de tableaux de ce peintre. — Deux *Studies* (Essais) sonores, *Le Sonneur de Cloches* et *Confession*, de M. Frans Buyens.

A signaler, parmi les illustrations, *des Pélicans*, joli bois en couleurs, par M. R.-W. de Vries et un portrait d'homme, par Jan Toorop.

ALEXANDRE COHEN.

ÉCHOS

Une affiche d'Eugène Carrière. — Publications du *Mercure de France*. — *Les Enseignements secrets de Martines de Pasqually*. — Le Souvenir Colinet. — Une enquête. — Nouveau-né.

Une affiche d'Eugène Carrière. — La belle affiche d'Eugène Carrière pour l'Exposition des œuvres de Rodin a été tirée à un certain nombre d'exemplaires avant la lettre, du prix de 5 francs. Il a été tiré en outre 150 exemplaires sur japon impérial, à 50 francs l'épreuve signée et numérotée. — On peut se procurer cette affiche à l'Exposition Rodin, place de l'Alma.

§

Publications du Mercure de France :

La rue Amoureuse, roman, par Maurice Beaubourg, 3.50.

Poètes d'Aujourd'hui, 1880-1900, *Morceaux choisis* (de : Henri Barbusse, Henry Bataille, Tristan Corbière, André Fontainas, Paul Fort, René Ghil, Fernand Gregh, Charles Guérin, A.-Ferdinand Herold, Francis Jammes, Gustave Kahn, Jules Laforgue, Raymond de La Tailhède, Pierre Louys, Maurice Maeterlinck, Maurice Magre, Stéphane Mallarmé, Camille Mauclair, Stuart Merrill, Ephraïm Mikhaël, Robert de Montesquiou, Jean Moréas, Pierre Quillard, Henri de Régnier, Adolphe Retté, Jean-Arthur Rimbaud, Georges

Rodenbach, Albert Samain, Emmanuel Signoret, Laurent Tailhade, Paul Valéry, Emmanuel Signoret, Paul Verlaine, Francis Vielé-Griffin), accompagnés de Notices biographiques et d'un Essai de Bibliographie, par Ad. van Bever et Paul Léautaud, 3.50.

Contes choisis, de Mark Twain, traduits par Gabriel de Lautrec et précédés d'une Etude sur l'Humour, 3.50.

Élisabeth de Bavière, *Impératrice d'Autriche. Pages de Journal* (*Impressions, Conversations, Souvenirs*), par Constantin Christomanos. Traduction de Gabriel Syveton. Portrait de l'Impératrice par Fernand Khnopff. Préface de Maurice Barrès, 3.50.

Le Fils de Louis XVI, par Léon Bloy. Portrait de Louis XVII, en héliogravure, 3.50.

Lettres a Angèle, par André Gide, 4 fr.

La Dernière Journée de Sappho, roman, par Auguste-Gabriel Faure, 2 fr.

§

Les Enseignements secrets de Martines de Pasqually, par Frantz von Baaden, viennent de paraître à la librairie Chacornac (2 fr.). — Cet ouvrage, publié par l'Ordre Maçonnique de Misraïm, est précédé d'une nouvelle et très importante notice historique, sur le Martinésisme et le Martinisme, dans laquelle la thèse de *la non-existence d'un Martinisme* fondé par Saint-Martin a été particulièrement développée pour la plus grande confusion de ceux qui cherchent surtout à faire passer leurs pitoyables productions sous les auspices de noms illustres.

§

Le Souvenir Colinet. — Le 27 mai a été inauguré, à la Roche-Eponge, le Souvenir Colinet : un médaillon par Léo Gausson, et une plaque de bronze portant un sonnet d'Adolphe Retté. La fête a commencé par un banquet et s'est terminée par un bal sous les chênes.

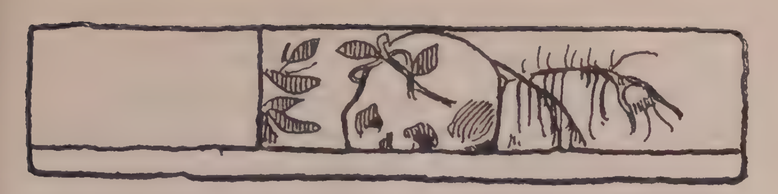
§

Nouveau-né. — *Le Sagittaire*, revue mensuelle d'Art et de Littérature (Paris, 13, boulevard Montparnasse. Un an : 6 fr.; le numéro : 0.40).

MERCVRE.

Le Gérant : A. Vallette

Poitiers. — Imprimerie du Mercvre de France, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo, 7



Et la gourmande c'est la mort!
S.-P.-R.



LA CHINE QUI SE FERME

—

Le monde jaune vient de se révéler à l'attention générale de l'Europe par une violente secousse.

On le croyait occupé à croupir dans l'enlisement d'une vie sociale bornée et portant en elle tous les germes de mort, et les meilleurs esprits pensaient que ce n'était plus qu'une question d'années, quand, tout à coup, voici que craquent de toutes parts, avec un bruit sinistre, les projets dorés des capitalistes, des gros industriels, des mercantis et des économistes de Sorbonne, qui rèvaient d'affermer la Chine et de la couvrir, en une seule fois, d'un immense réseau de chemins de fer. Les premières locomotives sont culbutées, les toitures des gares flambent comme des fétus de paille et leur personnel surpris sert de victimes expiatoires. La putréfaction du colosse jaune était donc moins avancée qu'on ne le supposait. C'est que la méprise est constante, et l'Europe ne cesse de confondre le peuple chinois avec le gouvernement vermoulu qui le représente. La vieille Europe, où l'argent ne rapporte plus qu'un intérêt dérisoire, frémissait de joie

devant la perspective de cet Eldorado des banquiers et des Sociétés de finance, où l'argent devait, sans qu'il en coûtât grand'peine aux « peaux blanches », rapporter le 10, le 15 et jusqu'au 30 o/o. Les jaunes devaient suer ce prodigieux intérêt. Ils n'auraient pas de peine à cela (puis qu'importe?); leurs ressources devant être inépuisables. Les mines de charbon, les mines de fer, toutes les richesses enfouies au cœur du Yun-nam, du Sé-tchouen, du Honan, du Houpé, du Chan-si et du Chan-toung, et que d'autres encore, ah! ne les convoitons pas; prenons garde qu'elles ne se déversent trop tôt sur nos marchés et qu'elles ne paralysent la vie économique de nos pays. La Chine ouverte! afin d'y écouler des « fonds de bazar et des boîtes de conserve », comme l'écrivait récemment Ch. Merki dans le *Mercure;* la Chine ouverte, afin que l'ambition des congrégations de missionnaires, qui se jalousent entre elles, y trouve pleine satisfaction, et pour qu'elles puissent développer, tout à leur aise, le fanatisme et propager l'esprit de secte, dans une contrée de scepticisme religieux et de large tolérance!

Il est vraiment temps que les esprits libres soient éclairés sur cette civilisation chinoise, méconnue, bafouée, méprisée par le plus grand nombre, que garde, contre toute épreuve sincère, un sot préjugé de supériorité *a priori*. Des gens de haute culture partagent encore sur la Chine le préjugé populaire. Leur jugement a été circonvenu par quelques détails de mœurs, observés et notés sans compréhension, et séparés de leur milieu, par des touristes rapides ou des diplomates glacés, dont l'observation s'est arrêtée sur le cercle de leurs domestiques ou sur quelques fantoches de la politique. On juge généra-

lement de la Chine d'après des impressions furtives, ramassées au gré des escales du paquebot : Hong-Kong, Shanghaï, Tien-Tsin ne peuvent donner que des idées fausses ou incomplètes ; les populations de ces grands centres, où nous avons introduit la fièvre des affaires, ont subi à notre contact une sorte de métissage moral, qui a détruit en grande partie leur caractère originel. Ou bien encore, on ouvre complaisamment les oreilles aux propos des missionnaires, qui possèdent, à un degré inouï, l'art de travestir la vérité ; ils jugent tout en se plaçant sur le plan d'un catholicisme autoritaire et intransigeant, et ils ramènent toutes choses à l'étroit point de vue de leurs intérêts apostoliques. Et en cela, je m'empresse de le dire, ils sont presque toujours de très bonne foi.

Celui qui écrit ces lignes n'est pas rongé par la lèpre anticléricale ; il est fier, au contraire, d'appartenir à la tradition catholique. Il n'est donc pas poussé par l'esprit sectaire. Il vient dire simplement ses sympathies, et les raisons qui les expliquent, pour un pays auquel il est foncièrement attaché, non par des liens d'argent ou par des intérêts de profession et d'avenir, mais simplement par le souvenir des années paisibles qu'il y a vécues et la séduction exercée sur son esprit par ses Lettres, ses Arts, sa Philosophie, sa Morale et sa conception très noble et très simple de la vie.

Nous avons eu de nombreuses occasions de pratiquer les missionnaires. Nous avons rencontré parmi eux de hautes intelligences, libres des préjugés habituels, qui avouaient secrètement l'inutilité de leurs efforts et la vanité de leur apostolat devant la morale chinoise, la culture des lettrés et les instincts de bonté enracinés au cœur des gens

les plus humbles. Aussi, découragés et déçus dans leurs rêves d'apôtres, ils se voyaient contraints de tourner leur activité d'un autre côté et ils apportaient dans l'étude des sciences l'ardeur et le dévouement qu'ils n'avaient pu placer dans l'apostolat. Ceux qui ont visité l'établissement que les Jésuites ont fondé à Si-Ka-Wei, à quatre kilomètres de Shanghaï, ont joui du tableau d'une merveilleuse organisation pour le travail et les occupations élevées de l'esprit. Ils y ont rencontré des pères qui se sont spécialisés dans certaines sciences auxquelles ils font faire de fréquents progrès. Ce sont de véritables savants; je pourrais les nommer; mais je sais trop combien ils sont véritablement soucieux de faire le silence autour de leur nom. Ils sont connus d'ailleurs de tous les corps savants de l'Europe; ils sont en relations avec toutes les Académies. Leur observatoire météorologique rend des services quotidiens dans la navigation dans les mers de Chine, etc., etc.

Ceux-là sont l'élite; mais au-dessous d'eux, et c'est le plus grand nombre, ce sont des esprits simplistes, de tempérament fougueux, essentiellement militant; et ce qu'ils mettent d'outré et de violent dans leur vie nuit à la beauté de leur apostolat. Esprits bornés, fanatisés — surtout les jeunes — ils arrivent là-bas, fascinés par la « palme du martyre », et leur jugement est souvent obnubilé par l'importance du rôle qu'ils croient jouer. Ils ressemblent alors vraiment peu à des ministres de paix et de conciliation. Ils apparaissent plus hardis et plus aventureux que les chefs militaires (chose qui n'est pas difficile, souvent), qui trop fréquemment leur demandent conseil. Ils se sentent les ministres de Dieu, et ils n'ont pas dépouillé leurs préjugés

d'Occident. Ils marcheraient volontiers l'Évangile d'une main, le fusil de l'autre : l'Evangile, pour leur Dieu, le fusil au nom de la civilisation d'Occident dont ils se croient les représentants. Nous pourrions citer des noms de missionnaires qui insistaient auprès d'officiers pour que ceux-ci fissent tirer du canon sur des populations qui résistaient à leur influence. Nous avons vu en plusieurs occasions des officiers obligés de les raisonner et de les calmer. Nous avons vu même des chefs de corps trompés par eux, sciemment, dans le but d'en imposer davantage, dans la suite, à des populations terrorisées, matées par un coup de force. D'un autre côté, pour décider les fidèles à délier leurs bourses, les missionnaires ont accrédité mille légendes niaises ou barbares sur *les païens :* telle la légende des bébés donnés en pâture aux cochons, etc., etc. M. Simon, dans un livre d'une émouvante sincérité (1), a fait justice de ces fables grossières. Nous insistons pour qu'on lise ce livre : c'est peut-être le seul qu'on ait écrit sur la Chine avec la plus entière bonne foi. Mais tout le monde dévot s'en tient encore aux récits des annales de la Propagation de la Foi ; et la croyance à ces coutumes barbares est fortement enracinée dans le monde catholique.

M. Jean de Bonnefon écrivait dernièrement, dans le *Journal*, les *Laudes* des quarante-neuf martyrs, inscrits au martyrologe des missions étrangères. L'heure était trop bien choisie pour toucher la sensibilité des âmes pieuses et faire tomber quelques pièces blanches de plus dans l'escarcelle de l'œuvre des Petits Chinois ; nous pensons que la bonne foi de l'écrivain, qui s'est fait le paladin des

(1) Simon, *la Cité chinoise*.

infortunes du monde catholique, a été surprise et qu'il s'est insuffisamment informé. D'ailleurs, l'étonnante description des instruments de supplice des tribunaux chinois, qui suivait l'énumération des victimes palmées, terminait cet article de façon assez plaisante. Parmi ces instruments de torture, M. de Bonnefon, pour en grossir la liste, s'est vu obligé d'aller chercher le rotin et la cangue. Il ne faudrait cependant pas faire la comparaison entre les divertissements des tribunaux chinois et les nôtres d'il n'y a pas deux siècles : la comparaison pourrait ne pas être à notre avantage. Quant au rotin et à la cangue, M. de Bonnefon pourrait mieux se documenter à leur sujet, s'il s'adressait ailleurs que chez les missionnaires. Nous avons vu très récemment, de nos yeux vu, le rotin appliqué par des Français de France sur des fesses de Chinois. Tous nos prisonniers au Tonkin portent encore, sous l'administration française, la fameuse cangue. Les vieillards, les femmes, les enfants, nul n'en est exempt ; il suffit d'avoir traversé les rues d'Hanoï pour en être convaincu (1).

Quant aux martyrs des missions étrangères, il conviendrait peut-être de distinguer. Le nombre des missionnaires mis à mort par les tribunaux chinois pourrait se retrouver en consultant des sources plus désintéressées. Nous espérons que ce travail se fera prochainement; il serait temps de rendre à chacun ce qui lui appartient.

(1) Nous avons personnellement été le témoin d'un spectacle édifiant : des prisonniers annamites, femmes et vieillards, la cangue au cou, essayant de débarquer un piano, instrument éminemment civilisateur de l'Administration. C'était certes amusant au possible de voir la peine et l'embarras de ces pauvres diables. Nous avons vu un Chinois condamné à 3 mois de cangue pour avoir coupé du bois sur son champ et sur une haie en bordure sur un chemin. Il faudrait cependant être un peu moins sensible sur nos propres mésaventures.

Nous établirons plus loin comment les missionnaires sont, en grande partie, la cause de la méfiance générale que les étrangers excitent en Chine, depuis les événements de 1858. Nous montrerons ainsi le rôle néfaste de nos missionnaires au point de vue politique. Si l'on se place enfin sur le plan des intérêts supérieurs de la civilisation, on peut affirmer sans crainte que les missionnaires font fausse route. Ce n'est pas vers des pays comme la Chine et le Japon que les apôtres de la chrétienté devraient tendre leurs efforts ; qu'ils se tournent de nos côtés ; c'est en cet Occident, ravagé par un bas matérialisme ou un épicuréisme grossier, c'est dans notre France déchristianisée qu'ils devraient concentrer toutes leurs forces. Qu'ils combattent l'alcoolisme envahissant, qu'ils essaient de canaliser ce grand mouvement du socialisme qui monte et de le faire servir à la gloire du Christ, puisque notre clergé se repose douillettement des labeurs de son ministère dans les douceurs fades du monde dévot.

§

La méconnaissance de la civilisation chinoise, de sa grandeur et de sa force, et le puéril dédain des Occidentaux pour les Jaunes acculeront les générations qui nous suivent à une impasse terrible.

Nul ne conteste plus qu'il y ait dans l'avenir un péril économique jaune. Pourquoi donc s'obstiner dans des entreprises dont l'issue sera funeste à l'Europe? Ce qui peut retarder la ruine du monde occidental, c'est précisément l'entêtement des Célestes à ne vouloir adopter aucun de nos progrès. N'attirons donc pas niaisement le péril sur notre tête. La Chine ouverte, nous le répétons, ne peut faire le jeu que d'un petit nombre d'individus :

financiers de haute volée, membres de tous les conseils d'administration des entreprises financières du monde entier, — ce sont toujours les mêmes, — individus d'une humanité peu intéressante. M. René Pinon publiait, il y a quelque temps, dans la *Revue des Deux-Mondes*, un article sur la Chine, qu'il terminait par cette prophétie lugubre : « L'immense Chine réserve peut-être des surprises aux imprudents qui l'ont éveillée de son sommeil. » La prophétie de M. Pinon s'est accomplie, en partie, sans tarder. Au cours de cet article, tendancieux, écrit dans un but à demi-voilé de propagande coloniale, semé à la fois d'aperçus d'une lumineuse justesse et d'erreurs habilement drapées, ce publiciste faisait le tableau suivant de l'éveil économique de la Chine, en cette fin de siècle :

« Le spectacle... est tout autre : c'est la Chine « envahie par les capitaux étrangers en quête d'un « intérêt qui dépasse le modeste 3 o/o de nos rentes « sur l'État ; c'est la Chine ouverte aux procédés et « aux outils de la civilisation occidentale, transfor- « mée par les banques, les chemins de fer, les « exploitations minières; la Chine qui s'ouvre à l'ar- « gent et aux machines. Russes, Anglais, Français, « Allemands, Américains, Japonais, Belges, Ita- « liens, dans l'œuvre de la mise en valeur de tant de « richesses improductives, aspirent au rôle lucra- « tif de directeurs et de courtiers ; ils veulent être « les agents et les premiers bénéficiaires d'une « transformation économique que les Chinois ont « désirée, mais dont, peut-être, ils sauront pro- « fiter. »

Le tableau serait exact si son auteur n'essayait de nous donner à croire que c'est la Chine qui dé-

sire cette révolution économique. Il se peut, après tout, que M. Pinon soit de bonne foi ; il se fait probablement l'écho des gros compradores chinois de Shanghaï et de Tien-Tsin, enrichis par le commerce étranger. Son tort est de prendre ces Chinois pour toute la Chine, et son erreur est celle de tous les sincères partisans de ses idées. — Les événements qui viennent de se dérouler d'une façon si tragique établissent de façon péremptoire que la vraie Chine, la Chine populaire, celle avec qui il faut compter en dernier ressort, ne veut, à aucun prix encore, de nos engins de civilisation. Ce n'est pas tout que de distribuer quelques pots-de-vin à de hauts fonctionnaires qui prennent et qui signent, en manière de reçu, d'hypothétiques concessions de lignes ferrées. Il s'agit de mettre celles-ci en exploitation ; on vient de voir quelles difficultés s'élèvent alors. Non, l'heure n'a pas encore sonné, et les solennelles affirmations des politiques, comme Ch. Beresford (*The break up of China*), ou des économistes en chambre, comme M. Anatole Leroy-Beaulieu, restent vaines.

Aujourd'hui que le sang a coulé et que, comme toujours, en dérision de la conception que nous avons de la justice, ce sont des humbles, employés, ouvriers, ingénieurs et soldats, qui ont payé de leur vie la réalisation de ces utopies, rien n'est attristant comme l'effarement général des hommes politiques et l'affolement du journalisme, aux premiers grondements de l'orage. Le petit homme qui préside à nos destinées extérieures n'a trouvé, pour rassurer sa majorité inquiète, qu'à dire qu'il avait bon espoir dans la parfaite entente des puissances européennes. Il aime à dissimuler ainsi — cela ne lui coûte aucune peine — sa petite taille à l'abri de per-

sonnages plus importants. Et, voici une chose frappante, quand les nouvelles affluent de différentes sources, anglaises, russes, japonaises, américaines, italiennes, seules manquent les nouvelles touchant les Français de France. Quant au journalisme, son affolement serait comique, si l'on pouvait trouver à rire en pareille occurrence : il est en pleine déroute. Peu documenté sur la question, lâché, trahi cette fois par les encyclopédies auxquelles il a coutume de recourir pour tous sujets qu'il traite en se jouant, il n'ose pas trop s'aventurer, tout d'abord, puis il met toute vergogne de côté et se résout crânement à tout accueillir, à tout enregistrer, plutôt que de rester à court devant les abonnés qui attendent impatients. La géographie chinoise se livre à une danse échevelée, mais bast! rien ne peut inspirer plus de confiance aux lecteurs que de voir s'aligner des noms barbares qui l'obligent, s'il veut épeler, à suspendre sa lecture et à articuler comme un marmot devant son syllabaire (1). Quant aux théories générales, aux conceptions des coryphées du canard quotidien, elles témoignent d'une ignorance touchante de la question. Tous sont partisans, sans exception, d'une action énergique. Il est curieux de constater, une fois de plus, la parfaite entente entre gens qui ne mettent pas la main à la pâte. Un des grands quotidiens de Paris écrivait dernièrement ces lignes vraiment stupéfiantes :

« Le drapeau tricolore flottait par tout l'Empire
« Céleste pour affirmer la grandeur chevaleresque

(1) Dans une publication récente et destinée à une œuvre de vulgarisation scientifique (cela s'appelle : *Les Livres d'or de la science*), l'auteur met bravement Amoy dans le Pé-tchi-ly (p. 54), Ed. Plauchut : *Les Célestes*, Schleicher. Il y aurait matière à un volume fort amusant en collationnant les bourdes, coquilles, canards commis sur ces pauvres Célestes, pour un lettré chinois au courant de nos mœurs : un Tchen-ki-Tong pourrait se payer ce luxe.

« de la nation, fidèle à son passé glorieux, tou-
« jours champion de la liberté. Grâce à ce rôle, la
« France était connue, aimée, dénommée la Grande
« dans toutes les provinces. Son influence était
« partout. Il faut tenir ce rang si l'on ne veut dé-
« choir. Les soldats y aideront, en se battant sans
« faire la guerre puisqu'elle n'est pas déclarée (*sic*).
« Que les diplomates ensuite ne perdent pas les
« fruits du sang français versé dans cette lutte
« contre la barbarie. »

C'est à rougir. Comment veut-on que nous tirions au moins quelque profit de nos erreurs, dans l'avenir ? Qu'on aille parler à un Chinois de Shanghaï des sentiments « chevaleresques » de la France, depuis notre sotte affaire avec la congrégation de Ning-Po ! et où diable a-t-on pu voir le drapeau tricolore ailleurs qu'à la poupe de nos paquebots des Messageries Maritimes ou de nos navires de guerre? De l'année 1898 à l'année 1899, pendant une période de près d'une année, aucun bateau de guerre français n'est remonté à Shanghaï. En 1898, il n'était question, à bord des bâtiments de notre division navale, que d'une parole de M. Hanotaux, qui avait dit expressément qu'avant longtemps aucun bateau de guerre français ne dépasserait la latitude de Hong-Kong. La vérité est que l'oubli se fait de plus en plus autour du nom de la France, par tout l'Extrême-Orient, aussi bien au Japon, où l'influence française devrait dominer aujourd'hui si nous ne nous étions pas mis à la remorque de la Russie après la guerre sino-japonaise, que par toute la Chine, malgré la prédominance en nombre des missionnaires français. Ceux-ci n'ont d'ailleurs pas à parler de leur pays d'origine, sans mentir au but de leur apostolat. Ils ne le font que par excep-

tion, dans les hautes sphères de la politique, comme Mgr Favier à Péking, par exemple, et de cela on ne peut les blâmer. Il leur serait difficile, d'ailleurs, dans des missions où se trouvent des pères de toutes les origines, de faire prévaloir la politique d'un pays à l'exclusion des autres. Mais revenons au cœur même de la question.

L'Europe, en se pressant trop, est sur le point de perdre le bénéfice de tous ses efforts, depuis un siècle. Pour notre part, tout est à recommencer, ou à peu près, au Yun-Nam. A l'heure où paraîtront ces lignes, il est probable que l'exode de tous les Français établis au Yun-Nam se sera heureusement terminé. M. François se sera couvert de gloire en ramenant au Tonkin la troupe complète de ses administrés. On ne réfléchira pas, un seul instant, qu'il aura dû son salut à l'autorité du vice-roi du Yun-Nam et qu'il aurait suffi d'un geste de ce dernier pour que le massacre fût intégral. A ce propos, rappelons le délicieux passage d'une lettre, publiée récemment par l'*Echo de Paris*, émanant d'un administrateur des colonies, sur l'instant de son départ pour Yunam-sen : « J'espère, » écrivait cet administrateur distingué, que nous « casserons la gueule » à beaucoup de ces pirates... » Cette boutade si gaie, si enjouée peut donner une idée assez exacte de la mentalité de la plupart des Européens qui partent pour civiliser les pays barbares. Notez que son auteur n'est pas un militaire, un de ces professionnels féroces et sanguinaires, dont M. Urbain Gohier se nourrit à tous ses repas, aux appointements, sans doute, de cinquante louis par mois; non, c'est un civil, un simple civil, administrateur au service d'un ministère de paix, destiné à répartir entre ces populations arriérées la manne des

immortels principes et les bienfaits de notre civilisation intangible.

§

Notre dessein est de montrer, au cours de ces pages, combien la Chine, qu'on prétend fermée avec obstination aux idées étrangères, a été au contraire favorable et accueillante aux importations du dehors. En somme, son isolement et son éloignement du monde occidental a plus fait pour son immobilité sociale que son esprit traditionaliste. On s'exagère les tendances et l'importance de ce dernier. Qu'il soit dans la tradition d'un peuple d'honorer d'une façon particulière ses ancêtres et les autorités de son pays, cela ne peut empêcher ce peuple de penser que la télégraphie, par exemple, est une précieuse invention. Ouvrons l'histoire et examinons les faits. Nous verrons toujours la Chine mêlée aux autres peuples, soit par la voie des transactions commerciales, soit par l'afflux et le reflux des idées religieuses, etc. Ce qui peut tromper, c'est la puissance d'assimilation de la Chine; à toutes les époques, elle a absorbé les éléments étrangers qui y sont venus aborder. Ces éléments, se fondant, disparaissant en elle, ont fait croire à son indifférence totale. Les peuplades nomades de l'Ouest, les tribus sauvages du Thibet, les Turcs des steppes, les Mongols, les Mandchous, tous, en voulant entamer le colosse, ont été peu à peu résorbés en lui. La Chine de Confucius, ce merveilleux éducateur qu'on devrait placer dans les mains de nos humanistes, entre Pascal et La Bruyère, a été en communication avec les mondes Assyrien, Egyptien, Grec et Hébreu. Edkins, qui est l'homme connaissant

le mieux actuellement la Chine ancienne, a publié à ce sujet une brochure fort curieuse (1).

La Chine s'est largement ouverte au bouddhisme. Le voyage de Hiouen-Thsang dans l'Inde et le magnifique accueil qu'il reçut, à son retour, de l'Empereur prouve qu'à cette époque même la Chine était ouverte à toutes les idées élevées (2). Le christianisme s'est implanté en Chine presque à ses débuts; le nestorianisme y a laissé des traces profondes, que l'on retrouve encore aujourd'hui. Des colonies juives habitent encore actuellement le Ho-nan, et, chose curieuse, elles y exercent surtout les industries de l'or : bijoutiers, changeurs, etc. (3).

Le manichéisme, l'islamisme ont pénétré à leur tour en Chine. En 569, l'Empereur reçoit à Péking une ambassade du roi des Tou-Kioue (Turcs). Le mahométisme est resté la religion d'une grande partie des peuples du Nord et de l'Ouest.

La Chine a merveilleusement assimilé tous ces éléments hétérogènes et a su constituer, à travers les vicissitudes de son histoire, son unité politique et sociale, à un degré qui n'a pas d'exemple chez les autres nations. La grandeur et la puissance de sa civilisation ont exercé une séduction sans pareille sur tous ceux qui l'ont approchée, et même ses vainqueurs d'occasion ont été absorbés par les vaincus. Aujourd'hui encore elle exerce sur nos missionnaires une séduction incomparable. A ce sujet, l'histoire des missions des Jésuites au XVIIe

(1) Edkins, *Ancient Symbolism among the Chinese*, Shanghaï, 1889.

(2) Stanislas Julien, *Histoire de la vie de Hiouen-Thsang et de ses voyages dans l'Inde*.

(3) Elisée Reclus, *l'Asie*.

et au XVIIIe siècle est vraiment fort curieuse. Que de fois nous avons entendu nos missionnaires actuels nous dire combien ils aimaient profondément leur nouvelle patrie adoptive. Tout dernièrement, il nous souvient que l'un d'eux nous disait en parlant du Père de V*** : « Plus Confucéen que Confucius lui-même... » Curieux cas de ce Père de V***, qui, chargé d'ans et d'infirmités, renvoyé en France, demanda et obtint de retourner mourir « au milieu de ses Chinois ».

Vers la fin du XIIIe siècle, le pape Nicolas IV se décide à envoyer le franciscain Jean de Montcorvin à Péking. Celui-ci y est si bien accueilli qu'en 1307 le pape Clément V lui adresse sept frères mineurs qui ont la mission de le sacrer évêque de Péking. En 1312, en 1333, d'autres missions partent; mais elles se trouvèrent bientôt en lutte avec les Nestoriens, établis en Chine depuis des siècles, et le spectacle de leurs divisions désenchanta le Fils du Ciel, qui prit les mesures que comportait la sécurité de ses provinces.

Les voyageurs arabes, par la route de la mer des Indes, ont abordé fréquemment les côtes chinoises, et il est dommage que les merveilleux récits qu'ils ont laissés des contrées ainsi visitées ne nous soient pas plus familiers. Faut-il rappeler le livre de Marco Polo, ses longs séjours auprès des empereurs mongols et les descriptions piquantes qu'il nous a laissées sur la vie sociale des villes chinoises qu'il a visitées? Plus tard, enfin, au XVIe et au XVIIe siècle, les missionnaires, Dominicains et Jésuites, ont-ils trouvé une Chine aussi fermée qu'on voudrait nous le donner à croire? Les hommes éminents que les Jésuites envoyèrent à Péking à ce moment exercèrent une véritable séduction sur

les empereurs de la dynastie des Thsing. Khang-Hi, le Louis XIV de la Chine, fit une situation exceptionnelle aux Jésuites ; ils se trouvèrent alors avoir entre les mains la direction des établissements scientifiques et littéraires de Péking. D'importants travaux de peinture, de gravure, de cartographie leur furent confiés. Des pères, par ordre de l'Empereur, parcouraient l'Empire en tous sens et dressaient la carte des provinces les plus reculées (1). Les pères à leur tour étaient séduits par la beauté de cette civilisation insoupçonnée, par l'harmonie de la vie sociale, et ils finirent par adopter une sorte de compromis entre le dogme nouveau dont ils étaient les importateurs, et le culte des rites, dans lequel se résumaient les croyances chinoises. Cet excès d'habileté, qui respectait d'ailleurs le dogme catholique dans son intégrité, les perdit. L'Ordre des Dominicains, jaloux des succès des Jésuites, réussit à obtenir du pape un bref qui condamnait les Pères de Jésus et leur fermait l'accès de la Chine. Les Jésuites se soumirent ; mais cet acte violent d'intolérance porta un coup fatal à la cause du catholicisme. Les Dominicains, qui avaient été les artisans de la ruine des Jésuites, ne récoltèrent que la méfiance de la Cour Impériale. De ce jour, on peut dire que le christianisme n'a plus fait que végéter, sur le terrain conquis ; et les progrès réalisés depuis sont insignifiants. Les statistiques officielles ont pu s'enfler à l'aide de subterfuges bien connus ; mais les véritables conversions sont devenues rares.

Tout récemment, notre ministre à Péking, M. Pi-

(1) Recueil des lettres édifiantes et curieuses par les PP. le Gobien, du Halde, etc., etc., de la Cie de Jesus.— Le P. du Halde, *Description de la Chine*, 1735, 4 vol. in-folio.

chon, secondé par Mgr Favier, a obtenu du gouvernement impérial la signature d'une convention, qui a obtenu les approbations très vives du monde catholique. Par cet édit, la qualité des missionnaires devait être reconnue d'une façon officielle par tout l'Empire. Nous n'avons pas sous les yeux le texte de cette convention, que nous avons lu autrefois. Mais il nous souvient que notre impression fut qu'il n'y avait rien de nouveau dans la situation de nos missionnaires; ils ne devaient être ni plus ni moins qu'autrefois; et cet acte nous parut analogue à une foule d'autres concessions, que le gouvernement impérial se fait habilement arracher et dans lesquelles il a le talent de paraître accorder beaucoup quand il n'accorde rien (1). Depuis il nous est revenu que cette convention constituait une petite niche diplomatique, jouée au kaiser allemand. On se souvient que celui-ci, profitant du meurtre d'un missionnaire allemand, prit brutalement possession du territoire de Kiao-Tchéou, dans le Chan-Toung, en se réservant le droit de protection sur les missions de cette province. L'acte de l'empereur d'Allemagne portait, en somme, un peu atteinte à la convention depuis longtemps reconnue qui donne à la France, en Extrême-Orient, la mission de la protection des intérêts catholiques. De là la petite revanche que M. Pichon fut chargé de préparer pour satisfaire nos susceptibilités nationales plutôt que pour améliorer réellement la situation de nos missionnaires.

(1) Ainsi les concessions des sphères d'influence. Aux puissances de se débrouiller entre elles, dans la suite. Comme exemple plus particulier, nous citerons la concession d'une ligne de chemin de fer à travers la presqu'île de Lei-Chan (qui a 60 kilom. dans sa plus grande largeur), qui nous fut faite en compensation de la mort des deux officiers de marine tués à Kouang-Tcheou en 1899.

D'ailleurs on ne voit pas en quoi la gloire de ces derniers pourrait beaucoup gagner à être classée et étiquetée dans l'échelle des mandarins à bouton, et il serait curieux que la France maçonnique, qui répugne tant à traiter ses évêques et ses curés comme des personnages officiels chez elle, ait l'exigence qu'il en soit tout autrement en Chine.

Il faut arriver à la fin du XVIIIe siècle pour rencontrer les premières difficultés que les Européens eurent avec les Célestes de Macao. Le commerce étranger avait pris pied à Canton. Les nombreux démêlés des étrangers avec les autorités cantonaises, à cette époque, ne sont que querelles de commerçants cherchant à se piller mutuellement. L'histoire détaillée montrerait que ce n'était pas plus à l'honneur des uns que des autres. Tout le commerce avec les étrangers avait été monopolisé par quelques gros négociants chinois, qui étaient de compte à demi avec les autorités : celles-ci faisaient en sorte de retenir à Canton tout le mouvement des transactions commerciales et empêchaient, par tous les moyens en leur pouvoir, les étrangers de remonter jusqu'aux ports plus septentrionaux. Ceux-ci, malgré toutes les vexations des Chinois, — vexations dont nous n'avons le récit que d'une source, — s'obstinaient dans leurs opérations commerciales. Ils y trouvaient, en effet, de sérieux bénéfices : ils gagnaient alors de 67 à 116 p. 0/0 dans leurs affaires avec les Chinois (1). Cet état de choses alla en empirant jusqu'à la guerre de 1839—guerre de l'Opium. Cette guerre fut causée par les exigences anglaises au sujet de l'importation de l'opium : les sujets britanniques demandaient qu'il fût permis

(1) Morellet, *Mémoire sur la Compagnie des Indes.*

d'importer autant d'opium qu'ils le voudraient. Les autorités chinoises demandaient que la quantité d'opium importée fût limitée, chaque année. Ainsi, c'est en voulant imposer un commerce foncièrement immoral à un peuple, qu'aucun vice sérieux ne gangrenait encore, que les premières difficultés commencèrent avec l'Europe (1). La guerre se termina en 1842, au profit des Anglais, par le traité de Nan-king. La force des armes européennes avait terrorisé les Chinois : désormais la « divine drogue » pourrait pénétrer en Chine et commencer son lent travail de désagrégation morale et physique, pour le plus clair des intérêts britanniques. La voie était ouverte aux exigences de l'Europe ; désormais, les nations vont s'y précipiter à tour de rôle, ou le plus souvent plusieurs à la fois, afin d'opérer à moins de frais et avec plus de sûreté. Tel fut le premier et le plus grand des bienfaits que la civilisation occidentale vint faire éprouver à sa sœur de l'Orient. Mais aussi, de cette date, marque l'éveil de l'hostilité générale et de la méfiance que les Chinois ne vont cesser de témoigner aux étrangers. Il me semble qu'on le comprendrait à moins. Ce peuple aux mœurs douces, foncièrement attaché à la pratique de quelques vertus, d'ordre très bourgeois, si l'on

(1) Edkins, *Religion in China*. — Il est amusant de voir le dépit de Edkins, qui est pasteur protestant, constatant combien il est facile aux Chinois, pour peu qu'ils aient quelque instruction, de réfuter leurs arguments : « Vous nous empoisonnez avec l'opium! disent ils, que venez-vous nous parler de nous moraliser ? » Edkins essaie hypocritement de se consoler en constatant qu'aujourd'hui la Chine cultive le pavot et fabrique une partie de son opium. Mais ce qu'il ne dit pas, c'est la quantité de plus en plus grande chaque annee d'etuis de pilules de chlorhydrate de morphine, directement importés d'Angleterre à Shanghaï, dans le but de combattre l'usage de l'opium Mais ces pilules font un mal plus terrible encore, sans causer aucun des agréments de la fumerie. Le commerce londonien y trouve son compte.

veut, mais infiniment respectables, se sentit atteint dans sa dignité.

En 1856, lord Seymour bombardait, sans déclaration de guerre, les forts de Canton, à la suite d'une méchante affaire de police (affaire de l'Arrow), dans laquelle les Chinois étaient dans leur droit strict. Quelques jours plus tard, les Chinois exaspérés ayant brûlé les factoreries étrangères, l'amiral anglais, dès le lendemain, bombardait la ville. Ces événements accomplis, l'Angleterre fit une déclaration de guerre au gouvernement impérial. La mise à mort d'un père Jésuite dans le Kouang-Si fournit à la France le prétexte d'intervenir à son tour ; elle se joignit aux Anglais. Rappelons, pour montrer combien cette déclaration de guerre était peu justifiée et brutale, qu'au sein du Parlement anglais une vive opposition s'éleva, et, sur la motion de Richard Cobden et de Gladstone, un vote de blâme fut infligé à seize voix de majorité au ministre, lord Palmerston : celui-ci passa outre.

A ce moment, la Chine était en proie à la guerre civile. Un immense mouvement d'insurrection, qui avait pris naissance en 1850 dans le Kouang-Toung, se propageait du Sud au Nord. C'est ce qu'on a appelé la révolte des Tai-pings. Les insurgés s'appelaient, eux, les Tchang-Mao, c'est-à-dire les cheveux longs. Ils rejetaient la tresse qui leur avait été imposée en signe de servitude par la dynastie tartare. Ce soulèvement n'était rien autre qu'un immense mouvement national, aspirant à secouer le joug d'une dynastie étrangère — la dynastie actuelle des Thsing — pour rétablir sur le trône des ancêtres la dynastie Ming, renversée au XVIIe siècle. Après d'incroyables luttes, les insurgés avaient refoulé les troupes impériales au nord du Yang-tsé-

Kiang; en 1853, Nan-King tombait en leur pouvoir. Cette guerre continua pendant plusieurs années avec différentes alternatives. En 1861, les insurgés étaient définitivement maîtres de tout le Kiang-Son et du Tché-Kiang; Hang-Tchéou, Sou-Tchéou, Ning-Po tombaient entre leurs mains et maintenant ils menaçaient Shanghaï; alors l'alarme fut chaude.

A ce moment nous venions, l'année précédente, d'entrer à Péking; nous avions pillé consciencieusement le Palais d'Été, à l'effet de meubler sans doute, au meilleur marché possible, nos collections publiques ou privées des plus rares échantillons de l'art chinois. C'était tout au plus affaire d'amour-propre de collectionneurs. Nous avions mis la dynastie en fuite. Il était vraiment trop simple d'en profiter pour donner satisfaction au grand parti des Tchang-Mao en rétablissant les Ming sur le trône national. C'était du coup contribuer à la délivrance du peuple chinois et se créer auprès de lui un titre d'éternelle reconnaissance. C'était encore du même coup détruire cette méfiance et cette hostilité qui avaient grandi dans le cœur de tout bon Chinois contre l'étranger. Depuis la guerre de l'Opium, — c'eût été vraiment trop beau, — on fit exactement le contraire. La vérité, c'est que personne ne comprenait ce qui se passait exactement. Qu'on juge des connaissances qu'on pouvait avoir sur la véritable Chine, à cette époque, d'après celles que nous avons aujourd'hui, après quarante ans de transactions incessantes. Seuls les missionnaires étaient au courant de la question. Ils avaient tout à craindre d'un réveil complet de la vieille société chinoise et ils avaient une dette de reconnaissance envers la dynastie des Thsing qui, nous devons le reconnaître, s'était montrée, en général, libérale, tolé-

rante et animée de sentiments bienveillants. De plus, ils avaient des propriétés à défendre ; ils détenaient certaines garanties de la dynastie actuelle. Que leur réservait le lendemain si les Tchang-Mao triomphaient définitivement ? C'était l'incertain, c'était le redoutable inconnu. Aussi n'hésitèrent-ils pas. Ils usèrent de toute leur influence pour décider les chefs de corps des troupes alliées, qui tenaient garnison à Shanghaï, à agir énergiquement au plus vite. Si l'on voulait que Shanghaï fût sauvée du pillage, il fallait détruire de suite ces brigands dont les bandes ne manqueraient pas de se grossir à mesure qu'on hésiterait davantage. Les commerçants de Shanghaï, menacés dans leurs intérêts immédiats, durent appuyer. Bref, on n'hésita plus davantage ; les troupes alliées unies aux troupes impériales commencèrent à traquer les Tchang-Mao de ville en ville, de province en province. La répression fut terrible. Les soldats impériaux se livraient aux pires excès. A un moment, Gordon (1), qui commandait les troupes anglaises, écœuré, démissionna et se retira de la lutte. Nous fîmes des pertes sensibles dans cette répression aussi sauvage qu'inutile pour nous.

L'amiral Protet et Tardif de Moidrey, les deux chefs successifs de notre petit corps expéditionnaire, trouvèrent la mort au premier rang.

Enfin, on eut rapidement raison des derniers soubresauts d'une insurrection qui durait depuis huit ans et mourait d'épuisement.

On peut affirmer que, de ce jour, l'Europe s'est aliénée définitivement, ou tout au moins pour de

(1) Il devait devenir plus tard Gordon-pacha, justement célèbre par sa défense de Khartoum.

longues années, les sympathies des populations chinoises. Nous avons trop déçu ce peuple dans ses espérances les plus légitimes pour ne pas récolter aujourd'hui de la haine et de la méfiance.

Depuis, nous n'avons rien tenté pour nous faire oublier. Au contraire, la politique de l'Europe, tracassière et insolente, n'a fait qu'exaspérer cet état d'esprit. Nous nous établissons là où il nous plaît, et, partout où nous essayons d'asseoir notre influence, il n'est pas de vexations qui soient épargnées aux indigènes. Il semble vraiment que ce sont eux les étrangers. Nous nous illusionnons encore sur les intentions de la Cour de Péking. Le gouvernement central, qui se fait un jeu de pressurer ce peuple dont il se sent détesté, n'a, en apparence, rien à nous refuser : il est disposé à nous faire toutes les concessions auxquelles nous paraîtrons tenir. Il sait bien que la nation qui est derrière lui s'opposera, l'heure venue, à ce qu'elles aient plein effet. Elle a concédé de droite et de gauche des lignes de chemin de fer, au gré des demandeurs. Il a suffi que ceux-ci distribuent en haut lieu quelques mirifiques pots-de-vin. L'Europe achève de corrompre et de dissoudre, à coups de dollars, un gouvernement d'énervés, qui jouissent de leur reste, avec un égoïsme et une insouciance qui causent le dégoût.

§

Ne pense-t-on pas qu'il serait temps enfin que tous les esprits de libre arbitre en Europe prennent parti dans le débat et se révoltent contre cette mainmise arbitraire et injuste sur une grande nation, dont le tort le plus clair est de ne pas avoir à sa disposition les canons, qui, aujourd'hui plus

que jamais, sont les suprêmes arguments du droit politique? Le temps n'est-il pas venu de faire justice de ce dédain puéril des hommes d'Occident pour des populations qu'ils ont jugées sans les comprendre ? Nous voudrions que, grâce à la lecture de ses livres, à la connaissance approfondie de son art si original et si émouvant, tout bon esprit en vienne à révérer et à estimer, comme elle le mérite, cette magnifique civilisation, qui vous ravit dès qu'on la pénètre un peu. La Chine s'appuie sur des bases solides : elle a un glorieux passé, elle est respectueuse de ses traditions, qui lui donnent une unité et une cohésion sans pareilles. Elle possède une organisation administrative merveilleuse. Seule la barbarie des termes employés complique pour nous les choses ; qu'on ne s'en tienne pas aux apparences et qu'on étudie de près le fonctionnement de la justice et l'organisation communale chez elle : on sera surpris des découvertes que l'on fera. Chaque commune chinoise jouit de son autonomie, et les gens y sont aussi heureux qu'on peut l'être dans les conditions de notre humanité. Notre but n'est pas de nous étendre sur l'organisation intérieure de ce grand peuple : des ouvrages spéciaux ont traité cette question avec toute la clarté désirable. Il suffira de les lire, sans prévention arrêtée, avec une simple bonne foi (1).

Nous voulons simplement donner ici un aperçu de la grandeur de la nation chinoise.

L'histoire de la Chine est, en raccourci, l'histoire du monde, et ce qu'elle offre peut-être de plus particulier, c'est qu'elle contient en elle des traits, des

(1) On peut lire avec fruit l'ouvrage du père Huc et le livre déjà cité de M. Simon, *la Cité chinoise*.

phases futures de l'évolution historique des nations plus jeunes qu'elle. Elle a passé par toutes les vicissitudes, elle a subi toutes les crises, elle a présidé à toutes les expériences sociales. Elle en est sortie victorieusement. Sous l'égide de ses empereurs dont plusieurs ont été des hommes de génie, sous la direction de ces souverains, armés d'une autorité sans égale sur la terre, elle a définitivement renoncé à l'esprit de conquête pour se consacrer sans réserves aux travaux de la paix. Sans s'inquiéter des actes des nations voisines, elle a renoncé à entretenir des armées, elle a renoncé même à conserver des corps de police, estimant qu'un peuple vraiment fort n'en avait nul besoin pour sa tranquillité intérieure. Ce peuple est devenu par-dessus tout un grand peuple d'agriculteurs; il a merveilleusement compris que l'occupation la plus noble de l'homme est de cultiver et de couvrir de ses sueurs la terre où il est né, pour qu'elle lui donne, sans d'autres idées de lucre, son pain de chaque jour et pour qu'elle soit douce à son repos éternel. Tout entier occupé à sa tâche, ce peuple est devenu indifférent aux spectacles du dehors. De sages édits l'ont toujours retenu sur le sol et l'ont empêché de s'expatrier, afin que le pays augmentât sans cesse de richesse et de puissance. Ce n'est pas sans traverser de rudes épreuves que la Chine est arrivée à une pareille stabilité dans sa vie sociale : elle a connu les Jacqueries les plus sanglantes et les pires révolutions. Mais elle a toujours su trouver le remède à côté du mal et en faire une application énergique. Au XI[e] siècle, au cours d'une crise monétaire, la Chine créait le billet de banque, six siècles au moins avant nous; mais sitôt la crise passée, un édit impérial suspendait le cours de ces billets, en

ordonnait le rachat et la destruction. Il y a des siècles déjà que la Chine a fait officiellement et d'une façon effective l'application des doctrines du collectivisme et du socialisme d'État (1). Quel est le gouvernement d'Europe, quel est le souverain qui se sente prêt à un semblable essai ?

Les savants, les esprits curieux peuvent avec fruit se tourner vers les études chinoises. Les bibliothèques impériales regorgent de richesses de toutes sortes encore inexplorées. Des sinologues enthousiates tels que : Abel de Rémusat, St-Julien, Gauthier, le père Ferny, ont indiqué déjà l'existence de ces trésors et en ont parlé avec émotion, en conjecturant les découvertes précieuses auxquelles ils pourraient conduire, dans le domaine des sciences naturelles aussi bien que dans celui de l'histoire et de la philosophie.

Devons-nous parler de la poésie chinoise, si raffinée, si précieuse et si fraîche déjà quand chez nous elle parlait à peine un langage rude et barbare ? Qui nous traduira enfin cette « Guerre des trois Royaumes », ce curieux livre de chevalerie, cette mine d'aventures de paladins où s'esquisse tout entière, comme en une fresque colossale, l'histoire de l'âge héroïque de la Chine, livre éminemment populaire, sur lequel les Chinois d'aujourd'hui s'émerveillent encore, car il est vraiment la bible de leurs gloires nationales. On sera surpris alors de trouver parmi les commentaires des premiers historiens de la Chine une science de la critique de l'histoire dont nous faisons rejaillir toute la gloire sur des hommes aussi près de nous que

(1) On trouvera à ce sujet des pages très curieuses dans le père Huc, avec l'indication des sources.

notre Augustin Thierry. L'art chinois (1) attend encore ses historiens et ses critiques, car le manuel de M. Paléologue ne peut vraiment pas compter pour un ouvrage définitif.

Avec un tel passé, la Chine a le droit de s'enorgueillir et de se redresser devant les prétentions de l'Europe. Il faut du moins comprendre qu'elle ait cette attitude. Elle oppose à notre civilisation une civilisation d'un caractère très diffèrent, c'est vrai, mais aussi réelle, aussi profonde et d'une unité plus parfaite ; elle a de plus sur la nôtre le privilège de l'âge, de la maturité à travers les siècles : cela n'est point négligeable. Il est difficile de trancher laquelle est vraiment supérieure. Cependant, si la civilisation doit se définir, l'état d'un peuple où le développement moral de l'individu est le plus grand et où se trouve répartie sur la masse de ses individus la plus grande somme de bonheur compatible avec notre nature humaine, je n'hésite pas à affirmer, que, entendue dans ce sens, la civilisation chinoise est supérieure à la nôtre. La criminalité y est moins grande que chez nous, où nous entretenons à grands frais, pour la prévenir et la combattre, une armée véritable de gendarmes et de policiers de tout acabit, que la Chine n'est pas près de nous emprunter.

Forte du sentiment qu'elle a de la grandeur de sa civilisation et rendue défiante, d'autre part, par les procédés de l'Europe, dont elle a eu maintes occasions de surprendre la cupidité et la mauvaise foi, elle se ferme aujourd'hui résolument et absolument devant les prétentions de la civilisation de

(1) La céramique seule a été traitée d'une façon très complète, et peut être encore la sculpture sur pierre, dans le t.ès bel ouvrage de Chavannes.

l'Occident. En somme, c'est son droit absolu; il serait simplement juste de le respecter. Nos industriels, nos ingénieurs, nos capitalistes auront le droit de s'en plaindre ; qu'ils reportent leur activité vers nos pays et qu'ils daignent se contenter de bénéfices plus humbles. D'ailleurs les premiers froissements passés, le champ restera libre aux entreprises individuelles, conduites avec un esprit de douceur. La Chine ne s'est jamais fermée devant de semblables entreprises. Il est temps, nous le répétons, que le canon qui fut longtemps l'*ultima ratio regum* ne soit plus la raison dernière des nations.

A l'heure où paraîtront ces lignes, les premières difficultés auront sans doute été surmontées. Nous ne souhaitons pas que ce mouvement de révolte se propage et gagne tout le royaume du milieu. Cela coûterait bien des vies innocentes, vies de gens humbles qui sont allés chercher là-bas une existence moins précaire qu'en nos pays, où le prix de la vie se fait de jour en jour plus exorbitant. Cela mettrait encore à feu et à sang un pays qui a acquis tous les droits au repos, car il en a durement payé la dîme. Nous l'aimons trop personnellement, car c'est là que les horizons de notre esprit se sont reculés, c'est là où notre vie a été la plus féconde, pour ne pas lui souhaiter sincèrement une paix complète. Peut-être l'insurrection sera-t-elle localisée et n'aura pas grande répercussion sur le reste de l'Empire. Ce sera, il nous semble, le cas de se féliciter que la Chine ne soit point munie et armée de nos moyens de civilisation ; qu'elle soit dépourvue encore de chemins de fer, d'agences d'information et de grands journaux quotidiens.

Les populations de l'intérieur ne sont pas encore

assez familières avec le danger qui les menace. Elles n'ont pas encore contemplé les formidables engins, qui viendront perturber leurs coutumes et ruiner leur fragile prospérité avant que d'enrichir leurs arrière-petits-enfants. Qu'on réfléchisse que le tiers de la population vit de la batellerie, tant les cours d'eau de toutes sortes, fleuves, rivières et canaux, sont nombreux dans ces pays. Ce sont tous ces modestes travailleurs qui ont besoin chaque jour de gagner quelques sapèques, que les chemins de fer ruineront d'abord, brutalement, d'un seul coup. Ce sera là leur premier effet économique, dans un pays où tout le monde est uniformément pauvre, en général, et cependant paisiblement heureux. Les paysans du Pé-tchi-li et du Chan-toung l'ont compris, et c'est pourquoi ils se sont soulevés.

Le peuple chinois, nous l'avons dit, est avant tout un peuple d'agriculteurs. Il est étroitement attaché à la glèbe; il vit sur son lopin de terre, dont il tire ses premiers besoins. Il ne lâchera donc la herse pour le coupe-coupe que réduit à la dernière extrémité. Ceci est une explication de la raison d'être des sociétés secrètes dont le premier but est le renversement de la dynastie actuelle.

Une fois de plus, les Puissances vont s'ingérer dans les affaires du Gouvernement impérial. Cette fois le concert européen tout entier va se faire entendre. Il a même une recrue nouvelle qui n'est pas la moindre: le Japon.

Les convoitises grandissent et, malgré les assurances hypocrites des diplomates, nous sommes curieux de voir la fin.

La Russie qui poursuit depuis dix ans, en Extrême-Orient, une politique cupide et brutale, véritable politique de Cosaque, doit penser le moment venu

de s'arrondir largement du côté de ses frontières sibériennes. Il y a longtemps qu'elle en guette l'occasion ; elle est prête à un grand effort ; elle peut parer à toute éventualité. Nous serions étonnés que cette fois elle laisse passer l'occasion, sans agir. Elle tient cent mille hommes massés à l'extrémité de la péninsule sibérienne : elle a réussi à ouvrir Vladivostock au cœur même de l'hiver, et elle s'est installée en avant-postes à Port-Arthur, en prévision de l'avenir. Ses troupes sont impatientes et ce sont d'excellentes troupes, qui affronteront les rigueurs de l'hiver des steppes chinois sans trop en souffrir.

Le Japon trépigne devant ces convoitises. Ce peuple de macaques et de parvenus, qui a violemment dépouillé son passé glorieux et son ancienne civilisation, rêve de devenir le conducteur et l'initiateur de la Chine dans les « voies de la civilisation ». Il se chargerait de lui enseigner des choses merveilleuses, comme le parlementarisme, le suffrage universel, l'assistance publique, l'alcool souverain, le fonctionnarisme illimité, la conscription, les armées permanentes avec la manière de s'en servir pour faire l'ogre, sans jamais cependant les entamer.

Le géant russe et le nain Nippon pourraient arriver rapidement à détonner dans le fameux concert. Bien que nos sympathies n'aillent ni à l'un ni à l'autre, nous pensons qu'il serait peut-être utile, pour parfaire l'éducation du Japon moderne, qu'il fût étrillé de façon un peu dure. Vraiment sa facile victoire sur la Chine l'a trop gâté : il est devenu un peuple fanfaron, mal élevé et prétentieux (1).

(1) Je ne vise que les Japonais des dernières couches, ceux du « dernier bateau », comme l'on dit, et je profite de l'occasion qui

Que ferons-nous, nous Français, ou qu'aurons-nous fait en cette occurrence? Pour le moment, nous ne prenons pas le chemin de faire grand'chose. Pour cette fois, félicitons-nous sincèrement de notre inertie ; regrettons simplement que notre inaction ne soit pas plus réfléchie et nettement résolue. Nous pensons que le seul soin qui doive nous préoccuper est de veiller attentivement sur nos possessions indo-chinoises; elles sont plus menacées qu'on ne le pense. Elles nous sont précieuses en ce sens qu'elles défraient les dépenses somptuaires d'un gouverneur général, suivi d'une troupe nombreuse de clients, dont les prétentions ne sont pas modestes. Au chiffre des émoluments qu'ils réclament, cela compte pour quelque chose ; c'est au moins une économie sèche pour la métropole. Nous avons peut-être un demi-siècle à conserver ces admirables possessions, si l'on continue à mal en user comme on le fait depuis quelques années; ne commettons pas d'imprudences, qui avancent l'heure où il faudra plier bagages. Nous avons vu les Espagnols abandonner les Philippines, accompagnés par les cris de triomphe de leurs populations soulevées. Qu'on reconnaisse qu'il y aurait eu mauvaise grâce, il y a cinquante ans, à prédire à l'Espagne la dernière de ses infortunes ; personne n'aurait consenti à le croire. Soit. Les officiers qui ont tenu garnison sur nos frontières tonkinoises savent les préparatifs qui se font de l'autre côté. Quand l'heure des représailles sonnera, nous n'aurons plus, cette fois, devant nous, des bandes

m'est donnée pour adresser un respectueux hommage à tous ceux qui restent fidèles au glorieux passé de leur pays, que j'ai sincèrement aimé.

désordonnées armées principalement de vieux sabres et de fusils de rempart.

La discipline sera peut-être difficile à maintenir dans nos rangs. Le soldat aura perdu à ce moment ce qui reste de la foi du métier, sentiment obscur qui, à défaut de mieux, aide encore à mourir sans trop de rancœur, en croyant vaguement à la sainteté de la cause. Voici des années que l'on travaille à tuer l'esprit militaire d'une nation qui l'a possédé au plus haut degré : les rhéteurs, les pions, les *Cagatintas*, comme les appelait Campomanès, en parlant de son malheureux pays (je pense ne pas avoir besoin de traduire), ont maté les hommes d'action. On ne réclame plus de nos officiers que des vertus qui, certes, honorent les herboristes et les notaires, qui ne sont plus suffisantes pour des hommes de guerre. Le métier de soldat est devenu, pour des raisons multiples, une sorte de métier louche, quasi-honteux. L'uniforme se cache : on dirait qu'il craint de se montrer, depuis que les coups de fusils sont surtout destinés à de pauvres diables, noirs, jaunes ou rouges. Aussi la *manière d'autrefois*, celle dont parle le prince d'Aurec, se perd de plus en plus. Plaignons donc les morts obscurs qui viennent de tomber là-bas et qui jalonnent maintenant la Voie Mandarine. Leurs yeux ont dû se fermer sans resplendir une dernière fois, avant de se voiler, de la suprême lueur qui amenait souvent un sourire sur les lèvres de ceux qui mouraient jadis aux portes de nos frontières.

PIERRE NESLES.

POÈTES D'AUJOURD'HUI
ET POÉSIE DE DEMAIN [1]

—

Il est difficile de dire — comme je m'y suis engagé par le titre même de cette Conférence — ce que sont les Poètes d'aujourd'hui et ce que pourra être la Poésie de demain, sans y joindre quelques mots sur ce que furent les Poètes et la Poésie d'hier.

Ce n'est pas une heure qu'il faudrait pour traiter convenablement chacun de ces points, mais beaucoup plus. Aussi aurais-je lieu de me sentir quelque peu inquiet de l'entreprise où je me hasarde, si je ne me trouvais rassuré par la liberté de parler davantage en poète qu'en critique.

Le critique ou, plus abstraitement, la Critique, a, en effet, des façons qui lui sont propres. Elle a ses méthodes et ses moyens particuliers. Elle a son outillage intellectuel, si l'on peut dire. Elle soupèse et mesure. Je n'en ai ni la balance, ni le compas. Il n'y aura donc, en tout ce qui va suivre, que des opinions.

Je ne prétends pas manier, un par un, les cubes colorés qui forment ce qu'on pourrait appeler la Mosaïque littéraire de notre temps. J'aime mieux chercher à vous présenter le dessin qu'elle signifie que d'en défaire et d'en refaire avec vous le damier multicolore. Restons donc à la distance suffisante

(1) J'ai gardé à cette conférence, faite à la Société des Conférences, le 6 février 1900, le même titre que porte l'excellent recueil de Morceaux choisis que MM. Van Bever et Léautaud viennent de publier et dont elle se trouve être le commentaire.

où les figures sont visibles sans qu'on aperçoive les fragments inégaux qui les composent.

La Poésie, qui est éternelle, fait parfois semblant de mourir. Rassurez-vous. Elle ne meurt point; elle dort et ce sont des sommeils de Belle-au-Bois-dormant d'où elle renaît, chaque fois plus vivante. Il y a dans l'histoire de la littérature française plusieurs de ces réveils. L'un d'eux, au XVI[e] siècle, s'est appelé la Renaissance; un autre, au commencement du XIX[e] siècle, se nomma le Romantisme. La Muse, qui s'était endormie, le cothurne au talon et la perruque au front, le corps serré des bandelettes d'un classicisme étroit, se réveilla, au beau soleil de 1830, en pleine nature, les pieds nus, la chair rafraîchie, le teint vif, turbulente, rêveuse et passionnée. Debout en pleine vie, elle se drapa de couleurs éclatantes. Elle eut le geste ample et brusque. Hugo la mena partout avec lui. Elle parcourut avec lui le monde des formes et des images. Lamartine l'abrita dans ses demeures vaporeuses. Musset la fit asseoir à sa table sous la tonnelle et le pampre. Gautier la para de camées et d'émaux. Vigny la conduisit aux hautes solitudes et la voulut retenir dans sa Maison du Berger, mais elle s'échappa, courut les chemins, fit de mauvaises rencontres.

C'est ainsi que, vagabonde et errante, la rencontrèrent les Parnassiens de 1864. Ils voulurent réformer la belle abandonnée et l'enrichir de leurs dons. Ils la vêtirent de beaux habits régulièrement taillés et solidement cousus. Leconte de Lisle lui offrit le miroir antique et la para de bagues barbares; Baudelaire la parfuma d'essences précieuses. Théodore de Banville lui mit aux mains un bouquet

de fleurs joyeuses. Tous lui construisirent un beau palais aux salles choisies. Elle s'accoutuma à ces soins ingénieux et à ces aises nouvelles et, la tête appuyée sur un oreiller de strophes moelleuses, elle finit par s'endormir d'un profond et nouveau sommeil.

On nous a habitués à considérer l'École Parnassienne — disons plus familièrement le Parnasse — de même que nous dirons tout à l'heure le Symbolisme au lieu de l'Ecole Symboliste — comme une réaction contre le Romantisme ou du moins contre ses excès, c'est-à-dire contre les mauvais poètes qui n'en continuaient que les défauts. Cette réaction, pour être vraie, fut, je crois, davantage dans la forme que dans l'esprit. Ce fut surtout contre une manière lâchée, négligente et incorrecte de faire les vers que réagit sagement et utilement le Parnasse. Il montra un très louable souci du métier poétique. En cela il eut raison. Sa seule erreur fut de croire qu'une perfection technique pût être autrement que momentanée et son tort fut de vouloir imposer définitivement à la Poésie un doigter suprême sur l'Instrument éternel. Mais passons. Hors cela, la réaction parnassienne me paraît plus prétendue qu'authentique et je serais plutôt porté à considérer le Parnasse comme un aboutissement logique du Romantisme.

Le Parnassisme fut bien plutôt l'arrivée, dans le Romantisme, encore vivace ou déjà finissant, de poètes nouveaux et de tempéraments neufs. Le Romantisme, pour ainsi dire, fit escale au Parnasse. C'est toujours le même vaisseau qui continue sa route, avec, à son bord, de nouveaux matelots. Ce sont les mêmes voiles. La manœuvre seule a changé.

Les Parnassiens, au fond, étaient parfaitement conscients de leur rôle de continuateurs. Voyez leur admiration obéissante pour Victor Hugo.

Hugo, de son côté, se rendit un compte si exact que tout cela, en principe, sortait de lui, qu'il n'hésitait pas à s'approprier tout ce qui lui parut à sa convenance chez ces disciples même indirects. C'est ainsi que Leconte de Lisle est pour quelque chose dans la *Légende des Siècles* et que les trouvailles funambulesques de Théodore de Banville ne furent pas sans influence sur les *Chansons des Rues et des Bois*. Mais ceci n'est qu'une preuve inverse.

Tout le Parnasse fut bien vraiment dans le Romantisme. Les vers philosophico-scientifiques, qui ne sont pas ce qu'il y a de mieux en M. Sully-Prudhomme, lui viennent de Hugo qui communiqua à M. Coppée ce lyrisme bourgeois, sentimental et populaire, qui fait du poète des Humbles un humble poète. Mais montons plus haut. Le cher et admirable Léon Dierx est un poète Lamartinien, Leconte de Lisle s'apparente à Alfred de Vigny. C'est aussi du métal romantique que le merveilleux, souple et subtil Baudelaire signe de son fleuron original et distinctif ; c'est du métal romantique encore que le sonore, savant et harmonieux José Maria de Heredia poinçonne de sa marque ineffaçable et magistrale. C'est Baudelaire qui a ciselé, si l'on peut dire, la coupe suprême où but la Muse et c'est José Maria de Heredia qui a fixé au fond la large médaille d'or pur qui l'orne et la parachève d'une effigie de Beauté.

A dire vrai, et pris en leur ensemble, ce furent d'honnêtes et probes artistes que ces Parnassiens. Ils eurent dans l'esprit de la sagesse, de la fermeté et de l'ordre. Au Romantisme d'inspiration, ils

firent succéder un Romantisme de raison. Ils raffermirent, ordonnèrent et assagirent. Ils acceptèrent des données et des moyens poétiques antérieurs et y ajoutèrent peu, se contentant d'en user avec discernement, propriété et science. Grâce à eux, par eux et en eux, le Romantisme évita le déclin des écoles vieillies et énervées. Ce furent de bons fils, car le Parnasse fut plus filial que paternel. Il n'engendre pas, il est la fin de quelque chose, mais il est quelque chose.

On le vit bien de 1875 à 1885, à une période fâcheuse pour la poésie. En 1875, l'œuvre Parnassienne est achevée. Leconte de Lisle vieilli ne publie plus guère. Sully-Prudhomme s'égare. François Coppée se vulgarise. M. Armand Silvestre répète inlassablement la même chanson sonore et vide. M. Catulle Mendès seul se multiplie. Il est l'Hermès du Parnasse. Il a les talonnières et le pétase. Il va, vient, avec verve, adresse et talent. Il est actif et avisé. José Maria de Heredia, lentement et paresseusement, cisèle les sonnets des *Trophées* qui ne paraîtront que plus tard. Il semble que, par instinct, il attende. Il eut raison; son livre n'eût pas trouvé, en 1880, par exemple, un public approprié.

Il y eut, en effet, durant dix années, un sommeil de la Poésie. Rarement on se désintéressa davantage de l'art des vers que pendant ce laps. Ne vous en étonnez point, c'est l'époque où triompha bruyamment et momentanément le Naturalisme.

Entendons, si vous le voulez bien, le Naturalisme comme une forme du Réalisme littéraire et nous verrons qu'il date de loin. En soi, c'est une tendance qui a sa place dans une littérature bien ordonnée. L'observation y fait un contre-poids

heureux à l'imagination, mais l'utilité du réalisme est soumis à la condition qu'il sache se subordonner. Il est complémentaire et son tort, à l'époque dont je parle, fut d'avoir voulu être exclusif.

Oui, vraiment, l'Ecole des Romanciers naturalistes de 1875 manqua de réserve.. Elle prétendit étendre son pouvoir à l'Art tout entier et remplacer la Poésie même. Elle nia que, hors l'observation directe de la nature et des mœurs, il y eût rien de valable. Elle prétendit imposer à l'écrivain la servitude de l'observation et réduire le droit d'imaginer à l'imitation textuelle de la vie.

Les romanciers naturalistes, à ce premier tort, en joignirent un autre. Le désir de faire ressemblant les préoccupa davantage que le souci de faire vrai. Ils substituèrent le calque au dessin et le moulage à la sculpture et furent plus, peut-être, des artisans que des artistes.

Si, en art, le succès est une justification, l'extraordinaire vogue des Zola, des Daudet, des Maupassant n'aura rien à redouter de l'avenir. Je ne sais quel sera le jugement des temps futurs sur ces puissants et brillants écrivains, mais je croirais volontiers que, mis à part leur incontestable talent, ils représenteront un jour un célèbre exemple d'une des plus graves et des plus éclatantes erreurs esthétiques de notre Littérature, au moins dans le principe de sa doctrine.

Pendant dix années, on peut dire que le Naturalisme eut le champ libre. La poésie, à l'écart, le laissa passer.

Toujours, et de tout temps, les jeunes gens qui se préparent au noble service des Muses font la veillée d'armes et se cherchent des parrains. Ils

tournent leur pensée vers leurs aînés pour trouver en eux un conseil et un exemple. Il n'y a rien de servile dans ce désir très filial qui lie par l'admiration les poètes de tout à l'heure aux poètes d'hier. Mais les jeunes gens sont prompts et exigeants et leur désir d'admiration, s'il est déçu, se change vite en rancune. Or il arriva que l'Art Parnassien, en 1885, ne répondait plus guère aux aspirations secrètes de la jeunesse littéraire d'alors, de celle qui résistait d'instinct au naturalisme et était impatiente d'y opposer quelque chose de nouveau. De là, peut-être, une certaine injustice juvénile qui lui fit répudier trop catégoriquement l'Ecole précédente. Le réel mérite des poètes parnassiens lui fut moins visible que leurs défauts. Notre critique fut âpre et outrancière, mais elle ne fut point exclusive. Elle eut des admirations dans le Parnasse même. Je ne parle pas de Baudelaire, si aimé pour son étrange génie plein de prévisions mystérieuses, mais Léon Dierx, mais José Maria de Heredia. L'accueil exceptionnel fait aux *Trophées* le marque surabondamment. Les *Trophées* furent entre les Symbolistes et les Parnassiens ce que furent à peu près les Bucoliques d'André Chenier entre les Classiques et les Romantiques, le lien entre deux poésies.

Outre Baudelaire, Dierx et Heredia, trois hommes existaient dont l'œuvre, isolée dans la Littérature contemporaine, proposait un principe de nouveauté. C'étaient Villiers de l'Isle-Adam, Stéphane Mallarmé et Paul Verlaine.

Villiers de l Isle-Adam était un mélange surprenant des qualités les plus contraires. Peu d'esprits plus singulièrement doubles que le sien. Le lyrisme et l'ironie se mêlaient en lui. Son action fut consi-

dérable, destructive et féconde à la fois. Personne ne railla plus amèrement les prétentions et les crédulités positives de notre époque. C'était dans son souverain pouvoir de créer un monde imaginaire que Villiers prenait le droit de mépriser le monde réel. Bien plus, son idéalisme intransigeant niait la réalité même. Pour Villiers, l'homme se choisit lui-même son illusion, et le monde n'est que la forme extérieure et visible de ses idées. Dans son beau drame poétique d'*Axel*, Axel est grand jusqu'au jour où il consent une minute à ce qu'existe une réalité en dehors de celles qu'il se crée à lui-même. Tribulat Bonhomet est stupide parce que, comme disait Flaubert, « il croit, comme une brute, à la réalité des choses ».

Cette doctrine hautaine contrastait avec la servitude matérielle, à laquelle l'art naturaliste obligeait ses partisans. Elle revendiquait le droit à la fiction. Vous savez celles que nous a laissées Villiers. Elles sont la contre-partie des fables ironiques et dédaigneuses où il résumait, pour qu'on en rît, tout ce qui cherche à détourner l'homme de l'Illusion supérieure de son Rêve.

Si Villiers de l'Isle-Adam fut, comme l'a qualifié pittoresquement M. Remy de Gourmont, « l'exorciste du Réel et le portier de l'Idéal », Stéphane Mallarmé et Paul Verlaine furent, pour les jeunes gens de 1885, les initiateurs d'un art nouveau.

L'influence de Paul Verlaine fut, des deux, la première sentie. Verlaine apportait, pour ainsi dire, en ses mains ouvertes, un bouquet de fleurs nouvelles, odorantes et délicieuses. Mallarmé, plus secret, apportait, en ses mains fermées, des graines obscures et fécondes. Verlaine enseignait à poser

les doigts sur la flûte d'une façon ingénieuse et inattendue. Mallarmé indiquait moins un doigter nouveau au buis sonore qu'à y souffler une haleine mystérieuse.

Verlaine fut l'illustration de ce principe nécessaire que tout poète doit se faire à lui-même sa poésie, en toute indépendance et toute sincérité. Sa poésie à lui, Verlaine, fut toute personnelle et individuelle. Il imagine peu. Nulle fiction. Etre vrai. Etre lui-même. Se dire tout entier. Il y a plusieurs Verlaines en Verlaine. Son individualisme eut des individus successifs; mais, pessimiste ou saturnien, mystique ou populaire, ce qu'avant tout on admire en lui c'est le don verlainien, et le don verlainien fut délicieux. Il est fait de justesse, de simplicité, de grâce, de force naïve. Verlaine donna au vers français des nuances et des inflexions qu'il a gardées depuis. Sa modulation particulière est éparse à tous les échos.

Si l'influence de Paul Verlaine fut formelle et persuasive, celle de Stéphane Mallarmé fut rationnelle et foncière.

Le commun accord est loin de s'être fait, sur la valeur et le mérite absolus des poèmes de Mallarmé. Les objections sont trop courantes pour que j'y insiste. La plupart tombent d'elles-mêmes après une étude attentive de ces admirables et difficiles chefs-d'œuvre. Mais ce qui fut plus important encore en Mallarmé que son œuvre particulière, c'est son esthétique générale. Personne, qui l'ait étudiée, ne niera que Mallarmé n'ait été un esprit de haute et suprême culture et qu'il n'ait mis au jour d'importantes vérités poétiques.

Ajoutons même que les principes sur lesquels il fonda son œuvre personnelle agirent en dehors de

cette œuvre même et reçurent des applications fort différentes. Si l'influence directe de Mallarmé fut limitée, son influence indirecte fut très étendue. Il exerça une efficace action occulte, et c'est à lui que revient d'avoir posé plusieurs des principes sur qui repose toute la poésie d'aujourd'hui.

Vers 1884, Verlaine et Mallarmé étaient à peu près inconnus. Tous deux, l'un en 1895, l'autre en 1898, sont morts célèbres.

Que s'était-il donc passé ? Leur œuvre, en 1884, était déjà, sinon achevée, du moins construite en ses parties principales. L'*Après-midi d'un Faune* et les *Fragments de l'Hérodiade* étaient écrits. On avait pu lire, de Verlaine, les *Fêtes galantes*, les *Romances sans paroles*, et *Sagesse*.

Ce ne fut donc pas à cet effort personnel qui force la gloire que Verlaine et Mallarmé durent de passer brusquement d'une obscurité relative à une célébrité universelle et à la situation de chefs d'école qu'ils occupèrent l'un et l'autre. Non. Une génération nouvelle venait de naître aux lettres, qui reconnaissait en ces deux poètes les devanciers de ses principaux désirs d'art. Ce fut un mouvement imprévu et spontané qui les entoura d'une admiration ardente. La jeunesse d'alors se groupa autour d'eux.

Du coup, la poésie qui dormait se réveilla. Elle vint parmi ses nouveaux servants. Cette fois, ils ne la vêtirent point des éclatantes parures parnassiennes. Comme à la Tanit salammboenne, ils lui offrirent le Zaïmph. Ce fut dans son voile nombreux, nuancé et transparent qu'elle s'enveloppa, et c'est à travers cette transparence mobile qu'il fallut deviner les traits énigmatiques de sa mystérieuse beauté.

La tentative fut mal accueillie. J'entends encore les injures, les rires, les quolibets, dont on salua ceux qu'on appelait les Décadents.

Qu'est-ce exactement que Décadents ?

Il y a deux sens au mot décadent, et le premier seul me semble plausible. Définissons-le. Une Littérature de Décadence est une Littérature qui a pour principe et pour usage le pastiche et l'imitation. C'est alors une littérature en Décadence qu'il faudrait dire plus justement, une Littérature qui reproduit servilement des modèles supérieurs dont elle ne présente plus que l'état dégénéré. Il y a maint exemple partiel de l'appauvrissement successif d'un genre qui en vient au fétichisme des règles établies, ressasse des formules invariables. A ce compte le véritable Décadent serait le faiseur de tragédies de 1810 ou le fabricateur de poèmes didactiques de la même époque. Saluons le Décadent dans les Briffaut et les Baour-Lormian. Saluons par conséquent un Décadent aussi dans Chateaubriand, auteur de la triste tragédie de *Moise*, où il se montre le rival lamentable des La Harpe et des Marmontel et l'élève de Voltaire ou de Crébillon. Chateaubriand est donc un Décadent, puisqu'il est un imitateur et un pasticheur.

Si le *Moïse* de Chateaubriand est une œuvre de Décadent, ses *Mémoires d'outre-tombe* sont une œuvre de Décadence, au second sens du mot. N'ont-ils point, ces admirables *Mémoires d'outre-tombe*, par rapport avec le Chateaubriand classique des *Martyrs*, le caractère dont Théophile Gautier, dans sa belle étude sur Baudelaire, définit le style de décadence ?

« Le style de décadence, dit Théophile Gautier, n'est autre chose que l'art arrivé à ce point de ma-

turité extrême que déterminent, à leurs soleils obliques, les civilisations qui vieillissent. Style ingénieux, compliqué, savant, plein de nuances et de recherches, reculant toujours les bornes de la langue, empruntant à tous les vocabulaires, prenant des couleurs à toutes les palettes, des notes à tous les claviers, s'efforçant de rendre la pensée dans ce qu'elle a de plus ineffable et la forme en ses contours les plus vagues et les plus fuyants. Ce style de décadence est le dernier mot du Verbe, sommé de tout exprimer et poussé à l'extrême outrance. Ce n'est pas chose aisée, d'ailleurs, ajoute Théophile Gautier, que ce style méprisé des pédants, car il exprime des idées neuves avec des formes nouvelles et des mots qu'on n'a pas entendus encore. »

Mettons à part, dans l'ample et belle définition de Gautier, quelques points plus particuliers et gardons-en les termes généraux tels que : recherches des nuances, recul des bornes de la langue, expression d'idées neuves avec des formes nouvelles et des mots qu'on n'a pas entendus encore, tous ces soins s'appliquent parfaitement bien à toutes les époques de littérature actives et belles ; c'est justement cela que firent les Renaissants du XVI[e] siècle et les Romantiques de 1830, Ronsard, comme Hugo. C'est cette poursuite des nuances qui fait Racine, comme elle fait Baudelaire. C'est ce désir de nouveauté qui anime les poètes les plus divers. Sans cette recherche du « non entendu encore », il n'y a plus que pastiche et imitation. Une Littérature dépourvue de ce désir du nouveau serait forcément stérile. De siècle en siècle, d'âge en âge, d'école en école, on a cherché, comme dit Gautier, à reculer les bornes de la langue, à exprimer l'inex-

primable, à émettre des idées neuves et à trouver des formes nouvelles. C'est l'état naturel et successif de toute Littérature ; il fut commun aux poètes d'autrefois comme aux poètes d'aujourd'hui, de même que ce sera le souci des poètes de demain.

Tout ce que je veux bien admettre, et qui pût mériter aux jeunes poètes d'il y a quinze ans le nom de Décadents, comme l'entend Gautier, fut qu'ils portèrent à cette recherche du nouveau une hardiesse et une audace trop hardie et trop audacieuse, un goût d'extrême raffinement. Oui, je veux même reconnaître en eux, tout de suite, l'excès de cette tendance intéressante en elle-même, qui, plus d'une fois,par manque d'expérience,par maladresse, par bravade, les conduisit souvent à la bizarrerie, à l'obscurité, au jargon. Ni Jules Laforgue, ni Jean Moréas, ni Gustave Kahn, ni Edouard Dujardin, ni Vielé-Griffin, ni moi-même n'échappâmes à ce reproche. Affaire de jeunesse à laquelle se joignait une idée peut-être erronée et abusive des droits de la poésie. Son isolement au milieu de l'inattention contemporaine lui permettait, nous semblait-il, toute liberté. N'était-elle pas désormais un art d'initiés, un art ésotérique, comme on disait alors, et elle avait raison de s'en attribuer les privilèges.

Je crois en cela qu'on n'avait pas tort et que la seule erreur était d'appliquer trop strictement le si juste principe sur lequel doit s'appuyer l'art dans une époque démocratique et égalitaire comme la nôtre.

Tels furent donc un certain byzantinisme et un excès de subtilité, les principaux défauts des Poètes qu'on appelait Décadents, défauts plus apparents que réels et plus passagers que durables et que

rachetait amplement un ardent désir de nouveauté, l'espoir d'étendre le domaine de la poésie et de cultiver à l'ombre de la Tour d'Ivoire des fleurs singulières, rares et parfumées.

Ce ne fut naturellement pas ce qu'il y avait de sérieux dans les premières tentatives décadentes qui attira l'attention publique. Elle alla de suite aux singularités parasites pour s'en exclamer et s'en indigner. Un petit livre de parodies amusantes, intitulé les *Déliquescences*, et signé du pseudonyme d'Adoré Floupette, passa de mains en mains et fit le tour de la Presse. Certains travers étaient raillés là un peu injustement mais drôlement. On rit.

Si amusantes que soient les parodies voulues, elles le sont moins que les involontaires. La plus volumineuse est celle que donna plus tard M. le comte de Montesquiou-Fezensac. J'attire votre attention sur ces recueils appelés les *Chauves-souris* et le *Chef des odeurs suaves* parce que, quoique publiés postérieurement, ils représentent assez bien l'état d'esprit des raffinés de 1885.

Les affectations et les manies d'alors se trouvent très exactement représentées dans ces poèmes. L'auteur les a prises au sérieux et, pour en avoir inventé quelques-unes, les a adoptées toutes. Il en a dressé le répertoire. Quinze ans après, il y travaille encore avec une persévérance admirable dans l'artifice démodé et l'obstination stérile.

Si les Poètes de l'École Décadente en étaient restés à ces premières excentricités du début, ils ne tiendraient guère en littérature qu'une place de curiosité. Mais il fut loin d'en être ainsi. Ce qui persévéra d'eux-mêmes, à travers une première poussée, fut la sève vivace qui les animait, le désir de créer du neuf, de trouver des moyens

nouveaux d'expression et des nuances nouvelles de sentiment, non pas de créer une mode en poésie, mode curieuse et subtile, mais de la ramener à son devoir éternel; c'est pourquoi l'École Décadente prit peu à peu une importance qu'on peut vraiment qualifier de considérable. A l'effort initial des poètes qui, les premiers, tentèrent la fortune d'une poésie nouvelle se joignirent bientôt d'autres efforts. Le groupe primitif se fortifia vite. Ce ne fut plus une tentative isolée d'esprits mécontents du passé, ce fut la réunion, pour l'œuvre commune, des talents les plus divers.

Je ne peux pas vous faire ici, année par année et jour par jour, l'histoire de ce mouvement littéraire. L'ensemble et le résultat seuls importent. D'ailleurs, vous savez aussi bien que moi qu'il se forma dans l'art, et même dans les arts, entre 1885 et 1890, un état d'esprit connu sous le nom de Symbolisme, de l'appellation qui succéda à celle des Décadents.

Avec le Symbolisme, quelque chose était né qui était plus qu'une vaine agitation et dont la critique commençait à s'occuper sérieusement. M. Ferdinand Brunetière fut l'un des premiers à interroger l'horizon. Des noms apparaissaient, des œuvres avaient paru. Les nouveaux venus avaient un public, des journaux, des revues.

Ce fut l'époque de ce qu'on appela les *Petites Revues*. Elles firent œuvre utile et active. Elles circulaient partout sous leurs couvertures jaunes, rouges, blanches, vertes ou bleues. Elles proclamaient des opinions et répandaient des idées. Elles duraient peu généralement, mais leur action était plus durable qu'elles. Les plus connues furent la *Revue Indépendante* d'Edouard Dujardin, la *Vogue* de Gustave Kahn, les *Entretiens politiques et litté-*

raires de Francis Vielé-Griffin. Quelques-unes ont survécu, existent encore, prospères même, la *Revue Blanche* par exemple ou le *Mercure de France.*

Toutes témoignaient d'une réelle vitalité littéraire. Elles sont précieuses pour l'étude de la vie artistique de cette époque. Elles donnent un tableau exact des préférences et des préoccupations intellectuelles de cette génération de poètes et d'écrivains. C'est là qu'on trouvera, avec ses origines et ses désirs, la doctrine esthétique qu'ils cherchèrent à réaliser dans leurs œuvres.

Il importerait maintenant de dire quelle fut cette doctrine. Le nom de Symbolistes dont on désigna ces poètes n'est point suffisamment explicatif de leurs tendances littéraires, il n'en indique que l'un des points. L'emploi du symbole, comme moyen d'expression poétique, fut certes une des caractéristiques apparentes de l'art nouveau, mais j'aimerais mieux vous parler d'autres préoccupations qu'il eut, peut-être plus générales et à coup sûr non moins foncières.

M. Remy de Gourmont les résume ainsi dans la Préface de son *Livre des Masques :* « Que veut dire symbolisme? se demande M. de Gourmont. Si l'on s'en tient au sens étroit et étymologique, presque rien; si l'on passe outre, cela peut vouloir dire: individualisme en littérature, liberté de l'art, abandon des formules enseignées, tendances vers ce qui est nouveau, étrange, bizarre même; cela peut vouloir dire aussi idéalisme, dédain de l'anecdote sociale, antinaturalisme. Tout cela n'a que peu de rapport avec les syllabes du mot, car il ne faut pas laisser insinuer que le symbolisme n'est que la transformation du vieil allégorisme ou de l'art de personnifier une idée dans un être humain,

dans un paysage ou dans un récit. Un tel art est tout entier, et une littérature délivrée de ce souci serait inqualifiable.

» La littérature, en effet, n'est pas autre chose que la symbolisation de l'idée. D'où est donc venue l'illusion que la symbolisation de l'idée était une nouveauté? Voici. Nous eûmes en ces dernières années un essai très sérieux de littérature basée sur le mépris de l'idée et sur le dédain du symbole : ce fut contre cette prétention que se dressa la réaction idéaliste. C'est ainsi qu'on crut affirmer des vérités nouvelles et même surprenantes en professant la volonté de réintégrer l'idée dans la littérature. »

Il me semble que M. de Gourmont met excellemment les choses au point. C'est bien ce désir de liberté et cette préoccupation d'idéalisme qui caractérisent l'art littéraire moderne. M. de Gourmont signale aussi comme préoccupations complémentaires le goût du bizarre et l'antinaturalisme. Rien de plus vrai, si l'on ajoute que ces deux tendances furent l'une, momentanée, l'autre circonstantielle. Ce qui survécut à leur faveur passagère fut bien l'individualisme et l'idéalisme. C'est bien ce double instinct qui trouva son exemple dans Verlaine et dans Mallarmé. Verlaine fut en effet le plus individuel des poètes, comme Mallarmé en fut le plus idéaliste.

J'emprunte à l'écrivain déjà cité la définition du sens et de la portée de cet idéalisme : « Une vérité nouvelle est entrée récemment, dans la littérature, nous dit il, et dans l'art, et c'est une vérité toute métaphysique et vraiment neuve puisqu'elle n'avait pas encore servi dans l'ordre esthétique. Cette vérité, c'est le principe de l'idéalité du monde. Par

rapport à l'homme, sujet pensant, le monde, tout ce qui est extérieur au moi, n'existe que selon l'idée qu'il s'en fait. Autrement dit, le monde est ma représentation. Je ne vois pas ce qui est; ce qui est, c'est ce que je vois. »

Je crois bien que cet idéalisme est la clef métaphysique de la plupart des esprits de la génération qui composèrent l'Ecole Symboliste. C'est cet idéalisme que nous trouvons au fond de l'œuvre de Villiers de l'Isle-Adam comme de celle de Mallarmé. M. Maurice Barrès en dérive aussi bien que M. Paul Adam. C'est cette idéalité du monde et cette réalité de l'idée qu'exprime sous une forme figurative le beau poème de *Mélusine*, de M. Jean Moréas. C'est ce que veut dire l'*Après-midi d'un Faune* de Stéphane Mallarmé sous son admirable fable bucolique; c'est ce que signifient les *Palais Nomades* de M. Gustave Kahn, les vers de M. Stuart Merrill, comme ceux de M. Francis Vielé-Griffin; c'est ce que j'ai essayé de dire moi-même maintes fois; c'est ce que dit toute cette poésie qui a chanté lyriquement et symboliquement les transpositions infinies du moi, dans les formes de la nature et de la vie, les images de la légende et les figures des mythes, de M. Maurice Maeterlinck à M. Emile Verhaeren, de M. Rodenbach à M. Samain, tous ceux enfin qui ont cherché dans le spectacle du monde les symboles d'eux-mêmes et de tout l'homme qui est en chacun d'eux.

Toute poésie a un double intérêt. Elle est intéressante par ce qu'elle exprime; elle est intéressante par la façon dont elle s'exprime. Je crois donc qu'il ne serait pas inutile de nous arrêter un instant sur les moyens d'expression que se sont créés les poètes d'aujourd'hui.

Pendant très longtemps, le moyen fondamental et commun fut, il faut le dire, la description. La poésie française, au fond, fut descriptive. Elle le fut très largement et très diversement, comme il y a mille manières de l'être. On peut être en effet descriptif d'idées, de sentiments, de paysages. Un récit est une description d'événements ; une élégie une description de pensées ; une ode est une description lyrique. Il y a des descriptions objectives. Evoquer même est encore décrire sans que décrire soit toujours évoquer. On en était là. Le procédé semblait immuable.

Or, en examinant bien, nous verrons qu'il s'est introduit récemment en poésie, à côté de ce procédé traditionnel et qui paraissait inévitable, un artifice nouveau. Au lieu de décrire, on a voulu suggérer. Petit fait, gros de conséquences et de portée considérable. Cet emploi de la suggestion rythmique et métaphorique est une trouvaille littéraire des plus curieuses. La découverte en revient aux poètes d'aujourd'hui et je ne suis pas sûr que ce ne soit pas la particularité qui leur vaudra le mieux la mémoire de l'avenir. Voyons donc plus exactement ce qu'il en fut au juste de ce nouveau pouvoir suggestif et incantatoire dont s est enrichie la poésie moderne.

Je crois qu'en étudiant l'histoire de ce que nous pourrions appeler les méthodes d'expressions poétiques, nous en arriverions assez aisément à conclure que la principale et la plus habituellement usitée fut à peu près celle-ci :

La poésie consistait donc à ce que le poète cherchât, par les moyens en son pouvoir, à imposer au lecteur son émotion et sa pensée. Pour cela, il usait de toutes les ressources du discours, tant

oratoires qu'imaginées, en y ajoutant celles, particulières en son cas, du rythme et de la rime. C'est là le procédé habituel des grands classiques de la Renaissance et du XVIIe siècle. C'est aussi celui des Romantiques et des Parnassiens. Un Lamartine n'en use pas autrement. Sa poésie est une impérieuse séduction. C'est ainsi qu'agit Hugo qui, puissant et despotique, force et subjugue. Le poète oblige à sympathiser avec lui. Il ordonne qu'on le subisse. La poésie est pour ainsi dire autoritaire. Le lecteur accepte du poète la poésie toute faite.

Or, c'est justement tout le contraire de cette obéissance que les poètes d'aujourd'hui prétendent demander à leur lecteur. Au lieu d'imposer sa pensée, le poète, pour ainsi dire, la propose, la présente, l'offre, non pas directement et d'une façon positive, mais figurée et voilée, de manière qu'il soit nécessaire de la reconnaître et de la pénétrer.

L'impression poétique ne naîtra donc pas chez le lecteur d'une sorte d'obligation mentale ; elle résultera bien plutôt désormais d'une sorte de connivence spirituelle. Le moyen d'entente ne sera donc plus d'une part l'autorité et de l'autre la soumission. Le poète cherchera moins à dire qu'à suggérer. Le lecteur aura moins à comprendre qu'à deviner. La poésie semble donc résigner son vieux pouvoir oratoire dont elle s'est servie si longtemps. Elle n'exige plus, elle suggère. Elle ne chante plus, elle incante. De vocale, si l'on peut dire, elle devient musicale.

Ce désir d'être plus suggestive que péremptoire est, je crois bien, l'invention capitale de la poésie d'aujourd'hui. C'est à cela qu'elle doit la plupart de ses qualités et de ses défauts. Cela explique ce qu'elle a acquis de vague, d'incertain et de mysté-

rieux, de fluide et de nuancé. Il y a infiniment plus de moyens pour suggérer que pour dire. L'allusion est infinie, indirecte, furtive, c'est sous cette forme nouvelle qu'est apparue de nos jours la Poésie.

Beaucoup n'ont pas voulu reconnaître dans cette harmonieuse et sybilline apparition l'Antique Muse méconnue. Ils se demandaient où étaient les robes éclatantes qu'elle portait au temps des Romantiques, les colliers et les joyaux qu'avaient ciselés pour elle les bons artisans du Parnasse et, à la voir ainsi enveloppée de voiles mouvants et nombreux, ils pensaient n'avoir devant eux que son ombre vaine, oubliant qu'il suffisait d'écarter ces voiles pour retrouver derrière leurs plis le visage éternel de celle qui ne meurt pas.

Ce désir de suggestion se rapporte en Poésie à l'emploi d'un mode d'expression qui n'est pas unique dans l'art, mais dont elle renouvela l'usage : le Symbole.

Le Symbole est le couronnement d'une série d'opérations intellectuelles qui commencent au mot même, passent par l'image et la métamorphose, comprennent l'emblème et l'allégorie. Il est la plus parfaite, et la plus complète figuration de l'Idée. C'est cette figuration expressive de l'Idée par le Symbole que les Poètes d'aujourd'hui tentèrent et réussirent plus d'une fois. Ce très haut et très difficile désir artistique est tout à leur honneur. Par là, ils se rattachent à ce qu'il y a de plus essentiel en poésie. La visée est ambitieuse peut-être, mais il n'est point interdit de chercher haut, et même, si parfois la corde de l'arc se rompt, il est des buts qu'il est déjà méritoire d'avoir envisagés, même en pensée.

Si le Symbole semble bien être la plus haute

expression de la poésie, son emploi ne va pas sans certains inconvénients. En pratique tout symbolisme comporte une certaine obscurité inévitable. Un poème ainsi conçu, quelles que soient les précautions qu'on prenne pour le rendre accessible, n'est jamais d'un accès immédiatement facile. La raison en est qu'il porte son sens en lui, non pas d'une façon apparente, mais d'une manière secrète, de même que l'arbre porte en sa graine le fruit qui en naîtra. Un symbole est, en effet, une comparaison et une identité de l'abstrait au concret, comparaison dont l'un des termes reste sous-entendu. Il y a là un rapport qui n'est que suggéré et dont il faut rétablir la liaison.

Le nombre des symboles est infini. Chaque idée a le sien ou plus exactement les siens. Ce n'est pas seulement dans la nature que les poètes ont cherché les symboles de leurs idées. Ils ont également puisé au vaste répertoire des Mythes et des Légendes.

Les Légendes et les Mythes ont été, de tout temps, en faveur chez les poètes, chez ceux d'autrefois comme chez ceux d'aujourd'hui. Le Mythe et la Légende n'offrent-ils pas des images transfigurées et grandies de l'Homme et de la Vie? Ne constituent-ils pas une sorte de réalité idéale où l humanité aime à se représenter à ses propres yeux ?

L'utilisation de la Légende et du Mythe en poésie est constante. Sans remonter haut, comme il serait aisé de le faire, disons de suite que le Romantisme et le Parnasse y recoururent. Hugo, par exemple, et Leconte de Lisle, pour ne nommer qu'eux, s'en servirent. Mais tous deux, il importe de le remarquer, prennent et utilisent la Légende et le Mythe dans sa beauté plastique et sa réalité supérieure. Ils la

racontent ou la décrivent. Ils se font les contemporains volontaires de ce passé fabuleux. Ce sont pour eux des anecdotes grandioses et séculaires. Les Dieux et les Héros demeurent pour eux des personnages du passé, à demi-historiques, personnages d'une histoire sans doute merveilleuse qui est celle d'un monde plus beau, plus grand, plus pittoresque par l'éloignement et la distance où il est du nôtre.

Les Poètes récents ont considéré autrement les Mythes et les Légendes. Ils en cherchèrent la signification permanente et le sens idéal; où les uns virent des contes et des fables, les autres virent des symboles. Un Mythe est sur la grève du temps, comme une de ces coquilles où l'on entend le bruit de la mer humaine. Un mythe est la conque sonore d'une idée.

Cette faveur de la Légende et du Mythe fut donc une conséquence naturelle de la préoccupation d'exprimer symboliquement des idées qui a valu aux poètes d'aujourd'hui le nom sous lequel on les désigna. Cette caractéristique s'ajoute aux tendances idéalistes que j'ai déjà signalées et qui sont un des traits marquants de l'école actuelle.

Il semble que ce mot d'Ecole soit en contradiction avec ce goût d'individualisme que j'ai relevé aussi chez nos poètes. En effet, qui dit école dit communauté de but et de moyens. A ce compte, le seul groupe de poètes français qui eût jamais mérité ce nom serait la Pléïade ronsardienne du XVI[e] siècle. Là il y eut véritablement entente étroite et ressemblance véritable. Tout Remy Belleau ou tout Baïf pourrait être dans Ronsard. Au contraire les poètes d'aujourd'hui sont singulièrement dissemblables les uns des autres. Il faut remonter à

des principes généraux très profonds pour déterminer à leur effort personnel un point de départ commun. Quoi de plus différent que Mallarmé et Verlaine? Il y a, entre Jules Laforgue et Jean Moréas, une distance singulière. M. Kahn et M. Merrill sont aussi loin l'un de l'autre que l'est M. Vielé-Griffin de M. Emile Verhaeren. Rarement, l'art fut plus nettement individuel que chez ces poètes ; non seulement ils détestèrent l'imitation réciproque qui déconsidère, mais même l'imitation d'un modèle anonyme qui désindividualise. Bons ou mauvais, ils ne doivent qu'à eux-mêmes d'être tels. Ils répugnèrent à l'observance des formules esthétiques établies et eurent un vif et fort sentiment de l'indépendance absolue du Poète et de la Poésie. C'est cet esprit d'indépendance et de liberté qu'ils portèrent dans une question qui, sous une apparence technique, touche à la Poésie même, puisque, en Poésie comme en tout art, les moyens d'expression sont la condition même de ce qu'on exprime.

Je ne peux pas étudier ici, comme il le faudrait, les origines et les transformations du vers français. Prenons-le donc tel que les Romantiques le léguèrent aux Parnassiens qui prirent une noble peine à l'affermir et à le régler, pensaient-ils, définitivement. Par eux l'art du vers est codifié pour rester immuable. Il y a une Règle.

Or il arriva, il y a une quinzaine d'années, que quelques écrivains, prévenus instinctivement, s'aperçurent que certaines de ces règles du vers, si impérieusement établies, reposaient peut-être plus sur l'usage que sur une nécessité véritable ; ils résolurent de s'en affranchir. De là, tout un travail de refonte critique qui porta sur la versification établie et contribua tout d'abord à la rendre plus

souple, plus harmonieuse, plus variée. La place obligatoire des césures fut modifiée. Le fétichisme de la rime riche fut remplacé par un culte plus rationnel. L'assonance tint lieu de la rime, comme l'écho peut tenir lieu du timbre qu'il répète diminué. Le hiatus rapprocha les uns des autres des mots sans rapport entre eux depuis longtemps. Des contraintes cessèrent.

Le Vers, tel qu'il existe en français, a ceci d'assez particulier qu'on peut dire qu'il préexiste, en quelque sorte, à la pensée qu'il doit exprimer. Il est un moule qu'elle vient remplir. Il en résulte pour la pensée une obligation virtuelle à laquelle elle se doit assujettir. Peu à peu l'opinion se forma, parmi les jeunes écrivains d'il y a quinze ans, qu'on pourrait peut-être bien se délivrer de cette servitude, que le vers, après tout, n'est qu'une conséquence et qu'un résultat, qu'il doit naître à mesure, se subordonner et se proportionner à ce qu'il veut dire ou suggérer, qu'il n'est rien en lui-même et ne doit être que ce qu'on le fait. Pour tout dire : que le Vers n'est qu'un fragment du rythme, et que c'est au rythme seul qu'il doit obéir.

Le vers, en ces nouvelles conditions et en ce nouvel état, prit le nom de Vers libre ou de Vers polymorphe, c'est-à-dire qui a toutes les formes, selon que la pensée les nécessite.

Sur la pratique du Vers Libre, je ne puis que vous renvoyer aux ouvrages spéciaux qui en traitent et aux œuvres des poètes qui l'ont employé. Grâce à eux il a acquis une indéniable existence littéraire. Loin de détruire l'ancienne coutume, il n'a fait qu'y adjoindre des ressources imprévues. Lisez M. Vielé-Griffin, M. Verhaeren, vous verrez ce qu'il leur a fourni de fort et de délicat. Mais, sans aller plus

loin, je tenais à signaler à votre attention cette réforme prosodique, non seulement pour son importance littéraire, mais parce qu'elle est une marque curieuse de l'état d'esprit contemporain et que c'est bien un trait d'individualisme que d'avoir voulu créer une métrique pour ainsi dire individuelle.

Tout en parlant poésie, me voici insensiblement arrivé aux poètes, mais c'était déjà parler d'eux que de parler de la façon dont ils ont compris la Poésie. Il faudrait maintenant vous montrer ce que chacun en a réalisé dans son œuvre. Mais, ce serait en revenir à prendre un rôle pour lequel je ne suis pas fait et dont je me défendais au début même de cette conférence. J'avais soin de me présenter à vous non point comme un critique, mais comme un poète. C'est pourquoi justement je sais le tort que l'on a fait à des poèmes en cherchant à en donner une idée critique, c'est-à-dire explicative. Les commentateurs sont les plus mortels ennemis de la Poésie. Un poème est un ensemble d'images, de rythme, d'harmonie qui existe par lui-même et qui cesse d'exister si on le décompose et si on en disserte... Je ne saurais m'empêcher tout au moins de vous nommer les poètes qui, autour de Paul Verlaine et de Stéphane Mallarmé, nous ont donné durant quinze ans une belle et riche période de Poésie individuelle et idéaliste.

Ce fut, il faut le dire, en dépit d'erreurs partielles, une très belle et très féconde période poétique que celle où Jean Moréas rythmait les vers savoureux et sonores des *Cantilènes* et du *Pèlerin Passionné*, tandis que Jules Laforgue chantait ses mélancoliques *Complaintes* et nous proposait l'*Imitation de N.-Dame la Lune*. M. Gustave Kahn à ses *Palais Nomades* ajoutait ses *Chansons d'amant*

et répondait aux improvisations brillantes de M. Retté. MM. Quillard, Mikhaël et Herold chantaient les Héros et les Dieux. M. Laurent Tailhade coloriait ses vers somptueux de ses *Vitraux*. M. Albert Samain promenait sa mélancolie au *Jardin de l'Infante*. Maurice Maeterlinck construisait ses drames mystérieux et tragiques où meurt *Maleine*, où aiment *Mélisande* et *Pelléas*.

L'étonnant métaphoriste Saint-Pol-Roux, en son *Epilogue des saisons humaines*, rivalisait avec Paul Claudel dans *Tête d'or* et dans la *Ville*. M. Stuart Merrill, sonore et éclatant, martelait les strophes de ses *Fastes*, pendant que Georges Rodenbach brodait silencieusement les vers subtils de son *Règne du silence*. Ce n'est point une époque méprisable que celle où M. Emile Verhaeren écrivait ses poèmes fougueux et magnifiques et évoquait dans une langue frémissante les *Campagnes hallucinées*, ou les *Apparus dans mes Chemins* ou tel autre des nombreux recueils où s'affirmait sa maîtrise, tandis que M. Vielé-Griffin prouvait la sienne en ajoutant des nuances et des tons à son talent discret et pathétique et nous contait la *Chevauchée d'Yeldis* ou les épisodes symboliques d'*Ancaeus* ou de *Phocas le Jardinier*. Je pourrais allonger cette liste presque indéfiniment. Des prosateurs qui sont des poètes s'y joindraient d'eux-mêmes où M. Paul Adam retrouverait M. Remy de Gourmont. M. Marcel Schwob s'y trouverait auprès de M. Pierre Louys. Y ajouterais-je Paul Fort ou André Gide que je n'aurais pas encore fini de nommer tous ceux à qui la Poésie récente doit sa continuelle vitalité, car le Symbolisme fut, durant ces quinze années, la seule tentative d'art intéressante et originale. C'est en vain que quelques arrière-romantiques et que

quelques sous-parnassiens attardés essayèrent de prolonger des formules mortes. Les Jean Rameau et les Maurice Bouchor ne comptent pas plus dans l'art d'un temps que les Viennet et les Ponsard dans l'art d'un autre.

Ne vous méprenez pas, et ne pensez pas que je veuille dire que tout soit parfait dans le Symbolisme. J'en connais les défauts et je les reconnais. Je sais qu'il n'a pas réalisé tout ce qu'il promettait ou du moins tout ce qu'il se promettait; mais il n'en est pas moins vrai que son action et son œuvre furent incontestables et je voudrais comme preuve dernière que les symbolistes furent tout de même des poètes, que c'est à l'un d'eux qu'on s'est adressé pour vous parler ici de poésie.

J'aurais voulu le faire plus clairement et plus explicitement, mais je serais heureux d'avoir réussi à vous montrer sur le mur de l'histoire littéraire la treille poétique d'aujourd'hui. Je n'ai pu vous en indiquer toutes les ramifications et vous en dessiner complètement l'espalier, et j'ai, pour ainsi dire, seulement soupesé la grappe sans tenter d'en compter les grains.

D'ailleurs, il serait, je crois, prématuré d'essayer une étude complète du Symbolisme. Il faudrait, pour le juger entièrement dans ses principes et dans ses résultats, attendre que les poètes qui y contribuèrent aient achevé l'œuvre entreprise. La plupart sont encore juste à l'âge d'ajouter à ce qu'ils ont fait jusqu'à présent les productions magistrales et peut-être décisives de leur maturité. Les meilleurs en sont même exactement à cet instant de la vie où l'homme est maître de ses plus amples forces intellectuelles, et s'ils sont les poètes d'aujourd'hui, ils sont encore les poètes de demain.

Pour dire vrai, ce n'est pas à eux seuls qu'appartient l'avenir et que la Poésie devra ses prochaines destinées. Une nouvelle génération, qui vient, rêve à son tour un art à sa convenance et à l'empreinte de son esprit. Son travail est commencé; de nouvelles tendances se manifestent; des réputations s'esquissent qui grandiront à leur tour. Que sera demain cette littérature de tout à l'heure? Il est difficile de le dire. Tout ce qu'on peut affirmer c'est qu'une belle activité apparaît parmi les jeunes gens. On fait beaucoup de vers en France à l'heure actuelle. Le meilleur moyen de savoir ce que veulent les poètes de demain est encore de savoir ce qu'ils reprochent à la Poésie qui est déjà pour eux la Poésie d'hier. Or, le reproche général que l'on fait au symbolisme et qui les résume tous en un mot : c'est d'avoir négligé la Vie. Nous avons rêvé; ils veulent vivre et dire ce qu'ils ont vécu, directement simplement, intimement, lyriquement. Ils ne veulent pas chanter l'homme en ses symboles, ils veulent l'exprimer en ses pensées, en ses sensations, en ses sentiments. C'est le vœu des meilleurs d'entre les nouveaux venus, des Fernand Gregh, des Charles Guérin ou des Francis Jammes.

C'est donc vers la Vie qu'ils ramèneront la Muse, non plus pour qu'elle la rêve, mais pour qu'elle la vive. Au lieu de présenter à ses oreilles les conques sonores où l'on entend le murmure d'une mer idéale, ils l'assoieront au bord des flots mêmes pour qu'elle en écoute la rumeur et qu'elle y mêle sa voix.

Elle les suivra demain comme elle est venue hier s'abriter au palais de songes que d'autres lui avaient construit. La Poésie d'ailleurs n'a ni hier, ni demain, ni aujourd'hui. Elle est partout la

même. Ce qu'elle veut c'est se voir belle, et peu lui importe, pourvu qu'elle y mire sa beauté, la source naturelle des bois ou le miroir par lequel un artifice subtil lui montre son visage divin dans la limpidité cristalline d'une eau fictive et imaginaire.

HENRI DE RÉGNIER.



UN ÉTRANGE PHÉNOMÈNE

—

I

La passagère aberration mentale de Sidney Davidson, assez singulière en elle-même, devient encore plus remarquable si l'on accepte l'explication qu'en a donnée Wade. Elle fait songer aux plus étranges possibilités d'intercommunication avec l'Inconnu, dans l'avenir; on rêve de vivre cinq minutes intercalaires de l'autre côté du monde, ou l'on s'imagine être observé dans ses plus secrètes actions par des yeux insoupçonnés. Il se trouve que je fus le témoin immédiat de l'accès que subit Davidson et c'est à moi qu'échoit naturellement la tâche de relater l'histoire.

Quand je dis avoir été le témoin immédiat de son accès, je veux dire que je fus le premier sur les lieux. La chose se produisit à l'Ecole Pratique Industrielle de Harlow, qui se trouve juste après qu'on passé Highgate Archway. Il était seul dans le grand laboratoire, et j'étais, moi, dans une pièce plus petite, la salle des balances, transcrivant diverses notes et fort incommodé dans mon travail par l'orage qui grondait. Ce fut exactement après l'un des plus violents éclats de tonnerre que je crus entendre un bruit de verres brisés dans le laboratoire. Je cessai d'écrire, l'oreille aux écoutes: pendant un instant je n'entendis rien que la grêle qui faisait un vacarme du diable sur le toit de zinc gondolé. Puis il y eut un autre bruit, un fracas, sans que le doute fût possible, cette fois. Quelque

chose de lourd avait été jeté à bas de la table. Me levant aussitôt, j'ouvris la porte qui donnait sur le grand laboratoire.

Je fus fort surpris d'entendre une sorte de rire étrange et de voir Davidson debout, chancelant au milieu de la pièce, avec les yeux comme éblouis. Ma première impression fut qu'il était ivre. Il ne semblait pas me voir et essayait de prendre quelque chose d'invisible devant lui. Lentement, et avec hésitation, il étendait la main et ne saisissait rien.

— Mais qu'est-ce qu'il y a? fit-il.

Il rapprocha de ses yeux sa main ouverte, et jura. Puis il se mit à lever ses pieds l'un après l'autre et maladroitement, comme s'il s'était attendu à les trouver collés au plancher.

— Davidson! m'écriai-je, qu'avez-vous?

Il se retourna de mon côté et sembla me chercher des yeux. Il me regarda du haut en bas et de chaque côté sans paraître en aucune façon me voir.

— Des vagues, dit-il, et un schooner bien gréé... Mais j'aurais juré que c'était la voix de Bellows. Ohé! cria-t-il de toutes ses forces.

Je crus qu'il s'amusait à quelque farce, mais j'aperçus à ses pieds les fragments épars du meilleur de nos électromètres.

— Dites donc, qu'est-ce que vous faites? Vous avez cassé l'électromètre.

— Encore Bellows, fit-il; si mes mains ne prennent plus, mes amis me restent. On parle d'électromètre. De quel côté êtes-vous, Bellows?

Il s'avança soudain vers moi en chancelant.

— On coupe là-dedans comme dans du beurre, dit-il.

Il s'avança droit vers la table contre laquelle il se heurta.

— Voilà qui n'est pas du beurre, constata-t-il en chancelant.

Je me sentis quelque peu effrayé.

— Davidson, fis-je, que diable vous arrive-t-il?

Il regarda de tous côtés autour de lui.

— Je pourrais jurer que c'était Bellows... Pourquoi ne vous montrez-vous pas, Bellows?

L'idée me vint qu'il était tout à coup devenu aveugle. Je fis le tour de la table et posai ma main sur son bras. Il bondit en arrière et prit une attitude défensive, la face convulsée de terreur.

— Bon Dieu, cria-t-il, qu'est-ce qu'il y a là?

— Mais c'est moi, Bellows. Que le diable vous emporte.

Il sursauta en m'entendant lui répondre et ses yeux — comment puis-je exprimer cela? — regardèrent à travers et au delà de moi. Il se mit à parler en s'adressant à lui-même, et non pas à moi.

— Ici..... au grand jour..... sur une plage déserte..... pas un endroit où se cacher.....

Il regardait autour de lui farouchement.

— Ma foi! Je me sauve!

Faisant soudain demi-tour, il se précipita tête baissée contre le grand électro-aimant, si violemment, comme nous pûmes le constater plus tard, qu'il se meurtrit cruellement l'épaule et la mâchoire. Il fit un pas en arrière et s'écria presque pleurant :

— Mais, au nom du ciel, qu'est-ce qu'il m'arrive?

Il restait debout, pâle de terreur et frissonnant de tous ses membres, sa main droite appuyée for-

tement sur son bras gauche, à l'endroit où il avait heurté l'électro-aimant.

Cette fois, j'étais vivement ému et passablement effrayé.

— Davidson, fis-je, n'ayez pas peur, calmez-vous.

Il tressaillit à ma voix, mais pas autant que la première fois. Je répétai mes derniers mots aussi clairement et fermement qu'il me fut possible de le faire.

— Bellows, répondit-il, est-ce vous?

— Ne voyez-vous donc pas que c'est moi?

— Je ne peux même pas me voir moi-même, fit-il en riant. Où diable sommes-nous?

— Ici, répondis-je, dans le laboratoire.

— Le laboratoire! répéta-t-il d'un ton fort surpris et en portant sa main à son front. Oui, j'étais dans le laboratoire, jusqu'au moment où éclata ce coup de tonnerre, mais je veux bien être pendu si l'on m'y trouve encore. Quel est ce navire?

— Il n'y a pas de navire, dis-je, soyez raisonnable, mon vieux.

— Pas de navire, reprit-il, sans prendre garde à mon immédiat démenti. Je suppose, continua-t-il lentement, que nous sommes morts tous deux. Mais la drôle de la chose c'est que je sens absolument comme si j'avais encore un corps. C'est un reste de vieille habitude, sans doute. Toute la boutique a été détruite par la foudre, probablement. Vite et propre, hein, Bellows?

— Ne dites pas de bêtises. Vous êtes bien vivant et dans le laboratoire, en train de renverser tout. Vous venez de briser un électromètre et je ne voudrais pas être à votre place quand Boyce va arriver.

Il porta ses regards vers les diagrammes des cryohydrates.

— Je dois être sourd, fit-il. Ils ont tiré un coup de canon, car j'aperçois le nuage de fumée et je n'ai pas entendu de détonation.

De nouveau, je posai la main sur son bras, et, cette fois, il en fut beaucoup moins alarmé.

— Il semble que nous ayons des espèces de corps invisibles, dit-il. Tiens, voilà un autre navire qui contourne le cap. Ça ressemble pas mal à l'ancienne vie, après tout..... sous un climat différent.

Je le secouai par le bras, en lui criant :

— Davidson! réveillez-vous.

II

A ce moment même, Boyce entra. Dès qu'il eut parlé, Davidson s'écria :

— Ce vieux Boyce! Mort aussi! Quelle farce!

Je me hâtai d'expliquer que Davidson était dans une sorte de transe somnambulique, ce qui éveilla immédiatement l'intérêt de Boyce. Nous fîmes tous deux ce qu'il fallait pour faire sortir notre collègue de cet état extraordinaire. Il répondit à nos questions, nous en posa quelques-unes, mais toute son attention semblait accaparée par cette hallucination du rivage et du navire. Il intercalait sans cesse des observations concernant un bateau, son étrave et ses voiles gonflées de vent. On éprouvait une indéfinissable sensation à l'entendre dire toutes ces choses, dans le laboratoire obscur.

Il était aveugle et incapable de se guider. Nous dûmes le conduire par le bras au long des corridors jusqu'à la chambre de Boyce, et, tandis que ce dernier lui causait en le plaisantant sur cette idée d'un bateau, j'allai trouver le vieux Wade pour lui

demander de venir l'examiner. La voix du doyen le calma quelque peu, sans toutefois améliorer beaucoup son état. Il demandait où étaient ses mains et pourquoi il lui fallait marcher enterré jusqu'à mi-corps. Wade réfléchit longuement, avec ce froncement de sourcils qui lui est particulier, puis, lui prenant les mains, il lui fit toucher le canapé.

— Ceci est un canapé, dit le vieux Wade. Le canapé recouvert de crin, qui se trouve dans la chambre du professeur Boyce.

Davidson tâta, chercha à comprendre, et répondit bientôt qu'en effet il le sentait parfaitement, mais qu'il ne pouvait le voir.

— Que voyez-vous, alors? demanda Wade.

Davidson répondit qu'il ne voyait qu'une étendue de sable et de coquillages écrasés. Wade lui présenta d'autres objets à toucher en les lui nommant et en l'observant attentivement.

— Le navire est presque hors de vue, dit tout à coup Davidson, à propos de rien.

— Laissez ce bateau tranquille, répliqua Wade, et écoutez-moi, Davidson : vous savez ce que c'est qu'une hallucination.

— Plutôt, dit Davidson.

— Eh bien! tout ce que vous voyez est hallucination.

— Du Berkeley, interrompit Davidson.

— Suivez-moi bien, continua Wade. Vous êtes vivant et vous vous trouvez dans la chambre de Boyce. Mais il est arrivé quelque chose qui a atteint votre vue. Vous ne pouvez voir; vous pouvez sentir et entendre, mais vous ne voyez pas. Comprenez-vous bien?

— Mais il me semble, au contraire, que je vois beaucoup trop, dit Davidson, en s'enfonçant les

jointures de ses doigts dans les yeux. Et alors?

— C'est tout! Ne vous tourmentez pas. Bellows et moi, nous allons vous ramener chez vous en voiture.

— Un instant, dit Davidson pensif... Aidez-moi à m'asseoir..... et maintenant — je suis fâché de vous ennuyer — répétez-moi tout cela encore une fois.

Wade s'exécuta patiemment. Davidson ferma les yeux et passa son front dans ses mains.

— Oui, fit-il, c'est bien vrai. Maintenant que mes yeux sont fermés, je sais que vous avez raison. C'est vous, Bellows, qui êtes assis près de moi, sur le sofa. Je me retrouve bien en Angleterre et nous sommes dans l'obscurité.

Il rouvrit les yeux.

— Et maintenant, dit-il, voilà le soleil qui se lève, voici les vergues du voilier, la mer agitée et deux oiseaux qui volent. Je n'ai jamais rien vu d'aussi réel, et je suis enfoncé jusqu'au cou dans un banc de sable.

Il se pencha en avant et se couvrit la figure de ses mains. Puis il ouvrit de nouveau les yeux.

— Une mer sombre et le soleil qui se lève! Et pourtant je suis assis sur un sofa dans la chambre de mon camarade Boyce!..... Que le Seigneur me soit en aide!

III

Ce n'était que le commencement. Pendant trois semaines, Davidson resta atteint de cette étrange affection sans que son état s'améliorât. C'était pour lui bien pire que d'être aveugle. Il était absolument impuissant et incapable. Il fallait lui donner la becquée comme à un oiseau–qui vient d'éclore, il

fallait l'habiller, le conduire et le guider sans cesse. S'il essayait d'aller seul, il culbutait sur les meubles ou se heurtait aux murs et aux portes. Au bout d'un jour ou deux, il fut habitué à nous entendre parler sans nous voir; il admit qu'il était bien chez lui et que Wade ne s'était pas trompé à son sujet. Ma sœur, à laquelle il était fiancé, voulut à toute force venir le voir, et elle s'installait chaque jour pendant des heures auprès de lui, à l'écouter parler de ce rivage qu'il voyait, et il semblait éprouver un grand soulagement à lui tenir la main. Il raconta qu'en quittant le collège, lorsque nous le ramenâmes en voiture — il habitait à Hampstead — il lui sembla que nous passions à travers une énorme dune — étant dans l'obscurité jusqu'à ce qu'elle fût franchie — que nous traversions des roches, des troncs d'arbres et toutes sortes d'obstacles solides, et que, lorsqu'on le mena à sa chambre, il eut le vertige et une crainte folle de tomber, parce qu'en montant les escaliers il lui semblait s'élever à trente ou quarante pieds au-dessus des rochers de son île imaginaire. Il ne cessait de répéter qu'il allait écraser tous les œufs. Finalement, il fallut le redescendre dans le cabinet de consultation de son père et l'étendre sur un canapé qui s'y trouvait.

Il faisait de son île la description suivante : une sorte d'endroit assez morne, avec fort peu de végétation à part quelques touffes de joncs de marécage et des masses de rocs dénudés. Des multitudes de pingouins tachaient de blanc les rochers et les rendaient désagréables à voir. La mer était souvent mauvaise; il y eut une fois un orage, et, sur son canapé, il poussait des exclamations à chaque éclair silencieux. Une fois ou deux, des phoques s'étaient avancés sur le rivage, mais seulement pendant les

deux ou trois premiers jours. Il disait combien c'était drôle de voir les pingouins passer en se dandinant à travers lui, et comment il pouvait se coucher au milieu d'eux sans les effaroucher.

Je me rappelle un incident bizarre, quand il éprouva très vivement le désir de fumer. Nous lui mîmes une pipe dans les mains — il manqua, d'ailleurs, se crever l'œil avec le tuyau — et nous la lui allumâmes. Mais il prétendit ne rien sentir. Depuis, j'ai observé la même chose pour mon propre compte — je ne sais si c'est général — en tous les cas, je ne peux apprécier le goût du tabac que si j'en vois la fumée.

Mais sa vision se révéla plus étrange encore quand Wade eut recommandé de le sortir pour le changer d'air. Les Davidson louèrent un fauteuil roulant qu'ils firent pousser par un cousin à eux, pauvre homme sourd et entêté, nommé Oster, et qu'ils avaient recueilli par charité. Oster avait des idées tout à fait particulières sur les promenades de santé. Une fois, ma sœur, en revenant de l'hôpital des chiens, les rencontra dans Camden Town, près de King's Cross. Oster trottait bien tranquille, tandis que Davidson, évidemment fort alarmé, essayait avec ses gestes indécis d'aveugle d'attirer l'attention de son conducteur.

Quand il entendit la voix de ma sœur, il se mit positivement à pleurer.

— Oh ! sortez-moi de ces horribles ténèbres. Tirez-moi d'ici, ou j'en mourrai, implora-t-il en cherchant à lui prendre la main.

Il était absolument hors d'état d'expliquer ce qu'il avait, mais ma sœur décida qu'il fallait le rentrer et bientôt, à mesure qu'ils remontaient vers Hampstead, l'horreur qu'il éprouvait le quitta peu à peu.

Il était bon, disait-il, de revoir les étoiles, bien qu'on fût alors en plein midi et au grand soleil.

— Il me semblait, me raconta-t-il plus tard, que j'étais irrésistiblement emporté vers les flots. Cela ne m'effraya guère, tout d'abord....... Naturellement, il faisait nuit...... et une nuit délicieuse......

— Pourquoi naturellement? demandai-je, car cela me semblait étrange.

— Sans doute, fit-il, il fait toujours nuit là, quand c'est grand jour ici........ Enfin, nous allions droit dans l'eau, qui était calme et scintillait au clair de lune...... une lame immense qui devenait plus large et plus unie à mesure que je m'y enfonçais. La surface brillait comme une peau..... et l'on aurait pu croire qu'elle recouvrait un espace vide. Très lentement, car la pente était fort douce, l'eau monta jusqu'à mes yeux, et, comme je descendais encore, l'immense peau sembla se déchirer à la hauteur de mes yeux et se refermer de nouveau. La lune fit un bond dans le ciel et devint verdâtre et blafarde et des poissons, brillant faiblement, filaient rapides autour de moi, ainsi que des choses qui semblaient faites de verre lumineux. Puis je passai à travers un enchevêtrement d'algues aux reflets huileux. Je m'enfonçais ainsi dans la mer, et les étoiles s'éteignaient une à une et la lune devenait de plus en plus verte et sombre et les plantes marines prenaient des nuances lumineuses, rouges et pourpre. Tout cela était très vague et mystérieux et toutes choses semblaient agitées d'un léger frisson. Pendant tout ce temps, j'entendais le bruit des roues de mon fauteuil, les pas des gens qui passaient près de moi, et les cris éloignés d'un camelot qui vendait une édition spéciale de la *Pall Mall Gazette*.

Je continuais à enfoncer toujours plus profondé-

ment dans l'eau. Tout fut bientôt noir comme de l'encre autour de moi; pas un rayon d'en haut pour éclairer ces ténèbres et toutes les choses phosphorescentes qui m'environnaient devenaient de plus en plus brillantes. Les lames sinueuses des algues profondes s'agitaient comme les flammes des lampes à esprit. Les poissons s'avançaient les yeux fixes et la bouche béante, passant et repassant à travers moi. Jamais encore je n'avais pu m'en imaginer de semblables. Au long de leurs formes couraient des lignes de feu comme si quelque crayon lumineux eût délimité leurs contours. Une chose hideuse avec une quantité de bras entrelacés passa, nageant à reculons, puis je vis venir très lentement vers moi du fond de l'ombre une masse confuse de lumière qui, en s'approchant, finit par se résoudre en une infinité de petits poissons qui se pressaient et s'acharnaient autour de quelque chose qui flottait. J'avançai droit vers cette chose et bientôt je pus distinguer, au milieu de cette confusion et à la lueur des poissons phosphorescents, un bout d'espar brisé qui s'avançait par-dessus moi et la coque sombre d'un navire ballotté deci delà avec des formes phosphorescentes secouées et tordues sous les morsures innombrables des poissons. Ce fut alors que j'essayai d'attirer l'attention d'Oster, tant l'horreur que j'éprouvais était violente. Si votre sœur n'était pas survenue, j'allais passer juste à travers ces..... choses à demi dévorées. Figurez-vous, Bellows, des grands trous dans leur corps et........ N'en parlons plus. Mais, c'était horrible.

IV

Pendant trois semaines, Davidson resta dans ce singulier état, voyant des choses que nous nous

imaginions appartenir à un monde absolument fantasmagorique, et entièrement aveugle pour le monde qui l'entourait. Puis, un mardi, en arrivant, je rencontrai le vieux père Davidson dans le vestibule.

— Il peut voir son pouce! me cria-t-il avec un véritable transport de joie et tout en endossant avec mille efforts son pardessus. Il peut voir son pouce! répétait-il avec des larmes plein les yeux. Hein, Bellows, mon garçon va guérir bientôt, hein?

Je me précipitai dans la chambre de Davidson. Il tenait devant ses yeux un petit livre qu'il regardait en riant d'un faible rire silencieux.

— C'est surprenant! On dirait qu'il y a une tache qui s'interpose ici, dit-il, en indiquant un point vague avec son doigt. Je suis sur les rocs, comme d'habitude, et les pingouins se dandinent et s'ébattent comme à l'ordinaire; il y a eu une baleine qui est apparue de temps en temps à la surface, maintenant il fait trop sombre pour l'apercevoir nettement. Mais, placez quelque chose *là*, et je le vois, je le vois très bien! Par endroits, c'est effacé et vague, mais je le vois tout de même, comme une ombre indistincte. Je me suis aperçu de cela ce matin, pendant qu'on m'habillait. C'est comme un trou dans cet infernal monde de spectres. Mettez votre main tout contre la mienne. Non...... pas là...... Ah! oui...... je la vois! le bas de votre pouce et un morceau de manchette. On dirait un bout du fantôme de votre main qui se projette contre le ciel obscur. Tout auprès, il y a un groupe d'étoiles en croix qui apparaît.......

De ce jour, l'état de Davidson commença à s'améliorer. La relation qu'il faisait des changements survenus, comme les descriptions de ses

visions, était singulièrement convaincante. Par taches, dans son champ visuel, le monde fantasmagorique devint plus vague, transparent pour ainsi dire, et à travers ces brèches limpides il commença à revoir distinctement le monde réel autour de lui. Ces taches augmentèrent en nombre et en étendue, se rejoignirent et s'étendirent jusqu'à ce qu'il n'y eût plus dans son champ visuel que quelques rares coins encore voilés. Il put se lever et se diriger seul, prendre lui-même sa nourriture, lire, fumer et de nouveau se conduire en somme comme un ordinaire citoyen. D'abord, ce fut pour lui très déconcertant d'avoir ces deux visions qui se superposaient comme les vues changeantes d'une lanterne magique, mais au bout de peu de temps il réussit à distinguer clairement le réel de l'illusoire.

Tout d'abord, il se laissa aller sans feinte à sa joie, et fut seulement désireux de compléter sa guérison par un régime d'exercice et de fortifiants. Mais à mesure que s'évanouissait à ses yeux son île mystérieuse, il éprouvait pour elle un étrange intérêt. Il souhaitait tout particulièrement retourner au fond de la mer, et il passait la moitié de son temps à errer dans les bas-quartiers de Londres, essayant de retrouver l'épave engloutie qu'il avait vue s'enfoncer.

L'éclat du grand jour impressionna bientôt sa vue d'une façon si vive que toute image de son monde visionnaire finit par disparaître, et pourtant, la nuit, dans une chambre obscure, il pouvait encore voir les roches de l'île, tachées de blanc, et les pingouins balourds qui se dandinaient deci et delà. Mais ces visions mêmes finirent par s'effacer peu à peu, et, quelque temps après son ma-

riage avec ma sœur, il les vit pour la dernière fois.

V

Maintenant, voici le plus étrange de cette histoire. Environ deux ans après cette guérison, je dînais chez les Davidson, et, après le dîner, un ami, nommé Atkins vint leur faire visite : il est lieutenant de marine et c'est un homme de relations agréables et excellent causeur. Lié d'intime amitié avec mon beau-frère, il fut bientôt en d'excellents termes avec moi. J'appris qu'il devait épouser la cousine de Davidson, et, incidemment, il tira de sa poche une sorte de petit album de photographies pour nous montrer un récent portrait de sa fiancée.

— ... Et puis, voilà aussi le vieux *Fulmar*.

Davidson jeta sur la photographie un regard indifférent, et soudain son visage s'anima.

— Par exemple ! s'écria-t-il, je pourrais presque jurer que..,

— Quoi ? demanda Atkins.

— ... Que j'ai déjà vu ce bateau quelque part.

— Je ne vois guère comment ce serait possible. Il n'a pas quitté les mers du Sud depuis six ans, et avant cela...

— ... Mais, interrompit Davidson, mais... oui... c'est le navire que j'ai vu en rêve... Je suis sûr que c'est bien celui-là. Il était au large d'une île qui fourmillait de pingouins et il tira le canon.

— Mais, Seigneur ! Comment diable pouvez-vous avoir rêvé cela ? s'écria Atkins, qui avait entendu parler de l'accès de Davidson.

Alors, fragment par fragment, nous apprîmes que, le jour même où Davidson fut frappé, le navire *Fulmar*, de la marine royale, s'était en effet tenu

au large d'un îlot rocheux au sud des Antipodes. Une embarcation avait abordé de nuit pour recueillir des œufs de pingouin, et, comme un orage menaçait, l'équipage qui montait la chaloupe avait attendu jusqu'au matin avant de rejoindre le navire. Atkins était du nombre, et il corrobora mot pour mot les descriptions que Davidson nous avait faites de l'île et du navire. Il ne reste le moindre doute dans l'esprit d'aucun de nous que Davidson ait réellement vu l'endroit. De quelque façon inexplicable, tandis qu'il errait ici et là dans Londres, sa vue se mouvait d'une manière correspondante dans cette île lointaine. *Comment*, c'est là encore un mystère impénétrable.

Avec ceci, se termine la remarquable histoire des visions de Davidson. C'est, peut-être, le cas le plus authentique que nous ayons d'une vision réelle à distance.

D'explication, il n'en est pas de probable, sinon celle qu'a émise le professeur Wade. Mais elle implique une quatrième dimension et une théorie aventurée sur les diverses sortes d'espaces. Dire qu'il y a eu *un nœud dans l'espace* me semble parfaitement absurde, mais peut-être est-ce parce que je ne suis pas mathématicien. Quand j'objectai que rien ne changerait ce fait, que les deux endroits sont séparés l'un de l'autre par une distance de plus de 10.000 kilomètres, il me répondit que deux points peuvent être distants d'un mètre sur une feuille de papier et cependant qu'on peut les rapprocher en pliant simplement le papier. Que le lecteur essaie de saisir cet argument, pour moi je ne le puis pas. Son idée semble être que Davidson, penché entre les deux pôles du gros électro-aimant, subit, dans ses éléments visuels, une secousse violente provo-

quée par la soudaine augmentation de force électrique due à la foudre.

Comme conséquence de son explication, il croit qu'il est possible de vivre visuellement dans une partie du monde, tandis qu'on vit corporellement dans une autre. Pour confirmer sa thèse, il a même tenté quelques expériences. Mais, jusqu'ici, il n'a réussi encore qu'à aveugler quelques chiens. J'ai la conviction que ce sera là le seul résultat appréciable de ses recherches, bien que je ne l'aie pas vu depuis quelques semaines; dernièrement, j'ai été si absorbé par mes travaux et ma nouvelle installation à Saint-Pancras que je n'ai pu trouver le temps d'aller le voir; mais, néanmoins, l'ensemble de sa théorie m'apparaît comme fantaisiste. Les faits concernant Davidson sont d'une condition absolument différente, et je puis personnellement certifier l'exactitude de chaque détail que j'ai relaté.

H. G. WELLS.

Traduit de l'anglais, par HENRY-D. DAVRAY.

LA MORALE DE L'AMOUR

I

Quelques médecins ont proposé très sérieusement, au nom de la science, au nom de la vertu, au nom du bien social (car les idées vivent dorénavant dans la promiscuité la plus triste) de considérer comme un délit tout acte sexuel perpétré en dehors du mariage. C'est le désir de M. Ribbing (1), entre autres, et le désir de M. Féré, auteurs tous les deux de dissertations plutôt provocatrices. Les ouvrages de ces éminents docteurs de l'amour ont remplacé dans les lectures secrètes les surannés manuels des confesseurs et les piquantes dissertations *in sexto* qui firent les délices de tant de collégiens; ils ont même chassé du tiroir, tel est le prestige de la science! les petits livres grivois qui firent la fortune et la réputation de la Belgique. Et pourtant qu'ils sont médiocres, ces professeurs de sexualité, à peine moins qu'un Meursius! J'ai lu presque tous ces livres (oh! que la chair est triste) et je n'en ai pas rencontré un seul qui m'apprît quelque chose de nouveau, quelque chose qu'ignorerait un homme qui a vécu et qui a regardé la vie des autres hommes. Il y a quelques années, on poursuivit devant les tribunaux le travail d'un certain docteur Moll, qui avait traité ce sujet galant, les « perversions de l'instinct sexuel », et cela

(1) *L'Hygiène sexuelle et ses conséquences morales*, p. 215.

parut ridicule, car les plus fortes révélations du savant homme étaient déjà dans Tardieu, et avant Tardieu dans Liguori, et avant Liguori dans Martial et dans les Priapées, et ainsi de suite jusqu'au commencement du monde. Si, aux derniers siècles, la littérature grave est peu abondante sur ces matières, réservées à l'arrière-boutique des libraires voués à la place de Grève, c'est qu'on savait le latin et que l'antiquité subvenait aux curiosités; c'est aussi que la sodomie était tenue pour un crime capital et que le saphisme, au contraire, semblait à nos ancêtres indulgents le passe-temps naturel des filles sages. Au XVIIe siècle, il était avoué et entré dans la galanterie des précieuses. Il faut la grossièreté provinciale de la Palatine pour injurier à ce propos la vertueuse Maintenon. On appelait cela « un commerce innocent », et de tels jeux on raillait la « joie imparfaite » (1), et les « secrétaires des demoiselles » donnent pour ces petites intrigues des modèles d'épîtres amoureuses. Notre civilisation, en devenant démocratique, s'est mise à tout prendre au sérieux; le monde fut guidé par des parvenus intellectuels qui se prirent à trembler devant le catéchisme que les aristocraties de jadis faisaient enseigner au peuple par ses domestiques. C'est ainsi qu'il s'est formé une morale sexuelle et qu'on est amené à traiter sérieusement, puisqu'il faut tenir compte de l'opinion, des questions que l'humanité a depuis longtemps résolues à son profit.

« La sobriété, dit La Rochefoucauld, est l'amour de la santé et l'impuissance de manger beaucoup. » La chasteté se définit par les mêmes mots, hormis

(1) *Sur deux filles couchées ensemble, l'une faisant le garçon et parlant à sa compagne.* Cette pièce se trouve dans plusieurs *Recueils* du temps.

l'avant-dernier, auquel on substituera un terme moins honnête. Et on devrait peut-être en rester là et s'amuser à varier à l'infini les nuances relatives d'une maxime diététique qui aurait fondé une nouvelle philosophie, si les hommes savaient lire. Elle s'adapte aux vertus qui ne sont que passives, et, renversée, à toutes les autres; car il y a un impératif physiologique et nous n'avons de moyen de lui résister que dans la faiblesse des organes qu'il doit mettre en jeu pour se faire obéir. Cette faiblesse est un signe de décadence organique; l'impuissance de manger beaucoup peut aller jusqu'à l'incapacité de se nourrir; c'est la diète, c'est la continence. On s'imagine généralement que les hommes chastes exercent sur leurs désirs une perpétuelle tyrannie; la continence du clergé est pour les femmes l'exemple d'un martyre incessant. Les femmes se trompent; non pas qu'elles estiment trop les plaisirs dont elles disposent; mais, et cela ne leur est pas particulier, elles prennent ici la cause pour l'effet; elles renversent les termes tels qu'ils se posent dans le thème d'une bonne logique.

L'homme qui, de son plein gré, se voue à la continence, c'est qu'il est glacé. Voilà la vérité. Et la femme qui entre volontairement dans un couvent, elle affirme la nullité de ses désirs charnels. Leur chasteté est un état physiologique et qui, en général, ne comporte pas plus l'idée de vertu que, chez un vieillard, la frigidité. Il y a ou il n'y a pas désir et, hors les cas où il n'est que morbide, le désir se résout en acte. Cela est particulièrement impérieux dans la sexualité; l'évacuation est fatale. M. Féré, qui n'est pourtant mu par aucune idée religieuse, parle ici comme un bon vieux théologien : « Pour l'individu continent, les pollutions nocturnes cons-

tituent une sauvegarde contre la turbulence sexuelle(1). » Cela, c'est la contrepartie de l'ostentation vertueuse ou de la vertu forcée ; la vertu physiologique, celle qui est la conséquence légitime de la faiblesse des organes, s'épargne du moins de telles « sauvegardes ». On n'agit décemment qu'en conformité avec sa propre nature; les gens qui veulent agir ou ne pas agir d'après les ordres d'une morale extérieure à leur vérité personnelle finissent, Dieu aidant, dans les compromis les plus saugrenus. Il nous reste à nous demander si, quand on punira de la prison (ou qui sait, de la mort, car aux grands maux les grands remèdes) les actes sexuels extra-conjugaux, il sera permis de se complaire avec le succube. C'est une question que traitent très sérieusement les casuistes, et quelques-uns sont indulgents aux plaisirs qui nous viennent en songe.

La science, qui ne devrait être que la constatation des faits et la recherche des causes, en est arrivée, par impuissance de faire son devoir, à la période législatrice. L'amour libre engendre des maux évidents et que nul ne dénie : une loi contre l'amour ; l'alcool est néfaste : une loi contre l'alcool ; l'opium, l'éther nous menacent, ou peut-être le kif : une loi contre ces drogues. Et pourquoi pas aussi contre le gibier, les truffes et le bourgogne, si cruels à certains tempéraments? Et pourquoi enfin l'hygiène ne serait-elle pas codifiée comme la morale? Ne rationne-t-on point les animaux domestiques? Parmi les paradoxes de Campanella, qui n'ont pas été dépassés, ni atteints, même par la science sexuelle, on trouve ceci : qu'il est absurde de donner tant

(1) *L'Instinct sexuel ; évolution et dissolution*, p. 301.

de soins à l'amélioration de la race des chiens et des chevaux, quand on néglige sa propre race. Saint Thomas d'Aquin, dont les socialistes reprennent ingénieusement les idées, pensait aussi que la génération, étant faite pour conserver l'espèce, l'acte par quoi elle est assurée doit être soustrait aux caprices particuliers. Mais le théologien trouva dans la discipline de l'Église un frein à sa logique; Campanella qui, quoique moine et bon moine, prétend au droit de rédiger des rêveries à la fois anti-chrétiennes et anti-humaines, est allé jusqu'au bout de la théorie. Son organisation de l'amour est épouvantable et curieuse; elle est moins dure et moins absurbe que celle de la tyrannie scientifique :

« L'âge auquel on peut commencer à se livrer au travail de la génération est fixé pour les femmes à dix-neuf ans; pour les hommes à vingt et un ans. Cette époque est encore reculée pour les individus d'un tempérament froid; en revanche, il est permis à plusieurs autres de voir avant cet âge quelques femmes, mais ils ne peuvent avoir de rapports qu'avec celles qui sont ou stériles ou enceintes. Cette permission leur est accordée, de crainte qu'ils ne satisfassent leurs passions par des moyens contre nature : des maîtresses matrones et des maîtres vieillards pourvoient aux besoins charnels de ceux qu'un tempérament plus ardent stimule davantage. Les jeunes gens confient en secret leurs désirs à ces maîtres qui savent d'ailleurs les pénétrer à la fougue que montrent les adultes dans les jeux publics. Cependant rien ne peut se faire à cet égard sans l'autorisation du magistrat spécialement préposé à la génération, et qui est un très habile médecin dépendant immédiatement du triumvir Amour... Dans les jeux publics, hommes et femmes paraissent

sans aucun vêtement, à la manière des Lacédémoniens, et les magistrats voient quels sont ceux qui, par leur conformation, doivent être plus ou moins aptes aux unions sexuelles, et dont les parties se conviennent réciproquement le mieux. C'est après s'être baignés et seulement toutes les trois nuits qu'ils peuvent se livrer à l'acte générateur. Les femmes grandes et belles ne sont unies qu'à des hommes grands et bien constitués; les femmes qui ont de l'enbonpoint sont unies à des hommes secs; et celles qui n'en ont pas sont réservées à des hommes gras, pour que leurs divers tempéraments se fondent et qu'ils produisent une race bien constituée... L'homme et la femme dorment dans deux cellules séparées jusqu'à l'heure de l'union; une matrone vient ouvrir les deux portes à l'instant fixé. L'astrologue et le médecin décident quelle est l'heure la plus propice (1). » L'astrologue donne à ce programme érotique un tour naïf qui n'est pas sans agrément; l'astrologue manque au projet de loi de M. Ribbing, mais on y verrait sans surprise la matrone, qui préside déjà à tant d'unions subreptices. Ce serait sa réhabilitation que de tenir désormais la chandelle conjugale et de donner aux époux, sur l'avis de la Faculté, le signal du départ.

On aurait pu aussi bien citer Platon, *République*, V, que Campanella suit d'assez près, mais avec son originalité propre. Platon, au vrai, en tout ce chapitre, n'est pas moins naïf que le rêveur du XVIIe siècle. L'absence de psychologie sérieuse, de sages observations scientifiques, donne à toute cette philosophie politique de jadis un air décidé-

(1) *La Cité du Soleil;* trad. J. Rosset, p. 181. *Œuvres choisies de Campanella,* Paris, 1847.

ment enfantin. Les esprits politiques de notre temps qu'on appelle « avancés », les collectivistes, par exemple, ont cet air enfantin, à cause de leur croyance, d'origine religieuse, qu'on peut changer la nature humaine,en changeant les lois humaines. Ils brident le cheval par la queue avec un entêtement doux. Comme Platon est supérieur, aux deux livres VIII et IX de cette même *République*, où il considère l'histoire pour en tirer une philosophie! Là il travaille sur des faits réels et non plus sur des faits créés par sa logique ou celle de Lycurgue. Aimé-Martin, qui aimait si fort Platon, a fait du Platon utopiste le plus cruel éloge en disant : « Qui connaît Platon le retrouve partout dans les écrits de Plutarque, de Fénelon, de Rousseau, de Bernardin de Saint-Pierre. Ces grands hommes... » Non, c'est ici le coin des utopistes ; disons : ces grands enfants.

Plus heureux que Platon et que Campanella, les législateurs modernes de l'amour ouvrent une voie où il ont, hélas ! beaucoup de chance d'être suivis. Ils flattent si adroitement la manière tyrannique des démocraties ! Il est naturel que si le pouvoir est aux mains des faibles les lois tendent à protéger la faiblesse. Le peuple a une certaine conscience de son incapacité à se conduire et il est assez probable qu'il accepterait avec plaisir, en même temps qu'une loi qui l'empêcherait de se soûler, une loi qui le protégerait contre la syphilis. La tendance moderne est de faire deux parts des libertés humaines ; après qu'on aura supprimé toutes celles qu'il est possible de supprimer, les autres subiront une réglementation rigoureuse. Sur quoi pourrait s'appuyer une loi contre l'amour ? Mais, répond M. Féré, qui philosophe volontiers et pas sans talent,

« sur l'utilité privée et publique, sur l'utilité dans le milieu actuel qui est la morale actuelle ». C'est un principe, cela, et il commence à se répandre. Ne le prenons pas au tragique, cependant, car les théories individualistes fournissent pour le détruire assez d'arguments connus et souvent maniés. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il est né ; Gœthe a daigné en rire ; quand Auguste Comte en fit la base de son système social, un homme d'esprit reconnut aussitôt qu'il s'agissait de créer une humanité heureuse avec des hommes dont on aurait détruit le bonheur individuel. La critique est bonne, puisqu'elle s'attaque directement à l'idée même. On peut la préciser.

II

L'homme est une colonie animale douée d'un système nerveux central, d'un centre de conscience et d'action, au moins illusionnel. La société est une colonie animale sans système nerveux central. La conscience d'un peuple, la conscience de l'humanité : métaphores. Il s'agit toujours d'une conscience particulière à laquelle par imitation s'aggrègent les consciences éparses ; mais la loi de l'unisson est fort loin d'être absolue et, même plus énergiques ou plus nombreuses, les divergences qui se taisent ou qui n'ont pas trouvé leur organe sont vaincues par un assentiment qui paraît unanime. Les hommes sont très souvent dupes des métaphores qu'ils ont créées eux-mêmes. On risque une comparaison, on la pousse un peu, une transformation s'opère, Paris est devenu le cerveau de la France. L'image admise, et elle n'a rien de fâcheux, voici les artères, les nerfs, les muscles, le squelette, une personne humaine vivante et vraie, la France,

et nous sommes dupes : car tous les raisonnements qui agréaient à notre logique, appliqués au corps humain, nous allons les répéter avec innocence sur un être fictif et qui, en tant que matière à dissection psychologique, ne peut être sérieusement comparé à rien. Un homme est un homme, un pays est un pays. Si on n'en revient pas là après quelques figures, on n'a fait qu'une excursion ridicule dans la mauvaise littérature (1).

Cependant si on analyse ces mots, pays, nation, société, peuple, et d'autres, d'inégale imprécision, on y trouve toujours pour élément essentiel l'homme; c'est cet élément, qui a son importance, que les sociologues s'appliquent à méconnaître. Satisfaits du Gargantua qu'ils ont laborieusement créé, ils font tenir tous les hommes dans les poches de sa houppelande, et le monstre les dévore un à un, comme fait des bœufs, des moutons et des moines le père de Pantagruel, selon les images de Gustave Doré. L'homme n'est rien, c'est vrai; et il est tout, étant la condition même de l'existence du monde. Le monde, qui est créé par lui, est encore créé pour lui, et les sociétés, où il n'est qu'un atôme, dès qu'elles le froissent, deviennent haïssables et peut-être caduques. Que l'on tienne pour bon ce théorème : tout ce qui est utile à l'abeille est utile à la ruche; et qu'on n'essaie pas d'en renverser les termes, si l'on ne veut être tenu pour un simple faiseur de jeux de mots. La sensibilité est dans

(1) La comparaison de l'organisme social au corps humain, c'est encore de Platon. Il résume son invention en cette phrase de la *République*, V :

« Nous sommes convenus de ce qui était le plus grand bien de la société, et nous avons comparé en ce point une république bien gouvernée au corps, dont tous les membres ressentent en commun le plaisir et la douleur d'un seul membre. »

l'homme et non dans la société; il s'agit de moi, et de moi seul, même quand je refuse de me séparer du groupe social. Le véritable ciment d'une communauté, c'est l'égoïsme; au moment qu'un homme se fortifie et se grandit, il assure par cela même la santé et la puissance de la république.

L'idée de sacrifice est parmi les plus perverses qu'ait intronisées le christianisme. Mise en action elle s'exprime ainsi : négation d'un bien connu en faveur d'un bien inconnu. On sait ce que l'on sacrifie et le plaisir dont on se prive; on ignore la répercussion véritable de ce sacrifice en autrui et souvent le mal que nous assumons sera pour notre favori un mal plus grand encore.

Que de femmes, puisqu'il s'agit d'amour, auraient dû, pour leur bonheur éternel, être violentées, et combien ont pâti de la réserve trop noble de leur amant! Et que d'enfants, et particulièrement de jeunes filles chrétiennes élevées au biberon du sacrifice, dont la vie effroyable traîne comme une chaîne un des versets de l'évangile juif! Si une société ne peut vivre sans la notion et la pratique du sacrifice, je ne sais si elle est mauvaise, mais elle est absurde. La force a les droits de la force; elle les outrepasse en jetant à travers le monde des aphorismes enveloppés de vertu comme des pièges cachés sous des feuilles mortes. Le sacrifice, s'il n'est pas un acte spontané d'amour, s'il est imposé par un catéchisme ou un code, est un des crimes les plus révoltants que l'homme puisse commettre contre lui-même : que ce sacrifice soit d'un homme à un homme, ou d'un homme à un groupe, il ne change de caractère que pour s'aggraver. C'est un plaisir encore de renoncer à un plaisir pour assurer la joie ou le repos d'un être que l'on aime; et c'est

un plaisir, parce que c'est un acte égoïste; parce que complaire à un autre soi-même, c'est se complaire à soi-même. Ici nous sommes dans la règle naturelle et dans la logique de la sensibilité. Mais quelle est la valeur de ce renoncement, si c'est au profit d'un inconnu ou, ce qui va plus loin, au profit d'une abstraction, de l'un des mots du dictionnaire? Quelle valeur exacte? Celle d'un acte de servitude. Les esclavages volontaires sont les pires: le sacrifice est toujours volontaire, puisqu'il implique au moins le consentement du martyr. Lors donc que l'on demande aux hommes de sacrifier leurs plaisirs personnels à la prospérité de la société, on leur demande d'agir en esclaves : de remettre aux lois le gouvernement de leurs sensations, la direction de leurs gestes, le maniement général de leur sensibilité. Nous retrouvons le troupeau avec ses étalons privilégiés, ses femelles reproductrices et la troupe des neutres sacrifiés, sous prétexte de bien général, à une utilité qui n'a même plus aucun rapport avec la conservation de l'espèce.

Le droit d'une législature médicale à réglementer l'amour pourrait être très étendu; car quelles fantaisies l'utilité sociale n'a-t-elle pas inspirées aux Lycurgues? Schopenhauer proposait la castration comme châtiment des criminels. Rien de plus scientifique. Les médecins l'imposeraient, non plus aux seuls délinquants, mais à tous les tarés de l'hérédité : moyen radical de supprimer en quelques générations les diathèses transmissibles. Voilà les bœufs de la prairie sociale : qu'en fera-t-on, quand ils seront gras? Mais la question ne se pose pas encore. Il s'agit seulement, « au nom de l'utilité actuelle, qui est la morale actuelle, » de réduire l'a-

mour à des actes conjugaux, de faire enfin régner la loi mosaïque dont les hommes ne connaissent pas encore toute la douceur. L'utopiste, ayant réalisé cet effort original, s'arrête et doute; non de lui-même, mais de la possibilité de réaliser son idéal. Cette faiblesse nous prive de considérations piquantes sur l'état présent des mœurs et aussi sur la nature humaine. On y suppléera. L'utopiste est un type fort bien connu et que l'on peut dépecer de souvenir.

Il y a deux manières de vivre : dans la sensation et dans l'abstraction. L'utopiste, même homme de science, même excellent observateur de menus faits, abandonne, dès qu'il veut généraliser ses idées, tout contact avec la réalité. Voyant, par exemple, que la prostitution sévit dans les sociétés modernes, il en conclut immédiatement : la prostitution est un fait social, et lié à une certaine forme de la société. Construisez une société où toutes les filles seront mariées à dix-huit ans, il n'y aura plus de prostituées. Cette sorte de raisonnement ne manque pas d'élégance. Cependant, si l'on insinuait que la prostitution est un fait humain, avant d'être un fait social, on arriverait sans doute, par d'analogues déductions, à prouver que toutes les sociétés, quelles soient-elles, et même ordonnées selon les imaginations les plus scrupuleuses, contiendront des prostituées, et toutes en nombre à peu près égal. La prostitution changera de forme sociale selon la forme de la société, elle ne changera que de forme. Aucunes lois n'empêcheront ni une femme bavarde de parler, ni une femme lascive de chercher des amants. On pourrait objecter que les prostituées ne font pas l'amour par plaisir ; non, pas au point où elles le pratiquent, et sous trop de

formes peu plaisantes pour elles; mais au début de sa carrière une prostituée a presque toujours été la victime de son tempérament, de ses curiosités vicieuses, de son goût pour le mâle. Par quelle magie les utopistes changeront-ils l'ordre des réactions dans un système nerveux? A moins (ce que je crois) qu'ils ne jouent innocemment sur les mots, ils conviendront, et c'est d'ailleurs l'opinion de M. Féré, que ce qui constitue la prostitution, ce n'est pas le salaire, mais la promiscuité. Alors le mariage, appliqué à tous les couples, à moins qu'on ne lui accorde une valeur mystérieuse de sacrement, en quoi réfrénera-t-il sérieusement la promiscuité? Le mariage, même civil, a-t-il sur les maladies vénériennes l'effet de l'étole de saint Hubert? Peut-être cependant les utopistes croient-ils que dans leur utopie le mariage sera respecté? Cela dépendra de la rigueur de la loi. Mais les Germains appliquaient, en matière d'adultère, la peine de mort, et ils avaient occasion de l'appliquer. Parfois des hommes, même lâches, préfèrent la mort à certaines tristesses : on se suicidera beaucoup dans le paradis des législateurs de l'amour.

III

Quelle est la morale de l'amour?

Il n'y en a pas, en dehors des codes et des usages sociaux, dont les codes, pour être sages, ne doivent être que la rédaction; mais dans tous les pays civilisés l'usage social, en ce qui touche aux manifestations sexuelles, se confond avec la liberté absolue. Cette expression, pays civilisés, est peut-être hypothétique : si elle n'a pas d'application présente, puisque nous vivons sous le joug d'une morale ennemie des instincts de notre race, on se repor-

tera, pour la comprendre, à la glorieuse période de l'empire romain, aux siècles calomniés par les démagogues chrétiens, ou de l'Italie du Quattrocento ou de la France de François Ier. L'amour, même en ses gestes publics, est du domaine privé ; et il a tous les droits, précisément parce qu'il est un instinct, et l'instinct par excellence (1). C'est ce que reconnaissent implicitement même les moralistes de la science en appelant ainsi leurs écrits. Qu'il est vain d'insérer, sous ce titre « l'instinct sexuel », des menaces contre la vie, contre les moyens que choisit à son gré pour se perpétuer la vie éternelle ! Oser dire à l'instinct qu'il se trompe, c'est une des prétentions de la raison, mais peu raisonnable; la raison n'est là qu'une spectatrice qui compte et catalogue des attitudes que son essence même lui interdit de comprendre. Le peuple, oui le peuple du XIXe siècle (ou du XXe siècle) qui s'ébahit aux éclipses et en applaudit le « succès » (2), n'est pas sans croire que la Science est pour quelque chose dans la belle ordonnance du phénomène. Nos décrets contre l'instinct vital pourraient fort bien faire illusion au peuple de la science, mais non aux véritables observateurs et dont la sagesse ne veut pas dépasser un rôle déjà difficile.

Cependant on peut obtenir des déviations. En séparant les sexes et en les tassant dans des lieux clos à l'époque de la première effervescence génitale, on obtient à coup sûr la sodomie et le saphisme. Les Romains cultivaient déjà le saphisme

(1) Tout le monde connaît les vers de Baudelaire contre ceux qui veulent « aux choses de l'amour mêler l'honnêteté ». Ces vers sont la paraphrase d'un propos hardi de la Tullia de Meursius (*Colloquium VII. Fescennini*) : « Honestatem qui quaerit in voluptate, tenebras et quaerat in luce. Libidini nihil inhonestum... »

(2) Des dépêches d'Espagne nous ont certifié cela.

religieux dans les couvents de Vestales et les collèges de Galles ; nous avons singulièrement perfectionné leurs institutions avec nos couvents, nos casernes, nos internats. Il est certain que la personne qui choisit de passer exclusivement sa vie avec des personnes de son propre sexe traduit par cela même des tendances particulières qui doivent être respectées, mais est-ce le rôle de l'Etat de favoriser et même de faire éclore ces vocations, et sont-ils sensés ces moralistes qui, peut-être sans mesurer la conséquence de leurs désirs, demandent des réglementations qui aboutiraient nécessairement au même résultat ?

Toute atteinte à la liberté de l'amour est une protection accordée au vice. Quand on barre un fleuve, il déborde; quand on comprime une passion, elle déraille. Buffon avait une belette qui, privée de compagnie vivante, assaillait une femelle empaillée. On n'insistera pas sur ce sujet, par peur d'avoir à démontrer que les milieux sociaux qui affichent une plus grande sévérité de mœurs sont, précisément, ceux qui sont ravagés ou par les perversions ou, ce qui est beaucoup plus fréquent, par ce que les théologiens appellent doucement *mollities*. Il sera plus à propos de rechercher d'où vient la férocité du moralisme moderne contre l'amour,. et d'abord, car elle n'est que le reflet du sentiment public, à quelle cause on peut faire remonter l'origine de cet état d'esprit.

Pour les pères de l'Eglise il n'y a pas de milieu entre la virginité et la débauche ; et le mariage n'est qu'un *remedium amoris* accordé par la bonté de Dieu à la turpitude humaine. Saint Paul parle de l'amour avec le même mépris matérialiste que Spinoza. Ces deux illustres Juifs ont la même

âme. « Amor est titillatio quædam concomitante idea causæ externæ, » dit Spinoza. Saint Paul avait désigné d'avance le philactère à cette démangeaison, le mariage. Il ne le concède que comme antidote au libertinage; à la débauche, δια δε τας πορνειας, mot que le latin ecclésiastique *fornicatio* ne rend que d'une façon équivoque. Πορνεια entraîne au contraire l'idée de prostitution, et, en somme, son édifiant conseil se traduisait en français vulgaire : mariez-vous; cela vaut mieux que d'aller voir les filles. Voilà sur quelle parole se serait fondée la famille nouvelle si l'opulence verbale du catholicisme païen n'avait su entourer de phrases sensuelles la parole brutale de l'apôtre juif; l'Eglise substitua à l'idée de πορνεια la musique d'alcove du Cantique des cantiques. Cependant les moralistes mystiques commentèrent à l'envi saint Paul dont ils réussirent à exagérer encore le mépris pour les œuvres de vie. Le tisseur de tentes en poil de chameau, et que rien ne préparait à la littérature et au sacerdoce, n'est pas toujours très précis. Qui n'a été choqué de la comparaison dont il use pour flétrir les raffinements sexuels, les appelant des pratiques *more bestiarum*, alors que le propre de l'animal est précisément de ne demander à la copulation que la satisfaction rapide d'un désir inconscient. Les inversions de l'instinct sont rares chez les animaux en liberté et ce n'est que de nos jours qu'on les a observées (1). L'apôtre n'usait donc que d'un de ces grossiers lieux-communs qui n'ont même pas le mérite de renfermer une vieille vérité d'observation. Que de fois cependant cette

(1) Il y a un bien intéressant chapitre sur ce sujet dans l'ouvrage de M. Féré.

allusion fut-elle répétée par ceux qui feignent de croire que les inventions de l'homme dans la volupté sont méprisables ! La franchise de saint Paul accrue par le ton arrogant de ses commentateurs eut du moins cet heureux résultat de faire condamner dans leur ensemble,mais non dans leur détail, les pratiques sexuelles. La règle des mystiques est le tout ou rien ; ils dédaignent les distinctions où devaient plus tard se complaire les casuistes,en ces curieux traités où ils font preuve, à défaut de goût, d'une science de bon aloi et puisée, quoique pas toujours, aux sources de la réalité. De ce dédain il résulta une certaine liberté de mœurs. Bien des amusements parurent permis à tous ceux qui étaient restés dans le siècle ; la littérature du moyen âge témoigne de cette aisance dans les relations sociales. Dès le XIIIe siècle, la religion n'est plus qu'une tradition formelle dont l'influence est nulle sur la sensibilité ; et l'intelligence elle-même se dégage du lien théologique, comme on le saurait si on avait recueilli avec plus de soin les aveux d'incrédulité qui ne sont rares, ni chez les poètes, ni chez les philosophes scolastiques. L'amour ne s'embarrasse d'aucun préjugé, il suit son désir confiant dans l'innocuité des rapports sexuels.

Ici on arrive à un point délicat qui n'a jamais été traité et qu'il est d'ailleurs difficile d'aborder : l'influence de la syphilis sur la morale de l'amour.

L'état de l'humanité en Europe depuis les temps fabuleux jusqu'aux premières années du XVIe siècle correspond à ce qu'on appellerait, en termes d'allégorie, l'innocence du monde ; de Christophe Colomb se date l'ère du péché. Que l'on se figure une société où l'amour, en quelque condition de hasard qu'il s'accomplisse, n'a jamais de graves consé-

quences morbides; où les baisers les plus profonds n'entraînent guère plus de dangers physiques que les caresses maternelles ou les manifestations de l'amitié; elle différera de la nôtre à un tel point qu'il nous est difficile de la concevoir, car les désirs charnels y évoluent librement selon leur force naturelle, sans peur et sans pudeur. Le mot *pudor* n'a pas du tout le même sens en latin et dans nos langues modernes; là, il se traduit par honneur, convenance, dignité; ici, par crainte, tremblement devant les délices de la fleur peut-être empoisonnée. Avant la syphilis, le baiser sur la bouche est une salutation; il disparaît devant la tare des muqueuses : les femmes présentent le front, si la passion charnelle ne trouble pas leur volonté; puis les deux sexes s'éloignent encore d'un pas : c'est le hochement de tête, ou la main qu'il faut à peine effleurer, ou des gants qui se touchent avec défiance. La syphilis a détruit, non pas l'amour, qui est plus fort que la mort, puisqu'il est la vie, mais la fraternité sexuelle. Il y a, depuis l'Amérique, entre l'homme et la femme la peur de l'enfer; ce que les religions les plus menaçantes n'avaient réussi que temporairement, un virus l'a accompli : et les lèvres ont été désunies.

C'est par la syphilis que les historiens qui voudront faire l'histoire de la morale de l'amour la relieront à l'hygiène. Il dut se faire un grand désarroi dans les mœurs :

> Obstupuit gens Europae ritusque sacrorum
> Contagemque alio non usquam tempore visam,

dit Fracastor, qui avait vu avec des yeux de médecin et de poète les premières horreurs du mal nouveau. « Obstupuit gens; » ce fut une épouvante uni-

verselle; on se crut à la fin de l'amour et à la fin du monde.

Il fallut pour conserver, non pas sa vertu, mais sa santé, renoncer à ce que les moralistes de la science appellent assez justement la promiscuité; la peur d'un mal physique immédiat et évident opéra entre les deux sexes une disjonction qui a survécu à la période aiguë du mal. La réaction évangélique acheva l'œuvre de la syphilis et les sociétés européennes se trouvèrent dans des conditions si nouvelles qu'une nouvelle morale leur fut nécessaire. La vieille opposition entre la virginité et la turpitude, basée sur des conceptions purement théologiques disparut; tout acte sexuel devenant dangereux et la virginité n'étant pas moins dangereuse, de son côté, par ses conséquences négatives, il fallut trouver un compromis. L'instinct social, d'accord, et d'avance, il est juste de le reconnaître, avec les conclusions futures des hygiénistes, plaça ce compromis dans le mariage, qui se trouva tout à coup honoré, après trois siècles de dérision. Cela n'apaisa pas le bouillonnement des mauvaises mœurs; mais le péril qu'on y courait déconsidéra la liberté qui en faisait l'attrait. La réserve des filles devint extrême; elles apprirent à changer en minauderies pudiques la mimique de la peur; peu à peu elles se dupèrent sur la cause de leur vertu, puis elles l'oublièrent, et vint un moment où la chasteté des femmes fut attribuée avec ingénuité ou à l'influence de la religion ou à une sorte de divinité occulte, à on ne sait quel raffinement sentimental.

Le motif initial de la nouvelle morale sexuelle agit toujours sur nous, et pas toujours à notre insu. Il est de tradition administrative d'encourager

les musées de figures de cire qui détaillent les conséquences de la promiscuité; toute une littérature sur ce sujet se vend, approuvée par ceux-là mêmes qui poursuivent si âprement les images sensuelles. La syphilis a fait ce miracle qu'une figure humaine belle de sa pleine nudité est condamnée parce qu'elle excite à l'amour, l'amour étant considéré comme dangereux.

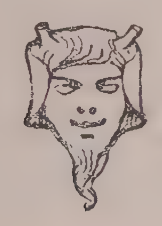
Cette manière de voir serait défendable si on ne faisait pas intervenir dans la question la force brutale des lois; si la parole seule se chargeait de persuader une morale que son utilité pourrait défendre contre le sarcasme et l'ironie. L'ancienne licence d'avant la syphilis ne sera pas rendue aux hommes d'ici de longs siècles, si le mal qui a créé la défiance sexuelle finit jamais par s'éteindre épuisé. Mais que chacun soit libre même de jouer avec le feu; la prudence se conseille et ne doit pas s'imposer.

De ce que la morale de l'amour a une origine moitié religieuse, moitié médicale, il ne s'en suit pas que l'on doive, pour en traiter, s'astreindre à des considérations ou théologiques ou pharmaceutiques. Des accidents, même d'importance extraordinaire, ne sont que des accidents. Il faut parler de l'amour comme si l'âge d'or de l'amour régnait encore et n'en retenir que l'essentiel, loin de s'arrêter aux phénomènes de surface et passagers. Il y a peu d'absolu dans les sociétés humaines; presque tout s'y peut modifier, hormis précisément les relations des sexes. C'est que, là, on rencontre le cœur même de la vie, sa cause et sa fin, entrelacées comme un chiffre indéchiffrable. La vie se maintient par l'acte même qui est but de la vie. Ceci est absurde pour la raison, qui serait forcée

d'y contempler un effet identique à la cause qui la produit et aussi puissant; elle ne doit pas intervenir. Non que cela soit au-dessus de ses forces; mais si elle peut imaginer des lois qui régissent les manifestions de l'amour et les appliquer pour un temps, ces lois sont nécessairement moins bonnes que les lois naturelles. Il faut aussi prendre garde que des lois naturelles l'homme n'est pas responsable, dès qu'il leur obéit comme un petit enfant; mais celles qu'il promulgue retombent un jour non seulement sur sa chair, mais sur son intelligence. Car tout se tient et l'aisance intellectuelle est certainement liée à la liberté des sensations. Qui n'est pas à même de tout sentir ne peut tout comprendre; et ne pas tout comprendre, c'est ne comprendre rien. La littérature, l'art, la philosophie, la science même et tous les gestes humains où il y a de l'intelligence sont dépendants de la sensibilité. Les fantaisies de Lycurgue coûtèrent à Sparte son intelligence; les hommes y furent beaux comme des chevaux de course et les femmes y marchaient nues drapées de leur seule stupidité; l'Athènes des courtisanes et de la liberté de l'amour a donné au monde moderne sa conscience intellectuelle.

Juin 1900.

REMY DE GOURMONT.



L'EXPOSITION CENTENNALE

TROISIÈME ARTICLE

—

I. — La Sculpture

L'évolution nette qui à travers ce siècle entraîne l'art du peintre de la mièvrerie pastorale aux solennités de la décoration impériale, pour se dissoudre, moins épique, à ne pénétrer que le monde simple où nous vivons et nous-mêmes, tous enfin, avec plus de psychologie, gouverne aussi les œuvres de la sculpture, comme celles, au reste, de l'architecture et du mobilier. Pour fuir l'excès des miévreries niaises, on s'est guindé à l'observation stricte de règles trop austères (le génie seul de quelques-uns, large, a pu rompre la contrainte), et, le besoin politique aidant, on célèbre un culte de froideur et de vertu, selon une imitation peu authentique d'une pseudo-grandeur romaine; on se lasse, le régime impérial tombe, les regrets s'échauffent, allument un héroïsme de protestation, l'esprit révolté se fond en une extase devant le feu menteur du souvenir; pour l'opprimé des réactions revenues, l'empire a symbolisé le souvenir de la liberté républicaine que sa prétention fausse avait été d'organiser. Puis on s'éprend, au lointain, du grand sursaut des peuples, la flamme épique propage ses reflets, elle court le monde, allume la splendeur des pays, ou s'enthousiasme de leur forme réelle, de leur beauté : on s'aperçoit qu'y vivent les hommes, avec leurs besoins et leurs désirs, on vient à eux, on les interroge, on surprend qui ils sont, d'où venus, ce qu'ils veulent, on les aime pour leur patience, leur certitude et leurs effrois.

Le mouvement de la peinture, continu et abondant, emporte l'obstacle, si bien qu'à l'heure triomphante,

chaque groupe qui a lutté ne voit se dresser que risible un fantôme vain et vide, contenté avec les hochets d'académie et de chancellerie, les titres et les honneurs : eux se satisfont de la victoire sûre, des flambeaux de la vie rénovée, d'un peu d'air vrai et d'être sincères. Mais le sculpteur, s'il est résolu, demeure isolé parmi les tourbes qui l'invectivent ; une tradition fourmille de toutes ses hostilités puissantes. La matière chère de la sculpture appelle pour s'agréger un concours de volontés intelligentes ; un monument important ne saurait exister sans la commande de l'Etat, des villes, d'une association, de l'opulence soit privée, soit publique. Les bras qui repoussent et interceptent une nouveauté du geste acquièrent une violence plus efficace, on clôt une porte facilement si n'y frappe encore que la sollicitation d'un ignoré ! même les officiels ont des moyens rusés auprès des pouvoirs publics pour éloigner les solitaires : Etex et Cortot se partagent les dépouilles de Rude, quand ils lui ont volé la commande totale de l'Arc de Triomphe qu'il avait conçu, ne lui laissant que l'un des grands groupes et un pauvre morceau de la frise. Et qu'importe, si le monument n'est plus équilibré? Le groupe de Rude entraîne la masse, l'émeut, l'attire en un mouvement irrésistible d'un seul côté. Les autres ne bougent pas, accumulent leur pesanteur à l'ensemble stable et en exagèrent, par le contraste, la lourde immobilité. Il en est de même à l'Opéra, où la Danse de Carpeaux anime et vivifie un coin de la façade. Quant à Barye, un déboire plus monstrueux l'a accablé : le lion assis, pour lequel il avait refusé de faire un pendant symétrique, a été repris et *retourné* mécaniquement, si bien qu'à son côté, au guichet des Tuileries, il voit se dresser maintenant, penaude et balourde, la contrefaçon authentique de sa farouche image méditative ! A quelles obstructions les sculpteurs splendides se sont-ils heurtés ? Comment en dresser le récit et le compte véritable ? Carpeaux se débattait et criait la souffrance dont trop jeune il est mort ; Rude et Barye, en apparence résignés, se sont

tus; qui peut savoir leurs douleurs? et les anciens, Puget, tant d'autres, à présent même Rodin devant l'injure envers son Balzac tentée?

Ceux-là seuls, si je néglige Clodion et Houdon, artistes, en vérité, du XVIIIe siècle qui survivent à leur temps, je les cite, ce sont Rude, Barye, Carpeaux, Rodin, les sculpteurs des dernières cent années. A leurs côtés des efforts, peu nombreux, quelques-uns louables, nous verrons; puis toute une production encombrante des comparses indifférents, tout un monde de plasticités atones, malingres et trop chétives pour vivre.

Le souci d'un art décoratif à des monuments de la puissance royale, Versailles en est l'exemple fameux, mène promptement à de l'amorphe qui se contourne sans motif pour n'atteindre plus à de la grâce. Les modèles, aux salles du Louvre, de tant de morceaux de réceptions à l'Académie du siècle dernier, et les jugements de Diderot sur les travaux de ces sculpteurs donnent d'un goût épuisé les plus manifestes témoignages; il n'en est, peut-être, de plus éclatants qu'en les mausolées, à Nancy, du roi Stanislas par Vassé, et de la reine Catherine Opalinska, par Sébastien Adam. Bien que, dès lors, des esprits plus réfléchis et consciencieux eussent commencé, avec Falconet, avec Pigalle, une réaction saine, l'erreur a subsisté en se renforçant de génération en génération et nous voici devant ce peuple de marbres veules, maniérés, faux, menteurs, qui ne rappellent de la forme ou du souffle humains rien d'approchant, sinon grâce à la complicité indulgente de valétudinaires et d'infirmes se rêvant sans doute tels, lisses, polis, dépourvus de muscles et de nerfs, atones et immuables, idéalisés selon l'esthétique spéciale des marchands de la rue Saint-Sulpice. Là des attitudes minaudières ont cours, tout ce qui aveulit, amenuise et stérilise la vie, les malpropretés musquées des convenances mondaines, une hypocrisie languide. Que dans les salons ces turpitudes plaisent, l'art se bouche le nez et s'enfuit libéré à des solitudes plus farouches et véritables; l'art tient

l'homme et le magnifie en le dénonçant selon sa ressemblance, l'art a rompu les dégradantes oppressions et les normes imbéciles.

Où donc la foule célèbre des sculpteurs de « notre grande école française » a-t-elle vécu, pour ne rien voir, pour ne rien sentir, pour ne rien dire, bête soumise et rampante aux caprices nauséeux d'une vogue facile? L'approbation des maîtres de la rue Bonaparte, le sourire des directeurs des Beaux-Arts et des commissions officielles, un baiser parfois d'une belle dame compassée et stérile, la faveur des larges commandes sans contrôle, un bout de ruban et l'Institut : quelle existence! et pour si peu tailler pendant des années tant de pierres incertaines! — ne poursuivre pas une plus intime satisfaction, ne pas songer à se trouver et à se révéler, à vivre, s'il le faut, indigent mais glorieux, sincère et enthousiaste ! Des noms ont passé, des noms passent encore, des noms passeront, ils sont voués à l'oubli ou à du mépris, réputations qui, nées à peine, chancellent. Une volonté, une indomptable volonté de faire selon sa vision originale, coûte que coûte, en dépit des entraves et des pitiés intéressées, cela seul peut valoir, et que restera-t-il d'un Puech, après sa mort?

Or, bien peu sont grands. Bien peu veulent, bien peu savent, bien peu persistent. En ce siècle, quatre seulement, et, avant eux, pour compter d'après le catalogue de la Centennale, Clodion et Houdon.

Le *buste* rigoureux *de Montesquieu* n'est pas de Clodion le meilleur de son œuvre à coup sûr, et ne saurait faire oublier tous ces petits groupes angoissés d'amour, d'ardeur et de grâce, dont on peut voir plusieurs exemples à l'exposition rétrospective du Petit Palais : ici, seulement, son nom figure et le souvenir de son charme. Auprès de lui, c'est Julien froidement traditionnel, le triste Dejoux, Boichot, Antoine, Foucou, Bernus et Lemire. La grâce fine diminue jusqu'en la préciosité mièvre de Chinard (1756-1813). A coup sûr son petit portrait puéril de *madame Récamier*, de cette

enfant maniéré, passant une face mutine dans cette couronne fleurie, tous ces arrangements mignards ne vont pas sans agrément ; mais comme plus sain et plus grand est un art robuste et mâle, semblable, en ce temps-là, à l'art du grand Houdon.

Le buste de Napoléon Ier présente une splendeur fine, avec un sourire presque aux lèvres acérées du visage romain, et les prunelles vivent d'une grâce rêveuse. Plus de virilité et d'élan énergique en le visage, menton levé, les yeux droits, de *Joseph Chénier;* plus d'élégance classique en le buste harmonieux d'*une vestale;* mais surtout une vie ardente au buste admirable du *maréchal Ney.* Simplement, sur les chamarrures de l'uniforme lourd, une tête arrondie, contours nets, clairs résolus, la précision de la sculpture, un regard splendide, une très simple et familière attitude de la tête. Cela a suffi, Houdon est pénétrant autant qu'il le fut quand il éleva à Voltaire sa seule statue ou à Diderot l'un de ses bustes merveilleux. Houdon, à la Centennale, n'est représenté que par quelques-unes de ses œuvres dernières, mais on y devine son ardeur, sa sûreté absolue, la simplicité magistrale de sa vision.

Les contemporains ne donnent, insoucieux de la leçon austère d'une telle œuvre, que la grandeur affectée d'une pompe théâtrale, tout le faux tragique de ces temps ennuyeux, la représentation, en vue d'un enseignement moral, de quelque moment héroïque de l'antiquité, des corps rigides et froids, ridiculement convulsés et tendus pour faire valoir mieux le vertueux exemple d'un exploit réputé. Un homme serre à sa poitrine un couteau, les yeux agrandis de la stupeur de méditer : sera-ce point Brutus, s'il est nu et rejette à son bras les plis d'une stole traînante ? Ah ! tout l'apparat et l'hypocrisie de la vertu ! comme ils déparent fâcheusement et corrompent la réaction qui l'organise : ah ! sotte confiance en la puissance d'un principe abstrait ! qui donc, le fût-il, se saurait vertueux ? ce n'est pas là une attitude, et la vertu héroïque n'est qu'un inconscient instinct, un mou-

vement premier qu'on n'a pas réprimé, une impulsion du hasard. Les sculpteurs imposent à la vertu un masque solennel, ils la figent et la font lugubre et cette sotte erreur engendre jusqu'à nos jours un style officiel, ennuyeux et vide.

Le *buste de Vestier* par Roland conserve encore quelque vivacité au regard,et *la statue* décorative du *prince de Condé* est d'un ample mouvement vrai, mais quel choix dans son œuvre pour y avoir puisé une étincelle : la célèbre *mort de Caton d'Utique*,la *statue d'Homère* qui est au Louvre instaurent avec autorité l'œuvre de mort. Au reste la caractéristique vraie des artistes n'est point ici donnée toujours, et beaucoup, grâce à des œuvres secondaires, des bustes, des statuettes, de petits modèles, plus hâtivement, plus librement modelés, sont montrés, un peu trop, à leur avantage. On conçoit d'eux une idée favorable que l'examen plus assidu ne tarde pas à détruire. Ainsi Deseine ferait illusion avec ce vigoureux et souple *portrait de la citoyenne Danton, exhumée et moulée sept jours après sa mort*,si l'on ne s'était souvenu qu'à ce sculpteur on doit, entre autres, les figures redoutables de l'Hospital et de d'Aguesseau dressées au seuil de la Chambre des Députés. Pierre Petitot, le père, conserve de la grâce à des visages de femmes allégoriques, encore que la composition de ses groupes apparaisse froide, malaisée et quelque peu grotesque.

Claude Ramey dans sa pompeuse *statue de Napoléon Ier* rachète la froideur décorative par la splendeur de la draperie, par l'aspect de grandeur qu'il sait emprunter et imposer à son modèle, et il se révèle plus habile statuaire et plus maître de son métier. Cartellier, de même, dans l'emphase savante et prompte du geste qu'il prête à son *Vergniaud.*

Ces sculpteurs-là, qui savent un métier méthodique et peu raffiné, et l'exercent en conscience, commandent l'indulgence si on les compare à la foule malingre des faux Canovas qui pullulent en leur temps, méticuleux dans le détail, ignorants des ensembles et de tout équili-

bre, tâtonnants à travers des succès faciles et honteux, quêtés au moyen des pires sentimentalismes affectés odieusement. Canova a su avec exactitude grouper des attitudes d'une grâce lente et le plus souvent délicate, mais quelles fanges d'élégance apprêtée et stérile où pataugent épaissement les Lorta, les Chardigny, les Mansion, les Moitte! Il est vrai que de Jacques Edme Dumont plusieurs petites terres cuites (*le Sommeil*, *le Réveil*, *la Source*, de petits bustes de femmes, *la Religion*) sont délicieuses et que l'esquisse de sa *statue de Pichegru* montre quelque vigueur; une figure de femme modelée par Prudhon emprunte à sa manière picturale un charme précis d'incertitude et de langueur aimable, de Corbet un *général Bonaparte, premier Consul de la République*, s'offre en une aimable robustesse; mais rien de grand, rien de nouveau et d'inattendu ne surgit encore.

C'est l'abominable époque de Delhomme de qui la statue soignée et ridicule du *général Hoche* provient du musée de Versailles; des Chaudet et des Bosio officiels, dignes sculpteurs de la monarchie restaurée, le premier courtisan de l'empereur, et le second, des derniers rois. Art de restauration inefficace, alors qu'on réparait les antiques mutilés du Louvre, et qu'on abhorrait tout élan vers le vrai, le profond ou le nouveau: rien n'existait qui n'eût son fondement dans une intelligence faussée du passé, dans les méthodes et les canons qu'on prêtait avec une sotte certitude à l'art aboli, on ne concevait que froideur méprisante et crue hautaine où la flamme en vérité avait passé et donné vie à toutes choses. Puis, la triste obstination à faire conforme, à ne se dégager d'aucune contrainte, à ne s'éprendre que de procédés, de préceptes et de règles, à s'enliser, à se lier. Et l'on se demande avec stupeur ce que, s'ils eussent obéi à d'autres principes, libérateurs et vivifiants, fussent en vérité devenus de si habiles praticiens quand on doit à Bosio la statue encore agréable de son *Henri IV enfant*, à Chaudet des bustes sévères et vrais de *Napoléon!* Mais, en

même temps, Chaudet se livre à de vaines canovades à la mode comme sa *statue de l'Amour*, à toute l'horreur de la triste composition historique à visée moralisatrice, comme dans son lugubre groupe de *Bélisaire !*

Ce qui frappe, chez tous les artistes alors en vogue, c'est un absolu manque de sincérité enthousiaste. Ils font ce qui doit plaire ou se vendre, avec indifférence, et ils n'ont pas une confiance assez grande en les ressources de leur art pour s'y confondre tout entiers, s'y absorber, s'y projeter. Ils exercent un pauvre métier qui mène aux satisfactions de la fortune et des honneurs, leur seule ambition ; ils n'ont aucune vigueur de volonté, aucune fièvre de sentiment ou d'émotion ; ils restent neutres et indistincts.

Plus tard, porteurs d'une âme toute pareille, assoiffés des mêmes places et de semblables avantages, pour ramener l'attention d'un public à la fin lassé des vaines pratiques laborieuses, ceux dont l'enchaînement perpétue la gloire de la grande école officielle française de sculpture, au demeurant préparés avec moins de soin, moins sûrs en général d'un métier à la fois ingrat et facile, recherchent, la plupart, dans des attitudes bizarrement contournées, inexplicables et sans équilibre comme sans vérité anatomique ni plastique, la faveur d'un succès scandaleux, aisément acquis à des grimaces simiesques. Il faut comprendre de la sorte la vogue qui accueillit successivement et accueille de nos jours les ouvrages hasardeux des Cortot, des Louis-Messidor-Lebon, Petitot, l'auteur des quatre figures dont se surcharge le Pont du Carrousel, mais dont le buste sobre, ici exposé, de *Percier* pourrait, pour le travail creusé de la bouche et des joues, en dépit de la mort du regard et du vide expressif, donner quelque illusion des Lemot (le *Henri IV*, du Pont-Neuf; ici une femme rêveusement, dit le catalogue, couchée), des Etienne Ramey, des Moine cher aux romantiques au même titre que les peintres Boulanger ou Nanteuil, des Dantan, des Maindron un peu épris cependant, dans la *Velléda*, de quelque plus mutine vi-

vacité, des Jaley, des Huguenin odieux, des Duret plus exercé, des Simart, des Triqueti, des Jouffroy, des Etex, des Préault, des Bonnassieux, des Dubray, des effarants Clésinger, des Perraud, des Millet, des Schœnewerk, des Chapu, des Falguière, des Moreau Vauthier, des Bartholdi, des Hiolle, des Aubé, des Mercié, des Saint-Marceaux, des Marqueste, des Lenoir, des Boucher, des Verlet, etc... fastidieuse énumération, plus fastidieuse, encore, défection chronique d'un art prétendu.

Honte sur tout cela qui nous encombre tellement : quand donc, vertigineux et splendidement héroïque, quelque affolé merveilleux de la beauté se saisira-t-il du marteau vengeur et rendra-t-il à la poussière des chemins ce qui jamais n'aurait dû en sortir ?

David d'Angers au prix d'une telle tourbe apparut, non sans raison, très grand. Dans maint médaillon connu, il a su mettre, avec une dextérité louable de métier, une expression vivante, et, chaque fois, originale. La série de ces médaillons préserve la gloire de son nom. En tant que statuaire, il a obéi à tant de passions diverses, à tant de cris d'enthousiasmes passagers qu'il apparaît d'autant plus difficile à définir et que son œuvre jamais décisif ou suprême, emporté aux assauts de tous les vents dispersés, hésite, vogue de la plus libre allure à des rigidités de la tenue la plus officielle, fait en chemin des trouvailles sans oser les maintenir et les imposer, se plie à des normes qui lui répugnent, se perd au moyen de cette étrange inconstance. De plus, accablé des plus diverses commandes, harcelé d'un travail forcément hâtif et superficiel, David d'Angers ne trouve point le loisir de pénétrer éperdument au fond de son modèle, d'y recueillir et d'en tirer l'étincelle où sa grandeur ou son éclat s'est résumé, il approche constamment de son sujet, il ne le tient jamais. La *statue de Cuvier*, la maquette de son *Talma*, la maquette de *son Condé*, le *buste*, un peu épouvantail, *de Paganini* comptent au nombre de ses œuvres les meilleures. S'il n'est pas une gloire des plus pures, du moins il n'a pas déshonoré, comme tant d'autres, l'art contemporain ; on peut le voir, le comprendre et l'aimer.

François Rude, qui vit en même temps que lui, demeure un des grands sculpteurs de tous les temps. Assurément dressé à la sévère discipline de l'école de Louis David qu'il connut et écouta, en son exil, à Bruxelles, Rude apporta à son art toute la rigueur des méthodes classiques. Mais il façonna les systématiques préceptes éprouvés à servir l'élan de son imagination toujours emportée dans un vouloir de mouvement, de liberté et de grandeur. A travers, en somme, près de deux siècles, l'art de Rude ne se rattache, en France, qu'à l'art seul grandiose de Puget. Je n'ai pas à rappeler ici la splendeur palpitante de son groupe héroïque à l'Arc de triomphe de l'Etoile, non plus que son *Napoléon* du parc de Fixin, dont le modèle en plâtre est au Louvre, non plus que son *Maréchal Ney*, son *Louis XIII* du château de Dampierre, ou son *Amour dominateur* du musée de Dijon. Je m'en tiens à ce qu'on peut connaître de lui par la présente exposition. Deux admirables bustes d'hommes: *François Devosge*, qui avait été, à Dijon, son premier maître comme aussi le maître de Prudhon, *Dupin l'Aîné*. Sans doute, après ceux de Houdon, ces bustes apparaissent stricts et un peu secs, mais quelle signification dans ces regards largement ouverts, quelle vie en les traits de ces visages! Le moulage du *buste de Madame Cabet* est d'une vigueur encore plus soulignée. Le respect de la vérité, quand il modelait un portrait, n'empêchait pas Rude d'imposer à des lignes le sens de leur expression. Moulages encore: la tête de *la Victoire* pour le groupe de l'Arc de triomphe, la *Jeanne d'Arc écoutant les voix*, *le jeune pêcheur napolitain jouant au bord de la mer avec une tortue*, le *Godefroy Cavaignac* (signé, sur la volonté expresse du maître, par Rude et par Christophe, son élève), le *Mercure, après avoir tranché la tête d'Argus, remet ses talonnières pour remonter dans l'Olympe*, toutes ces œuvres originales trop connues pour y longtemps insister montrent bien la diversité puissante et la maîtrise absolument volontaire du génie de Rude. Tout au plus la dernière de

ces œuvres appelle-t-elle une observation, je crois, juste que confirment, à l'examen, plusieurs autres. Rude est l'un des maîtres de l'action mouvementée; il est l'un des premiers à saisir le moment éphémère d'un mouvement expressif, comme étant le moment culminant ou suprême de cette expression. Mercure, le titre, trop long, attribué à l'œuvre et que scrupuleusement j'ai transcrit, dénonce un secret de son art, Mercure élancé monte, tout son corps se projette vers les hauteurs, est, on peut dire, essoré; un petit incident contrarie et, par contraste, rend plus apparente son action, il arrête son élan, et d'une main, comme son visage, baissée, il rattache, pour remonter, ses talonnières. Ce conflit réapparaît dans la *Victoire* de l'Arc de triomphe qui se retourne, en planant audacieuse, pour appeler la foule plus près d'elle et cette attitude est répétée dans le geste du plus résolu des volontaires virils se retournant pour affermir de son regard l'audace de l'enfant sur qui son bras est appuyé. Pareille opposition reparaît dans le *Maréchal Ney*, dans maintes œuvres de Rude, avec la même efficacité de sûre éloquence.

Dans la *Jeanne d'Arc*, dans le *Monge*, de Beaune, dont la maquette se trouve ici, le geste si particulier de la figure porte en soi toute sa signification Les figures, parfois lentes, souvent violentes de Rude ne restent jamais au repos: elles résument par une action de tout le corps, du regard seul ou d'un muscle dans le visage, tout le drame vrai d'une destinée. C'est la haute leçon par Rude puisée à la science des statuaires anciens, c'est elle qu'il a transmise à la dévotion fervente de ceux qui l'ont suivi.

La fièvre de véracité héroïque chez Barye ne fut pas moindre. Une collection rare de nombreux bronzes le fait voir diversement observateur réfléchi, enthousiaste des luttes primitives de la vie, de la beauté souple des corps d'animaux en mouvement, de tous les conflits où le pur héroïsme des instincts dénudés apparaît et triomphe. Nul n'a su comme lui agraffer des griffes d'acier aux

blessures de chairs encore palpitantes, faire boire à des mufles gloutons la chaleur du sang des victimes, se crisper la douleur d'une étreinte où l'on succombe, se tordre la férocité flamboyante ou les tourments de la douleur. Barye, que n'a-t-on pu le montrer aussi ! a été un sculpteur pacifique de belles formes humaines en vue de la décoration des architectures : les groupes qui sont au Louvre, sur la galerie de la cour du Carrousel, le beau fronton du pavillon Sully ne sont connus que de peu d'admirateurs : il faudrait les voir reproduits et placés mieux qu'en leur situation si difficile.

De Rude et de Barye à Carpeaux, peu de noms de sculpteurs valent si peu que ce soit qu'on s'y arrête : l'afféterie indolente de Pradier, sinon pour les plus petites statuettes familières : *Femme mettant ses bas, Femme enlevant sa chemise*, *Leda*, n'apporte aucun accent inentendu, et la célèbre *Sapho*, la *Phryné*, le *Fils de Niobé*, demeurent trop vacants d'une expression vigoureuse. La peur de la bosse, de la saillie, du creux, de tout ce qui souligne et authentique un mouvement, ces sculpteurs l'ont précisément, et ils atténuent, ils omettent en vue d'une grâce convenue le bosselage qui imprime à la matière sa vie.

Les animaliers gardent le même scrupule : Mène est un anecdotier de gazette ; Frémiet, sans goût, est à tout hasard brutal ; Cain parfois a d'heureuses réussites. Les sculpteurs qui taillent comme une enveloppe lisse où s'enferme le muscle dissimulé de leurs modèles demeurent neutres et stériles, quelque métier qu'ils puissent posséder : je ne sens de charme profond ni aux pittoresques puérilités de Paul Dubois, ni aux essais de Longepied, d'Etcheto ou d'Idrac ; à peine davantage aux figures précieuses de Dampt, aux bariolages et aux recherches sincères, en maintes rencontres curieuses, de Carriès, au *Fleuve* d'Injalbert si près des fleuves de Desjardins ou de Van Clève.

Mais Carpeaux plus que nul autre avant lui s'est souvenu que son modèle, l'homme, ne vaut qu'autant qu'il

vit. L'impétuosité pénétrante de son esprit plein de grâce lui a fait dresser la série la plus belle de portraits de femmes jeunes et d'enfants que jamais sculpteur ait modelés. Tout le monde divers, coquet, élégant, en cachette soucieux souvent, de la cour des Tuileries, de l'Opéra, aussi la famille au milieu de ce siècle, s'y reflète de point en point : il n'est rien de plus séduisant et, comme métier, de plus neuf et de plus sûr que le buste spirituel et bon de l'*impératrice Eugénie* ou, mieux encore, celui de Mlle *Eugénie Fiocre*, une fleur. Mais la Centennale nous offre surtout des effigies promptes et vivaces de quelques hommes : *Charles Garnier*, *Gérôme*, *Gounod*, l'*Homme à la guitare*, pour que l'on comprenne la spontanéité de chaque œuvre de Carpeaux et comme sa main, experte et nerveuse, allégeait en la touchant et enflammait la lourdeur inerte de la matière. Le *buste de Me Bauvois, notaire*, d'une allure pesante, allume une grande loyauté de bonne vie simple en ce visage ouvert, les yeux brillants, et qui se donne confiant à l'amitié. *La Frileuse*, *Eve tentée*, vives études de nu saisies dans le passage de poses momentanées curieusement plastiques et toujours d'une élégance prodigieuse; la *Jeune fille à la coquille*, le *Pêcheur Napolitain à la coquille*, se souvenant peut-être des recherches du même genre par Rude, gardent la personnalité de leurs fières lignes adoucies dont tous les creux accueillent la lumière. On sait la merveille de vigueur réfléchie qui ondule et palpite en les affres du groupe, aux Tuileries, d'*Ugolin et ses enfants*. Et ce portraitiste des frais visages jeunes seul pouvait réussir la statuette et le buste du *Prince impérial*, alors tout petit garçon. Enfin, placée sur la balustrade de la rotonde, le *Génie de la danse*, figure centrale du groupe à l'Opéra, s'enlève d'un mouvement fiévreux et aisé dont la grâce n'est comparable qu'à celle d'autres Carpeaux encore, et dans le groupe, par exemple, des trois figures enlacées qui sont si justement *les Grâces*.

Si Carpeaux, après l'enseignement ardent de Rude et

de Barye, est revenu à la même simplicité élégante du XVIIIe siècle, Rodin, qui le suit, plus viril et violent, surprend aux gestes des hommes toute la force occulte de leurs significations, accuse par les reliefs et les abîmes de la chair les contrastes dont l'ensemble harmonisé constitue une palpitation unanime seulement soumise à l'expression d'une pensée ou d'un même sentiment; il force la vie, et la suavité; il crée des êtres vivants. Par une figure debout, dont l'aplomb ne se trouve pas encore, déjetée, apparemment à peine sortie de la gangue du chaos, avant que les muscles et les nerfs aient pris leur fermeté définitive, impérieusement Rodin a représenté la *Création de l'homme;* on connaît, et dans ce merveilleux pavillon de l'Alma, on se rappelle où c'est, mieux que le couronnement d'une grande carrière individuelle, l'apothéose vraie d'un art, tels groupes et tels portraits retrouvés ici encore : les *Bustes de Dalou*, de *Jean Paul Laurens*, l'incomparable *Victor Hugo*, aussi *un des Bourgeois de Calais*, la *tête du saint Jean-Baptiste*, et cette statue typique, par sa stabilité où un orage musculaire se dissimule en l'apparence d'un repos, l'*Age d'airain*, toute cette fièvre qui anime le plâtre, la pierre et le bronze, cette grandeur éperdue de l'art et de la vie, cette merveille absolue de notre âge. Depuis Rodin, quel sculpteur est né, et quel peut-on songer à lui comparer? Rodin apparaît grand comme les plus grands des temps écoulés, comme l'homme de qui l'œuvre actuelle impose le plus nettement à l'esprit de ses contemporains l'idée orgueilleuse et vénérée du génie.

II. — Dessins, pastels, aquarelles

Un prestige de la couleur arrête à des salles de musées ou aux galeries de la présente exposition le passant hâtif; les pastels, les aquarelles encore brillent d'un attrait. Le simple dessin, nu, déconcerte et met en fuite; il faut trop interroger pour comprendre, rien n'y crie ou n'en saute qui saisisse comme par le bras. Mais l'amateur d'art, au contraire, s'y sent plus proche des motifs d'une émotion,

point transformés ou amplifiés par le travail conscient des volontés réfléchies; sa joie est plus raffinée, plus aiguë peut-être, il tient à découvert les secrets rouages d'une œuvre; il semble qu'il les démonte et les examine tour à tour.

Bien, pourtant, est-il vrai qu'il existe deux sortes de dessins, dont les uns constituent des œuvres aussi poussées, aussi complètes que les plus achevées peintures, et l'on en trouvera, si l'on veut, le type en les portraits à la mine de plomb d'Ingres ; les autres ne sont que des notes plus ou moins prises à la hâte, des croquis de mouvements, d'attitudes, tels morceaux happés au passage et fixés pour mémoire en vue d'une possible utilisation; tous les artistes ont ainsi dessiné, et quelques-uns n'ont guère dessiné autrement.

Du délicieux Clodion, par exemple, les *sanguines* n'existent assurément qu'en tant que projets hâtifs pour être réalisés par la sculpture. La confusion des traits qui se brouillent et s'enchevêtrent ont bien besoin de rehauts blancs pour que sortent de la plénitude du papier les masses en reliefs, mais il était suffisant que l'artiste les devinât et les vît. Bien des fois on a vu reproduite cette *tête* vigoureuse et luxurieuse *de Satyre*, à rapprocher de celle qu'a dessinée Michel-Ange.

Monnet est plus réservé et plus froid dans ce grand dessin d'allure allégorique : *le Triomphe de Napoléon*. Boichot s'ingénie à feindre la frise de quelque monument néo-grec en son étrange *Entrevue de Tilsitt*, divisée par le milieu entre deux groupes de personnages qui se suivent un à un: les projets de médailles par Chaudet, les dessins de Desrais, de Moitte, de Devosge, d'Hennequin, de Percier tiennent à la même tradition, comme s'y rattachent avec Doyen, Lethière et Vincent, David et son école. C'est le triomphe de la règle stricte et du devoir appliqué, fût-ce par des hommes d'un génie prodigieux, de l'imitation assidue, de la correction glaciale. Tous ces dessins certes restent parfaits, mais ils manquent trop d'un élan personnel. Malgré des efforts, Guérin demeure dans

la convention de la composition et de l'expression académiques; Girodet, avec un métier plus élégant, dessine ses contours de figurines élancées, comme en la jolie *Bacchanale* ou en la *Femme couchée sur une peau de panthère.*

Les grands dessinateurs de cette époque, quels sont-ils, encore? De minutieux ou d'allègres portraitistes, Gamelin, Ducreux, Isabey, Boilly surtout, avec ces effigies vivantes de Demarne et de Prud'hon; des paysagistes, Constantin, Swebach, Pillement, et cet étrange Meynier dont on croirait, pour son *Passage du Saint-Bernard*, qu'il a étudié les Japonais et connu le Fusiyama; les anecdotiers, plus spontanés, dont le sourire amuse, comme Carle Vernet, comme Boilly, et comme, très inattendu ici, le sculpteur Bosio, dont *le Loto* fait présager Henri Monnier. Le grand dessinateur de l'époque, c'est Prud'hon, et ici, comme tel, il est incomparablement représenté. Quelqu'un de puissant a seul su modeler ces *académies* d'hommes, musculeuses et simples, transcriptions poussées d'attitudes vraies, figures neuves et sûres. Les *études pour la Famille Malheureuse* sont délicieusement émouvantes, et les allégories drapées et hautaines, comme on les connaît, restent souples suavement; et quel charme d'action énergique en l'innocent combat voluptueux de *Daphnis et Chloé*, dessiné, hâtivement, à la plume.

Le dessin de Prud'hon a influencé, sans parler de Mlle Mayer, le dessin de tous ceux qui, même s'inspirant des leçons de David, ont une tendance, si petite soit-elle, à se libérer, à se consulter, à se trouver : voici un projet non exécuté de Rude pour la décoration de l'Arc de Triomphe de l'Etoile, des figures par David d'Angers, par Pradier, surtout voici une série de croquis, on dirait, bousculés, à la recherche tâtonnante de l'expression ou du moment vrai, de fiévreuses études pour ses tableaux par Géricault. Puis ce sont Granet, une onctueuse *scène d'intérieur, travail sous la lampe*, lavis rehaussé de blanc par Gué, une *sépia* sentimentale de Charlet,

des caricatures (Rowlandson n'est pas loin), des croquis d'Orient, prompts et soignés, des idées de tableaux par Delacroix; des paysages par Decamps, par Horace Vernet, par Michel. Tout ce qui vaut, là, est surtout l'angoisse d'une recherche, une fixation d'objet avant que son apparence ait disparu, une étude pour n'être point montrée et pour s'en servir comme des éléments d'un répertoire.

Ingres dessine et se satisfait du dessin. Un contour à la mine de plomb, continu, fondu, précis et souple, de sobres hachures d'ombre, rien de plus, c'est net et complet, un portrait de femme selon ses ressemblances familières de traits, de caractère et d'attitude, quelque chose de parfait, de propre, de pénétrant, de fini, un portrait. Des accessoires existent, là un piano, à un mur qui n'est pas figuré sinon par la blancheur même du papier, un tableau ou une glace ovale, nulle atmosphère : n'importe ! l'ajustement, le visage et l'esprit, la vie du sujet, son portrait. Et que ce soit, à Rome, dès 1810, *madame Granger*, plus tard *une princesse* (on suppose) *de la famille Bonaparte*, la superbe vieille *madame Hennet*, assise dans son fauteuil, *madame Ingres*, *madame Gounod*, l'admirable *Lady Lytton* ou des groupes, *famille Starnati* (1818) ou *famille Gatteaux* (1850), toujours, partout, il n'y a à reprendre rien en l'œuvre, et rien à y ajouter : le tableau est parfait. Lorsqu'il revient à des compositions imaginées, Ingres retrouve, en cette *Amazone blessée*, en ce *roi Midas*, en ce *dessin pour l'Apothéose d'Homère* (moins déplaisant que la peinture), le ridicule volontairement outré de sa manière conventionnelle et l'on craint même que la rigueur de son faire y chancelle.

Heim, à son exemple, donne une série heureuse de portraits contemporains à la mine de plomb; les meilleurs, ici, sont les portraits du duc d'Orléans, de Baour-Lormian, de Scribe jeune et de Mme Adélaïde.

Ce dessin impeccable et séduisant, imposé par Ingres, disparaît, sauf l'unique exception de Heim, après lui. A

sa suite, faut-il citer le cortège des Scheffer, des Delaroche, des Cogniet, des Signol, des Amaury Duval, des Flandrin; puis, la décrépitude, le néant, à quoi bon citer des noms? à peine troublé par les recherches plus sincères de Delaunay, de Cals, d'Hébert, d'Henner, de Trutat, principalement de Ricard et de Chassériau.

Au contraire, les dessinateurs rapides des mœurs populaires ou mondaines, les petits dessinateurs qui se souviennent d'ancêtres au siècle passé, les illustrateurs poétiques ou satiriques alors grandissent, prennent la première place, imposent leur manière plus impromptue. La race des Moreau et des Saint-Aubin se prolonge par Boilly et Carle Vernet, se militarise en ces temps d'enthousiasme bonapartiste par Charlet et par le fin Raffet (ses précises *vignettes pour les douze journées de la Révolution !*), se fait mondaine et narquoise par Devéria, Eugène Lami et Tony Johannot, frondeuse par Gavarni, moqueuse par Grandville, ricaneuse par Henri Monnier, terrifiante et tragique par Daumier. A côté de ce géant, quelques autres restent louables, Graillon, Marlet, Andrieu, Constantin Guys (insuffisant à la Centennale), et plus tard, descendants affaiblis, Bida, Giraud, Bonhommé, Forain, Renouard, si je situe à part l'implacable, le rigoureux, le grand Degas.

Quoi, de plus? le dessin serré de miniature qui fit la gloire de Meissonier, le dessin rude du graveur Gaillard, la science haute et énergique de Puvis de Chavannes, le charme de Renoir, le rêve lointain et assidu d'Odilon Redon, les berçantes visions de Fantin-Latour; la précision plastique de Carpeaux, les paysagistes.

Par le plus délicat, le plus souple, le plus songeur, la série commence; c'est Corot, toute la fraîcheur vague de ses peintures persiste dans l'ondoiement que figurent son fusain et sa mine de plomb; il y a de l'air incertain, une flottaison molle de l'atmosphère. Daubigny, Dupré, Français ont beaucoup appris à sa manière et ne l'égalent pas, encore que du premier les *Bords de l'Oise* soient bien séduisants; Rousseau triomphe avec un pay-

sage d'arbres délicieusement vernal, et surtout cette *forêt pendant l'orage*, grand paysage aux trois crayons, montrant sous un ciel bousculé que la foudre crève et traverse la peur des herbes sèches et des frondaisons dans l'échevèlement tragique des nuages et du vent. Millet et son fusain de la *Femme nue*, surtout cette *Lavandière* (crayon noir); Courbet et ces deux *têtes d'étude* puissantes *pour les Demoiselles des bords de la Seine;* Legros, son *Incendie*, son *Manège*, son aquarelle prodigieuse et émouvante, *Rocher avec un calvaire ;* noms et œuvres qui hantent le souvenir jusqu'où le visite d'une moindre fougue et plus de correction le paysage habile et un peu froid de Cazin; *Corbeil*, avec ses reflets de maisons dans l'Essonne, est pourtant d'une amusante venue.

§

Le pastel de Rosalba, plutôt que celui de La Tour, survit en le pastel charmant de Hoin. Parfois même sa mièvrerie s'anémie à l'excès et l'harmonie de ses crayons frêles se fane et disparaît. Mais à des portraits d'hommes d'un dessin serré, à ces *trois têtes de jeunes femmes dans un cadre*, dessins simplement rehaussés, une grâce plus vivace tendrement sourit.

La *Clytie* de Hesse, les *Divinités du Torrent* de Ferogio marquent jusqu'à Millet la survivance languissante du pastel. Millet remit en honneur la fleur du procédé, et il y a quelque surprise à voir un homme épris de vigueur et des grandes attitudes de la révolte calme user d'un sortilège aussi délicat avec une légèreté de métier si sûre qu'il semble, réellement, que, de son œuvre, ce soient les pastels la part la mieux réussie et qui doive survivre. Là, Millet, forcé par les matériaux même, se fiait moins à l'emphase de l'idée à exprimer, il se souciait plus de dessin et d'harmonie des couleurs, il en liait mieux les éléments disparates ou contrastés, il obtenait, avec une recherche plus assidue, des effets plus certains d'autant qu'ils sont plus simples. Le pastel de Troyon ne dépasse pas sa peinture; celui de Bracquemond, solide,

demeure sourd, comme celui de Dagnan-Bouveret et celui, si fiévreusement dessiné, de Méryon, et celui, un peu lourd, de M. Hermann Paul.

Chéret, plus brillant, flambe bref à un mur sans prétendre à plus durables prestiges; Manet évoque une delicieuse *Parisienne*, bijou harmonisé de noirs profonds, de rose joli que teinte à peine du bleu; mais le maître absolu qui fait du pastel un métier aussi abondant en ressources, aussi solide que la peinture est, avec cet âpre dessin orgueilleux, têtu, impitoyable, Degas : le parfum est aux danseuses roses, à la danseuse sur la scène, de lumières et d'éclat, plus assombri en cette *famille Mante* et d'une vigueur déjà maladive en *la Repasseuse*. C'est, par lui, l'aboutissement du pastel ou une ère nouvelle ouverte : que faire qui ne soit par une telle maîtrise déjoué ni surpassé ?

§

La ressource mineure vraie du siècle réside en l'aquarelle. Noter ici les noms, serait faire un catalogue presque complet. Carle Vernet, Boilly, Thomire s'il dessine un motif neuf de candélabre, Gros, Isabey, Schnetz et Bodinier, Robert Fleury, Johannot et Raffet, Nanteuil, Dupré, Cicéri, tous, venus de tous les arts, Viollet-le-Duc, Guys, Jacquemart, et Laurens et Français, de Neuville, Berthe Morisot, Forain emploient, avec un charme divers, le procédé. Je m'arrête à des noms les principaux.

Delacroix comme en toute matière qu'il ait touché est admirable. Une *Place à Séville* sans doute reste un lavis tout juste teinté, une sorte délicate et précieuse de lavis d'architecte ; *la Lettre* d'un coloris plus exalté, *le Cheval* d'encolure ramassée et robuste, avec des coulées, parmi les blancs, gris et noirs, de larges bleus et de rouges qui chantent, l'*Arabe dans un ravin*, surtout les études passionnées des mouvements chez les félins, dans ces *Tigres* et ces *Lions* en marche ou, voluptueux, au repos. Au reste, à ce moment les animaliers aquarellistes sont

nombreux. Saint Marcel Cabin nous montre des loups, des tigres étendus ou courants, des lions couchés et principalement cet admirable *lion en marche*, de si puissante démarche, encore que pesant » un peu, hautaine aux jeux sur sa peau des lumières et des ombres épaissies. Le plus extraordinaire, le plus complet de ces animaliers c'est le grand sculpteur Barye. Il ne se contente plus de noter au passage un geste de félin, un saut brusque, une détente d'acier des muscles. Par une imagination fervente et zélée, par une préoccupation constante d'eux, Barye, parisien exclusif, en ses bronzes connus, en ces aquarelles admirables plus que nul autre a donné le frisson du désert, de la jungle, et de leurs fauves habitants. Il a vécu dans la ménagerie du Jardin des Plantes, et, par le rêve, le désir, aux solitudes âpres du monde. Il a deviné, construit la forêt sauvage, la montagne ténébreuse, il a reconstitué les scènes héroïques ou familières de la vie des grands animaux. L'affût, la course, la lutte, le carnage et la curée s'expriment dans son œuvre avec une grandeur tragique, sans emphase et sans vaine forfanterie, ils apparaissent des soucis, des labeurs instinctifs et naturels à des héros inconscients ; de même la lassitude les prend, la volupté d'un moment, de lâches attitudes. Je ne sais de luxure paresseuse plus absorbante que celle de ce *tigre renversé*, les pattes ramenées au ventre, et la queue, détendue en de nerveuses impatiences, battant l'air d'un coup brutal. Et tous ces paysages sombres et hauts, ces montagnes obscurément assises sous l'épaisseur du ciel, ces arbres où d'une étreinte totale les serpents gras s'enroulent, tout le décor à des scènes de grandeur primitive, l'effarement des premières solitudes, le besoin, le désir et la faim, tout le poème nécessaire de la vie.

Une humeur plus facile dérive jusqu'en une horreur tragique bientôt aussi grande. Le sourire de Lami, la grâce parfois gaîment médisante de Gavarni, les intentions méchantes de Monnier, tout se fond, s'amplifie sous la main rude de Daumier qui met à nu dans

l'homme social, comme Barye dénonce chez les fauves, l'antique tradition de cruauté et d'égoïsme, ici seulement complétée d'hypocrisie. Comme Barye, Daumier s'effare d'angoisse et brûle d'une bonté héroïque. Il lutte contre la contrainte du préjugé maudit qui entrave aux mensonges de la société les instincts meilleurs, il crie son âme et la grandeur possible de la vie; il ne raille jamais, il montre l'homme à découvert pour qu'il se voie, se pleure, se confesse à soi-même, et que, s'étant retrouvé, il s'exalte. Conflits et contrastes, la vie se terrifiera d'être la jouissance fossile où de pustuleux labeurs corrompent, en marais, la surface des heures : de grands coups d'ailes, on respire là-haut l'air enivre, ouvrons à la vie tout l'espace. Et Daumier, plastique, multiplie à coups pressés les traits qui tirent de son papier le neant des êtres ignobles; il leur insuffle une existence, son pinceau en fait le tour, il les évoque et les construit, il a une manière à lui d'imposer à des surfaces planes l'illusion de ronde-bosse, il modèle, il sculpte le papier et la toile.

A côté de lui, des artistes amoureux de grandes lumières se sont servis de l'aquarelle pour y allumer leurs rêves d'extase; Hervier est un paysagiste moins ardent que Ravier enflammé de tous les prestiges des couchants splendides. Gustave Moreau transfère de hiératiques songeries en l'embrasement de ses couleurs; *le Bon Samaritain* est une de ses œuvres les plus franches et les mieux orfèvries. D'Henri Regnault une fine, délicieuse aquarelle : la *Femme en noir* vue de dos.

III. — Gravure, Lithographie

La recherche de la reproduction des œuvres d'art avant qu'on eût inventé et amélioré la photographie se satisfait des divers procédés de la gravure, bois, burin, eau-forte et de leurs dérivés, et s'attache même à la diffusion de la lithographie. Des épreuves de remarquable fidélité ont été, maintes fois, obtenues par les graveurs et l'on sait, pour ne parler que des récentes années, la

magnificence absolue des eaux-fortes tirées par M. Bracquemond de l'œuvre de Gustave Moreau. Mais un tel succès demeure rare, à présent des artistes habiles ne le poursuivent guères, les procédés mécaniques s'y substituent et l'on se méfie, non sans raison, des interprétations intermédiaires.

Seuls les graveurs originaux conservent toute vogue et un prestige. Le bois, longtemps délaissé, a retrouvé un peu de sa faveur ancienne; MM. Pannemaker, Jahyer, Clément Bellenger, Beltrand, Lepère et Léveillé en usent avec un bonheur divers, et souvent pour des compositions personnelles. Le burin disparaît malgré la factice vie que tentent de lui insuffler la chalcographie du Louvre ou des sociétés d'amateurs; mais l'eau-forte n'a jamais vieilli.

La série s'en distribue, à la Centennale, de Duplessi-Bertaux par Barye à l'art du milieu du siècle. Corot s'en sert pour traduire son paysage vaporeux, et, à sa suite, Cabat, Hervier, Théodore Rousseau, Daubigny. Delacroix s'en sert ainsi que du vernis mou. Decamps de même, les Johannot, Lami; Raffet y excelle, puis Millet qui l'amplifie, Chifflart, Lalanne et Carpeaux. Mais l'aquafortiste suprême n'ignorant rien des ressources de son métier, dont il tire des effets d'une sûreté profonde et inattendue, c'est, dans ces vues émotionnantes et splendides de Paris, Charles Meryon. Plus tard viennent Lewis Brown avec ses gravures en couleur, Besnard, Butin, Manet, Guérard chercheur très aisé, Bracquemond (le portrait d'Edmond de Goncourt), Gaillard, Buhot, Gœneutte.

Mais dès l'aube du siècle, la joie des artistes fut d'innover, de tenter, de perfectionner la lithographie encore à peine découverte. Le procédé émerveille certains anciens, Boilly, Demarne, Girodet, avec quelque ferveur, Gros, Isabey. Je trouve ici de Prud'hon une délicieuse épreuve de *l'Enfant au chien* bien de sa touche grasse, lumineuse, pleine de verve. Le duc de Montpensier, dès 1806, fixe les traits de madame Adélaïde, Géricault

fougueux s'exalte dans cet âpre *Retour de Russie* et dans ces *Boxeurs*, il se fait plus tendrement sentimental dans *Pity the sorrows of a poor man — whose trembling limbs have born him to your door*. Delacroix, prodigue, caricaturise (dans sa *Consultation*), précise des croquis orientaux ou de mœurs animales, rêve une illustration de Faust et de Hamlet. De Hamlet précisément on nous montre deux pierres originales et je ne sais rien de comparable en saisissement tragique et en beauté à cette splendide scène de la Terrasse, telle qu'il l'a comprise et dessinée. Ces profonds contrastes de noir et de blanc,quoi de plus puissant et de plus coloré ?

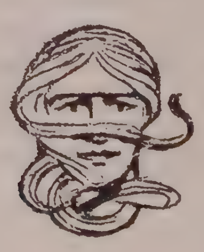
Les Charlet sans nombre, les Raffet, plus rapides et légèrement égratignés, bien connus (de l'un : *Le Voilà ! Au maréchal Brune, le Convoi*, que sais-je ! — de l'autre : *le Défilé nocturne, la Revue du 29 août 1830*, etc...) supposent en eux de raffinés lithographes, patients et obstinés autant que passionnés, s'ils ont la fougue moins ample que Daumier et une puissance d'emportement bien moindre. Il y a ici la *rue Transnonain*, le *Royer Collard, Enfoncé, Lafayette !* quelques autres pièces tragiques ou méprisantes ; il y a d'adorables Devéria et des Gavarni exquis; des portraits par Gigoux, des Bresdin (dit Chien-Caillou), des Bracquemond, des Chéret, des Doré. Il y a une vaporeuse figure de femme par Felon, qui rivalise pour l'élégance avec la *Vénus* de Chassériau, et pour la tendresse vaporeuse avec les plus délicates compositions : *Sara la Baigneuse, Solitude* (*Schumann*) de Fantin-Latour. *La Barricade* de Manet et son *portrait de Berthe Morisot* conservent les qualités d'un dessin natif à la plume, seulement, dirait-on, d'une matière un peu séchée. Qui enfin a rêvé de plus puissants contrastes de tons,de plus suaves blancs, des noirs plus caverneux que, dans l'*Hommage à Goya*, dans le tremblant et pur *Profil de Lumière*, dans l'album *à Gustave Flaubert*, M. Odilon Redon ?

La lithographie reste le jeu des plus délicats esprits, le

métier en est inépuisable et fécond, c'est un langage, encore balbutiant, qui chante déjà harmonieux et ouvre à l'intelligence ravie les abîmes d'un rêve inexploré.

Et, à présent, au jour prochain où se disperseront de nouveau tant de merveilles,un instant accumulées, vers les trésors ignorés des musées de la province ou des collections privées, une joie féconde tressaillera en l'esprit grandi de quiconque a su voir. Une féerie de souvenirs paisibles illustrera le regret toujours présent de ce moment incomparable des quelques mois que nous aurons vécus. Une tristesse de ne pouvoir y revenir, un orgueil heureux de l'avoir connu. La conscience nouvelle de la grandeur traditionnelle de l'art, de la splendeur de ses transformations, de son importance universelle. L'homme a transcrit le cri de sa passion, de ses souffrances, de ses désirs : il est là, tout entier,agrandi, multiplié ! De siècle en siècle, sa destinée, angoissée ou vibrante de ses enthousiasmes, s'est propagée dans ce survivant témoignage de désastres et de triomphes. Des moments aveulis et nuls se tairaient, mais il n'y a obscurément quelques consciences qui veillent, gémissent et appellent, et perpétuent tous les réveils possibles. Dans ce siècle la marche unanime a été constante ; l'art, courtisan ou épique au début, s'universalise par l'amour pathétique dont les hommes se sentent envahir, il prépare et solennellement certifie à la race vivante les lendemains sûrs de belle fraternité.

ANDRÉ FONTAINAS.



TOURMENTE D'OR

(*Suite* [1])

—

III

Chez Flamel, il y avait un peu de vie insoumise aux us vulgaires et pour ce, avait-il acquis dans Chrysal une renommée spéciale, celle de l'homme qui ne veut de l'or que les satisfactions auxquelles nul autre ne songe.

Et il était étrange, ce blasé ardent, à l'âme rongée de concupiscences exquises, expert et par destin constamment inassouvi d'infinies délicatesses voluptueuses pressenties et non trouvées. Délié, souple, esthète, avec de merveilleuses facultés pour accaparer les jouissances les plus ténues, les plus subtilement éparses dans les souffles du hasard, il en restait en plein Chrysal à un statu quo doré du crépuscule prolongé de juvéniles espoirs, tout en se gardant bien d'avouer, par crainte des sarcasmes, cette propension puissante à une virginité à reprendre.

Nul n'eût pu s'intituler son ami : il n'avait que des compagnons de plaisir, des convives pour ses fêtes luxueuses. Et ceux-ci le trouvaient fort à leur goût, pour ses largesses d'abord, et puis pour ses doctrines que ne pouvant analyser ils estimaient purement négatives. Comme eux en effet il profes-

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 127.

sait le dédain le plus profond pour les lois et les conventions humaines, et le respect presque religieux du fait, mais cela, en vertu des causes tout à fait en dehors de leur compréhension. Ils ne soupçonnaient pas ce qu'il y avait en lui de convictions rares, mais positives et érigées en culte.

Ce soir-là, comme c'en était l'usage à chaque occasion, tous les riches oisifs de Chrysal avaient répondu à son invitation et avec eux toutes les plus cotées des femmes galantes de l'île. Toutes avaient pour André Flamel une amitié un peu tendre : en premier lieu à cause de sa fine et très nerveuse beauté, et ensuite en raison des égards spontanés, délicieusement sensuels ou courtoisement énamourés avec lesquels il les traitait. Toutes avaient passé dans ses bras des nuits ou des siestes de mièvre insomnie et de satisfactions non banales, après lesquelles elles sortaient de chez lui comblées de présents, mais emportant aussi, en l'âme, un regret dont un peu de recueillement eût pu faire une passion. Mais de maîtresse, il n'en avait pas plus que d'ami.

Assis au centre de la vaste table en hémicycle, dressée dans le patio couvert d'un velum de soie mauve et autour de laquelle tourbillonnait le vol odorant des éventails, il présidait au repas qu'il offrait. A côté de lui, Maud, qui pour la première fois venait de franchir le seuil de sa villa, occupait la place d'honneur. Flamel voulait-il donc, en faveur de cette féerique blonde, aux yeux d'un noir de velours, au profil de vierge, aux contours aristocratiquement sobres, renoncer à son vagabondage d'amour? Tous le pensaient, d'autant plus qu'il était ce soir un peu silencieux, ne parlant guère qu'à elle, au lieu de mener, comme d'habitude, les

conversations de paradoxe en paradoxe, jusqu'aux limites suprêmes de la verve la plus véhémente. Maud, aussi, s'isolait avec lui du reste de la chambrée, ne prodiguant qu'à lui ses paroles modulées d'une douce voix de contralto, au timbre un peu bas, un peu voilé et même brisé parfois d'excessive nervosité.

Le leader de la soirée, pour cette fois, était Darnston qui, à travers le prisme des vins capiteux de Flamel, revoyait l'incident de la veille, au champ de Foire, sous un jour étonnamment joyeux. Il entraînait avec lui Flipman, Van Farth, Delburoff et tout le clan des brasseurs d'affaires et des manieurs d'argent. Mazzari venait de lui apprendre le nom de Sombrow et de lui expliquer qui il était.

— Et vous prenez cela au sérieux ? disait-il au journaliste, mais, mon cher, nous prêchons d'exemple, nous. Je comprends parfaitement que tous ces pauvres diables veuillent leur part du gâteau, de même que je comprends encore mieux que nous tenions à le garder tout entier. Il n'a qu'une chose à leur dire, votre Lombroso, c'est de nous imiter, mais pas ici ; qu'ils retournent en Europe, dans notre terrain d'opérations premières. Il y a encore à glaner là : ils n'ont qu'à y aller faire valoir leurs réclamations — qui ne perdront rien de leur justesse en changeant de décor — et jouer la baisse. Elle viendra, la baisse et si bien, croyez-m'en, que tout le monde pourra s'inscrire sur les Grands Livres des dettes publiques. Ah ! non ! mais me voyez-vous en train d'entretenir une République, je vous demande si je suis né pour cela ? J'ai déjà Cœlia et cela me suffit.

Coelia, en entendant son amant parler d'elle, leva la tête et esquissa un sourire d'indifférence.

Comme à la fin de la soirée de la veille, elle avait l'air grave, un peu même égaré de rêve.

C'est que de tous ceux auxquels ou pour qui Sombrow avait parlé, elle seule avait peut-être, certainement plus que tout autre, senti fermenter en elle un trouble inattendu et non exempt d'un certain charme.

L'impitoyable évocation de la vraie, de la grande misère éclatant au milieu de l'habituel raout de Chrysal, avait en elle réveillé le souvenir de paroles plus âpres, et de voix plus rauques, geignant ou clamant les mêmes plaintes, et qu'elle avait entendues dans son morne home de jadis, là-bas à des milliers de lieues. Elle s'était rappelé les plaintes de son père et de ses frères, lorsqu'ils remontaient de la mine, les jours de paye, rapportant à la mère hâve et flétrie par les labeurs quotidiens et les parturitions annuelles, juste de quoi amortir les dettes des semaines précédentes. Elle-même, en ce temps-là, n'était qu'une petite hiercheuse, toute noire de la poussière de la houille, mais que les garçons suivaient déjà, pour ses jolis yeux veloutés, pailletés de rayons d'or, et aussi pour la perversité précoce qui la faisait frémir d'aise d'être vue à demi-nue, sous la clarté jaune des lampes, ironiques étoiles de la nuit du « fond ». Elle s'était revue ainsi, puis chanteuse de concerts *à rondes*, puis entretenue par des bourgeois libidineux, et enfin reine triomphante des restaurants de nuit où s'ébroue la finance louche. C'est parvenue à cette étape qu'elle avait rencontré Darnston, ravi de trouver chez elle, en même temps que tant de jeunesse et de beauté, cette absolue docilité aux séniles désirs que lui avaient apprise les commerçants posés et les bureaucrates tranquilles dont elle avait

reçu ses premiers louis. Elle n'était pas non plus restée étrangère à la mâle et sérieuse beauté de l'orateur.

Chez cette créature repue de volupté naissait un sentiment nouveau qui l'agitait profondément : elle aimait, non pas à la façon des héroïnes du cycle d'Arthur, bien entendu — il y avait même dans cette passion subite une forte dose de sensualité, de cette sensualité maternelle et féline qui agite et ravit les plus basses catins auprès de leur amant de cœur, et les fait s'offrir à lui avec des raffinements de débauche dont elles lui font savourer les gourmandises en femmes d'expérience — mais de cette façon elle aimait si entièrement, cependant, qu'elle éprouvait un soulagement, un naïf contentement d'elle-même d'en être arrivée là.

Darnston, lui, ne s'était encore pas aperçu de ce changement d'attitude. Probablement d'ailleurs, dans la nuit qui s'était écoulée, Cœlia, avec l'inconscience caractéristique des prostituées, s'était scrupuleusement acquittée de sa tâche d'esclave volontaire et généreusement salariée.

Si Cœlia s'enveloppait ainsi de gravité songeuse, ses compagnes, les autres filles comme elle, étaient bien du moins dans la note de l'heure présente. Marion, la sculpturale courtisane, mince et musclée en qui saillaient des robustesses de statue de la Renaissance italienne emmi des grâces tanagréennes, Marion exultait et avec des rires perlés, exacerbés, illuminés de ses dents laiteuses, chatoyants du satin pourpre de ses lèvres, contait mille inepties graveleuses en lesquelles s'évoquaient des réminiscences de tous ses clients, et le fonds de libidinosité éhontée qui était le sien propre. Auprès d'elle son amant Tiburce, l'artiste universel, exalté et

probe qui n'avait qu'un credo : peindre comme Raphaël, sculpter comme Michel-Ange et composer des hymnes comme Cimarosa, la contemplait, détaillait chacune de ses attitudes et jouissait du développement incessant de son modèle. Mazzari l'avait présenté à Vermal, et tous trois, maintenant, causaient art et esthétique.

— Je m'étonne, lui disait Vermal, que vous soyez venu ici, dans ce monde de gens ultra-pratiques et si férocement positifs.

— Aussi n'était-ce pas eux que je venais voir, répondit le peintre, mais simplement le décor dans lequel ils se meuvent. A tout prendre, cette intensité de vie européenne modifiée par le climat et le paysage pouvait bien être considérée comme une source de conceptions. Il y a ici un franc réveil de vie païenne : une néo-Byzance s'y est fondée et cela valait la peine d'être observé. C'est donc dans ce but que mon vieux maître Darvan, et moi, avons fait le voyage. Mais, lui, vous ne le verrez jamais nulle part où le bruit troublerait la majesté de ses pensées. Car lui... (et, ceci, Tiburce l'ajouta avec un soupir) il a une inébranlable conscience et une volonté quasi divine. Moi, j'ai du moins trouvé à Chrysal un modèle parfait, Marion ; je viens d'achever d'après elle quelque chose que moi, qui ne suis pas dupe de mes faiblesses, je crois être un chef-d'œuvre : une grande toile que j'ai nommée Vénus Astarté. Le nom est poncif, mais qu'importe puisque la chose est belle. Dès que j'arriverai à rompre l'habitude artistique aussi bien que sensuelle qui m'attache à elle, je retournerai en Europe. Car ici, comme vous le dites, je ne jouirais guère de ma réussite.

Tandis qu'il parlait, Vermal cherchait à se

l'expliquer et en tenant compte de ses yeux immenses, élargis encore de rèves et de désirs, de sa voix un peu rauque d'émotions contenues, il se demandait si se romprait aussi facilement ce lien que l'autre appelait une habitude.

Le champagne coulait maintenant dans les coupes cristallines, avec des reflets de gemmes limpides, rutilant sous la clarté des lampes bleuâtres enveloppées de ramures fines et de fleurs. Des laquais, sur les mosaïques de la salle, épandaient des jonchées de roses et de lys, tandis que les pankhas, doublés de sachets de peau d'Espagne et de corylopsis, élargissaient leur vol parfumé, au travers duquel surgissaient les odeurs poignantes des gorges et des chevelures féminines.

Comme venait de le dire Tiburce, on se trouvait bien là dans un coin restauré d'antique capitale de plaisir, aux apadanas somptueuses, aux temples retentissants d'iacchogogies triomphantes. Tous, même les moins sensibles, sentaient la vérité de ce rapprochement et ce fut Malaréano qui le formula :

— Si, dit-il, on avait à refaire le Sardanapale de Byron sur un thème moderne,ne vous semble-t-il pas que nous trouverions, ici même, la mise en scène voulue du dernier acte : Sardanapale vaincu (l'ennemi serait la ruine par un krach quelconque), avant de se faire sauter, noierait ainsi ses regrets de splendeurs dans un raout de brillante compagnie.

André, qui causait à Maud, entendit, et subitement assombri, répondit :

— Vous prophétisez, Malaréano.

—Dieu m'en garde,reprit ce dernier,rien de personnel dans ma divagation, comme vous le pensez.

— Si, si, fit Flamel plus nerveux, vous avez rai-

son, vous prophétisez, je vous le dis,— et se tournant vers le fond de l'atrium, il ajouta :

— Allons, un peu de musique, s'il vous plaît.

Un orchestre entama le brindisi de la Traviata.

Et, lui, reprit son entretien avec Maud.

Celle-ci, sur un ton de reproche câlin, l'interrogea :

— Pourquoi avez-vous eu l'air si macabre, tout à l'heure?

— Pardonnez-moi, répondit-il, d'avoir pu froncer les sourcils à votre côté, mais ce fâcheux qui parlait de regrets, de suicide, juste en ce moment... Des regrets (et ce disant il semblait parler pour lui seul), des regrets je me demande en quoi ils peuvent consister et ce à quoi l'on peut bien s'attacher dans ce vide. Et cependant moi-même maintenant, maintenant seulement je n'en serais peut-être pas exempt.

— Oh! mais dites-moi, interrompit Maud, votre style de rébus, vos phrases entrecoupées me donnent fort à penser. Quelle est donc la magie évocatrice de vos rêves d'antan?

— Je puis bien vous le dire, mais vous rirez, répliqua André. Car bien que je vous voie aujourd'hui pour la première fois, du moment que vous venez chez moi, vous devez, comme tous ceux qui y sont, rire de tout ce qui n'est pas risible. Et n'allez pas vous froisser. Je n'ai pas de dédain, je n'ai même qu'une sorte de respect pour toutes celles qui viennent ici. Donc, mon regret, mon hypothétique regret... ce serait vous... et je ne madrigaliserai pas, n'ayez crainte. J'ai, en tout temps, assez horreur de la banalité, pour ne pas commettre une fadaise aujourd'hui. Ce que je regretterais, ce que je regrette en vous, c'est le meilleur de ma vie que

je n'ai pas eu... si nous nous étions connus plus tôt nous aurions bien trouvé l'un dans l'autre de quoi nous rendre l'existence aussi adorable qu'elle nous a été insipide.

La musique à cet instant reprit dans un rinforzando final le motif du brindisi.

André eut un mouvement d'impatience nerveuse.

— Oh! cette musique, fit-il, on dirait qu'ils ont choisi exprès ce chœur navrant. Ne sentez-vous pas quel immense ennui, quelle indicible fatigue pèse sur ces mesures dont les paroles seules sont joyeuses?

— Je vous écoutais, fit Maud,et n'entendais pas la musique. Vous étiez en train de me dire, il me semble que vous m'aimiez.

— Oui, mais je me suis retenu à temps, j'ai craint votre sourire.

— Et vous avez eu tort, car je n'aurais guère pensé à railler. Cela m'aurait même fait plaisir... Mais en somme il vaut mieux ainsi...car votre pauvre amour où serait-il niché ?

Elle dit ces derniers mots en élevant la voix si bien que les conversations particulières cessèrent et que tout le monde se prit à l'écouter. Mais sans y prendre garde elle continua, s'adressant à Flamel seul:

— Vous ne me connaissiez pas et lorsque vous m'avez envoyé votre invitation en ma qualité de nouvelle étoile de la grande noce, vous ne saviez pas qui vous appeliez sous votre toit. Moi, la fille qu'on invite avec la certitude qu'elle viendra, vous ne vous figurez pas qu'il y a quelques mois à peine j'étais la vierge légendaire des contes de fée. Rien n'y manquait, le vieux castel calme comme un cloître, et mon père, doux et vénérable comme un

aïeul dont je sentais à peine la garde tutélaire. Mon père est mort ! C'est moi qui l'ai tué de douleur. Le castel est vendu:il me fallait des équipages; de tout cet Eden de ma jeunesse il ne reste plus rien que des cendres ardentes... Un jour, une folie m'a prise, mes sens s'éveillaient et, du coup, mon imagination franchit les limites les plus reculées de la débauche : sans transition, de Gretchen, je devins Messaline. Hallucinée de rêves fous, je quittais la maison pour aller me livrer. D'instinct je choisissais ceux qui, sans scrupules, ne reculeraient pas devant ma jeunesse. Et puis, ensuite, je me suis fait payer, pour mieux savourer la honte... Oh ! ces premiers jours d'orgie malsaine... comme je faiblissais sous l'accablante émotion de ma chair offerte ou vendue, toujours meurtrie. Comme je jouissais profondément de la satisfaction de mes besoins d'ignominie et comme je me suis ruée à toutes les pollutions. Maintenant cette rage tombe un peu, mais je ne veux pas qu'elle cesse, car alors...

Et elle termina sa pensée en un équivoque sourire triste, en un abaissement recueilli de ses paupières.

Jamais Chrysal n'avait entendu déclaration de semblable envergure, ni de ce souffle fatal. Aussi les assistants restèrent-ils un instant plongés dans un silence soucieux.

Le premier Van Farth le rompit :

— Très intéressant, ma parole, dit-il.

— Ce n'est pas à vous que ma confession s'adressait, reprit Maud, mais cependant ne vous privez pas de la ramasser si cela peut vous faire plaisir. Vous aimez tant, vous autres, à vous traîner dans tout ce que sent la femme.

— Vous êtes cruelle, dit Flamel, cruelle pour vous-même et pour les autres. Pour mon compte, en ces sortes de question, je ne vois que l'excellence abolie des anciens cultes, que la mise en lumière de cette nécessité : la soumission au fait et aux lois de l'être. La beauté qui se livre est la plus grande charité qui soit sur la terre. Voilà : l'homme, pauvre être, avec ses instincts dont il a disjoint le faisceau, cherche partout des satisfactions éparses ; quand il en trouve une, l'autre manque ; mais que sur le calvaire de son âme inquiète, angoissée, il trouve la beauté féminine et le voilà repu, comblé, si parfaitement heureux que la mort immédiate devrait suivre. Le besoin des belles formes, la soif de ses sens s'étanchent pleinement dans l'engourdissement des parfums charnels, dans l'étreinte des bras énervés, dans le contact des lèvres humides. Que Timon charge Phryné d'imprécations monstrueuses, c'est son rôle de dupe qui n'a jamais rien compris à la vie. Mais que Phryné, calme et radieuse, rie de sa colère, elle est encore bien plus dans son rôle. N'est-elle pas la beauté offerte à tous ? ce qu'il y a de plus vrai sur terre ? Il lui offre de l'or en la méprisant, elle ramasse cet or, dédaigneuse de l'insulte. N'a-t-elle pas raison ? Est-ce que l'or est assez précieux pour payer ses faveurs ? Est-ce que la musique des drachmes est assez joyeuse pour accompagner sa marche triomphante ? Qu'elle épuise et qu'elle tue, qu'importe, puisque, narguant les platitudes de la vie, elle a donné à son amant d'un jour et à elle-même, une minute d'anéantissement dans la plénitude du bonheur, dans le repos des instincts satisfaits.

André s'arrêta : il sentait sourdre autour de lui

des ironies plates et grossières. On devait le trouver un peu trop mélodramatique et entaché de sentimentalisme d'autres temps et d'autres lieux.

Une lassitude inattentive, un énervement de digestion laborieuse s'emparait d'ailleurs des convives et la fête prenait fin dans un languissement taciturne. Il donna le signal du départ et se leva de table.

Tandis que les autres échangeaient des adieux ou de dernières banalités, Mazzari s'approcha de Flamel et le prit en aparté derrière l'une des colonnes de marbre du patio. Il ne perdit point de temps en long exorde, et entama de suite la question qui l'occupait :

— Vous ne faites jamais d'affaires, dit-il à André, cependant je vais vous en proposer une très lucrative et non dénuée en même temps de caractère artistique. Car bien qu'on en puisse dire, Chrysal possède un art réel, incomparable, et très local (sinon national, mot d'une application difficile à notre île). C'est l'art de vivre.

Or, j'ai pensé qu'à cette élite de viveurs il fallait autre chose que les troupes ordinaires de théâtre et que les essais de mauvais goût du champ de foire; je me suis dit qu'à tous ces énamourés de réalités, de beautés concrètes et de larges plaisirs, rien ne convenait mieux que ce qu'avait la Rome Impériale : le Colisée, avec ses luttes sculpturales, ses théories lascives, ses pantomimes au sens explicitement charnel et ses rites d'exotérique volupté. Commanditez-moi donc de dix mille livres sterling qui me manquent, et j'entreprends la création de ce spectacle unique. Je ferai venir des troupes d'Europe, car nous autres nous sommes bien, comme les Romains de l'Empire, bons seulement à jouir

des talents et des grâces du reste de l'Univers ; l'Europe constitue nos barbares.

Pendant tout le temps que Mazzari avait parlé, Flamel l'avait écouté dans un mutisme chargé de lourdes réflexions.

— En d'autres temps, se décida-t-il à répondre, j'aurais accueilli de grand cœur votre proposition. Mais le malheur est, mon cher ami, que si, au lieu de me demander aujourd'hui dix mille livres, vous m'en aviez seulement demandé *quatre*, le résultat serait le même! je ne pourrais pas vous les prêter.

Mazzari eut un écarquillement d'yeux stupéfait et un sourire d'incrédulité.

— Vous avez provoqué cette explication, vous l'aurez donc pleine et entière, continua André, mais sous cette réserve que vous n'en trahirez rien à qui que ce soit et que vous m'épargnerez le ridicule d'avoir à mesurer combien les sympathies du monde suivent exactement les marées de la fortune. Ce que l'on prenait ici pour mes rentes était mon capital et c'est lui que j'ai dévoré à belles dents. Or comme je n'ai aucun goût pour gagner de l'argent et que j'abhorre la misère ou seulement la médiocrité, j'attends que vous soyez tous partis pour me faire sauter. Vous venez d'assister à mon dîner d'adieu. J'ai déjà cité tout à l'heure Timon d'Athènes. Je ne veux pas, comme lui, continuer à vivre dans une retraite rageuse du fond de laquelle je risquerais moi aussi d'être confondu avec les Apemantus crasseux et où pourraient venir me trouver de belles courtisanes dont j'aurais envie. Je me tue et tout est bien.

Mazzari, encore une fois, sourit.

— On ne se tue jamais... dit-il sentencieusement en scandant ses mots. Darnston a essayé de le faire ;

il a échoué. Moi, moi-même qui vous parle et qui parais peu doué pour pratiquer ce genre de sport..... j'ai tenté de me donner jadis cette satisfaction; je n'ai pas réussi. C'était à Florence, dans mes jeunes années. J'étais comme vous, je n'avais plus un sou, des besoins grandioses me brûlaient les nerfs et, ce qui est pis, j'aimais une femme qui eût trouvé tout naturel qu'on lui offrît tous les soirs un bouquet de roses cueillies spécialement pour elle tous les matins au Japon. J'étais très résolu d'en finir, à ce point que j'allai chez un de mes amis lui emprunter, sous un prétexte futile, un pistolet qui me permît de me tenir parole. En revenant de chez lui, je remarquai que l'arme qu'il m'avait prêtée était enrichie de pierres précieuses et représentait un prix considérable. Un éclair brusque se fit en moi : j'allai de suite chez un juif, lui vendis le pistolet pour une somme de douze cents lires avec laquelle je partis à Vienne. Là, par une chance toute spéciale à ceux qui négligent de se tuer au bon moment, je devins secrétaire d'un diplomate très répandu alors et très riche. Celui-ci, en reconnaissance du service que je lui avais rendu de ne pas m'exécuter, me laissa une bonne partie de sa fortune, lorsqu'il mourut, deux ans après. Voilà l'histoire de mon suicide et j'en conclus que vous ne vous tuerez pas, bien que vous soyez plus mystique que moi. Et tenez d'ailleurs... voici votre destin qui s'avance. Et des yeux il montra Maud qui en effet venait vers eux. Flamel ressentit alors une émotion qui, dans les circonstances où il se trouvait, l'effraya.

Les invités vinrent un à un lui serrer la main et prendre congé de lui, Mazzari le dernier, avec dans les yeux une muette confirmation des paroles qu'il

venait de dire. Auprès d'André il ne demeura plus que Maud, qui, gantée d'une main seulement, le front baissé sous le poids d'une décision confuse, attendait :

— Tous sont partis, dit-elle enfin, je reste?

Elle avait émis son interrogation avec des lèvres priantes et une voix cassée d'anxiété.

Flamel la regarda longuement, sans qu'un mot lui vînt pour répondre.

— Je ne suis pas tout à fait une fille ordinaire, continua-t-elle avec d'enfantines timidités tout à coup retrouvées, ne vous méprenez donc pas sur mon... offre. Car c'est bien vrai que je m'offre... et si bien tout entière. Mais puisque nous nous aimons... n'est-ce pas que nous nous aimons, nous les seuls épris peut-être, dans tout Chrysal... pourquoi nous refuser l'un à l'autre?

Flamel la fit asseoir à côté de lui sur un divan, et, navré de la sentir aussi frissonnante, il lui dit d'un ton où vibraient des approches de sanglots :

— Maud... la seule douleur que je pouvais éprouver maintenant me vient de vous. Ne soyez donc pas davantage suppliciante... quittez-moi... oubliez votre rêve et moi... tout ce que vous m'avez murmuré me torture, parce que moi seul en connais et dois en connaître l'irréalisation nécessaire. De grâce... partez et laissez-moi.

Maud s'inclina, courbée d'angoisse.

— Mais, dites-moi au moins pourquoi, reprit-elle, donnez-moi une raison... Ah! quelque chose me dit qu'il se passe chez vous quelque chose de grave...

Elle eut alors un regard illuminé d'extatique espoir.

— Mais malgré tout, ajouta-t-elle... tu seras à moi. Viens.

Elle lui tendit les bras. André s'y jeta et se confondit avec elle en un baiser parfait.

Brusquement il se dégagea de son étreinte, brutalement il la saisit par le bras, la fit se lever et la conduisit à la porte qu'il ouvrit toute grande.

Il la poussa dehors, non sans violence, et dit :

— Va-t'en, dans tes bras je deviens lâche.

Il referma l'huis derrière elle, mais l'entendant pleurer doucement sur le seuil, il cria :

— Maud, pardonne-moi !

— Je te pardonne tout, je t'aime, lui fut-il répondu et les pas de l'amoureuse s'éloignèrent.

Flamel fut définitivement seul.

Il jeta un regard distrait sur les débris du banquet, tout en faisant un effort pour ressaisir le sens vrai de sa situation présente. Maud l'avait un instant éloigné du plan irrévocable qu'il s'était imposé, mais maintenant il ne lui restait plus qu'à accomplir l'acte qu'en toute liberté de délibération il avait lui-même choisi pour dénouer son existence, jusqu'alors d'art, de luxe et d'orgueil et qui ne pouvait au soleil du matin prochain recommencer que dans la misère, l'humilité et le ridicule. Oui, mais Maud ?.. Ses résolutions flottaient autour de ce point précis, de cette suave apparition venue juste, en son dernier soir, synthétisant tout ce qu'il connaissait d'enviable au monde, et faire poindre, en cette nuit qu'il eût pu croire, sans elle, à jamais close, l'aurore de ses grâces et de ses abandons. Toute une longue et soudaine projection lumineuse avait jailli de cette rencontre sur des possibilités de bonheurs non encore éprouvés.

Il s'attarda quelques instants à considérer cette

perspective imprévue; mais justement ne lui était-elle pas, par avance, un leurre sans consistance, un décevant mirage ? Maud sans doute n'était pas la prostituée vulgaire et de ses offres déconcertantes la cupidité était entièrement bannie. Mais lui, lui-même, pouvait-il se l'imaginer, pauvre avec lui, amoindrie de toutes les hontes de la vie précaire. Et d'ailleurs, si elle n'avait certainement pas l'amour du lucre... on ne pouvait lui supposer la résignation à la médiocrité, au strict nécessaire, attendu d'un labeur quelconque; le faste était à elle quelque chose d'inhérent comme sa beauté et dont elle n'était séparable que par la mort. En somme, elle était son égale, insusceptible, comme lui, d'exister sans tout le superflu qui était devenu à tous deux leur milieu normal.

Dès lors, l'œuvre de séduction de Maud perdait pour lui tout caractère dilatoire, et ne demeurait au contraire que comme un dernier argument, une raison particulière, au milieu de tant de motifs généraux, pour en finir au plus vite.

Le pas un peu fiévreux, et une rosée de moiteur aux tempes, il gagna sa chambre, s'assit devant une table dont il ouvrit le tiroir, et regarda, avant de le prendre, le revolver chargé qu'il y avait placé quelques heures auparavant. L'engin lui apparut alors bizarre, mystérieux, énorme de l'importance qu'il allait prendre dans sa main. Il eut la vision plate, le schéma, pour ainsi dire, de cet outil inerte, le tuant... le tuant par la pression de son doigt énervé, et l'écrasement de son cerveau, en lequel maintenant battaient comme des spasmes névralgiques. Cela lui sembla extraordinairement incompréhensible : il s'arrêta avec hébétude, à la pénétration de ce dualisme d'une volonté s'efforçant à la destruction

d'un organe qui était son siège, dualisme compliqué de la concomitance d'une sorte de tierce forme d'identité constatant et analysant toute cette phase psychique. Puis la crosse de l'arme, toute en ivoire finement ciselé, incrusté de grenats et de saphirs, lui rappela l'anecdote autobiographique de Mazzari. La vie décidément n'était bonne que pour ceux qui peuvent accepter douze cents francs comme une promesse loyale du Destin. Or comme il n'était pas de ceux-là, il n'avait donc qu'à ne pas les imiter. C'était assez de réflexions : avant le dîner, quand il avait mis à cette place le revolver qui maintenant l'hypnotisait, avec l'envie à peine réprimée de s'en servir de suite, il avait entrevu la scène qu'il jouait à présent, se développant et se terminant avec beaucoup plus de rapidité. Il avait même compté sur l'échauffement cérébral qui suivrait les libations, pour en hâter encore la catastrophe. Mais il était vrai qu'il ne s'était guère échauffé, c'était même probablement son engourdissement passager qui était cause du délai qu'il s'était inutilement accordé. Satisfait de cette explication, il se dit qu'en somme le remède n'était ni difficile, ni lointain.

Prenant le flambeau qui l'éclairait d'une main légèrement tremblante, il retourna dans le patio pour y prendre une coupe et quelqu'une des liqueurs qui restaient sur la table. Chemin faisant, il suivait des yeux son ombre sur les draperies murales, un peu étonné, se répétant machinalement que c'était là un spectacle que, suivant son projet primitif, il n'aurait pas supposé voir à cette heure-là : il en sentit presque une douceur lâche, et par contre lorsqu'il se marmotta à demi voix : « Cela reviendra d'ailleurs à la même chose, pour

demain ! » il eut une espèce de serrement de cœur.

Il erra autour de la table, se décida lentement à arrêter son choix entre le raki de Chypre, le boura de Tunis, ou la très vieille eau-de-vie qui refringeait des lueurs d'or en son aiguière de cristal taillé. Il s'assit rêveur à la place de Maud et respira à longues reprises la serviette qu'elle avait tenue sur ses genoux : il prit sa coupe pour l'emporter et y boire l'ivresse qui devait noyer ses hésitations. Mais il réfléchit que ce serait là plutôt une cruauté pour lui-même et il se contenta de vider quelques gouttes de champagne qui y restaient. Il se releva et parcourut des yeux une dernière fois la vaste salle où s'étaient déroulées tant de fêtes de haut goût. Statues et vases gigantesques d'après l'antique, il trouva tout très artistique, et s'émut d'un orgueil rétrospectif pour les combinaisons esthétiques dont il avait toujours entouré les actes de la vie ordinaire. Enfin, il prit un parti et pour n'avoir pas à revenir, il se munit de deux coupes (l'une pouvait se briser) et des trois flacons entre lesquels se balançaient ses préférences. Il embrassa d'un mélancolique regard d'adieu la dernière scène de son existence mondaine et rentra dans sa chambre.

Là, il plaça sa table en face et une glace, y posa les liqueurs qu'il apportait, remplit jusqu'aux bords l'une des coupes de raki,.et l'autre d'eau-de-vie, pour plus de précaution. Il vida la première d'un trait et attendit.

Il ne tarda pas à sentir une chaleur puissante lui dilater le cerveau et ses yeux dans le miroir se rencontrèrent brillant d'une flamme de subite énergie. C'était le moment de ne pas laisser de chance à un retour de pusillanimité : il vida l'autre coupe.

L'effet, cette fois, fut autre que celui prévu. Il referma le tiroir entr'ouvert pour ne plus y voir le revolver trop près de lui à son gré, maintenant des conceptions inattendues de la vie lui venaient, et un mépris d'un genre nouveau à son égard. N'était-il vraiment pas assez fort pour la dominer et la pétrir à sa guise! Pourquoi désespérer, que voulait d'ailleurs dire ce mot de désespoir, indigne de lui et de ses facultés d'élite? Comment! il avait pu penser à se tuer comme un collégien sentimental ou un bourgeois détraqué! Pour avoir manqué de sang-froid il allait renoncer aux triomphes, à Maud même. Puisque justement elle s'était présentée à lui en ces circonstances, c'est qu'elle devait y jouer un rôle, être son destin, comme l'avait dit Mazzari. Pour la première fois, allait-il se dérober à la passion d'une femme et de celle-là surtout? Non... certes! il la voulait et il l'aurait. Comment? oh! cela n'était qu'une question de détail : n'avait-il pas son crédit immense, des amis riches et confiants dans sa haute intelligence, ne pouvait-il, à Chrysal, se créer un milieu d'extension, la politique par exemple? C'était toute une révélation pour lui-même de ses forces et de ses ambitions latentes, que ce suicide manqué. Que de grandeurs, que de jouissances encore à sa portée entrevues synoptiquement en cette brusque éclaircie d'alcool. Et il bénit la magie de ce philtre que jadis les aryens, les pères de sa race, avec leur sens profond de la nature et de ses rapports avec l'homme, avaient divinisé sous la forme du soma. Aux âmes abattues, il rendait les allégresses et les énergies prises à l'air, au soleil et à la glèbe, il changeait en palais superbes, en alcôves embaumées, les sépulcres béants, et en faisait fuir la mort, la mort toujours terne et piteuse.

Il se promit de conserver en souvenir de cette nuit décisive les liquides régénérateurs auxquels il devrait la seconde période de son existence prolongée, il les mêlerait dans un vase d'or qu'il placerait sur un piédestal de jaspe. Mais il était logique qu'il goûtât à tous les trois. Il remplit donc une troisième coupe de boura et la but. Les moyens de se refaire instantanément un capital lui apparurent alors avec une netteté et une rapidité intenses. Lui à qui, après boire, on demandait négligemment dix mille livres sterling, qui n'avait usé son nom ni sa personne dans aucune affaire, il n'avait qu'à se taire sur son désastre, pour voir chez lui affluer l'or dont il avait besoin. Il imaginait des entretiens avec Darnston, Malaréano, Van Farth, dont il sortait vainqueur, plus riche que jamais d'espèces sonnantes et de crédit. Mazzari, il est vrai, était au courant de sa situation réelle, mais ne savait-il pas que, sur certains points, le journaliste était d'une discrétion absolue? Plus tard il le récompenserait largement de son silence. Mais peu à peu une immense fatigue, une irrésistible torpeur s'emparèrent de lui. Une impatience cependant le torturait de ne pouvoir mettre à l'instant même ses projets à exécution. Pour se maintenir jusqu'au jour dans cette surexcitation bienfaisante, sans s'alourdir davantage d'alcool, il voulut fumer l'opium. Il sonna et au domestique qui accourut, ordonna de faire venir Ah-Wang, son chinois, avec la fumerie. Celui-ci ne se fit pas attendre et muet, indifférent, commença, auprès de Flamel allongé sur un divan, à faire chauffer à la lampe les aiguilles d'argent engluées de la capiteuse résine. Contrairement à l'habitude, et sous l'influence de l'alcool, André s'endormit soudainement à la douzième pipe, dans une

prostration absolue. Ah-Wang le regarda, un peu surpris de cette prompte capitulation, et toujours silencieux, s'en alla remportant sur leur plateau de bronze, les pipes, la lampe minuscule, et les étuis d'or enfermant les taels d'opium. Son maître resta seul, raidi sur le sofa dans une pose de cadavre. Ses lèvres cependant s'agitaient et du fond de sa double ivresse montaient des paroles inquiètes. Plusieurs fois, il murmura à demi voix : « Lâcheté, lâcheté !... » puis il s'abîma dans une sorte de catalepsie voisine de la mort qu'il avait rêvée. Le jour blanchissait doucement les rideaux de guipure et au dehors les dernières fraîcheurs des brises matinales. L'heure du vrai repos à Chrysal, l'heure du soleil avait sonné.

IV

Il y avait longtemps déjà que la nuit avait ramené dans l'île le tumulte de l'orgie et des fêtes, lorsque Flamel se réveilla. Il n'eut d'abord pas une conscience immédiate de l'heure ni du lieu. Il lui fallut faire des calculs très compliqués, des efforts de mémoire et des associations d'idées multiples, pour déterminer quel pouvait bien être le nom de ce jour qu'il parvint à comprendre tout près de finir. Il se rappela alors, par fragments, les incidents de la nuit précédente. Il regretta de s'être enivré, mais non pas de s'être laissé vivre. En somme, il était encore debout, et par conséquent pouvait espérer. Son cerveau, d'ailleurs affaibli, déprimé, vidé, ne lui permettait de s'abandonner qu'à une indifférence lasse en tout ce qui le concernait lui-même. Il éprouvait comme un grand vertige, sinon joyeux sans doute, au moins exempt de tristesse. Il voulut faire quelques pas dans sa

chambre, mais il dut mettre à cette tentative beaucoup de précautions, car il se sentait à peine marcher. Cet état de marionnette consciente le fit rire. Il ouvrit une fenêtre et s'y accouda. De là sa vue s'étendait librement sur les solitudes de son parc aux obscurités parfumées de forêt sacrée, et sur la mer tout au loin ondoyante en longs plis calmes, sous la lueur métallique de la lune. Un vent frais lui soufflait au visage des odeurs d'herbes tièdes et de fleurs vivifiées de rosée. Cette solitude aux horizons infinis, emplie du passage d'arômes subtils, le replaça insensiblement dans son axe, et ce furent tout d'abord ses penchants artistiques qui émergèrent de l'apathie lourde en laquelle il était tout entier plongé. Il fut heureux, vraiment heureux de vivre encore et de pouvoir jouir de ce banal et inappréciable spectacle des choses, dont mieux et plus que tout autre il comprenait l'esthétique majestueuse, l'hermétique troublante. Une activité intellectuelle très ample succéda alors à son marasme : il fut pris d'un enthousiasme juvénile pour la vie, dont se dégageaient pour lui des puretés et des poésies en lesquelles il renaissait. Il n'avait pas toujours été, en effet, le blasé de convention, au masque froidement amène qui est de rigueur. Il se rappelait très précisément ses ravissements d'enfant vibrant à toutes les harmonies, à tous les rayons, à tous les parfums, ses dévotions convaincues à la lune, à l'aurore, aux fleurs, aux étoiles et à la nuit; ses courses recueillies, préméditées comme des pèlerinages, à travers les jardins et les bois, ayant à la main un volume de Tennyson feuilleté avec une componction pleine de délices. C'était de cette prime jeunesse qu'il procédait encore dans son adoration raffinée de la femme, par

exemple, et c'est à cette époque qu'il était réellement dans le vrai, parce que ses élans allaient alors à des satisfactions exclusives de déboires. La vraie sagesse se confinait au culte de l'Infini, à la communion intime avec l'Univers. De cette dernière donnée, le point de vue qui au milieu de son ivresse lui avait fait écarter le suicide se trouva totalement déplacé. Pour donner cours à ses primitives et naturelles aspirations, point ne lui était besoin de la fortune. Spinoza, pour uniquement élaborer le fruit de ses méditations, ne s'était-il pas livré à d'humbles labeurs? Epictète, l'évangéliste stoïcien, n'avait-il pas été jardinier? L'empereur Marc-Aurèle, ayant entre les mains la plus formidable puissance du monde, n'avait-il pas fait abnégation de ses moyens de préjouissance? Pour mieux s'immiscer au Tout, Siddharta, le divin, n'avait-il pas mendié aux portes des villages de Lanka, insouciant des meurtrissures de son orgueil et tout à la joie concentrée de sa pensée épanouie en fleurs simples et orthomorphes comme celles du lotus? Lui, André, ferait comme ces illustres révélateurs du vrai courage et de la vraie science : il travaillerait, juste assez seulement pour s'assurer le pain nécessaire, il se restreindrait pour être plus pur et plus fort, ainsi que le font les théosophes, et parviendrait à perpétuellement et ineffablement s'absorber dans la contemplation de la nature et dans l'initiation, si doucement émouvante, à ses ésotérismes. Il n'avait jamais eu qu'une médiocre admiration pour ce que sa génération appelait le Progrès, et il avait en horreur les hâbleries entassées sur ce mot, qui ne représentait pour lui qu'une synthèse des tentatives de l'homme pour dévier de son origine et échapper à sa fin. Quel mépris il en concevait mainte-

nant ! N'était-il pas absurde qu'un être pensant fût tenu de se dérober à lui-même, de se surmener d'occupations, de s'halluciner de combinaisons fatigantes, compliquées et fausses, pour en arriver simplement à obtenir ce que la nature était là, toute prête à donner par un travail régulier et normal ? Il en avait assez de sa soumission à des règles irrationnelles, il s'isolerait désormais, persuadé que le bonheur c'est la négation, le refus de la vie ordinaire. Mais pour cette claustration morale, il lui fallait d'abord retourner en Europe ; ici, à Chrysal, son passé lui interdisait de disparaître de la scène mondaine.

Cette considération d'avoir à abandonner l'île riche et corrompue ne lui fit éprouver d'ailleurs aucun regret. Mais par la même occasion, il laisserait à tout jamais Maud derrière lui. Ce fut à cette suggestion qu'ainsi que la veille il se heurta : l'idée de renoncer à la blonde courtisane en qui s'alliaient des fiertés d'impératrice et des soumissions d'esclave le fit tressaillir; ses pensées alors se disloquèrent et errèrent sans plus d'orientation continue, se reportant surtout à Maud. Ce n'était pas une vulgaire aubaine que l'amour de cette femme, qui supportait la comparaison avec les plus voluptueuses figures de l'histoire. Les noms d'Aspasie, de Phryné et de Cléopâtre chantèrent alors dans sa mémoire. Il se souvint du Marc-Antoine de Shakespeare et comprit quelle grandeur il y avait aussi à tout mépriser en dehors de l'amour et de celle que l'on aime. Marc-Antoine, pour la reine d'Egypte, avait abandonné l'empire parce qu'il savait que rien ne valait la possession de celle autour de qui l'air « se pâmait de délire ». Un revirement complet se fit alors en lui. La mi-

sère, la pauvreté voulue : quel piètre leurre, dont il avait essayé lui-même de se rendre dupe! N'était-ce pas là l'attitude des insuffisants, des eunuques, dont la pose cache le manque d'énergie, et souvent même, les convoitises ? Non, la fin de l'homme c'était l'obtention sur terre des paradis légendaires, la vie dans les palais, dans les parfums, auprès des femmes, avec, par devers soi, l'indéniable puissance de l'or. N'était-il pas plus noble d'ailleurs, à l'éclosion d'un désir, de capituler de suite avec lui que de s'user à le combattre dans une lutte basse et jamais victorieuse, bonne tout juste à en prolonger l'existence ? Le Progrès, que tout à l'heure il niait, n'était que cela : la manifestation affirmative de toutes les volontés individuelles tendues vers un idéal de jouissance plus large, plus haute, plus aiguë, plus facile. Mieux que qui que ce soit, il connaissait l'impossibilité pour l'être d'enfreindre ses lois et de se dégager des faits nécessaires. C'était là la voie qu'il avait seule vue ouverte devant lui, à l'heure de l'ivresse, alors que les instincts parlent plus haut et plus fort. C'était celle-là seule qu'il suivrait. A d'autres, d'autres gloires, conclut-il, moi, du moins, j'aurai eu l'héroïsme de la vie à outrance.

Une fièvre d'impatience, un besoin de mouvement le prirent. Il sortit de chez lui, allant il ne savait où, mais avec ce sentiment que désormais un retour vers la mort ou l'amoindrissement lui était impossible.

V

Marchant sans but déterminé, Flamel, au lieu d'aller se perdre dans la solitude sereine de la plage, où il eût, peut-être, retrouvé un peu de

sang-froid et d'équilibre, suivit machinalement les avenues de la ville. Or, l'air qu'il y respirait n'était pas l'air de partout : c'était le souffle de Chrysal, tout tiède de la fièvre des nerfs excités et des fleurs trop parfumées, tout ému des frémissements de la vie trop intense, surchargé d'émanations féminines. La ville lui apparut dans toute sa synthétique horreur de grand être impassible : gloire et joie des riches, honte et torture des pauvres. Les murailles muettes abritaient des déchaînements de voluptés achetées au comptant, et lui, il se le rappela alors, n'avait même pas mangé depuis ce banquet qu'il avait cru suprême, et ne possédait pas en somme de quoi payer le prochain repas qu'il lui faudrait bientôt. Manger, dormir, comme il avait traité cela naguère avec un beau dédain, et c'était cependant à la solution quotidienne de ces deux élémentaires problèmes qu'il était voué désormais. Il eut un frisson de colère : ah ! comme il comprenait maintenant le crime, le crime commis pour vivre. Et qu'était cela, le crime, d'ailleurs ? Qui donc avait jeté sur l'acte et le mot un manteau d'ignominie ? S'il lui fallait la vie d'un autre pour soutenir la sienne, ou seulement même pour extraire du monde sa part de jouissances « il la prenait ». Et après, avait-il eu tort ? N'était-ce pas là, la vieille guerre de toute la nature : en outre, qu'était-ce donc qu'avoir tort? N'être pas d'accord avec la majorité des égoïsmes ; mais si le sien les absorbait ceux-là ; s'il écrasait l'individu qui se croit fort de la communauté d'intérêts dans laquelle il gravite ; si lui tout seul l'en séparait en le tuant, il avait raison à son tour puisque le fait — le fait, seule forme de la vérité et de la force — était pour lui. Des férocités implacables s'amassaient ainsi en lui, et le dé-

cidaient à faire acheter cher l'abandon de son repos.

En approchant du port de commerce, il tomba, sous un vaste hall, dans un groupe d'ouvriers qui attendaient les premières lueurs de l'aube, pour aller s'embaucher à l'arrimage des cargos. Ils causaient à grand bruit, avec force jurons et imprécations. Il les écouta et eut tout d'abord pitié d'eux... Ils politiquaillaient... à Chrysal! Ils péroraient sur les injustices sociales, en cette phraséologie flasque et conventionnelle créée par la médiocrité et le peu de profondeur de la majeure partie du journalisme moderne, rhétorique vide et bête, hérissée de vocables forgés dans les officines économiques et répandue, grâce aux grands tirages à bon marché, dans les masses qui s'en imprègnent, s'en croient plus instruites et indiscutablement mûres pour le suffrage universel étendu à tout. Mais au fond ce qu'ils disaient, lui, venait de le penser... Ils s'égaraient sans doute dans l'amphigouri des formules et des systèmes, dans la réédition plus ou moins exacte d'insanités lues quelque part. Cela mis de côté, leur argumentation n'en demeurait pas moins formidablement menaçante, grosse qu'elle était de leurs souffrances et de la sombre désespérance engendrée par leur travail de Sisyphe. L'un d'entre eux, après avoir longuement discouru, se résuma.

« Tout est à refaire, dit-il, dans notre monde... Nous n'avons même pas l'égalité complète. »

Flamel, à ces mots, eut une crispation de dépit, tant ce souci de chimères l'irritait. Surexcité comme il l'était, il ne put se défendre d'intervenir, et sans aucun préambule, au milieu de l'étonnement général, se dirigea vers celui qui venait de parler et l'apostropha:

— Que voulez-vous donc dire avec votre égalité ? Qu'est-ce que ce mot fantôme ? L'égalité, qu'est-ce que cela ? Voilà bien où vous mène votre fétichisme ! à répéter des mots vides de sens autour desquels vous vous groupez comme auprès d'étendards, des mots que ne sanctionnent jamais des faits. Droits politiques, droits civils, représentation législative, mandats, raisons diplomatiques, intérêts nationaux : inanités, chaos que tout cela ! Quelle égalité voulez-vous qu'il y ait sur terre ? Est-ce que votre cerveau primitif, à vous, ressemble à celui de l'homme que l'art et la science ont à jamais séparé des espèces animales, que toutes les sensations ont affiné, que toutes les discussions ont dégagé des données premières ? Vous n'empêcherez pas celui-là d'être votre maître. Et vos droits, vos fameux droits dont vous grossissez tous les jours la nomenclature, à quoi tendent-ils ? Vous n'en avez qu'un, un droit : vivre et jouir de la vie, et ce n'est un droit que parce que, de suite, ce peut devenir un fait. Que vous occupez-vous donc de lois et d'idioties pareilles, quand vous pourriez agir ? Le seul argument sincère et solide dont vous ayez à vous pénétrer, c'est qu'à la vie sans le plaisir, à la vie terne et laborieuse, inférieure à celle de la bête qui ne travaille pas et vautre sa paresse en plein soleil, à la vie emprisonnée dans les liens de la société dont, seule, la richesse affranchit, le néant est préférable. Si donc, toutes les forces de votre être, tous vos désirs épars, si vous concentrez tout cela pour un acte unique, si tous vos nerfs incités par un rut intense font se tendre vos muscles pour un labeur suprême, vous aurez tout ce dont la privation vous enfièvre d'envie.

Il se tut, et s'éloigna, laissant ses auditeurs

assombris et songeurs sous le coup de fouet de sa brutale et véhémente éloquence.

Il avait à peine fait quelques pas en suivant les quais contre lesquels clapotaient les lames moirées de phosphorescences, qu'un inconnu, un vieillard, vint se placer en face de lui et l'arrêta.

— N'ayez aucune crainte, lui dit-il. Je ne veux que vous venir en aide, et j'arrive, il me semble, comme le bon génie des vieux contes; mais point d'actions de grâce, cependant! Je n'ignore pas votre ruine: je l'attendais depuis longtemps pour mettre à profit les énergies que vous-même ne vous supposiez pas. Je vais donc vous donner la fortune en dehors de laquelle vous n'admettez pas d'existence possible, et en retour je n'exigerai de vous qu'une chose: c'est que vous vous abandonniez complètement à la fougue de vos désirs, et que jamais vous n'hésitiez entre la satisfaction de vos penchants et l'intérêt des autres. Vous voyez que j'avais bien raison de vous parler des vieux contes, puisque ainsi que dans leurs péripéties, c'est un pacte, un pacte infernal, eût-on dit alors, que je vous propose. Ne m'interrompez donc pas, et laissez-moi vous le développer tout au long. Vous savez qu'il fermente, à Chrysal, un levain de sédition sanglante, puisque tout à l'heure je vous ai entendu dire, à ceux qui en seront les acteurs, les paroles décisives et grisantes qui font éclater les révolutions. Ces misérables, ces mécontents, ont un chef à leur tête: Sombrow, chef ferme et probe, enthousiaste et dévoué, mais qui n'a pas sur la masse l'ascendant de votre éloquence acerbe et si précisément sensuelle. Puis, Sombrow a dans l'âme des sublimités qui peuvent dégénérer en pitiés. Vous faire son éloge dans ce sens, c'est vous interdire, n'est-

ce pas, d'avoir les mèmes qualités que lui. Vous allez donc, grâce aux capitaux que je vous remettrai, vous populariser, faire ce qu'on appelle, dans les rites politiques d'Europe, de la pression électorale et vous irez, au nom des déshérités et des envieux, siéger à ce parlement dont tout le monde rit aujourd'hui, mais sur lequel tous auront les yeux fixés, quand s'y dérouleront les luttes que vous y allumerez. Vous sonnerez le réveil des instincts marchant à la conquête et au renversement des institutions, de sorte que, tout en obéissant simplement aux passions qui sont en vous, vous ferez le plus grand mal possible. Et comme pour vouloir qu'il en soit ainsi, je peux vous paraître avoir besoin d'une justification, je vais vous confier qui je suis. Je passe aujourd'hui inconsistant et inaperçu, comme un fantôme d'homme, et ma vie n'a de valeur pour moi-même que parce qu'elle est une volonté.

Mais je n'ai pas toujours été ainsi. Dans ma jeunesse, aussi ardent pour le bien de l'humanité que je le suis à présent pour son repos, je me suis cru investi d'une mission quasi-divine. Tous les abus j'ai voulu les combattre, toutes les misères, les soulager. Mais lorsque j'ai cherché dans toutes les inventions de la société ce qu'elle pouvait me fournir pour sa défense, je n'ai rien trouvé que des inanités monstrueuses ou des cruautés absurdes. J'ai persisté, j'ai voulu changer tout cela : j'ai conspiré. Tout ce que j'avais de cher, tout ce qui, en dehors de mon ambition, me faisait battre le cœur a sombré dans cette tentative d'Hercule libérateur. Ma famille est morte tout entière dans l'exil, compromise par moi ; ma maîtresse sous les pieds de laquelle j'aurais voulu amonceler toutes les roses

de la terre, morte aussi! Mais elle... ignoblement pendue : elle n'avait pas voulu me livrer. Protégé par un destin féroce, je suis resté seul, épave triste d'un grand rêve brisé. Alors, j'ai bien compris, l'ayant autant voulu, que le bien n'était pas fait pour ce monde et que Dieu n'existait pas. J'ai bien senti que chaque jour les êtres s'éloignaient de leur fin, et je me suis dit que, puisque seul le hasard et la force les régissaient en maîtres sans appel, mieux valait les y soustraire. La seule indépendance que nous ayons vis-à-vis de la fatalité: c'est la mort. Eh bien! l'affranchissement universel, ce sera donc l'anéantissement total. Et pour ce but grandiose, tous les moyens sont bons : le plaisir qui affaiblit les races, les luttes politiques qui divisent et déciment les peuples, l'or qui fait table rase de toutes les vertus. Une chose, dans tous mes malheurs, m'est restée, la richesse, une richesse inouïe, inépuisable. Je vais donc vous en abandonner une partie qui entre vos mains deviendra fléau. Mon œuvre, vous le voyez est sombre, mais elle est immense et glorieuse : vous y cueillerez, en passant, la volupté, moi le repos. Suivez-moi donc.

Flamel fit comme il lui était commandé, plongé dans une stupeur exempte de toute délibération. Le mystérieux personnage l'emmena hors du port en une anfractuosité de la falaise où s'élevait une hutte de pêcheur. Il l'y fit entrer, et après avoir un instant cherché dans une caisse à ferrures antiques, il lui remit un sac de cuir :

— Voici, lui dit-il, les fonds qui vous sont nécessaires, en bank-notes anglaises et américaines et en billets de banque français. Je sais qu'il y a de quoi vous satisfaire. Maintenant il faut me quitter et ne plus compter me revoir. Confiant en vous pour

Chrysal, je partirai demain m'occuper de la même chose ailleurs. Adieu !

— Adieu ! répondit Flamel. Vous apprendrez un jour que votre choix ne s'était pas égaré.

Il sortit, emportant son précieux fardeau. En route, une crainte le prit. Il avait eu évidemment affaire à un fou, et il était probable que celui-ci, avec la bonne foi de la démence, ne l'avait chargé simplement que de papiers sans valeur. Il se hâta, haletant d'émotion, de retraverser la ville pour rentrer chez lui.

Quand il y fut, le jour commençait à poindre : sans aucun répit il s'assit devant sa table et vida le contenu du sac. C'était bien du papier-monnaie, d'une indubitable réalité : une angoisse de joie lui étreignit le cœur et d'une main fiévreuse il commença à compter. Mais il s'embrouillait, classant les dollars avec les francs et avec les livres. Il reprit, plus calme, la même opération et parvint enfin à connaître le chiffre de sa nouvelle fortune ; il avait en main cinq cent mille dollars, cinquante mille livres sterling et cinq cent mille francs.

Il éprouva alors presque une déception ; dans l'état d'esprit où il se trouvait, pareille somme, bien qu'elle fût inattendue, lui semblait maigre et bien noyée dans cet abîme d'or qu'était Chrysal. Ce n'était vraiment pas la peine que, pour lui faire ce don, grâce auquel il devait livrer bataille aux gros capitaux de l'île, le dramatique étranger prît des allures à la fois de Méphistophelès et de Monte-Cristo.

Mais en réfléchissant il se laissa aller à la griserie de sa vie présente continuée avec plus de luxe que jamais, et surtout assuavie de la possession de Maud. Quant à l'avenir, il se l'assurerait et cela rien

qu'en suivant la ligne de conduite que lui avait fixée le nihiliste inconnu. En plaçant sa personnalité sur un terrain qu'il allait créer, pour y faire évoluer Chrysal, et s'y maintenir en maître, il se donnerait une importance, une plus-value qui nécessairement apporteraient à ses désirs les ressources les plus variées. Et comme il n'avait pour tous ses co-habitants qu'un profond mépris, il se promettait de ne traiter avec eux que par voie de surenchère. Des plans d'exploitation de tous ces exploiteurs s'ébauchaient en lui, vagues encore, mais déjà d'un cynisme qui en garantissait l'exécution. Il abjurerait son dilettantisme, son scepticisme éclectique et anodin, pour la lutte sans scrupule et sans merci, n'ayant plus qu'une foi ou plutôt qu'un mobile: la volupté concrétisée en la personne de Maud.

De suite, il écrivit à cette dernière, et, sans rien lui avouer de précis, l'avertit que sa venue propice avait fait s'enfuir les malheurs qu'il redoutait, qu'elle n'avait pas menti en prédisant qu'il serait à elle, et qu'il la priait de venir lui donner l'investiture qu'à genoux il demandait et de même il recevrait.

Puis il fit venir son intendant, lui donna les ordres nécessaires pour faire reprendre la besogne courante à son personnel désorienté par ces deux jours de crise, et annonça solennellement qu'il allait avoir une maîtresse pour l'entrée de laquelle en sa maison, il voulait qu'il y eût un tapis de roses.

Enfin, comme Mazzari lui pouvait être fort utile, il se rendit chez lui et après de très sommaires explications lui versa les dix mille livres dont il avait besoin.

— Je savais bien, dit le journaliste, que vous n'échapperiez pas à la règle, des gens intelligents du moins. Parions que vous avez retrouvé cet argent

dans une vieille cassette oubliée, et que, bien que peut-être vous n'ayez pas plus du double de ce que vous me prêtez, vous ne pensez plus au suicide.

— Vous avez raison de tous points, répondit Flamel. Voilà deux jours que l'on ne m'a vu nulle part. Annoncez donc à vos lecteurs que je ne suis pas mort.

Et il sortit.

Le soir même, tout Chrysal savait que le grand maître des élégances, André Flamel, confiné chez lui pendant deux jours par une céphalalgie intense, n'avait été guéri que par les incomparables pilules du docteur Archibal Kenicardy de Padang.

VI

Comme les mouvements cosmiques, les évolutions sociales ne sont que des résultantes d'actions infiniment complexes où tout élément individuel exerce son influence. En dépit du défaut apparent de cohésion, aucun acte particulier n'est séparable des moments dont la succession constitue l'histoire. Tandis que les êtres les plus faibles, ou plutôt les moins doués de facultés circonstancielles, ne font que subir les déterminismes ambiants, les plus forts tout en en recevant les effets, les modifient et leur impriment une direction corrélative des énergies latentes qu'ils sont aptes à accaparer. C'est de cette réciprocité de l'Unité au Tout que les Tragiques grecs avaient eu l'intuition en introduisant sur leur scène le droit de la foule, du chœur, à commenter les *drames* personnels. Conception plus philosophique que véridique, car si la foule a ce droit, elle n'en use qu'en de rares occasions ; susceptible seulement qu'elle est de se saisir d'une

conscience d'ensemble, aux instants de concentration violente.

Une ère nouvelle pour Chrysal allait naître des exigences intimes de Flamel, exigences dont il ne pourrait lui-même éviter les résultats, aussitôt qu'elles se traduiraient par des conséquences générales. Mais, outre ses besoins et les résolutions désintéressées de Sombrow, d'autres ambitions, d'autres tendances simultanément se développaient, auxquelles lui-même allait ouvrir carrière.

Ainsi qu'à Vermal l'avait expliqué Mazzari, le président de la République auto-neutralisée de Chrysal n'était qu'un fantoche décoratif, satisfait de sa retraite prospère des affaires en un poste honorifique, dont les émoluments lui permettaient de capitaliser encore et de se réjouir quotidiennement de dispositions testamentaires sans cesse à l'étude. Mais à côté de lui et le circonvenant étaient le chef du cabinet Velfort, et le ministre de la guerre Aimery d'Honfroy. Tous deux avaient naguère, en Europe, risqué les grosses parties politiques. Velfort, tout de tempérament diplomatique, avait tenté de cimenter des alliances dont la conclusion eût été l'annihilation graduelle des non-contractants ; d'Honfroy, militaire de haute valeur, avait rêvé le rétablissement d'une dynastie déchue. Tous deux avaient échoué : l'un en présence de phénomènes économiques tout à coup s'imposant; l'autre devant le réveil d'une majorité dont la versatilité avait été trop escomptée. Intolérés chez eux, ils étaient venus à Chrysal où l'on avait été fort heureux de leur confier des pouvoirs dont personne ne se souciait. Ils avaient réussi à faire de ce grand *convent* d indifférents une force non négligeable.

Mais à cela ni l'un ni l'autre ne trouvait son

compte, puisque cette accumulation de moyens aboutissait à une inertie non pas même menaçante mais tout au contraire ridiculement oiseuse, faute d'utilisation possible. Velfort, ascète par habitude et par oblitération de toute sensitivité, mais impatient de toute puissance étendant sur lui sa projection, se faisait une idée exacte du peu que pesait son autorité mise en balance avec les avantages positifs qu'assuraient à leurs possesseurs, au seul Darnston, par exemple, les trésors dont il assistait à l'interminable dépense.

D'Honfroy, lui, en soldat, trouvait rapidement et à bon marché sa part congrue de plaisir, aussi ne s'y arrêtait-il pas; ce qu'il lui fallait, c'était cette autocratie qu'il avait voulu réédifier pour d'autres dont il aurait été lui-même le maître. Et puis, en dehors de cette soif de domination, existait pour lui une autre raison de vouloir s'élever: il avait une fille, Ghislaine, pâle et maladive, non pas laide, mais si lamentablement souffreteuse, que les misères physiologiques abolissaient, d'elle à autrui, toute expansion de grâce et même toute suggestion de sexe. Sur cette pauvre déshéritée dans l'existence désolée de laquelle il s'avouait une responsabilité douloureuse, il avait reporté toute la tendresse que lui laissait la férocité qui présidait à presque toutes ses autres relations. Or, par surcroît de malheur, Ghislaine était alors secouée d'une fièvre plus pernicieuse que toutes ses autres maladies: elle aimait et son amour allait à l'homme le moins fait pour y répondre, au chevalier Varghèse, ambassadeur, à Chrysal, d'une des puissances européennes qui avaient cru bon de se faire représenter auprès de la République Tropicale, celle-là précisément par l'un de ses plus habiles diplomates.

D'une courtoisie glaciale et d'une réserve affable mais absolue, ne se mêlant pas aux agitations mondaines, il passait aux yeux de tous pour occuper ce poste à la suite d'une disgrâce; car nul n'ignorait sa valeur d'homme d'Etat. Velfort et d'Honfroy, lorsqu'ils avaient été eux-mêmes au pouvoir en Europe, l'avaient connu et avaient pu éprouver sa force de concentration intellectuelle, l'étendue et la minutie de son coup d'œil. A Chrysal il ne paraissait s'occuper de quoi que ce fût. Il y assistait avec une indifférence complète à tous les incidents, sans portée d'ailleurs jusqu'alors, de la vie politique, ainsi qu'à ceux, plus intéressants, de la vie courante. Ses fréquentations étaient rares et se bornaient, en dehors de quelques visites discrètes aux personnages officiels, à de brèves entrevues, non compromettantes, avec Darnston et les gros financiers de l'île. Si détaché, semblait-il en somme, de Chrysal, que Ghislaine avait bien de suite compris l'inutilité de tout espoir pour son rêve le plus cher. Mais d'Honfroy, atterré de voir cette infélicité s'abattre encore sur celle qui était son seul culte, sa seule poésie, s'était imbu, à force de la désirer, de la possibilité d'un mariage entre sa fille et Varghèse. Pour cela, il n'avait qu'à devenir l'une de ces personnalités vers lesquelles tout un siècle doit tourner les yeux; l'ambassadeur, alors, solliciterait peut-être lui-même l'alliance dont il feignait à présent de ne pas sentir l'offre hésitante. Mais pour cela aussi il fallait que Chrysal devînt d'abord autre chose qu'une sorte de vaste station de plaisir, et se classât parmi les Etats doués d'un régime gouvernemental sérieux, et d'un *casier* historique rapidement et brillamment rempli.

C'était sur ce plan sans cesse remanié d'une République forte et respectée que lui et Velfort travaillaient de concert avec acharnement, chacun s'attribuant en son for intérieur les avantages définitifs et la dictature ultérieure. Cette communauté d'ambitions les avait très étroitement rapprochés, et tout en pressentant l'un dans l'autre, l'adversaire implacable de l'avenir, ils avaient contracté une amitié, au-dessus de tous préjugés, et toute romaine, comme ils la qualifiaient eux-mêmes. Les manifestations ouvrières dont Sombrow avait pris l'initiative les avaient vivement émus, non de crainte, mais bien au contraire de la joie la plus vive de voir enfin naître les crises qui allaient forcer ce peuple de satisfaits et de sceptiques à se lancer dans les luttes politiques, et à attendre d'eux l'apaisement de leurs convulsions sociales.

Sans connaître autrement Sombrow, ils professaient à son endroit les mêmes appréhensions que le révolutionnaire anonyme qui avait doté Flamel : ils redoutaient qu'il n'allât pas assez loin et s'effrayât des conséquences de son entreprise. Et puis comme il opérait sans mandat officiel, son action perdait le caractère qu'elle aurait eu, transportée sur le terrain parlementaire. Il n'y avait à prévoir de sa part que de nouveaux troubles de rue que les notables de Chrysal pouvaient les inviter à faire cesser par voie de mesures coercitives dont ils ne voulaient cependant pas user, la partie n'étant pas encore assez engagée pour leur permettre de régler leur jeu. Dans tous les cas, de la lutte, dirigée par lui, peu de chose transpirerait à l'extérieur. En pesant anxieusement les faits récents, cette ample notoriété d'extension politique, qu'ils désiraient ardemment, ils ne croyaient pas encore la tenir. La

phase dans laquelle se précipitait Flamel allait la leur assurer.

VII

André avait solennellement installé Maud chez lui, par une fête cérémonieuse, dont le caractère d'irrévocabilité n'avait échappé à personne, sans que qui que ce soit eût songé à en rire. Puis il avait fermé ses portes à tout le monde et avait consacré à sa maîtresse ce que Mazzari, dans son journal, appelait une neuvaine d'adoration perpétuelle. Dans ce long tête-à-tête ils dépensèrent tous deux des trésors de tendresse fantaisiste et voluptueuse, se comblant l'un l'autre de délicatesses passionnées, et d'exquises ingéniosités amoureuses. Flamel en sortit avec une plénitude de satisfaction qui lui rendait légère l'élaboration de l'avenir et de la tâche acceptée. La conviction acquise et sereine qu'il avait de l'entière possession d'une inappréciable et unique source de bonheur lui donnait une extrême lucidité, une énorme puissance d'examen et d'action. A Maud il était prêt à faire l'offrande de toutes les audaces, de tous les forfaits comme d'autant de témoignages d'amour.

Grande fut la stupeur à Chrysal, lorsqu'un jour des affiches couvrant les murs annoncèrent que celui que l'on croyait plus que jamais assoupi dans d'intimes félicités posait sa candidature aux prochaines élections législatives qui devaient avoir lieu dans peu de temps, et auraient probablement, sans cela, passé comme d'habitude à peu près inaperçues. La surprise redoubla lorsqu'un programme plus explicite avertit qu'il ne comptait tenir son mandat que de la seule portion de la population dont on ne s'était pas occupé jusqu'alors: des travailleurs et des pau-

vres. Il s'instituait à priori leur défenseur officiel et les invitait à s'adresser à lui en toutes circonstances, leur promettant non seulement son aide morale, mais des secours plus effectifs.

Cet appel eut de suite un immense retentissement; d'une part des délégations ouvrières vinrent auprès de Flamel lui exposer leurs griefs, et l'assurer de leur concours; d'autre part, le Chrysal jusqu'alors seul existant protesta violemment et les journaux lâchèrent les grands mots d'embauchage électoral, et de tentative d'excitation d'un groupe de citoyens contre les autres. A cela Flamel répondit en mettant un demi-million à la disposition de la grève : la guerre était déclarée et pour Chrysal commençait l'ère nouvelle d'antagonismes politiques d'autant plus aigus que de leur conflit allait naître un régime définitif pour l'établissement duquel chacun avait à défendre des intérêts vitaux. Mazzari, prescient de l'avenir et lié d'ailleurs à Flamel par l'obligation contractée vis-à-vis de lui et la confiance en son étoile, n'avait pas fait chorus avec la presse nécessairement conservatrice de l'île. Il avait tout au contraire représenté André comme assumant vaillamment la responsabilité d'une œuvre indispensable et engageait les privilégiés du pays à lui faciliter sa tâche, en faisant eux-mêmes ce qu'il appelait, non sans recherche d'intimidation, la part du feu. Puis, ses articles devinrent de plus en plus âpres, nourris de cette verve amère qu'il avait déjà déployée devant Vermal. Il établit une statistique impitoyable des partis possibles à Chrysal, baptisa ces derniers, indiqua leur tactique et du coup la République du far niente et du soleil se trouva nantie de tout l'attirail de lutte des puissances européennes. En même temps qu'un orateur et qu'un mandataire, le

second état (Chrysal ne comportait guère que deux grandes divisions sociales) avait son journal...

Flamel, au début des hostilités, en raison même de la forme haineuse sous laquelle elles s'engageaient, éprouva une intense satisfaction. Ses facultés puissantes trouvaient enfin là un aliment non indigne d'elles et juste assez solide pour leur activité. Ce fut pour lui un réveil, ou plutôt un éveil auquel il se complut énormément. En outre, son jugement droit, tout entier d'instinctive horreur du laid et du défectueux, se révoltait à l'examen des monstrueuses injustices sociales qu'il pénétrait graduellement. L'atroce misère de ces êtres qui ne mangeaient que peu ou point, gîtaient dans la promiscuité et la malpropreté fatales, qui ne vivaient de cette façon que pour vivre uniquement, mise en balance avec l'extravagante opulence des oligarques à qui l'imagination manquait même pour entamer sérieusement leurs revenus; ce dénuement complet opposé à ce stock inerte d'or qui était cependant de la vie, lui soufflaient, à défaut d'une volonté intégrale de faire le bien, une indignation plus esthétique que morale, et qui, selon son tempérament, n'en avait que plus de véhémence.

Il ne se contenta pas de soutenir la grève, il institua chez lui une caisse de secours où se distribuaient, à guichet ouvert, des sommes d'importance variable aux plus calamiteux.

L'argent coulait ainsi entre ses doigts avec une rapidité extrême; il ne s'en inquiétait que médiocrement, étant sûr désormais d'une situation maîtresse. Cette dépense imposante de capitaux fut cependant pour Chrysal un phénomène qui, abstraction faite du but dans lequel elle était ordonnée, frappa vivement l'esprit des financiers. Flamel était

donc décidément très riche; en outre, il se révélait homme d'action de premier ordre : une grosse spéculation se cachait peut-être à l'abri de sa confession politique; dans tous les cas, à tous les points de vue, il devenait une puissance qu'il était de stricte prudence de ne pas s'aliéner à jamais. On affecta donc, dans le clan du numéraire, de le prendre en haute estime. On tenta un rapprochement et comme ambassadeur plénipotentiaire, on lui délégua le grand patron lui-même, Darnston.

L'entrevue entre les deux hommes fut d'abord très cordiale et du ton convenable entre gens du même monde que des relations de parfaite politesse placent au-dessus des divergences de principes. Puis Darnston en vint au point délicat de sa mission.

— Vous devez comprendre, dit-il à Flamel, que votre très inattendue et fougueuse canditature a donné beaucoup à penser.

— Et je sais même, répliqua André, que vos pensées n'ont pas été à mon avantage. Vos journaux ont assez explicitement commenté mon cas pour que vous vous évitiez tous frais de diplomatie à cet égard.

— Mais, mon cher, vous vous trompez : d'abord nous n'avons pas de journaux et nous ne pouvons être tenus de répondre d'articles que l'intérêt peu platonique que nous portent leurs auteurs a pu leur inspirer. Nous, vous entendez bien que, lorsque je dis nous, il ne s'agit pas de ce parti des récalcitrants inventé et nommé par Mazzari et dans lequel il nous a classés.

— Vous m'avez cependant avoué souvent que notre ami ne manque pas de perspicacité, insinua Flamel.

— Oh! ce n'est pas non plus sa perspicacité que

je mets en doute. Nous, vous le saisissez bien, c'est Van Farth, c'est Flipman, Delburoff, Malaréano, c'est moi, tous autant l'un que l'autre détachés de la politique et ne voulant même pas qu'il en existe une à Chrysal. Nous sommes très heureux comme nous sommes !

— Je ne le sais que trop, répondit André. Vous êtes même trop heureux pour que cela dure. Sombrow, voyez-vous, avait raison de vous avertir. Depuis que j'ai sondé moi-même l'abîme qui est ouvert entre vous et mes électeurs de demain, je me demande comment il se fait que de sanglantes catastrophes ne l'aient pas déjà comblé et en vertu de quelle longanimité, de quelle patience lâche, vous êtes encore debout au milieu de vos richesses. Car, en somme, mon cher, ce n'est que cela qu'il nous faut : beaucoup de votre argent obtenu d'une façon quelconque. Pour modérer le cours des événements, j'en prends la direction, personne ne devrait s'en plaindre.

— Mais je vous affirme que nous, du moins, nous ne voyons aucun inconvénient...

— Eh ! vous n'êtes pas du tout dans votre rôle à l'heure actuelle en jouant le détachement, je vous le déclare de nouveau, c'est vous, vous presque seuls, qui êtes en cause.

— Bon ! nous en sommes d'accord. Mais il n'y a pas lieu, pour aboutir à une solution pratique, de soulever des tumultes et de batailles. Les concessions qu'il est en notre pouvoir de faire pour améliorer le sort de vos protégés nous les ferons, nous aussi nous les secourrons, nous imaginerons du travail, nous créerons du travail à bon compte.

— Oui, ce seront là d'excellents moyens dilatoires, se contenta de répondre Flamel.

Darnston sentit le besoin de pénétrer plus avant dans la confiance d'André.

— Tous les sacrifices que vous demanderez, continua-t-il, nous sommes prêts à les faire, et cela d'un cœur d'autant plus léger que nous allons d'ici peu avoir sensiblement augmenté encore nos capitaux. C'est un secret, cela, mais je veux vous en confier au moins l'élément principal. Nous avons engagé une spéculation gigantesque qui étreint le monde entier... le fruit en est mûr et va tomber. Si donc nous pouvons le recueillir en toute tranquillité, nous pourrons alors doter la République de Chrysal de ressources pécuniaires telles qu'elle deviendra le plus solide et le plus heureux des états. Nous pourrons alors fonder des banques de crédit agricole, minier, industriel, et vos électeurs n'auront plus rien à souhaiter puisqu'ils deviendront propriétaires du sol et de l'outillage...

— Et que leur mandataire, continua Flamel, aura reçu un nombre satisfaisant d'actions des dites banques entièrement libérées. Vos amis et vous, mon cher Darnston, avez été plus qu'aimables de me comprendre dans vos combinaisons.

Un assez long silence suivit : André, avec tout à coup la vision de la brève échéance à laquelle il allait se retrouver dans des embarras d'argent compliqués de la présence de Maud, se demandait s'il ne devait pas se ménager déjà une issue en ne dédaignant pas des propositions dont l'urgence garantissait la sincérité. Darnston, qui avait déjà eu le temps de regretter d'avoir livré son secret, prit ces réflexions pour une acceptation tacite et insista.

— Je vois, dit-il à André, qu'il suffisait que nous puissions causer franchement et sans témoins

pour dissiper tout malentendu. Vous pouvez considérer mes paroles et la conclusion que vous ne m'avez pas laissé formuler moi-même comme devant être suivies d'une prompte réalisation. Notre affaire consiste à drainer le plus clair des fonds mobiles d'Europe et d'Amérique et à l'amener dans nos caisses, et nous allons sous très peu de temps en tenir le résultat. Vous voyez donc que je ne m'engageais pas à la légère en vous promettant l'établissement de toutes les institutions que vous estimerez nécessaires au bonheur de tout le monde, ici du moins.

Il avait, cette fois, été trop loin. Flamel ne pouvait, dans les circonstances présentes, accepter de compromission dans des agissements qu'il était dans son rôle de réprouver. Ce dernier se rendit compte d'ailleurs qu'il serait toujours temps pour lui d'entrer dans des menées financières dont il pouvait désormais à son gré modifier les phases.

— Vous ne m'avez pas laissé achever tout à l'heure ma pensée, répondit-il à Darnston. Mon intention, sans que j'en sois tenu de donner d'autres raisons que celles qui relèvent de ma conscience, est non pas d'obtenir des concessions, comme vous dites, des engagements sous seing privé et des arrangements à l'amiable, mais bien de faire en effet de Chrysal un état solide et heureux et cela exclusivement par les voies légales, si elles peuvent être mises en œuvre : dans tous les cas, au grand jour de la discussion publique et avec les seules données de l'état de choses existant, sans rien attendre de possibilités que je ne veux même pas approfondir.

Darnston se leva, blême d'une rage mal contenue.

— Vous voulez mettre votre alliance à trop haut prix, dit-il, adieu !

Et sans qu'André, souriant de son dépit et dédaigneux de sa brutalité, lui eût répondu, il sortit.

Un événement dont les causes véritables restèrent obscures survint, qui transforma en haine furieuse l'opposition froide de Flamel.

Un soir, après avoir soupé. Maud et lui furent pris de violents vertiges et de nausées étrangement douloureuses. Un médecin, appelé en toute hâte, conclut à un empoisonnement. André fut promptement hors de danger, mais Maud, toute la nuit, ne cessa de donner de sérieuses inquiétudes. Le lendemain Flamel qui avait assisté, en une angoisse concentrée, aux souffrances convulsives de ce beau corps qu'il idolâtrait, commença par chasser toute sa domesticité. Puis le hasard voulut que, dans un des journaux du syndicat Darnston, un entrefilet insidieux lui tombât sous les yeux :

« Personne, y disait-on, n'a été sans remarquer « que le brusque changement intervenu dans la vie « et les opinions de M. Flamel a coïncidé avec la « lune de miel de son mariage morganatique. Il n'y « a là rien qu'un rapprochement, car bien difficile- « ment on se prêterait à croire que la perle des « suavités féminines de Chrysal puisse être la muse « d'inspirations néfastes. »

Cette perfidie qui attaquait ce qu'il avait de plus cher et qui détournait contre son aimée, si gravement tendre, si innocente de tous péchés autres que ceux d'amour, une partie des inimitiés qu'il aurait dû être le seul à supporter, déchaîna en lui un paroxysme de courroux et de vindicative impatience. Tous les doutes s'éclaircissaient maintenant : on

avait voulu, la veille, les empoisonner tous les deux; lui, encore, il l'admettait, c'était là un fait de guerre sans merci justifié par la raison qu'il possédait un secret d'une importance capitale pour ses adversaires; mais Maud! où voulaient-ils en venir en tuant ce chef-d'œuvre vivant? Il leur montrerait, lui, où ils allaient en venir, et dans une rage croissante, il se perdit en rêves d'épopée ardente éclaboussée de meurtres suscités par l'exaltation de son autorité jusqu'à l'omnipuissance. Cinquante, cent, mille Darnston, s'il le fallait. Peu lui importerait leur écrasement de bêtes sales et venimeuses, et Maud, l'entité du beau et du charme, trônerait, impériale et parée, souriante, ne sachant rien, dans le palais aux profondes assises plongées dans le mortier purulent de leurs charognes immondes

Il ne dit rien à Maud, qu'il tenait à l'écart de tous bruits extérieurs, l'entourant si dévotement d'amour qu'à peine se doutait-elle qu'il s'occupât d'autre chose.

Mais le soir, comme justement il devait prendre la parole à une réunion publique organisée par son comité que présidait Mazzari, il y fut débordant de provocante diatribe et sa péroraison surtout atteignit l'ampleur impitoyable des malédictions bibliques.

« Laissez donc pour l'instant, de côté, » s'écria-t-il, « toute notion de droit.

« Ne prostituez pas le caractère serein de la Jus-
« tice immanente en l'invoquant contre des gens
« dont l'élévation matérielle n'est due qu'à la muti-
« lation de toutes les justices. Suivant quelle pénalité,
« encore inconçue d'ailleurs, pourriez-vous les faire
« répondre de leurs crimes? Vous ne devez pas être
« pour eux des juges, mais simplement le fléau

« expiateur qui rayera de l'histoire leurs noms,
« leur œuvre et leur tentative forcenée d'abolition
« de l'ordre.

« En temporisant, en leur accordant le bénéfice
« de mesures légales, vous n'obtiendrez d'eux que
« concessions provisoires, tentations dangereuses
« qui engageraient l'avenir. Que la trame qu'ils ont
« ourdie les recouvre donc et tant pis si c'est un
« linceul.

« Si le feu en ses anneaux infranchissables
« émiette leurs palais, ce sera une flamme d'holo-
« causte exaltant à la nue le culte de la sécurité du
« monde, et quand le libre vent de la mer fera
« tourbillonner leurs cendres il portera au loin le
« parfum agréable des vengeances sacrées. »

La foule en délire, après avoir entendu ces imprécations, se répandit dans la ville, et une émeute commença, que Sombrow ne put calmer qu'à grand' peine.

Le lendemain, les journaux conservateurs demandaient (quelques-uns même annonçaient) l'arrestation de Flamel. Mais à l'encontre de leurs désirs Mazzari, dans son bulletin du jour, déclara qu'il pouvait certifier sans crainte d'être désavoué par le gouvernement qu'aucune mesure ne serait prise contre M. Flamel, dont les violences de langage étaient parfaitement légitimées par ce fait que ses ennemis avaient, la veille même de son discours, essayé de le faire empoisonner, et que jusqu'à nouvel ordre ce serait sur ce seul point que pourrait s'ouvrir, à sa requête, une instruction judiciaire.

Cette partialité qui indiquait nettement l'attitude jusqu'alors effacée des pouvoirs publics jeta l'abattement et même la frayeur dans les rangs des financiers. Il leur était interdit de compter sur la

protection de la force armée, d'autant plus qu'avec cette dernière, tout entière à la dévotion de son chef qu'elle chérissait, aucune chance de pronunciamento n'était escomptable. Ils abandonnèrent donc toute résistance et se mirent en devoir de pallier les effets de celle qu'ils avaient commencée.

Ils prêtèrent leur concours à Mazzari, qui avait déjà entrepris la construction de ce théâtre immense, de cé Colisée qu'il avait rêvé pour Chrysal. Les fonds affluèrent et pour pousser plus rapidement les travaux, on y employa tous les ouvriers de l'île qui se trouvaient sans place. L'édifice tout en fer s'éleva si vite qu'il était presque terminé lorsque eurent lieu les élections, qui, grâce à cette diversion,se passèrent avec calme.

Flamel, naturellement, fut élu avec une quantité de voix inconnue jusqu'alors à Chrysal, et s'en alla siéger au Parlement, seul sur son banc, mais cependant redoutable et puissant, ayant derrière lui le nombre et ne se mouvant que dans un nimbe de révolte imminente.

Peu de jours après l'ouverture de la session législative, qui pour la première fois était un événement, il reçut la visite de Sombrow.

Ce n'étaient pas des congratulations que celui-ci lui apportait. Il le remerciait cependant d avoir enfin introduit la question sociale dans les débats publics, mais il ne lui dissimulait pas ses craintes qu'il n'y eût là qu'une rétrogression.

— Je vous conjure, lui dit-il, de ne pas croire de ma part à aucune jalousie mesquine, ni au vain désir de remémorer les services que j'ai cru devoir rendre à une cause que vous avez adoptée. Je viens simplement discuter avec vous la valeur respective de nos deux méthodes. Moi,je nevoulais que donner

à la masse des travailleurs et des déshérités conscience de sa force et de ses droits, tout en lui laissant son indépendance de grand être collectif et en la mettant sur la voie de son évolution normale. Vous, vous l'avez inféodée à votre personnalité, aux impulsions et aux restrictions de laquelle elle est liée désormais. D'une portion d'humanité vous avez fait un parti.

— Mais, objecta Flamel, puisque vous êtes aussi confiant dans la fatalité, vous devez bien admettre que j'étais appelé simplement à devenir une des déterminantes du destin de cette masse.

— C'est précisément ce que je dis, répondit Sombrow, et je déplore d'avoir à le dire, car ce nouvel état de choses est exclusif d'équilibre. Moi, pour ne rien ajouter, ni rien retrancher aux éléments actifs de cette collectivité, j'avais eu le courage cruel, pouvant par ma richesse la tirer des affres de la misère, de n'en rien faire cependant. Et puis, à travers le mirage de votre éloquence, elle ne perçoit plus le but intégral et suprême qu'elle devrait poursuivre, mais seulement les incidences prochaines dont la nature flatte ses appétits de jouissance. On construit un hall immense qui ne sera, m'a-t-on dit, qu'un lieu de plaisirs ouvert à tous. Vous n'aurez ainsi qu'une République d'énervés et d'affranchis, une République fille d'un Bas-Empire.

— Et qu'importe ! reprit André. Le bonheur est-il fait de réalités statiques ou d'illusions au vol ardent ?

Sur ces derniers mots, Maud entra, silencieuse et souple ; avec sous les yeux le stigmate adorable des grandes amoureuses, si belle et dégageant tant de grâce royale que Sombrow eut peur des enchantements légendaires et se retira.

En refranchissant le seuil d'André, attristé d'une tendresse vague, il murmura :

— C'est cette femme qui, dans son inconscience voluptueuse et le mystère de sa prestigieuse beauté, est le véritable destin d'un peuple.

Il ne se trompait guère, car dès qu'il fut parti, comme Maud demandait à André qui il était :

— Lui, répondit ce dernier, un croyant à d'autres choses que moi. Il s'occupe du monde et n'agit point. Moi je ne m'en occupe pas et j'agis; mais j'agis pour toi seule, et pour ta gloire, ma belle ignorante. Tout l'infini de malheur que je peux déchaîner tient entre tes deux lèvres. Laisse donc bien bas sous tes pieds tout ce qui n'est pas notre amour. Vois, le soleil se couche dans une brume d'or et toute la ville est d'or. C'est le cadre qu'il faut à notre idylle. Chassons toutes pensées et emmène-moi au doux sépulcre de ton alcôve.

VIII

Pendant que s'accumulaient les prémisses des tragédies qui allaient secouer Chrysal, un drame particulier, entre mille autres peut-être, mais celui-là, à un titre spécial, l'un des plus lamentables, se déroula morne dans l'inattention générale.

Tiburce, le pur artiste qui, au banquet de Flamel, avait exposé à Vermal ses théories esthétiques et les motifs de sa liaison avec la plus éhontée des courtisanes de l'île, en était arrivé à confondre dans un amour identique, d'ordre d'autant plus immanent qu'il était plus élevé, son œuvre et son modèle.

Darvan, son vieux maître, avait essayé vainement de le soustraire à cette affection annihilante.

Un jour qu'il était venu chez lui, clore d'une façon définitive la discussion qui menaçait de s'éter-

niser entre eux, il le trouva couché sur le tapis de son atelier, plongé dans une indolence veule qui était devenue son attitude habituelle chaque fois que Marion était absente.

— Allons, lui dit-il, renais enfin à toi-même. Plante-moi là cette catin que le ciel me préserve de connaître. Tu es jeune, mais tu es en train de perdre ta force et ta jeunesse. Avoir ce que tu as dans le cerveau et éjaculer bêtement cela aux pieds d'une rouleuse de trottoirs : tu peux croire que je souffre de cette honte!

— Tiburce fit de lâches objections : ne sonnait-il pas pour chaque homme une heure où il lui fallait tempérer la chaleur de son sang dans la plénitude des plaisirs charnels?

Darvan bondit :

— Chaque homme? dit-il. Respecte-toi donc et respecte-moi surtout, est-ce que l'artiste doit être un homme? Est-ce là ce que je t'ai appris! Les hommes, c'est le tas de bestiaux auxquels nous nous imposons, nous leurs rois, et qui héritant de nos efforts progressent lentement. L'artiste doit récuser toutes les faiblesses, être sans cœur et sans sexe, car il n'est en son essence que l'union d'un cerveau dominateur sans cesse en travail, et d'une main docile, assouplie, vigoureuse, toujours aux ordres de son maître.

— Je vous admire, maître et vous vénère, reprit Tiburce, mais connaissant si bien l'art, comme vous connaissez peu la vie!

— Et je n'ai même pas envie de la connaître, répliqua Darvan. L'art, rien que l'art : cela suffit. Son culte seul, pas d'autre affection. Si ma mère avait jamais été un obstacle à une seule de mes conceptions, je l'aurais reniée. On m'a dit autrefois que des femmes s'étaient suicidées devant mon

indifférence. Peu m'importait et je n'en ai nul remords. Quelques femmes de plus ou de moins : la belle affaire! Ce qui eût été une catastrophe irréparable, c'eût été une interruption de mon labeur acharné, une défaillance de mon ciseau ou de mon pinceau, un accaparement de mon génie par une créature quelconque. J'ai quatre-vingts ans passés: depuis mon adolescence, j'ai passé ma vie à animer le marbre et la toile, à crever d'âme la matière, mais pour ce que les idiots appellent le cœur, je l'ai toujours tenu inerte. Aujourd'hui mes mains sont trop faibles pour sculpter ou pour peindre, la musique me reste et il y a quelques semaines, toute une foule, au pays béni des souffrances et des rêves, en Europe, a tressailli à l'audition de ma symphonie prophétique : le Triomphe d'Ahriman. Ce sont là les traditions dans lesquelles je t'avais élevé, celles de Michel-Ange, *le farouche tailleur de pierre*, et de tous ceux à qui rien de l'art n'est resté étranger, que rien d'humain n'a jamais atteints. Et cette éducation je te l'avais donnée, parce qu'entre tous les jeunes toi seul avais l'envergure assez large pour me suivre dans mon vol. Tu étais ma seule affection, j'aimais ton génie où je retrouvais un frère cadet du mien; ton génie s'envole en fumée érotique que savourent seules les narines frémissantes d'une brute sensuelle et ma seule affection m'a trahi. Allons, une dernière fois veux-tu venir, nous allons emporter ta Vénus, tu logeras chez moi comme au temps où je t'apprenais à broyer tes couleurs, et quand la putain rentrera elle ne te trouvera plus... veux-tu?

— Je ne peux pas encore vouloir cela, gémit presque Tiburce. C'est, voyez-vous, maître, que

Marion est si belle! Qu'elle ne soit qu'une catin : cela importe peu, du moment qu'elle est de lignes et de tons impeccables. Vous savez bien que notre morale à nous ne va pas au delà du beau. Je l'ai d'abord admirée simplement, mais comment vouliez-vous que je ne vinsse pas un jour à m'apercevoir que cet albâtre exquis et puissant vivait? C'est sa vie à elle, la vie que n'ont pas les toiles ni les marbres, qui m'a surpris et aujourd'hui m'accable, Vénus Astarté est immuablement belle, mais elle Marion! à chaque instant c'est une grâce nouvelle qui éclate, une lèvre qui se plisse dans un sourire, une paupière qui s'abaisse sous un baiser, une inclinaison plus souple de la ligne ondoyante dans une étreinte, un sursaut de la pointe des seins à l'approche d'un désir, et moi je suis là pour faire le compte de tous ces charmes mobiles. Oh! et puis ces mille petits frissons de sa chair, ces mignonnes envolées des frisons de sa nuque, et son odeur, son odeur surtout, où s'affirme son sexe de façon si troublante.

— Assez, bon Dieu, clama Darvan, assez, j'en ai trop entendu, des nausées me viennent. Oh! malade incurable, idiot, ramolli, écoute, tu as fait une œuvre hors de pair, mais je te le prédis : si tu restes un jour de plus auprès de cette vache, si elle rentre chez toi ce soir, ce sera la dernière. Et Dieu sait ce que tu eusses pu faire après une Vénus comme celle-ci. Va donc, gratte ton nom au bas de la toile, tu n'es pas digne de la signer, puisque tu renonces à faire mieux. Ne peins plus, n'écris plus, brûle tes pinceaux, brise ton orgue, agenouille-toi, roule-toi seulement devant ta gouge, lèche-la comme un chien d'alcôve des orteils aux sourcils, allonge-toi sous ses pieds, sers-lui de tapis, elle

n'en trouvera pas de plus cher, colle-toi sur elle, contre elle, sous elle, mais de ta vie ne m'adresse la parole, je n'aime pas les renégats et j'abhorre les lâches.

Et il partit, laissant Tiburce péniblement impressionné mais non convaincu.

Marion revint d'ailleurs et rien que par la toujours même offre lascive reprit aussitôt pleine possession de lui. Il continua donc à traîner auprès d'elle son existence d'esclave énaphrodisié.

Cet alanguissement monotone dura peu toutefois. Un soir qu'il rentrait du théâtre, il trouva, dans l'atelier sans lumière, Marion, non pas flirtant, mais bien positivement accouplée à un homme qu'il ne connaissait pas. Il éprouva une commotion tellement violente que, d'abord, il resta muet, pendant un moment que Marion, un peu titubante d'ivresse, mit à profit pour se dégager de l'étreinte de son partenaire. Tiburce alla à celui-ci, et le tira du sofa où il restait couché; l'homme tomba sur le parquet, il était à peu près ivre mort.

L'artiste alors éclata :

— Elle me trompe avec un ivrogne, maintenant. Mais enfin quelle dépravation étrange ! Donne-moi une raison, elle est peut-être bonne! Rien, toujours rien, et ses yeux sont calmes, pas un remords. Mais tu vois bien que je hurle de douleur, que je suis blessé à mort. O Marion, mon ange, penche-toi vers moi, donne-moi seulement un baiser et j'oublierai ; je n'ai rien d'ailleurs à te pardonner, tu es libre, allons, mignonne, chassons cet ivrogne, viens dans mes bras.

Marion se tourna dédaigneuse.

Tiburce alors se dirigea vers la porte et l'ouvrit toute grande.

— Sors, cria-t-il, sors, tu me fais trop mal... Eh! bien m'as-tu compris? Sors, retourne au trottoir qui t'attend, va au coin des rues louches, au-dessus des égouts empestés, attendre tes clients, va faire des louis de ta honte et flétrir ta beauté! Allons va-t'en.

— Attends un peu, dit Marion.

Elle alla vers une panoplie et en détacha un poignard.

— Oh! tu peux bien me tuer, dit Tiburce, je ne crains guère de mourir à présent.

— Ce n'est pas à toi que j'en veux, imbécile, reprit la courtisane; et avec cet instinct féroce qui préside aux vengeances féminines, elle se rua sur ce qui était la vie, plus que la vie même, la gloire de l'artiste : le tableau de Vénus Astarté, et rapidement le lacéra de plusieurs coups de stylet.

Tiburce eut le temps de voir la toile sacrée se fendre en lambeaux radieux, puis il tomba à la renverse, raide et sans mouvement.

Marion, satisfaite, mais peureuse, voulut alors s'enfuir.

Mais sur le palier de l'escalier elle se heurta à un visiteur inattendu, Darvan, qui, irrémédiablement dégoûté de Chrysal, venait, avant son départ par un paquebot du lendemain, voir une dernière fois Tiburce et essayer de l'emmener. A la précipitation même de Marion, il se douta de quelque chose: il appréhenda celle-ci par le bras et la ramena dans l'atelier. Il vit alors toute la scène et en reconstitua les péripéties.

— Horrible! horrible! murmura-t-il; l'artiste mourant par terre, l'œuvre mutilée... et la brute qui a fait cela sourit.

Alors, avec une force extraordinaire il saisit

Marion par les épaules èt la poussa violemment dans l'escalier.

Sans avoir pu se retenir où que ce fût, elle y roula avec le bruit sourd de son corps brisé à chaque marche, et des râles.

Puis sans s'occuper d'elle ni du triste inconnu qui cuvait son ivresse en plein drame, il emporta Tiburce dans ses bras et le déposa dehors sur un banc de l'avenue. Il remonta enfin à l'atelier, coupa la toile dans son cadre et en fit un rouleau qu'il prit sous son bras.

Le grand air avait ramené Tiburce, qui, lorsque Darvan revint près de lui, était debout :

Le vieux maître en éprouva une joie intense, mais qui ne fut que de courte durée, car avant qu'il eût adressé la parole à son élève, celui-ci lui dit d'un ton affairé :

— Il nous faut de suite aller trouver notre Saint-Père, car il m'a fait dire de ne pas manquer de lui soumettre aujourd'hui même mes projets de décoration de la chapelle Sixtine. S'il n'est pas visible d'ailleurs, nous pourrons toujours parler à Monseigneur Bembo.

Il se recueillit un instant et ajouta :

— Del Sarto est jaloux, il m'a fait voler ma Vénus.

Devant cette folie, l'enlisement de ce génie, Darvan laissa de ses yeux couler deux larmes brûlantes. Aux premiers rayons de l'aube, tous deux s'embarquèrent et quittèrent l'Eden de malheur qui n'avait pas le temps d'accorder la compassion la plus passagère aux ruines les plus majestueuses.

ALBERT LEUNE.

(*A suivre.*)

REVUE DU MOIS

ÉPILOGUES

En Chine avec les Boxeurs et les Missionnaires. — Les suites d'une enquête. — Une fabrique d'icônes.

En Chine avec les boxeurs et les missionnaires.—Il est fâcheux que les puissances européennes n'aient point accrédité leurs ministres, au lieu de Pékin, à Monaco ; ils auraient rendu sensiblement les mêmes services à leurs gouvernements, on les eût peut-être dévalisés, on ne les eût pas massacrés. Quel pouvait être le ton des rapports expédiés par ces innocents fonctionnaires ? On ne le saura peut-être jamais ; mais tout fait croire qu'il était naïf. C'est d'après ces sortes de renseignements que lord Seymour partit bravement à la délivrance des légations avec dix-sept cents hommes ; on parle aujourd'hui d'en réunir cent mille et alors de faire un sérieux plan de campagne, et d'être prudent. Si les représentants de l'Europe avaient eu la moindre notion de ce qui allait advenir en Chine, ils auraient agi comme M. François ; rassemblant leurs compatriotes, ils auraient du moins tenté de gagner la côte; lord Seymour aurait encore pu les rencontrer à mi-chemin. Si par hasard c'est par ordre qu'ils sont restés à leur poste, qu'ils ont feint la confiance, la responsabilité du désastre retomberait sur les gouvernements européens. C'est la seconde hypothèse ; il faut l'accepter, plutôt que la première, car il serait ridicule de vouloir nous faire croire qu'un mouvement révolutionnaire qui met en branle tout d'un coup des centaines de mille hommes parfaitement armés a pu se préparer à l'insu de ceux qui avaient intérêt à être renseignés. Si les ministres n'ont rien entendu, des com-

merçants, des missionnaires avaient eu l'oreille plus fine. Voilà plusieurs mois que des nouvelles alarmantes furent publiées par les journaux anglais; ces dépêches, un journal de Paris les traduisit (ce qui a beaucoup fait rire un diplomate ministériel, à la Chambre); à chaque instant on communique à la presse des lettres datant de cette période préparatoire et qui maintenant paraissent prophétiques. Les gouvernements auraient dû prendre leurs précautions dès le mois de mai. Pourquoi se sont-ils laissé devancer par les événements ?

Il faut bien l'avouer, même en face de la Chine qui est en ce moment la plus forte, l'Europe n'est pas précisément gouvernée par des hommes de génie. Il ne s'agit pas des souverains, mais des ministres; les plus brillants, les Anglais, ont été en cette affaire les plus sots. Engagée au Transvaal jusqu'à la garde, l'Angleterre ne trouve à expédier à Takou que quelques régiments indiens qui vont crever comme des lézards aux premières gelées. Il fallait prévoir l'insurrection chinoise; il faut tout prévoir, ou bien on n'est que le premier venu. Comment! la Chine, parallèlement au Transvaal, a pu se gorger de canons et de fusils européens, et l'Europe n'en a rien su! Et l'on nous supplie, à longueur de jour, de respecter cet amas nébuleux de politiciens qui se targuent de régenter le monde!

Il doit être fort difficile de savoir ce qui se passe en Chine, même quand on vit en Chine. Entre deux races si éloignées que le Blanc et le Jaune, presque des espèces (en tout cas des variétés à jamais fixées), la communication des pensées est à peu près impossible; la communication des faits les plus simples, très difficile. La Chine est une inconnue pour l'Europe, après trois siècles de rapports avec l'Europe; il fallait donc agir avec elle selon la plus grande prudence, se borner à des relations commerciales, éviter tout ce qui tendait à troubler des mœurs très anciennes, des coutumes très solidement établies, une religion toute formelle, toute en cérémonies, en traditions et sans Dieu. Deux choses surtout semblent

exaspérer les Chinois : le christianisme et les chemins de fer. Le christianisme, parce qu'ils considèrent ces légendes occidentales comme une offense pour leur intelligence nette et pratique; les chemins de fer, parce qu'ils souillent et ravagent sans nécessité le sol, pour eux sacré et que seul doit entamer la bêche de l'agriculteur. Mais les chemins de fer portant avec eux une utilité qui doit nécessairement devenir sensible, un jour où l'autre, même à un Chinois, on serait peut-être parvenu à leur faire accepter cette nouveauté diabolique. L'absurdité du christianisme est sans compensation. On veut leur faire brûler de l'encens devant ses idoles occidentales; ne brûlent-ils pas déjà en l'honneur des génies des taëls de papier d'argent? lire la Bible, quelle drôlerie! puisqu'ils ont leurs légendes, leurs contes, leurs chansons; prier Dieu, c'est énorme! car s'il exista un dieu jadis, il y a longtemps qu'il est mort. La seule religion universelle en Chine, parmi des coutumes locales, des traces de bouddhisme, c'est le culte des ancêtres, religion purement humaine, purement civile, ne connaissant ni ciel ni enfer, et dont les seules sanctions sont des peines ou des honneurs purement terrestres. Elle est rigoureusement incompatible avec le christianisme. Il n'y a pas de case pour l'au-delà dans le cerveau chinois. Aussi aucun Chinois ne s'est-il jamais converti au christianisme; les seuls chrétiens de Chine ont été élevés sous cloche par les missionnaires. On achète un petit enfant, on le baptise et on l'élève dans un enclos. C'est un chrétien, mais ce n'est plus un Chinois; c'est un être hybride, sans tradition, sans racines. En certaines chrétientés où les missionnaires sont de diverses nationalités, on n'apprend à ces petits poussins qu'une seule langue, le latin. Il y a ainsi en Chine une centaine de minuscules Paraguays, seigneuries que se transmettent de braves Jésuites ou de bons Lazaristes. Ces malheureux vivent serrés les uns contre les autres comme un troupeau tremblant; ils sont en effet plus haïs encore des vrais Chinois que les étrangers, et à chaque insurrection on les massacre d'abord.

On les massacre, parce que la Chine ne jouit pas précisément d'un gouvernement fort. Si l'empire était sérieusement centralisé et administré, au lieu d'être tués par des hordes sans mandat, ils seraient persécutés avec beaucoup de soin et dans les formes par des magistrats indifférents.

La Chine ne peut les tolérer, ni leurs éducateurs. Ce sont des corps étrangers dont l'organisme cherche nécessairement à se débarrasser. Une telle intolérance est une preuve de force et de santé ; cela aurait dû faire réfléchir. Un peuple qui se refuse au prosélytisme religieux montre une vitalité latente qui peut d'un jour à l'autre éclater. Tout en déplorant la mort cruelle de tant d'hommes braves et de femmes courageuses, on ne peut vraiment blâmer même les Boxeurs de leur énergie, même sauvage. Mais qu'avons-nous à parler de sauvagerie, nous en particulier? Il n'y a pas beaucoup plus de cent ans qu'à l'Abbaye et aux Carmes on massacrait bravement d'innocents prisonniers avec la complicité du gouvernement et du prince Tuan de ce temps là, qui s'appelait Danton. On parlait aussi beaucoup des étrangers en ce même temps et on ne les aimait pas davantage qu'aujourd'hui en Chine. Si les Boxeurs triomphent, leurs descendants seront des conservateurs décidés qui renforceront le cérémonial. Y aurait-il quelques points de comparaison entre la Chine et la France?

On a cru longtemps au péril jaune, puis on en a ri, à voir la Chine si bonasse, si facile aux concessions. Le moment n'est pas encore venu de trembler; mais le moment de rire est passé. Armée d'excellents engins du dernier modèle, la Chine n'est encore capable que de résistance ; est-il au pouvoir de l'Europe de l'empêcher de devenir capable d'offensive ? On n'en sait rien. Les pessimistes peuvent prévoir d'ici quelque quart de siècle une Chine qui serait un Japon de quatre cents millions d'habitants et qui opposerait à l'Europe soldat pour soldat, canon pour canon. Le privilège de la race caucasique ne repose naturellement que sur la force. L'Europe

divisée, colonie de rivalités, aura-t-elle encore la force, à un moment donné, contre une Chine dressée comme un seul homme — comme un seul Boxeur — pour la conquête du monde ? Ils étaient déjà dangereux, rien que par leur extension pacifique; si à la procréation ils joignent l'obus à la mélinite, cela pourra devenir inquiétant.

Mais rien n'est plus ridicule que de prédire l'avenir; à peine est il permis d'en parler. On cède à une sensation d'inquiétude et on hasarde de sages réflexions qui, lues dans six ans (ou six semaines), seront des sottises. Joseph de Maistre, tout de même un grand esprit, avait prédit que les États-Unis ne se développeraient jamais, parce que l'histoire montrait qu'une vaste république était impossible. Voilà de quoi faire réfléchir les prophètes.

Il s'agit du présent, de la minute même où nous vivons et où, là-bas, d'autres meurent éventrés par une foule délirante, enivrée par le vin de l'instinct. On comprend fort bien qu'une femme supérieure, comme l'impératrice, ait profité de ce mouvement populaire pour s'élever au rôle glorieux de libératrice de son pays. Il y a au Palais des Costumes, à l'Exposition, une Catherine de Médicis consultant l'astrologue; je n'ai pu voir sans trouble, dans la pénombre, la figure de cette noble femme qui, par des moyens un peu durs, sauva la civilisation française, peut-être toute la civilisation latine, toute la liberté païenne et philosophique. On peut haïr, on ne peut mépriser ni notre Catherine ni cette impératrice jaune; elles ont obéi aux ordres de leur sang, et au-dessus de ces ordres-là, il n'y a rien. Qu'est-ce que le christianisme, qu'est-ce que la raison, qu'est-ce que l'absolu au prix de cette chose absurde, la vie? Or, pour vivre en Chine, il faut être Chinois; et un chrétien n'est plus un Chinois, et l'étranger débarque en Chine, non pas en ami et en hôte, mais en maître, et en maître qui fait les gestes d'avoir retrouvé un troupeau d'esclaves égarés.

Les missionnaires et les religieuses sont admirables, s'il est permis d'admirer la folie. Leur œuvre est courageuse, mais pratiquement nulle. Que des gens simples

aillent se faire massacrer pour gagner le ciel, c'est ce que l'on peut à peine admettre; mais on admettra encore plus difficilement que pour venger ces martyrs volontaires l'Europe soit obligée de sacrifier plusieurs milliers de soldats, martyrs fort récalcitrants. Les missionnaires devraient comprendre que leurs imprudences sont très graves pour d'autres que pour eux-mêmes. Un accord européen prohibant le débarquement des missionnaires en Chine aiderait beaucoup à résoudre la question chinoise. La France, qui les protège tous, moins une douzaine d'allemands et les agents bibliques anglais, prendrait sa revanche sur le terrain commercial. Le commerce français avec la Chine a pris depuis quelques années un développement prodigieux. Devenons sérieux et cessons d'exporter des superstitions religieuses; cela ne se vend pas, le monde en regorge. Et, de notre côté, fermons soigneusement nos portes à de telles marchandises. Les Boxeurs, qui nous sont un fléau, nous seront peut-être, un jour, une leçon.

Suites d'une enquête. — M. Bourgeois, qui est, dit-on, un politicien éminent, n'avait plus fait parler de lui depuis la célèbre mascarade du Congrès de la Paix. Il vient de se réveiller en feignant de croire que les quelques écrivains d'aujourd'hui qui font la guerre à l'esprit protestant sont des fanatiques avides d'allumer de nouveaux bûchers. Il avait été trompé, il est vrai, par les citations frauduleuses d'une revue de propagande, mais son indignation n'en fut pas moins belle, ni moins abondante en clichés vertueux. Il se roidissait surtout contre Willy au langage leste, et on sentait qu'il l'eût bien volontiers étranglé au nom de la tolérance. Parviendra-t-on jamais à faire entendre à M. Bourgeois et à d'autres qu'il s'agit en cette querelle non pas des protestants, mais de l'esprit protestant; qu'il y a des protestants français ou de langue française moins protestantisés que certains catholiques français et même ecclésiastiques; qu'on ne considère ni la naissance, ni le baptême, mais la croyance et son degré de fanatisme; que la morale est

une religion aussi fausse et plus tyrannique que les autres; que le christianisme protestant, purgé de tout paganisme, est un redoutable poison intellectuel; que les superstitions, loin d'augmenter le danger d'une religion, l'atténuent au contraire par leur absurdité même ; que la forme la plus virulente de la religion est la religion intérieure opposée à la religion formelle ; que le protestantisme est un mouvement de réaction religieuse contre le scepticisme croissant des catholiques; et plusieurs autres choses fort intéressantes ? Or nous voudrions bien achever de vivre à peu près libres et garder intact l'honneur de notre scepticisme intellectuel.

Une fabrique d'icônes. — On distribue à l'exposition de délicieux prospectus. C'est ainsi que j'ai appris que la société des cirages français, établie en Russie, se livre, « avec l'approbation de la Censure Synodale », à la fabrication conjointe des boîtes à cirage et des Saintes Images. Sera-t-il dieu boîte ou bidon? se demande, devant la feuille de zinc, le contre-maître méditatif.

Ce petit livret est charmant; il enseignerait à sourire.

REMY DE GOURMONT.

CHRONIQUE DE L'EXPOSITION

Les écoles de peinture. — Jadis les écoles vivaient en se multipliant. Elles naissaient en des villes privilégiées, s'y épanouissaient rapidement, gagnaient les cités voisines, envahissaient les provinces et s'étendaient de royaume à royaume. Leur développement ressemblait à celui d'une famille. Une alliance, un croisement engendrait un groupe nouveau; elles se ramifiaient de toutes parts.

Plus que toute autre région l'Italie était féconde. Aux quatorzième, quinzième et seizième siècles, les vignes d'or de son art couvraient, plus abondantes et plus belles que ses vignes de vin et de soleil, les coteaux de Sienne, Pise, Florence, Milan, Venise, Pérouse et Naples.

C'était la ligne pure, élégante et calme, la grâce des courbes et la fierté des droites, la composition équilibrée

et parfaite, l'arabesque variée et savante que prônaient ceux d'Ombrie; c'était la finesse des sourires et des yeux, la délicatesse des émotions et des pensées, la tendresse des attitudes, l'inconnu formidable dont le visage humain n'est qu'un des plus tentants aspects, qui séduisait, à la suite de Léonard, ceux du Milanais; c'était le faste des couleurs, la royauté des rouges-roses, l'abondance des ors, la fraîcheur opulente des verts que ceux des lagunes adriatiques étalaient sur leurs toiles, comme si la peinture ardente et triomphale n'était que de la musique qu'on voit.

En même temps, au nord, était née l'école de Bruges; à l'Est, les écoles de Prague, de Cologne, de Souabe, de Franconie. Des noms étincelaient: Van Eyck, Memling, Van der Goes, Lochner, Wolgemüth, Dürer, Cranach, Grunewald, Holbein. Les villes hanséates rivalisaient non seulement de richesse, mais de beauté. Chacune d'elles avait ses maîtres originaux et puissants qu'acclamaient les foules et qu'entouraient les élèves. On citait Van der Weyden, Tierry Bouts, Zeitblom, Schafner Altdorfer, Baldung-Grien, Penz, tour à tour disciples et créateurs. Le mouvement d'émancipation se généralisait, on abolissait les formules pour y substituer la vie, on faisait preuve de génie aussi aisément qu'aujourd'hui on affiche du talent.

Toutefois quel que fût l'épanouissement des écoles septentrionales, l'Italie,—tant était inépuisable et souveraine sa force,—les dominait par son influence déjà séculaire. Elle envoyait, au seizième siècle, ses maîtres à Londres et à Paris. Elle débordait au loin sur l'Espagne et la Flandre. Madrid et Anvers, grâce à elle, vécurent baptisées d'art. A leur tour ces villes devinrent fécondes. Elles répandirent autour d'elles la bonne semence plus ardente que des étincelles, elles conquirent des domaines nouveaux et renvoyèrent comme des miroirs jusqu'en Italie même la lumière qu'elles en avaient reçue. Rubens renouvela l'Ecole française; Van Dyck créa l'école anglaise. Velasquez, Ribeira, Zurbaran inventèrent des

jeux brusques d'ombre et de lumière qu'aucune école méridionale n'avait jusqu'à ce moment soupçonnés.

Tout à coup la Hollande produisit Rembrandt, le plus grand des peintres. Amsterdam, Haarlem, Leyde, Delft firent surgir de leur sol toute une légion de maîtres : Hals, Van der Meer, Pieter de Hooghe, Steen, Ostade, Brakenburgh, Ruysdael, de Witte. Tout florissait à la fois, se diversifiait, s'épanouissait. D'une ville à l'autre de nouvelles pratiques s'affirmaient, des méthodes inédites s'inauguraient. L'Italie avait innové dans les domaines de la légende et de l'épopée divines ; elle commentait la Bible et Dante ; la Flandre et la Hollande prirent, pour l'exprimer sur des toiles, le monde de la réalité humaine et terrestre. La double vie — celle de l'esprit et celle des sens — fut rendue. Chaque enseignement de maître formait le noyau d'un admirable fruit qui brillait et se multipliait sur l'énorme espalier de l'art. Les élèves se croyaient les dépositaires d'une pensée, ils vénéraient un génie et se nourrissaient de la sève. Des secrets se transmettaient. Diverses étaient les manières de préparer les couleurs, de couvrir la toile, de manier la brosse, de juxtaposer les tons, d'atteindre soit le pittoresque soit l'ordonnance sur la surface plane et nue du tableau. A côté des corporations encore vivantes, l'école semblait une sorte de collège d'enseignement plus haut et plus significatif. Seul le talent y entrait sur l'invitation du génie. Cela dura pendant tout le XVII[e] siècle.

Au XVIII[e] siècle l'école intimiste et galante des Chardin et des Watteau où confluèrent les traditions néerlandaises et flamandes accapare toute l'originalité éparse en Europe. A Londres, quelques grands portraitistes se lèvent ; puis tout à coup Turner.

Chose étrange, un tel génie ne forme point immédiatement école. Quand surgirent Ghiotto, Léonard, Michel-Ange, Rubens, Rembrandt, Watteau, les disciples affluèrent. Turner demeure isolé. Ce seul fait indique on ne sait quoi d'anormal dans la formation jusqu'à ce moment régulière et fatale des agglutinements esthétiques.

En France, David paraît. Sa doctrine couvre toute l'Europe, mais sans susciter, comme jadis, en d'autres pays, des groupements novateurs. Son école est stérile, elle ne produit rien sinon l'universelle académie.

Dès ce moment, la France monopolise la grosse production de l'art. Les écoles n'existent plus. Il n'y a que l'école, unique et toujours la même, qu'elle soit à Londres, Berlin, Bruxelles, calquée dans tous les pays, sur celle qui s'ouvre à Paris, quai Voltaire, organise une exposition annuelle et entretient une villa Médicis à Rome.

Comme Turner en Angleterre, quelques personnalités magnifiques mais isolées se révélent, depuis Delacroix jusque Puvis. Certes, leur influence s'exerce, mais ils ne forment point école, comme les maîtres anciens. Ce qu'on appelle mouvement romantique, réaliste ou impressionniste n'est, somme toute, qu'une manifestation continue de la liberté et de la spontanéité contre la servitude et la cristallisation officielles. De l'énorme fermentation séculaire, de ces fleuves et rivières allant partout au Sud, au Nord, à l'Est à l'Ouest, seuls deux grands courants subsistent, le premier fortement endigué et dompté, l'autre se frayant un passage libre à travers mille obstacles soigneusement entretenus par l'école.

Et voici la géographie du monde pictural profondément changée. Ses régions ne sont plus nettement caractérisées, ni savoureusement spéciales. Elles ne créent plus.

En Flandre, on galvanise la peinture des vieux maîtres et des noms de belle race y brillent: Lys, de Brackeleer, Stobbaerts, Stevens; en Allemagne, Lembach réunit en lui seul tout ce qu'on peut puiser dans l'étude de Rembrandt, Titien, Dürer; en Italie certaine peinture canaille et brutale se réclame de Tiepolo; en Angleterre, les préraphaélites se dévouent aux représentations religieuses et légendaires dont les Italiens du xv[e] siècle leur offrent le modèle. Ils alanguissent le vieux mysticisme encore vivace sous Mantegna et Massaccio, ils affadissent en

un style suranné et emprunté la beauté simple et jeune des primitifs naïfs; leur peinture est archéologique, avant tout.

Désormais il n'est plus qu'un pays, la France, d'où s'essore une beauté inédite et cela, à côté même de la mort et du résidu des traditions codifiées et enseignées au nom de l'Etat. Et cette mort et cette vie se répandent en même temps sur le monde.

On les rencontre se côtoyant à travers toute l'exposition, de salle en salle.

Scènes officielles, portrait d'hommes d'État, toilettes féminines étalées sur un corps mûr et bridé de bourgeoise, scène de genre ou de mœurs, toute l'Europe pour vous peindre est venue prendre des leçons à Paris. Même palette, même arrangement, même veluerie, même facture. Cet art ressemble à tout ce qui est médiocre : la bonne tenue, les proverbes, l'entregent, les discours parlementaires. Il satisfait le goût des dirigeants modernes ; il encombre les salons, les monuments publics, les églises. Il est banal, neutre, universel. Il est loué par toute la presse.

Heureusement qu'au fur et à mesure qu'il s'étale depuis les rampes jusques aux frises, l'autre art, son contraire, celui qui exprime l'évolution franche et naturelle de la peinture, celui qui se nourrit non point exclusivement de l'enseignement du passé, mais avant tout de la vie qui souffre, et monte, et lutte, et crie, et s'épanouit, s'impose également à l'attention de tous et à l'admiration des meilleurs. Sans cet art protestataire, la peinture ne serait plus puisqu'elle ne créerait plus. Et voici les individualités novatrices, et Monet, et Renoir, et Degas, et Pissarro d'un côté, et Besnard, et Carrière, et Whistler de l'autre, sans compter les neo-impressionnistes qui n'exposent pas.

Le vent est à l'impressionnisme, à la vision claire, aux ombres colorées et violentes, à la mise en page curieuse et pittoresque. L'ancienne peinture du XVIIe siècle se complaisait aux harmonies profondes où les tons rouges,

verts et jaunes éclataient sur des fonds bruns ou noirs. La peinture officielle emprunta ses bitumes à l'enseignement des vieux maîtres, surtout aux maîtres bolonais. La peinture moderne, tout au contraire, vit de couleurs bleues et violettes ; elle décompose la lumière sombre ou éclatante suivant les heures et la marche des nuages et du soleil, elle étudie les contrastes et les réactions de la clarté, elle affectionne la facture menue et vibratile. Elle est adoptée par tous ceux qui veulent s'émanciper des routines, elle a gagné l'Europe et même l'Asie et l'Amérique. On peint, suivant son mode, à Tokio aussi bien qu'à New-York. Mais à son tour, précisément parce qu'elle est adoptée par des peintres sans génie, elle devient aussi banale qu'universelle. A part les individualités hautes qui l'ont magnifiée, elle n'a point encore suscité ailleurs d'autres maîtres. Si l'on n'y veille, elle deviendra, autant que l'autre peinture, un poncif.

Cette crainte, je l'ai ressentie dans chaque section étrangère, depuis la section américaine jusqu'à la section japonaise. L'uniformité règne partout. Et vraiment, à parcourir le tapis kilométrique qui fait le tour du grand palais et semble se dérouler — à part quelques changements dans son dessin et sa couleur — toujours le même de salle en salle, de pays en pays, on y trouve la représentation emblématique de l'art monotone de notre temps.

ÉMILE VERHAEREN.

LES ROMANS

Mark Twain : *Contes choisis*, traduits par Gabriel de Lautrec, « Mercure de France », 3.50 — Albert Delacour : *L'Evangile de Jacques Clément*, « Mercure de France », 3.50. — Henryk Sienkievicz : *Quo Vadis?*, « Revue Blanche », 3.50. — Charles de Ricault d'Héricault : *Fani Roseval*, Perrin, 3.50. — Rossignol : *Les mémoires de Rossignol*, Ollendorff, 3.50. — G. Réval : *Les Sévriennes*, Ollendorff, 3.50. — Emile Pouvillon : *Le vœu d'être chaste*, « Revue Blanche », 3.50. — Georges Lecomte : *La Maison en fleurs*, Fasquelle, 3.50. — Eugène Fournière : *Chez nos petits-fils*, Fasquelle, 3.50. — Ernest Lajeunesse : *Demi-Volupté*, Ollendorff, 3.50. — Lucien Muhlfeld : *La Carrière d'André Tourette*, Ollendorff, 3.50. — Léon Riotor : *Agnès*, Lemerre, 3.50. — Julien Lefèvre : *Robert Perceval*, Perrin, 3.50. — Julien Mauveaux : *Phryné*, Charles, 3.50. — Marie-Denise Marinot : *Criminelle passion*, Société Libre d'Edi-

tion, 3.50. — Alphonse Allais : *Ne nous frappons pas*, « Revue Blanche », 3.50. — Georges Auriol : *La charrue avant les bœufs*, Ernest Flammarion, 3.50. — *Bono dum-dum !*, Librairie Landre, 1 fr.

Contes choisis de Mark Twain, traduits de l'anglais par Gabriel de Lautrec. Le grand bonheur pour un critique serait d'être un naïf ignorant,et l'ignorance naïve d'un critique ferait très probablement la joie triomphale de tous les écrivains. Ainsi, après la lecture de ce recueil de contes, moi, pauvre diable de lecteur qui suis loin d'ambitionner le titre de critique et qui *ne veux rien savoir*, je pourrais m'écrier : « La voilà bien l'impudeur conquérante des Anglo-Saxons ! Ils ont donc soif de tous les trésors, y compris celui de l'humour ! Nous possédions chez nous une troupe de gens extraordinairement drôles que l'Europe nous enviait, nous avions enfin découvert le secret de faire rire des spectateurs en marchant tout simplement la tête en bas, en mettant la charrue avant les bœufs et en nous dissimulant les uns aux autres ce que la plus élémentaire jugeotte nous forçait à deviner, nous détenions très réellement le record de l'absurde ; dans nos petits contes à dormir debout il n'y avait plus ni belle au bois dormant, ni gros derrière de moine (Aoh ! shoking !) ni bons tours joués aux maris, non vraiment, il n'y avait plus rien de gaulois, c'était une gaîté nouvelle, la gaîté des *auteurs gais*, de cette troupe que l'Europe nous envie, *clowns* se présentant sur les mains dans les meilleurs salons en tenant leur claque du bout de l'orteil gauche, ces fameux pince-sans-rire qui vous martyrisent, ayant eux-mêmes, semble-t-il, la mort dans l'âme, jusqu'à provoquer l'épouvantable gloussement nerveux de la grande soulographie... Or, ces fieffés coquins d'Anglo-Saxons nous volent notre bande entière d'*auteurs gais*. Voici qu'ils les imitent, qu'ils les parodient et que pour aller plus vite et mettre de l'unité dans leur procédé scandaleux, ils les refondent en un seul moule qui a nom : *Mark Twain*. C'est intolérable et cela hurle vengeance ! »

Il y a longtemps que les *auteurs gais* m'ennuient et je ne suis pas autrement fâché de le leur envoyer dire. Il y a du reste tout aussi longtemps qu'un Monsieur, mal intentionné sans doute, m'avait traduit, en une subtile lecture à vue, les contes choisis et même pas choisis de Mark Twain. Depuis ce soir néfaste, je n'ai jamais pu me *tordre sérieusement* en présence de la trop célèbre troupe des *auteurs gais*, de chez

nous, car on ne rit bien qu'une fois... au moins en Amérique!

Il me paraît clair que nous avons envoyé noircir notre esprit à New-York. Ce n'est pas ce qui empêche les commis-voyageurs de rigoler, mais tout le monde n'a pas la grâce d'état de posséder l'âme d'un commis-voyageur. On peut et l'on doit retrancher deux *auteurs gais*, sur la troupe, qui s'efforcent de garder une certaine originalité, mais c'est simplement parce que ces deux-là, très peu lettrés, ignorent ou ont ignoré Mark Twain jusqu'à ce jour. En principe, un *auteur gai* n'a nul besoin de lire quoi que ce soit et il ne se sent même pas le besoin de se relire. L'*auteur gai* par définition ne se soucie ni de sa langue, ni de son genre de philosophie : il est franchement, colossalement absurde et c'est un hasard pur quand il lui échappe une chose drôle selon le bon sens. Dès que le *clown français* se replace sur ses deux pieds, il devient pire que tout le monde sous le rapport de la bêtise. Seulement il a l'énorme supériorité de pondre à l'infini des œufs sans germe et quand un bon canard ou un joli moineau sort de là il ne sait plus ce qu'il doit en faire. L'absurde macabre n'est point du tout la note dominante de l'esprit français, et nous poussons à la brutalité et à l'incohérence totale cette très particulière manière de voir le drôle d'une situation cérémonieusement, que les auteurs anglais ou américains conservent, eux, très naturellement. Je ne ferai pas de citation et je ne nommerai personne, mais la troupe entière des *auteurs gais* est enfermée, comme en un cabanon de fou, dans le seul très merveilleux conte qui s'appelle *Ma montre* de Mark Twain. Là, ils ont brisé des ressorts délicats, bouleversé tout un mécanisme ingénieux, augmenté des bruits, pressé des mouvements jusqu'à nous assourdir et nous abrutir lamentablement. L'humour est un clavier de cristal ne demeurant favorable qu'aux doigts qui le chatouillent, ces doigts experts chatouilleraient-ils d'ailleurs jusqu'à la pâmoison. Maintenant, je ne crois pas que la *Grande révolution de Pitcairn* puisse jamais être écrite en France, car... les immortels principes de 89 auraient trop à en souffrir, mais que ceci soit dit à la louange de l'Amérique.

Ce recueil d'histoires tout à fait amusantes est précédé d'une grave préface de Gabriel de Lautrec où l'érudition, chose à dire à la louange de la France, y est aussi captivante que n'importe quelle sombre et spirituelle blague humoristique.

L'Evangile de Jacques Clément, par Albert Delacour. La préface de ce roman, écrite par l'auteur, nous promettait toute autre histoire d'amour que celle qui la suit. Je ne veux pas penser une minute que l'auteur n'a pas fait ce qu'il a voulu, mais je suis cependant obligé de lui dire, en lecteur qui n'a pas l'habitude de passer une ligne, que je ne vois pas dans son œuvre l'homme qu'il désirait me montrer. Son livre n'est pas un *roman historique*, c'est encore moins une page d'histoire, et on ne peut que féliciter un écrivain quand il s'efforce de donner bien plus une légende qu'une réalité en tenant à conserver la forme dite romanesque. Mais alors pourquoi chercher à affaiblir un symbole au lieu de le développer en toute la fougue permise à la fiction ? Jacques Clément le régicide nous apparaissant sous la forme d'un poète névrosé, comme on en croise tous les jours sur le boulevard, nous étonne, et ce qui nous gêne n'est pas précisément qu'il s'appelle Jacques Clément, c'est le *point d'histoire*, c'est-à-dire le *prenez garde à la peinture* de la préface. Jacques Clément est un illuminé soit, mais il est impossible à cet illuminé de recevoir l'impulsion d'une aussi pauvre cause que semble l'être Mademoiselle Valentine. Cette jeune personne est d'un *chromo* à faire peur. Puisque l'évangile de renoncement par l'amour devait découler d'un baiser, je souhaiterais le baiser un peu plus profond ou encore moins appuyé. La scène du petit page sent l'Alexandre Dumas, ce qui n'est pas très désagréable... seulement l'*anarchie*, puisant dans Alexandre Dumas, hum !... Toute la scène du bain où le jeune moine se sent devenir homme et sensuel est belle, d'une grande poésie et c'est pourquoi Valentine, sa soubrette et son page, scandalisent un peu. Maintenant les ligueurs et les chefs d'armes ont un relent d'affaire Dreyfus très inattendu ; il y a des *vive le sabre!* qui sentent leur *vive l'armée* d'une lieue.

Somme toute, le Jacques Clément de l'auteur est certainement un grand sensitif, mais il se développe dans un autre milieu que celui qui fut le sien historiquement parlant. Il y eut de tout temps des *illuminés*, mais leurs illuminations subirent le milieu, certainement. Je ne vois pas Jacques Clément sous le froc de ce petit moine, parce que c'est le froc d'un moine mondain italien de la fin de ce siècle-ci et il s'évanouit comme on s'évanouissait chez les poètes neurasthéniques hier encore. Je n'ai pas la prétention de demander à l'auteur de l'*Evangile de Jacques Clément* le farouche sectaire qu'il est d'usage de voir dans un régicide, cependant sa préface me

donnait le droit d'espérer une figure moins pâle et moins déconcertante. L'écueil, je crois, pour tous les écrivains qui traitent un sujet historique, c'est justement le point d'histoire; or, en nous préparant un Jacques Clément chaste, mystique et sensuel à la fois et en le faisant butter sur une Valentine, un brin poupée d'opérette, l'auteur nous force à regretter la silhouette plus cynique et plus sinistre de Mlle de Montpensier, qui aurait su ombrer la tête trop *floche* de l'innocent assassin. A l'heure actuelle, ayant le roucoulement de colombe un peu trop prolongé de ce livre dans l'oreille, je n'aperçois plus que l'autre Jacques Clément sortant, très saoul d'amour et de vin, de l'alcôve de la grande diplomate et allant tuer... simplement par sadisme, comme l'autre petit moine va tuer par dévouement. En hystérie, les deux extrêmes se touchent !

De toutes manières, puisqu'on nous présentait un nouvel évangile, il y fallait la Vierge ou Madeleine, mais pas une jolie petite commère de revue. Cependant il demeure un livre charmant.

Quo Vadis? par Henryk Sienkiewicz. Cette œuvre est probablement fort bien traduite du polonais, mais elle ne semble pas l'être suffisamment du latin. Sur une moyenne de vingt pages on rencontre au moins une centaine de mots latins qui ne sont là, au milieu des mots polonais ou français, que pour donner la fameuse couleur locale et je me doute que cela dut grandement réjouir les... ignorants. Si l'*oleotechium* représente le *dernier compartiment des bains*, nous n'éprouvons qu'une joie relative à apprendre que le *dernier compartiment des bains* s'appelle l'*oleotechium*, car en français ou en polonais ça ne nous servira pas. *Quo Vadis?* est un roman énorme de près de 700 pages. Il est trop long. Il nous représente en un tableau historique, comme savent les faire les prix de Rome, les premiers chrétiens se groupant, chœur vêtu de blanc pur, devant l'orgie romaine (rien de Prosper Castanier !) qui ruisselle de pourpre, de vin et de sang. Pétrone domine l'œuvre de sa figure bien moderne de dilettante, à la fois brave, léger et spirituel. Ces figures-là sont du reste éternelles comme la philosophie devant le défilé grotesque de toutes les religions. Un jeune patricien, Vinicius, joue le rôle, toujours un peu bête à force d'être classique, de l'amoureux qui se convertit par amour, et Lygie c'est la vierge chrétienne dans toute... sa nulle beauté. Néron artiste, déguisé en Robert de Montesquiou de son temps, m'apparaît là-dedans comme un grand méconnu

dont on aurait pu tirer mieux que sa tête de brute. J'oublie de mentionner que *Quo Vadis?* est un roman moral. Mais il est furieusement long et point sensiblement meilleur que ce fameux petit livre donné en prix d'excellence aux jeunes filles qui s'appelle: *Fabiola ou l'église des catacombes. Quo Vadis?* aura certainement un grand succès dans la foule des lecteurs qui aiment à revoir des sujets connus comme on aime à *repasser* une leçon faite, et les mots latins chatouillent toujours la pédanterie de ceux qui préfèrent, et pour cause, la lettre à l'esprit d'un texte.

Fani Roseval, par Charles de Ricault d'Héricault. Ceci est un livre exquis, d'une grande audace et, sans qu'on s'en aperçoive trop, la terrible satire d'un temps où l'on prenait les convulsions hystériques du peuple français pour de la bravoure. Fani Roseval est une fille un peu mystérieuse, reine de théâtre et enfant de la nature, éprise de dévouement tout autant que de liberté, mais qui possède le vrai sens de cette liberté, c'est-à-dire *l'art de régner sur les inférieurs.* Elle assiste à l'agonie du roi, de la reine, et de toute une élite du milieu de la foule qui pue le vin et le sang, et elle ose préférer en un langage original et très précieux pour les trouvailles de mots, ces têtes qui tombent avec des saluts courtois aux fronts nouveaux d énergumènes malpropres qui se lèvent pour des apothéoses de banlieues. A travers les images vives, les aventures galantes quoique honnêtes et les petits tableaux de mœurs enlevés à la pointe d'une ironie des plus violentes, toujours très *femme,* on sent courir les petits pieds fins d'une danseuse qui ne peut oublier qu'en France on danse toujours sur les volcans. C'est joli, furieux et retroussé. Par-dessus tout, c'est inattendu. La Révolution française jugée par cette bohême du grand monde s'aperçoit sous un jour aussi nouveau que... peu favorable à la beauté des immortels principes... et pour ce que j'aime les immortels principes, je vous recommande la bonne grâce de cette folle *Fani.*

Les mémoires de Rossignol, par Rossignol. Où allons-nous, si tous les agents de la sûreté mangent le morceau sous couleur de littérature! Mais rassurez-vous, ce n'est pas de la littérature et c'est absolument intéressant. Rossignol parle de temps en temps la langue du père Ubu et il a belle envie de s'en aller après avoir *tué* tout le monde, y compris ses chefs. C'est amusant au possible. Les grands crimes y sont contés par le menu avec pièces anatomiques et justificatives à l'ap-

pui. Rossignol qui est peu endurant passe à tabac les récalcitrants, surtout les chefs, et on finit par l'apothéose obligatoire de la pêche à la ligne après avoir noblement pêché l'homme dans toutes les eaux troubles du monde. A signaler pourtant à l'ex-agent Rossignol une inexactitude de rapport. *Pranzini ne possédait aucun poil sur la poitrine*. Je tiens le détail d'une femme fort comme il faut, ou comme il en faut, dont la police était mieux faite que celle du gouvernement, au moins en ce qui concernait les *chéris magnifiques*. J'entends d'ici M. Rossignol bougonner, histoire de ne pas rester court : « La belle affaire ! Ces *levantins*-là ont la coutume de s'épiler quand ils vont dans le monde ! » Vous avez un flair merveilleux, monsieur Rossignol. A la vôtre !

Les Sévriennes, par G. Reval. Livre instructif d'une femme sur la haute instruction donnée à la femme. Les Sévriennes sont les élèves de l'école de Sèvres. Détails très fins et très intimes, toujours de bon ton, sur les usages, les mœurs de cette maison à la fois normale et...anormale. De loin, de très loin, en plus pédant et en plus documenté, cela rappelle ce bijou barbare de *Claudine à l'école*, mais ça rutile moins et ne crève les yeux à personne. L'auteur, avec tact et un dandysme gracieux, glisse sur certaines hystéries...Mais on les sent formidables quoique latentes. En réalité on apprend beaucoup, les professeurs sont sournois et ridicules autant que convenables, mais... l'amour, le grand éducateur domine ; il domine si bien que, vers la fin, Marguerite Triel, atteignant l'agrégation, quitte séance tenante les honneurs du professorat pour devenir la simple maîtresse d'un artiste quelconque. D'agrégation en agrégation, est-ce qu'on ne pourrait pas enfin arriver au collège des *bayadères* et parer simplement la femme de toutes les sciences et de tous les arts dans le seul but d'en faire une grande amoureuse ?

La carrière d'André Tourette, par Lucien Muhlfeld. Très sérieuse étude de mœurs sur ce que je me permettrai d'appeler : le *demi-maque*. (Ça manquait à la collection des *demi-choses* dont notre ère (fourmille). André Tourette est un très brave garçon, mais il a la fâcheuse habitude de coucher pour rien, ce qui l'entraîne un peu plus loin que les bienséances. Puis il se marie honnêtement et continue. C'est un bon bourgeois qui n'aime pas le travail ni l'effort cérébral en aucun genre. Il est aussi incapable de commettre un crime que de perpétrer une belle action. Je pense qu'il représente une

bonne moitié de la population mâle parisienne tant bourgeoise qu'artistique. Comme à Paris, il y a beaucoup plus de femmes que d'hommes, il est naturel que les femmes finissent par travailler pour ces messieurs comme sous les tentes arabes. Le roman de Lucien Mulhfeld est consciencieusement écrit et avec la retenue ironique convenant au sujet.

Le vœu d'être chaste, par Emile Pouvillon. L'histoire fraîche et simple d'un séminariste qui résiste noblement à l'éternel féminin. Ce roman est écrit avec la probité qui caractérise l'auteur du *Roi de Rome*, plus soucieux, je crois, de faire bien que de s'attirer des réclames par le procédé connu, c'est-à-dire en semant un roman de titre convenable, de détails très ignobles.

La maison en fleurs, par Georges Lecomte. Le classique désespoir des adultères s'apercevant que leurs enfants, fils et fille, sont frères et qu'il faut les marier sous peine de nouveau déshonneur. Ce roman est écrit en vieux style et sur un vieux thème. Il faudrait avoir enfin le courage d'écrire le roman de l'adultère neuf ou nous finirons par découvrir la banalité d'un drame qui fait pressentir son dénouement au début. Je sais bien que l'auteur s'est très largement dépensé en formant à ses héros un cadre délicieux, mais il sème ses perles au vent et, pour ma part, j'attendais le mariage incestueux sans plus et ne frissonnais d'aucune horreur sacrée. Depuis l'antiquité, l'inceste, même en adultère, nous laisse froid.

Chez nos petits-fils, par Eugène Fournière. Nos petits fils, grâce au projet et au perfectionnement surtout de l'éclairage électrique, sont devenus de bons socialistes et vivent en petites cases timbrées d'étiquettes. L'anarchie, le spiritisme, les nouvelles sciences luttent entre elles dans l'arène sociale comme jadis les verts et les bleus à Byzance. En somme, rien n'est changé, sinon le *pittoresque*, car on finit par le fabriquer sur commande. Il y a des émeutes et des récréations. Les citoyennes qui font le ménage pour de l'argent savent aussi jouer de la sonate pour se distraire du balai... Maintenant l'Amour? Dame! L'Amour demeure. C'est le seul pilote et même le seul président de République encore possible au gouvernail.

Demi-volupté, par Ernest Lajeunesse. Joli ouvrage de broderies capricieuses sur une étoffe bien usée. On trompe, on détrompe et on cherche à se tromper soi-même. Les femmes sont plus belles dans le texte que sur leur photographie,

et on sent des doigts frôleurs qui commencent des choses que le cerveau est seul à vouloir parfaire. Il y a des détails exquis : « C'est dans la grisaille de la nuit expirante qu'elle ferma sur lui la voile épaisse des draps vierges... ils étaient partis en voyage! » Ces détails font pardonner un certain petit relent de bar et de brasserie imprégnant l'œuvre comme certain relent de pipe pose un doute, quelquefois, sur l'habit de soirée d'un homme du monde.

Agnès, par Léon Riotor. Roman d'une femme mal mariée qui prend un amant et lui fait croire qu'elle est encore une... demoiselle. Il y a de la poésie là-dedans, un peu trop peut-être, car l'auteur tombe en des exagérations sentimentales qui mettent son œuvre en dehors de toute psychologie. Maintenant il y a un type de médecin philosophe poussant à l'adultère par esprit d'humanité qui est, ma foi, fort intéressant. Peut-être ne convient-il pas de faire lire *Agnès*... aux *Agnès!*

Robert Perceval, par Julien Lefèvre. Oh, Monsieur, ne recommencez plus, dites? Si vous saviez, malgré votre talent et votre probité littéraire, quel cauchemar vous donnez à un pauvre diable de lecteur qui s'imagine, qui *espère* tout de même autre chose qu'un bon essai d'étude politique et sociale!

Phryné, par Julien Mauveaux. On nous prévient que cette pâle copie d'*Aphrodite* fut écrite bien avant *Aphrodite* et que... c'est meilleur. Si on ne m'avait pas prévenu, je n'aurais pas osé dire qu'en effet il s'agit bien d'une imitation très pâle, car plus *historique*, du beau roman de Pierre Louys. Une seule dignité existe en art : ne pas copier *avant*. Mais quand ce malheur vous arrive, il ne reste plus qu'à jeter l'œuvre au feu. Maintenant la préface du nommé Eugène Beaulieu, *agrégé de l'Université*, est le véritable désastre, car l'œuvre est écrite, historiquement parlant, avec toute la conscience d'un honnête écrivain dont l'imagination n'est fichtre pas *malsaine*. Seulement le Zoïle du début nous flanque une telle douche que nous nous sentons capable de parti-pris. Ce Monsieur n'a jamais vu, « *dans l'histoire, des reines s'éprenant de roturiers ou de très pauvres gentilshommes* ». D'où il est nécessaire de conclure, pour consoler son ami, qu'il ignore aussi bien l'histoire de Catherine de Russie que celle des filles du régent, et que, par conséquent, le grec de Pierre Louys peut lui sembler déplorable. Agrégé, agrégat, conglomérat, adhérence et banc d'huîtres! Le pédantisme est

une chose extrêmement dangereuse pour les petites Phryné passées, présentes ou à venir.

Criminelle passion, par Marie-Denise Marinot. Très *marie*, très *denise*, et combien *marinot*, ce petit roman est un bijou de poncivité. Pour ne pas faire de peine à une femme, je veux bien citer : « C'est trop, *Dieu clément*, c'est trop en entendre ! » Je suis persuadée que l'auteur se demandera ce que je reproche à cette phrase très correctement française. Mais, il s'agit d'un beau-père qui aime la fille de sa femme, et il y a d'intéressante tentative de viol.

Ne nous frappons pas, par Alphonse Allais. Joyeuses blagues très sérieusement contées.

La charrue avant les bœufs, par Georges Auriol. Non moins joyeuses blagues, encore plus gravement écrites.

Bono dum-dum, par des tas de gens. A citer une histoire philosophique d'Henry de Bruchard : *Les mauvaises habitudes*, d'une jolie finesse d'observation.

RACHILDE.

QUESTIONS MORALES ET RELIGIEUSES

L'Américanisme, d'après un discours de Mgr Spalding à l'Université catholique de Washington. — J. St-Clair Etheridge (trad. Georges Grappe) : *La Genèse de « L'Américanisme », histoire d'une hérésie fantôme*, éditions du Spectateur catholique, Bruxelles. — Ferdinand Buisson et la *Semaine religieuse* de Paris. — Alcanter de Brahm : *L'Ostensoir des Ironies*, essai de métacritique, Bibliothèque d'art de la Critique, 5 fr.

L'Américanisme, d'après un discours de Mgr Spalding, évêque aux Etats-Unis. — Le pape avait condamné l'Américanisme. La curie romaine s'imaginait bien que, Rome ayant parlé, les évêques d'Amérique allaient se taire, et que tout serait fini dans le silence, la soumission la mort. Ainsi en advient-il régulièrement dans le monde catholique latin. Mais nous sommes aux pays anglo-saxons, où vit une race pénétrée de libre examen. Les fidèles de l'Eglise romaine ont quelque peine à suivre, en morne troupeau, le geste et la voix du pasteur. Sans doute les ordres pontificaux sont acceptés, et les condamnations pontificales imposent des attitudes résignées et pieusement passives. Mais les consciences ne se laissent pas entièrement fléchir. Le cardinal Gibbons et Mgr Ireland, qui furent les premiers prophètes de l'Américanisme catholique, déclarent « connaître assez leur devoir comme chrétiens et comme évêques, pour ne parler et penser que

comme parle et pense le Souverain Pontife ». Tels sont les termes d'une lettre récente de Mgr Ireland au cardinal Rampolla. C'est l'obéissance sans phrases; c'est la discipline. Mais Mgr Spalding est aussitôt désigné pour sortir de ce silence et dire ce que les autres américanistes ne peuvent plus dire.

La *Revue du Clergé français* (15 février) a publié, de ce prélat, un discours admirable de raison, de libre énergie, de vérité humaine Titre : *La mission vitale de l'Université*, discours prononcé par Mgr Spalding, évêque de Péoria, pour l'inauguration du collège Sainte-Croix, affilié à l'Université catholique de Washington.

C'est une noble et éloquente glorification de la vie, de la vie plus intense, de la vie toujours croissante. La religion elle-même ne doit avoir d'autre fin que de faire de la vie. Il faut qu'elle soit *vitale*, c'est-à-dire propre à stimuler et à entretenir la vie morale aussi bien que la vie intellectuelle. La religion catholique ne comptera plus dans le monde, « si les catholiques ne reprennent plus de vie morale et intellectuelle ». Et la vie est faite de liberté, de diversité. Mgr Spalding déclare aux catholiques qu'il leur est « plus important de faire le bien que de le faire d'une certaine manière » et « plus nécessaire de penser que de penser de même ».

Pauvres tenants de l'absolutisme romain, pauvres adorateurs de l'idole pontificale (le mot est de Montalembert), pauvres esclaves prostrés devant l'infaillibilité autoritaire, avez-vous senti combien de telles invitations à la vie, et non pas à l'obéissance, sont une protestation révolutionnaire contre le catholicisme que vous avez façonné comme un sépulcre des volontés et des intelligences, et combien il y a de protestantisme dans l'Américanisme? Prenez garde au schisme.

Or, pour vivre, il faut non pas s'attarder dans les regrets du passé, mais marcher à l'avenir L'évêque américain le dit, en termes francs, aux catholiques d'Europe. Pourquoi êtes-vous « rétrogrades », Européens, et pourquoi vous « laisser aller à la dérive en poussant de vaines lamentations sur un passé qui ne saurait revenir »? Pourquoi « tourner les yeux avec regret vers un siècle enseveli, que nous estimerions moins si nous le connaissions plus ». En Amérique, c'est « l'avenir qui attire ». Le mieux est devant nous, non pas derrière nous. Que le passé défunt repose en paix avec ses morts : nous sommes, nous, les enfants de la lumière et de la vie. Et, puisque c'est surtout l'Europe qui est le passé, Mgr

Spalding s'écrie : « Qu'y a-t-il donc en Europe de plus sacré qu'en Amérique? L'histoire de l'Europe n'est-elle pas faite, pour une large part, d'une suite de guerres, de tyrannies, d'oppressions, de massacres et de persécutions? Sa passion du lucre ne lui a-t-elle pas fait opprimer toutes les races inférieures du globe? Combien de temps ses divers peuples ne se sont-ils pas regardés face à face, les armes à la main, prêts à s'entr'égorger ? Pourquoi l'Europe serait-elle pour les catholiques un si grand objet de respect et d'admiration ? »

Quoi ! pas même Rome, le Vatican, le pape, les vieilles églises avec leurs saints et leurs reliques ! Pas même la terre sacrée des apparitions et des miracles, des vierges de Lourdes et des Sacrés-Cœurs ! Les Américains ont une singulière indépendance de foi. Pour les pieux traditionalistes d'Europe, il y a vraiment de quoi mettre en doute la bonne qualité de leur catholicisme. Aussi bien une bande de jésuites et d'inquisiteurs ne cesse-t-elle de dénoncer à l'autorité de Rome les évêques américains. Attendons le schisme.

Ce qui fait, d'après Mgr Spalding, la force vitale de l'Eglise catholique américaine, c'est qu'elle agit par son propre pouvoir, sans demander le soutien de l'Etat. Il lui suffit des droits communs qui, dans un pays libre, appartiennent à tous; il lui suffit de la liberté. Par ailleurs, d'antiques privilèges maintiennent en faveur du catholicisme une grandeur factice; les catholiques américains ne veulent que la grandeur réelle de l'action. Le prêtre, tenant à être respecté, commence par être respectable et il se réclame moins de ses dignités hiérarchiques que de sa dignité personnelle. S'il a souci de pénétrer les âmes et de les gagner à Dieu, il compte moins sur la pompe des cérémonies, sur l'attrait des avantages sociaux que l'hypocrisie assure, et plus sur la puissance d'une parole qui s'échappe de cœurs vivants et fidèles. D'ailleurs, il s'agit surtout pour l'Eglise d'exercer une action morale et sociale. « Les disputes de théologiens, comme toutes les querelles, intéressent ceux qui y prennent part ; les autres, elles les ennuient ou les scandalisent. Elles procèdent moins de l'amour de la vérité que d'un tempérament étroit et sans sympathie, qui va souvent avec l'esprit de corps, et qui a fait beaucoup de mal dans le monde. »

Evidemment, une telle foi en la liberté et en l'action morale devient un dur reproche pour les partisans d'une Eglise officielle, rétribuée par un budget d'Etat, toujours réduite à

recourir aux moyens politiques, au cléricalisme, pour le maintien de son influence ou, du moins, de son prestige. Mgr Péchenard, recteur de l'Institut catholique de Paris, a écrit dans la *North American Review* (nº de mars) un article sur la *Fin de l'Américanisme en France*. Il affirme nettement que les catholiques américains ont marqué « *un certain relâchement à l'égard des dogmes* », une « *tendance séparatiste à l'égard de l'autorité centrale ecclésiastique* », et « *quelque inclination à diminuer les pratiques du christianisme* ». C'est beaucoup dire ; mais c'est assurément la vérité, très grave.

La Genèse de « l'Américanisme », histoire d'une hérésie-fantôme, par J. Saint-Clair Etheridge (trad. Georges Grappe). — Mais voici que dans la *North American Review* (nº de mai), M. J. Saint-Clair Etheridge répond précisément aux accusations de Mgr Péchenard, parues dans la même revue américaine. M. Georges Grappe, au *Spectateur catholique*, nous traduit (avec commentaires) cette piquante réplique.

L'Américanisme ! Est-ce que vraiment ça existe ? Allons donc ! Ce que le pape a condamné, c'est une bonne farce inventée par des prêtres venimeux, ennemis de l'Amérique parce qu'ils sont ennemis de la démocratie et réfractaires à tous les progrès modernes : par les jésuites de la *Civilta Cattolica*, par Mgr Satolli, par les abbés Périès et Maignen, et par le chanoine Delassus.

Il n'est pas douteux que ces perfides polémistes ou ces lourds théologiens aient poussé les déclarations hardies, aventureuses, de quelques évêques américains, jusqu'à d'absurdes conséquences, dont ils ont fait un Américanisme de fantaisie. Mais on ne peut dénier que des tendances se soient manifestées parmi le catholicisme d'Amérique, qui vont à l'encontre du romanisme autoritaire. Qu'on lise donc le discours de Mgr Spalding, dont nous venons de parler, et qu'on suive dans la presse les dires de Mgr Ireland, qui justement « américanise » tant qu'il peut, en ce moment, au Grand-Hôtel et dans les grands salons cléricaux de Paris.

Ferdinand Buisson et la « Semaine religieuse » de Paris. — M. Ferdinand Buisson, professeur en Sorbonne, se trouve engagé, depuis quelques semaines, dans une polémique avec la *Semaine religieuse*, organe officiel et officieux de l'archevêché de Paris. Quel dommage que cette

feuille de sacristie ne soit pas lue par d'autres que les vicaires, les bedeaux, les vieilles marquises, les pénitentes, les dévotes! C'est d'une gaieté extraordinaire.

Dans le *Siècle*, M. Buisson avait publié une série d'articles pour montrer *comment on abêtit une nation* (c'était le titre des articles), par des crédulités, des superstitions, et par une immorale et démoralisatrice exploitation de la pauvre naïveté humaine. Il s'en prenait particulièrement au *Propagateur de la dévotion à saint Joseph et à saint Antoine de Padoue.*

Le *Propagateur* est une admirable feuille de réclame auprès des niais. Vous voulez obtenir de saint Joseph ou de saint Antoine une grâce? Ecrivez au directeur du *Propagateur*, en mettant dans la lettre quelque argent : on se chargera de votre affaire. C'est ainsi qu'une religieuse demande le changement de son curé qui a cessé de lui plaire; les saints lui accordent, généreux à l'excès, la mort du pauvre curé, et elle ne manque pas de les en remercier avec joie. Un curé, comme par revanche, demande que l'institutrice congréganiste de son village soit frappée de congestion : c'est fait, et la langue est paralysée pour toujours. Et combien d'autres histoires de cette sorte!

La *Semaine religieuse* de Paris reconnaît même que « M. Buisson est loin d'avoir relevé tous les récits grotesques ou révoltants du *Propagateur* ». Vous lisez bien : c'est la *Semaine religieuse* qui parle. Et elle ajoute : « Il (Buisson) n'a point parlé de cette prétendue grâce de saint Antoine qui vous envoie proprement dans l'autre monde un mari, dûment confessé d'ailleurs et administré, ce dont on s'applaudit comme d'une deuxième grâce surajoutée à la première (nº de septembre 1899). Les niais qui cherchent de l'édification dans de semblables lectures finissent par y perdre la notion de ce qui est mal, de ce qu'il est convenable ou indécent de demander à Dieu. Les uns lui demandent un gros lot, d'autres un fructueux testament; celle-ci lui rend grâces d'avoir fait exempter du service militaire son fils, *quoique vigoureux et bien constitué* (nº de mai 1900); celle-là, de lui avoir donné le choix des maris avantageux, une autre enfin d'avoir fait recevoir son fils à un examen, quoique de l'avis des professeurs compétents il ne fût pas convenablement préparé à le subir (nº de novembre 1899)... Une cliente du *Propagateur* n'appelle pas de médecins quand elle est malade, mais recourt à son saint en envoyant 5 francs au *Pro-*

pagateur. » Encore une fois, c'est la *Semaine religieuse* qui parle et qui dénonce de pareilles « inepties ».

Mais alors ?... Cette exécution du *Propagateur* par la *Semaine religieuse* est tout simplement un coup de l'Américanisme. Comme je vous le dis! Et voici l'explication. Les articles de M. Buisson furent repris et publiés en anglais par la *Contemporary Review* de Londres. Ils arrivèrent ainsi aux évêques d'Amérique, qui ne craignirent pas de les tourner, armes vengeresses, contre les anti-américanistes de France. Léo Taxil, Diana Vaughan, le *Propagateur*, la dévotion à saint Antoine, furent de cruels sujets de rire dans les journaux et revues catholiques d'outre-mer. Donc un prêtre avisé reçut mission officieuse de « lâcher », au nom du clergé, le fameux *Propagateur*, qui avait pu tranquillement pratiquer sa bizarre et fructueuse industrie pendant quelque trente ans, mais qui eut le malheur de devenir tout d'un coup compromettant, par la malice de M. Buisson et des évêques américains. « Après tout, dit la *Semaine religieuse*, ce *Propagateur* n'est pas officiellement autorisé. » C'est une façon commode, et pas nouvelle dans l'église, de se tirer d'embarras.

Ce n'est pas fini. M. Buisson répond : « Si nous vous abandonnons le *Propagateur*, que direz-vous de l'*Arrière-Boutique de saint Antoine ?* Car ceci est approuvé par de nombreux évêques et par le cardinal Rampolla au nom du pape. »

La *Revue Blanche* (nº du 15 mai) a exposé, en un curieux article, l'histoire et le mécanisme ingénieux de cette *Arrière-Boutique* sise à Toulon, chez une vieille demoiselle, lingère de son état. Le bon saint Antoine de Padoue y accomplit toutes sortes de miracles, qui sont pieusement rapportés dans un livre écrit par un rédacteur des *Croix*, et qui a pour titre: *L'Arrière-Boutique de Saint-Antoine* (deux volumes). Il faut lire cela : le dernier boniment des sacristies ! « Les uns demandent au saint, lisons-nous dans la *Revue Blanche*, de retrouver une clef ou un parapluie perdus. D'autres implorent des faveurs terrestres d'intérêt et de succès dans les ambitions les plus vulgaires. Un employé lui offre 1 fr. 50, à condition qu'il lui fasse obtenir une augmentation de 150 francs. Et c'est la moyenne du prix des miracles : un centième de leur valeur. Certain jour, un valet de chambre amène Hector, un grand chien danois, devant la statue du saint et lui fait mettre la tête entre les pattes, couché, pour « remercier saint Antoine » : car Hector s'était perdu et le saint l'a retrouvé.

Tel ménage n'a pas d'enfants : les époux appellent saint Antoine à leur aide, moyennant une légère offrande, et ils sont exaucés. Telle femme adultère invoque le saint, et celui-ci intervient pour la rupture des coupables amours. Telle vierge, brûlée des feux de la concupiscence, supplie saint Antoine de la sauver, et le désir s'apaise. Tel mari est volage; la femme voit le divorce imminent, et elle n'a pas de quoi vivre : elle se jette aux pieds, non pas de son mari, mais de saint Antoine, et par celui-ci reconquiert son mari. Voilà quelques-unes des merveilles que raconte M. Etienne Jouve dans l'*Arrière-Boutique*. Ce n'en est qu'une partie infime. »

Tout cela devait paraître gênant à la *Semaine religieuse*. Et elle ne pouvait pas « lâcher » l'*Arrière-Boutique*, approuvée par le Pape et maints évêques, comme elle avait « lâché » le *Propagateur*. Aussi bien les *distinguos* commencent : il ne faut pas juger trop vite; il ne faut pas regarder seulement l'extérieur ; tous les développements ne peuvent être également appréciés; la vieille demoiselle qui a monté la riche affaire de l'*Arrière-Boutique de Saint-Antoine* est très honnête (ce qui est la moindre des choses). Bref, la sainte feuille a là une mauvaise cause à défendre. On devine, au reste, que l'abbé Hemmer, qui signe les articles de la *Semaine*, pense comme M. Buisson et comme tous les gens sensés. Seulement il ne dit que ce qu'on lui laisse dire pour le bien de la sainte Eglise. Brave garçon! Mais aussi de quelles affaires d'arrière-boutique et de boutique cléricale va s'occuper un professeur en Sorbonne? Je vous le demande un peu, pauvre abbé Hemmer.

L'Ostensoir des Ironies, par Alcanter de Brahm. — C'est un livre tout en idées neuves, fraîches, graves pourtant et qui seraient révolutionnaires, si un parti pris de « métacritique » hautaine ne les maintenait hors de l'action. D'ailleurs la vie sociale y est profondément observée, d'un regard, en passant. Sur la caste militaire, sur la justice légale, sur le vol commercial, sur l'assistance publique, sur le fonctionnarisme, l'aristocratique et méprisant écrivain répand la fière amertume de ses ironies, en un flot âcre d'expressions qui, toutes imprévues, semblent surgir des profondeurs encore inexplorées de la langue française. Alcanter de Brahm dit quelque part : « Seuls les isolés, auxquels leur puissance cérébrale ou leurs moyens matériels permettent de s'éviter, pendant la plus grande part de leur existence, de fâcheux contacts, conser-

vent leur sereine dignité d'âme et planent au-dessus des choses. » Il est, lui, de ces isolés, de cette élite. A d'autres de prendre leurs idées, non sans les amoindrir et les déformer, hélas! et de les jeter parmi la foule.

VICTOR CHARBONNEL.

SCIENCES

Comment et pourquoi un Chinois devient eunuque. — Les Chinois se sont mis à l'ordre du jour. D'un grand coup de pinceau rouge ils ont tracé leur nom en belles majuscules en tête des actualités. Ils ont voulu faire concurrence à la Grande Foire occidentale qui bat son plein et ont fait largement les choses : aux comédies de la rue de Paris ils répondent par les drames de la rue des Légations, et tandis que nos pitres se lancent des calembredaines, ils jonglent avec des têtes d'ambassadeurs.

Aussi les réflexions, explications, commentaires et prévisions vont leur train. Il n'est pas de journal se respectant qui n'aille dans quelque atlas, dictionnaire ou géographie chercher des documents avec chiffres authenthiques et plans ornés de la rose des vents; qui n'aille scruter la cervelle de la moindre personne ayant eu avec la Chine de vagues accointances; qui ne nous apporte, après en avoir changé la ponctuation et quelques adverbes, les mêmes anecdotes burlesques et terrifiantes qui errent dans les vieux almanachs.

Tel est le canevas sur lequel s'improvisent les premiers-Paris, tels sont les documents grâce auxquels les diplomates de salles de rédaction prévoient et combinent les événements futurs. C'est le Chinois vu à vol d'oiseau ou le Chinois des nouvelles à la main: Elisée Reclus ou la chanson de cabaret.

Le livre que j'ai sous les yeux a un triple mérite : 1° de n'être pas ce que je viens de dire et de n'avoir certes pas été écrit pour servir à cette érudition instantanée docile aux instructions du metteur en pages ; — 2° d'être l'exposé sans prétentions de choses scientifiquement observées, contrôlées, avec le souci du *pourquoi* et du *comment*, et choisies parmi celles auxquelles le simple touriste ne peut prétendre et que ne peut comprendre n'importe qui ; — 3° d'avoir été écrit par un homme à l'esprit sûr, à la curiosité fertile, dont le passé faisait pressentir le large avenir, et qui vient de tomber bravement, frappé par des hommes dont quelques uns certainement lui devaient la vie...

Je veux parler de *Superstition, crime et misère en Chine* (1) qu'écrivit il y a quelques mois, sans en pressentir la sanglante conclusion, une des victimes du dernier massacre, l'aide-major J.-J. Matignon, médecin de notre légation à Pékin.

Dans ce livre, dont le sous-titre, très exact, est *Souvenirs de biologie sociale,* la vie intime des Chinois est curieusement fouillée. Bien que destiné à un public restreint, il sera probablement mis bientôt à contribution par le journalisme fureteur qui sera d'ailleurs, alors, fort bien inspiré : mais il est des parties que ce journalisme, se heurtant à la pudibonderie qu'il *doit* prévoir chez le lecteur, laissera sûrement dans l'ombre, et qui, bien intéressante, éclaire pourtant d'un jour particulier la psychologie de ce peuple si mal connu.

Ce sont ces choses dont je veux parler ici, où l'on ne s'offusque pas des mots, où l'on est entre gens qui se comprennent, et où l'on n'admet pas qu'un document puisse être taxé d'immoralité.

« Le soir au coucher du soleil, quand les portes de la ville jaune sont fermées, sur les 6.000 à 7.000 personnes qui s'agitent derrière les murailles, il n'y a qu'un seul homme, le Fils du Ciel... » Les autres sont les Eunuques, — foule bizarre où vont se recruter les grands fonctionnaires du palais, tout puissants dans l'impénétrable enceinte, les prêtres aux hautes fonctions comme les 18 lamas qui représentent les 18 Lohan, assistants de Kouan-Hin, déesse de la Pitié ; les gardiens des 72 concubines impériales ; les hommes de confiance chargés de missions secrètes, les acteurs et le menu fretin de la domesticité ; — imposante cohorte de trois mille hommes (?) divisée en quarante-huit classes ayant chacune des attributions spéciales, et commandée chacune par un eunuque ayant grade de mandarin de sixième rang, sous l'autorité suprême d'un mandarin de troisième rang.

L'eunuque peut être souvent un personnage considérable, mais il est toujours ridiculisé par ses concitoyens : il peut être craint à cause de ses fonctions près du trône, mais il est méprisé parce qu'il est incomplet.

Comment devient-on eunuque ? C'est bien simple : ça l'est même un peu trop.

« L'opérateur est en général assisté d'aides et de deux ap-

(1) Storck, éditeur.

prentis de sa famille. Le patient est couché sur une sorte de lit de camp et des bandes lui compriment les cuisses et le ventre. Un assistant le fixe vigoureusement par la taille, tandis que deux autres tiennent les jambes écartées. L'opérateur est armé soit d'un couteau courbé en serpette, soit de longs et forts ciseaux, soit d'un couteau à lame droite comme les couteaux d'autopsie, soit d'une sorte de petite hachette. De la main gauche il saisit « *le* et *les* (1) », les comprime, les tord pour en chasser le plus de sang possible. Au moment de trancher, il pose une dernière fois au client s'il est adulte, ou aux parents si c'est un enfant, cette question : « Etes-vous consentants ? » Si la réponse est affirmative, d'un coup rapide il coupe le plus ras possible les bourses et la verge. Une petite cheville de bois ou d'étain, en forme de clou, est placée dans l'urètre. La plaie est lavée trois fois à l'eau poivrée, puis des feuilles de papier imbibées d'eau fraîche sont appliquées sur la région et le tout est soigneusement bandé. Le patient, soutenu par des aides, est ensuite promené pendant deux ou trois heures dans la chambre, après quoi on lui permet de se coucher. — Pendant les trois jours qui suivent, l'opéré est privé de boissons ; le pansement n'est point touché et le malade souffre non seulement de sa plaie, mais surtout de la rétention d'urine par obstacle mécanique; ce laps de temps écoulé, les pièces de pansement sont enlevées et le malade peut uriner ou tout au moins essayer, car il ne réussit pas toujours. S'il peut uriner il est considéré comme guéri, et félicité de ce chef ; mais si la miction ne peut se faire, l'opéré est destiné à mourir au prix de souffrances atroces. Il y a rétention d'urine et les Chinois ne se servent point de cathéters. »

Il paraît que, malgré ce traitement si sommaire, les cas de mort ne s'élèvent pas au delà de 4 o/o : il n'est compté probablement dans cette statistique que les cas de mort *immédiate*. Les complications doivent être extrêmement fréquentes d'autant plus qu'on ne les soigne... que par des coups.

Au bout de trois mois environ, l'opéré, considéré comme guéri, entre faire un stage au service d'un des princes du sang qui ont le droit d'avoir des eunuques. Mais il faut que la cicatrice soit absolument plane : un simple petit relief peut être un obstacle absolu pour entrer au palais.

Une des premières préoccupations du nouvel eunuque est

(1) « Et on lui coupe *le* et *les* » (Froissart).

de s'enquérir des objets qu'on lui a ôtés. L'explication en est jolie.

« Les opérés ont généralement soin de réclamer « *le* et *les* » qui portent le nom de *précieuses*, et le qualificatif est doublement mérité. Quand elles ne lui sont pas demandées par le client ou par les parents de ce dernier, l'opérateur conserve, soigneusement étiquetées, dans un bocal à l'alcool, les « précieuses » qui pourront être, un jour, pour lui une source de bénéfices d'autant plus considérables que l'ex-titulaire aura dans le corps des eunuques un rang plus élevé. De son côté l'opéré garde avec non moins de soins les restes qui lui rappelleront son ancienne virilité pour deux raisons : d'abord, tout eunuque promu à un rang supérieur doit montrer les « précieuses » ; puis, de temps à autre, un vieil eunuque nommé « l'inspecteur des précieuses » passe des revues. Ceux qui, par ignorance, ou négligence, ont laissé bourses et verge à l'opérateur doivent, pour les retirer du fatal musée où les nombreux bocaux catalogués reposent sur des étagères, payer une redevance qui peut atteindre, selon la qualité du postulant plusieurs centaines de francs. Enfin il peut arriver que l'eunuque ait perdu son bocal ou qu'on le lui ait volé. L'inspecteur arrive et il faut y figurer avec avantage. Alors il emprunte à un camarade ou va louer chez l'opérateur des « précieuses » d'occasion.

« Mais ces questions d'avancement et d'inspection ne sont pas les seules à donner de la valeur aux « précieuses ». Comme tous les Chinois, les eunuques tiennent à arriver complets dans l'autre monde, désir bien légitime d'ailleurs, vu leur à peu près sur cette terre. Si les Chinois sont réfractaires à la chirurgie, c'est qu'ils n'osent pas se présenter devant leurs ancêtres privés d'une main ou d'un bras. L'Empereur fait une grande faveur à un condamné à mort quand il transforme la décapitation en strangulation. Les « précieuses » sont mises dans le cercueil des eunuques, qui espèrent par ce semblant de restauration posthume tromper le roi des Enfers, en se montrant à lui quasiment entiers ; car le Pluton chinois transforme, dans l'autre monde, en mules, ceux à qui on a coupé « *le* et *les* ». Au moment de la mort d'un eunuque la famille est quelquefois obligée d'acheter des « précieuses » et, dans ce cas, s'il s'agit d'un eunuque de haute fonction, l'opérateur détenteur n'hésite pas à demander des prix fabuleux, qui peuvent atteindre 10.000 et 15.000 francs. »

Pourquoi devient-on eunuque ? Ce peut être sans le vouloir : des parents vendent parfaitement leurs enfants ou les font châtrer dans l'espoir de les vendre comme domestiques du palais.

Ce peut être par nécessité : « Un mendiant se présenta à un mont de piété pour engager les quelques loques qui cachaient partiellement sa nudité. Ses hardes sont refusées, mais notre homme, pressé d'argent, ne se tient pas pour battu. Il s'assied devant la porte, et, avec son couteau, pratique sur lui-même l'amputation et rentre de nouveau engager pour 30 tiaos (9 francs) ses pièces anatomiques. Le directeur du mont de piété dut faire, à ses frais, soigner ce singulier client, qui trouva plus tard place au palais. »

Ce peut être par vocation. Un Chinois chrétien de 27 ans était obsédé par l idée d'entrer au palais comme eunuque : ni les supplications de sa mère, ni les objurgations des missionnaires, rien ne réussit : il se fit opérer. Mais il ne put obtenir la place qu'il espérait, ce qui le fit radicalement changer d'avis : il se maria, et sa femme eut même des enfants, ce dont il fut très fier, comme tout eunuque d'ailleurs à qui survient un tel événement.

Le plus souvent un Chinois se fait eunuque pour pouvoir occuper, dans le palais, un poste facile et peu fatigant.

La vie est alors très simple et n'est attristée que par les railleries du public.

« Les eunuques jouissent d'une liberté assez grande. Ils peuvent sortir assez facilement du palais, mais sont obligés d'avoir toujours la coiffure officielle et de rentrer avant le coucher du soleil. On peut les reconnaître dans la rue, à leur costume plus sombre, à leurs chaussures dont le bout est carré. Ils ont presque toujours la botte de soie ou de drap Ils vont peu à pied. Quand on voit passer une voiture propre, attelée d'un cheval blanc, marchant à bonne allure, on peut presque conclure à coup sûr qu'elle contient un eunuque.

« L'eunuque châtré jeune a la figure ronde et un certain embonpoint ; mais les chairs sont flasques, il est apathique. Dans la majorité des cas, la voix garde le type féminin et on a souvent de la peine à la distinguer de celle d'une jeune femme : elle est cependant d'un timbre plus aigu, plus criard... »

L'eunuque chinois est doux, il aime les enfants et est très heureux d'être père (!) quand il se marie. Il peut même en

avoir de très légitimes, car il n'est pas rare de voir tel bon père de famille se faire châtrer pour obtenir un poste convoité. Quand l'eunuque n'a pas d'enfants près de lui, il s'entoure d'animaux.

L'eunuque est honnête : il se laisse sciemment voler par les commerçants de son pays.

L'eunuque a deux passions : l'opium, qu'il peut fumer dans le palais, et surtout le jeu. « Ils jouent tout ce qu'ils possèdent, et souvent, à bout de ressources, jouent leurs doigts, une main, un morceau de leur peau... » On comprend, d'ailleurs, qu'ils n'en soient plus à un morceau près.

Ont-ils des idées libidineuses? C'est probable. M. Matignon constate « qu'ils recherchaient beaucoup la société de femmes, se plaisaient à leur contact et en usaient... *unguibus et rostro*, très vraisemblablement ». Il dit encore : « Les eunuques, quel que soit l'âge auquel ils ont subi l'opération, sont considérés comme vierges. Les enfants châtrés avant dix ans sont qualifiés de « très vierges, très purs ». Ces derniers sont particulièrement appréciés, des dames surtout, qui les considèrent comme des petites filles et les laissent assister à leur toilette la plus intime, accident rare, je dois le dire, dans la vie de la Chinoise du Nord, qui est particulièrement sale. On les considère comme dépourvus de toute idée libidineuse ; cependant quand ils sont un peu grands, qu'ils ne sont plus les « petits eunuques », leur présence trouble ces dames, et ils sont alors affectés à d'autres fonctions. »

C'est évidemment sur leur réputation de chasteté que repose la possibilité de leur rôle auprès des concubines de l'Empereur. Voici comment, d'après le protocole, les choses se passent :

« Quand l'Empereur désire une femme, il inscrit son nom sur un jeton, le donne à l'eunuque qui le remet à la femme élue. Celle-ci est aussitôt portée, en chaise, dans la chambre de son auguste maître. L'Empereur est couché, et la femme se met au lit, en se traînant des pieds au niveau de la face du Fils du Ciel. Deux eunuques veillent à la porte, et, au point du jour, vont réveiller l'impériale concubine qu'ils ramènent dans ses appartements. Son nom est inscrit sur un registre spécial où il est noté que telle nuit de telle lune, elle a eu des rapports avec l'Empereur, lequel appose sa signature au bas de cette constatation. Cette comptabilité est destinée à sauvegarder les droits des enfants qui pourraient naître. »

Logés au Palais, possédant aux environs de Pékin, au voisinage des temples habités l'été par les Européens, une magnifique maison de campagne dont ils font princièrement les honneurs, gagnant beaucoup d'argent et n'ayant aucun souci de l'avenir, en somme, les eunuques chinois seraient fort heureux s'ils ne se sentaient parqués dans une vie spéciale et profondément méprisés par leurs concitoyens. Non seulement ils ont leurs tribunaux spéciaux, mais, chose plus navrante, ils ont aussi *leur cimetière*. Le Chinois considère en effet l'eunuque qu'il appelle « vieux coq » (Lao-Koün) comme un étranger qui ne reposera pas dans le cimetière de ses parents. Aussi en est-il parmi eux — ceux qui, enfants, ont été châtrés malgré eux — qui gardent contre leur père une haine farouche.

En vieillissant d'ailleurs, aigris par les railleries qu'ils comprennent ou qu'ils soupçonnent, ils deviennent irritables, susceptibles.

Indépendamment de la blessure d'amour-propre, qui est de tous les pays, ils se demandent, en bons Chinois, si, au jour de la mort, le roi des Enfers voudra bien reconnaître comme authentiques ces « précieuses » qui, légitimes ou non, attendent mélancoliquement dans leur bocal de servir enfin à quelque chose !

ALBERT PRIEUR.

P. S. — Je remets à la fois prochaine l'examen de quelques livres intéressants.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

L'exposition rétrospective d'art aux Champs-Elysées. — René Pinon et J. de Marcillac : *La Chine qui s'ouvre;* Perrin, 3 fr. 50.

L'exposition rétrospective d'art organisée au Petit-Palais des Champs-Elysées est certainement la première chose qui mérite d'être vue dans l'immense exhibition de cette année 1900 pour quiconque a encore le souci du passé, de l'histoire, de l'art des époques abolies, — pour le curieux même et simplement l'amateur de belles œuvres anciennes. On peut séjourner longuement et revenir dans les petites salles quasi provisoires dont la double rangée occupe l'hémicycle du Petit Palais. Là ont été accumulés les plus merveilleux témoignages de l'art français du Moyen-Age et de la Renaissance,

empruntés aux musées de province, gardés avec un soin jaloux dans les collections particulières et les trésors des églises; et par l'ensemble, la beauté des objets exposés, le nombre des pièces célèbres et même historiques qui s'y trouvent réunies, — ainsi la statue de sainte Foy, la châsse de saint Taurin, l'émail de Geoffroy Plantagenet — on peut dire que c'est un musée unique et dont l'inévitable et prochaine dispersion apparaît surtout regrettable.

Toutefois, et avant de procéder à l'examen des galeries, s'il convient de louer l'obligeance et la confiance des collectionneurs, des municipalités, des fabriques qu'on dut mettre à contribution, le goût et l'information sûre qui présidèrent au choix de tant de choses admirables, on doit aussi déplorer la façon véritablement consternante dont elles sont présentées ou public. — Qu'a-t-on voulu faire en somme? Une exposition moins par époque que par classes d'objets; ici les ivoires, ici les faïences, la dinanderie, les émaux. — Ce groupement n'a peut-être pas été suivi d'une façon absolue, et dans les salles extérieures du côté gauche on trouve un mélange assez hétéroclite de meubles, de statues, de rétables, de tableaux et d'ustensiles aussi familiers que des varlopes et des casse-noisette. On a, paraît-il, essayé de nous figurer les intérieurs du temps (?). — Nous ne nous plaindrons point au reste de ce désordre qui ne peut guère gêner que les porteurs du catalogue, et dont le pittoresque repose. Nous savons de même, selon M. Molinier, qu'on a réalisé l'exposition rétrospective dans un but d'éducation artistique. — Que dirons-nous ainsi d'une organisation qui n'a même pas veillé à ce que des numéros et des indications suffisantes fussent placés sur toutes les pièces? — Non seulement la plupart ne portent qu'une indication ou qu'un numéro, mais il en est un grand nombre qui n'ont ni indication ni numéro. Pour d'autres on s'est contenté de laisser l'inscription du musée d'origine, — inscription devenue ici fort insuffisante; sur d'autres encore on a mis (comme pour s'y reconnaître un peu) : collection de M. Un Tel. — On a critiqué assez âprement M. Molinier qui est un des auteurs responsables de cet état de choses; on l'a même entrepris avec plus d'abondance que d'à-propos, car c'est simple défaut d'ignorance quand on s'étonne qu'il existe à Chartres une église Saint-Père — ô Joanne! — et que les douze émaux de Léonard Limosin figurant les apôtres, qui ont été apportés à Paris, sont d'habitude l'ornement de sa cha-

pelle absidiale (1). Mais que saura vraiment comprendre le public à une exposition qui ne lui fournit pas sur l'objet même un renseignement précis? Le reproche que l'on doit faire à Molinier, c'est surtout de n'avoir point terminé sa besogne, de n'avoir point complété par la suite ce qu'une inauguration hâtive sans doute ne lui permettait d'établir que par à peu près. On peut le mener ainsi devant les portes romaines de l'église du Puy, devant le grand Christ prêté par M. Hoenstschell, devant nombre de reliquaires, de peintures qui ornent les galeries et lui demander si c'est pour en user avec un tel sans-gêne qu'il a fait venir de toute la France des trésors d'art qu'on peut certes examiner facilement, en bonne place, mais qui demeurent anonymes sinon pour de rares initiés. — Quand on a l'honneur de diriger une exposition de pareille valeur, on doit tout de même songer qu'on ne la fait pas pour soi-même et pour y guider vaguement le Ministre et les invités des inaugurations.

§

Ceci indiqué, nous remercierons les organisateurs de nous avoir fait voir tant de choses que nous ne connaissions que par des photographies, des vignettes plus ou moins exactes, — à côté de celles que nous avions visitées antérieurement et que nous retrouvons avec joie, — la plupart des objets exposés étant, nous l'avons dit, des objets célèbres, de ces pièces uniques pour lesquelles on se dérange en voyage, on visite une église, on traverse tout le fatras d'un musée. — La sculpture, cependant, et surtout la sculpture monumentale, est assez maigrement représentée, si l'on excepte quelques fragments et personnages détachés, et la borne fruste du vestibule que M. Molinier enfin nous apprend être le Mercure gaulois exhumé à Lezoux (2). — Il faut citer les anges musiciens de Provins (église Saint-Ayoul) et une jolie vierge assise, en pierre peinte (XIV s.) qui ne porte du reste aucune indication de provenance. C'est ensuite la sainte Marthe de Troyes (XVIe s.) appartenant à M. Goldschmidt, et dans les salles parallèles, fourni par la collection Oppenheim, un buste de femme en

(1) Une série d'échos publiés dans *le Journal*, mai et juin.

(2) Il faut lire les articles du *Matin* où M. Molinier expose sa petite affaire; ils sont curieux pour le détail des recherches, l'aveu des préférences, pour les réflexions et les boutades. Je n'ai pas l'avantage de connaître M. Molinier, mais ses articles décèlent un caractere entier et hargneux qui me plaît fort.

pierre peinte, au profil si joli, coiffée d'une sorte de bonnet chinois et les cheveux étalés dans le dos ; c'est les pleureurs des tombeaux de Philippe le Hardi (collection Schickler) et du duc de Berri (collection du marquis de Vogüé et musée de Bourges); un apôtre, pierre peinte, du xve siècle (art bourguignon), appartenant à M. Albert Maignan ; une très jolie vierge (xve s.) du musée de Moulins ; la vierge de l'abbaye de Sainte-Wandrille et les figures en marbre de Charles V et de Jeanne de Bourbon (collection Le Breton); un bas-relief de pierre, la tête en profil du Roi René (musée d'Aix, xve); un autre bas-relief en marbre, figurant des scènes de la vie de Saint-Joachim (église S.Nicolas à Troyes) ; la Vierge de l'église de la Couture au Mans, par Germain Pilon,et du même sculpteur le buste de bronze, superbe, de Jean de Morvilliers (évêché d'Orléans) ; des chapiteaux peints avec des palmettes rouges se détachant sur fond bleu,qui attestent la polychromie monumentale,et enfin une merveilleuse tête de femme,vue de face,fragment d'une dalle funéraire en marbre blanc (xive) qui appartient au musée d'Arras. — Certes tout ceci n'est pas suffisant pour représenter la sculpture française,les organisateurs l'ont très bien indiqué,et d'ailleurs la sculpture au Moyen-Age fit partie intégrante de l'art monumental ; et c'est aux églises de Chartres, d'Amiens, de Paris, de Reims, dans la décoration de quelques anciens hôtels qu'il faut l'étudier ; quand même, on pouvait réunir ces fragments dans une même salle au lieu de les éparpiller au hasard et, semble-t-il, en boucher des places restées libres. — Une même observation peut être faite à propos de la sculpture sur bois, plus nombreuse cependant. Nulle époque, on ne l'ignore point, n'a su comme le Moyen-Age travailler le bois, le pétrir, le modeler pour ainsi dire, lui faire prendre des lignes onduleuses, des formes souples et charmantes,le fouiller, le creuser à l'infini ; les stalles magnifiques qui sont une des curiosités de la cathédrale d'Amiens permettent de comprendre à quel degré de perfection était arrivé cet art du bois au moment où la Renaissance allait remplacer la vieille ornementation ogivale Au Petit Palais, la sculpture sur bois forme une des séries les plus intéressantes et dans laquelle il faut au moins indiquer : la très belle vierge de la collection Stern (xve s.) ; une merveilleuse tête de femme, peinte et dorée, avec une coiffure si curieuse, de la collection Mohl (xvie s.) ; la vierge de l'église de Taverny (Seine-et-Oise, xiiie s.); une vierge peinte et dorée (xive s.) de la collection Gillot ; une

autre grande vierge, de la collection Bossy ; le grand Christ, décharné, effrayant de torture, les pieds et le côté béants de plaies à y enfoncer les doigts, qui a été prêté par M. Hœnstschell ; la sainte Marthe du musée de Château-Gontier ; le groupe de saint Hubert (xv[e] s.) collection Stern ; la Tarasque, bois amusant de la même époque (collection Saltinq) ; des femmes en prières (collection Sainville, collection Corroyer), statuettes bois peint et doré (xvi[e] s.) ; le fragment de rétable de la collection de Chabrière-Arlès, statuette de sainte femme, peinte et dorée, qui est une merveille de finesse gracieuse. Puis, nous conduisant à la série des meubles, ce sont les portes romanes du Puy, avec leurs figures en relief, leurs cavaliers, leurs inscriptions formant cadres, leurs vieilles pentures et des traces de peinture rouge (1) ; une porte de la maison n° 6 rue Cambournac, à Bourges (xv[e] s.), et la porte du Palais de Justice à Dijon par Hugues Sambin ; l'arbre de Jessé, panneau du xv[e] s. (musée de Roanne). — Enfin, c'est une chaire du xvi[e] s. (collection Chabrière-Arlès) ; le lit du duc Antoine de Lorraine (1508-1544) du musée de Nancy ; une table en noyer attribuée à Hugues Sambin (xvi[e] s. musée de Dijon) et du même auteur une armoire à deux corps ayant conservé en partie ses peintures et ses dorures d'autrefois (2) ; le grand meuble en noyer dans le style d'Androuet du Cerceau ; une table du musée Vivenel à Compiègne ; pour le plein-Moyen-Age, des coffrets et bahuts dont le plus curieux est sans doute celui du musée d'Angers, dont un panneau représente la *Mort poursuivie par les vivants.*

§

Les ivoires peuvent être mentionnés ensuite ; leur ensemble est de tout premier ordre, et c'est des heures qu'il faudrait consacrer à leur examen, depuis le dyptique consulaire de la cathédrale de Bourges (vi[e]), le baptême de Clovis du musée d'Amiens

(1) Les portes de l'église du Puy ont été par chance reproduites dans plusieurs recueils d'archéologie. Elles sont situées sous le porche entre la seconde et la troisième travée et ferment les chapelles de Saint-Gilles et Saint-Martin de Tours. Ces portes à double battant sont ornées de groupes de personnages, encadrés d'inscriptions, le tout sculpté dans le bois. On les fait remonter au xi[e] siècle, et non au xiii[e], comme l'écrivit en toutes lettres un journal d'information populaire.

(2) M. Molinier nous indique qu'à l'époque de la Renaissance tous les meubles étaient dorés et peints ; c'est une question qu'il faudrait discuter ailleurs.

(xe siècle), sculpture d'une finesse rare, et la grande plaque du ixe siècle, fournie par le musée d'Orléans, jusqu'aux peignes liturgiques, aux couvercles de boîtes, aux statuettes qui peuplent les vitrines. Je remarque, entre vingt, un petit groupe de sainte Marguerite et de saint Sébastien (xve s.) en relief sur le morceau d'ivoire; cela n'a peut-être pas dix centimètres de haut et c'est une merveille de modelé, de pose, d'expression dans la figure. Puis c'est surtout la vierge de la collection Martin Le Roy (xiiie s.), celle de Villeneuve-lès-Avignon (xive s.), les deux statuettes réunies de la collection Paul Garnier et Chalandon et qui figurent l'Annonciation; enfin d'admirables crosses du xive s. (musée de Chambéry, collection Campe à Strasbourg, collection Taylor de Londres), les évangéliaires de Gannat et de Noyon, des pièces d'échiquiers (collection Meignen, musée de Compiègne), et les pions de trictrac du musée d'Abbeville.

Mais on sait que l'art du moyen-âge ne s'en tenait pas aux objets d'un usage noble ou d'apparat; il descendait au contraire et s'adaptait aux objets manuels, aux ustensiles, aux outils, aux choses d'un usage pratique non seulement de la vie religieuse, mais de la vie civile et familière. On connaît la collection magnifique de clefs et serrures que possède le Louvre; voilà une collection de même nature qui appartient à M. Morsent; des clefs de la collection Doisteau; une série d'outils en bois, varlopes (collection Mohl), casse-noisettes, râpes à tabac, voisinant avec des peignes, des coffrets sculptés. La dinanderie occupe une vitrine avec des coquemars stupéfiants de cocasserie, des aquamaniles aux formes de bêtes, de cavaliers, de monstres (xiie au xive s.), dont certaines sont célèbres (ainsi la légende d'Aristote, xve s.), et parmi lesquelles on doit mentionner une chimère de la collection Gavet (xve s.) et un cavalier du xiie s. de la collection Le Roy. — Le mobilier des églises a fourni de même, pour les métaux, des pièces de toute beauté. C'est le bénitier en fer forgé de l'abbaye Saint-Hilaire-lès-Andressis (près Courtenay, xiie s.), provenant du musée d'Orléans; le bénitier de bronze de Doulevant-le-Château (Haute-Marne, xvie s.); la cuve en plomb (xve s.) du musée d'Amiens; les fonts baptismaux en plomb de l'église de Lombez (xiiie s.); le réchaud en tôle de la cathédrale de Beauvais — plus curieux, d'ailleurs, au point de vue archéologique que comme œuvre d'art; une cuve rectangulaire en plomb avec ornements et personnages en relief

(XIVe s.) musée d'Albi ; un pied de candélabres de bronze, pièce superbe provenant de l'église Saint-Remi (XIIe s., musée de Reims).

Dans plusieurs vitrines on a réuni des échantillons magnifiques des faïences de Rouen, de Nevers, de Bordeaux, de Nîmes, de Moustiers, de Marseille, de Sinceny, de Niederviller; des poteries de Lezoux, d'une documentation si amusante; des faïences à reflets métalliques, de Narbonne; des terres incrustées dites faïences de Saint-Porchaire. Mais on remarquera surtout les carreaux émaillés du musée de Troyes, de Saint-Omer, d'Albi, de Toulouse et les briques à personnages trouvées à Carcassonne ; la vitrine où sont alignées les rares céramiques qu'on possède encore du XIVe et XVIe siècles. Du même côté sont les primitifs émaux du musée de Clermont et de Notre-Dame de Vitré (La Vie et la Passion de N. S.) ; loin encore des Léonard Limosin, des Pénicand et des Pierre Raymond de la grande époque.

Les armes et les armures, sans doute, ne rivalisent point avec celles du musée d'artillerie et du musée de Cluny ; on en verra de plus riches et de plus glorieuses aux pavillons de l'Espagne et de la Hongrie, sur le Quai d'Orsay. Il faut s'arrêter pourtant devant l'armure du roi Henri II ; devant celle qui porte le chiffre de son fils François II (musée de Draguignan); devant la cotte de mailles et le casque donnés par Philippe-le-Bel à la cathédrale de Chartres après la bataille de Mons-en-Puelle (1). Voici enfin de fort belles épées appartenant au musée de Saint-Omer ainsi qu'une épée de justice ; une épée du musée de Dijon ; une arquebuse du musée de Saint-Etienne, au fût d'ivoire gravé de dessins en noir et rehaussé de touches vertes ; un hausse-col superbe du XVIIe siècle (musée de Compiègne) ; des dagues du XVe s. ; des fourchettes ; des couteaux avec leur gaine aux armes de Bourgogne. Dans un coin, voisinant avec le mobilier d'église, ce sont aussi de vieux canons cerclés, bombardes et veuglaires mangées de rouille, traînant sous les pieds de visiteurs interloqués par la forme et la destination de cette ferraille qui nous représentent à peu près toute l'artillerie de la Guerre de Cent ans.

Mais nous n'avons jusqu'ici parcouru qu'une partie des salles du Petit-Palais. Restent le trésor des châsses, les ma-

(1) Le casque exposé comme étant celui de Philippe-le-Bel n'est pas considéré comme authentique ; c'est d'ailleurs un bassinet du temps de Duguesclin, au plus tôt.

nuscrits, les étoffes, les tapisseries dont quelques-unes, comme celles qui ont été apportées de la cathédrale de Sens, sont d'admirables pièces. Il sera bon d'y revenir dans un prochain article en même temps que nous essaierons de dégager l'impression générale de cette exposition merveilleuse.

§

Il se passe actuellement en Chine des choses tragiques et consternantes, bien capables de modifier toutes nos idées sur le pays et le peuple chinois. Troupeau de réputation pacifique indifférent et moutonnier, le Chinois se réveille, sous les auspices d'une insurrection commencée par les sociétés secrètes, un peuple hardi et batailleur, habile à profiter des leçons de ses éducateurs militaires, si nombreux et si bien armé que l'Europe s'inquiète et se demande si elle en viendra jamais à bout. Nous sommes loin ainsi des sphères d'influence et des compétitions pour le partage de l'immense empire ; les « puissances » en reviennent à peine, « échangent des vues », se consultent, et si l'on n'ose avouer qu'en somme les torts sont plutôt de ce côté-ci que de l'autre, on reconnaît que l'affaire se présente mal, et certains accordent vaguement qu'avec les concessions de territoires et la politique des compensations, on a peut-être été un peu loin. Que c'est ennuyeux, surtout ! Comment, ces Chinois ne pouvaient pas continuer les réformes, les chemins de fer, l'exploitation des mines, les syndicats et autres entreprises où la race blanche pensait avoir du profit? — Il faut lire à ce propos, et comme une préface aux événements actuels, le livre que MM. René Pinon et J. de Marcillac viennent de publier chez Perrin, *La Chine qui s'ouvre*, résumé consciencieux et très au courant de l'histoire diplomatique en l'Extrême-Orient depuis la guerre japonaise, et dont on ne peut déplorer que le titre, car il est plutôt susceptible aujourd'hui d'être pris en mauvaise part. — « Tout l'effort des étrangers, y est-il dit très bien, se résume en une conspiration générale pour obtenir la plus grosse part des bénéfices, dans la mise en valeur de ce monde nouvellement ouvert à leurs convoitises. » On a vu ainsi des états dont la Chine avait à peine, jusqu'alors, connu l'existence — tels l'Allemagne et l'Italie, — se placer sur les rangs, réclamer leur part, envoyer des navires, s'emparer même des points à leur convenance. — On spéculait sur l'apathie traditionnelle du Chinois, son horreur de la guerre, la décrépitude de son gouvernement, la puissance des flottes, des canons, des fusils dernier modèle. Mais voyez quelle

déception aujourd'hui! La Chine effectue un emprunt, et de notre propre argent achète les fusils, les canons, dont elle bourre ses arsenaux, les cuirassés qui défendent ses côtes. Une sage politique, avec les idées de protectorat ou d'annexion dont l'Europe ne se cachait point, eût prohibé le commerce des armes, n'eût laissé livrer en Asie que de vieux tromblons et des pièces hors d'usage. Mais c'est mal connaître la bêtise de nos gouvernements et les droits de la spéculation. L'artillerie chinoise, d'après les dernières dépêches, est meilleure que celles des alliés; la Chine a entassé des quantités prodigieuses d'armes pour nous combattre, et nous voici condamnés à organiser une expédition dispendieuse et de longue durée, à faire une guerre de prestige, pour ainsi parler, au risque des complications multiples qui ne manqueront point de suivre la victoire. A côté de cela, sans doute, il est curieux d'entendre les réflexions désolées des optimistes. — Les Chinois n'avaient-ils pas tout à gagner au développement de leur pays? — D'abord qu'entend-on par développement? — Pauvres gens qui pensent encore qu'imiter l'Europe c'est du progrès, le Chinois ne raisonne pas comme un économiste de Londres ou de Berlin. Il ne veut pas de notre civilisation, de nos idées, de notre conception économique et sociale. Mais, disaient d'autres plaideurs, le Chinois est pacifique, on nous l'a toujours affirmé; et dans ce pays-là rien ne change! — Rien ne change en effet. Un sentiment général unit le peuple, là-bas : la haine de l'étranger, — et cette haine le Chinois l'a toujours eue. Il méprise et craint tout ce qu'il ne connaît pas. Il méprise et hait l'Européen dont il ne veut pas accepter la suprématie et l'exploitation. On le représente comme une race essentiellement pacifique; mais c'est dans les récits des philosophes, à cause de certains usages, des déclamations poétiques, de la répulsion affichée pour l'état militaire : — Un général victorieux doit prendre le deuil! — Faisons ici la part de l'hypocrisie asiatique. L'histoire de la Chine est une prodigieuse tragédie; à la parcourir, on n'a pas l'impression de suivre le développement d'un peuple paisible, s'occupant d'examens et de petits vers sur la fleur de pêcher, mais au contraire l'épopée d'une race cruelle et dure, ayant le goût du sang, des massacres, des exécutions barbares. Nous nous rappelons la révolte des Taï-Pings et celle du Yunnan, et les répressions effroyables qui suivirent; celle des Boxers, sur laquelle aussi bien nous manquons de renseignements précis, a mis aux prises la Chine et l'Europe conqué-

rante. Nous y pouvons déplorer les tueries, les supplices, la mort de nombre de braves gens qui se trouvèrent pris dans le désastre, — sous ce rapport les Chinois ne sont pas défendables; mais pour le reste, que peut-on dire; il y a si longtemps qu'on les pousse et qu'on leur met les armes à la main?

Le livre de MM. R. Pinon et J. de Marcillac, que j'aimerais reprendre, si la place ne me faisait faute après ces considérations un peu longues, est à lire justement parce qu'il laisse bien entendre l'état d'esprit des négociations entreprises par les puissances européennes en Extrême-Orient. Le partage de la Chine est une affaire; son exploitation par « la porte ouverte » en est une autre; laquelle sera la plus avantageuse, c'est tout ce qui inquiète. Quant aux 500 millions de Chinois, c'est de plus en plus quantité négligeable. — Cependant, ajoutent les auteurs, l'immense Chine réserve peut-être des surprises aux imprudents qui l'ont éveillée de son sommeil. — La guerre actuelle, l'assassinat des ministres, l'expulsion violente des étrangers n'entraient point, il est vrai, dans les calculs de nos fins politiques.

Les études abondantes qui composent cet ouvrage; la *guerre sino-japonaise et la protection étrangère en Chine; l'affaire Kiaou-Tchéou et le protectorat religieux;* la *France et la question d'Extrême-Orient en 1900,* sont suivies de documents diplomatiques et de renseignements minutieux sur les questions diverses — les chemins de fer, la concession de Chang-Haï, l'extension de Hong-Kong — qui furent si âprement débattues ces dernières années.

CHARLES MERKI.

ROMANIA, FOLKLORE

Gaston Paris : *Poèmes et légendes du Moyen âge*, Société d'édition artistique, in-8, 6 fr. — *Fratris Francisci Bartholi de Assisio Tractatus de indulgentia S. Mariae de Portiuncula nunc primum integre edidit* Paul Sabatier ; Fischbacher, in-8, 12 fr. — Ekkehard de Saint-Gall : *Le chant de Walther;* traduit du latin par Friedrich Norden; Bruxelles, J. Lebègue, in-8. — *Le Livre des Mille Nuits et une Nuit ;* traduction littérale et complète du texte arabe, par le Dr J.-C. Mardrus ; édition de la « Revue Blanche », in-8, 7 francs. — *Mélusine*; mai juin. — *La Tradition;*, mai et juin. — La Semaine sainte à Malte (*Le Petit Temps ;* 22 avril).

Une maison d'édition éphémère et prodigue nous aura du moins donné un livre que l'on souhaitait, le recueil des articles de M. Gaston Paris, non encore réunis en volume. De ces sept morceaux de savante critique littéraire, le plus ancien,

Huon de Bordeaux, remonte à l'année 1861, où il parut dans la *Revue Germanique;* le plus récent, *La romance mauresques des Orientales*, fut imprimé l'an passé dans la *Revue de l'histoire littéraire de France;* les autres étudient : *La Chanson de Roland et les Nibelungen Aucassin, et Nicolette, Tristan et Iseult, Saint Josaphat, Les sept enfants de Lara*. Tous, valant la peine d'être relus, valaient la peine d'être recueillis en un volume. Comme s'il avait besoin d'excuse, alors qu'il nous rend service, l'auteur nous assure qu'il y a un lien entre ces études, puisque toutes traitent d'un point de littérature française en connexité avec quelque point de littérature étrangère. Le véritable lien, c'est encore l'esprit de l'auteur, sa manière de voir, de sentir, de comprendre. Les recueils d'articles, qui ne sont pas des livres, valent souvent des livres, et souvent mieux.

Au début de la notice sur *Aucassin et Nicolette*, M. Gaston Paris constate que, « malgré les efforts et les protestations d'une érudition souvent plus enthousiaste que critique, la poésie du moyen-âge, prise dans son ensemble, reste inconnue au public même lettré. » Cela était écrit en 1875. Après vingt-cinq ans, la situation est la même et peut-être pire. La *Chanson de Roland* elle même n'est pas devenue un livre de fonds et de lecture; elle n'a eu d'influence que sur les livrets d'opéra ; les passages que Victor Hugo en a imités, il les avait lus dans une traduction donnée par le *Musée des Familles*.

La grande épopée française est du moins devenue classique, c'est-à-dire qu'on fait semblant de l'étudier dans les classes couramment avec les autres épopées célèbres. Et le titre de l'œuvre vit dans les mémoires. *Aucassin et Nicolette* n'a même pas atteint ce degré, l'embaumement; le poème le plus délicieux du moyen-âge, et l'un des chefs d'œuvre de la littérature française, mélange d'une prose souple et pure et de vers délicats, cette chantefable dont nous devrions être fiers comme de notre *Daphnis et Chloé*, ce roman d'amour où tous pourraient se plaire, est inconnu de tous. Mais c'est peut-être qu'il faudrait commencer par enseigner sérieusement le vieux français. Cela remplacerait si bien le grec!

L'auteur d'*Aucassin et Nicolette* est demeuré inconnu. C'était un « esprit fort », ce qui est assez rare au XIIe siècle, au moins dans la littérature ; sa diatribe contre le paradis et son éloge de l'enfer témoignent d'une belle liberté d'esprit et

nous assurent en même qu'il y avait un assez large public décidé à applaudir ces sortes d'impietés. Le sujet du poème semble d'origine orientale; on a cru retrouver le nom d'Aucassin dans l'arabe *Alkacin*. Mais l'auteur a traité le thème assez banal avec une réelle originalité; son œuvre est tout à fait française de style et d'esprit. Les dialogues sont parfaits, pleins à la fois de poésie et de naturel. « Je ne crains pas de dire, conclut M. G. Paris, que les meilleures pages que le français moderne a produites en ce genre ne l'emportent pas sur les bons morceaux de notre vieille chantefable. »

On ne peut examiner le reste du volume. Il a suffi d'en donner la table des matières. Tous ces articles, même les plus anciens, sont d'un très grand intérêt.

§

Il faut complèter ainsi le titre de la publication de M. Paul Sabatier : *Accedunt varia documenta inter quae duo sancti Francisci Assisiensis opuscula hucusque inedita et dissertatio de operibus fr. Mariani de Florentia quae a pluribus saeculis delituerant nunc autem feliciter inventa*. Elle forme le tome II de la *Collection d'études et de documents sur l'histoire religieuse et littéraire du Moyen-Age*, collection qui s'annonce comme devant être surtout franciscaine. C'est après avoir écrit sa belle *Vie de Saint François d'Assise* que M. Sabatier a eu l'idée de publier les pièces d'un procès (de canonisation) dont toutes les parties sont loin d'être élucidées. Le présent volume contient les documents qui se rapportent à la fameuse Indulgence de la Portioncule ou pardon d'Assise. « Les historiens orthodoxes racontent longuement de quelle façon saint François obtint du Saint-Siège une faveur inouïe alors, celle d'une indulgence plénière et absolue (1) pour tous les péchés passés, accordée à ceux qui, confessés, communiés et absous (2), visiteraient le 2 août de chaque année la chapelle Sainte-Marie de la Portioncule, appelée aussi Notre-Dame des Anges. Il y a quelques annnées, j'ai rejeté en bloc tout ce qui avait trait à ce fameux pardon, mais de nouvelles études entreprises à Florence, à Rome et à Assise m'ont amené à la conviction que j'avais eu tort. » Ainsi s'exprime loyalement le consciencieux critique. Sa con-

(1) *Absolue* est de trop.
(2) Théologiquement l'ordre des mots va ainsi : *confessés, absous, communiés*.

clusion présente est qu'une telle indulgence fut parfaitement conférée à saint François, par le pape Honorius III; mais elle ne fut pas enregistrée, ce qui a longtemps permis les doutes et même la négation. François était un homme simple. Le pape ayant acquiescé, il s'en allait, la tête inclinée : « O simplicione, dove vai ? » lui dit Honorius. — « Tanto basta solamente la vostra parola », répondit-il.

Quel homme charmant que M. Paul Sabatier de pouvoir se passionner pour ces lointaines histoires, et qu'il est habile de savoir nous y intéresser !

§

Le monastère de Saint Gall était, aux neuvième et dixième siècles un des centres littéraires les plus importants de l'Europe. Notker le Bègue et l'abbé Hartmann y avaient perfectionné cette nouvelle forme de la poésie latine, la séquence. On y pratiquait aussi la poésie profane, et ce fut la part de Ekkehard le Doyen Il avait d'abord écrit quelques séquences, tellement dans la manière de Notker que, sans les éclaircissements d'Ekkehard IV dans les *Casus Sancti Galli*, on n'aurait pas songé à les attribuer à un auteur particulier. Il fut plus heureux dans son *Waltharius*, poème d'inspiration toute germanique, quoique le héros soit Gautier d'Aquitaine. Ce poème célèbre en Allemagne est un document intéressant. N'ayant pas le texte original sous la main, nous ne dirons rien de la traduction. Elle semble un peu molle de ton L'introduction est tout à fait insuffisante. Ekkehard Ier ne mourut pas en 973, mais en 978.

§

Voici le sommaire du tome V des *Mille Nuits et une Nuit : Histoire de Kamaralzaman avec la princesse Boudour, la plus belle lune d'entre les lunes; — Histoire de Bel-Heureux et de Belle-Heureuse; — Histoire de Grain-de-Beauté.* Ce volume est curieux et d'une licence tout orientale. Mais que de grossièreté parmi cette poésie fleurie ! On est étonné, comme au contact d'une civilisation incompréhensible. Notre perversité est plus séduisante. Je songe à certaines poésies de Verlaine, à certains contes de M. Mendès; et aussi à l'obscénité épique de certains contes populaires, à telles images de Rops. Cela vaut tout de même la peine d'être lu, mais nous sommes allés plus loin que ces grands enfants à la sensualité joviale. On sait enfin à quoi s'en tenir sur ces contes fameux.

Il est probable que, d'ici quelques années, ils ne seront que trop utilisés par la basse littérature. Ceci ne regarde pas le traducteur, qui n'a qu'à transformer de son mieux l'arabe en bon français.

§

Dans *Mélusine* un excellent article de M. Lefébure sur les *Mirages visuels et auditifs*, où il étudie les croyances et les légendes engendrées par le mirage ou par l'écho, deux phénomènes qui ont eu, avec le rêve, une grande part dans la création des religions. C'est une des meilleures études de folklore parues depuis longtemps.

La *Tradition*, après quelques années de silence, a reparu dans le même format et le même esprit. Le dernier numéro contient quelques pages sur l'origine pré-chrétienne des *Rogations* par M. de Milloué, et une communication de M. Henry Calhiat sur les *Fontaines sacrées du Caorsim;* deux articles intéressants.

§

La semaine sainte à Malte. — « Malgré la domination anglaise et la propagande de l'armée du salut, la population italienne de Malte reste profondément catholique. Elle apporte, dans les manifestations extérieures de sa foi la fougue et le fanatisme (1) qui donnent une couleur si originale aux fêtes religieuses en Italie et en Espagne.

« Elle solennise, notamment, la semaine sainte, par des cérémonies qui font penser aux pratiques si curieuses de Séville. Le jour du Vendredi Saint, une immense procession défile de cinq heures à neuf heures et demie du soir autour de l'église des Capucins, dans la rue San Giovanni, son point de départ et son point d'arrivée, dans les rues Sainte-Ursule, Saint-Dominique, des Marchands, Britannique et Saint-Paul, en s'arrêtant de loin en loin pour représenter les diverses scènes de la Passion Le silence et l'épaisseur de la foule entassée sur le parcours du cortège font une impression saisissante.

« Dans la nuit du Samedi Saint, à trois heures, avant que l'aurore ait ramené l'anniversaire de la Résurrection, la plèbe des ports, portefaix, marins, pêcheurs, accompagnés le plus souvent de leurs femmes, s'assemble autour de l'église orthodoxe grecque. Elle réclame à grands cris une statue repré-

(1) Ce mot n'est nullement à sa place ici.

sentant Jésus sortant du tombeau. Les diacres du pope jouent leur rôle en feignant de résister et de fermer les portes de l'église. La foule insiste à grands cris, assaille et bat la porte à coups redoublés.

» Enfin, l'église s'ouvre et la statue colossale est tirée dehors.

» A grand renfort d'échines et d'épaules, les plus vigoureux facchini assujettissent sur leur dos le large et lourd piédestal, et au milieu des acclamations du populaire, à qui l'heure matinale ne ferait pas manquer pareille fête, dévalent par les rues jusqu'au bas de la Strada Reale, où l'on joue la *Résurrection*.

» Puis, à un signal, de nouveau la statue est rechargée par ses porteurs et ils partent, en courant aussi vite que le permet l'enorme poids de leur fardeau, remontant la pente de la Strada Reale, gravissant les rues de la ville haute jusqu'à la baraque supérieure d'où la vue plane librement sur la ville et sur la mer.

» Après une station sur ce belvédère on redescend processionnellement la statue, qui vient de voir le soleil émerger de la Méditerranée, et on la replace dans l'église orthodoxe. »

J. Drexelius.

LES REVUES

La Plume : nouvelles « ballades de la mer », par M. Paul Fort. — *La Grande Revue* : le prince de Monaco, voyageur, savant, philosophe, égalitaire, ami des phoques, et ironiste. — Memento.

On a remarqué, parmi les premières *Ballades* de M. Paul Fort, de courts poèmes composés sous l'inspiration de la mer. Leur charme résidait dans une naïveté naturelle, la sûreté du rythme et cette franche rudesse du ton que l'art emprunte rarement, sans les altérer, à la chanson populaire. *La Plume* (15 juillet) publie une nouvelle série de ces poèmes, où l'auteur a peut-être ajouté, à des qualités égales, une finesse de sentiment plus aiguë encore. Nous nous faisons un plaisir de donner ici les deux chansons et le récit qu'on va lire :

« LE LIEN D'AMOUR

« Pourquoi renouer l'amourette ? C'est-y bien la peine d'aimer ? Le câble est cassé, fillette. C'est-y toi qu'as trop tiré ?

« C'est-y moi ? C'est y un autre ? C'est-y le bon Dieu des chrétiens ? Il est cassé ; c'est la faute à personne ; on le sait bien.

« L'amour, ça passe dans tant d'cœurs ; c'est une corde à tant d'vaisseaux, et ça passe dans tant d'anneaux, à qui la faute si ça s'use ?

« Y a trop d'amoureux sur terre, à tirer sur l' même péché. C'est-y la faute à l'amour, si sa corde est si usée?

« Pourquoi renouer l'amourette? C'est-y bien la peine d'aimer? Le câble est cassé, fillette, et c'est toi qu'as trop tiré. »

« LA VAGUE FAUCHÉE

« — Un bon conteur, Piarric, n'épuise pas tous ses contes. Le mien sera court, il plaira davantage.

« En mer, hier au soir, en mer j'ai entendu chanter une âme en peine, une âme sans courage.

« Oh! que sa voix était plaintive au clair de lune! je ramai doucettement et j'écoutai chanter.

« Je veux vivre mon Dieu! ayez un peu pitié! Et c'était une grande vague qui chantait sous l'écume.

« Fi! me dis-je, la coquette qui n'veut point trépasser. Alors, avec ma barque, moi, j'l'ai coupée en deux.

« — Et qu'est-il arrivé, Iohan, pourquoi qu'tu pleures?. — Il n'est rien arrivé, Piarric. — Pourquoi qu'tu pleures?

« — Alors tout près d' ma barque, voilà qu'j'ai entendu deux petites voix jeunettes qui chantaient sous la lune.

« Et j'voyais dans la nuit deux p'tites vagues veloutées se chercher, se trouver, se prendre, se bécoter.

« Bon, me dis-je, ça les r'garde, et je n'ai plus r'gardé. — Vraiment? — Elles s'étaient tues, et j'ai j'té mon filet.

« — N'empêche que toute la nuit t'as pensé à ta mie, Iohan, à ton amour et à ta mie volage.

« — N'empêche que toute la nuit j'ai jeté mon filet, Piarric, avec ma peine, avec tout mon courage. »

« CHANSON A L'AUBE

« — Où donc est ma peine? je n'ai plus de peine. Où donc est ma mie? je ne m'en soucie.

« Sur la douce plage, à l'heure sereine, dans l'aube innocente, ô la mer lointaine!

« — Où donc est ma peine? Je n'ai plus de peine Où donc est ma mie? Je ne m'en soucie.

« Tes flots de rubans, la brise marine, tes flots de rubans entre mes doigts blancs!

« — Où donc est ma mie? Je n'ai plus de peine. Où donc est ma peine? Je ne m'en soucie.

« Dans le ciel nacré, mes yeux l'ont suivi, le goeland gris brillant de rosée

« — Je n'ai plus de peine. Où donc est ma mie? Où donc est ma peine? Je n'ai plus d'amie.

« Dans l'aube innocente, ô la mer lointaine! Ce n'est qu'un murmure au bord du soleil.

« — Où donc est ma peine? Je n'ai plus de peine Ce n'est qu'un murmure au bord du soleil. »

§

Le prince de Monaco est un savant authentique aussi bien

qu'une incontestable Altesse Sérénissime, ce qui le distingue doublement, entre ses pairs. A l'étroit dans les limites de son Etat, et ses croisières en Méditerranée ne suffisant plus à l'aliment de sa curiosité scientifique, il s'est défait quelques mois de la charge des affaires publiques, pour explorer les régions arctiques, en compagnie du chef de son laboratoire, d'un zoologiste français, d'un physicien anglais, d'un professeur de l'Université de Kiel intéressé à des recherches sur le *plankton,* d'un naturaliste écossais, d'un peintre italien, de M. Wedderdurn, maître baleinier, et d'un « pilote des glaces » norvégien. « Nous étions 62 personnes du premier au dernier » — remarque le Prince. La *Princesse-Alice,* pour peu que l'équipage n'en ait pas été exclusivement recruté parmi le vaillant peuple monégasque, a dû rappeler à son commandant la Tour de Babel.

Si notre incompétence ne nous interdit pas seulement de discuter le mérite des découvertes du prince, mais aussi de choisir entre les documents scientifiques qu'il soumet aux lecteurs de *la Grande Revue* (1er juillet), — au moins pouvons-nous distraire de la relation de son voyage quelques réflexions échappées à la philosophie du navigateur, quelques cris jaillissants, plus forts que la volonté du poète.

C'est, d'abord, une litanie qui va d'un amer pessimisme à l'optimisme le plus candide, et célèbre la mort par congélation, comme le meilleur remède aux désenchantements de l'existence :

« J'aime le cœur simple, l'œil clair, la voix des Scandinaves dont l'âme naïve ignore les artifices dans la recherche du bonheur.

« J'aime le Nord dont les séductions entraînent les hommes loin des œuvres d'injustice ou de cupidité, vers des gloires très pures, filles de l'esprit scientifique.

« J'aime le Nord parce que les yeux peuvent se baigner dans son atmosphère limpide, comme dans la source même de la vérité.

« J'aime la lutte aux déserts glacés, avec toutes forces des mers que fouette un vent purifié par les neiges, parce que l'âme en revient plus fière et plus généreuse.

« J'aime le Nord parce que la mort y passe dans la dignité du silence, et qu'elle ensevelit doucement dans le cristal des champs de glace les êtres meurtris par les mensonges du monde. »

Cela dénote un homme excellent et un peu triste. Les lignes suivantes trahissent le sentiment, rare chez un souverain, de l'égalité physique des individus sous la différence des conditions, une sensibilité très délicate de l'odorat, et le désir secret d'aventures compliquées :

« On avait distribué les vêtements spéciaux imposés par le froid qui règne, même en été, sur les parages où nous allions. Des bottes fortes, toujours bien graissées, capables d'engloutir un pied avec plusieurs paires de gros bas ; un tricot des Shetland, un gilet en peau norvégien, une ou deux paires de gants sans doigts, et, pour les têtes légères, un bonnet en laine recouvrant les oreilles, constituèrent l'enveloppe uniforme sous laquelle vécurent, pendant tout ce voyage, les hommes de la *Princesse-Alice*, fussent-ils matelots ou chauffeurs, officiers ou maîtres, serviteurs, savants, ou prince. Mieux qu'une proclamation des droits de l'homme, la volonté de la Nature polaire égalise les conditions devant ses rigueurs; et le prestige seul d'un chef respecté s'élève sur les misères de tous. Le premier effet de notre nouvelle tenue se manifesta dès qu'on se mit à table : l'odeur des bottes domina celle des plats.

« Nous entrions dans la famille des navigateurs arctiques. »

Les premières observations qu'ait relevées le prince de Monaco, à l'île des Ours, nous le montrent si apitoyé sur les oiseaux de ces parages, si attendri par leurs mœurs, si enclin à les interroger et si discret pourtant, car il s'excuserait volontiers d'avoir photographié les « scènes intimes de plusieurs ménages» — que l'on se prend à regretter de voir le meilleur des monarques ne pas commander au peuple le plus nombreux de l'Europe, sinon au plus digne de bonheur :

« L'observateur qui dominait les corniches, le long desquelles étaient rangés par centaines les nids de « Larus Glaucus », ou d' « Uria Grylle », avait sous les yeux un spectacle attrayant, tandis qu'il se demandait comment, au milieu de cette fourmilière de petits et d'œufs, chaque mère pouvait reconnaître les siens. Il voyait tous ces oiseaux, les vieux comme les jeunes, continuer leur vie de famille sans aucun souci de sa présence, car la forme humaine et la barbarie qu'elle dissimule leur étaient inconnues. »

En capitaine qui sait se « conformer aux nécessités de la navigation arctique », S. A. Albert manqua donner de la

proue de son bâtiment de fer dans « un cap élevé, abrupt et découpé en arête dentelée » de l'île Hope. Il s'en fallut de trois cents mètres !... On aborda néanmoins. Et le prince écrit :

« Dans aucun autre lieu des régions arctiques je n'ai vu un plus remarquable exemple de ce flottage opéré par les glaces qui distribuent ainsi à toutes les plages du Spitzberg la dépouille des forêts sibériennes, et suggérèrent à Nansen la théorie d'où est né le voyage du *Fram.*

« Une superficie de plusieurs kilomètres était jonchée de souches, de troncs et de branches d'arbres parmi lesquels on devait chercher son chemin. On y trouvait aussi quelques objets marqués par la main de l'homme, tels que des débris de na-navire, des écorces de bouleau pour couvrir les huttes, des morceaux de liège ayant servi de flotteurs pour des filets, et des boules de verre qui les remplacent dans certaines régions du nord. Enfin il y avait là un fouillis pareil à l'œuvre d'une inondation, où j'ai même ramassé un manche de violon égaré par des aventures qui ne doivent pas manquer d'imprévu. »

Ici, le trait final marque ce goût pour les œuvres d'imagination que partagent beaucoup d'hommes de science... Mais celui-ci n'est pas loin d'être lui-même un imaginatif; en même temps, il ne rougit point d envelopper ses visions d'une tendresse qu'il sait rendre communicative.

Nous n'avons donc pas quitté l'île Hope :

« Il y avait, plus loin, une petite fleur timidement cachée parmi ses feuilles chétives, serrées comme pour lui faire un manteau ; et la pauvre tremblait sous une bise glaciale : la pauvre, dont le germe avait sans doute été pris par les oiseaux ou les vents aux pâturages des Alpes et qui heurterait désormais les angles des pierres au lieu d'onduler parmi le flot de ses sœurs. L'oiseau, venu comme elle des pays du soleil, plane et cherche sa fortune; le phoque et l'ours franchissent les distances ; l'homme élève son regard vers l'horizon qui lui rendra une patrie. Mais la petite fleur séchera sur son pied quand la neige l'aura ensevelie; et son existence éphémère n'aura été qu'une souffrance. »

Un homme d'aujourd'hui — fût-il prince! — n'atteint pas à ce semblant de perfection qui nous contente, sans tempérer parfois d'ironie son émotion. Le sourire du prince monégasque est lassé, peut-être, mais avec une grâce inimitable. Si le géomètre mentionne « la direction des plans » dans un

iceberg que double à proximité la *Princesse-Alice*, l'humoriste, y voit des « centaines d'oiseaux qui semblaient heureux de voyager gratis avec les pieds aux frais ». N'est-ce pas d'un esprit joyeux, de tracer d'un « maître chef de quart » cette légère caricature : « un homme gros, gras et lourd, dont la tournure suggérait une pensée de croisement entre un homme et un phoque. »

Ailleurs, ce sensible, ce savant, cet ironiste, — devient une manière de bon bourru misanthrope :

« Les risques de ces premiers jours m'avaient rappelé sévèrement au devoir d'un chef qui doit utiliser et non gaspiller les existences confiées à sa discrétion, devoir qu'on pourrait oublier quand on a perdu toute illusion sur ce que vaut le cœur des hommes, et lorsqu'on s'éloigne de ses bassesses pour chercher la vraie joie de vivre, en côtoyant les brutalités sublimes de la nature ».

Apprenez encore que : « Jadis on pêchait la morue dans les fjords du Spitzberg, mais ce poisson a quitté le pays pour des motifs inconnus ». — *Motifs inconnus!* ô vanité de la science! Cette courte phrase a la mélancolie du : « parti sans laisser d'adresse » sur la lettre qui n'est pas parvenue...

L'avons-nous pas encore déclaré? Le prince de Monaco tend à l'universalité. Il sait l'hygiène comme le reste et cingle en passant les jouisseurs de cette époque, moins à la manière vive d'un Juvénal que par le contraste de son attendrissement à reconnaître l'excessive précaution du phoque à ne se pas laisser manger par l'ours :

« Hormis certains cas de disette, les ours vivent de préférence sur le lard des phoques parce que les corps gras favorisent, chez les habitants des régions glacées, la restauration de l'enveloppe graisseuse qui les protège contre le froid. Aussi les Eskimos, grands consommateurs de graisse et d'huile, font-ils preuve de sagesse en ne dédaignant pas l'exemple des ours. Méditez sur cela, mondains soupeurs qui faites de votre estomac une officine de goutte et de rhumatisme!

« Les pauvres ours doivent souvent éprouver un jeûne d'autant plus pénible que leur gibier presque exclusif et peu facile à capturer est répandu avec une extrême abondance... »

Vous plaît-il, maintenant, constater le bénéfice de l'expé-

rience d'un voyage dans les mers glaciales ? Lisez donc :

« Les marins qui s'aventurent aux régions arctiques sur un grand navire doivent songer à la gravité qu'un isolement absolu y donne aux accidents... — Sur ces choses qui donnaient l'impression de l'étendue, de la pureté, de la solitude et du calme, le ciel, d'un bleu tendre, répandait une notion de l'infini ; et l'âme, toute émue, s'élevait pour dominer et voir encore plus loin.

« Mais il ne fallait pas s'abandonner trop à toute cette joie des yeux, car la sécurité du navire exigeait beaucoup d'attention. »

Dans la baie de Ginevra qu'il explore, avec les géographes de sa mission, en canot à vapeur, le prince court un réel danger. Le héros ne perd pas ses droits :

« Bien que nous fussions dans un guêpier, j'admirais le spectacle sublime qui se déroulait autour de moi. Fier d'y jouer un rôle malgré ma petitesse infime, je me partageais entre le sentiment qui pousse les âmes vers ce qui est grand ou fort dans la Nature et l'anxiété de ce que nous allions devenir... Finalement, les ours ramenés par l'automne se seraient partagé nos personnes congelées : un simple hors-d'œuvre entre deux repas monotones de phoque... — Nous étions alors entourés de phoques, et ces animaux, devenus moqueurs, s'approchaient beaucoup plus que pendant notre entrée si brillante dans le détroit ; leurs grands yeux nous regardaient fixement, comme pour nous demander ce que nous pensions de leur séjour. »

Tant de fois émerveillé en ce voyage, le prince n'a « rien vu de saisissant pour les yeux ou l'imagination » dans la baie Advent. Aussi, il y vient des touristes qui s'en retournent « persuadés qu'ils connaissent le Spitzberg » ! Le Perrichon de Labiche croit bien connaître la Suisse ! — Le paisible conteur, l'ironiste, le philosophe, le savant, le marin, se confondent ici dans un homme fort en colère et aristocrate à la bonne façon :

« Voici donc le Spitzberg lui-même, dans sa retraite polaire, foulé par la gent qui, sous le nom de touristes, vulgarise le milieu où elle se répand avec sa sottise et son ignorance. Les merveilleuses beautés d'un tel pays livrées aux regards inconscients de ces êtres sans émotion ! J'en souffrais

comme si je voyais une femme adorable profanée par des idiots.

« Il y en avait beaucoup de méchants qui circulaient avec un fusil le long de la plage pour tuer, sans raison, d'inoffensifs oiseaux qu'ils n'utilisaient pas, ou que, s'ils les rapportaient sur leur bateau, ils jetaient, quand leurs yeux s'étaient rassasiés de sang et d'agonie. »

L'abondant et substantiel récit du prince Albert est *à suivre.* Nous nous en réjouissons, et nous souhaitons vivement qu'on y prenne plaisir. Car, si les relations de voyages « forment la jeunesse », ajoutent au savoir de l'âge mûr et détournent la vieillesse des souvenirs fâcheux, — le lecteur juvénile, adulte ou sénile, reconnaîtra, avec profit, dans l'écrivain de la *Croisière dans les régions arctiques,* un prince que M. Homais, ce sage entre les sages, eût complimenté de préférer à la lecture de Machiavel la lecture au grand livre des choses... dont tant de feuillets encore — hélas! — n'ont pas été coupés!...

§

Memento. — **La Revue blanche** (1er juillet) a commencé un roman de M. Alfred Jarry : *Messaline.* — Lire la traduction du « Livre de la voie et de la ligne droite », de Lao-tse, par M. Alex. Ular.

La Revue de Paris (1er juillet). — M. Romain Rolland : *Le roman comique d'un musicien allemand.* — Un panégyrique de feu le Prince de Joinville, par M. A. Langel. — (15 juillet) Lettres de M. François.

Revue Larousse. — *La Chaise-Dieu,* par M. Chassaigne de Néronde.

Revue bleue (7 juillet). — *Le prêtre catholique,* par M. Michel Stainville.

Revue des Deux-Mondes (1er juillet). — *Visite à Pascal,* par M. A. Suarès.

L'Ermitage (juillet). — La suite du drame de M. Paul Claudel, *l'Echange;* des vers de M. Ch. Guérin.

La Nouvelle Revue (1er juillet), publie une pantomime du jeune maître Victor Capoul, *Noir et Blanc,* jouée en juin à la présidence du Sénat.

L'Effort (15 juin). — *Les Jésuites,* aperçus historiques par M. Paul-Armand Hirsch. — *Dédicace,* poème de M. Marc Lafargue.

Le Sagittaire (juin), pour son premier fascicule, publie

du Verlaine inédit; des vers de M. Albert Mérat; *la Dernière Chanson,* par M. Jean Court.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

L'argot militaire allemand (*Le Temps,* 9 juillet). — Les noms de guerre dans l'ancienne armée française (*L'Intermédiaire,* 22 juin). — La Fayette et l'âme populaire (*L'Eclair,* 17 juillet). — Conseils aux journalistes et aux orateurs touchant Arthur Rimbaud. — Une lettre d'Allemagne à propos de la loi Heinze.

Dans un livre intitulé *Die deutsche Militærsprache,* le docteur Paul Horn, professeur à l'université de Strasbourg, étudie la richesse de l'argot militaire allemand. Il a recueilli environ deux mille cinq cents termes dont « un grand nombre dénote de la part du troupier allemand un esprit à la fois observateur et mordant, assez peu en harmonie avec la lourdeur que nous sommes toujours disposés à lui prêter. » Quelques-uns de ces mots, quelques-unes de ces expressions pourraient se superposer aux termes en usage dans nos casernes. Il serait même à souhaiter que ce travail comparatif fût fait par quelque officier des garnisons de l'Est, connaissant bien les deux langues jusqu'au fond de leurs jargons.

Le chef de chambrée est appelé l'*araignée;* le pantalon de corvée, c'est *le sac de café;* le parapluie de l'escouade est remplacé par le *parapluie du bataillon* (le drapeau dans son étui).

« Ce qu'il y a de frappant, c'est que nombre d'expressions sont identiques dans les argots militaires allemand et français; par exemple : *die Kaffeemuhle* (le moulin à café : la mitrailleuse de 1870); *das Kœsemesser* (le couteau à fromage: le coupe-choux); *Karrôass* (l'as de carreau : le havresac); *der Spind* (l'armoire : « l'ôrmoire » à glace : le havresac); *der Mundungsdeckel* (le bouchon de fusil, c'est-à-dire le soldat de petite taille); *Krokodilfleisch* (de la viande de crocodile : *du singe :* de la viande de conserve); *Schinken* (le jambon : la crosse du fusil).Le général Fantin des Odoards, dans ses Mémoires, raconte que, sous le premier Empire, les soldats faits prisonniers, au moment de rendre leurs fusils, en brisaient les crosses. Ils appelaient cela : *faire des jambons. Der Kasten* (la boîte : la salle de police); *Daniel* (*Jules,* celui qui se fait *tirer l'oreille*); *der Hœring* (le hareng: petit piquet servant à fixer le bas des toiles de tente).

Les soldats alsaciens incorporés dans l'armée allemande

sont communément désignés sous les noms de *Schangels* (petits Jean) ou de *Wackes* (terme de patois dérivé de *vagabond*).

Landspassat sert quelquefois à désigner les soldats de 1re classe (*Gefreite*). Ce mot, dont M. Horn n'a pas reconnu l'origine, est une déformation du français *anspessade*.

Ajoutons que ce dernier mot est une corruption de *lancespessade* qui représente lui-même l'italien *lanciaspezzata* (lance rompue). L'*l* initiale a été prise pour l'article, ce qui a amené sa chute, comme le constate Hatzfeld. Comment ce mot a-t il pris le sens de premier soldat ou aide-caporal, ce n'est pas très clair; il avait en italien celui de garde du corps. La forme allemande a été touchée par l'étymologie populaire, donnant quelque chose, il semble, comme *passe-terre*, *court-à-terre*. Il faut beaucoup se méfier de la logique rationnelle en linguistique.

Les couacs ou *canards* des clairons s'appellent des *grenouilles;* et quand ils entendent ces notes fausses ou ratées, les soldats empoignent des balais pour chasser les grenouilles qui ont envahi la caserne. Ces deux mots sont à rapprocher du *chat* qui se loge dans la gorge des chanteurs.

§

Voici un autre document militaire d'un rare intérêt psychologique; aussi le reproduisons-nous tout au long, d'après l'*Intermédiaire*, qui a basé son étude sur une communication faite par le colonel Babinet à la *Société des Antiquaires de l'Ouest*. Il s'agit des noms de guerre portés par presque tous les soldats de l'ancienne armée. N'y aurait-il pas une relation très étroite entre ces sobriquets et « les goûts, les habitudes, le caractère du troupier d'alors » ?

« J'ai constaté, dit le rédacteur de l'*Intermédiaire*, en premier lieu, que tous ou presque tous ces sobriquets se rattachaient à une vertu, à un penchant, à un goût particulier du soldat. En second lieu, que la fréquence de ces sobriquets, sous leur forme propre ou sous la forme de synonymes et de dérivés, étaient en rapport direct avec l'importance de leur symbole dans la vie militaire.

Certains d'entre eux étaient si recherchés qu'ils étaient représentés dans chaque compagnie. Quand, par suite du décès ou de la libération du titulaire, le sobriquet devenait vacant, un nouveau soldat s'en emparait.

L'expérience porte sur 496 sergents ou soldats; 106 seulement n'ont pas de surnoms. Le chiffre accolé à quelques surnoms indique le nombre de titulaires que je leur ai trouvés.

Les premières vertus du soldat français sont le courage, l'entrain, la gaîté, la générosité. C'est le caractère de la race, les fleurs brillantes du vieux sol gaulois. Voyez comme les grands enfants que sont nos troupiers se parent naïvement de ces qualités nationales :

Va de bon cœur [8], *Plein d'ardeur, l'Eveillé* [4], *Réveil-matin;*

Sans chagrin [6], *Sans-souci* [5], *Sans regret* [2], la *Joie* [4], le *Réjoui* [2], le *Réjouissant*, le *Joyeux*, *Bel humeur*, *Bon temps*, *Divertissant* [4];

Sans peur [2], *Sans crainte* [2], le *Terrible* [2], le *Tonnant* [2], la *Terreur* [4], la *Tourmente*, la *Guerre*, le *Hardi*, l'*Invincible*, le *Vaillant*, *Sans pareil* [6], *Sans quartier* [7], *Sans rémission* [5]; *Belle fin ;*

Généreux, *Frappe-d'abord*, le *Défenseur* [2].

Il est vrai que les défauts contraires donnent lieu à des sobriquets tout aussi caractéristiques, mais on peut supposer que leur choix n'a pas dépendu du libre arbitre des titulaires. On ne se baptise pas volontairement :

Las d'aller [2], *Va par force*, l'*Entardé* [3], la *Lenteur*, l'*Endormi*, l'*Assoupi*, l'*Autre-jour*, le *Pâleur* [2], *Délogé*, *Dérouté;* l'*Embranché*, allusion, je pense, à un acte de justice prévotale.

La douceur de caractère, l'amabilité, l'absence de morgue, toutes ces qualités qui font d'un soldat ce qu'on appelle un « bon garçon », sont naturèllement fort prisées. On se dit :

Sans façon [8], l'*Aimable*, *Charmant natif ;*

La *Bonté* [6], la *Douceur* [5], la *Tranquillité*, le *Tranquille*, le *Sage*, le *Raisonnable*, *Bon ami*, *Bon fils*.

Les grincheux, ombrageux, mauvais coucheurs ou vaniteux, sont affublés de sobriquets à leur usage. On les nomme :

Mal-content, le *Mélancolique*, le *Grognard*, la *Rouille*, *Héraclite ;*

L'*Opiniâtre* [2], le *Fier*, le *Fiernatif*, la *Rigueur* [2], la *Grandeur* [2];

Chevalier [3], *Marquis*, le *Prince*, *le Seigneur ;*

Le *Fantasque*, le *Ligueur* [2], *Matin*, *Tranche-Montagne* [2];

L'*Epine* [2], la *Ronce*.

Les qualités physiques viennent ensuite : force, agilité et avantages de figure. Il y a :

Le *Vigoureux*, le *Fort*, *Bras-de-fer* [2], le *Sauteur* [2];

Bel homme [2], *Beaux cheveux* [3], *Beaupoil*, *Pied blanc;*

Bel air [2], la *Fraîcheur* [2], le *Gracieux*, *Beau berger*, *Narcisse;*

La *Jeunesse* [5], *Printemps* [4], *Beaujour*, *Beausoleil.*

A quoi serviraient tant d'avantages, sinon à plaire aux belles? La galanterie est l'apanage du troupier. On trouve :

Brin d'amour [3], *Fleur d'amour*, l'*Amour*, *Bel amour* [2], l'*Amoureux*, *Joli cœur* [4], *Francœur* [2];

La *Tendresse* [3], *Constant* [4], la *Fidélité ;*

Vert-Galant, le *Gaillard*, le *Paillard*.

Je n'ai relevé qu'une seule fois :

La *Prude*.

Après l'amour, vient naturellement le bon vin. C'est comme dans la chanson. Le vin et la table amènent :

La *Vigne* [4], la *Treille* [3], la *Cave*, la *Vendange;*

Prêt-à-boire [3], *Boit sans soif* [3];

Bien nourry, *Brise-miche*, la *Grillade*, l'*Andouille*.

On ne rencontre qu'un seul surnom, peut-être ironique, de :

La *Tempérance*.

Il est curieux de constater combien ces âmes, naïvement sentimentales, de tourlourou ont conservé, au milieu des ripailles du cabaret et des grossièretés du corps de garde d affection pour les fleurs, les oiseaux, les prés et la verdure. Comme dans les chansons populaires, à côté des modestes fleurs de nos jardins, ils vont chercher bien loin des noms de fleurs rares et distinguées.

La *Fleur* [9], la *Violette* [5], la *Rose* [5], *Belle Rose*, le *Rosier*, l'*Oranger*, la *Tulipe* [4], *Jasmin* [2], le *Romarin* [2], l'*Anémone*, l'*Amaranthe*, l'*Hyacinthe*, la *Jonquille*, la *Giroflée;*

L'*Alouette*, l'*Epervier*, la *Sarcelle*, la *Bécasse;*

L'*Anguille*, le *Brochet;*

La *Ramée* [5], *Joli-Bois* [6], la *Verdure* [3], la *Branche* [2], du *Buisson* [2], du *Bois* [2], la *Forêt*, la *Saussaye* [3], les *Garennes*, du *Verger*, des *Noyers*, des *Lauriers*, des *Houmeaux*, le *Fayard;*

La *Fougère*, la *Prairie*, du *Pré*, la *Lande* [2], l'*Etang*.

L'usage des noms de saints, si fréquents au xve siècle qu'il faisait qualifier les cavaliers « de gros frères », par analogie avec les moines, ne s'est pas perdu. On a:

Saint-Charles, *Saint-Etienne* [2], *Saint-François*, *Saint-*

Germain, *Saint-Gervais*, *Saint-Jean* [2], *Saint-Louis* [2], *Saint Léger*, *Sainte-Marie*, *Saint-Martin*, *Saint-Pierre*, *Saint-Philippe*.

Souvent le sobriquet rappelle le pays d'origine ou commémore quelque campagne glorieuse :

Flamand, *Champagne* [2], *Bourguignon* [2];

La *Seine*, la *Vire*;

La *Rochelle* [2], *Rochefort*, *Montauban*, *Pontoise*, *Toulon*, *Belle-Isle*;

Namur, *Madrid*, l'*Allemagne*.

Les surnoms tirés de la vie militaire sont, chose étonnante, à peu près une exception. Je n'ai trouvé que :

L'*Escouade* [2], le *Dragon*, le *Chasseur*, la *Ronde*, la *Croix*, la *Grenade*;

Longue-Epée, *Spadille*, l'*Espadille*, la *Lime*, l'*Enclume*.

J'oubliais la *Gloire* et l'*Espérance*, deux belles allégories qu'on ne doit pas s'étonner de trouver ici.

Je pourrais m'arrêter là, mais j'ai cherché à faire une statistique exacte. Je ne dois pas passer sous silence certains surnoms qui ne se rattachent à aucune des rubriques que j'ai créées pour notre classification. Ce sont des sobriquets sans caractère, et des noms de terre :

Meunier, l'*Avocat*;

Château, la *Tour*, la *Cour*, la *Tourette*, *Beauséjour*;

Désiré, *Natif* [2], *Cadet*, *Bonaventure*, le *Grand Jacques*;

La *Papinière*, de *Floriers*, la *Gravière*, la *Rousselière*, *Maugis*, la *Vignais*, la *Plance*, des *Rouchières*, la *Foucherie*, la *Joselle*, de *Rouhère*, et la *Comète*, sans doute un souvenir de la fameuse comète de 1756. »

§

Dans un article peu enthousiaste sur Lafayette, ce qui nous change des congratulations officielles sur ce personnage médiocre et peut-être néfaste, M. E. Ledrain cite ce témoignage contemporain où l'on voit, en tout son enfantillage, la basse adulation du populaire pour l'homme au cheval blanc :

« On ne voulait pas, dit un contemporain, le laisser descendre de l'autel où il était monté ; on semblait exiger qu'il y restât exposé à la vénération publique. A peine redescendu, les fédérés s'élancèrent à l'envi vers lui : les uns lui baisaient le visage, les autres les mains, les moins heureux l'habit. Il n'eut pas moins de peine à remonter à cheval ; à peine fut-il

en selle qu'on baisa encore : ses cuisses, ses bottes, le harnais du cheval, enfin le cheval lui-même. »

Rien ne change, rien n'a jamais changé et rien ne changera jamais. Peut-être bien cependant que le prochain remueur d'hommes opérera en automobile ?

M. Ledrain nous permettra de lui faire observer qu'on ne dit pas « le gouverneur Morris ». Morris s'appelait *Gouverneur Morris*, le premier mot étant un prénom.

§

On ne saurait trop engager les journalistes qui parleront de Rimbaud, à propos du buste qu'on voudrait lui ériger à Charleville, et les orateurs qui péroreront à cette occasion, à ne répéter cette phrase du *Temps :* «... Vers 1885, à son insu, Paul Verlaine révèle son nom et ses œuvres de poète à toute la jeune génération, qui s'en fait un drapeau, et crée autour de cela les écoles *décadente* et *symboliste.* »

§

Nous avons reçu d'Allemagne la lettre suivante, qui provient de la rédaction de la *Revue franco-allemande :*

« Dans votre dernière chronique des « Journaux » (*Mercure* juillet 1900) vous citez à propos de la loi Heinze une lettre de M. Adolphe Bartels que rapportait M. de Wyzewa dans un numéro du *Temps* en l'agrémentant de considérations personnelles.

» Je suis très heureux de voir que la petite polémique ouverte dans la *Revue franco-allemande* au sujet de la loi Heinze, et qui provoqua cette lettre de M. Bartels, ait attiré l'attention de mes compatriotes intellectuels et intelligents sur nos voisins dont on ne s'occupera jamais assez ; je suis également heureux de constater que cette lettre vous a donné l'occasion d'exposer des idées intéressantes; mais me permettrez-vous de regretter que vous ayez omis de signaler d'où venait cette lettre que vous avez copiée *in extenso*. M. de Wyzewa, dans son article, l'avait fait.

» Ne voyez dans cette réclamation aucune interprétation étroite du droit de reproduction; nous ne cherchons noise à personne et ces quelques lignes ne peuvent que prouver trois choses, dont la première est un désir légitime et les deux autres à votre honneur :

» 1° La *Revue franco-allemande* aime à être citée le plus souvent possible.

» 2° Je reconnais l'influence du *Mercure* et j'estime la valeur de sa publicité.

» 3° Je lis avec soin vos articles, la preuve.

» Avant de prendre congé, permettez-moi également de rectifier une erreur de fait au début de cet article. L'Allemagne *fut* menacée, elle ne l'est et ne le sera plus, et ceci à cause de l'esprit d'association allemand, de la cohésion, de la continuité dans l'effet, autant de qualités que nous ignorons. Il me serait trop long d'entrer dans des détails, mais toute l'aventure prouve que la forme du gouvernement ne garantit pas la liberté et qu'il vaut mieux un empereur dans un pays qui compte des « *énergies* » qu'une République libre dans un pays qui compte trop « *d'inactifs* ».

R. DE BURY.

MUSIQUE

Théâtre national de l'Opéra-Comique : *La Marseillaise*, œuvre lyrique en un acte de Georges Boyer, musique de Lucien Lambert. — *Histoire de la musique en Belgique Histoire de la musique en Espagne*, par Albert Soubies (Flammarion). — *Dix ans de carrière*, par V. Maurel (Villerelle). — *Portraits et Souvenirs*, par C. Saint-Saëns (Société d'édition artistique).

Juillet, le mois national, le mois des manifestations, des fêtes et des hymnes patriotiques, le mois où, pour glorifier *la Prise*, tous, femmes et enfants compris, clament que de féroces et mugissants soldats viennent jusque dans leurs bras égorger leurs fils et leurs compagnes !... Quelle *Prise ?*... c'est si lointain qu'on ne le sait plus guère. Quels soldats ?... Mais qu'importe ! Qu'importent aussi le « sang impur » et les curiosités prosodiques de cette *Marseillaise* qui, en 1792, ralliait à la frontière tous les patriotes. Aujourd'hui où nous assistons à des reprises presque officielles des « *Ça ira* » et des « *Carmagnole* », c'est elle encore qui doit triompher des « chants de haine et de guerre civile ».

Telle a été sans doute la pensée de MM. Georges Boyer et Lucien Lambert quand ils ont écrit l'à-propos exécuté le 14 à l'Opéra-Comique.

Désireux de nous donner au plus vite une reproduction sonore du tableau célèbre de Pils, et de nous montrer Rouget de l'Isle chantant ses vers improvisés dans le salon du maire de Strasbourg, ils ont rapidement glissé sur les quelques scènes épisodiques qui préparent cette explosion. Comme eux nous ne nous appesantirons pas sur l'intrigue esquissée entre

le jeune poète et Marie, non plus que sur les souvenirs *alla Philémon et Baucis*, de M. et Mme Diétrich, et sur les facéties méridionales de Mireur, ce provençal de Montpellier. Ces pages offrent peu d'intérêt; l'orchestre, à l'exception d'un passage très ingénieusement confié aux cors, en paraît négligé, et la déclamation est parfois si rapide qu'elle devient inintelligible. Et cependant le rôle de Diétrich confié à M. Bouvet, qui lui donne beaucoup d'accent, contenait telles paroles d'un intérêt général et même actuel qu'on eût souhaitées plus en lumière :

Mais lorsque du canon étranger l'éclair brille,
Nous n'avons plus qu'un seul nom de famille,
Et ce nom est : Français.

N'est-ce pas là tout le nationalisme?...

Mais, des que Rouget de l'Isle se met à composer fiévreusement son chant de guerre, le musicien se retrouve, son style s'affermit et s'élève En un développement vraiment symphonique il nous montre, parmi les hésitations et les tâtonnements de la pensée créatrice, le thème qui se formule indécis d'abord, puis se précise peu à peu, et enfin éclate radieux, triomphal déjà des victoires futures. Puis lorsque toutes les voix du chœur l'ont à leur tour entonné, brillamment rythmé par les petites flûtes, un véritable souffle d'enthousiasme a passé sur les auditeurs. Il semblait que l'image de la Patrie, cette Patrie dont « l'amour sacré conduira et soutiendra nos bras vengeurs », se dévoilait soudain; et tous debout se retenaient à peine de mêler leurs voix à celles des acteurs, se souvenant de l'appel adressé par Berlioz non aux sopranos, ténors et basses, mais « à tous ceux qui ont un cœur, une voix et du sang dans les veines ».

§

Mieux documenté que la commission musicale de l'Exposition qui range Grétry parmi les musiciens français, M. Soubies rend à ce maître charmant sa vraie nationalité en le célébrant comme il convient à côté de son compatriote Gossec dans son *Histoire de la musique belge*. Si, ce qui est peu probable cependant, les programmes officiels du Trocadéro accordent un jour une place à Vittoria ou à Moralès, à Pedrell ou Granados, les organisateurs de ces concerts pourront encore consulter avec fruit un autre ouvrage de cet infatigable historiographe de la musique chez tous les peuples : *Histoire de la musique en Espagne*, pour se renseigner sur ces compositeurs

anciens ou modernes dont quelques-uns, malgré leur mérite très réel, sont peu connus loin de leur pays.

Les directeurs de théâtre, les artistes, les amateurs liront aussi avec profit *Dix ans de carrière*, de M. Maurel. Ils y trouveront des notes intéressantes et des renseignements professionnels sur la mise en scène et l'interprétation de *Don Juan* et d'*Othello*. Comme en tout livre traitant de près ou de loin de questions musicales, ils y rencontreront aussi quelques opinions, un peu timidement énoncées, sur l'œuvre wagnérienne.

De Wagner il est encore question dans le recueil d'articles écrits d'une plume très alerte que vient de publier M. Saint-Saëns, mais très incidemment. Ces souvenirs personnels sont, bien qu'il s'en défende, des chapitres de mémoires que — il nous le déclare solennellement — il n'écrira jamais. C'est là ce qui en constitue pour nous le principal attrait. Dans ce volume, en effet, ce n'est pas tant la personnalité de Rubinstein, de Berlioz ou de Gounod qui nous intéresse, que l'impression ressentie à leur contact par le maître contemporain. Il nous paraît curieux de savoir les raisons par lesquelles M. Saint-Saëns soutient ce paradoxe étrange que le meilleur de l'œuvre de Gounod se trouve dans ses messes et oratorios, si peu différents cependant de ses drames. Nous serions heureux aussi d'apprendre pourquoi M. Saint-Saëns prend plaisir à calomnier ses confrères et le public actuels, en déclarant que « la mélodie, naguère objet d'une redoutable idolâtrie, est aujourd'hui vilipendée » et que « un simple chant accompagné naturellement semble méprisable de nos jours, et fait hausser les épaules »...

Malheureusement, M. Saint-Saëns lance ces dernières assertions sans les étayer d'aucun exemple. On se rappelle Berlioz prêtant à Wagner un tas d'idées— que celui-ci n'avait jamais émises, et se hâta de déclarer saugrenues — puis se donnant le facile plaisir de les condamner. M. Saint-Saëns, lui, demeure dans le vague et n'incrimine directement personne. Mais il convient d'ajouter que ces sortes d'accusations sont éternelles, on les retrouve à chaque page de l'histoire de l'art, et que, il y a douze ans, M. Saint-Saëns a pris la peine, dans *Harmonie et Mélodie*, de se répondre par avance à lui-même.

P. DE BRÉVILLE.

PUBLICATIONS D'ART

Les livres : Emile Michel : *Essai sur l'Histoire de l'Art*, Société d'Edition artistique, 4 fr..— les revues : Album-Pan ; *Les Maîtres du dessin ; Les Maîtres de l'affiche ; L'Art décoratif ; Revue des Quat'Saisons ; La Chronique des Arts ; La Plume ; Iris ; Le Rire ; Le Clou ; L'Art Moderne ; The Studio ; The Artist ; Deutsche Kunst und Dekoration ; Innen-Dekoration ; Mir Iskousstva.*

Les livres. — M. Emile Michel s'est efforcé de prouver, dans ces deux **Essais sur l'Histoire de l'Art,** que « pesant surtout sur les esprits et les talents médiocres, la théorie des milieux appliquée à la production des œuvres d'art n'a en aucune façon le caractère de nécessité qu'on avait prétendu lui assigner, et que les plus grands parmi les artistes sont ceux-là mêmes qui, tout en subissant plus ou moins, à leurs débuts, l'influence du temps et du pays où ils vivent, ont su graduellement s'en affranchir et la dominer ».

M. Emile Michel discute très adroitement et pied à pied la théorie de Taine. Par endroits il triomphe et semble être prêt d'avoir raison. Mais lorsqu'on examine avec soin ses arguments, on s'aperçoit vite que beaucoup sont facilement rétorquables. Evidemment, il ne faudrait pas appliquer trop rigoureusement la théorie des milieux. Pourtant, elle apparaît en résumé se déduire logiquement de tous les cas, même de ceux présentés par M. Emile Michel sous un jour favorable à ses idées.

Les revues. — **Album-Pan** (n° 2). —Le second trimestre de cette publication que j'ai déjà signalée contient dix estampes par P. Bonnard, F. Brangwin, E. Delattre, A. Stremel, Weiss, Luloaga, Delacroix, Ghisi, Kumisada, Pisanello. Texte par Gustave Geffroy.

Les Maîtres du Dessin (n° 13). — Avec sa seconde année cette publication se consacre à la reproduction des plus beaux dessins des maîtres français du siècle. M. Roger Marx, qui assume avec sa compétence et son talent la tâche annuelle de présenter aux amateurs les belles publications de l'imprimerie Chaix, est cette fois plus à même encore de préciser en quelques lignes concises la signification de celle-ci, puisque c'est à ses efforts et à ceux de M. Molinier que nous devons en sa plus grande partie la splendide centralisation d'art de la centennale. Au sommaire de la première livraison nous lisons les noms de Daumier, Ingres, Millet et Prud'hon. — Dans le numéro du 15 juillet un magistral dessin de Raffet, *Le cri de Waterloo.*

Les Maîtres de l'affiche (juin). — Au sommaire : la *Taverne Olympia*, de Jules Chéret, une affiche de Fraipont pour la Compagnie du Nord : *Pierrefonds*, une autre de Gottlob pour la *Deuxième Exposition des Peintres lithographes ;* une affiche américaine de Louis Rhead pour le *Morning Journal*, et une très belle prime de Léandre.

L'Art Décoratif (mai). — Article documenté sur l'Exposition de « la libre esthétique » de Bruxelles avec de nombreuses photographies des envois des peintres Zuloaga, Henri Evenepoel, Eug. Laermans, Jean Delville, Jan Toorop, des sculptures de L. Dejean, des reliures de P. Kersten, des verres décoratifs de J. Powell, des poteries de Madame Schmidt-Pecht. Le même numéro contient des reproductions des constructions et mobiliers de A. Endell, artiste, à mon sens, trop tourmenté, trop désireux d'apporter coûte que coûte du nouveau. Aucune de ses créations n'a la simplicité des belles choses et toutes s'augmentent de détails que rien ne commande, pas même l'utilité.

(Juin). — Cinq reproductions des nouvelles lithographies du Paris d'Henri Rivière et des articles de MM. Henri Frantz, Gustave Kahn, G. M. Jacques, etc.

Revue des Quat'saisons (n° 1). — C'est une charmante et pimpante petite moderne. Louis Morin, le dessinateur qui renoue exquisement la tradition des aquafortistes du XVIIIe siècle, s'est chargé de la vêtir et même de la dévêtir. La bonne humeur élégante du texte et la joie finement ciselée des dessins assure à cette publication trimestrielle la faveur des amateurs d'art.

La Chronique des Arts (26 mai). — Quelques lignes réclamant justement pour l'école française au Louvre une place digne d'elle :

« Lundi ont été inaugurées les nouvelles salles du musée du Louvre et les grandes galeries classiques remaniées. Ces nouveaux établissements sont sans reproches ; les censeurs les plus difficiles ne pourront plus s'écrier : « Voyez donc ce qui se fait à l'étranger ! » et le goût français sort, à son honneur, de cette épreuve officielle.

» C'est sans aucune restriction mentale que nous applaudissons à la brillante exécution d'un plan dont nous avons combattu le principe dès qu'on le connut. Notre opposition ne fut pas comprise en tout lieu et nous aurions mauvaise grâce à la réitérer aujourd'hui : il nous sera permis seulement de

rappeler qu'elle portait sur l'attribution du grand vide de la salle des Etats à des écoles étrangères déjà fort honorablement logées. Nous rêvions de voir là de la peinture française; et lundi encore, dans ces *camere* qui vont vite devenir populaires, nous évoquions encore quelques-uns des hôtes que nous y aurions souhaités...

» Tous Français, nous l'avons dit; mais ceux-là seulement auraient eu droit à l'isolement dont la rêverie ou la majesté s'accommode mal des rapprochements fortuits. Rien, nous semblait-il, ne prévaudrait en sereine beauté sur les cabinets de Claude Lorrain, de Poussin, voir sur la chambrette de Le Nain. Combien aussi Chardin, Prud'hon s'épanouiraient doucement dans leur domaine! Puis, Ingres aurait la part du lion; ne l'entendez-vous pas, jour et nuit, gronder contre ses voisins? Car il sait qu'il est un monde — et quel monde secret! — à lui seul. Mais voici bien un monde encore, la plus grande fenêtre que l'art ait jamais ouverte sur la nature : Corot, Rousseau, Millet, frères par le génie; n'est-il pas bien déplacé de les semer au hasard des cimaises et même de les confondre tous trois ? Or, voici déjà l'espace qui manque. Reste la salle centrale; il est vrai que le plus difficile est fait: nous pouvons laisser ici le *Sacre* et *l'Enterrement d'Ornans* prendre contact. Nous pouvons...

» Pourquoi aller plus loin ? Rubens, qui fut de son vivant un grand diplomate, est l'heureux premier possesseur de ce beau domaine, et notre rêve ne prendra jamais corps. »

Les Nouvelles Artistiques (15 juillet). — Je reçois ce sixième numéro d'un nouveau confrère, dont le service spécial de renseignements et de transports sera très utile aux artistes.

La Plume (15 mai au 15 juin). — *La Plume* vient de consacrer à Auguste Rodin plusieurs fascicules où quelques admirateurs du maître ont essayé de faire comprendre à la foule cet art de vérité et de force qui se groupe si formidablement à l'heure actuelle dans l'élégante exposition de la place de l'Alma.

C'est en toute justice à M. Octave Mirbeau, qui a si passionnément défendu les créations de Rodin, qu'il appartenait d'écrire les lignes préliminaires de ce numéro spécial. Il l'a fait avec son talent tout d'amour et de haine, en définissant, aussi bien qu'un art peut se définir, celui de Rodin. J'extrais de cet article les lignes suivantes:

« Il est douloureux de lire ce qu'écrivent, parfois, de

M. Auguste Rodin et de son art, des gens qui prétendent le sentir le mieux, et le mieux admirer. A les en croire, M. Auguste Rodin serait tout, thaumaturge, poète satanique, philosophe mystique, mage, apôtre, astrologue, tout, sauf l'étonnant et parfait statuaire qu'il est. On le loue pour toute sorte de vertus étranges qu'il se garderait bien d'avoir, afin de négliger celles qui ont fait l'artiste immense que nous vénérons. Dans ces affirmations puérilement arbitraires, il y a, au fond, le mépris et l'incompréhension d'un art, jugé inférieur, et la volonté orgueilleuse du littérateur de ramener toute beauté à la seule impression littéraire. Or, jamais, aucun artiste ne s'est aussi prudemment éloigné de la littérature que M. Auguste Rodin ; et la beauté qu'il a créée, qu'il a exprimée, il l'a exprimée et créée par la forme, uniquement.

» M. Auguste Rodin, qui est un des organismes cérébraux les plus souples et les plus vibrants que je connaisse, curieux de tout ce qui vit et de tout ce qui pense, homme de méditation et d'observation profonde, est, avant tout, un sculpteur, et, disons-le hardiment, un sculpteur païen. J'entends qu'il n'a qu'un culte, parce qu'il n'a qu'un amour : l'amour et le culte de la nature. La nature est la source unique de ses inspirations, le modèle sans cesse consulté par où il cherche et atteint la perfection dans un art, difficile entre tous. Connaître la nature, comprendre l'harmonie immense et simple qui enserre dans un même langage de formes, le corps humain et les nuages du ciel, l'arbre et la montagne, le caillou et la fleur, cela est donné à très peu d'esprits. C'est pour cela que M. Auguste Rodin est si grand, si multiple, si nouveau. C'est pour cela qu'il nous étonne parfois, et qu'il nous émeut d'une émotion si intense et si particulière. Il semble, en effet, que la nature — sans doute parce qu'il l'a mieux aimée et mieux comprise que tout autre — se soit complue à en faire le dépositaire de ses secrets jusqu'ici les mieux gardés.....

» Son génie, ce n'est pas seulement de nous avoir donné d'immortels chefs-d'œuvre, c'est d'avoir fait, sculpteur, de la sculpture, c'est-à-dire d'avoir retrouvé un art admirable et qu'on ne connaissait plus.

» Et ce qu'il y a de poignant dans les figures de M. Rodin, ce par quoi, en dehors même et peut-être à cause de leur propre beauté sculpturale, elles nous touchent si violemment, c'est que nous nous reconnaissons en elles, et qu'elles sont, comme le disait Stéphane Mallarmé, « nos douloureux camarades. »

Iris (nº 2). — *De la sculpture en 1900* par Maurice Guillemot.

Le Rire (passim). — Dessins de Léandre, Jeanniot, Abel Faivre, Huard.

Le Clou (26 mai). — Dessins de Clément,. Weilue, etc.

L'Art Moderne (27 mai). — D'une excellente étude d'Octave Maus sur le peintre belge Théodore Baron :

« Tel de ses morceaux, tout imprégné de sève, tire sa force d'impression d'une connaissance profonde du pays ; le peintre, on le comprend, ne peint pas à la légère ; il n'imite pas ces nomades qui colportent de région en région leur chevalet, s'imaginant qu'il est possible de croquer le caractère d'une contrée sans une fréquentation préalable et une initiation progressive. Lui, au contraire, s'ingénie à pénétrer dans les particularités de la terre qu'il veut représenter, en étudie longuement la configuration, s'en assimile la flore et, comme un homme qui achèterait un champ, cherche à se rendre compte du fonds et du tréfonds. Cette belle conscience lui fait une place à part parmi les autres paysagistes : s'il n'a pas eu les élégances de Boulenger, les adresses appliquées de Coosemans, la virtuosité d'Alfred Verwée, il a écrit plus nettement peut-être la physionomie du pays ; ses dessins ont l'exactitude rigoureuse d'un relevé topographique ; il bâtit ses terrains à roc et à sable ; toujours la structure intérieure se devine sous l'ondulation et le hérissement des surfaces ; et celles-ci, fermement indiquées, d'un crayon qui se trompe rarement, recouvrent tout comme d'une ossature puissante, avec des vertèbres en saillie et ailleurs un mouvement lent et roux de croupes.

» C'est surtout dans les toiles de la période comprise entre 1860 et 1875 que se manifestent avec le plus de force ces qualités signalées par Camille Lemonnier. Celles que les soins pieux de sa famille et de ses amis ont pu réunir attestent, par leur coloris âpre, sévère, par l'énergie des silhouettes, largement appuyées, par la construction des terrains, par l'établissement rigoureux des plans, une singulière maîtrise, devant laquelle recule celle des paysagistes les plus renommés. Certaines pages de Théodore Baron rappellent la manière de Théodore Rousseau, dont elles ont la probité et le charme. W. Burger fit jadis la découverte de cette parenté spirituelle, que font ressortir à l'évidence plusieurs études de l'exposition posthume.

» Survint une époque où le peintre, avec un groupe qui tint quelque temps en éveil l'attention publique, évolua brusquement vers une vision plus claire. Ce fut l'école du gris, qui apporta dans la notation du paysage et de l'humanité une observation plus conforme à la réalité, mais qui ne devait atteindre que longtemps après, grâce à la trouée lumineuse des impressionnistes, sa réalisation définitive. Le tempérament de Baron paraît s'être imparfaitement assoupli à ces technies nouvelles Si quelques-unes des peintures qu'il exécuta dans ce mode argenté, adouci, gardent belle allure et s'épanouissent en harmonies délicates, d'autres marquent une hésitation, des tâtonnements, une lourdeur de facture qui me font préférer, de beaucoup, malgré leur caractère plus conventionnel, celles qui prirent jour dans l'absence de toute préoccupation autre que celle d'exprimer librement l'émotion ressentie devant la nature. »

The Studio (15 mai). — M. Henri Boucher étudie avec sagacité le talent de Louis Morin et M. Octave Maus nous intéresse à la collection de tissus que Mme Paul Errera vient de donner au Musée des Arts décoratifs et industriels de Bruxelles.

The Artist (juin). — Article illustré sur Max Liebermann et son œuvre par S. C. de Soissons. — (Juillet). Article, accompagné de reproductions, sur Degas, par Max Liebermann.

Deutsche Kunst und Dekoration (juin). — M. L. V. Pezold nous présente quelques intéressants artistes de Karlsruhe, notamment MM. Ferdinand Keller, Wilh, Krauskopf, Kaspar Ritter, Gagel et Karl Hollmann.

Innen-Dekoration (juin). — Cette revue, toujours riche en spécimens d'art nouveau, nous offre cette fois quelques meubles et des vues d'intérieur qui me satisfont médiocrement, à l'exception de ceux de M. C. Spindler. — (Juillet). Intéressantes reproductions de décorations intérieures à l'exposition de Paris.

Mir Iskousstva (no 7). — Etude sur le cher et regretté Aubrey Beardsley, accompagnée de nombreux clichés que nous connaissions déjà pour les avoir vus dans *The Savoy* et dans les albums publiés par l'éditeur anglais Smithers. — (Nos 11 et 12). Reproductions de cinq dessins de W. Nicholson.

YVANHOÉ RAMBOSSON.

LE MEUBLE ET LA MAISON

Les « pompiers » démolissent la maison ! — Viollet notre Duc, à la rescousse. — Or la Scandinavie domine l'Europe. — Chez les sauvages.

La littérature, sabre de M. Prudhomme, lui sert pour défendre son exposition et, au besoin, pour l'attaquer.

Quant à nous, artistes, cherchons simplement à signaler de quelle façon, dans ces constructions, a sévi l'Ecole, hélas ! nationale des Beaux-Arts : on n'a pas encore dit la centième partie du mal accompli par cette triste institution.

Encore qu'en peinture elle ait barré si longtemps la route à l'impressionnisme, ce salut, qu'en sculpture elle ait réduit l'antique à deux schémas, l'académie glaciale, propice aux allégories, et la polissonnerie, dans le culte de qui nos délicats pornographes suivent encore ce bon Turc de Gautier, et préparé, de la sorte, la stupéfiante incompréhension rencontrée par un Rodin, — tout cela n'est rien au prix du mal commis en architecture.

Voulez-vous mesurer cet enseignement? cherchez dans le Ch. Blanc ce que l'on accorde au Japon. Un enfant d'école primaire en sourirait.

Certes, la dernière moitié du XIXe siècle devrait, par les monuments sortis de là, avoir réduit l'Ecole au silence de sa confusion. Elle parle de *continuer* le XVIIIe siècle. Réédition du fameux mot de Mac-Mahon au nègre, sauf qu'il s'adresse ici à un décès constaté tout à loisir. Retraçons l'agonie des arts décoratifs.

Leur mort eut lieu, comme on le sait, sous le déplorable et éphémère empire Ier.

Etouffés de plus en plus dans les corporations sous l'ancien régime, ils disparurent presque avec lui ou plutôt leur prochain trépas entraîna le sien; de la catastrophe dernière des métiers se constitue en partie la crise de 89. Oh ! vous trouverez encore le travail *individuel* des survivants jusque dans le style, déjà roidi, du Directoire et de l'Empire : mais eux disparus, tout est bien fini... La nuit du néant.

§

Alors, dans les ténèbres, Hugo jeta un terrible cri d'angoisse.

... Le père Hugo, entre nous, a été le seul architecte de nos lettres. Une intelligence mathématique, un œil qui savait

compter lui ont fait voir autre chose dans l'Art des arts que ce pittoresque— *résultat* de ses descriptions et non point but, comme chez ses disciples diffus. La conception cosmopolito-bazar de Gautier a triste mine en face!

Auprès du « prophète », un héros, plus âpre, se levait : Viollet-le-Duc. Moins homme de lettres, qu'il a suscité de durables et saines haines ! Nous ne vantons pas ici l'architecte : à l'impossible qui l'osera tenir? Encore, quel contemporain adversaire lui opposerez-vous? Mais il suffit que telles de ses restaurations innombrables (la porte de Notre-Dame, la flèche de la sainte Chapelle, etc., etc.) n'aient point trahi les œuvres formidables où il a osé, poussé par Dieu, toucher, les purifiant des outrages des hommes... Or, Labrouste et les siens se mettaient à l'œuvre. Et puis Vaudremer a élargi la voie. Et Duther a élevé sa Galerie...

§

1889-1900.

Recul atroce !

Comme dans les lettres, retour au vomissement soi-disant classique. (Eh! il a fallu des ingénieurs pour enseigner à votre surprise la forme réelle du Parthénon!)... « Le grand Verlaine est mort ! » a-t-on entendu sur la mer...

Afin de pimenter leur fadeur « pompier », quelques charlatans eurent une idée.

Ils prirent un aller et retour pour Bruxelles. Là, — les Horta, les Vandevelde, les Hankar, en de très intéressants édifices avaient mis des décorations non moins curieuses, avec un sens de sagesse et de pondération issu de leur conception même.

Bredouillant d'art belge, les prétendus novateurs, de leurs cerveaux farcis rue Bonaparte (jusqu'au nom de cette rue dont la date sonne le glas des arts décoratifs), ont... émis ce que vous voyez.

§

E pur si muove...

La Scandinavie, d'où Ibsen règne sur tous nos dramaturges quoi qu'ils en aient et, par son fils Nietzsche, sur tous nos penseurs, ne domine pas d'une hauteur moindre l'architecture et la décoration européennes. Quand, à ces fils du Nord, Norwégiens, Suédois, Finnois, voire Danois, on vint, par leurs fiords, sous l'ombre de leurs sapins, demander qu'ils

participassent à notre foire, ils crurent, dans leur candeur, qu'on leur parlait d'art. Ils ont envoyé de leur beauté.

Nous avons dit ailleurs l'humble merveille qu'est le pavillon de **Finlande** : nous avons attiré l'attention sur ces portes, constituées d'un cintre, que décorent des ours ou des écureuils, et sur ce clocher non déparé par la naïveté qui employa à l'orner l'idée d'une roue. Mais un monument peut naître d'un génie individuel. Entrons donc.

Dans les vitrines, aux murs, nous voulons tout regarder avec avidité : voilà des petits couteaux de villageois, des œuvres; les cognées, admire-les, passant, et ces sabots, si intelligemment élargis aux orteils (or, le pied n'en paraît que plus fin).

Voici maintenant un intérieur d'isba : les meubles semblent presque taillés au couteau. Que dites-vous pourtant de cette armoire plate hormis les montants (dont la solidité a exigé le relief)? la porte fut faite de planches jointoyées, unies par des peintures les plus sobres, les plus légères. Et les fauteuils, desquels les bois se dirigent en sens divers plutôt qu'ils ne se cintrent, n'ont-ils pas un confort réel et non pas seulement d'apparence? Nous vous indiquons encore le tapis qui de la splendide et rustique banquette tombe à terre, et ce rideau de laine à une fenêtre avec la décoration, sur fond écru, de ses minces tiges rouges perpendiculaires.

Ceci représente bien l'art spontané d'un peuple qui sort à peine de la formation épique avec sa *Calewala* (dont Axen Gallen, en l'une des lamentables morgues de notre « Grand Palais », a exposé des épisodes dans des tableaux puissants comme des tapisseries) et qui aborda le théâtre par le culte, avec la *Léa*, de Kivi.

— La *Léa?*

— Parfaitement... Et vive la Finlande, Monsieur!

Pourquoi, devant la **Norwège**, pensons-nous à l'art normand du XIe siècle, fruste et fort? Il n'y a point la moindre analogie de forme. Mais tous deux se seront levés du même geste de géant.

D'un moelleux singulier, au contraire, la **Suède** arrondit chaque angle de ses quadrilatères en bois comme elle en incurve les côtés en dedans, d'une façon féminine. M. Remy de Gourmont a, quelque part, imaginé un intérieur de jeune savant, décidé à appliquer l'hygiène moderne : son personnage pourrait

vivre dans une demeure de ce style, et la beauté ni la douceur, comme vous voyez, n'y feraient défaut.

Cet art du bois, lien commun entre ces Scandinaves si distincts, il faut l'aller voir florir en plus d'un meuble charmant sur l'Esplanade des Invalides : quand, à ces formes savoureuses, se joint la couleur, l'effet devient surprenant.

§

Grand enseignement pour nous ! mais qui ne nous enseigne ? Allemagne tu nous apprends ce que peut la calme érudition (voir certaine rampe d'escalier, à l'Esplanade) et toi, Hongrie, le goût et l'habileté. L'Italie même, quoique trop fidèle à un programme tout d'apparat, l'a du moins richement réalisé avec ses pauvres ressources : comparez-la plutôt à la Ville de Paris sur la rive opposée ! Mais l'Asie !... Depuis la Sibérie aux superbes étoffes barbares, aux icones somptueuses, jusqu'à l'Inde et ses trésors esthétiques (oh ! les sculptures de la pagode ; au-dessus des Rakchasas épouvantables, les gracieux héros presque hellènes, avec à peine un peu plus de l'inquiète nostalgie...), depuis le Japon, roi de demain, et la Chine, impératrice d'hier, jusqu'à l'Arménie. Mais l'Afrique !... Egypte, Maroc, Alger, et surtout Tunisie, puis le Soudan profond, et Tombouctou la Sacrée, à la hautaine construction fille de l'art musulman et de l'architecture en plate-bande. Le monde entier, sauf les cruels maniaques du canon !

Nous, nous sommes les barbares...

§

Ou plutôt, c'est notre « classe dirigeante » qui nous maintient, comme jadis celle de Carthage, en ce honteux abaissement. Le peuple reste épris de l'architecture, son art ethnique, tout comme par le passé. Avez-vous jamais vu emballement pareil de curiosité, d'enthousiasme ou de raillerie, dans un « Salon » quelconque, à celui qu'excita, dès les chantiers, cette vaste Exposition d'architectures ?

Seulement, quand ce peuple se tourne vers ses « maîtres » quelles explications en reçoit-il ? Des tirades de journalistes, les unes optimistes, les autres pessimistes, — nul témoignage d'une connaissance technique quelconque ou, à son défaut, de curiosité sincère, humble.

Et les braves gens, réduits à se questionner de corps de métier à corps de métier, en conçoivent, ne vous le dissimu-

lez pas, quelque dédain pour le « bourgeois » — aux deux sens du mot.

LES XIII.

LETTRES ANGLAISES

H. G. Wells : *Love and Mr Lewisham*, cr. 8°, 6 s., IV-323 p., Harpers. — W. Basil Worsfold : *A History of South Africa*, IX-199 p., 1 s. ; *Judgement in Literature*, VII-98 p., 1 s., The Temple Encyclopædic Primers, J. M. Dent. — Frank Harris : *Montes, the Matador*, Fortnightly Review. — National Portrait Gallery : Un nouveau portrait de Browning. — Guildhall : Le portrait de Carlyle, par Whistler. — *The Wallace Collection*.

Le soir tombe ; la mer houleuse nous secoue avec quelque rudesse,tandis que derrière nous le *flash-light* du Gris-Nez inonde régulièrement de ses puissants rayons l'atmosphère crépusculaire. Plus loin, le phare de Calais paraît et disparaît alternativement à la surface des flots selon que nous soulèvent les vagues ; devant nous, les doubles feux de Douvres indiquent les hautes falaises des côtes d'Angleterre, et bientôt c'est Folkestone, avec sa ligne de globes lumineux allant jusqu'à Sandgate ; l'on débarque dans les couloirs humides de la jetée et après la visite bénévole de la douane on s'installe dans le train qui d'une traite nous emporte jusqu'à Londres. J'ai été retenu par un bagage fragile et, pressé par le départ, un fonctionnaire de la Compagnie m'installe dans un salon, où regrettant quelque peu d'être seul, je tâche de m'installer confortablement. J'ai pris comme compagnon le dernier livre de Wells : **Love and Mr. Lewisham** et tandis que dans la nuit le train halète, siffle et roule, je lis les pages tour à tour ironiques et poignantes où Wells, abandonnant cette fois ses mondes fantastiques, nous retrace les expériences douloureuses d'un très jeune couple perdu dans l'enfer londonien. Je ne veux pas m'attarder à apprécier ni à critiquer longuement cette œuvre que les lecteurs français pourront bientôt lire en leur langue, et je dirai seulement, à la louange de Wells, qu'il a su, en dehors de la fiction imaginaire et fantaisiste qui lui est coutumière, faire une œuvre profondément humaine, dans laquelle les facultés de réalisation si puissantes qu'il possède lui ont permis de nous faire sentir, jusqu'à l'émotion des larmes, les souffrances et les joies de ses personnages. Et je pense à la maison de Sandgate, au bord des flots, où le bruit éternel de la mer vous berce jusqu'au sommeil et vous réveille au matin avec l'immortelle

certitude de sa vie perpétuelle ; à l'auteur si simple et si accueillant, avec le sourire heureux de ceux qui, ayant été à la peine, peuvent enfin jouir d'un repos laborieux ; je me promets bien, en rentrant en France, de m'arrêter en cette maison de bon accueil pour passer quelques heures dans cette atmosphère d'amitié, ancienne déjà et si précieuse.

Voici Londres. Les *porters* attendent le train continental, et, en face la gare, l'hôtel où, à grand'peine, car la *season* bat son plein, je peux trouver à me loger. C'est toujours la même atmosphère de poussière et de fumée, le même trafic de voitures et de piétons, les mêmes becs de gaz tremblotants qu'on est en train de remplacer par l'électricité. Les bruits s'apaisent, les tavernes expulsent leurs derniers clients et ferment leurs portes. On va dormir.

Une chaleur lourde et moite vous abat; mais il faut, pour que le séjour ne s'éternise, se mettre en route bien vite. Et ce sont les rues familières, les quartiers si connus, si souvent parcourus ; quelques changements parfois, et inévitablement les amis que l'on rencontre, surpris de vous voir si inopinément , ceux que l'on va voir, et de suite les *engagements*, lunchs, dîners, thés... Là-bas, aux confins de la cité, c'est le *Temple*, Fountain Court, avec le jet d'eau, les poissons et les vieux arbres. Dans la maison aux briques émaillées, après quelques étages, je heurte le marteau d'une porte amie. Et Symons vient ouvrir, surpris quelque peu d'une visite matinale et inattendue. On prend langue et la conversation, à bâtons rompus, sur les choses et sur les gens, ne finirait pas, si d'autres devoirs ne nous appelaient.

Après le déjeuner, me voici au British Museum, l'immense rotonde où j'ai passé tant de journées, perdu en des travaux sans fin, et là-haut, les estampes, la *print room*, avec Binyon, le poète, et l'artiste érudit, qui chaque jour met ses connaissances au service des chercheurs ; puis un entretien avec Mr. Sidney Colvin, le conservateur des Estampes, et l'ami particulier de Stevenson, dont il a publié la correspondance en deux volumes qui furent à cette place même examinés. Dans un français parfait, l'éminent conservateur s'enquiert de ceux qu'il connaît à Paris et une longue conversation s'engage sur le mouvement des lettres en France.

Le soir, Kensington, où la joie de revoir d'intimes et vieux amis m'attire avec hâte, et là on évoque d'anciens souvenirs, et le mélancolique charme des choses passées, des choses

révolues et irrémédiables, fait apprécier mieux et plus vivement encore la sympathie profonde que ne saurait entamer nulle différence de nationalité ou d'éducation.

Tout le jour, dans les rues, j'ai vu les drapeaux, l'*Union Jack*, claquer sur les omnibus, au-dessus de l'entrée des tavernes, dans tous les endroits où le patriotisme mène s'abreuver les gens. Il y a des militants qui portent à la boutonnière un minuscule drapeau ou un bouton d'émail reproduisant la physionomie populaire de Baden-Powell, car c'est lui le héros du Transvaal. Il faut à la foule un héros, et elle a choisi pour remplir ce rôle cet officier qui tout simplement s'est laissé enfermer dans Mafeking, sans aucun profit pour son pays, haut fait qui nécessita de la part de Lord Roberts, pour délivrer le héros, un effort considérable qui eût pu être mieux employé. Mais B. P. (Bi-Pi) comme on l'appelle familièrement, eut l'entêtement de tenir sa position stratégiquement négligeable et le peuple, devant son héroïsme négatif, se pâme. Cependant, à l'heure actuelle, les événements de Chine accaparent évidemment toute l'attention et la résistance acharnée des Boers parvient difficilement à intéresser le public.

Dimanche, le morne et détestable dimanche de Londres sans service postal, sans rien d'ouvert. Une après-midi splendide. Nous voici à Putney; à gauche de la route qui escalade la colline, c'est la maison de Swinburne, le grand et lyrique poète, qui récemment sut trouver quelques beaux accents encore, mais auquel doit suffire la gloire acquise. Plus loin, derrière des ormes splendides, la résidence magnifique qu'habita la fameuse actrice Ellen Terry, au temps de sa splendeur. Puis, se déroule la contrée admirable, boisée et toute verte, sans habitations presque : Wimbledon Common, le vallon de Roehampton, et la route de nouveau escalade une pente, c'est la colline de Kingston. La voiture s'engage dans une allée sablée et nous arrête devant une maison qu'entourent et que revêtent des plantes grimpantes, c'est le cordial accueil d'une hôtesse charmante, et dans les salles, voici, aux murs des trésors, des Holbein, des Whistler, des Degas, sur les meubles des bronzes de Barye et de Rodin. Une promenade dans Richmond Park, les chevreuils et les daims familiers s'éloignent à peine devant les chiens indifférents. Les chênes énormes s'élèvent au-dessus des bruyères et des fougères, qui couvrent les ondulations infinies du sol. Encore une journée

qui m'apporta, ininterrompue, une suite d'émotions des plus vives — et je reviens à Londres, las et heureux, pour recommencer demain.

Deux journées de recherches aux Estampes du British Museum; les superbes gravures du XVII[e] siècle, parmi lesquelles des Van Dyck magnifiquement reproduits, témoignent de l'habileté d'artistes tels que Hollar, Pontius, Faithorne, Bolswert, Meyssens, et tant d'autres.

Entre temps, dans un volume de la *Fortnightly Review*, je retrouve une nouvelle de Frank Harris, qui éditait cette revue. *Montès, le Matador*, tel est le titre de ce très dramatique récit que l'on peut comparer, sans crainte de diminuer son originalité, aux meilleures nouvelles écrites en quelque langue que ce soit. Le style est merveilleusement clair, simple, rapide et vivant. Un choix de mots parfait et une allure vigoureuse et souple. Les personnages, supérieurement dessinés et campés, sont d'une réalité et d'une vérité de vie absolues. Montès, le matador, est le type espagnol masculin qui peut et doit faire pendant à la *Carmen* de Mérimée. Cette nouvelle, qui n'a pas encore paru en librairie, dénote un écrivain de race, d'un rare tempérament et d'une singulière puissance, et l'on ne s'étonne pas, après avoir lu ce véritable chef-d'œuvre, que les meilleurs écrivains d'Angleterre, Meredith en particulier, sans parler de notre Maupassant, aient regretté et regrettent encore que Mr.Frank Harris ne se soucie pas plus de production littéraire. Mais pourquoi ne pourrait-on pas espérer le voir enfin se mettre à l'œuvre et donner ce qu'on attend de lui? Bien d'autres, parmi les plus grands, ont commencé plus tard et n'en ont pas moins pris place entre les génies que revendique l'humanité. La personnalité singulièrement puissante de cet homme qui défend l'indifférence et qu'il faut aimer ou haïr, sa connaissance extraordinairement aiguë des caractères, sa large expérience de tant de peuples et de pays divers, sa merveilleuse intelligence, sont un sûr garant de ce qu'il est capable de faire, si las enfin de l'incessante activité qu'il déploie, il veut prendre quelque loisir et se faire, en un facile effort, une des renommées littéraires les plus surprenantes.

Une chaleur accablante; l'atmosphère épaisse et lourde sous un ciel nuageux dans lequel de temps à autre apparaît timidement le soleil. Les soirées mêmes sont insupportables, et la curiosité me fait braver les salles assez bien ventilées

cependant des music-halls. Plus de ces superbes ballets, maintenant, où se mêlaient les ravissantes nuances d'innombrables étoffes. Le patriotisme règne et tout souci esthétique a dû faire place au seul désir de la foule. Les jolies filles, agiles et sveltes, qui nous ravissaient jadis avec leurs gracieuses danses et leurs chatoyants et fantaisistes costumes, s'exhibent maintenant dans des uniformes militaires qui laissent voir, sans plis d'étoffes caressantes et futiles, des épaules étroites, des poitrines bombées et des croupes saillantes. Des personnages, revêtus d'oripeaux galonnés, se sont fait les têtes de généraux qui combattent au Sud-Afrique et le peuple applaudit et acclame. Partout le même spectacle. Le patriotisme endémique fait fureur. Les acrobates allemands et français ou autres attractions sont costumés patriotiquement, font des exercices patriotiques, chantent des élucubrations patriotiques et ce sont aussi les biographes, animatographes, cinématographes et autres lanternes magiques qui déroulent aux yeux d'un public patriote des épisodes de la guerre du Transvaal,ou projettent les physionomies des généraux populaires ainsi que les augustes visages de la reine, du prince et de la princesse de Galles. Chaque fois ce sont des acclamations, des hurrahs, des hurlements,du délire — l'orchestre fait entendre eperdument tous les airs patriotiques possibles et bientôt cet enthousiasme national et turbulent finit par aller copieusement s'abreuver. Ça finit toujours comme ça.

Partout les couleurs tricolores, les mêmes qu'en France, si bien que je peux prendre ma part de ce pseudo 14 juillet. La bouquetière qui vend ses fleurs, dans le promenoir aux jolies courtisanes, a son panier tout enguirlandé de faveurs tricolores ; aux places moins chères tout le monde a la boutonnière ornée d'une cocarde tricolore, absolument semblable à celle de nos garçons de banque ; les chapeaux de paille aux rubans tricolores sont des plus fréquents ; les jeunes filles sont ceinturées de tricolore, les chevaux, les fouets des cochers sont garnis de nœuds tricolores, et les voitures même des boueux sont patriotiquement enrubannées. Nos ardents nationalistes paraissent bien tièdes après ces exubérances jingoïstes, et ils ont encore du chemin à faire pour en arriver là.

Heureusement, il est toute une classe de gens qui, en restant profondément attachée à ses sentiments de patriotisme élevé, sait éviter ces manifestations tapageuses et la plupart du temps de mauvais goût. Avec ceux-là il est agréa-

ble de causer et de discuter même, car aucun étroit préjugé, aucune opinion préconçue, aucun puéril entêtement ne les empêche de sainement apprécier les événements et les gens. Un de ceux qui, du parti impérialiste cependant, ont le plus fait pour éclaircir la question si compliquée du conflit anglo-boer et établir nettement les torts et les raisons des deux partis est Mr. W. Basil Worsfold, auteur d'une **History of South Africa** où il sut faire œuvre d'historien sérieux et impartial. Depuis la guerre, il a publié dans la série des *Temple Primers*, de l'éditeur Dent, un résumé très clair et très exact de l'histoire du Sud-Afrique avec un exposé des raisons si multiples et complexes qui ont amené, après la longue rivalité des races hollandaise et anglo-saxonne, cette lutte définitive et inévitable qui donnera la suprématie à l'Angleterre dans toute la partie de l'Afrique qui va du Zambèze au Cap. Je ne saurais critiquer ici les idées et les opinions de Mr. Worsfold, mais la lecture d'un pareil livre, écrit sans parti pris, fait comprendre, mieux que toute autre chose, combien il est injuste de réprouver systématiquement et de condamner sur des principes plus ou moins sentimentaux, une attitude et une politique que la France ne se fait pas faute d'adopter à l'occasion. Mr. Worsfold, qui a voyagé et résidé longtemps en Australie, au Sud-Afrique et en Egypte, a aussi publié la saison dernière un fort intéressant ouvrage, illustré d'après ses croquis, où il essaie de justifier autant qu'il le peut l'occupation anglaise de l'Egypte. Il est fort à souhaiter que quelqu'un ayant une compétence suffisante sur ces questions prenne la peine d'examiner et de discuter de près les opinions de Mr. Worsfold, dont la courtoisie et la bonne foi sont hors de doute. Dans une prochaine chronique, je reviendrai sur un autre petit volume de la série des *Temple Primers*, dû aussi à Mr Worsfold et méritant une attention spéciale. C'est un traité intitulé : *Judgement in Literature*.

Beaucoup d'expositions à voir : collections privées et musées publics. Au Guildhall, une centaine de toiles, parmi lesquelles il faut admirer le portrait de Carlyle, par Whistler, et sans trop s'attarder jeter un regard sympathique sur un portrait par J.-S. Sargent, sur une grande toile représentant la visite de la reine de Saba à Salomon, par Sir E.-J. Poynter, un portrait de Rudyard Kipling, sur une composition trop bleue de M. Greiffenhagen, sur des moissonneurs de H. La Thangue, un portrait par J. J. Shannon et une scène romaine de Sir Lawrence Alma Tadema.

A la National Portrait Gallery, on retrouve avec plaisir toute une série de Watts, et une heureuse chance m'a permis de voir dans le cabinet du très aimable directeur, Mr. Lionel Cust, le merveilleux portrait de Robert Browning que Mr. Edmund Gosse possédait jusqu'ici. Malgré une très vive admiration pour le poète et son œuvre, j'avais éprouvé jusqu'ici une invincible antipathie pour les portraits si *smug* que je connaissais de lui. Maintenant, chassant de mon esprit l'ancienne image, j'y installerai la nouvelle et n'en aimerai que mieux le très obscur et très délicat poète.

Hereford House, Manchester Square; les splendides collections de Sir Richard Wallace, léguées par sa veuve à la nation et récemment ouvertes au public. Impossible d'énumérer en quelques lignes les richesses inappréciables de ces salles et de ces galeries. Des tableaux des maîtres italiens, anglais, flamands, hollandais, allemands, français surtout; des Watteau, des Boucher, des Fragonard, des Lancret, des Greuze, des trésors de toute sorte, des porcelaines, des faïences, des meubles, des bronzes, des marbres, des miniatures, des bijoux, des verreries, des cristaux, des objets rares et précieux, des armures, des vêtements, des armes, que sais-je encore, plus de vingt mille pièces dont une grande partie n'est pas encore cataloguée! Comme on est disposé à excuser ces fortunes colossales quand on les voit consacrées à réunir, en vue d'un legs généreux, de telles quantités d'œuvres d'art et d'objets précieux. Il est, dans Londres, et dans de seigneuriales residences de province, bon nombre d'autres collections privées, qui renferment aussi de magnifiques choses et l'on ne peut oublier l'émotion si vive que donne la vue de l'œuvre originale, si familière par tant de reproductions, et qu'on aperçoit tout à coup, dans quelque salle où l'on n'a pu pénétrer que par une faveur spéciale.

Ceux qui lisent cette chronique, déçus cette fois dans leur espoir d'y trouver une dissertation littéraire, excuseront ces pages incohérentes où j'ai essayé de noter quelques impressions éprouvées et d'indiquer diverses tentations pour leur curiosité. Nous tâchons que nos heures soient remplies d'images pour notre mémoire et la vraie joie de vivre ne consiste-t-elle pas à accroître sans cesse le nombre des feuillets du livre de nos souvenirs, pour qu'un jour, si le loisir nous en reste, nous puissions tromper notre lassitude ou notre impuissance en essayant de trouver un factice intérêt aux évocations des activités révolues?

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES SCANDINAVES

Holger Drachmann : *Gurre, et drama.* — *Vœlund Smed, melodrama*; *Vœlund le forgeron, mélodrame.* — *Den hellige ild; Le feu sacré.*

La reine Helvig, femme de Volmer (Valdemar Atterdag), fait périr la jeune Tove, maîtresse du roi. Ce sujet a été souvent traité par les écrivains danois. Helger Drachmann lui a donné la forme d'un drame légendaire en vers, parfois coupés de prose. De la vérité historique, il a conservé seulement ceci, que la fortune du roi Volmer fut très diverse; et le roi est représenté à un moment où il serait en grand danger de voir succomber sa puissance, s'il ne se rapproche de Helvig, sa femme détestée, dont il fuit le palais et la présence, pour la chasse continuelle et la beauté de la forêt. .

Et c'est alors, dans la forêt qui bruit près du lac, qu'il rencontre la jeune Tove. Il souffre, il s'ennuie; il aime ses bois de Gurre, mais l'amour ardent de sa femme l'a déçu; il a fait venir un minnesanger, mais poésie et musique font seulement croire à des rêves. « Le serpent est vivant... mais Eve est morte. » Et la jeune Tove vient, innocente, s'offrir à lui qui souffre dans la forêt. Cette seconde partie de *Gurre* est délicieuse; il est impossible de suggérer un' amour plus naturellement chaste et libre.

Rarement un livre a supporté un si abondant emploi des mots tels que « tendre » et « doux », et de toutes les nombreuses nuances adjectives câlines, dont est riche la langue danoise, sans qu'il en résulte une impression de fadeur ou d'afféterie La scène cruelle qui suit, — la mort de Tove, — et la violence sauvage de Volmer lui-même, forment avec les « Noces par une nuit d'été » un contraste nécessaire. mais ne sont pas artifices vains. Volmer est un homme d'action; il est poète, mais non un rêveur; heureux avec Tove, il eût soulevé le pays en danger, et fait de grandes choses; il comprend que ce n'est pas la jalousie de sa femme, que c'est tout le monde autour de lui, ligué contre ces grandes choses possibles, qui a tué Tove; et, après une vengeance atroce, volonté défaillante, il subit les plans de son sénéchal, qui a ménagé une apparente réconciliation avec Helvig.

Bien longtemps après, Volmer, devenu vieux, se retrouve dans la forêt, seul. Il ne suit plus ses chasseurs que de loin. Il est triste, et pense toujours à Tove. Vainement son fou tâche de le rasséréner : « Pense que les chroniques diront : Il sut se

contraindre... et rétablit l'empire ! » Son seul désir est de revoir Tove.

Ainsi, dans cette œuvre, où le lyrisme de Drachmann peint les douleurs de l'amour, où Volmer gémissant s'irrite de son impuissance, où tous les autres, sauf lui et Tove, sont, — bons ou mauvais, fidèles ou intrigants, — tous, êtres vulgaires, cependant l'amertume même est sans haine, et la forêt de Gurre est à jamais embaumée d'amour.

§

Le Wieland de M. Vielé-Griffin ne peut être rapproché de celui de Holger Drachmann. Son poème est de pur lyrisme, et tout effet dramatique en est sévèrement banni. Il exprime, il me semble, une ascension. De la forge à l'amour, de l'amour à l'art de l'orfèvre, de l'art vers les hauteurs inconnues. La scène capitale de la légende, entre la fille du roi et Wieland, perd ainsi son importance. Elle devient, si amplement qu'elle soit traitée, un simple tableau, sans lien visible avec la suite.

Le Vœlund de Drachmann, entièrement écrit en vers de mètres très variés, est conçu dramatiquement. C'est donc plutôt au Wieland de Wagner qu'il fait penser. On sait comment Wagner a traité la scène entre Bathilde et le forgeron : ce qui précède n'est que préparations, ce qui suit, une fin rapide; tout le drame tient dans cette scène. Wieland, mutilé, et prisonnier de Neiding, voit arriver dans sa forge l'intrigante fille de son maître ; le pouvoir magique d'un anneau lui a fait oublier Schwanhilde, et il aime Bathilde; celle-ci ose se dessaisir de l'anneau, et prie Wieland de le réparer ; aussitôt le charme cesse, le souvenir de Schwanhilde est revenu, et aussi la douleur de l'avoir perdue. Mais le spectacle de l'extrême douleur humaine transforme Bathilde, l'amour par compassion la pénètre, et Wieland n'a plus rien à craindre d'elle; en même temps, il conçoit l'œuvre qui le ramènera vers sa Schwanhilde, dans les airs.

La même scène est bien aussi le moment culminant du drame de Drachmann, mais il est difficile de l'imaginer plus différente, et elle se complète par une seconde grande scène, qui élargit le sens du poème. Ici, l'anneau n'est plus magique. Vœlund, prisonnier dans son île, est sombre, il rêve d'Alvide-Hervœr, la Valkyrie envolée, et aspire à se venger de Nidung, et de sa fille Bœdvild, qui le fit mutiler ; or il a déjà tué les deux fils du roi, et voici que la fille elle-même ose venir dans

sa forge le prier de réparer l'anneau ; curieuse est la scène où Vœlund menaçant, puis dissimulant, martèle sous l'haleine du soufflet tiré par la jeune fille fascinée, conte sa haute naissance légendaire, et exige de la fière vierge consentante le prix de son travail.

Et maintenant Nidung, triste, a réuni ses hommes dans la salle royale, et il trouve la bière amère. Puisqu'il n'a plus de fils, Bœdvild va choisir un époux qui le remplacera dans sa puissance. Et Bœdwid fait appeler Vœlund, se déclare sa maîtresse, et le demande pour époux. Vœlund refuse ; puis il raconte sa double vengeance, et trouve qu'il a bien fait d'éteindre la race mauvaise, car les temps de la paix et de la joie vont venir. La foule se rue et veut punir celui qui se vante ainsi de ses crimes. Mais lui, rejetant la longue robe grossière qui le recouvre, apparaît armé et ailé. Et le combat alors, s'étendant jusqu'aux régions supérieures, se poursuit entre tous les esprits de lumière et ceux de ténèbres, la statue de bois d'Odin tombe et écrase Nidung, les Valkyries s'agitent, et Vœlund, qui a rejoint Hervœr, est frappé dans les airs d'une flèche lancée par Bœdvild. C'est le *Ragnarok*, l'inévitable crépuscule des dieux, par quoi se termine, presque fatalement, toute œuvre, où des légendes scandinaves sont employées pour exprimer l'espoir de la future harmonie.

La musique semble tout spécialement nécessaire pour la description d'une telle bataille d'esprits bons et mauvais ; l'auteur l'a si bien senti, que, renonçant même aux vers, il s'est contenté pour cette fin de décrire ce que devrait être la musique qui l'exprimerait.

Après ce grand tumulte, on n'entend plus qu'un léger ruissellement, comme d'une faible source, et nous sommes ainsi conduits à la scène dernière, « le rêve de vie », où Vœlund se réveille entre les bras d'Alvide-Hervœr, et où des nains et des elfes, déjà vus dans une scène précédente, viennent chanter la paix, le travail et l'amour.

Ainsi Drachmann, après avoir construit un drame où, sans imitation aucune, l'inspiration wagnérienne semble, par endroits, plus grandiose que dans le Wieland même de Wagner deux fois passe brusquement du grand drame épique au théâtre de marionnettes, comme s'il éprouvait le besoin de nous prévenir, avant ou après les moments les plus pathétiques, qu'il ne faudrait pas lui attribuer une foi trop certaine et naïve en ses espoirs de rêve

On peut voir là un défaut, ou louer la fantaisie de Drachmann. On peut trouver que la scène dans la salle royale est en disproportion trop grande avec le personnage de Vœlund et son histoire antérieure, et que le lien n'est pas suffisant entre la chute d'Odin et la légende du forgeron. On peut, surtout, trouver déplaisante la scène où Bœdvild cède à Vœlund, avec l'invocation aggravante de celui-ci : « Maintenant, voile-toi la face, Hervœr-Alvide ! » Malgré tout cela, *Vœlund le forgeron* reste à la fois un beau poème et un beau drame.

§

Voici deux ans déjà que je rends compte ici de quelques œuvres publiées dans les pays scandinaves ; ceci est mon neuvième ou dixième article, et les auteurs dont j'ai parlé sont déjà nombreux. Or, de l'écrivain qui peut-être exerça la plus grande influence sur la littérature danoise récente, du poète Holger Drachmann, aux emportements provocateurs, à l'enthousiasme plein de tendresse, je n'ai rien dit encore. — Inutile de se presser. — Malgré deux nouvelles de lui, traduites en 1894, dans un recueil publié par M. Jean de Néthy, sans aucune notice, je ne crois pas que jamais, en France, aucun renseignement sur lui ait jamais été donné, autrement qu'à propos d'une caricature où Bjœrnson et Drachmann sont représentés comme les deux plus ardents « dreyfusistes » scandinaves. Voilà dix ans que son grand roman : *Forskrevet...*, a paru, et j'aurais pu, je pense, attendre bien plus longtemps pour en parler, et être sûr encore d'arriver bon premier.

Vraiment, à lire des œuvres venues « du Nord », — pays vague, — en pensant au public français, on perd fatalement toute notion d'actualité ; peut-être est-ce un bien, et la pensée, plus sereine ainsi, est-elle capable d'un plus ferme jugement ; peut-être c'est aussi un tort fait à l'auteur, dont l'œuvre, détachée des contingences locales, ou des influences d'idées simultanément subies par lui et son lecteur, est dès lors examinée avec une critique plus absolue, et comparée plutôt aux grands et rares modèles, qu'à ce que chaque année apporte de meilleur.

Mais Drachmann est de ceux qui peuvent attendre. Avant 1890, il était connu surtout par ces histoires de marins, contes et descriptions d'un réalisme pénétrant, bien que résolument sympathique aux humbles ; il était aussi admiré de quelques-uns, comme poète, poète de la mer et de la forêt, des nuits

d'été et de l'amour tendre ; nature combative, il n'appartenait cependant à aucun parti, et les partis tâchaient de l'accaparer. Plus jeune qu'Ibsen et Bjœrnson, — il est né en 1846, — il semblait, avec J.-P. Jakobsen et S. Schandorph, continuer leur tradition. Puis, une seconde période dans sa production avait paru une chute, de l'enthousiasme poétique et du réalisme optimiste à un sentimentalisme vulgaire. C'est de cette époque moins heureuse que date l'étude de G. Brandes (1883) parue dans *Les hommes de l'éclosion moderne*, et qu'il terminait en prévoyant une renaissance dans l'œuvre de H. Drachmann, à condition que celui-ci sût maîtriser son tempérament, « qui participe trop de la nature du sable mouvant ».

Forskrevet. parut en 1890. Et dès lors, aux yeux de plusieurs, dans la jeune génération d'écrivains danois et norvégiens, Holger Drachmann parut presque l'annonciateur d'un âge nouveau Ce roman était une synthèse d'une foule de tendances diverses, et surtout du réalisme ironique avec l'idéalisme poétique et optimiste. C'était à la fois une synthèse de formes littéraires, et une synthèse d'idées. Holger Drachmann réunissait ainsi en une œuvre unique, ce que lui-même avait jusqu'alors séparé : poèmes, récits observés, descriptions de nature, légendes, polémiques, tout s'entasse dans cet énorme histoire; car la synthèse était obtenue par simple juxtaposition.

D'où vient cette variété, d'où viennent ces périodes si diverses dans l'histoire du talent de Drachmann? Peut-être cela tient à sa nature de « sable mouvant ». Peut-être aussi faut-il en chercher l'explication dans le roman où cette nature se fixe, si l'on peut dire, de façon plus définitive. On y voit un jeune peintre, Henrik Gerhard, aux manières élégantes, qui plaît aux femmes et se plaît avec elles, sans être un coureur d'aventures ; il fréquente volontiers parmi les gens des partis avancés, mais reste aussi indépendant de ceux-là que des autres ; choyé par tous, il ne se compromet dans aucun groupe ; les gens atteints de l'esprit de coterie croiront bientôt voir en lui ce scepticisme soi-disant supérieur, qui permet toutes les volte-faces. L'indépendance serait une belle chose, si elle était réelle ; l'histoire de Gerhard est très banale : succès personnel, bonne situation sociale, réputation d'homme du monde, aimable, et non tout à fait régulier, mais qui ne s'est jamais déclassé, tout cela le conduit, sans qu'il sache trop comment, au beau mariage. L'ennui vient tôt après ; par dis-

crétion et bienveillance naturelle, crainte de blesser ou de faire scandale, il se laisse accaparer et s'enlise peu à peu. Jusqu'au jour où, excédé enfin, il rompt avec le monde de sa femme, et se trouve rejeté parmi les irréguliers, parmi lesquels il avait déjà rencontré ses deux plus vives affections.

Ulf Bryniulfsen est l'ami intime, admiré, de Gerhard. Poète inspiré, il n'a pu s'adapter à la vie, telle qu'elle est. Nerveux, très libre dans son allure et ses propos, rejeté par sa famille, il devient bohême et alcoolique.

Edith est une chanteuse de café-concert. Il n'est qualité charmante ou gracieuse dont Drachmann ne l'ait parée. Elle est la chanson populaire, parfum pénétrant et discret qu'il faut découvrir. Instruite, tendre, parlant peu, avec un sens très fin de raison pratique sans égoïsme, aimant d'amitié et capable d'amour.

Ulf est l'art, la passion, la beauté de vivre en action, que la vie moderne a transformé en caricature douloureuse. Edith est l'abnégation, la souplesse, la facilité à être naturel et simple. Elle est le charme.

§

Je ne prétends pas donner ici une analyse des deux volumes de *Forskrevet*... Mais, outre qu'on ne peut passer cette œuvre sous silence en parlant de littérature danoise contemporaine, le dernier volume de H. Drachmann, *Le feu sacré*, est incompréhensible sans elle. C'est une sorte de suite. Ou bien c'est le même livre, mais cette fois sans histoire, et de roman devenu pur poème. Long poème enthousiaste et triste, en prose mêlée de vers et de dessins. (Car, de même que Gerhard, Drachmann fut peintre d'abord). Poème à la gloire d'Edith, et de la nature, et de la vie, — telle qu'elle devrait être. Lamentations et cris de colère, — mais sans haine — devant le spectacle de la vie, telle qu'elle est. Vous m'avez pris Edith. J'ai lutté et j'ai été vaincu. Vous n'êtes que des hypocrites, et parce que je n'ai pas voulu participer à l'universel mensonge, j'ai été honni et poursuivi.

« ... Et les ombres se sont glissées entre nous deux, — les ombres qu'épaississent les nuits sans sommeil — les cauchemars de notre siècle malade — le doute, qu'il existe un bonheur, que l'on ne doive payer du sang le plus cher,.... et nos mains se sont cherchées pour un adieu silencieux.

» Et je m'en suis allé par le vaste monde, pour porter les couleurs d'Edith, et parler aux jeunes.

Ainsi, H. Drachmann aurait pu être le poète admiré et révéré, — à qui l'on passe tout. Il aurait pu être Œhlenschlæger... « J'ai été l'ami et le chevalier d'Edith, vraie figure romantique en notre misérable époque de réclame. » On conçoit, surtout dans un petit pays comme le Danemark, où l'on vit les uns sur les autres, où tout le monde connaît les histoires de chacun, quel scandale dut faire l'apparition du roman, et quelle aggravation de scandale, ce nouveau volume, témoignant de trop d'impénitence. H. Drachmann dit qu'il ne sait ce qu'on appelle littérature ; il sait seulement ce que c'est que d'être poète. Un tel livre est en effet plus qu'un simple poème, le poète s'y donne lui-même ; un tel livre est un acte. Gunnar Heiberg a raison de s'arrêter au titre, et de saluer Drachmann, « haute flamme dans le feu sacré, le feu du sacrifice, le feu de joie, le feu qui purifie » (1).

Gerhard a maintenant disparu. Drachmann parle en son propre nom. Edith et Ulf ont disparu aussi ; ils ne sont plus que des apparitions fugitives, des suggestions de rêve, des évocations, des formes de pensée. Pas de récit. Le poète nous conduit successivement dans les deux parcs splendides qui entourent à Copenhague, le château de Frederiksberg ; à Helsingœr, où ses propres souvenirs d'enfance se mêlent à celui de Hamlet : *Danmark is a prison;* tout près de là, — car dans ce coin de Sjælland, les légendes sommeillent côte à côte, — dans la forêt de Gurre, où il voit passer la chasse sauvage de Volmer, et où il entend Ulf, malgré le roi, chanter la grâce de Tove, l'amie perdue ; à Hambourg, où il rencontre Henri Heine, ou quelqu'un qui lui ressemble étrangement, et en qui, à la fin, il reconnaît Ulf. Le poète s'embarque sur un bateau d'émigrants, salue au passage les côtes d'Ecosse et Robert Burns, s'entretient avec le jeune romancier américain Hamlin Garland, dont il compare l'énergie à la fatigue européenne, disserte sur la liberté de vie et d'expression d'un Bellman (poète suédois du siècle dernier), comparée au rigorisme d'aujourd'hui, se fait raconter diverses légendes ou paraboles, par Ulf ou par d'autres, analyse l'actuelle misère de toutes les classes en Danemark, et rêve de grandes énergies et de révolution. Le tout mêlé de poèmes à Edith, à Heine, à Volmer, de poèmes d'Ulf.

Il serait intéressant d'étudier la composition cachée d'un

(1) *Verdens Gang,* 30 nov. 1899.

livre aussi divers, qui semble d'abord n'être que caprice. Il serait plus intéressant encore, — plus difficile, aussi, — de dire comment Drachmann comprend et explique le mal ambiant dont il a souffert pour avoir voulu y échapper, tandis que d'autres en souffrent parce qu'ils s'y sont laissé comme submerger. Comment l'humanité s'est-elle peu à peu accoutumée à cette amosphère irrespirable? Sera-t-elle capable jamais d'une vie plus saine ? Quelles énergies pourront l'y amener ? Et que sera cette vie nouvelle?

Edith et Ulf peu à peu semblent perdre leur réalité personnelle, et ces questions s'agitent au cœur de Drachmann, et l'étreignent. Mais il n'y répond pas. Ses idées, ses tendances, ne sont que de trop vagues aspirations. De cette confusion résulte une impression d'extrême désarroi moral. La résignation, la colère, la bienveillance énervante, le scepticisme et l'intransigeance, se mêlent en ce livre vibrant de foi, mais d'une foi dont l'objet est incertain. Et là, je crois, est le secret de l'apparente versatilité et de la faiblesse finale de l'œuvre entière de Drachmann, même depuis qu'Edith l'a rénovée. Elle manque de contenu. Mais ceci demanderait une étude plus approfondie. Le feu sacré a consumé les victimes. Contentons-nous de regarder les belles flammes rouge et or, mêlées à la tristesse des fumées.

PEER EKETRÆ.

LETTRES TCHÈQUES

Les livres.— Chronique.— Publications récentes.

Jean de Wojkovicz : **Poésies** (*Poesie*).— « La poésie, c'est la musique dans l'âme. Les livres des débutants, en général, ne font que démentir ce que l'auteur, dans l'ardeur de la jeunesse, proclame dans sa préface. Je suis heureux de pouvoir dire que ce n'est pas le cas de M. de Wojkowicz. « Un doux violoniste, un fin ciseleur », dit-il de lui-même. Chez lui, tout est silencieux, toutes les couleurs ont des nuances assombries et les cordes des violons chantent leurs tristesses en sourdine. Sa poésie est un rossignol qui ne chante qu'aux heures du crépuscule; M. de Wojkowicz a écrit quelques pièces d'une harmonie et d'une douceur unique. Je souhaite d'avoir bientôt le plaisir de lire son deuxième recueil de vers.

George Karasek : **L'âme gothique** (*Goticka duse*) — Depuis de longues années, M. George Karesek est au premier

rang des combattants pour la liberté littéraire en Bohême. Il y a dix ans, il était l'enfant terrible de la littérature tchèque. Critique et essayiste érudit et spirituel, il a écrit plusieurs recueils de vers très intéressants, il a fait des romans, et même un drame de lui a été représenté. L'*Ame gothique* est l'histoire d'un jeune homme solitaire et chétif, qui, déterminé à la folie par la dégénérescence de sa famille, se débat et cherche en vain à échapper à la destruction héréditaire de son âme.

« C'était sa puberté, la triste puberté sans femme. C'était sa jeunesse, sa triste jeunesse sans amis. Il se décida à devenir prêtre... Prêtre. Moine. Oui, — moine... »

Et il se jette avec frénésie au pied de la croix, se plonge dans les extases du mysticisme religieux, martyrisant sa pauvre âme comme, jadis, les flagellants leurs corps. Au séminaire, il ne reste guère qu'un an. Ses illusions ont été brutalement détruites. C'était de la glace au lieu du feu. Ce n'était pas le sexe passionné de sainte Thérèse, évoquant, en spasme, le nu aphrodisiaque du Christ. C'était l'indolence, l'apathie glaciale de l'eunuque. Il s'en va et se livre à la littérature; mais la société des jeunes littérateurs le rebute. Et il retombe aux promenades dans les quartiers presque morts, le long des murs des cloîtres, dans les rues et les places de la vieille ville de Prague, où les architectures si baroques des palais, leurs fenêtres aveuglées de poussière parlent de la gloire évanouie des siècles passés. Il recommence à écrire. Mais son œuvre — la protestation passionnée contre l'idée de Dieu — est confisquée.

C'est le dernier coup de marteau qui l'achève. L'idée fixe de la folie revient dans sa tête, le tourmente, le tue, le rejette des crises nerveuses de la révolte à genoux devant le Crucifié. Un jour, il se trouve dans son église préférée, au couvent des Barnabites, seul avec ses fantasmagories. « De nouveau, trois coups de sonnette sonnèrent près de l'autel, et les sœurs chantèrent, à voix basse et soumise, le Sanctus, Sanctus, Sanctus, mais, lui, tout à coup, poussa un cri, un cri, pour être entendu de celui qui célébrait la messe à l'autel, un cri de toute son âme, désespérée et repoussée, pour être entendu du ciel, qui l'avait renié et abandonné; il répéta plusieurs fois, le plus haut possible dans le silence, d'une voix qui glaça d'effroi tout les assistants, des paroles étranges et étrangères qui étaiens restées dans sa mémoire : *Eli, eli, lama sabachthani*... Puis il fondit en pleurs et frappa le sol de sa tête. *Eli, eli, lama*

sabachthani... » Il était devenu fou. — Ce roman est écrit avec une précision de psychologie d'une grands probité artistique, le style en est, à la fois, très simple et très raffiné.

Viktor Dyk : **Les vanités** (*Marnosti*). — Voilà un livre bien tchèque ! M. Dyk, parmi les plus jeunes poètes tchèques (il n'a que 23 ans), est celui dont la physionomie littéraire est la plus précise, mais peut-être la plus difficile à bien caractériser. Un ironiste, qui ironise même son ironie ; un esprit « méfiant de sa méfiance » dont le « scepticisme se ronge lui-même » ; un esprit qui « conteste », qui « nie », qui « refuse ». M. Dyk, lui aussi, est celui qui exprime le mieux, tout en restant très original, l'état d'âme de la plus jeune génération tchèque. Les vieux fétiches du patriotisme, qui se grisait aux grands mots de la gloire passée de la couronne de saint Venceslas, pour nous n'existent plus ; nous constatons l'indifférence du monde entier envers nous, envers la lutte gigantesque que nous menons, depuis des siècles, contre le pangermanisme, l'indifférence du monde entier envers nos plus grands génies, pour ne citer que Smetana ; la lutte contre la force brutale extérieure, et contre la crapulerie intérieure — il n'y a pas de quoi s'étonner que les meilleurs esprits soient empoisonnés de doutes, sinon de désespoir. On se demande : à quoi bon ? mais on travaille tout de même...

Il n'est pas gai, le ciel qui couvre l'horizon tchèque. La poésie de M. Dyk a gardé la couleur sombre de cette atmosphère. Ce ne sont pas les beaux jours de sa jeunesse qui chantent dans ces vers, c'est la tristesse d'un homme souffrant de la maladie de son peuple, et sentant l'amertume de son humiliation.

Grand merci, mon cher ami, pour ce livre de triste beauté !

Josef Holy : **Vasicek Nejlu.** — A propos du poème de M. Holy, je pourrais répéter ce que je disais des vers de M. Dyk : un livre bien tchèque. Et, pourtant, il y a une grande différence entre ces deux jeunes gens. M. Dyk est un homme moderne, un esprit cultivé et raffiné, un artiste qui calcule bien ses effets ; M. Holy, à son tour, est un homme naturel, presque rude, un barbare ; cela ne veut pas dire qu'il soit dépourvu de sentiment, au contraire ; il a une façon de voir, de sentir et de décrire les choses d'une manière touchante par l'intuitivité naïve d'un grand enfant. Sa façon de comprendre et d'aimer la nature est celle d'un homme primitif, dont les

impressions pures ne sont pas gâtées par la fumée de la civilisation. Pour arriver au caractère tchèque,il va droit, et pour exprimer les douleurs de son âme meurtrie, il se cache derrière la figure de son héros, qui est un grand philosophe, tout en ayant l'air d'un pauvre bègue hébêté. Aussi se sert-il d'une langue qui me rappelle, quelquefois, le maître de la langue tchèque, qui aimait tellement la simplicité et la clarté presque classique — Erben.

Le poème de M. Holy est amorphe et chaotique ; n'importe. Il a un élan âpre de force virile et, quelquefois,il s'élève à des accents shakespeariens ; et, dans le journal de Vasicek, il a su en trouver qui ont le sel de l'Écriture. Je cite au hasard :

« J'ai pris mon cœur dans ma main, il sentait bon comme une rose et il était blanc comme un lys. La terre envoya la femme qui planta dans mon cœur un petit grain invisible.Le grain poussait,mais je ne l'ai pas remarqué jusqu'à ce qu'il fût grand. Alors, j'ai pris mon cœur dans le creux de ma main et je l'ai pressé pour en faire sortir le grain de la terre, cela m'a fait mal, cela m'a fait si mal, que je me tordais de douleur. J'ai arraché la femme de mon cœur parce qu'elle aurait détruit la rose et le lys qui voulaient croître pour Dieu, mais comme je l'arrachais, chose étrange, le lys cessa de fleurir et la rose perdit son parfum. Peut-être est-ce ma main qui les a flétries, peut-être désiraient-elles ce sol. Maintenant, moi, je ne sais pas ce que j'aurais dû désirer, la femme ou Dieu,mon cœur est resté vide, froissé et sans sève, l'héritage paternel... »

« Ma chanson est toujours la même car je ne sais pas et ne puis chanter autrement. Ma chanson n'a qu'une seule strophe qui revient toujours, car je ne sais pas et ne puis en chanter une autre. Ma chanson n'a qu'une seule corde,car le couteau de ma vie a coupé les autres. Ma chanson est la bête à bon Dieu tombée d'un pin en solitude. Oh, comme elle est pauvre, ma pauvre chanson ! Mais ma chanson est le refrain des siècles, le refrain résultant du sang de mes aïeux. J'aime infiniment ma dernière corde, ma chanson. Et quand crèvera ma corde dernière, je nouerai un brin d'herbe et je chanterai ma chanson, car je ne sais pas et ne puis ne pas chanter. Et si quelqu'un sourit à ma chanson, je me rappellerai que, jadis, la vie m'avait souri aussi et qu'elle est morte, je cacherai la douleur dans mon cœur dont la corde est douce, et je continuerai à chanter ma chanson. Il vaudrait mieux se tenir debout dans

l'air et ne pas chanter, mais je veux me tenir debout dans l'air et chanter, car je ne sais pas et je ne puis ne pas chanter, et je ne vis plus que par ma chanson. Et si quelqu'un sourit à ma chanson, je chanterai, car je ne sais pas et ne puis ne pas chanter ».

C'est sublime. M. Holy est au commencement de sa carrière des lettres qui, pour moi, promet d'être brillante. Puissé-je être un bon augure !

J'ai encore deux petits livres de poésie sur ma table.

Alphonse Breska : **En captivité des nains** (*Vrajeti Arpasliku*). — Les livres des premiers romantiques allemands, des Novalis et des Tieck, doivent être les livres de chevet de M. Breska. Leur *blaue blume* ne lui est pas inconnue. En ses vers mélodieux, il raconte très bien, dans des petites histoires dorées, l'éternelle histoire du cœur, l'amour. Son monde grouille de princes et de princesses aux cheveux d'or, de nains affreux, d'elfes et de sylphides. Cela n'est pas nouveau, mais c'est très bien fait, avec beaucoup de goût, et c'est un début très honorable.

Charles Babanek : **Quand le soleil se couche** (*Kdyz slunce zapada*). — M. Babanek est un jeune poète très sympathique. Je ne goûte pas toutes ses poésies, mais il y en a qui ont une belle harmonie de langue et qui évoquent des accords d'une mélancolie triste et douce. Le poète chante la mélancolie de la jeunesse passée, des rêves perdus, des fleurs fanées, des feuilles jaunies. M. Babanek a beaucoup de sentiment et en lisant ce petit recueil, vous sentez bien comme c'est sincère et comme c'est vécu. Et c'est beaucoup.

Joseph Merhaut : **Sonate angélique** (*Andělska sonata*). — Le roman que voici est un événement dans la littérature. C'est incontestable, et d'autant plus agréable que c'était inattendu. M. Merhaut, dans ses publications précédentes, les *Champs noirs* et le *Serpent,* était un romancier réaliste de talent, mais son œuvre nouvelle dépasse toute attente et le range, tout d'un coup, parmi les meilleurs prosateurs tchèques, à côté de MM. Mrstik et Slejhar.

M. Merhaut, d'origine morave et habitant Brunn, a su, fort heureusement, imprégner son œuvre d'une odeur locale très savoureuse, soit qu'il évoque, joyeuse de couleurs, l'image splendide de la montagne sacrée de Hostyn, où, tous les ans, se rassemblent pour implorer la Vierge des milliers de Slovaques et de Valaques en costume national, soit qu'il peigne,

en gris et noir, la capitale de la Moravie, la fumée de ses fabriques, les figures dures des ouvriers tchèques contrastant avec celles des fabricants juifs et allemands. L'ingénieur-machiniste Hrivna trompe sa jeune et jolie femme avec une dame de cette riche bourgeoisie allemande, une belle blonde, voluptueuse, dépourvue de tout sentiment, dont la chair sensuelle ne désire que le plaisir d'amour. Il n'est pas heureux en cette liaison et se prépare à la rompre, quand sa femme découvre sa trahison. Le bonheur du ménage est brisé. La rupture, la réconciliation de la jeune femme offensée avec le mari pénitent, le bonheur du ménage purifié à l'arrivée du fils, le désespoir des parents au-dessus de son petit cercueil, l'humble soumission à Dieu et la foi en la vie future où ils retrouveront sinon le bonheur, la paix au moins, — voilà le simple sujet du roman. Mais quelle symphonie féerique de style. M. Merhaut a su jouer sur ces cordes! Quelles cataractes de phrases poétiques, d'épithètes brillantes et nuancées! On a même reproché à M. Merhaut d'avoir trop soigné la forme aux dépens de la psychologie de ses personnages. Je ne suis pas de cet avis. Il nous faut, à nous aussi, avoir nos Goncourts. Dans notre jeune littérature, il faut, tout d'abord, avoir le matériel de la langue souple et riche. Nous l'avons maintenant, grâce à MM. Mrstik, Merhaut, Salda et Karasek. C'est à nous, les plus jeunes, de continuer leur tâche. On a comparé la *Sonate* à la *Fécondité* de M. Zola. Pas tout à fait sans raisons. Les deux auteurs ont des points de rapprochement. Le parallèle entre la vie de la nature et la vie des hommes, qui apparaît chez Zola, devient l'idée maîtresse chez Merhaut. Mais tout en étant très réaliste, l'auteur tchèque n'est jamais brutal et reste poète, et le passager où l'ingénieur regarde l'aube sanglante du jour naissant, pendant que, dans la pièce voisine, se joue le drame mystérieux de la naissance de son fils, est un des plus poétiques que j'aie jamais lus. Décidément, M. Merhaut nous a donné une œuvre mûre, d'une rare beauté qui ne peut être gâtée par quelques phrases de tournure un peu trop recherchée et artificielle.

Jaro Hilbert : **Les exilés** (*Psanci*). — Il m'est venu à l'esprit, pendant la lecture du drame de M. Hilbert, une chanson de Numa Blès, qui blague le « symbolisme norvégien ».

Plus j'écoutais attentivement,
Moins j'y comprenais quelque chose

chantait le joyeux et spirituel chansonnier. Plus j'estime le grand vieillard norvégien, plus je m'afflige de voir un auteur d'un talent exquis sur une fausse voie. M. Hilbert a appris la forme d'Ibsen, mais il a oublié la simplicité grandiose et la clarté intérieure qui fait sa grandeur.

Et cela m'a fait de la peine de lire ce drame, parce que j'aime beaucoup et que j'estime trop le beau talent de M. Hilbert. Moi et tout le monde littéraire attendions beaucoup de lui, quand il a fait jouer, il y a quatre ans, son premier drame intitulé le *Péché* (*Vina*). C'était simple et c'était parfait, presque classique.

Son deuxième drame, le *Poing (Pèst)*, avait un grand élan de réflexion philosophique; malheureusement, la censure l'a défendu. Aujourd'hui, M. Hilbert a dépassé les limites du drame. Il a brisé les vieux moules, mais il n'a pas eu la puissance d'en créer.

Et puis, cette langue, ces tournures impossibles qui font mal à une oreille tchèque! Son drame, qui est absolument impossible sur la scène, montre, néanmoins, la grande force dramatique de l'auteur. M. Hilbert ne restera pas, j'espère, sur cette route. Il en sortira. Et je lui en saurai un gré infini.

§

On parle beaucoup à Prague, ces jours-ci, du changement de direction du *Théâtre National*. **M. Schubert**, qui a dirigé pendant 18 ans notre « chapelle dorée sur la Vetava », construite par le peuple tchèque au moyen de quêtes, s'en va. Il sera remplacé par **M. Schmoranz**. M. Schubert est un homme qui a bien mérité du théâtre tchèque, et je crois que les plaintes qui se renouvelaient depuis quelques années contre la direction ne tombaient pas toutes sur sa tête. La nouvelle direction promet beaucoup de réformes et je ne puis que souhaiter une heureuse réussite aux bonnes intentions des nouveaux venus.

Le répertoire moderne a été fort négligé et j'espère que l'attention de M. Schmoranz se portera, en premier lieu, de ce côté-là.

La société des artistes « Mànes » vient de publier un superbe album des travaux du sculpteur tchèque **François Bilek**; les productions de ses œuvres sont accompagnées du texte de Mlle **Zdenka Braunerova**, qui artiste-peintre dis-

tinguée elle-même, a exposé éloquemment et avec ardeur les tendances de ce grand mystique qui a tous les titres à la sympathie de l'Europe artistique. Aussi les éditeurs ont songé à faire cet album accessible au public français et ils viennent de le publier avec la traduction française du texte, dont s'est chargé votre serviteur. L'album sera vendu à Paris au prix dérisoire de 4 fr. Bientôt, cet album sera suivi d'un autre, consacré à M. **Hanus Schwaiger**, grand peintre et dessinateur tchèque. Je compte y revenir.

§

Ont paru : **Otoxar Brezina** : *Tajemmé dalky. Svitàni na zàpadé.* Deuxième édition. (Moderni Revue). — **Karel Hlavacek** : *Mstivà Kantilena* (ibid.). — **Scipio Sighele** : *Co stoleti umirà.* Trad. de l'italien par **A. Prochazka** (ibid.).— *Novy' Kult.* Revue politique, sociale et artistique, **K. S. Neumann**, directeur.

JEAN OTOKAR.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Esotérisme.— Frantz von Baader : *Les enseignements de Martinès de Pasqually,* précédés d'une notice sur le martinésisme et le martinisme ; Chacornac, 2 fr.— William Blake : *Le mariage du ciel et de l'enfer,* trad. par Ch. Grolleau ; Chamuel.— H. Khunrath : *Amphithéâtre de l'Eternelle Sapience ;* Chacornac, 15 fr.

Histoire. — Léon Bloy : *Le Fils de Louis XVI,* avec un portrait de Louis XVII en héliogravure ; Soc. du « Mercure de France»,3.50. — Marquis Costa de Beauregard : *En émigration : Souvenirs tirés des papiers du Comte A. de la Ferronnays (1777-1814) ;* Plon, 7.50. — Prosper Castanier : *Les derniers ligueurs,* épisode de la Révolution, précédé d'une étude sur le fanatisme religieux ; Charles, 3.50. — Baron de Comeau : *Souvenirs des guerres d'Allemagne pendant la Révolution et l'Empire ;* Plon, 7.50. — M. D. Conway : *Thomas Paine (1737-1809) ;* Plon, 7.50. — Frédéric Daré : *Histoire de la Roumanie contemporaine ;* Alcan, 7 fr. — Léonce Lex : *Souvenirs diplomatiques et militaires du général Thiard, Chambellan de Napoléon Ier ;* Flammarion, 3.50. — De Marcère : *Le Seize mai 1877 et la fin du Septennat ;* Plon, 3.50. — A. Neton : *Sieyès ;* Perrin, 7.50. — C. Simond : *Paris de 1800 à 1900 : t. I : Consulat, Empire, Restauration* (1800-1830) ; Plon, 11 fr. — H. Welschinger : *Bismarck ;* Alcan, 2.50. — *Mémoires de Rossignol, ex-inspecteur principal de la Sûreté ;* Ollendorff, 3.50.

Linguistique. — A. Dauzat : *Etudes linguistiques sur la Basse-Auvergne ;* Bouillon, 10 fr.

Littérature. — Thomas Braun : *Des poètes simples. Francis James ;* « Libre Esthétique ». — P. Brun : *Henry Beyle-Stendhal ;* Gratier, à Grenoble, 6 fr.— André Gide : *Lettres à Angèle ;* « Mercure de France », 4 fr. — H. Joly : *Malebranche ;* Alcan, 5 fr.

— Mme A. Le Roy : *Un janséniste en exil : Correspondance de Pasquier Quesnel;* Perrin, 2 vol., 15 fr. — Friedrich Nordon : *Le chant de Walther,* épopée du xe siècle, par Ekkchard Ier de St Gall, trad. du latin; Bruxelles, Lebègue. — Gaston Paris : *Poèmes et Légendes du moyen-âge;* Soc. d'éd. art., 6 fr. — E. Quet : *La Puissance du Théâtre en France;* Vanier, 1.50. — A. Ségard : *Les voluptueux et les hommes d'action ;* Ollendorff, 3.50.

Philosophie. — *L'année philosophique,* publiée sous la direction de F. Pillon, 10e année, 1899; Alcan, 5 fr.

Poésie. — Ad. van Bever et Paul Léautaud : *Poètes d'aujourd'hui, 1880-1900, Morceaux choisis,* accompagnés de Notices biographiques et d'un Essai de Bibliographie; « Mercure de France », 3.50. — Emile Blémont : *Les gueux d'Afrique;* Lemerre, 1.50. — Louis Fryson : *Petits poèmes des champs et de la maison;* Plon, 3 fr. — Ernest Gaubert : *Les vendanges de Vénus ;* « La Plume », 2 fr. — Emile Gigleux : *Quand les mots tremblent sur nos lèvres;* Girard. — Victor Pittié : *Fantasias,* poèmes algériens; Lemerre, 3 fr. — Robert Randau : *Autour des feux dans la brousse ;* Alger, Jourdan, 2 fr. — Fernand Séverin : *Poèmes ingénus;* Fischbacher, 3.50.

Psychologie. — Georges Dumas : *La tristesse et la joie;* Alcan, 7.50.

Publications d'art. — F. Bac : *Belles de Nuit;* Simonis-Empis, 5 fr. — A. Soubies : *Histoire de la musique en Espagne,* t. III, *du XVIIe siècle à nos jours ;* Flammarion, 2 fr. — L. Soullié : *Les grands peintres aux ventes publiques;* Constant, Troyon; L. Soullié, 25 fr. — A. Veidaux : *Auguste Rodin, statuaire,* Socio-philosophie d'art; Giard et Brière, 1,50.

Roman. — Marcel Barrière : *Les ruines de l'amour* (*Le nouveau Don Juan, III*) *;* Lemerre, 3.50. — Maurice Beaubourg : *La rue Amoureuse;* « Mercure de France », 3.50. — André Couvreur : *Les Mancenilles;* Plon, 3.50. — G. Derys : *L'Art d'être maîtresse;* Ollendorff, 3.50. — Eugène Fournière : *Chez nos petits-fils ;* Fasquelle, 3.50. — Jeanne France : *Celles qui pleurent ;* Motteroz, 3 fr. — Princesse Marie-Grégoire Ghika : *Devoir ou folie;* Villerelle, 3.50. — Pierre Guédy : *Mortelle Chimère ;* Flammarion, 3.50. — Gyp : *Journal d'une qui s'en fiche ;* Juven, 3.50. — R. Haggard : *L'Enfant des Boers;* Ollendorff, 3.50. — Martial Hémon : *Le marquis d'Héliantes ;* Simonis Empis, 3.50. — Eugène Herdies : *L'Exil de Wanne ;* Bruxelles, Balat, 2 fr. — C. d'Héricault : *Fani Roseval;* Perrin, 3.50. — Camille Lemonnier : *C'était l'été;* Ollendorff, 3.50. — G. Mareschal de Bièvre : *Reine Bicyclette;* Plon, 3.50. — E. Pouvillon : *Le vœu d'être chaste ;* « Revue Blanche », 3.50. — G. Réval : *Les Sévriennes;* Ollendorff, 3.50.

Sociologie. — Adolphe Coste : *L'Expérience des peuples et les prévisions qu'elle autorise* (2e partie de la Sociologie objective); Alcan, 10 fr. — Edouard Driault : *Les problèmes politiques et sociaux à la fin du XIXe siècle ;* Alcan, 7 fr. — *L'année sociologique,* publiée sous la direction de Emile Durkheim (3e année, 1898-1899).

Théâtre. — Edouard Ducoté. *Hercule chez Omphale,* comédie héroïque ; « L'Ermitage». — A.-Ferdinand Herold : *Une jeune femme*

bien gardée. pièce en un acte; « Mercure de France », 1 fr. — Albert Mirabaud : *Secret d'alcôve*, pièce en un acte; Chamuel.

Voyages. — *Un outremer au XVIIe siècle. Voyages au Canada du Baron de la Hontan*, publiés avec une introd. et des notes par M. François de Nion; Plon, 3f.50.

Divers. — Georges Aubert : *A quoi tient l'infériorité du commerce français. Comment y remédier?* Flammarion, 3.50. — Victor Maurel : *Dix ans de carrière*, préface de Léon Kerst; Villerelle, 3.50. — Henri Zisly : *Voyage au beau pays de Naturie;* Chez l'auteur, 14, rue Jean-Robert, Paris, 0.25.

Traduction. — Constantin Christomanos : *Elisabeth de Bavière, impératrice d'Autriche, pages de Journal, impressions, conversations, souvenirs*, trad. de Gabriel Syveton, portrait de l'impératrice par Fernand Khnopff, préface de Maurice Barrès; « Mercure de France », 3.50. — Mark Twain : *Contes choisis*, trad. par Gabriel de Lautrec, et précédés d'une étude sur l'humour; Soc. du « Mercure de France », 3.50.

Littérature étrangère. — Gianis A. Kampysès : *To Biblio tôn Syntrimiôn;* Athènes, Meissner et Kargadoyrès. — Javier Lasso de la Vega : *Isaac*, Contribucion al estudio psico-patologico de una sociedad de fin de siglo; Madrid, Fé, 4.50 p. — J.-B. Meerkerk : *Multatuli* (Eduard Douwes Dekker) eene Karakterstudie; Gröningue, Noordhoff. — Pethion de Villar : *A suprema epopea*, synthese lyrica en 3 cantos; Bahia, impr. economica. — Giovanni Piazzi : *L'Arte nella Folla;* Milan, Sandron, 4 l.

MERCVRE

ÉCHOS

Ephraim Mikhaël. — Le buste d'Arthur Rimbaud. — Nietzsche et les Boers. — Un Institut des Sciences psychiques à Paris. — *Flegrea*. — Proportion des officiers pour les soldats. — *A l'ombre du Portique*. — Une périphrase.

Ephraïm Mikhaël. — Voici les paroles que, lors de l'inauguration du monument qu'on vient d'ériger à Toulouse à Ephraïm Mikhaël, M. A.-Ferdinand Herold a prononcées au nom des amis du poète :

Mesdames, Messieurs,

Il y a une quinzaine d'années, quelques jeunes gens avaient coutume de se retrouver au jardin du Luxembourg. Ils causaient et ils discutaient, toujours amicalement, car ils avaient conçu, très vite, une mutuelle estime de leurs caractères et de leurs intelligences. Un de ces jeunes gens était grand, très roux; il avait les épaules un peu voûtées, et les traits de son visage étaient d'une finesse extrême : à celui qui eût voulu observer, ce jeune homme eût paru, sans doute, marqué d'une

fatigue maladive, et pourtant énergique. C'était Ephraïm Mikhaël.

Dans les promenades du Luxembourg, les questions étaient diverses qu'on se plaisait à agiter. Il arrivait qu'on dissertât sur la langue de Théocrite ou la métrique de Plaute comme sur la pensée de Pascal ou le génie de Leconte de Lisle. Ces amis avaient le même amour des lettres et des sciences spirituelles, et ils poursuivaient les mêmes études. Et tous, sans qu'il y eût eu, entre eux, aucune entente préalable, prêtaient à la parole de Mikhaël une discrète attention qu'ils ne prêtaient pas à la parole des autres. Non qu'ils songeassent à subir une maîtrise, ou que Mikhaël pensât à leur imposer la sienne. Tous étaient liés d'une amitié trop sincère, et qui vivait trop par l'estime, pour songer seulement à s'étager en vaines hiérarchies. Mais tous sentaient que, par l'intelligence, par la puissance créatrice et par la beauté morale, Mikhaël était le meilleur d'entre eux.

Mikhaël était né à Toulouse, mais, dès l'enfance, il était venu habiter Paris. Et là, élève d'abord du lycée Fontanes, puis de la Sorbonne et de l'Ecole des Chartes, et curieux surtout de s'instruire par soi-même, il avait acquis cette haute culture française, qui n'est ni latine ni germanique, mais qui est,peut-on dire, humaine. Il admirait la beauté, d'où qu'elle vînt, et il ne lui semblait pas que la différence des latitudes où les peuples vivent permît de les estimer ou de les mépriser. Shakespeare, pour être anglais, n'était pas un barbare à ses yeux, ni Dante, pour être italien. Et ce lyrique merveilleux ne se désintéressait nullement des choses de la vie publique : mais lui qui, comme un des héros qu'il a chantés, « méprisait la guerre à cause de la gloire », — lui qui ne s'inclinait pas devant « les brutes, dieux nouveaux », —lui qui méditait des livres de noble critique politique et morale, — la lucidité de son esprit lui défendait de trouver légitime la confusion d'un poème et d'une leçon de sociologie. Ses vers admirables sont pleins d'admirables idées, mais on y chercherait en vain l'expression abstraite d'une doctrine philosophique ou sociale.

Et cependant, ceux qui ont eu la joie d'être les confidents de sa pensée savent bien quelle était cette mystérieuse étrangère qu'il adorait, et dont il a dit, en un poème impérissable, toute la gloire et toute la honte. Mikhaël aimait la beauté, mais, comme aux Hellènes, il ne lui semblait pas qu'elle fût

différente de la bonté. L'antique formule καλὸν κἀγαθόν, il l'avait faite sienne. Mikhaël était bon, entièrement bon; et, par sa bonté, il souffrait des injustices qu'il voyait. Si, ces temps-ci, il avait vécu encore, il aurait certes beaucoup souffert : mais son courage, simple et digne, lui aurait donné quelque espoir, et il se serait joint au groupe des hommes qui, malgré les injures et les coups, luttent pour le triomphe du juste.

Voici que, dans la ville où naquit Mikhaël, son monument se dresse. Ceux qui lisent le poète applaudissent, et c'est un bonheur pour ceux qui ont connu l'homme, et qui, grâce à lui, sont devenus meilleurs. Son œuvre est longue, si l'on songe qu'il mourut à vingt-quatre ans. Son influence fut grande sur les poètes de son âge : et l'on en voit qui, plus jeunes, et n'ayant pas eu la joie de connaître l'homme, la subissent pourtant. De cela, s'ils savent n'être pas de serviles imitateurs, ils n'ont pas à rougir. Et j'espère qu'après eux d'autres encore, à jamais, liront et aimeront le livre de Mikhaël, qui, plus que personne, fut épris du bon, du juste et du beau.

§

Le buste d'Arthur Rimbaud. — Un comité est en formation pour l'érection d'un buste d'Arthur Rimbaud, qui est l'œuvre de M. Paterne Berrichon. Membres : Jean Moréas, Laurent Tailhade, Emile Verhaeren, Stuart Merrill, Pierre Louys, Gustave Kahn, Alexandre Natanson, Félix Fénéon, Paul Fort, Alexandre Charpentier, Alfred Vallette, Edouard Ducoté, Karl Boès, Tristan Klingsor, Alfred Bardez. Secrétaires : Auguste Brunet, avocat, et Henry J.-M. Levey ; trésorier : Ernest Delahaye.

§

Nietzsche et les Boers. — Une petite revue anglaise au titre singulier, *L'aigle et le serpent*, a donné dans son numéro de juin les résultats d'une enquête sur cette question : *L'intervention anglaise dans l'Afrique du Sud est-elle en accord avec les principes de la philosophie de Nietzsche ?*

MM. Peter Gast (Allemand), H. Lichtenberger, Thomas Common (Ecossais), W.-A. Haussmann (Américain), Havelock Ellis, sont d'accord pour croire que Nietzsche n'aurait pas approuvé les Anglais, — qui seraient, dans l'aventure, dit M. Common, les véritables représentants de la morale des esclaves, aux instincts bas, avides, mercantiles.

§

Un institut des sciences psychiques à Paris. — L'attention publique étant vivement attirée depuis un certain nombre d'années sur les *phénomènes d'ordre psychique*, une Société s'est formée pour l'étude rigoureusement scientifique et expérimentale de ces phénomènes et a fondé l'Institut des Sciences psychiques de Paris. Jusqu'ici, une très grande quantité de travaux et de recherches ont été faits *isolément* par des savants de tous pays, et même des Sociétés scientifiques ont largement contribué à faire connaître ces phénomènes. Le moment est venu en France de grouper toutes les bonnes volontés pour continuer ces travaux et les faire connaître au grand public.

C'est pourquoi l'Institut fait appel au *concours effectif de tous* pour lui permettre de réaliser son projet : 1° Installer dans son local des laboratoires munis des appareils nécessaires (biomètres, magnétomètres, spectroscopes, instruments enregistreurs, appareils photographiques, etc.) ; 2° rechercher et rémunérer les sujets ; 3° créer un organe périodique rendant compte des expériences et de leurs résultats, ainsi que des travaux de tous les collaborateurs que ces études intéressent. Le Comité de l'Institut prie toutes les personnes qui adhèrent à cette fondation de faire parvenir leur adhésion morale au siège social, 4, rue du Pavillon, Parc des Princes, à Boulogne-sur-Seine, ou à M. le docteur EMILE LEGRAND, secrétaire général, 14, rue d'Amsterdam, Paris.

Le Comité :

Dr BÉCOURT ; Dr BERTRAND-LOZE, conseiller général du Gard ; BONARDOT, publiciste ; BLOUME, agrégé de l'Université ; BRIEU, publiciste ; Dr baron CATALIOTTI-VALDINA DE CHIAPPARA ; Dr CHAZARAIN ; CÔTE, docteur en droit ; DELANNE, ingénieur ; Dr DUSART ; Dr FERROUL, député ; Général FIX ; HUGO D'ALÉSI ; Dr LE BLAYE ; G. LE BRUN DE RABOT, chimiste ; Dr E. LEGRAND ; MARC LEGRAND, homme de lettres ; Dr MOUTIN ; Baron DE VATTEVILLE.

§

Flegrea. — Le n° du 5 juillet de la revue italienne *Flegrea* contient, *en français*, un important article de Remy de Gourmont : *Marginalia sur Edgard Poe et sur Baudelaire.*

§

Proportion des officiers pour les soldats.— D'après les chiffres de débarquement des officiers et soldats à Takou (dépêche connue le 17 juillet), il y aurait dans les armées modernes la proportion suivante :

Etats-Unis :	1 officier pour	130	soldats.
Russie :	—	55	—
Japon :	—	41	—
Allemagne :	—	30	—
France :	—	23	—
Angleterre :	—	14	—

§

A l'Ombre du Portique. — M. Louis Payen nous prie d'annoncer qu'il fera paraître sous ce titre, en octobre, un livre de poèmes.

§

Une Périphrase.— « Les empreintes positives des lieux et des monuments obtenues à l'aide des procédés modernes courageusement appliqués sous le soleil. » — 1855. SAINTE-BEUVE, *Lundis*, XII, 5.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo,7

ALBERT SAMAIN

—

Albert Samain est mort le 18 août dernier, âgé d'un peu plus de quarante ans. C'était l'un des nouveaux poètes le plus lus, et l'un des hommes le moins connus. Louis Denise dira, dans notre prochaine livraison, cette âme douce, sa tendresse, sa modestie, cette imagination ardente, cette intelligence nette.

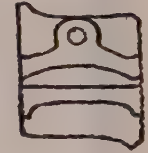
Il se tenait à l'écart, hors de la vie, fidèle à quelques relations de ses vingt-cinq ans, et se caractérisait par une aversion absolue pour toute manifestation. Pour participer à la création du *Mercure de France*, dont il était l'un des fondateurs, il avait fallu les sollicitations d'un très ancien ami ; ses poèmes ne seraient probablement pas encore réunis en volumes si on ne l'avait pour ainsi dire contraint à le faire : le succès de son premier livre le stupéfia, et la spontanéité de ce succès le gêna même un peu.

Albert Samain collabora notamment au *Mercure de France*, à la *Revue des Deux-Mondes* et à la *Revue Hebdomadaire;* il publia deux volumes de poésies : *Au Jardin de l'Infante* et *Aux flancs du Vase;* il laisse des poèmes et trois contes qui seront prochainement en librairie.

Il laisse surtout le souvenir d'une âme rare et que nous pleurons.

A. V.





...Au seuil qu'encadre la lambrusque.
H. R.

LE ROMAN EXPÉRIMENTAL

—

Emile Zola a défini l'art : la nature vue à travers un tempérament, et voici la nature, infinie dans sa substantialité et indéfinie dans ses manifestations, en antagonisme avec le tempérament, qui en est une particularisation définie et variable, pour l'accomplissement d'une œuvre qui sera leur synthèse à l'un et à l'autre selon l'une et l'autre.

Cette conception est exacte en tant qu'absolue, c'est-à-dire à condition que la Nature et le Tempérament soient deux entités abstraites, indépendantes l'une de l'autre et que leurs rapports soient de même ordre ou analogiquement complémentaires. Nécessairement ces rapports sont de deux sortes : 1° de la nature au tempérament ; 2° du tempérament à la nature, et ainsi ils sont d'abord consécutifs et ensuite réciproques. Or, à cause du positivisme selon quoi procède l'évolution intelligente du siècle on croit, d'après un panthéïsme qu'expriment des hypothèses scientifiques, que la Nature est la résultante phénoménique de lois qui la régissent et maintiennent dépendants les uns des autres non seulement les créatures, mais encore les organes qui les

composent. Ainsi la Nature est déjà l'éternelle et immense synthèse des résultats multiformes dérivés de ce principe unique et indéfinissable, la Matière, par le moyen d'un ensemble de lois qui se compliquent et s'enchevêtrent pour constituer son pouvoir créationnel, qu'on appelle scientifiquement : déterminisme. Pour l'auteur qui adopte comme base de sa philosophie cette vérité scientifiquement rationnelle, le déterminisme de l'intelligence et de la passionnalité aura pour raison d'être la composition matérielle de son être physiologique.

Aussi Emile Zola, acceptant les théories de Claude Bernard et les transposant de la science à la littérature, écrira, pour définir la conception méthodique de son œuvre : « Ainsi donc, nous (les romanciers) nous appuyons sur la physiologie pour continuer la solution du problème et résoudre scientifiquement la question de savoir comment se comportent les hommes dès qu'ils sont en société (1). »

La société est un phénomène naturel ,une conséquence directe et absolue de l'existence de l'homme qui en est le principe matériel, et quelles que soient les affinités qui font s'agglomérer telles et telles races pour former un peuple à qui des lois particulières seront utiles à cause de ses mœurs, quelle que soit la personnalité de ce peuple et son rôle dans l'humanité, l'individu seul importe parce qu'il est l'infiniment petit, cause fondamentale de cet infiniment grand et que : « la science expérimentale ne doit pas s'inquiéter du pourquoi des choses, elle explique le comment, pas davantage (2). »

Le pourquoi est douteux, il est la probabilité que la foi peut seule radicalement imposer, mais dont

(1) *Le Roman expérimental.*
(2) *id.*

l'intégrale démonstration est faite pour le comment que l'on constate, que l'on analyse, que l'on possède au point de pouvoir indéfiniment reproduire le même phénomène, à condition toutefois d'user des mêmes éléments qui le provoquent. Alors l'écrivain affirme que : « les romanciers naturalistes observent et expérimentent, et que toute leur besogne naît du doute où ils se placent en face des vérités mal connues, des phénomènes inexpliqués jusqu'à ce qu'une idée expérimentale éveille brusquement un jour leur génie et les pousse à instituer une expérience pour analyser les faits et s'en rendre maître (1), » et plus loin : « Dès ce jour, la science entre donc dans notre domaine, à nous romanciers, qui sommes à cette heure les analystes de l'homme dans son action individuelle et sociale. » Puis : « Nous continuons par nos observations et nos expériences la besogne du physiologiste qui a continué celle du physicien et du chimiste, » et cela parce que « le déterminisme domine tout (2) ».

Nous continuons, déclare Emile Zola. Donc il accepte la méthode rationnelle et scientifique du déterminisme pour en user à l'égard des passions, et il en résume ainsi la théorie : « Sans me risquer à formuler des lois, j'estime que la question d'hérédité a une grande influence dans les manifestations intellectuelles et passionnelles de l'homme (3). » Ceci est pour la physiologie que la littérature continue, mais, pour la physique et la chimie qu'elle continue elle-même, il ajoutera : « Je donne aussi une importance considérable au milieu (4), » et il conclut : « Même notre grande étude est là,

(1) *Le Roman expérimental.*
(2) *id.*
(3) *id.*
(4) *id.*

dans le travail réciproque de l'individu sur la société et de la société sur l'individu (1). »

L'œuvre de l'écrivain évoluera donc afin de prouver rigoureuse et logique cette loi d'hérédité par laquelle il concrète tout ce qui est rationnellement scientifique et dont il étendra la méthode déterministe à l'analyse des phénomènes qui résultent des rapports de l'individu avec la société et aussi de la société avec l'individu.

Quelque absolue que soit une méthode, elle n'est qu'un ensemble logique de formules et ne vaut que par l'application rationnelle qu'on en fait.

Claude Bernard pose cet axiome : « Chez les êtres vivants aussi bien que dans les corps bruts, les conditions d'existence de tout phénomène sont déterminées d'une façon absolue (2). » Emile Zola le commente et l'interprète : « Un même déterminisme doit régir la pierre des chemins et le cerveau de l'homme (3). »

Claude Bernard est physiologiste, Emile Zola romancier et sans doute que les êtres vivants, les corps bruts et les conditions d'existence du médecin ne concordent pas avec le cerveau de l'homme, la pierre des chemins et le déterminisme du littérateur.

Claude Bernard s'occupe des corps vivants en physiologiste qu'il est, c'est-à-dire avec l'idée préconçue de déterminer scientifiquement et rationnellement, à la suite d'observations et d'expériences réitérées, l'absolutisme d'un phénomène qui aura pour conséquence la formule radicale et vraie d'une de leurs conditions d'existence. Il a pour élément

(1) *Le Roman expérimental.*
(2) *id.*
(3) *id.*

quelque chose de positif et de défini qui est un organisme et quand il parle du cerveau, c'est comme corps brut détenant ou déterminant des conditions d'existence nécessaires à l'être vivant à quelque classe qu'il appartienne, et ainsi il conclura hardiment, bien qu'hypothétiquement : « Je suis persuadé que les obstacles qui entourent l'étude expérimentale des phénomènes psychologiques sont en grande partie dus à des difficultés de cet ordre (difficultés provenant de ce que des phénomènes spéciaux peuvent résulter de l'union ou de l'association de plus en plus complexe d'éléments organisés), car, malgré leur nature merveilleuse et la délicatesse de leurs manifestations, il est impossible, selon moi, de ne pas faire rentrer les phénomènes cérébraux, comme tous les phénomènes des corps vivants, dans les lois d'un déterminisme scientifique (1). » Et logiquement il proclame : « Qu'est-ce qu'un artiste? c'est un homme qui réalise dans une œuvre d'art une idée ou un sentiment qui lui est personnel (2). »

Mais le littérateur conteste cette définition scientifique de sa personnalité, de son *tempérament*, par laquelle le médecin concrète sa conception rationnelle de l'idée et du sentiment de la même façon que lui, artiste, a, par sa loi d'hérédité, idéalement défini le déterminisme.

Toutefois Claude Bernard ayant écrit : « C'est un sentiment particulier, un *quid proprium* qui constitue l'originalité, l'invention ou le génie de chacun (3), » et encore : « l'idée c'est la graine; la méthode c'est le sol qui lui fournit les conditions

(1) *Le Roman expérimental.*
(2) *id.*
(3) *id.*

de se développer, de prospérer et de donner ses meilleurs fruits suivant la nature (1), » la conciliation apparaît logique et positive à Emile Zola qui affirme : « que le sentiment personnel de l'artiste reste soumis au contrôle de la vérité (2), » et conclut : « l'artiste part du même point que le savant; il se place devant la nature, a une idée *à priori* et travaille d'après cette idée (3). »

Or' Claude Bernard résume ainsi l'idéal dont il séduit la méthode expérimentale : « Toute la philosophie naturelle se résume en cela : connaître la loi des phénomènes. Tout le problème expérimental se réduit à ceci : prévoir et diriger les phénomènes (4). »

La philosophie naturelle du médecin n'est autre chose que la science puisqu'elle résume la connaissance rationnelle des lois phénoméniques, et elle a pour base le positivisme le plus absolu, car sa raison d'être est la matière elle-même.

Elle se déduit donc de l'observation d'organismes toujours pareillement composés selon les lois indéfinies du pourquoi de leur existence, mais leurs éléments ont des relations fixes, particulières et générales, entre eux et avec l'extérieur, dont le comment constitue le problème expérimental que résoudront les expériences réitérées faites selon les résultats analytiques de l'observation et dont la réussite permettra de prévoir et diriger les mêmes phénomènes dans tous les organismes de même ordre.

Ainsi aucune cause d'erreur ne peut être attribuée à celui qui expérimente.

(1) *Le Roman expérimental.*
(2) *id.*
(3) *id.*
(4) *id.*

Quel que soit son tempérament, la personnalité qui en résulte, et en conséquence quelque imagination préétablie qu'il ait du phénomène qu'il observe, la nature agira selon sa loi immuable et conformément aux conditions d'existence de son déterminisme.

Le littérateur lui : « se place devant la nature, a une idée *à priori*, et travaille d'après cette idée (1), » et voilà que, pour qu'il continue l'œuvre du physiologiste, un déplacement est nécessaire qui substitue à la matière de celui-ci l'idée *à priori* de celui-là. Pour le médecin, la personnalité est extérieure et soumise aux faits qu'elle accepte en toute leur intégrité; pour l'écrivain, « elle ne saurait être que dans l'idée *à priori* et dans la forme (2) » ; c'est dire qu'il va coordonner les faits observés pour les soumettre à sa réalisation selon cette idée à priori, soit user de leur vérité afin de justifier expérimentalement une hypothèse sentimentale parce que : « là seulement il se sépare du savant s'il mène son idée jusqu'au bout sans en vérifier l'exactitude par l'observation et l'expérience (3). »

Donc pour le savant l'observation est la base rationnelle, la raison d'être fondamentale et absolue de sa méthode et à tel point qu'il affirme que : « ce n'est qu'après qu'il aura constaté les résultats de l'expérience absolument comme ceux d'une observation ordinaire que son esprit reviendra pour raisonner, comparer et juger si l'hypothèse expérimentale est vérifiée par ces mêmes résultats (4), alors que, pour l'écrivain qui interprète, l'observation n'est qu'un moyen de contrôle à l'aide duquel

(1) *Le Roman expérimental.*
(2) *id.*
(3) *id.*
(4) *id.*

il complète la vérité de faits élémentaires qu'il imagine et dont il usera, les coordonnant selon la méthode expérimentale qu'il adopte, pour déterminer la valeur de son hypothèse qui est : « une idée à priori, » selon laquelle il travaille afin d'en réaliser l'expérience qui est son œuvre particulière puisque « la personnalité de l'écrivain ne saurait être que dans l'idée à priori et dans la forme (1) ». Et encore, pour le savant qui constate, l'expérience avec ses éléments et ses résultats est tout entière extérieure et indépendante de sa personnalité, cependant que, pour le littérateur, l'œuvre, en tant qu'hypothèse et que résultat immédiat, en est intégralement dépendante, bien que réalisée selon la méthode expérimentale. C'est pourquoi l'œuvre d'art peut se définir : « La Nature vue à travers un tempérament. »

Les Rougon-Macquart. Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second empire, tel est le titre générique de l'œuvre écrite selon ces principes par Emile Zola et qui manifeste la personnalité de l'écrivain.

La définition qu'est ce titre révèle d'abord la passivité de l'écrivain quant au domaine spéculatif. Il conçoit l'entité de son œuvre à la façon de la *Comédie humaine* de Balzac, en adoptant pour milieu social celui du second empire où il la transpose en lui appliquant la rigueur de la méthode expérimentale, qu'il emprunte à un savant, pour la qualifier : *Histoire naturelle*, et qu'il particularise aux *Rougon-Macquart* à cause de son hypothèse de l'hérédité.

(1) *Le Roman expérimental.*

Dix-neuf volumes doivent logiquement commenter et affirmer cette hypothèse; synthétiquement ils doivent concorder avec une méthode matérielle qui rationalise et justifie cette interprétation de la *Comédie humaine*, et voilà que, brusquement, un vingtième et dernier volume la récuse par un doute absolu.

Cette passivité s'équilibre par un besoin d'expansion dont résulte une prodigieuse activité réalisatrice; mais à cause d'elle il lui est impossible de dominer les faits pour en soumettre les phénomènes à des lois de composition qui les régiraient, les coordonnant avec les déductions qu'exige son hypothèse pour l'harmoniser en la complétant et satisfaire à un besoin de perfection qui est l'art lui-même. En sorte que sa production est énorme et les volumes s'y succèdent illogiquement, sans progression définie, sans unité synthétique autre que celle de la loi proposée dont l'arbitraire est toute la force coercitive qui agrège les éléments de cet amas confus.

L'accumulation chaotique de faits dont se compose un livre où les chapitres sont des masses indistinctes, juxtaposées sans processus déterminatifs et diffuses à cause de l'importance qu'y acquiert le paragraphe, notation du phénomène observé, révèle aussi cette passivité ainsi que le déséquilibre de la phrase effervescente avec ses incidences réitérées que nécessite un besoin d'exactitude matérielle.

Elle explique pareillement la redondance de l'œuvre par l'utilité qu'éprouve l'auteur à traduire tout ce qu'il sait afin de vider son cerveau pour y faire place à d'autres documents. Et dès lors son activité s'affole, les paragraphes, les chapitres, les livres

eux-mêmes se répètent en une expansion que rien ne limite et sans la transposition suffisante que justifierait la progression fondamentale d'un ensemble; et les *Rougon-Macquart* constituent un énorme amas documentaire relatant d'une façon littéraire intéressante, mais inexacte, à cause de l'affabulation, l'histoire d'une époque dans une société.

Ce nombre restreint d'individualités qui sont les *Rougon-Macquart,* et dont chacune d'elles subit un instinct selon la passionnalité duquel elle se meut dans un milieu social déterminé, sur quoi et selon quoi elle agit pour y satisfaire, a pour résultats :

La Fortune des Rougon, où, tout d'abord, Adélaïde Fouque incarne et symbolise la loi physiologique de l'hérédité, car elle donne naissance avec Pierre Rougon, son mari, aux instincts d'ordre et de domination qui caractérisent les Rougon, cependant qu'avec Macquart, son amant, elle détermine ceux d'anarchie et de révolte. Ces trois personnages manifestent individuellement : la nature et les lois de l'antagonisme qui se révèlent immédiatement et socialement par la tragédie bourgeoise que provoque un attentat gouvernemental dont la tourmente a pour conséquence de permettre à l'instinct égoïste de Pierre et Félicité Rougon d'assurer leur suprématie dominatrice sur leur entourage par le moyen passionnel d'une politique astucieuse, criminelle, mais adroite, et de détourner à leur profit et au détriment des Macquart toute la puissance familiale.

Avec *La Curée*, c'est ce même instinct qui se développe en se dédoublant et qui agit avec Eugène Rougon et Aristide Rougon, dit Saccard, fils des précédents, dans la même tourmente politique et

financière du coup d'Etat et dans le milieu social qu'est une capitale. Eugène Rougon, pour aboutir à la puissance souveraine, use obscurément des moyens d'une politique louche, pendant que Saccard, pour s'enrichir, vend son nom et avec ce premier argent spécule hardiment, acquiert une immense fortune, se ruine et pour se sauver obtient de sa femme une signature nécessaire en lui tolérant ses amours avec son fils, dont elle est la marâtre.

Le Ventre de Paris montre le résultat social de cet instinct de puissance ayant agi politiquement et financièrement pour contraindre la tourmente et jouissant alors, avec l'assentiment d'une majorité neutre et passive, en un apaisement factice, de l'effort et de l'argent d'autrui qu'ils ont détournés à leur profit. Maintenant ils sont unis et en leur nom cette majorité neutre persécute les ennemis de l'ordre qu'ils ont établi. Ces ennemis sont les affamés dont la rage perpétuelle et menaçante est entretenue par la douleur et la fièvre de la faim et aussi par le spectacle des superfluités somptueuses qu'accumulent les repus.

Ces trois livres sont la synthèse de la totalité de l'œuvre et désormais les volumes nouveaux n'en sont que des interprétations successives, amplifiées par une documentation formidable de faits individuels et sociaux.

Pour *La Conquête de Plassans*, l'équilibre est réalisé par le mariage de Marthe Rougon avec son cousin François Mouret, qui unissent ainsi les deux principes de l'antagonisme et les neutralisent jusqu'à l'impuissance dont ils sont victimes en la lutte politique de l'instinct de domination sociale que représentent les Rougon avec celui de la puissance temporelle d'une religion qu'incarne l'Abbé Faujas.

idéalisée jusqu'à devenir celle de deux abstraction : le panthéisme et le mysticisme, cette lutte a pour conséquence : *La Faute de l'abbé Mouret*, où la folie mystique de Serge, l'amour poétique d'Albine, l'inconsciente charité de Désirée et la haineuse intolérance d'Archangias se meuvent passionnellement en un décor à la fois brutal et poétique de nature vraie et chimériquement merveilleuse.

Puis c'est la glorieuse domination de *Son Excellence Eugène Rougon*, avec tous ses compromis de honteuse politique dont elle s'étaie, la lutte farouche et constante contre les envieux qui guettent le pouvoir et se réjouissent de la faiblesse du grand homme à propos d'une passion individuelle qui amollit sa résistance et leur permet de le faire chanceler jusqu'à ce que, par un démenti formel de sa vie entière, il se ressaisisse, les subjugue et les dompte pour exercer librement, selon son instinct dominateur, son idéal de souveraineté.

L'Assommoir aborde l'influence du milieu social sur l'individualité que symbolise la passive Gervaïse Macquart. Son besoin natif d'honnêteté sociale et de dignité individuelle s'altère au contact d'un peuple ignorant et grossier. Elle en subit le vice d'alcoolisme auquel elle s'adonne peu à peu, s'avilissant jusqu'à l'oubli de toute morale, jusqu'à la destruction en tant qu'individualité et même qu'existence particulière.

L'extension poétique de cette influence nécessite une transposition dont le résultat est *Une Page d'Amour*, où le milieu, devenu passif, est représenté par la ville énorme et matérielle avec son activité bruyante et fébrile, son ciel que souillent des fumées d'usines, son fleuve paresseux ; et dans ce décor s'ac-

complit la tragédie intime dont les éléments sont : l'amour d'Hélène Mouret pour un inconnu et la jalousie de sa fille Jeanne envers cette passion, jalousie maladive et violente qui use la santé délicate de l'enfant jusqu'à la faire mourir.

Et voici : *Nana*, qui détermine l'action d'une part d'humanité avilie et corrompue sur celle qui la domine et à qui elle apporte inconsciemment, en ses apparences de joie et de splendeurs, les ferments pourrisseurs qui en assurent la décomposition morale et la désorganisation sociale quant à l'élément actif qui est l'homme.

Ici encore une transposition s'effectue pour déterminer ce même effet quant à la femme, et cela produit *Pot-Bouille*, où Octave Mouret accomplit sentimentalement la même œuvre inconsciente que la prostituée et qu'il complète par : *Le Bonheur des Dames*, cet immense palais de la tentation par le moyen duquel il assure la ruine du petit commerce en même temps que celle des familles de ses clients et fréquemment pour les uns et les autres cela aboutit au déshonneur. Toutefois, pareil à Eugène Rougon, le ministre, il a sa faiblesse sentimentale qui le fait se démentir en épousant Denise Baudu, son employée, et quand il a ainsi reconquis toute sa force il s'adonne pleinement à son œuvre de malfaisance.

Maintenant c'est : *La Joie de Vivre*. Pondérée, souriante et calme. Pauline Quenu accepte et sait la vie, dont elle subit toutes les douleurs et toutes les iniquités avec une inaltérable gaieté qui la lui fait aimer et s'enthousiasme d'elle au point de sacrifier son amour pour apaiser une douleur, puis, dans l'exaltation de sa charité, toujours souriante, elle s'occupe maternellement des faibles et des vaincus

de la vie. *Germinal* spécialise la lutte des vaincus contre les vainqueurs par la révolte de l'ouvrier envers celui qui l'emploie. C'est l'émeute suscitée par la famine et vaincue par elle autant que par la force après que la folie de destruction d'un peuple de misérables s'est aveuglément exercée envers ses moyens de production. C'est la lutte entêtée et vaine, puis le retour sous le joug avec seulement la conscience d'une puissance brutale et terrorisante qu'ils s'ignoraient et qui légitime leur espoir de dominer aussi quelque jour.

Et à nouveau *L'Œuvre* transpose lyriquement cette lutte avec l'artiste Claude Lantier qui s'acharne à vouloir exactement incarner la nature dans le dessin et la couleur de ses tableaux. On le raille, on le hue, et il s'obstine à tenter de faire vivre la femme idéale qu'il peint sans obtenir de ressemblance avec ce qu'il imagine et qu'il idolâtre, oublieux de l'humble et vivante Christine qui l'adore et qu'il voue au désespoir en sacrifiant à l'idéal envers qui est impuissante cette vie qu'il n'a pu lui communiquer.

Cette idolâtrie de Claude Lantier pour sa chimère se transforme, chez les paysans de *La Terre*, en un amour cupide du sol qu'ils labourent. Et, dans le décor brutal d'une nature vigoureuse et grossière, les Fouan imaginent leurs intrigues adroites d'avaricieux que leur passion immodérée détermine au crime.

Mais *Le Rêve* justifie à la fois l'idéalisme de Claude Lantier et le mysticisme de Serge Mouret en les unissant pour les équilibrer en Félicien de Hautecœur et Angélique, qui vivent irréellement selon leur amour, à la réalisation matérielle duquel Angélique échappe en mourant dans la splendeur des fêtes nuptiales.

La Bête Humaine explique l'instinct fatal du meurtre que subit violemment et par intermittence Jacques Lantier, en qui se développe inconsciemment l'instinctive et sensuelle Séverine, sa maîtresse, qu'il tue comme par un besoin affolant de compléter, en les exaspérant, les jouissances qu'elle lui procure. Il meurt lui-même, victime d'une lutte homicide, broyé par les roues des wagons d'un train de soldats ivres qu'il conduit à la guerre.

Et voici la gloire du Saccard de la Curée qui a pour puissance *L'Argent*, au nom de qui et pour qui il agit selon son activité infatigable. Et l'action s'épanouit dans la splendeur royale d'un luxe outré où s'étalent les pires vilenies morales en même temps que s'imaginent les grandioses spéculations qui accroissent fictivement les capitaux de la Banque Universelle jusqu'à l'écroulement final de Saccard, vaincu par une puissance effective de capital supérieure à celle de ses imaginations financières.

.Puis c'est la ruine de toute cette société, c'est l'achèvement d'une époque en la tourmente effroyable de *La Débâcle*, avec la guerre internationale où les instincts se libèrent de toute morale et de toute discipline sociale; ensuite c'est l'abominable guerre civile d'où doit surgir le principe de l'avenir ; et après c'est l'abattement, la passivité d'un peuple qu'effarent les débris accumulés et qui, continuant à vivre, doit encore lutter activement pour se reconstituer.

Enfin *Le Docteur Pascal* est le résumé de l'œuvre et aussi sa conclusion. Le Docteur Pascal est impuissant à guérir le mal physique, à en empêcher l'évolution naturelle dont la loi vitale est absolue, à peine peut-il atténuer la souffrance. Il a longuement travaillé, mais il avoue ne savoir que

peu de choses, en dépit de son labeur, et surtout ne pas comprendre le pourquoi de la vie. L'ensemble des dossiers amoncelant et réunissant tous les documents nécessaires pour établir formellement son principe d'hérédité n'en prouve que la valeur hypothétique. Le pourquoi apparent est l'amour, cet indéfinissable besoin instinctif et passionnel de faire de la vie, lequel lui fait chérir sa nièce Clotilde, dont il a un enfant, qui le continuera, mais qu'il ignore parce qu'il meurt avant sa naissance.

Ainsi vingt ans de l'évolution sociale d'un peuple sont observés, puis synthétisés littérairement selon une méthode scientifique, afin d'être la confirmation démonstrative d'une hypothèse expliquant la vie universelle de l'humanité, hypothèse qui se compose : d'une théorie physiologique de Claude Bernard et d'une loi de philosophie spéculative particulière à Darwin.

Tout d'abord cette spécialisation de l'humanité en une société définie, considérée pendant un temps déterminé, fait de ce résumé à la fois historique et littéraire une telle condensation d'actes naturellement exacts, soumis à une loi rigoureuse de coordination, qu'il acquiert, en même temps qu'une intense énergie vitale, l'apparence d'un développement logiquement immuable. Parce que les individualités que sont les Rougon-Macquart provoquent ou déterminent ces actes, le peu d'humanité qu'ils sont physiologiquement s'amplifie socialement jusqu'à devenir les principes directeurs de cette épopée humaine et sociale qui est leur histoire naturelle.

Le besoin de justifier logiquement l'hypothèse

initiale dont l'œuvre est la démonstration a fait multiplier les expériences que comporte le problème dont la solution se compose des transpositions successives d'un nombre limité de types définis en des milieux sociaux différents, lesquels résultent d'une collectivité humaine toujours pareille à soi-même et soumise à des lois sociales communes à tous ses individus en sorte que leurs actes s'y répètent indéfiniment analogues pour l'observateur.

Par l'ensemble des Rougon-Macquart, l'hypothèse de l'hérédité apparaît rationnellement probable à ceux de la méthode expérimentale, qui juxtapose rigoureusement les faits nécessaires à cette probabilité et parce que le lyrisme supplée au doute qu'elle contient en ajoutant à l'énergie factice obtenue par des condensations successives qui font des synthèses symboliques des individualités primordiales.

Ici le lyrisme agit sur la réalité matérielle du fait, à quelque ordre qu'il appartienne, pour lui assurer une vie particulière utile à l'œuvre dont il dépend selon le choix de l'auteur. Il a donc pour éléments : la nature, l'humanité, la société, l'individu qu'il peut pénétrer de son expansion pour aider à l'édification de l'ensemble. Lui seul en harmonise les masses disparates et les agglomère en un tout compact, énorme, imposant en dépit de son architecture mal définie et de la confusion chaotique des détails, mais puissant à cause de la densité inhérente à la méthode expérimentale qui en constitue la charpente et de l'inertie matérielle due au rationalisme analytique de la documentation. Toutefois, à cause de la passivité spéculative d'Emile Zola et bien que soumis à la rigueur de

la méthode expérimentale, ce lyrisme intervient d'abord pour la détermination générale de l'œuvre et aide à la rationaliser selon une hypothèse abstraite dont il pallie le doute, assurant ainsi à l'édifice une base unique et indécise sur laquelle le moindre effort de raisonnement peut le faire chanceler. C'est afin de l'équilibrer que l'écrivain multiplie ses livres, qui sont ses expériences, auxquels la méthode qu'il applique conserve l'apparence documentaire d'analyses exactes.

Cette notation intégrale du phénomène naturel, en quoi consiste la part matérielle de l'œuvre, nécessite une constante observation de la réalité que, pour être véridique, l auteur, en vertu de la méthode adoptée, ne peut rapporter autrement que dans la forme narrative. Aussi les Rougon-Macquart n'agissent point. Ils sont physiologiquement des individualités passives et socialement des éléments inertes qui déterminent une coordination de faits individuels et sociaux préalablement choisis dans un amas documentaire. Ils n'ont d'humain que l'apparence active que leur accorde la réalité des faits condensés autour d'eux, et en vérité ils sont littérairement les symboles scientifiques nécessaires pour démontrer probable une hypothèse qui équivoque entre la science pure et la philosophie spéculative.

Dès lors s'impose, avec une intensité accrue par la méthode expérimentale qui les coordonne, la réalité matérielle des faits impénétrables à l'intelligence, quant à leur vérité, mais dont l'exactitude est indiscutable.

Cette indiscutabilité du fait observé ajoute à la puissance du lyrisme avec lequel il est narré et qui l'exagère au point que : l'*Histoire naturelle et*

sociale des Rougon-Macquart est une épopée réelle dont l'enthousiasme lyrique et l'inertie massive établissent l'équilibre instable sur l'hypothèse fondamentale.

Le lyrisme et l'exactitude, tels sont les deux principes contradictoires équilibrant l'œuvre. Par leur nature même, ils accusent encore cette passivité qui est la caractéristique du tempérament de l'auteur et qui justifie son impuissance à les soumettre l'un à l'autre pour les harmoniser.

Le lyrisme aide d'abord à formuler l'hypothèse fondamentale de l'hérédité, puis à choisir pour la développer un ensemble analogue à celui de la *Comédie Humaine*, et enfin à adapter la méthode expérimentale au procédé analytique de Stendhal. Ensuite il agglomère, pour en constituer un tout, les éléments réunis sous un même titre générique et dont il apparaît comme la force expansive.

Cette force se traduit particulièrement à chaque volume, soit normalement, et alors elle est contenue par la réalité du fait qu'elle amplifie de toute sa puissance de dilatation, soit anormalement, et alors elle proportionne l'exactitude à elle-même, c'est-à-dire qu'elle l'exagère jusqu'à l'irréalité chimérique.

Et c'est pourquoi, avec la *Faute de l'Abbé Mouret*, l'auteur est en dehors de son domaine expérimental, bien que le mysticisme de Serge, cliniquement expliqué comme étant le résultat d'une lésion nerveuse, soit, par ce subterfuge, une conséquence scientifique de l'hypothèse initiale que l'on s'applique à démontrer.

Mais, tant scientifique soit-elle, cette folie n'a que le lyrisme pour interprète, et comme elle ne lui crée aucune limite d'exactitude autre qu'une apparente logique en ses manifestations hallucinatoires,

elle ne pourra les traduire que par l'amplification intense du fait matériel. Aussi, dans la première partie du livre la séparation s'établit transitoirement entre l'exactitude que représentent : Désirée la faible d'esprit, le frère Archangias, les paysans des Artauds et Serge occupé de ses pratiques de dévotion et dont le mysticisme aboutit à une crise d'extase hystériforme provoquant une maladie physiologique, et désormais la séparation d'avec le réel est absolue. Toute la seconde partie n'est alors qu'une sorte de poème mystico-panthéiste où sont intensivement exagérés, afin de s'y proportionner, les détails d'exactitude qui font du Paradou un paradis terrestre immense et prolifique, dont on énumérerait scientifiquement la flore féerique. Là, Albine et Serge, celui-ci ignorant toutes choses qui précédèrent, revivent l'idylle Adamique, cette fable chrétienne, et ils se comportent à la façon de Daphnis et Chloé pour achever l'aventure comme la fable de Psyché et l'Amour, après l'intervention d'Archangias qui détermine la troisième partie de l'œuvre en laquelle Serge, redevenu le mystique malade, s'occupe minutieusement de ses devoirs sacerdotaux et sa dévotion pratiquante efface en lui et jusqu'à l'oubli complet l'amour d'Albine.

En tout le roman, le mysticisme de Serge ne se révèle pas autrement que par un lyrisme fiévreux selon quoi se développent ses imaginations outrées de malade dont les invocations ni les visions n'accusent cette sérénité particulière aux mystiques avérés dont on peut lire les œuvres.

Seule la seconde partie, parfaitement étrangère à celle qui la précède comme à celle qui la suit, et tout à fait invraisemblable quant à son affabulation et à son décor, acquiert par son action passion-

nelle une unité et une sérénité dues à ce que l'imagination de l'écrivain s'épanouit selon son lyrisme.

Tel est le premier livre où le lyrisme domine, du moins absolument, en l'une des parties ; néanmoins l'exactitude y a une part relative qui diminue en raison de l'amplification nécessaire à l'expansion de l'autre principe.

Mais avec le *Rêve*, cette part du domaine matériel est infime. La réalité des ors avec lesquels Angélique brode ses chasubles et ses ornements sacerdotaux et celle des dessins et des couleurs de vitraux dont s'occupe Félicien de Hautecœur, n'incitent qu'à imaginer les irréalités magnifiques dont ils sont les symboles, en sorte que l'un et l'autre ne vivent que selon les légendes mystiques et chevaleresques avec quoi s'harmonie leur amour, qui se développe parmi les pompes sacerdotales qu'il a pour décor et qui s'achève par le ravissement mortel d'Angélique, impuissante à supporter l'ineffable réalisation de son rêve.

Voilà donc le lyrisme dans tout son épanouissement. A l'affabulation parfaitement invraisemblable se joignent pour l'ornementer les images de réalités religieuses dont la somptuosité rituelle évoque uniquement les splendeurs et les béatitudes promises à la foi et dont le récit est naïf et chimérique.

Aussi *Le Rêve* est l'aboutissement suprême de ce besoin lyrique qu'on retrouve en toute l'œuvre et par endroits, depuis la mort de Silvère Rougon dans la *Fortune des Rougon*, jusqu'à celle du Docteur Pascal, et ce dernier livre, *Le Rêve*, est absolument extérieur à l'œuvre dont il procède et dont il est fait dépendant par une affiliation matérielle de très minime importance.

Jamais l'exactitude n'est indépendante de ce lyrisme. Elle le subit parce qu'il est la force irrésistible de l'œuvre, la puissance qui en assure à la fois l'unité et l'envergure. Alors, elle s'altère pour s'y proportionner et déjà dans le *Ventre de Paris*, l'exagération et l'accumulation des détails narratifs font concevoir immenses les Halles Centrales et vaste cette devanture de charcuterie où Claude Lantier arrange, à l'étal, les viandes selon leurs colorations.

Dans *Une Page d'amour*, cette exagération s'aggrave jusqu'à déséquilibrer le livre. Le décor immense qu'est Paris, mais seulement le Paris matériel, la ville de pierre, est proportionné avec tout le lyrisme dont peut user la narration, mais cette chose énorme qu'est la Ville atténue par son importance le drame intime et minutieux qui s'accomplit en elle.

Bien qu'*Une Page d'amour* réédite, en l'apetissant à la mesure du sentimentalisme, la seconde partie de la *Faute de l'Abbé Mouret*, avec Hélène Mouret et un docteur pour personnages de l'idylle, tandis que Jeanne, la jalouse petite fille, rappelle l'intolérance morale de la vocation de Serge devenue ici, quant à Hélène Mouret, le devoir maternel, bien que cette affabulation soit pareille, l'exactitude qui s'y est transposée pour devenir de l'analyse psychologique la disproportionne d'avec le milieu où elle s'accomplit et l'empêche de concorder avec le milieu narratif qui l'englobe et l'efface.

Mais avec *Germinal* l'équilibre s'établit, équilibre spécial des deux principes combinés pour la toute puissance active et narrative du drame écrit, qui est ainsi le plus parfait de ceux dont se compose l'œuvre totale de l'auteur.

Le décor est immense : la nature et l'industrie humaine y coopèrent. C'est la mine souterraine et ténébreuse et c'est la campagne avec sa forêt à l'horizon de landes désertes. Ce sont les machines puissantes et calmes en leur travail mécanique, et c'est la précision mathématique des combinaisons financières qui régissent les capitaux utiles à l'exploitation industrielle. C'est la faim qui provoque la révolte et lâche dans la campagne la foule hurlante de l'émeute avec ses instincts de pillage, de destruction et de férocité. C'est l'armée impassible et disciplinée, savante à l'usage de ses outils de mort. C'est la force aveugle de l'inondation, l'écroulement du Voreux où s'engloutit, avec un dernier geste mécanique, la machine d'épuisement, impuissante et inerte.

Et après les ruines financières, c'est la défaite du peuple, sa reddition pour cause de famine, son retour au travail souterrain où il emporte avec lui la certitude de sa force brutale qui lui donne l'espoir de dominer un jour.

Tous ces éléments grandioses absorbent en leur masse d'innombrables détails d'exactitude pour les faire corroborer à la grandiloquence puissante et fiévreuse du livre dont elle atténue, tant elle en harmonise l'ensemble, les vices habituels de forme et de composition. Et en ce livre encore l'attache rationnelle avec les Rougon-Macquart n'apparaît que comme incident.

Ainsi, à part ces quelques œuvres normalement équilibrées, la dualité constante du lyrisme et de l'exactitude provoque une effervescence qui atténue la rigueur de la méthode et aggrave le doute de l'hypothèse primordiale. Ensuite, quand, par déduction logique et fatale, l'auteur adapte son procédé

à l'étude de sentiments généraux de l'humanité, la disproportion entre les individualités choisies pour symboles, à la façon des Rougon-Macquart, et le milieu actif où elles sont placées est telle qu'elles sont impuissantes à unir et justifier les phénomènes narrés et qu'une désagrégation s'ensuit, progressive de *Lourdes* à *Rome* et de *Rome* à *Paris*, pour aboutir, avec *Fécondité*, au fatras documentaire, à l'interminable et fastidieux procès-verbal de faits divers de cliniques mentales et chirurgicales ainsi que de gazettes des tribunaux. D'ailleurs la tendance dogmatique de ces derniers livres paralyse le lyrisme, en sorte qu'ils sont le résultat immédiat de l'unique matérialité du fait soumis à la méthode expérimentale quant à l'arrangement.

Cette tendance dogmatique, qui, dans la continuation expansive de l'œuvre générale, se substitue au lyrisme, a pour première manifestation la critique de l'auteur par laquelle elle lui est maintenue extérieure.

L'enthousiasme fervent d'Emile Zola pour la théorie qu'il formule en fait accepter tout le pédantisme, d autant mieux que, pour en affirmer la vérité, bien que lui rapportant tout égoïstement, il s'en déclare simplement le parrain et qu'il écrit, défendant ce qu'il appelle le roman expérimental : « Voilà donc les sources nettement indiquées. En haut Balzac et Stendhal, un physiologue et un psychologue, dégagés de la rhétorique du romantisme qui fut une émeute de rhéteurs. Puis entre nous et ces deux ancêtres, M. Gustave Flaubert d'une part et d'autre MM. Edmond et Jules de Goncourt, apportant la science du style fixant la formule dans une rhétorique nouvelle. Le roman naturaliste est là. »

Par cela même voilà déterminée l'influence de l'auteur et de son œuvre dans le domaine littéraire où, continuateur d'écrivains dont il adopte les principes par son activité à la fois réalisatrice et combative, il acquiert une telle importance qu'il accapare l'attention de la critique et du public et se constitue une popularité qui fait oublier ceux dont il se réclame.

L'incorrection et la vulgarité de sa rhétorique, l'abus de la forme narrative, la confusion qui provient de l'accumulation des détails, l'inégalité des livres qu'il publie successivement, l'indécision de la charpente, le doute fondamental sur lequel il table, toutes ces faiblesses le font vulnérable et davantage que ses prédécesseurs, dont il résume à la fois les qualités et les défauts.

Aussi les critiques sont particulièrement virulentes envers lui et, à cause de sa passivité spéculative qui l'empêche d'en déterminer les causes, son enthousiasme s'accroît d'autant et jusqu'à la violence fébrile : « Ce qui me stupéfie toujours c'est la façon dont on me lit. Depuis plus de dix ans, je répète les mêmes choses et je dois vraiment m'exprimer bien mal, car ils sont encore rares ceux qui consentent à lire « blanc » quand j'écris « blanc ». Quatre-vingt-dix-neuf personnes sur cent s'obstinent à lire « noir ». Je ne prononcerai pas les gros mots de bêtise et de mauvaise foi. Mettons qu'il y ait là un phénomène de la vue. »

Il dédaigne de défendre particulièrement les livres qui résultent de sa méthode, et sa réplique à qui les combat est un volume nouveau qu'il publie.

L'unique lutte qu'il soutienne est afin de faire prévaloir le rationalisme de sa méthode et son ab-

solue vérité, puisqu'elle est aussi celle des savants ; mais, quelque acharnement qu'il mette à affirmer le contraire, elle est toute d'école et analogue à celle jadis provoquée par V. Hugo : « On s'est battu en 1830 sur le terrain du dictionnaire, » dit-il à propos du romantisme, avec lui la lutte est sur celui de la méthode.

« J'ai eu beau protester, dire que mes tentatives personnelles n'engagaient que moi et laissaient la formule intacte, on n'en répète pas moins que le naturalisme est une invention que j'ai lancée pour poser l'Assommoir comme une Bible » : c'est ainsi qu'il interprète ce qu'il a précédemment écrit: « Claude Bernard exprime ainsi la défiance dans laquelle on doit rester des théories : « Il faut avoir une foi robuste et ne pas croire ; je m'explique en disant qu'il faut en science croire fermement aux principes et douter des formules ; en effet, d'un côté nous sommes sûrs que le déterminisme existe, mais nous ne sommes jamais sûrs de le tenir. Il faut être inébranlable sur les principes de la science expérimentale (déterminisme) et ne pas croire absolument aux théories. » Or il est visible qu'Emile Zola fait le contraire : il détermine rationnellement une théorie qu'il formule selon une interprétation littéraire et de laquelle il offre comme résultat, tel quel, son œuvre issue d'une hypothèse qui lui est particulière. Le mouvement créé, il en appelle à la jeunesse littéraire dont l'éducation scientifique, l'enthousiasme et l'inexpérience seront séduits vaniteusement par cette affirmation : « Je surprends ici un des savants les plus illustres (C. Bernard) dans ce besoin de refuser aux lettres l'entrée du domaine scientifique. Je ne sais de quelles lettres il veut parler lorsqu'il définit une œuvre littéraire : « Une

création spontanée de l'esprit qui n'a rien de commun avec la constatation des phénomènes naturels », affirmation qui n'est, elle aussi, qu'une interprétation d'écrivain, mais qu'accepte aisément l'orgueil du jeune homme à qui l'on déclare : « Nous montrons le mécanisme de l'utile et du nuisible, nous dégageons le déterminisme des phénomènes humains et sociaux pour qu'on puisse un jour dominer et diriger ces phénomènes. En un mot, nous travaillons avec tout le siècle à la grande œuvre qui est la conquête de la nature, la puissance de l'homme décuplée. Et voyez, à côté de la nôtre, la besogne des écrivains idéalistes qui s'appuient sur l'irrationnel et le surnaturel, et dont chaque élan est suivi d'une chute profonde dans le chaos de la métaphysique. C'est nous qui avons la force, c'est nous qui avons la morale. » Et si, en sus, on justifie leurs inexpériences de métier avec cette excuse : « si l'on veut avoir mon opinion bien nette à ce sujet : c'est qu'on donne aujourd'hui une importance exagérée à la forme. » Voilà des alliés impulsifs et passionnés qui, étant l'avenir, vont assurer la victoire, oublieux, en leur ardeur, de cette phrase de celui qu'ils acceptent pour maître : « Nous expérimentons, cela veut dire que nous devons pendant longtemps encore employer le faux pour arriver au vrai. »

Mais il a dit encore : c'est nous qui avons la force! c'est nous qui avons la morale! et voilà qui permet de dogmatiser, d'excuser toutes les erreurs, en sorte que s'accroît la multitude des œuvres naturalistes, que le public s'y accoutume progressivement et que la critique impuissante, quelque partialité qu'aient ses arguments, ou se taira pour ne point se répéter indéfiniment, ou commentera les

livres nouveaux, impartialement, selon leur principe et leur méthode que dès lors elle consacrera.

Telle est la conséquence littéraire de l'œuvre d'Emile Zola, et il en est parfaitement indépendant, n'ayant d importance personnelle que celle qu'on lui accorde, parce qu'il proclame des principes que de son propre aveu il adopte simplement et dont il est irresponsable, et c'est pourquoi il a raison d'écrire, bien que ce soit inexact : « J'ai dit que le naturalisme n'était pas une école, que, par exemple, il ne s'incarnait pas dans le génie d'un homme ni dans le coup de folie d'un groupe, comme le romantisme, qu il consistait simplement dans l'application de la méthode expérimentale à l'étude de la nature et de l'homme. Dès lors, il n'y a plus qu'une vaste évolution, qu'une marche en avant où tout le monde est ouvrier selon son génie. »

Voilà le dogme révélé, son rituel est la méthode expérimentale et le moyen d'y communier est offert aux dissidents puisque : « Dans le naturalisme il ne saurait y avoir ni de novateurs, ni de chefs d'écoles. Il y a simplement des travailleurs plus puissants les uns que les autres. »

Chacun de ces travailleurs use de la théorie à son gré, interprète le dogme à sa façon personnelle et agit sur les individus qui le lisent. Le plus puissant de ces ouvriers, leur maître compagnon, Emile Zola, constatera le premier quelle est cette influence : « Et j'arrive au gros reproche dont on croit accabler les romanciers naturalistes en les traitant de fatalistes. »

Certes il ne l'est pas en principe et s'en défend avec énergie : « Comme le dit très bien Claude Bernard, du moment où nous pouvons agir et où

nous agissons sur le déterminisme des phénomènes, en modifiant les milieux par exemple, nous ne sommes pas des fatalistes. » « Comme notre pouvoir n'est pas le même que celui du savant (qui supprime l'azote quand l'azote est nuisible), comme nous sommes des expérimentateurs sans être des praticiens, nous devons nous contenter de rechercher le déterminisme des phénomènes sociaux en laissant aux hommes d'application le soin de diriger tôt ou tard ces phénomènes de façon à développer les bons et à réduire les mauvais au point de vue de l'utilité humaine. » Néanmoins, l'œuvre est complète puisque : « Un expérimentateur n'a pas le droit de conclure parce que justement l'expérience conclut pour lui. »

Et c'est ici qu'intervient, quant au lecteur, cette cause d'erreur fondamentale due au renversement nécessaire à l'interprétation littéraire de la méthode scientifique.

Le savant réalise son expérience selon les observations de la nature et extérieurement à sa personnalité, pendant que l'écrivain imagine son livre avec des observations qu'il synthétise d'après une idée à priori. L'expérience du savant peut infirmer ou confirmer ses conclusions particulières, bien qu'il en coordonne les éléments naturels et matériels selon les observations qui la provoquent, et il lui suffira d'enregistrer cette conclusion phénoménique. Le savant voit, comprend et n'invente jamais, quel que soit son génie. L'écrivain, pour réaliser son expérience qui est une œuvre : « se place devant la nature, a une idée *à priori* et travaille selon cette idée. »

Pour Emile Zola, l'idée *à priori* est générique, la formule en est sa loi d'hérédité, l'expérience les

Rougon-Macquart, en sorte que le seul fait de déduire vingt volumes d'une loi particulière assure à la synthèse de cette œuvre un principe d'absolutisme inhérent à l'hypothèse particulière, selon quoi il affabule, en les réunissant selon une méthode rigoureuse, des phénomènes spécieusement choisis pour en démontrer véridique la probabilité : « Un fait observé devra faire jaillir l'idée de l'expérience à instituer, du roman à écrire pour arriver à la connaissance complète d'une vérité. Puis, lorsqu'il aura discuté et arrêté le plan de cette expérience, il en jugera à chaque minute les résultats avec la liberté d'esprit d'un homme qui accepte les seuls faits conformes au déterminisme des phénomènes. Il est parti du doute pour arriver à la connaissance absolue ; et il ne cesse de douter que lorsque le mécanisme de la passion, démontée et remontée par lui, fonctionne selon les lois fixées par la nature. » Toutefois : « Il lui faudra voir, comprendre, inventer. »

Tel est le procédé scientifique du littérateur naturaliste avec toute la rigueur de sa méthode et toutes les causes d'erreurs que nécessite l'intervention de sa personnalité.

Les éléments physiologiques qu'il a vus sont les individualités des *Rougon-Macquart*, dont les lois de physiologie déterminent particulièrement le mécanisme passionnel, et leur rôle élémentaire est si absolu, leur action déterministe à tel point passive, puisqu'elle résulte constamment et uniquement de l'influence réciproque des passionnalités et des milieux, qu'ils acquièrent l'importance réelle de principes jusqu'à apparaître comme les symboles d'un déterminisme fatal conséquent de l'hypothèse dont ils doivent prouver la vérité. Cette sensation de fa-

talité se corrobore d'abord par le choix nécessaire de phénomènes sociaux dont le déterminisme se rapporte aux individualités préalables et à l'affabulation conçue pour expliquer ce même déterminisme; puis par la rigueur de la méthode expérimentale dont l'application à des phénomènes psychologiques les coordonne irréductiblement à la façon d'éléments matériels et ainsi atténue le doute de l'hypothèse fondamentale; et enfin par l'évidente exactitude des actes narrés dont l'évocation de réalité immédiate interdit tout soupçon de possibilité d'erreur et impose, comme parfaitement véridique, la probabilité de l'hypothèse qui devient ainsi : *loi fatale*, du moins quant à l'œuvre et en raison directe du principe physiologique contenu par la loi d'hérédité.

Mais son principe philosophique intervenant aggrave encore cette sensation de fatalité, parce que, d'après la théorie du transformisme, l'écrivain déclare son œuvre être une vaste enquête sur l'évolution sociale actuelle, en sorte qu'elle est ainsi posée entre le doute de l'hypothèse primordiale et l'inconnu de l'avenir et qu'elle s'apetisse d'autant, toute matérielle, réduite à l'unique exactitude des faits qu'elle révèle, sans foi quant au passé, sans espérance quant au futur.

Aussi, pour le lecteur, toute l'importance des *Rougon-Macquart* réside en l'inertie de ces phénomènes individuels ou sociaux dont l'exactitude, déformée par le lyrisme qui les amplifie, s'impose à son intelligence indiscutablement, matériellement, méthodiquement, scientifiquement, comme la réalité de toutes choses et inéluctable comme elle. Parce que nulle affirmation ni négation ne le sollicite, il en conclut avec effarement, telle Clotilde

du *Docteur Pascal* après que son oncle lui a expliqué, à l'aide du dossier familial, l'implacabilité de la vie : « *Que devenir?* » car ces vingt volumes ne sont que la grandiloquente peinture anecdotique d'une époque de l'humanité avec un décor social particulier; mais une peinture, quelque géniale qu'elle soit, est immuable en dépit de l'exactitude des gestes dessinés et inerte malgré la foule dont se compose son ensemble. Elle n'intéresse que par son coloris, sa composition et son dessin; mais n'ayant point d'âme, puisqu'elle n'est qu'une analyse, qu'une enquête savante et point une synthèse nette, elle sera sans influence sur l'intelligence de son époque.

Et c'est pourquoi : ni *La Conquête de Plassans*, ni *L'Assommoir*, ni *Nana*, ni *Germinal*, ni *La Terre*, ni *La Débâcle* n'ont déterminé une modification sociale immédiate, comme par exemple : *Les Misérables*, qui provoquèrent la suppression du bagne de Toulon, ou une émotion sociale comme *Madame Bovary*, dont l'auteur fut déféré aux tribunaux pour attentat à la morale publique et religieuse et aux bonnes mœurs; ou encore une émotion d'un tout autre ordre, comme le *Sous-Offs*, de M. L. Descaves, pareillement déféré aux tribunaux pour diffamation envers l'armée.

Victor Hugo avait apitoyé ses contemporains et l'enthousiasme de cet apitoiement fut tel que le gouvernement d'alors y céda en supprimant les bagnes continentaux; Flaubert, par son livre, ébranlait les bases de la société bourgeoise et on se défendait contre sa puissance, tandis que, avec M. Descaves, le gouvernement tentait de préserver une institution sociale de l'immunité de qui dépend,

selon la théorie militaire, la paix internationale et le respect de la loi.

La seule émotion qu'ait provoquée l'œuvre d'Emile Zola est l'étonnement, à cause de sa hardiesse à narrer la vie en toute sa réalité individuelle et sociale. On l'accusa d'être ordurier, alors que seulement son besoin d'exactitude le contraignait à être naturellement vulgaire ; mais son lyrisme accorde une telle emphase à cette vulgarité qu'elle en acquiert une sorte de superbe et que, bien qu'elle soit d'une beauté grossière, elle n'en est pas moins belle.

Indifférent au bien et au mal, il a narré l'un et l'autre et davantage celui-ci que celui-là, parce qu'ainsi lui est apparue leur proportion naturelle. Peu à peu le public s'est accoutumé à la brutalité de ces tableaux qui s'imposaient par leur énergie et dont l'apparence cynique séduisait ; puis la rumeur s'est apaisée et avec l'habitude on a admis comme littéraires ces narrations violentes et touffues de mœurs sociales sauvages et d'instincts de bête humaine ainsi montrés en toute leur hideuse réalité, et l'avis unanime fut que cela devait être fatalement, puisque cela était.

Ainsi l'œuvre littéraire fait corps avec les mœurs qu'elle narre, les confirme et y accoutume l'esprit, et son résultat moral est d'aggraver le pessimisme conséquent de l'apparente impuissance à remédier immédiatement à cet état de décomposition sociale, en sorte qu'on en sourit, avec un stoïcisme à la fois égoïste et lâche, et qu'on admet pour inéluctable et véridique la fatalité d'actes réunis pour une démonstration, fatalité dont l'auteur n'a pas conscience, mais que justifient tous les vices de construction de son œuvre, procès-verbal documentaire et

formidable d'une époque sociale, qui ne contient même pas essentiellement l'indication du moyen *de diriger tôt ou tard ces phénomènes de façon à développer les bons et à réduire les mauvais au point de vue de l'utilité Humaine.*

L. R. RICHARD.



VERS

I

Si haut que ta racine ait poussé vers l'azur
Ta cime épanouie et vivante, sois sûr,
Cher arbre, que, malgré l'ombre que sur la mousse
Etend autour de toi ta feuillée ample et douce
Et bien que les oiseaux y chantent et qu'en bas
Un chœur de Dieux Sylvains défendent de leurs bras
La Dryade pensive au creux de ton écorce,
O bel arbre, debout encore dans la force,
Sois sûr et pense que le temps et les destins
Qui font les soirs jaloux naître de nos matins
Ne t'épargneront pas, car toute vie est telle,
L'inévitable lierre et l'automne mortelle.

II

Crois-moi. N'emprunte rien des hommes. Que tes yeux
Ne te conduisent point sur leurs pas anxieux.
N'asservis pas ta faim à la faim d'autres bouches,
Au contraire, sois libre et, s'il le faut, farouche ;
Et plutôt mords ton poing et frappe du talon
Pour les mieux éloigner, ceux qui te parleront,
Puis, quand tu seras seul, regarde, écoute et veille.
Si le vent passe auprès de toi prête l'oreille
Car il sait les secrets de la nuit et du jour.
Marche ou trébuche, tombe ou rampe, monte ou cours
Ou reste là ; l'aurore est pareille à l'aurore,
Ici ou là. Partout, sa graine fait éclore
Une semblable fleur à celle que tu tiens ;

L'odeur qu'elle répand en parfums te revient
Dans l'air qui l'emporta et qui te le rapporte;
Demeure ou pars, attends ou cherche, va, qu'importe!
Ou remonte le fleuve, ou prends la route, ou suis
D'autres chemins. L'écho garde tes pas en lui
Comme pour te prouver, rétrograde et contraire,
Que ta marche est inverse et retourne en arrière.
Demeure donc. Pourquoi partir? Est-ce que l'eau
N'est pas la même au fleuve et la même au ruisseau
Qu'elle gronde ou murmure et que, rapide ou lente,
Etroite ou large, elle bifurque, aille ou serpente?
Si la Mer est trop loin écoute la Forêt.
Sois attentif, sois docile et surtout sois prêt
A saisir la rumeur vivante éparse en elle
Et, debout, sens en toi la force universelle
Sourdre, croître, grandir et monter à son but
En ta stature d'homme ainsi qu'en l'arbre nu.

HENRI DE RÉGNIER.



LA MORT D'ORPHÉE

Nulle lueur plus sinistre que celle des torches sur la falaise au pied de laquelle la mer s'étendait toute hérissée de vagues et mugissant avec fracas.

De l'extrémité des torches se détachaient des myriades de fugitives étincelles entraînées par la fumée dans ses tourbillons. Mais la sinistre lueur n'avait jamais éclairé un aussi superbe spectacle de femmes ivres et nues, enguirlandées de pampres, titubant, riant, vociférant, les cheveux épars sur les épaules ou rassemblés autour de la tête en énorme diadème, les bras chargés de bracelets, les mains étreignant les coupes ou soutenant les seins, les bouches vermeilles ouvertes pour chanter ; tout le corps en proie à quelque chose d'horrible et de déréglé, qui était la joie, ou la folie, ou la haine, ou l'insolence d'une effroyable liberté.

Les corps heurtés par les corps, fouettés par le vent et enveloppés par la fumée, avaient de la femme les formes exquises, et tenaient de la bête par les poses auxquelles les abaissait l'excès de la boisson, dans un oubli complet de toute pudeur.

Hippolyte, au milieu du plateau, avait amassé des feuilles et des sarments, et, après y avoir mis le feu, restait à deux doigts de la flamme, la regardant avec de grands yeux, lentement envahie par une chaleur à peine supportable. Cypris, debout, remuant le brasier avec la pointe de son thyrse, jetait le reste de sa torche dans cette fournaise improvisée. Et l'exemple paraissait si contagieux,

parmi cette bande de femmes, qu'elles accouraient de toute part, apportant des branches et des palissades, des restes de torches, des tiges de lierre et des fougères sèches.

Tout le troupeau féminin se rassemblait peu à peu autour du bûcher. La flamme se cachait un instant sous l'épaisse fumée, puis, éclatant avec un sifflement, projetait un large rayon de lumière sur la hauteur et sur la mer, en se tordant et en s'agitant comme un serpent.

A chaque flamme qui s'élançait de l'énorme tas, c'était un vacarme prolongé des assistantes; puis reprenait le mugissement monotone de la mer; et de nouveau le sifflement des flammes, les cris des femmes, l'embrasement du bûcher par la violence du vent.

— Quand viendra Orphée, disait Hippolyte à Tysandre, nous lui ferons chanter les beautés du feu.

Tysandre, couchée à plat ventre, avait jeté sa coupe et buvait à même à une large amphore, en avançant ses lèvres rouges et sensuelles. Son corps maigre était illuminé tout entier par l'immense clarté. Hippolyte, accroupie, les coudes sur les genoux, tenait ses mains sous ses seins et résistait à la chaleur, en souriant de son supplice volontaire.

— Quand viendra Orphée, cria Stérope aux autres femmes, nous lui ferons chanter les beautés du feu.

Celle-ci était grosse de partout : elle avait de grosses lèvres, de gros yeux bleus comme les bœufs, de grosses mamelles, d'où le lait devait gicler au moindre choc, de grosses hanches. Et elle était belle pourtant, mais si délicieusement bestiale dans

ses mouvements qu'on n'aurait pas cru possible de lui adresser lá parole en langage humain.

— Evohé! répétèrent Cypris et Dircé, Polybie et Mélanie. — Entretenons le feu, qu'il ne s'éteigne pas. Apportez du bois.

Alors, un groupe de femmes, qui se tenaient loin de la fournaise, et qui, gorgées de vin, laissaient le liquide courir à flots le long de la pente moussue, — Maïa, Tritonia, Bicornide, Pamphyle, Nauplie et Archiloca, — enlevèrent les torches fichées dans le sol et les lancèrent, accompagnées d'une longue suite d'étincelles, sur le bûcher.

— Prends-la —hurla Bicornide à Cypris, en faisant tournoyer sa torche, qui alla rouler à deux pas de Tysandre, immobile et engourdie, les yeux fixés sur l'amphore vide.

— Prends la torche, prends-la, — répétèrent les autres, tandis que les tisons produisaient un bruit sourd en tombant sur le feu.

Bicornide, la jeune femme aux yeux longs, apporta, en titubant, de nouvelles amphores et de nouvelles coupes à ses compagnes ; elle garda dans ses mains une dernière amphore pleine, et en inclina le bord au-dessus des bouches béantes de Tysandre et d'Hippolyte, en faisant couler dans leurs gosiers habiles un filet rouge de vin.

Chaque exemple paraissait propager sa contagion, et à peine Bicornide eut-elle rassasié de cette étrange manière Tysandre et Hippolyte, que Cypris s'empara d'une autre amphore et renouvela cet essai avec Stérope. — Ouvre bien la bouche, disait-elle en riant ; — ne me regarde pas, ne ris pas.

Mais la grosse femme, étendue par terre, s'appuyant sur les mains et redressant la poitrine,

riait; et le vin, trouvant la gorge close, ressortait en petites cascades.

Stazia fut plus heureuse avec Polybie. Polybie, toute blonde, dirigeait l'amphore en la tenant à deux doigts de sa bouche et buvait ainsi sans s'arrêter le vin qui coulait, comme si elle n'éprouvait pas le besoin de respirer.

— Essayons encore, disait Cypris à Stérope. — Si tu ne réussis pas, je te battrai.

Cypris s'obstinait dans son caprice avec la ténacité des ivrognes. Stérope, docile, avala deux gorgées, et, se sentant suffoquer, ferma aussitôt la bouche.

— Chienne! chienne! — hurla Cypris en empoignant Stérope par les cheveux et en la renversant sur le sol.

Mais au même instant il s'éleva une telle clameur qu'elle couvrit le mugissement de la mer, et Cypris fut contrainte d'abandonner sa victime.

Toutes les femmes se tenaient en rond autour de l'ardente fournaise, sur laquelle un énorme tronc d'arbre, abattu par Maïa et Tritonia, était venu tomber en faisant jaillir des étincelles jusqu'à cent pas de distance; la flamme, étouffée par cette proie gigantesque, rapetissait, laissant un instant le champ libre à la fumée, une fumée épaisse, âcre, piquante, qui s'élevait en volutes immenses... A la vive lumière succédait une obscurité complète et momentanée; de subites langues de feu, traversant la fumée, éclairaient les corps nus, droits, frémissants; puis la fumée reprenait le dessus et les corps roses disparaissaient.

— Soufflez, soufflez donc! — hurla Maïa, en se jetant à genoux auprès du foyer.

Elles se jetèrent toutes à genoux, dans l obscu-

rité, les cheveux au vent, s'appuyant sur les mains, tendant le cou, les veines gonflées par l'effort. La fumée parut hésiter devant cette attaque inattendue; elle se balança à droite et à gauche, s'élargit, s'éleva, retomba; enfin elle céda, le feu apparut décidément à l'extrémité feuillue du tronc devant lequel se tenaient Hippolyte, Stérope et Tritonia; du dessous il gagna la surface, s'y fixa en répandant une lumière mille fois plus forte, d'un rouge effrayant.

En ce moment les femmes étendues sur le ventre, avec leurs cheveux semblables à des crinières flottantes, avaient l'apparence de vraies bêtes : étranges bêtes, ivres, immobiles à regarder la flamme et leur victoire...

— Evohé! hurlèrent-elles en se relevant. — Evohé! Evohé! Le feu se rallume. Evohé! Vive le feu!

Puis elles formèrent la chaîne en se prenant les mains et dansèrent en rond autour du bûcher avec une rapidité qui augmentait graduellement. La beauté d'Hippolyte, de Stérope et des autres disparaissait dans cette danse grotesque, sans rythme et sans mouvements marqués, exécutée sans retenue, avec des gestes lourds ou rapides, suivant les caprices de chacune. Les corps agités et les crinières dénouées imprimaient sur le sol des ombres colossales et fugitives.

Tysandre, épuisée, se détacha la première, puis la brune Dircé l'imita et la blonde Polybie la suivit; en peu de temps il ne resta près du brasier que Cypris, Maïa et Stazia, en proie à une terrible fureur qui les faisait se tordre, les obligeait à hurler, déformait leur figure ardente, comme si une nouvelle flamme invisible leur montait de la gorge et de la poitrine.

Un amas confus de membres, au sommet d'une dangereuse falaise à pic, en face de la mer, un amas confus de membres immobiles et de longs cheveux, montrait le repos des autres femmes, chez qui la fatigue avait agi plus encore que l'orgie. Peu s'en fallut que Stazia, Maïa et Cypris ne vinssent tomber sans voix sur leurs compagnes, avec l'écume aux lèvres et les artères battant avec violence.

Maintenant, l'ardeur de la soif apportait un intolérable supplice dans cet amas de corps humains.

Souple et légère comme la tige d'une fleur, Tritonia se délivra de Nauplie aux cheveux rouges, qui appuyait sa tête sur sa poitrine, et apporta les amphores. Pour ces femmes exténuées, une nouvelle vie semblait découler de ces outres : elles tendaient le cou en avant, retrouvaient les coupes disséminées par terre, et c'était pour elles une jouissance de les remplir outre mesure, parce que le vin, en débordant, leur inondait les bras, la poitrine, le menton; et une odeur insurmontable de vendange montait, grisait, plus que la liqueur même, imprégnant l'herbe et la terre. Des bras de statue, chargés de bijoux, se levaient vers Tritonia, et Tritonia versait, une main appuyée à l'épaule de Pamphyle, d'une blancheur d'albâtre et les cheveux tellement frisés qu'elle avait l'air d'un jeune garçon.

— Si le divin Orphée tarde à venir, dit Stérope entre deux hurlements de la mer, il nous trouvera toutes endormies.

— Je veux lui demander un hymne au Dieu Bacchus, répondit Archiloca, debout, levant sa coupe.

Archiloca avait des lèvres minces sur un visage maigre, des yeux très noirs et des seins fermes comme du marbre.

— Ne tentons pas Orphée, qui domine les vents et dont la voix calme la mer, dit en riant Maïa avec sa grande bouche humide et voluptueuse.

— Pourquoi donc refusa-t-il toujours ses louanges à notre Dieu? demanda Mélanie.

— Et pourquoi se vante-t-il d'être plus puissant que lui, et de ne jamais rencontrer d'obstacle dès qu'il entonne un chant? ajouta Cypris, dont les formes admirables semblaient l'œuvre d'un Dieu.

— Je crois, dit Hippolyte, souple comme un jonc et lascive comme une chèvre, qu'aucune puissance humaine ou céleste ne surpasse celle de la liqueur chère à Bacchus.

— Et cependant Orphée vient impunément parmi nous sans rien voir de nos charmes, et il chante impunément les charmes de son Eurydice, observa Mélanie, dont les yeux glauques et brillants d'une étrange flamme semblaient refléter des visions infinies.

— Peut-être pas pour longtemps encore, interrompit Stérope, menaçante, tandis qu'elle passait les mains sur sa poitrine gonflée.

Stazia se leva du groupe. Quelques petits serpents d'or étincelaient dans ses cheveux rougeâtres, réunis en diadème autour de la tête : sa démarche incertaine la faisait ressembler à une petite fille qui ne saurait pas encore marcher. Soutenue par ses compagnes, elle se leva, sortit du groupe et alla s'asseoir sur le sommet de la falaise; puis, prenant une sambuca, elle en joua avec des doigts habiles.

— Encore, encore! hurla Stérope, rappelée au désir de l'orgie par ces sons rauques.

Et le frisson, le vent de la folie effleurait les têtes des femmes avec une nouvelle violence; c'étaient

comme des rêves de grande destruction, comme des aspirations à une œuvre de méchanceté, comme des élans terribles, sous lesquels tombait ce qui restait de la femme, pour pousser aux dernières limites la matière de la bête.

Hippolyte écoutait, toute vibrante d'une volupté maléfique : Tysandre, couchée comme une tigresse, mordait avec ses dents blanches ses lèvres rouges et sensuelles ; Stérope, agrippée à une branche qui tremblait sous son étreinte convulsive, écarquillait ses gros yeux ; Bicornide aux yeux longs, Polybie toute blonde, et Dircé toute brune, ne formant qu'un seul tas, aiguisaient leur attention, prêtes à bondir, à commencer la danse avec plus de fureur ; Tritonia aux flancs agiles, Nauplie aux cheveux rouges, Pamphylie d'une blancheur d'albâtre, Archiloca aux seins marmoréens, Cypris la petite statue semblable à l'œuvre d'un dieu, Maïa avec sa grande bouche humide et voluptueuse, Mélanie aux yeux glauques et brillants d'une étrange flamme sentaient le frisson, le vent de la folie effleurer leurs têtes, et les enfermer dans un cercle étroit où le besoin de s'élancer, de détruire, de déchaîner les instincts antiques et crüels devenait plus fort.

Mais tout d'un coup Stazia interrompit sa musique et, élevant en l'air sa sambuca, s'écria :

— Orphée ! voilà Orphée qui monte ! — et du doigt elle indiquait en bas la route sinueuse.

Ce fut comme un cri de guerre : les femmes se pressèrent derrière Stazia, pointant leurs regards vers le chemin escarpé, s'appuyant l'une sur l'autre, réciproquement, en une confusion magnifique de cheveux de couleurs différentes.

— Monte donc, divin Orphée, — cria Hippolyte à l'homme qui levait la tête vers le sommet.

— Monte, Orphée, pour chanter Eurydice, — hurla Maïa en riant.

— Viens, Orphée, monte.

— Nous t'invitons à un concours de chant avec Stazia.

— La lyre remportera facilement la victoire sur la sambuca.

— As-tu peur ? Aujourd'hui, nous sommes sages, nous t'écouterons en silence.

— Il n'a pas peur ! il n'a pas peur ! dit Stérope en battant des mains dans un élan de joie.

Puis toutes les femmes se turent. Et à l'instant où elles caressaient de monstrueux rêves de sang, Orphée monta et apparut au milieu d'elles.

Parfois, dans la grande voix de la mer, il y avait une voix plus faible, un éclat de rires menaçants et sarcastiques : et ces hurlements, apportés par un vent formidable, arrivaient jusqu'à la falaise au pied de laquelle les flots battaient, se dressaient, retombaient impuissants...

L'obscurité diminuait presque insensiblement, et peu à peu la ligne de l'horizon devenait plus nette : l'aube, dispersant les ténèbres, découvrait les contours fragiles de quelque navire fatigué d'un long voyage.

Orphée se trouva au milieu des Bacchantes, qui le regardaient, muettes, dans un intervalle de calme.

Sur son visage pâle légèrement ambré, aux abondants cheveux blonds et frisés, on voyait l'empreinte d'une race intelligente et faible ; tout son corps, pareil à de l'ivoire, était mince, bien proportionné, d'une élégance incomparable ; et les formes arrondies des femmes qui entouraient le poète, leurs seins gonflés faisaient mieux ressortir encore

la sobriété de ses formes adolescentes. La finesse des articulations et la blancheur du teint lui donnaient l'air d'une jeune fille; seulement ses yeux gris avaient par instants un regard mâle et résolu; sa bouche aux lèvres pourprées gardait une expression de tendresse enfantine et de dédaigneuse arrogance tout à la fois.

— Qui m'a invité à une lutte? dit-il en promenant un regard circulaire. — Est-ce toi, Stazia?

— Je voudrais que tu redises mon nom, répondit Stazia; j'aime à l'entendre prononcer par ta bouche.

La voix d'Orphée résonnait, en effet, comme une musique dans le silence humain.

— Est-ce toi, Stazia? reprit Orphée.

— Et mon nom ne le connais-tu pas? demanda Stérope, en se dressant hors du groupe de ses compagnes, à côté de Stazia, et en pénétrant avec elle dans le cercle de lueur rougeâtre dessiné par les tisons et par les torches.

— Je m'appelle Stérope.

— Tu es Stérope...

Orphée s'approcha davantage de l'amas de corps féminins couchés au delà de la lumière, dans le vague de l'aube bleutée ; et, prenant goût au jeu, les indiquant l'une après l'autre, il poursuivit :

— Et c'est toi Bicornide... toi Hippolyte... Celle-ci s'appelle Tritonia; celle-là Archiloca... la blonde, là-bas, est Polybie; la brune, Dircé... Plus loin Nauplie et Tysandre sont enlacées; dans l'ombre on reconnaît Pamphyle à la blancheur des seins; Cypris a une chevelure d'une abondance qui dépasse l'imagination. Toutes, vous êtes belles comme un rêve...

Il se tut un instant : le fracas de la mer l'empêchait de se faire entendre... Au reflet de l'aube

on vit au loin contre la falaise l'écume crépitante d'une vague plus forte s'élever, puis se replier et rentrer dans le gouffre, pour franger les vagues qui suivent.

— Eh bien, qu'attendez-vous de moi? reprit-il avec impatience, en quittant soudain son air enjoué.

Mais il n'obtint aucune réponse. Les femmes, charmées par sa voix mélodieuse, continuaient à le regarder, hébétées, avec un vague sourire d'espérance. Ce fut Stérope la plus hardie : s'avançant tout d'un coup — sa peau de tigre était tombée à ses pieds, et les femmes n'avaient pour tout voile que leur chevelure en désordre — elle passa rapidement les mains sous les bras d'Orphée, et, l'attirant sur sa poitrine, lui mit un baiser sur la bouche.

Attentives et les yeux dilatés, les autres virent Orphée se détacher d'elle, bondir en arrière, et rester, les sourcils froncés, à une certaine distance.

Il n'y eut alors qu'un seul cri; et le groupe des femmes se précipita en avant, se serra en une masse compacte autour du jeune homme. Le moment d'admiration était évanoui, et il ne restait, sur les visages pâlis par l'orgie, que le ressentiment de l'injure et l'idée encore mal définie d'en tirer vengeance.

— Que fais tu? Pourquoi t'offenser de nos baisers?... A qui penses-tu?

... Viens-tu pour nous mépriser?... Ni tes vers ni les sons de ta lyre ne peuvent te sauver.

Orphée, reculant de quelques pas, ne semblait pas avoir conscience du danger. Il fixait son regard devant lui, admirant la beauté de ces femmes en furie, devant lesquelles s'avançait Stérope, les bras levés, de telle sorte que sa poitrine jaillissait dans

toute sa splendeur, et ses reins dessinaient une courbe accentuée. Quelques-unes la suivaient, en désordre, le cou tendu, les autres restant au sommet de la falaise.

— Vous vouliez des baisers? — reprit-il avec un sourire calme. — Où sont donc vos hommes des bois, les Faunes agiles, les Satyres velus, les amants infatigables qui bondissent au milieu des broussailles, en vous poursuivant avec des hurlements, et vous, courant en avant à travers bois et à travers champs, fuyant et désirant l'amour jusqu'à ce que les plus hardis vous empoignent par la chevelure et vous couchent par terre dans un transport de rage et de possession?... Pourquoi ne les appelez-vous pas du haut de ce rocher, ces vigoureux mâles?

— Orphée, Orphée, demandèrent les Bacchantes, pour qui te réserves-tu?

Du groupe des femmes, les voix partaient en chœur; et la voix d'Orphée qui donnait les réponses paraissait être le chant, et entre le chœur et le chant, le flot scandait son rythme liquide. Mais si le chant se maintenait limpide et régulier, le chœur grandissait le rythme des vagues.

— Ceux-là ne vous suffisent pas? poursuivit Orphée. Contentez-vous alors des joies que vous donnent les grappes mûres... Le jour vient et vous appelle au repos après votre longue nuit d'orgie.

Il regarda la mer qui était blanche sur toute son étendue, et encerclée de petits nuages sombres que le vent devait bientôt déformer et disperser.

— Orphée, Orphée? — dirent les Bacchantes — es-tu venu pour nous mépriser?

Elles parlaient, en restant immobiles dans leurs poses de statues; toutefois ce calme était tragique

et félin, Orphée, lui aussi, restait immobile à les regarder.

— Laissez-moi donc redescendre à la plage, — répondit-il, — puisqu'il ne vous plaît pas d'écouter mes paroles.

— Pourquoi n'as-tu pour nous que des paroles blessantes? — s'écrie Bicornide en étendant les bras d'un air suppliant.

La jeune femme était enveloppée, depuis la taille jusqu'aux pieds, d'un léger tissu couleur safran, et portait sur la tête des cornes d'or recourbées.

— Que puis-je dire qui ne vous blesse pas? — demanda Orphée en regardant Bicornide qui paraissait craindre pour lui.

— Autre chose, à coup sûr, que ce que tu dis... Tu dois bien trouver de tendres accents pour pleurer Euydice...

Le visage d'Orphée s'assombrit soudain.

Qui vous rend si hardies d'oser vous comparer à la fille de Nérée et de Doride? Allons, laissez-moi redescendre à la plage, puisque mes paroles vous blessent.

Bicornide se recula pour laisser libre le sentier qui descendait à la mer; mais les autres restèrent immobiles derrière lui, rangées en demi-cercle.

— Il est fou! dit Archiloca en riant d'un mauvais rire.

— Il est fou! reprit Maïa. — Allons, choisis parmi nous celle qui diffère le moins de la fille de Nérée, et chante-lui tes divines lamentations.

— Eurydice était brune, ajouta Mélanie. — Toi, Dircé, tu peux en être l'image.

Dircé bondit du demi-cercle, et se plantant droite devant Orphée, les mains croisées derrière la tête et les bras ployés en arc :

— Voici l'image, dit-elle.

Elle avait le teint d'un brun chaud, et une abondante chevelure noire et brillante, dont les boucles s'enroulaient autour de sa figure d'un bel ovale et autour de son cou. Tout son corps semblait taillé dans le bronze et fort comme le bronze, avec la poitrine haute, le ventre petit, les flancs vierges; si riche de vie qu'Orphée cligna les yeux comme devant une trop vive lumière.

S'arrachant avec effort au charme de cette séduction, il reprit :

— Laissez-moi retourner à la plage.

— Il ne me voit pas, murmura-t-elle avec un sourire désolé. — Laissons-le retourner à la plage.

Heurtant la foule nue de ses compagnes, Stérope parvint à fendre le cercle autour d'Orphée, et parut, tenant une coupe très haute dont les bords se frangeaient de l'écume du vin qui paraissait y fermenter.

— Veux-tu y tremper tes lèvres? demanda-t-elle au jeune homme. C'est la coupe sacrée des hôtes et les poètes y puisent l'inspiration pour leurs chants.

Les doigts d'Orphée rencontrèrent autour du pied du calice les doigts de Stérope, longs, froids, chargés de bagues; et les deux ennemis souriants se regardèrent dans les yeux, tandis que le jeune homme approchait la coupe d'un air nonchalant. Le vin avait l'âcre et délicieuse odeur des grappes suspendues aux treilles; et l'écume pétillait en globules minuscules qui montaient du fond, se réunissaient, se dispersaient à la surface limpide, couleur de topaze.

Encore indécises à l'égard d'Orphée, les femmes suivirent d'un œil attentif sa façon de porter la

coupe à ses lèvres et de boire la précieuse liqueur.

— Il est riche, votre vin, dit-il en rendant la coupe à Stérope, qui la vida d'un trait et la garda ensuite, le bras pendant. — Il est vraiment délicieux.

— Comme l'amour, ajouta Stérope, en riant. — As-tu quelquefois goûté l'amour?

Cette demande plut beaucoup aux autres femmes qui la répétèrent comme un écho sur des tons différents.

— As-tu goûté l'amour, Orphée? Dis. As-tu quelquefois goûté l'amour?

Orphée sourit et répondit non d'un signe de tête. Mais ses yeux cherchaient un passage à travers ce cercle pressé de Bacchantes nues et provocantes. Il tournait le dos à la mer qui, vue de cette hauteur, s'étendait à l'infini, et il se trouvait encerclé par les jeunes femmes, acharnées dans leurs questions. Orphée resta un moment à écouter la voix mugissante de la mer secouée par l'ouragan qui chassait devant lui d'énormes vagues blanches; sur la crête des flots qui se poursuivaient, des mouettes, les ailes étendues, apparaissaient et disparaissaient, semblant jouer avec ces jaillissements d'écume. Puis, reportant son regard sur les femmes, il vit le cercle se resserrer sans cesse autour de lui, à tel point qu'il n'aurait pu étendre les bras sans toucher Dircé et Stérope. Si celles-ci avaient avancé d'un pas, il lui eût été impossible de reculer sans se précipiter dans l'abîme.

Alors il perdit courage, et regarda les femmes avec inquiétude.

— Que voulez-vous encore? demanda-t-il en voyant leurs visages menaçants et cruels. — Pourquoi ne me laissez-vous pas libre? Si vous m'avez

appelé à un concours de chant, où est celle qui doit lutter avec moi?

— C'est moi, — dit Stazia en levant son bras grêle.

Elle écarta les autres et arriva près des deux qui se trouvaient en tête de la cohorte.

— Ne te laisse pas séduire par ses paroles, murmurèrent ses compagnes, tandis qu'elle passait.

— Mais il est bien tard, ajouta-t-elle à Orphée. — Il fallait accepter tout de suite le défi. Maintenant nous te déclarons vaincu.

— Il est pire que vaincu, il redoute le combat, affirmèrent plusieurs voix.

— Maintenant il est tard. L'aube se lève. Ne le vois-tu pas? poursuivit Stazia.

— Le jour vient, ajoutèrent les autres. — Il n'est plus temps.

Orphée regarda la bouche de celle qui parlait, une bouche grande et superbe : sur sa peau blanche, Stazia avait d imperceptibles petites taches jaunes, et les serpents d'or luisaient dans sa chevelure rousse ébouriffée. Elle tenait hardiment dans la main droite un thyrse qui lui dépassait la tête de plusieurs pieds ; et là où le thyrse était orné de grappes, il était pointu comme une épée, et tranchant comme un poignard.

Dans le silence qui suivit pour attendre la réponse d'Orphée, une voix s'éleva soudain :

— Laissez-le aller , disait Bicornide en le regardant avec des yeux attendris. — Il a déjà bu à la coupe des hôtes.

Stazia l'interrompit sans tourner la tête vers celle qui parlait :

— Personne ne le retient. Qu'il aille. Pourquoi craint-il d'avancer?

— Et pourquoi le vin des hôtes l'a-t-il trouvé si âpre et si discourtois?

— Voulez-vous l'obliger à vous embrasser?

— Lui faisons-nous horreur? Nous dédaigne-t-il? Pourquoi est-il monté ici? demandèrent les autres, confusément.

— Il ne s'attendait pas à vos méchancetés. Vous n'avez pas répondu à ses questions.

— Il n'a pas répondu aux miennes, repartit Stérope, irritée.

— Ne voyez-vous pas qu'il est las?

— Tu le défends, toi? dit Stazia, en se retournant brusquement, et en baissant la tête comme prête à s'élancer sur l'autre.

Bicornide s'avança. Sous son léger tissu couleur safran elle apparaissait comme toute nue, les flancs agités par sa démarche légère; et quand elle se trouva devant Stazia, celle-ci hocha la tête et sourit d'un air de dédain, puis elle se retourna vers Orphée :

— Tu es vaincu, Orphée, poursuivit-elle, implacable. — Nous t'avons jugé et il ne nous reste plus qu'à t'imposer ton châtiment.

— Oui, oui, hurlèrent-elles toutes, excepté Bicornide. — Qu'il reste notre prisonnier.

— Pourquoi ne parles-tu pas, Orphée? demanda Bicornide, la voix agitée par la frayeur. Demande à partir, humilie-toi, si tu veux être sauf. Tu es en danger.

— Tu as entendu? continua Stazia. Tu restes notre prisonnier. Tu nous suivras quand nous allons partir.

Orphée regarda encore une fois la mer, que la tempête imminente rendait très noire, et en même

temps on aurait cru que l'aube ne surgissait pas encore et que la nuit continuait.

— Ecoutez-moi, dit-il, en élevant les mains d'un air demi-suppliant et demi-menaçant. Votre jugement est indigne... Comment pouvez-vous être juges d'un concours qui n'a pas eu lieu et même d'un concours quelconque? Quand donc avez-vous reçu le don de chanter? Vos continuelles orgies ont rendu vos voix rauques, et vous ne connaissez rien autre qu'une licence effrénée. Osez-vous espérer que je m'abaisse jusqu'à me comparer à vous?

— Tais-toi, dit Bicornide avec angoisse, en se tordant les doigts jusqu'à les faire craquer. — Ne te laisse pas aveugler par l'orgueil. Tu es en danger.

— Osez-vous espérer que je réveille ma lyre pour apaiser vos menaces? poursuivit Orphée avec une voix harmonieuse pleine de superbes frémissements. — Etes-vous folles ou ivres? Faites-moi place et cessez cette plaisanterie.

Il y eut un long murmure parmi les femmes; déjà chez quelques-unes les yeux avaient des reflets farouches et quand Orphée se mit en marche, elles se serrèrent tellement qu'il ne trouva pas moyen d'avancer. Seule, Bicornide avait osé se retirer, mais alors, incapable de résister à ses compagnes, elle se vit repoussée sur le sommet de la falaise d'où on ne voyait qu'une large étendue d'écume bouillonnante à laquelle faisaient barrière des vagues tantôt énormes, tantôt basses.

La respiration des femmes était devenue lourde et sortait avec peine de leurs poitrines comprimées par la colère; et avec la colère surgissait encore l'obscure substance de la bête, la transformation

brutale qui leur faisait voir dans Orphée, non Orphée lui-même, mais une proie à égorger.

— On dirait qu'il a envie de mourir, celui-là, observa Stérope, en dilatant ses narines et avançant les lèvres comme si elle flairait déjà le carnage; — oublie-t-il qu'un Dieu nous protège?

— Frappe, murmura Dircé à Stazia.

Celle-ci hésitait, en regardant les formes admirables du jeune homme ramassé sur lui-même, les coudes au corps, prêt à bondir en avant.

— Demande grâce, dit Bicornide tremblante. Et elle tendait les bras en l'air, avec un morne désespoir. — Elles te tueront!

Stérope aperçut Bicornide, et vit son geste de frayeur.

— Tu l'aimes? hurla-t-elle. — Tu le défends? Les paroles qu'il nous a jetées à la face, et à toi aussi, ne te brûlent-elles pas?

Soudain, la prenant à bras le corps, elle la renversa, l'étreignit, la secoua, la balança au-dessus de l'abîme et desserra les bras. Bicornide poussa un cri aigu, qui déchira l'air comme une flèche, et elle tomba, en tournoyant, dans le vide, tandis que ses compagnes regardaient son corps se rapetisser, décrire deux ou trois cercles dans l'espace et tomber lourdement sur la plage, où une vague la recouvrit, vint la prendre et l'emporta au loin parmi les flots en courroux.

Les larmes jaillirent des yeux d'Orphée, pétrifié par ce spectacle.

— Qu'avez-vous fait? s'écria-t-il. — C'est une de vos compagnes, c'est une de vos sœurs.

Mais les Bacchantes, encore penchées au bord du gouffre, ne l'entendaient pas. La mort de Bicornide les grisait d'une effrayante ivresse; les thyrses

tremblaient dans leurs mains impatientes; les yeux brillaient d'admiration pour l'acte héroïque de Stérope, quand, avec une vigueur inattendue, elle avait enlevé sa victime, qu'elle l'avait balancée comme une plume et précipitée du haut de la falaise.

La voïx de Stérope retentit encore parmi les clameurs :

— Tu as refusé mes baisers par un stupide orgueil.

— Tu n'as pas voulu te mesurer avec moi par mépris, ajouta Stazia.

— Tu nous a insultées toutes.

— Il n'a servi à rien de t'offrir le vin des hôtes.

Les bras croisés, les lèvres agitées par un léger tremblement, la figure très pâle, Orphée se taisait.

— Tes yeux se sont détournés de moi comme d'une chose immonde, s'écria Dircé.

— Si Eurydice est plus belle, va la rejoindre.

— Oui, pourquoi ne retournes-tu pas à la plage?

— Tu nous as toutes blessées à mort, répéta Dircé, les sourcils froncés.

D'un geste rapide, elle étendit le bras et arracha le thyrse des mains de Stazia.

Le manque d'espace l'empêchait d'abaisser son arme pour frapper; mais à peine le thyrse fut-il dans la main de la furie que les femmes reculèrent toutes ensemble, l'arme s'abaissa, fut brandie horizontalement comme une lance; le coup, porté de bas en haut, vint frapper mortellement le cou d'Orphée.

Une clameur immense étouffa le cri du jeune homme.

Dircé avait frappé avec habileté : au lieu de tomber à la renverse et de suivre Bicornide dans le

gouffre, Orphée chancela en avant, avec le trait resté dans la blessure, et Dircé l'attira, le soutint, en cambrant les reins dans un suprême effort, et le porta tomber loin du sommet de la falaise, à plat ventre, les bras en croix, les yeux éteints.

— Evohé! crièrent les Bacchantes, accourant autour de la victime.

Puis elles se penchèrent pour considérer leur proie avec des yeux avides.

— Tu souffres, Orphée? dit Stérope, agenouillée près du cadavre.

— Veux-tu un sujet de concours! demanda Stazia.

— Tu n'attendais pas une aussi prompte réponse à tes injures? observa Dircé, fière de son coup et du sang qui, sorti à flot de la blessure, lui souillait la main et le bras.

— Jetons-le à la mer, proposèrent Polybie et Nauplie.

Réunies toutes en cercles autour d'Orphée, aucune n'avait omis de porter un coup à l'homme étendu à terre, lui ouvrant d'autres plaies rouges d'où le sang coulait faiblement. Mais le plaisir rêvé manquait à cette vengeance, comme si la rapidité de la mort avait empêché d'en jouir longtemps à l'avance, de s'acharner contre le jeune homme, de le torturer avant de lui accorder le repos.

Quelques-unes apportèrent des torches, parce que le ciel, obscurci par l'approche de la tempête, prolongeait la nuit; et quand la lumière fumeuse couvrit le corps d'Orphée, les femmes le regardèrent en silence, tandis que ses yeux à lui, un peu voilés d'une ironique tendresse, regardaient les femmes. Les membres du poète avaient une splen-

deur d'ivoire ; ses cheveux blonds formèrent sous sa tête comme un oreiller d'or d'où le sang coulait goutte à goutte; la bouche seule grimaçait, avec ses dents blanches serrées, et laissait échapper une légère écume sanguinolente; les poings étaient fermés. Stérope promena attentivement la torche le long du corps, depuis les pieds jusqu'à la tête, et à la fin, ayant remarqué les yeux ouverts, elle dit :

— Il nous regarde. Il vit encore.

Les autres se mirent à rire, incrédules. Mais Dircé bondit sur le cadavre, appuyant fortement ses genoux sur la poitrine ; puis, saisissant le thyrse, elle le replongea deux ou trois fois dans le cou ; et le cou ne fut qu'une plaie, comme s'il était cravaté de rouge.

— Me méprises-tu encore, Orphée? demanda-t-elle. Pourquoi ne fermes-tu pas les yeux, si je te déplais?

— Il est mort! Il est mort! répétèrent en chœur les autres femmes. — Maintenant, il contemple d'autres images.

— Vois-tu quel beau collier? dit Stérope en indiquant les plaies saignantes. — Si tu lui donnes un coup de plus, la tête se séparera du tronc.

— Jetons le à la mer, proposèrent Nauplie et Polybie.

— Portons-le comme un trophée au bout du thyrse.

— Non. A la mer! à la mer!

— Que dira Bicornide au milieu des flots, en le rencontrant si différent de ce qu'il était? demanda Dircé, tandis que les autres riaient à pleine gorge, la tête renversée

— Allons, dépêche-toi. L'orage s'approche, firent observer plusieurs d'entre elles.

— Tiens-le par les cheveux, que je coupe encore ce lambeau, commanda Dircé à Stérope.

Courbée sur le cadavre, Dircé manœuvra son arme avec énergie, et agrandit la blessure ; les narines dilatées, les yeux brillants d'un plaisir malfaisant, elle prolongeait son œuvre, tournant et retournant le fer dans les plaies. Mais la force avec laquelle les autres tiraient sur les cheveux blonds fut couronnée de succès, et leurs mains acharnées finirent par détacher la tête sanglante.

— Evohé! crièrent-elles toutes ensemble.

Stérope bondit sur ses pieds, jalouse de s'emparer seule du trophée, et le considéra à la clarté des torches.

— Que dira Bicornide en le rencontrant au milieu des flots, si différent de ce qu'il était ? répéta Dircé.

— A la mer! jetons-le à la mer! crièrent ses compagnes impatientes.

Elles tournèrent le dos au cadavre décapité, et, suivant Stérope triomphante qui emportait la tête livide d'Orphée, elles chantèrent sur un rythme lent et monotone :

— Nous avons tué le divin Orphée. Il était venu pour nous offenser et il avait repoussé notre amour. Il se vantait de dompter les bêtes féroces par la douceur de son chant, et nous sommes restées sourdes à sa voix qui nous implorait. Un Dieu, notre Dieu l'a aveuglé. Il a bu à la coupe des hôtes et il nous a offert du poison en échange de la précieuse liqueur. Nous l'avons tué.

Quand Stérope se dressa sur le plus haut point de la falaise, les autres se rangèrent en demi-cercle autour d'elle et regardèrent l'horizon qui se

déchirait pour livrer de nouveau passage à une lueur jaunâtre.

Les flots s'apaisaient peu à peu, et la mer, qui n'était plus soulevée par des vagues furieuses, s'étendait en une plaine infinie.

— Adieu, Orphée! cria la femme en élevant son fardeau.

— Adieu! Adieu! répondirent les autres bacchantes.

Saisissant à pleines mains la tête d'Orphée par les cheveux, Stérope la fit tournoyer toute dégouttante de sang, la lança dans l'espace où elle décrivit une parabole de gouttelettes rouges, en retombant au loin dans la mer avec un bruit sourd qui ressemblait au hurlement d'une bête menaçante.

LUCIANO ZUCCOLI.

Traduit de l'italien par M. LÉCUYER.



LE RÉCENT RAPPROCHEMENT INTELLECTUEL

ENTRE LA HONGRIE ET LA FRANCE

—

Un peu d'histoire d'abord pour mieux faire comprendre les choses de ces temps-ci :

Il y a cent ans, on parlait, en France, de la Hongrie comme d'un pays fantastique, de quelque lointaine contrée à peine explorée, peuplée d'hommes aux mœurs sauvages et au sujet desquels la légende pouvait se donner libre cours. Louis XIV comme Louis XIII, pour combattre l'Autriche, avaient bien eu quelques alliances avec les Hongrois ; beaucoup de Magyars étaient venus en France où ils avaient formé nos premiers régiments de hussards ; beaucoup de Français étaient allés en Hongrie prendre part à la campagne, dont on parlait alors comme on parle aujourd'hui de celle de Chine, laquelle campagne, comme toujours, n'avait rien changé à l'ignorance profonde dans laquelle on était sur ce pays, n'avait en rien contribué à augmenter nos connaissances ; nos petits marquis, de retour de Hongrie, parlaient de leurs conquêtes féminines, nos soldats n'y avaient appris qu'à se saouler à la hongroise au lieu de se saouler à la française; quant aux Hongrois en France, ce n'était, comme toujours, pas la fine fleur de sa société que la Hongrie nous avait envoyée.

Quand, après avoir été abandonnés à leur sort par le bon roi Louis, les Magyars eurent été de nouveau mis en coupe réglée par le polype autrichien

aux tentacules de fer, nous n'en entendîmes plus parler que comme d'un pays qui n'existe plus, comme de quelque continent des Cornouailles que l'Océan a depuis longtemps englouti. Napoléon, qui avait la manie de délivrer les peuples dont il avait besoin, fit bien un effort pour secouer le patriotisme magyar, à condition qu'il veuille bien l'aider à le débarrasser de l'Autriche, mais il ne fit que prouver par là qu'il connaissait fort mal les Hongrois et qu'il les croyait plus naïfs qu'ils n'étaient ; ils n'avaient pas oublié le grand lâcheur, le roi Soleil, et ne marchèrent pas sur injonction des généraux de Bonaparte ; aussitôt après, l'Autriche se chargeait de rejeter le voile de l'oubli sur la Hongrie. Pendant plus de cinquante ans, depuis 1815 jusqu'en 1867, les Habsbourg, de peur de nouveaux soulèvements hongrois ou de nouvelles alliances des Hongrois avec leurs ennemis, ont ensuite dépensé des sommes considérables pour populariser la Hongrie à rebours dans toute l'Europe. A Londres, à Paris, à Vienne, à Berlin, parurent des opuscules dénonçant les Hongrois comme des barbares, des sauvages, les ridiculisant, les accusant de toutes les cruautés possibles ; on faisait cause commune — maladresse politique qui se paye maintenant — avec les ennemis intérieurs des Magyars, avec les Slaves, les Roumains ; pour mieux affaiblir les premiers, on se chargeait d'exciter contre eux les généreuses passions à ce moment à la mode en Europe et dont on ne voulait pas pour soi-même. C'est du reste cette terrible réputation faite aux Magyars à coups de fonds secrets par l'Autriche qui a été cause de ce que, en 1848, le soulèvement magyar n'obtint en France qu'un succès platonique ; en haut lieu, on ne les prenait pas au sérieux tant

la campagne fonds-secrétière avait porté ses fruits.

Soudain, en 1867, nous entendions parler d'une Hongrie émancipée ; notre vieille Autriche, l incarnation de la réaction, de l'obscurantisme, du cléricalisme et de l'autocratisme, avait été changée en Autriche Hongrie, Etat doublement parlementaire, et subitement les Hongrois jouaient un rôle et le jouaient fort bien. Nous en étions quelque peu étonnés ; c'est alors que l'illustre écrivain suisse, Victor Tissot, profitant de cette espèce d'étonnement, obtint l'immense succès de librairie qu'on sait avec son ouvrage *Au Pays des Tziganes*, dans lequel il débite par tranches toutes les vieilles légendes aussi stupides que pittoresques que l'on peut lire dans les anciennes publications sur la Hongrie faites par les soins de l'Autriche.

Bien entendu, cette prodigieuse ignorance géographique avait été réciproque ; si nous n'avons jamais connu les Hongrois comme nous avons connu les Allemands et les Anglais, eux ne nous ont pas connus davantage et dans aucune conscience de peuple les légendes allemandes sur la légèreté française, l'immoralité gauloise et autres calembredaines n'avaient fait plus de ravages que chez les Hongrois. Il serait très intéressant de faire un portrait psychologique du Français type qui avait fini par se dessiner ainsi dans l'imagination hongroise d'il y a environ dix ans. On ne connaissait de nous que la vie boulevardière, les bêtises du snobisme parisien que tout homme un peu sérieux juge et condamne sans phrase ; nos drames à adultère passaient sur le bord du Danube pour représenter la vie ordinaire des Français, nos cocottes incarnaient la vie de la femme de France, et les Folies-Bergères, Bullier et le Moulin-Rouge la vie

nationale. J'ai connu des Hongrois s'étonnant sincèrement de ce qu'autour de Paris il y avait encore un bout de France ; le directeur d'un grand journal hongrois, partant à la gare du Nord de Paris pour Londres et apprenant qu'on déjeunait à Amiens, me demandait si Amiens était encore français, puis disputait pour me prouver qu'au moins Calais était déjà anglais ; quelques prêtres en pèlerinage à Lourdes voulaient prendre une voiture le dimanche pour aller déjeuner à Paris et s'étonnaient de l'étendue de la France, quand je leur montrais la distance sur l'indicateur des chemins de fer.

Quant à la vie intellectuelle hongroise, elle n'avait, bien entendu, pu prendre ses modèles qu'à des sources allemandes. Comment eût-il pu en être autrement ? Vienne, pendant longtemps, avait été la source de lumière officielle, imposée de rigueur à tout Hongrois. Le Hongrois n'obtenait pas facilement de passeport pour aller à l'étranger. Puis Vienne elle-même empruntait ses modèles ailleurs, beaucoup en France, cela est vrai, mais en les germanisant ; souvent aussi en Prusse ou en Italie, toujours en les germanisant. A la fin du siècle dernier cependant, ce fut tout de même par cette voie que la Hongrie reçut son premier élan littéraire ; le jeune Bessenyei, garde-noble hongrois à la cour de Vienne, y eut occasion d'entendre des drames de Molière, de Voltaire, de Racine, etc., ce qui le porta à une rénovation de fond en comble de la littérature de son pays, rénovation à laquelle la Hongrie doit tout son mouvement littéraire actuel.

Donc, jusqu'en 1867 et bien après, la Hongrie était demeurée tributaire, au point de vue de son mouvement intellectuel, de l'Allemagne, et si anti-allemande qu'elle fût dans ses aspirations politi-

ques, c'était un pays intellectuellement germanisé, ne différant de l'Allemagne qu'en ce qu'on y parlait une autre langue. La science hongroise était parfaitement allemande et en petit produisait les mêmes types de professeurs à horizon étroit que la science germanique, sans toutefois en produire les grandes figures ; la littérature ne faisait qu'imiter les écrivains viennois ; la presse hongroise n'était qu'une reproduction de celle de la capitale autrichienne, et l'art magyar, la peinture, la sculpture, l'architecture étaient représentées par de mauvais clichés d'en deçà de la Leitha.

Bien des penseurs hongrois commençaient à s'apercevoir que la nature magyare était inapte à se manifester sous la forme germanique, que le génie national hongrois jurait, se rebiffait, regimbait dans le moule allemand, n'y trouverait jamais son expression ni sa formule définitive, et qu'il fallait bien choisir parmi les choses d'une autre nation pour arriver à un résultat final. C'est de cette incohérence, de ce contraste entre le génie magyar dans le fond et l'esprit allemand dans la forme que provient ce caractère hâtif, provisoire, colonial si vous voulez, que l'on remarque en Hongrie dans tous les domaines de l'activité intellectuelle. L'émancipation politique de 1867 ne paraissait évidemment qu'à moitié faite, tant que la Hongrie marcherait encore intellectuellement à la remorque de l'Autriche. Comment, en effet, prouver à l'étranger qu'on est indépendant, que l'on possède une autonomie politique, qu'on est libre de ses actes et de sa pensée, tant que toutes vos institutions demeurent calquées sur le patron du voisin ?

Entre temps, un fait politique extérieur vint précipiter les événements il y a environ cinq ou six

ans. La lutte des nationalités éclata plus ardente que jamais; cette fois, ce ne fut pas la question du panslavisme, mais celle du panroumanisme qui provoqua la tempête. Une partie de la Hongrie, la partie la plus orientale, voisine du royaume de Roumanie, est habitée par de nombreux Roumains sujets hongrois. Les nationalistes roumains, inaugurant une politique de longue haleine, formèrent des comités de propagande extérieure visant à compromettre les Magyars à l'étranger, à se substituer à l'ancien gouvernement autrichien, en reprenant, sous un aspect plus moderne, les légendes qu'il avait semées sur la férocité, les atrocités, la barbarie du Magyar, afin d'arriver, au cas d'une conflagration européenne, à justifier une proposition de séparation des provinces hongro-roumaines au profit de la grande Roumanie. Ces tendances sont du reste connues et ont été démasquées. Les Hongrois, au premier moment, ne trouvèrent aucun moyen d'y répondre; comme la campagne à leur détriment se faisait surtout en France, où les Roumains possédaient de nombreuses relations, les Hongrois ne purent que constater et déplorer leur long isolement à l'égard de notre pays. Manquant de relations, ne nous connaissant qu'à travers les lunettes de la presse austro-allemande qui, jusqu'il y a deux ou trois ans, était encore foncièrement hostile à l'esprit français, ils se virent obligés de laisser faire et de laisser dire.

Ce fait a puissamment contribué à rapprocher les Hongrois de la France intellectuelle. Très vexés de se voir traiter de barbares alors qu'ils sont sérieusement épris de progrès et ont imprimé à leur jeune pays une évolution unique dans l'histoire des civilisations modernes, les Hongrois étaient dès lors mo-

ralement forcés de chercher des attaches en France pour contrebalancer des haines qu'on y avait semées à leur égard et démentir ces calomnies. C'est de ce moment que datent les rapports assez nombreux, artistiques, scientifiques et politiques dont on a pu constater l'existence depuis l'ouverture de l'Exposition universelle et qui, s'ils sont avant tout utiles aux Magyars, ne manquent cependant pas d'utilité pour la France en ce qu'ils élargissent le champ de notre influence intellectuelle extérieure.

Dès ce moment cette influence intellectuelle française s'aperçoit, dans tous les domaines de l'activité hongroise, à commencer par le côté politique, c'est-à-dire par celui de la presse. En 1885, les Hongrois ne connaissaient encore rien aux choses de France et l'influence française ne dépassait pas le cadre de quelques drames français mal traduits en hongrois et mal représentés sur la scène du Théâtre National de Budapest. C'est alors que s'ouvrit la première Exposition nationale hongroise à laquelle la presse magyare convia une députation de Français se composant de tout ce que la France possédait d'illustrations en fait de science, de littérature et d'art, en tête Ferdinand de Lesseps, Massenet, Léo Delibes, le docteur Pozzi, Rops, de nombreux représentants de journaux parisiens, députation qui fut promenée, aux frais de la princesse, à travers toute la Hongrie et à laquelle nous devons certainement une espèce de découverte de la Hongrie à l'usage du grand public. Remplis de vieux préjugés ramassés dans les histoires de brigands et les contes de nourrice que l'ineffable Victor Tissot avait mis au monde vers 1879, ces messieurs trouvèrent au contraire une Hongrie dont les grandes villes ressemblaient, à part l'âge, aux villes de France et

dont les campagnes ne le cédaient en rien aux cultures de la Beauce; il fallait aller, comme chez nous, dans les provinces reculées où partout vous conduisaient d'excellentes voies ferrées admirablement desservies, pour découvrir le pittoresque de la couleur locale; quant aux brigands, aux idylles sauvages de la *poussta*, aux troupeaux de chevaux sauvages, aux mangeurs de gulyas, tout cela se réduisait à une façon spéciale, nationale si vous voulez, d'exploiter le sol. On était vraiment quelque peu désappointé de trouver un pays entièrement civilisé, manquant de pittoresque au point auquel on se l'était imaginé.

La presse hongroise était à ce moment encore absolument tributaire de celle de Vienne, du moins au point de vue de l'information. N'ayant pas les moyens de se payer des correspondants spéciaux à l'étranger, elle était abonnée aux informations que les journaux de Vienne, plus riches, se faisaient envoyer par leurs correspondants à eux, les recevant ainsi en sous-mains, à moins de frais, mais aussi passées au crible allemand, souvent fausses, tendancieuses, dénaturées et presque, en ce qui concerne les informations parisiennes, toujours plus ou moins pénétrées d'esprit antifrançais. Parmi les journaux hongrois qui firent les premiers sacrifices d'argent pour s'émanciper de cette tutelle, il y eut le *Budapesti-Hirlap*, certainement le premier en date qui établit à Paris un correspondant à lui; il fut aussitôt suivi du *Pester-Lloyd*, journal qui envoya sur les bords de la Seine Ferdinand Borostyani, un vieil ami de la France, qui y est du reste encore. D'autres encore imitèrent cet exemple, de telle sorte que dès 1889 la presse hongroise, auparavant complètement ignorée chez

nous et confondue avec la presse autrichienne, commençait à jouer un rôle à Paris, ce qui ne fut pas sans donner lieu à de nouvelles relations.

Les correspondants de journaux hongrois s'improvisèrent écrivains et pamphlétaires, pour répondre aux brochures antimagyares, dont un comité nationaliste roumain, siégeant à Bucarest, inondait à ce moment la France, et il se livra, pendant environ deux ans, sur le sol de la vieille Gaule, une telle bataille de plume roumano-magyare qu'il a fallu toute notre prodigieuse indifférence à l'égard des choses de l'étranger pour que cet événement passât à peu près inaperçu chez nous, alors qu'il donnait lieu, dans la presse des pays intéressés, à de violentes polémiques. Les Magyars eurent le dessus dans cette guerre, toujours grâce à notre indifférence; le comité roumain, privé des fonds secrets que lui allouait son gouvernement, par suite de l'adhésion subite de la Roumanie à la Triple Alliance en réponse à l'Alliance franco-russe, ne put plus continuer la lutte; ses accusations, ses calomnies, inventions nationalistes sans fondement aucun, tombèrent à néant et les Magyars eurent le dernier mot.

Les sympathies intellectuelles des Hongrois tournèrent dès lors en faveur de la France, quand bien même leurs sympathies politiques, basées sur les intérêts momentanés de leur pays, demeuraient pour l'Allemagne. Le Hongrois est une individualité d'un sens politique trop fin pour ne pas être parfaitement capable de ce distinguo, dont sont incapables la plupart des Français, nous l'avons vu pendant la fièvre philorusse de la visite du Tsar. Les Hongrois établis à Paris, les Borostyani, les Bertha et d'autres encore, par un travail acharné, cherchè-

rent dès lors à consolider ces sympathies en publiant des articles aux sujets franco-hongrois, en traduisant des drames, des livres, en rédigeant des brochures, en nouant des relations avec la presse française.

Peu à peu nous fûmes un peu mieux compris sur les bords du Danube. Les écrivains hongrois abandonnant Racine, Molière, Montaigne, Montesquieu et Voltaire, passant par Dumas, Sardou, Balzac, etc., s'aperçurent que le mouvement littéraire français avait marché depuis et qu'au delà des gaudrioles et lubricités littéraires uniquement destinées à l'exportation et que la librairie désigne sous le nom d'article de Paris, il y avait encore bien des choses méritant leur attention. Alors naquirent à Budapest de petits Zola, de petits Paul Bourget, de petits Pierre Loti et autres miniatures d'idoles littéraires de notre peuple, dont le seul mérite fut d'entretenir et d attiser l'intérêt du public hongrois à l'égard du mouvement littéraire français. Même la femme française trouva sur les bords du Danube hongrois son commentateur ; le fait est tellement rare qu'il convient ici de citer le nom de l'auteur ; peu d'écrivains hongrois jusque-là avaient dû voir juste sous ce rapport ; remplis des préjugés empruntés à la littérature allemande de bas étage, la femme française s'incarnait pour eux dans le drame à adultère, dans la demi-mondaine, farceuse des grands bars, de provenance plus ou moins exotique ; ce fut le publiciste Alvinci, peu connu en Hongrie parce qu'il ne fait pas partie des coteries qui y monopolisent la littérature, qui, le premier, sut voir au fond de l'âme de la femme française du peuple en y démontrant l'énorme fond de dévouement, d'amour maternel qui la met au-dessus de bien des femmes d'autres

nations. Dans d'autres domaines, nous eûmes des commentateurs justes plus nombreux et dont la liste serait trop longue pour prendre place ici.

L'art hongrois entra dans l'orbite française très récemment et, sous ce rapport, nous sommes, encore à l'heure qu'il est, bien plus exploités que compris en Hongrie. N'a-t-on pas vu à l'Exposition universelle, ces jours-ci, décerner des médailles et même des grands prix précisément à ceux des peintres hongrois qui, dans leur pays, font une guerre à couteau tiré à la peinture française, traitant les peintres français de saltimbanques, de danseurs de cancan et d'imposteurs? C'est encore là une preuve de notre formidable ignorance en ce qui concerne l'étranger. Au début, la peinture magyare ne se mouvait que dans les bornes que lui avait tracées l'école allemande de Munich. Elle suait l'influence allemande, l'esprit de doctrine, le respect de l'autorité, le cliché du maître, nulle initiative, nulle individualité. Munkacsy, réputation un peu surfaite, mais d'un réel talent, un solitaire du reste, au point de vue des Hongrois, était le seul qui eût puisé à des sources françaises, mais qui n'avait pas toujours su puiser juste. Peu à peu une petite colonie de peintres hongrois se forma à Paris, d'abord ignorés et plongés dans l'ombre de Munkacsy, mais se faisant peu à peu place au grand jour. Nous connûmes ainsi les Karlovsky, les Mark, les Rippel-Ronai, les Csok, les Pataki et autres qui, de retour dans leur pays, y avaient importé les premiers germes de la peinture française, quand récemment l'abbé Jean Hock, député magyar, inaugura ouvertement une campagne en faveur de l'influence artistique française et contre l'influence artistique allemande. Une terrible guerre éclata de ce fait dans le Landerneau des peintres

hongrois. Si l'influence française, sous le rapport littéraire, s'était à peu près établie pacifiquement sur les bords du Danube, l'influence française picturale y subit de violentes douleurs d'enfantement. Dès le commencement, la guerre avait été placée sur un terrain trop personnel pour ne pas être acharnée ; les questions de personnes empêchaient de voir les principes, l'abbé Hock avait des protégés, et ses adversaires, à tort ou à raison, prétendaient qu'il bataillait non pas en faveur de la peinture française, mais parce que ses protégés avaient étudié à l'école de Paris. La querelle est loin d'être vidée, mais l'impulsion est donnée et l'école française est en train de s'établir solidement dans la peinture hongroise, toujours grâce à l'énergique intervention de cet apôtre étranger de l'art français qu'est Jean Hock.

Après le mouvement artistique, il y a eu des rapprochements de nature diverse. Sous le bonnet autrichien, la Hongrie n'avait jamais pu se manifester individuellement à l'égard de l'étranger; même comme partie intégrante de l'Empire austro-hongrois, sa vie individuelle, à l'égard de l'extérieur, manquait de prestige. Les représentants de l'Autriche-Hongrie à l'étranger ne tenaient généralement pas suffisamment compte des clauses du traité de 1867, considérant cette indépendance comme une espèce de concession destinée à rester lettre morte. Officiellement, il n'y avait rien à faire contre cet état de choses; en cas de réclamation, les agents diplomatiques prouvaient toujours leur parfaite correction, étaient toujours crus par leur ministre et le réclamant avait toujours tort. Les Hongrois cherchèrent et trouvèrent d'autres moyens pour s'affirmer. L'Exposition millénaire hongroise en 1896 ne

fut organisée que dans ce but. Beaucoup de Français vinrent à Budapest, soit en qualité officielle pour prendre part aux différents congrès, soit à titre privé comme simples touristes. Il y eut le congrès de la Presse, le congrès interparlementaire de la paix, le congrès d'hygiène et de démographie et tant d'autres encore où les sommités de la science, de la presse et des lettres hongroises prirent contact avec la France. C'est alors que nous fûmes fort étonnés de trouver parmi les Hongrois une si grande quantité d'orateurs français ; quiconque a pris part à ces fêtes se souviendra du grand discours de Koloman de Széll, aujourd'hui président du conseil des ministres de Hongrie, alors président de l'Alliance hongroise de la Paix et du comité interparlementaire hongrois de la Paix, discours qui, par sa parfaite correction et la hauteur de sa pensée, a frappé tout le monde; au congrès de la presse, on eut occasion de rencontrer Eugène Rakosy comme représentant la presse hongroise et qui, depuis, a continué son œuvre en rapprochant la presse hongroise de la presse française.

Aujourd'hui ces efforts de rapprochement semblent avoir porté leur fruit. Nous sommes mieux connus, sur les bords du Danube, et Paris fourmille de Hongrois. Il y a vingt ans encore, on pouvait compter sur les doigts les Hongrois qui avaient fait le voyage de Paris, on les compte aujourd'hui par centaines de mille. Depuis l'ouverture de l'Exposition, Paris en est littéralement bondé. Avez-vous visité les différentes sections hongroises de l'Exposition universelle où la Hongrie, pour la première fois absolument séparée de l'Autriche, a exposé, outre les échantillons des produits de son industrie, des trésors historiques qui jusqu'ici

étaient jalousement gardés dans les musées? On a voulu précisément faire de la participation de la Hongrie à l'Exposition de Paris une manifestation en faveur de la France. Elle a pleinement réussi et les relations qui ont été nouées à la suite de cette participation sont extrêmement nombreuses.

Dans les congrès aussi qui ont eu lieu et ont encore lieu à l'occasion de l'Exposition, on voit partout les Hongrois occuper un rang en vue. Au congrès ornithologique, le naturaliste Othon Herman s'est distingué par l'originalité et l'énergie des initiatives prises par lui ; au congrès de la Paix, le président du comité hongrois, le député comte Albert Apponnyi, a été admiré pour son éloquence française et la hauteur de ses idées. La faction panroumaniste eût désiré traîner ses doléances anti-hongroises devant ce congrès, mais la situation n'est plus ce qu'elle était il y a six ans; les Hongrois peuvent et savent répondre, de telle sorte que le projet échoua et que la majorité des congressistes vota en faveur des Magyars; une proposition du comte Apponnyi de faire entrer les journaux individuellement dans la ligue de la Paix afin d'appuyer les vœux des diverses sociétés et de rendre moins stérile l'œuvre de la diplomatie obtint le même succès. Au congrès de l'histoire, nous avons vu, de même, les professeurs roumains et magyars aux prises; la science roumaine cherchait à prouver que les habitants de langue roumaine habitant la Hongrie résidaient sur ce sol dès avant l'invasion des Magyars et par conséquent avaient des droits de priorité sur ces derniers; la thèse a été vigoureusement contredite par la science hongroise, qui, à l'acclamation de toute l'assemblée, a apporté à l'appui de ses dires des arguments puisés aux plus récentes publications

de l'Académie roumaine elle-même. Même succès au récent congrès des étudiants, où on a vu les étudiants roumains et les étudiants hongrois se chamailler, bien entendu en observant les formes les plus courtoises; là aussi les étudiants hongrois l'ont emporté.

Nous ne pouvons que désirer que l'évolution hongroise en faveur de la France ne s'arrête plus; la Hongrie pourra en tirer le plus grand parti pour son progrès.

ZRINYI JANOS.



LE DIRE DE LA LUMIÈRE

—

A M. Hugues Destrem.

Décor : une prairie descend en pente douce vers une rivière entr'aperçue aux lacis des grands roseaux qui la bordent. A gauche, une rangée de peupliers palpite selon les caprices de la brise. A droite, parmi un massif de cytises aux grappes jaunes et d'acacias aux grappes blanches, il y a une petite grotte dont on aperçoit, dans une pénombre bleuâtre, la paroi du fond ornée de grands tournesols récemment cueillis. Au centre de cette grotte, un autel de marbre rose, surmonté d'une coupe d'onyx, porte cette inscription en lettres d'or : *ad Numina per Lumina.*

C'est un matin d'été. Le ciel, très haut, sans nuages, semble une coupole de soie transparente. Le soleil naissant étale sur le sol des nappes de clarté orangée, s'amuse à jouer avec l'ombre fine des peupliers. La rivière miroite faiblement. On entend le clapotis des flots contre la berge, le frémissement des roseaux et, tout au loin, le chant d'un batelier. Dans les acacias, un merle siffle négligemment.

Pascariel, poète lyrique, se tient assis dans l'herbe étoilée de juliennes et de scabieuses. Il porte une blouse de toile grise, que serre, à la taille, une ceinture de cuir fauve dont la boucle orfèvrie scintille, un pantalon de cotonnade blanche à raies mauves et des espadrilles. Il a la tête nue et ses cheveux blonds sont coupés ras. Ses yeux couleur d'aventurine rêvent sous des sourcils bruns. Sa face imberbe s'arrondit autour d'une bouche fraîche comme un glaïeul. Il a toujours l'air étonné. La main gauche au menton, il s'accoude sur ses genoux. De la droite, il élève à la lumière une fiole de verre irisé, pleine d'une liqueur rouge qui brille comme le sang d'un dieu.

PASCARIEL

Dire que si je verse cette liqueur dans la coupe, il arrivera des choses merveilleuses... Du moins c'est ce que m'a dit la vieille Polymnie en me la donnant.

Des choses merveilleuses !... Mais est-ce que tout ne me paraît pas déjà merveilleux sans que j'aie besoin de recourir à des sortilèges? Qui me dit que la bonne femme n'a pas voulu me jouer un tour ?

Je sais bien, c'est une souriante aïeule. Elle chante des chansons d'Arcadie. Lorsqu'elle me reçoit dans son petit jardin tout fleuri de roses pâles, de pois de senteur semblables à des papillons et de tulipes bariolées, je la trouve assise sur un escabeau, devant ses ruches de paille bien tressée. Tandis qu'elle me raconte d'admirables histoires, les abeilles bourdonnent harmonieusement, autour de moi, sans me piquer. Et la voix de Polymnie sonne comme une musette ancienne... Et ses regards me caressent l'âme. Et elle m'appelle son neveu. Et son bonnet de linge sent bon l'iris et la lavande...

Certes, je ne puis pas croire qu'elle cherche à me nuire.

Mais enfin, pourquoi me fit-elle, hier soir, ce cadeau, en me disant : « Nabot des cerises (elle m'appelle ainsi parce que je ne suis pas grand et parce que ma mère me mit au monde sous un cerisier), Nabot des cerises, je te donne ce que je possède de plus précieux : l'essence des rythmes. Verse-la, par un jour de soleil, dans cette coupe, sur l'autel de la grotte. Puis regarde sans souffler mot, je te promets un spectacle surprenant... »

Elle dit et me remit la coupe et la fiole. Puis, comme il commençait à faire frais, elle rentra dans sa maison, en me souhaitant des songes agréables... Moi, je n'ai pas pu dormir tant j'étais intrigué. Dès l'aube, voyant que le temps se mettait au beau, j'ai placé la coupe sur l'autel, j'ai tapissé, je ne sais pourquoi, la grotte de tournesols, et j'ai attendu le lever du

soleil pour verser la liqueur. Mais maintenant je n'ose plus.

Il pose la fiole dans l'herbe, se lève et marche vers les acacias. Le Merle montre son bec jaune entre les fleurs et le salue d'une roulade brillante.

PASCARIEL

Oh ! ce chant de merle... C'est comme un bruit de source parmi des cressons frais... Voilà un rythme ! A quoi bon en apprendre d'autres ?

LE MERLE

Nigaud, si tu suis le conseil de Polymnie, tu apprendras des cadences supérieures aux miennes ; et, à ton tour, tu pourras m'instruire.

PASCARIEL

J'aimerais mieux m'étendre dans l'herbe et dormir un peu. Je me sens la tête lourde à cause de cette nuit d'insomnie.

LE MERLE

Fi ! le paresseux ! Imite-moi plutôt : je m'efforce sans cesse de perfectionner mon chant. Toi, au contraire, dès que tu as trouvé quelque assemblage de sons mélodieux, tu le profères inconsciemment et tu l'oublies. Tu perds des journées à rêvasser, enfoui dans la verdure. Et c'est tout au plus si, lorsque tu as faim, tu prends la peine d'étendre le bras pour cueillir un fruit.

PASCARIEL

C'est si bon de ne rien faire ! C'est si bon de suivre, sans intervenir pour les préciser, les images vagues qui me flottent dans l'esprit. C'est si bon, quand je ferme les yeux, de me perdre aux remous d'un fleuve de clarté pourpre qui développe en moi son cours majestueux. Il me plaît aussi d'admirer, pendant des heures, les reflets d'arc-en-ciel

chatoyant sur la gorge des tourterelles qui nichent dans les peupliers ou d'écouter mon cœur battre selon le mouvement des feuillages.... Ah! vivre, se laisser vivre indolemment, crois bien, cher ami, que nuls rythmes laborieusement ordonnés ne valent cette volupté.

LE MERLE

Non, je ne le crois pas. Et, au fond, tu ne le crois pas non plus. Rappelle-toi la joie que tu ressentis, chaque fois que, trop hanté par les images dont tu parlais tout à l'heure, tu fus, en quelque sorte, obligé de les émettre sous la forme d'un chant. Au lieu de végéter sur ta propre substance, tu agissais, tu enfantais des rythmes qui s'envolaient à travers la campagne. Les arbres et les fleurs s'en paraient. Et, reconnaissants, ils t'enveloppaient de murmures, de pollens et de parfums où se retrempait ton rêve fécond.

PASCARIEL

C'est pourtant vrai! S'il m'arrive — et la chose est fréquente — de désobéir à la voix intérieure qui me commande de chanter, j'éprouve des remords, je me sens l'âme trouble et le cœur lourd. Les images pâlissent, se fanent, puis s'effacent. Et je demeure aussi stupide que la borne du chemin...

Mais quoi, se mettre à l'ouvrage, c'est bien ennuyeux!

LE MERLE

Cependant, tu travailles quelquefois.

PASCARIEL

Eh! oui, c'est là ce qui m'agace.

LE MERLE

Je dois te prévenir que si tu vides la fiole dans la coupe, des rythmes imprévus surgiront parmi

des torrents de lumière. Et tu ne pourras pas t'empêcher ensuite de les fixer. Tu auras beaucoup de besogne, mais aussi tu goûteras un plaisir intense.

PASCARIEL

Des rythmes vraiment nouveaux?..... Cela me tente presque. Toutefois, je voudrais que Lauréol fût là pour profiter de l'aubaine.

LE MERLE

Justement, le voici qui vient.

En effet, Lauréol, autre poète lyrique, frère de Pascariel, apparaît sur le chemin qui longe la rivière. Il est vêtu de velours gris à côtes ; sur sa tête un chapeau mou tout déformé, sali de toiles d'araignées ; à ses pieds, des souliers avachis, aux talons tournés, aux semelles feuilletées. Il a le teint brun, des yeux bleus, des moustaches naissantes. Il semble morose et très las.

PASCARIEL, *courant à lui.*

Ah! frère, je suis content de te revoir. Il y a si longtemps que tu étais parti!

LAURÉOL

Je suis brisé de fatigue; mes pieds saignent; je meurs de soif et de faim. Mais ce n'est rien puisque je te retrouve.

Ils s'embrassent, puis remontent vers la grotte en se tenant par la main. Le Merle chante joyeusement. Arrivé près des acacias, Lauréol s'agenouille, prend à brassée les grappes odorantes et les feuilles et les serre contre son cœur.

LAURÉOL

O frondaisons fraîches, arômes vivifiants, rendez-moi ma vigueur ancienne. Toi, prairie, imprègne-moi de tes sèves. Vous, peupliers, versez votre ombre sur mon front. Et toi, jeune soleil, pénètre-moi de ton or fluide.

PASCARIEL

Regarde: toute la campagne frémit d'allégresse.

Et le Merle te complimente. Et moi, je te donnerai des fraises.

Il entre dans la grotte, y prend dans un coin un panier garni de feuilles de vignes, plein de grosses fraises, et le tend à son frère. Celui-ci mange avidement, tandis que Pascariel lui enlève ses souliers, les jette au loin et lui met aux pieds ses propres espadrilles.

LAURÉOL

Comment, tu vas rester pieds nus ?

PASCARIEL

Certainement. J'adore marcher ainsi dans les gramens.

LAURÉOL

Tu n'as pas changé. Tu es toujours joyeux comme une petite caille et vif comme un lézard.

PASCARIEL

Je n'en dirai pas autant de toi, pauvre ami. Tes yeux sont tristes. Et puis tu as maigri ; et j'aperçois des rides sur ton front.

LAURÉOL

J'ai beaucoup pâti.

PASCARIEL

Quand tu auras reposé, tu me raconteras tes aventures. Je vais te mettre sous la tête un oreiller de mousse et tu dormiras jusqu'à ce soir.

LAURÉOL

Non, je me sens déjà mieux : ces fraises m'ont rendu des forces. Donne-moi un peu à boire, puis je te raconterai tout.

Pascariel prend la coupe sur l'autel, va la remplir à la rivière et la rapporte à son frère.

LAURÉOL, *après avoir bu.*

Tiens, qu'est-ce que cette coupe ?

PASCARIEL

Un cadeau de la vieille Polymnie. — Je t'expliquerai cela.

LAURÉOL

Ah! Polymnie..... C'est vrai, elle nous aime. Si je l'avais écoutée, je ne te reviendrais pas éclopé de la sorte.

PASCARIEL

Peut-être même ne serais-tu point parti sans rien me dire, méchant vagabond.

LAURÉOL

Que veux-tu! A force d'entendre maints passants nous vanter la ville, je me suis imaginé que j'y pourrais faire figure, acquérir de la gloire et compter parmi les grands de l'époque. « Quoi donc, me disais-je, les citadins prisent ceux de l'or, ceux des armes et tels jaboteurs qui leur dévident de la prose. D'autant mieux fêteront-ils le poète qui parcourra leurs rues en répandant des rythmes mélodieux et chatoyants. Nombre de gens se baissent pour ramasser une pièce de cent sous dans la boue. Ne se baisseront-ils pas pour récolter les vers que je sèmerai entre les pavés...? Une strophe qu'on recueille délicatement, sans la froisser, et qu'on place dans son gousset, du côté du cœur, cela vous met une musique dans l'âme pendant plusieurs jours. — Et qu'est-ce que je demanderai en retour des dons magnifiques que je prodiguerai aux princes comme à la multitude? Pas grand'chose : une chambre garnie d'un lit quelconque, d'une table et d'une chaise. Du lait, du pain, quelques radis noirs avec du gros sel et des fruits. Puis le droit de me promener dans un jardin où il y aurait des œillets et des verveines. De plus, certains livres de contes

tels que : *la Môme Glycine, les Malheurs de la reine Passiflore, les Prophéties du Grand Toucan.* Enfin une jolie femme, aux longs cils, à la voix douce qui viendrait me caresser deux fois par mois, pas davantage... »

Je ne doutais pas de rencontrer bientôt le Mécène qui s'empresserait de réaliser mes vœux. Je me promettais de lui dédier des poèmes écrits, en lettres d'or et d'argent, sur une peau d'onagre bien tannée. Je louerais sa magnificence. Et. par ainsi, je ferais passer son nom à la postérité la plus lointaine.

Tout plein de mon projet, j'allai consulter grand-maman Polymnie. Tu sais qu'elle a aimé, dans son jeune temps, pas mal de Simonides et autres Stésichores, et qu'elle sait les façons d'agir du vulgaire à l'égard des poètes. Je croyais qu'elle m'approuverait. Mais bien au contraire, elle me dissuada de toutes ses forces. — Elle me représenta qu'ici j'étais très heureux, à l'abri du besoin grâce au miel, aux salades d'escaroles, aux œufs et aux civets de lapin qu'elle partageait avec nous. Elle m'affirma que l'immense majorité des hommes se souciaient fort peu de poésie, qu'ils considéraient les poètes moins que les saltimbanques et que même ils trouvaient bon de les affamer. Elle conclut par ces mots : « Mon pauvre garçon, il ne te sera pas permis de chanter tes vers dans les rues. Les Bourgeois, qui haïssent l'art comme les limaces haïssent le beau temps, te feront traquer par leurs dogues de police, incarcérer par leurs juges, ou bien ils te livreront à certains fous dangereux qu'on nomme Aliénistes, lesquels te feront subir des supplices raffinés, sous prétexte de te redresser l'intellect..... Reste donc tranquille. Ou si tu éprouves absolument le besoin

de changer d'air, va rendre visite à la forêt : les chênes et les ormes, ces grands poètes tout murmurants de songe, entendront tes vers avec plaisir. Et ils seront charmés de te réciter les leurs. Puis tu plairas peut-être à une dryade que tu épouseras. En tout cas, je t'en avertis, il vaut beaucoup mieux pour toi fréquenter les arbres que les hommes. »

La sagesse parlait par la bouche de Polymnie. Mais j'étais à ce point entiché de mon idée que ses discours glissaient sur moi comme un patineur sur la glace. Je la quittai sans lui répondre et, sachant que, de ton côté, tu t'efforcerais de me retenir, je me gardai de rentrer chez nous. Et je pris, le soir même, le chemin de la ville.

PASCARIEL

Je ne t'aurais pas retenu : je serais parti avec toi.

LAURÉOL

C'est possible, mon ami. Nous eussions alors été deux à souffrir. Il est, par conséquent, préférable que tu ne m'aies pas accompagné...

Je reprends. — Comme le jour commençait à paraître, j'entrai dans la ville.

J'étais assez las d'avoir marché toute la nuit et j'avais très faim. Avisant un cabaret dont un individu à tablier sale enlevait les volets, je m'assis sur un banc qui se trouvait à côté de la porte et je priai le patron de me servir du pain, du fromage et du vin blanc. — Quand je fus restauré, n'ayant pas d'argent et voulant expérimenter la valeur de mes rythmes, je proposai à mon hôte de le payer d'une chanson que j'avais composée chemin faisant et dont j'entonnai, tout de suite, les premiers vers. Entre parenthèses, elle n'est pas mal, cette chanson. En voici le refrain :

Ohé ! ohé ! Jean du Bouleau,
Fais danser la lune au bout d'un jet d'eau...

PASCARIEL

Ah ! c'est délicieux.

LAURÉOL

Tu trouves ? Eh bien, ce ne fut pas l'avis du cabaretier. Elevant la voix, fronçant les naseaux et me montrant le poing, il m'ordonna de lui payer trente sous, de... *taire ma gueule* et de... *foutre le camp.* Très choqué, je fis observer à ce Caliban que mes vers étaient sans prix et que, par conséquent, il lui était plus profitable de les encaisser dans sa cervelle que d'enfouir trente sous dans sa poche. Je poussai la condescendance jusqu'à lui proposer de les lui apprendre.

Mais mon offre le mit tout à fait en fureur. Il bondit sur moi en hurlant cette phrase mystérieuse dont le sens m'échappe : « *As-tu fini de m'acheter?* » et me jeta dehors en me criblant le derrière de coups de pieds qui me firent très mal.

Je me ramassai; je m'essuyai, car j'avais roulé dans une ornière fangeuse. « Mauvais présage ! » me dis je. Toutefois je n'étais pas venu aussi loin pour retourner sur mes pas sans risquer de nouvelles tentatives auprès d'âmes moins frustes que celle de ce débitant.

La rue que je suivis me conduisit au bord de la Seine. Après avoir longé ce fleuve assez intéressant pendant une heure, j'arrivai près d'un pont qu'un passant interrogé me déclara s'appeler le pont des Arts. Un tel nom me parut de bon augure. Je m'accotai au parapet et, encouragé par la mine réfléchie de quelques vieillards nébuleux, portant des volumes sous le bras et marchant à petits pas circonspects,

je commençai à réciter, d'une voix haute et claire, mon *ode aux Abeilles*...

Or très en vain je m'égosillai. Personne ne s'arrêtait pour m'écouter et même certains me lançaient des regards courroucés, comme si j'avais troublé leur méditation. J'ai su depuis que j'avais scandalisé, par mes rythmes trop libres, plusieurs de ces ancêtres qu'à la ville on traite d'Immortels.

Tu sauras que les Immortels sont des gens de lettres payés par le gouvernement pour s'habiller d'une façon grotesque et pour se réunir sous une coupole, dans une grande salle où ils passent le temps à se chatouiller les uns les autres.

Bref aucun Mécène ne se déclara séduit par ma poésie. Quant aux mortels qui traversaient aussi le pont, s'ils s'arrêtaient une minute devant moi, afin d'ouïr mes vers, ils prenaient très vite un air stupéfait ou méprisant. Les uns disaient : « C'est un fou qui divague. » Les autres s'écriaient : « Il ne parle pas français. Ce doit être un salaud d'étranger. » Evidemment personne ne me comprenait. Et mes vers étiolés tombaient piteusement, autour de moi, comme des feuilles mortes.

Enfin, un estafier du guet s'approcha et m'enjoignit, d'un ton bourru, de circuler. Assez déconfit, j'obéis sans répondre.

Je n'en finirais pas si je te racontais, par le menu, tous mes déboires. Je te dirai seulement que mes démarches pour me procurer, grâce à mes vers, le gîte et la pitance ont échoué. J'ai sollicité des financiers et des journalistes, des ministres et leurs secrétaires, des rentiers et des commerçants, des nobles et des roturiers. Partout je fus éconduit. Je m'aperçus à la longue que le fait de versifier constituait un vice rédhibitoire et qu'en persistant à sui-

vre mon instinct, je m'exposais à mourir de faim. Et en effet, comment ne suis-je pas mort ?... Je me nourrissais de détritus trouvés dans les boîtes à ordures et disputés aux chiens errants. J'ai dormi sur les bancs des promenades à côté de faméliques qui, eux aussi, me vilipendaient et me maltraitaient. — Après un mois de cette existence nauséabonde, j'abdiquai mes rêves de gloire et je pensai sérieusement à revenir ici. Déjà, j'étais près de franchir cette même porte de la ville par où j'étais entré, quand je tombai entre les mains des chrétiens.

Un personnage à redingote noire, à lunettes et qui psalmodiait, d'une voix nasillarde, une sorte de cantique, s'interrompit comme je passais à côté de lui, m'agrippa la main gauche, m'affirma sèchement que je courais à ma perdition et me proposa de péleriner sous sa conduite, vers Chanaan. J'allais échapper à ce maniaque quand je me sentis saisir la main droite : un moine puant m'attirait à lui, en m'adjurant de me vouer au Sacré-Cœur de Jésus. Très effrayé, car Polymnie m'avait appris combien les chrétiens sont à craindre pour nous autres adorateurs du Grand Pan, je suppliai ces énergumènes de me laisser tranquille. Mais ils ne m'écoutaient pas. Ils me tiraillaient presque à m'écarteler, en échangeant des injures et en se menaçant du grand diable d'enfer. Le premier radotait de prédestination ; le second pataugeait dans la grâce efficace. Par un effort désespéré, je réussis enfin à me dégager et je m'enfuis. Quand je fus un peu loin, je me retournai : les deux chrétiens se roulaient dans la poussière et se gourmaient à outrance. Sans m'attarder à les mettre d'accord, je poursuivis ma route. Je ne m'arrêtai pas une seule fois, tant j'avais hâte de me retrouver auprès de

toi... Te dire ma joie quand j'ai découvert la grotte, nos acacias et nos peupliers!...

Ah! frère, me voici sauvé. On ne m'y reprendra plus à désirer la ville et ses suffrages. J'en reviens l'âme éculée comme ces chaussures que tu m'enlevas. Mais je serai bientôt remis. Et nous nous roulerons, de nouveau, dans l'herbe. Nous cueillerons des roses. Nous ferons enrager Polymnie. Et surtout, nous chanterons des vers jusqu'à en perdre le souffle.

PASCARIEL

Je suis bien content !... Mange donc encore quelques fraises.

LAURÉOL

Avec enthousiasme : elles recèlent tous les parfums de la terre.

Cependant qu'il mange, Pascariel replace la coupe sur l'autel. Puis il ramasse la fiole dans l'herbe et la lui montre en souriant.

PASCARIEL

Voici le cadeau que me fit hier Polymnie. Si je verse le contenu de cette fiole dans la coupe, nous verrons des choses étonnantes.

LAURÉOL

Ah ! c'est cette fameuse essence des rythmes dont la bonne vieille m'a parlé plusieurs fois... Comme cela brille ! On dirait un rayon de soleil à travers les vapeurs rouges du crépuscule.

PASCARIEL

A quoi bon verser la liqueur dans la coupe? Le Merle m'a déclaré qu'il en résulterait pour moi l'obligation de travailler beaucoup.

LAURÉOL, *riant.*

Tu es donc toujours aussi paresseux?

PASCARIEL

Paresseux, paresseux, c'est vite dit. Je chanterai des vers tant que tu voudras. Quant à les habiller de noir pour les figer sur du papier, cela m'ennuie.

LAURÉOL

Moi, l'encre et le calame ne me déplaisent pas.

PASCARIEL

En ce cas, cher scribe, charge-toi de l'incantation.

LE MERLE

Pour cette fois, il n'aura pas besoin d'écrire.

PASCARIEL

Que va-t-il donc se passer?

LE MERLE

Videz la fiole dans la coupe, vous verrez bien.

PASCARIEL

Soit : je suis curieux du résultat.

Il remet la fiole à Lauréol. Tous deux entrent dans la grotte et se penchent sur l'autel. Lauréol verse la liqueur qui tombe, avec un bruit d'harmonica, dans la coupe. A ce moment, le Merle élève la voix.

LE MERLE

Récitez les mots de l'inscription.

LAURÉOL

Cela devient sérieux !... *Ad numina...*

PASCARIEL

Per lumina...

Une grande flamme bleue, au cœur jaune, s'élance de la coupe et monte jusqu'à la voûte de la grotte. Le sol tremble ; les feuillages s'agitent ; un brouillard transparent, couleur d'arc-en-ciel, emplit la scène. Il flotte pendant quelques secondes, enveloppe les deux poètes, puis se dissipe peu à peu, laissant voir le paysage transfiguré.

L'atmosphère et le ciel sont d'or jaune ; les arbres, les ro-

seaux et le verger, d'or vert ; la grotte, d'or bruni. Lauréol et Pascariel sont vêtus de drap d'or ; sur leurs têtes, se balancent des aigrettes d'or frisé. Le plumage du Merle apparaît également tout en or. Et le soleil lance de longues flèches d'or rouge à travers la frondaison d'or des peupliers.

L'essence bouillonne dans la coupe qui résonne comme une cloche d'or. La flamme s'épanouit comme une fleur énorme et prend une teinte d'or fauve. Des figures gracieuses s'y dessinent confusément.

LAURÉOL

O Lumière jamais vue !

PASCARIEL

O Lumière entrevue dans mes rêves !

LAURÉOL

Mon âme, imprégnée de splendeur, ne se reconnaît plus elle-même.

PASCARIEL

Mon âme pleine de magnificence m'éblouit.

LAURÉOL

Où sommes-nous?

LE MERLE

Au sein de la lumière primordiale, lieu d'origine des Forces, patrie essentielle des poètes.

PASCARIEL

Quelles sont ces figures radieuses qui ondulent dans la flamme?

LE MERLE

Ce sont les Rythmes.

LAURÉOL

Où sommes-nous? Où sommes-nous?

LE MERLE

Au plus profond de vous-mêmes.

PASCARIEL

Où sommes-nous? Où sommes-nous?

LE MERLE

Très loin hors de vous-mêmes.

LAURÉOL

L'espace n'est-il pas aboli?

LE MERLE

L'espace est aboli.

PASCARIEL

Le temps n'a-t-il pas suspendu son cours?

LE MERLE

Le temps n'existe plus.

LAURÉOL

Penché sur un gouffre de flammes, je vois les siècles s'y fondre comme de la cire.

PASCARIEL

Voici qu'il neige des comètes.

LAURÉOL

Voici qu'il pleut des étoiles.

Le paysage a disparu. Les deux frères, assis, face à face, dans une coquille d'or, voguent sur un océan de clarté où ruissellent, de toutes parts, des cascades d'astres embrasés. Le Merle, transmué en phénix flamboyant, vole en cercle au-dessus d'eux.

Soudain, une flottille de cygnes couleur de feu, portant des diadèmes d'or, surgit de l'onde et les entoure.

LES CYGNES

Au pays des verbes solaires, suivez-nous, poètes.

LAURÉOL

Qui règne en ce pays ?

LES CYGNES

Votre père Apollon et votre mère Hécate.

PASCARIEL

Notre père, nous ne l'avons jamais connu.

LAURÉOL

Notre mère a disparu le lendemain de la naissance de Pascariel.

LES CYGNES

Les trois dieux des chrétiens les persécutaient. Ils ont dû fuir. Mais ils vous ont confiés à la Muse Polymnie, en attendant de meilleurs jours... Or ces jours sont venus.

LE PHÉNIX

Les dieux de la lumière et de la joie l'emportent sur les dieux des ténèbres et des larmes.

LES CYGNES

La croix lugubre sert de perchoir aux moineaux.

LE PHÉNIX

Et l'agneau mystique fut mis à la broche pour le premier festin des enfants d'Ouranos sur la cime de l'Olympe rénové.

LES CYGNES

Voici venir le temps d'Astrée.

LE PHÉNIX

Un ordre nouveau commence.

LAURÉOL ET PASCARIEL, *ensemble.*

C'est l'âge d'or !

LES CYGNES ET LE PHÉNIX, *ensemble.*

Oui, l'âge d'or !

Un silence. Une plage apparaît couverte de coquilles nacrées. Les deux frères y abordent. Les cygnes s'éloignent en chantant, bien qu'ils ne soient pas du tout près de mourir. Le phénix se perd dans le ciel.

LAURÉOL

Terre radieuse, je te salue ! Le vent qui te frôle murmure des poèmes, et je vois là-bas des champs pleins de fleurs inconnues.

Ils s'engagent dans un sentier creux entre des roches micacées où croissent des touffes de genêt. Bientôt, ils entrent dans un jardin planté d'aulnes, de magnolias et de tilleuls. Fatigués, ils s'asseyent sur le gazon. Des colombes voltigent en roucoulant autour d'eux.

LAURÉOL

Oh! je me sens joyeux. Mon âme, toute légère, se joue avec les colombes.

PASCARIEL

Quand je respire, il me semble boire du lait sucré, tant l'atmosphère est douce.

LAURÉOL

Que va-t-il nous arriver maintenant ?

PASCARIEL

Rien que d'heureux, à coup sûr... Regarde : voici des jeunes filles qui viennent à nous.

Vêtues de nuées mauves, la face brillante comme une aube de juin, elles nous tendent des couronnes où les roses rouges se mêlent aux camélias.

Les jeunes filles, au nombre de douze, les entourent, six d'entre elles forment une danse sinueuse dont les méandres enlacent peu à peu les poètes. Les six autres leur posent des couronnes sur la tête et les embrassent, à tour de rôle, sur la bouche.

LAURÉOL

Ah ! Mesdemoiselles, que de bonté...

PASCARIEL

Qui êtes-vous donc ?

DEMI-CHŒUR DE JEUNES FILLES

Vos sœurs : les Odes vagabondes.

SECOND DEMI-CHŒUR

Vos amantes : les Odes capricieuses.

PREMIER DEMI-CHŒUR

Aux soirs studieux, nous vous avons rendu visite.

SECOND DEMI-CHŒUR

Aux nuits de rêverie, nous avons illuminé vos extases.

TOUTES ENSEMBLE

Nous sommes les reflets du soleil sur la rivière, la chanson du vent dans les roseaux, le bruit de l'écluse, l'ondulation des blés mûrs, le parfum des sureaux en fleurs, le tic-tac du moulin, la rosée sur les marjolaines, le velouté des pêches, l'éclat des vers luisants, la mélancolie du crépuscule. Aériennes et caressantes, nous favorisons les bons poètes.

LAURÉOL

Je vous reconnais... Mais combien, ici, vous m'apparaissez plus belles que dans la brume de mes rêves.

PASCARIEL

Goûtant vos lèvres, je crois manger des reines-claudes.

UNE ODE

Est-il gourmand! Il ne pense qu'aux fruits.

UNE AUTRE

Si tu es bien sage, nous te donnerons de l'ambroisie.

PASCARIEL

De l'ambroisie? Ce doit être délicieux... Mais que faut-il faire pour que vous me trouviez sage?

L'ODE APPELÉE LYDIE

Il faut te marier avec moi.

PASCARIEL

Ah! très volontiers...

LAURÉOL

Eh bien, et moi? — Resterai-je célibataire?

L'ODE APPELÉE MARGIANE

Pas du tout : si tu veux, tu m'épouseras.

LAURÉOL

Oh! avec le plus grand plaisir.

LES AUTRES ODES

Toujours dansant, nous vous mènerons à la couche nuptiale. Tu verras, Pascariel, la bouche de Lydie vaut mieux que tous les fruits du monde. Et toi, Lauréol, qui réclamais des femmes à la voix douce, les chants dont Margiane a coutume te procureront des voluptés divines — sans compter qu'elle est très bien faite.

LAURÉOL

Je n'en doute pas, et je suis prêt à l'aimer de toutes mes forces. — Mais où, quand, comment nous marierons-nous?

MARGIANE

Quelle impatience! Je te plais donc?

LAURÉOL

Je tremble de désir : ne le vois-tu pas!

LYDIE, *à Pascariel.*

Et toi, Nabot des cerises?

PASCARIEL

Tiens, tu sais mon nom?

LYDIE

Souvent, cachée dans les tulipes de Polymnie, je l'entendis t'appeler ainsi. Il y a très longtemps que je te guette, moi!... Tu es vierge, moi aussi; nous nous apprendrons mutuellement l'art d'aimer.

PASCARIEL

Ah! ce sera bon comme du miel nouveau.

LAURÉOL, *à Margiane.*

J'ai le regret de t'avouer que moi, je ne suis pas vierge.

MARGIANE

Tranquillise-toi ; moi non plus.. J'ai couché jadis avec Orphée. Mais j'ai divorcé parce qu'il ne cessait pas de me parler de son Eurydice perdue. Et puis il pleurait trop.

LAURÉOL

Coïncidence bizarre : j'ai couché, en songe, avec Eurydice. Elle m'ennuyait, regrettant sans cesse son Orphée.

MARGIANE

Laissons le passé. — A l'avenir, me seras-tu fidèle ?

LAURÉOL

Je ferai comme tu feras.

MARGIANE

A merveille ! je compte agir de même. Nous verrons qui de nous deux se lassera le premier de sa constance.

LAURÉOL

Ah ! marions-nous sans tant de paroles !

LES ODES, *en chœur.*

Pour vous unir Apollon et la grande Hécate descendent de l'Empyrée. Entendez-vous gronder les foudres et résonner les lyres ?... Fiancés, agenouillez-vous.

Entre Apollon sur son char radieux au quadrige flamboyant. Nimbé de soleil, il tient un sceptre d'éclairs. Hécate, nimbée de lune, est assise à côté de lui. Ils sourient aux deux couples agenouillés sur qui le chœur des Odes effeuille des roses.

APOLLON

Enfants, je vous donne l'un à l'autre. Et je veux qu'il résulte de cette union des poèmes tellement harmonieux que la race humaine n'en aura jamais entendu de pareils.

HÉCATE

Des colliers d'étoiles seront mon cadeau de noces. Jeunes Odes, vous les leur porterez au réveil de leur nuit nuptiale.

APOLLON

Allez maintenant : retournez sur la terre. Vous, Lauréol et Pascariel, n'oubliez pas que votre seul devoir, parmi les hommes, est de chanter de beaux vers. Vous, Margiane et Lydie, ne manquez pas de leur refuser vos faveurs, s'ils s'abaissaient jusqu'à la prose.

Observez ces préceptes et, quelque jour, vous viendrez vivre avec nous dans la lumière.

Les deux couples s'inclinent devant la majesté des dieux. Le char s'éloigne à travers le jardin et se fond dans les clartés qui viennent de l'Orient. Au son d'une musique éolienne, le brouillard couleur d'arc-en-ciel monte du sol et enveloppe les amants. Il se dissipe doucement...

Et c'est de nouveau la prairie avec sa grotte, ses peupliers ses acacias et ses cytises. Sur l'autel, la coupe est vide. Pascariel et Lauréol sont vêtus comme devant ; Margiane et Lydie ont des habits de paysannes.

LAURÉOL

Ah! Margiane que tu es belle!... Viens dans mes bras.

MARGIANE

Toi, dans les miens.

LAURÉOL

Allons sous les arbres : l'herbe y est fine et douce. Et j'ai tant de choses à te dire — en particulier.

Enlacés ils entrent sous les acacias qui écartent leurs branches pour qu'ils passent, puis se rejoignent en balançant leurs grappes odorantes.

PASCARIEL

Lydie, j'ai faim de ta bouche. Et je sais un endroit au bord de la rivière où j'ai disposé un lit de mousse pour y faire la sieste. Viens : nous nous régalerons l'un de l'autre, tandis que les roseaux pépieront, autour de nous, comme des flûtes amoureuses.

LYDIE

Tu verras : les pointes de mes seins ont le goût d'une confiture d'étoiles.

Ils descendent vers la berge et disparaissent parmi les roseaux.

LE MERLE

Moi, j'entonne l'épithalame.

Il chante éperdument. Les peupliers palpitent. Les acacias et les cytises chuchotent. Et le soleil ne se lasse pas d'étaler ses nappes d'or sur la prairie en fleurs.

Le rideau se ferme.

ADOLPHE RETTÉ.



DIONYSIES

BACCHUS

Ildis, tes bras légers sont plus frais que la neige.
Ils se fondront comme un fruit savoureux sous mes lèvres.
Ildis, voici que tu me prends au piège
de tes regards d'amour et de tes rires vains.
Mais aimons-nous du moins. Dénoue tes cheveux clairs,
sur mon corps nu ferme tes mains
délicieuses et mortelles ;
et je boirai toute ta chair
dans le poison subtil des humides baisers.
Tes deux seins palpitent comme des hirondelles
entre les doigts de l'oiseleur ;
donne-les-moi pour mes baisers.
Donne-moi pour mes lèvres
tes lèvres qui s'entr'ouvrent ainsi qu'une fleur.
Je suis ivre du vin des immortelles fièvres.

ILDIS

Avec l'éclat frigide des miroirs
je reflète les apparences de tes rêves.
Je suis comme l'onde impersonnelle où le soir
égrène la vision des nuages mobiles ;
et si mon corps s'émeut aux gestes inutiles,
c'est que je me souviens encore des leçons
que m'apprirent jadis les prêtresses sacrées.
J'ai passé mon enfance au milieu des forêts,
et désormais ma chair connaît tous les frissons.
Mais maintenant prends-moi. Déroule mes cheveux
pour te noyer parmi leurs vagues. Prends mes yeux

sous ta bouche comme une étoile ;
déchire de tes mains sanglantes les longs voiles
qui cachent la splendeur de mon ventre stérile.
Sur toi je fermerai les bras,
et j'aurai des baisers pour tes lèvres humides,
alors qu'uni au mien ton corps accomplira
les rites par lesquels l'amour se perpétue.

BACCHUS

A toute volupté ma chair se prostitue.
Le ciel rouge flamboie et saigne de luxure,
et mon corps tout entier frémit sous la morsure
des flammes qui jadis ont consumé ma mère.
Pourquoi devant mes yeux dresses-tu le mystère
de ton ventre, ou la courbe exquise de tes reins ?
Et pourquoi croises-tu les deux bras sur ton sein
comme pour te défendre en appelant ma bouche ?
Ouvre-moi bien plutôt la croix des voluptés,
la croix où je viendrai perdre mon cœur farouche,
et laisse-moi cueillir la fleur de ta beauté
pour pénétrer l'essence de ton âme.

ILDIS

Je suis toujours diverse, et toujours une.
Je suis la femme
éternelle et sacrée. Je suis la vierge même
qui dénoue sa ceinture de laine,
blanche sous les rayons propices de la lune.
Je suis l'éphèbe ignorant et ravi
auquel le maître apprend de dangereux baisers ;
et je suis le désir toujours inassouvi
qui courbe sous les vents la pâle chevelure
des arbres enlacés au milieu des forêts.

PAN

Syrinx, pourquoi dors-tu toujours dans les roseaux ?

N'écouterai-je pas un jour sous le murmure
de ma flûte à sept trous, ta voix divine et lente
qu'ont enfermée les Dieux aux tiges des roseaux?

ILDIS

Je suis Syrinx! je suis Syrinx! je suis l'amante
qui bondit à travers les profondes vallées;
et toujours le chasseur voit derrière les voiles
que font devant ses yeux mes cheveux dénoués
s'allumer du désir les lointaines étoiles.

BACCHUS

Je tends vers toi les bras. Une et toujours diverse,
apporte-moi la fleur splendide de ton sexe,
si tes lèvres de sang s'ouvrent comme un calice
verse-moi le vin chaud de tes subtils baisers.

LES BACCHANTES

Voici les boucs, les boucs sacrés.
Ils viennent couronnés de lys.
Dans leurs yeux noirs des flammes brûlent.
Sur nous descend le crépuscule,
fraternel et mystérieux,
au tintement clair des crotales
notre danse roule autour d'eux.
Voici l'heure dans le ciel pâle
où notre chair se prostitue.
Voici les boucs, vêtus de fleurs.

LES MÉNADES

Les flambeaux sous la nuit ont de fauves lueurs.
Sur nos bras, sur nos hanches nues
se tordent les serpents glacés.
Dans le silence, nos baisers
vont sonner des fanfares claires
vers le triomphe de nos chairs.

LES SATYRES

Les Nymphes ont crié entre nos bras velus.
Nous avons suivi leur fuite éperdue
à travers les taillis prisonniers des grands chênes ;
nos mains ont déchiré leurs longs voiles de laine,
et sous la volupté tragique de nos râles
nous avons assouvi leur ventre virginal.

ILDIS

Viens, je t'ouvre les bras. Viens, je t'ouvre les lèvres.

BACCHUS

Et maintenant que toute chair se prostitue,
que tous les corps pâmés dans le frisson des fièvres
s'écrasent entre eux comme des fruits mûrs.
Mêlez vos yeux, mêlez vos bouches.
Je m'abandonne à tous. Voici la nuit farouche,
et je veux que l'orgueil de nos gestes impurs
exalte vers les cieux la gloire des luxures.

LOUIS PAYEN.



BOTTICELLI
ET LA DIVINE COMÉDIE

—

Rien de plus délicat et de plus périlleux que l'illustration d'un livre, soit que l'illustrateur s'attache à suivre le texte de près, soit qu'il préfère l'interpréter librement. Trop littérale, unetraduction risque de ressembler à quelque copie d'après photographie; trop selon l'esprit, elle ne sort guère de l'ambiguité ou du contresens. Un roman abonde-t-il en pages psychologiques, la bonne représentation de ses personnages devient presque impossible; offre-t-il, au contraire, une succession ininterrompue de scènes animées, d'épisodes dramatiques, il entraîne l'artiste au théâtral. Il est enfin des livres qu'on ne peut illustrer, ce sont les poèmes. On devrait toujours se borner à les parer de décorations purement ornementales. Art évocateur par excellence, la Poésie crée ses images comme elle crée sa musique; il est aussi dangereux d'en tirer des illustrations qu'une partition pour piano. Quels dessins s'allieraient dignement à l'*Odyssée*, au *Mahabharata*, à l'*Enéide*, et surtout à la *Divine Comédie?*

Certes, entre tous les poèmes, celui de Dante apparaît comme le plus impossible à illustrer. Mais, d'autre part, il offre une telle abondance de thèmes séduisants et d'effets plastiques (1), les âmes ont, dans ses deux premiers livres, des formes si terrestres, les décors des aspects si naturels, et les allégories finales contiennent tant de motifs curieux qu'un bel imaginatif du crayon sera

(1) Dante avait une vision d'artiste et il n'est pas inutile de rappeler que Giotto lui apprit à dessiner. Dans la *Vita nuova*, le poète parle d'une *Annonciation* exécutée par lui-même.

toujours tenté de le traduire en images malgré les innombrables dangers de l'entreprise. N'y a-t-il pas des défaites qui honorent ? On comprend donc qu'en plein XVe siècle, et sur la terre même d'Alighieri, un maître ès arts du dessin ait cédé à cette tentation.

Botticelli, ce maître, était alors en pleine possession de son art et en pleine période de succès. Il comptait à son actif deux purs chefs-d'œuvre : l'*Adoration des Mages* de S. Maria Novella et l'*Assomption* de S. Pietro Maggiore (1), et il venait de travailler avec Ghirlandajo et Cosimo Rosselli, à la décoration de la chapelle élevée par Sixte IV (2). C'est à son retour de Rome, en 1481, qu'il se lança dans l'écrasant labeur que demande une illustration de la *Divine Comédie*. Et quoique ses finances fussent dans un état lamentable, tant il manquait de sens pratique, on n'en saurait conclure que le désir de *gagner de l'argent* ait pesé sur sa détermination. Il brûlait d'une si belle passion pour le chef-d'œuvre de son poète préféré que la joie d'en parer d'images chaque chant pouvait assurément lui faire oublier ses intérêts matériels. Le maître avait l'enthousiasme durable, il le prouva bien lorsqu'il eut pris rang parmi les disciples du vaillant Savonarole.

(1) Dans l'*Adoration des Mages*, à présent aux Uffizzi, se trouve la Madone la plus délicate que Botticelli ait modelée. L'*Assomption* souleva une vive émotion parce qu'elle avait été inspirée par l'hérésie d'Origène. D'après cette hérésie, les Anges restés neutres entre Dieu et Satan seraient devenus des créatures humaines et, partant, auraient pu se réhabiliter par le bon usage de leur liberté. Mais ce n'est pas Botticelli qui eut l'idée de cette composition, elle lui fut dictée et imposée par un de ses patrons, le néo-platonicien Matteo Palmieri, ambassadeur de la Rép blique auprès du St-Siège et auteur de la *Cité de la vie*. Ce poète-diplomate, que séduisait l'erreur du grand docteur Alexandrin, tenait à la voir figurée dans sa chapelle paroissiale. Malgré la haute admiration que l'on avait pour Botticelli et malgré la beauté de son œuvre, on dut dissimuler aux regards cette *Assomption* si subtilement hétérodoxe. Elle est devenue la propriété de la *National Gallery*.

(2) C'est pour ce sanctuaire qu'il exécuta la *Tentation du Christ dans le désert* le *Châtiment de Nathan et d'Abiron*, et cette *Vie de Moïse* qu'illumine le délicieux épisode, des *filles de Jethro*, « mélange de poésie héroïque et de poésie pastorale », a fort bien dit Rio.

Botticelli commença par une série de compositions d'après l'Enfer, et il les « mit en estampes, sans s'occuper d'autre chose », nous apprend Vasari, dont les concepts de valet se trouvaient choqués par le moindre exemple de désintéressement, « ce qui lui occasionna une perte de temps considérable qui jeta sa vie dans une infinité de désordres ». Non content d'illustrer ces chants aimés, il en commenta même plusieurs, car il se targuait d'avoir *étudié* le Dante. En réalité, Sandro était un presque inculte, mais avide de savoir et en désir de s'intellectualiser (1). Comme tous les artistes entrés par les sentes perdues dans le monde des idées, il se plaisait à la lecture et s'y livrait sans méthode, on s'en doute, fouillant les ouvrages les plus divers, les plus opposés, voire les moins compréhensibles pour lui, passant du sacré au profane et de l'antique au moderne, vagabondant, musardant à travers les textes, et ramenant tout en somme à son art. Il tira quatre motifs décoratifs des *Triomphes* de Pétrarque et quatre autres des *Aventures de Nastagio degli onesti* contées par Boccace. Quant à la *Divine Comédie*, elle lui fournit une occasion unique de déployer ses ressources imaginatives et de satisfaire ce goût pour les compositions symboliques que développaient en lui son ami le Vinci et son admirateur Palmieri.

Les premières compositions d'après l'Enfer furent gravées, pense-t-on, par Baldini pour l'édition florentine de Landini (2). Les dix-neuf estampes que l'on possède présentent des scènes impressionnantes, dont quelques-unes très animées, entre autres les 5e, 13e, 14e et 15e.

Les démons sont des pantins comiques, mais les damnés souffrent avec un réalisme que n'atténue point le léger archaïsme du dessin.

(1) Un de ses voisins, auquel il venait de jouer certaine farce d'un goût douteux, lui reprocha avec véhémence de se mêler, ignorant comme il l'était, de commenter le Dante.

(2) Le maître fit aussi de la gravure, mais peut-être ne se sentait-il pas alors de force à tailler lui-même les planches de cette édition.

Quoique aucun document ne nous renseigne sur l'accueil fait à cette suite de gravures, on peut conjecturer qu'il fut des plus favorables. Cette tentative audacieuse d'un de leurs maîtres favoris avait tout pour plaire aux délicats de Florence. Ce que l'on sait pertinemment, d'ailleurs, c'est que l'un d'eux, membre de la famille Médicis, s'empressa de confier à Botticelli la décoration originale d'un manuscrit de la *Divine Comédie* qu'il fit exécuter, selon l'ancien usage, spécialement à cette intention.

De la splendide collection du duc d'Hamilton, ce manuscrit illustré par un maître peintre est passé au Musée de Berlin, dont il enrichit le Cabinet de gravures. Quatre-vingt-huit feuilles gr. in-folio en fin parchemin de chevreau constituent cet ouvrage précieux. Par malheur, il n'est plus complet; du chant Ier jusqu'au chant VIIe et du IXe jusqu'au XVIe de l'*Enfer*, les illustrations manquent. Sept d'entre elles peuvent être considérées comme perdues; les huit autres, celles des chants I, VIII, IX, X, XII, XIII, XV et XVI ont été retrouvées dans la Bibliothèque Vaticane, avec une composition sur feuille de tête représentant l'ensemble des cercles infernaux. Tous ces dessins se trouvaient dans un volume de mélanges ayant appartenu à la collection de manuscrits de Christine de Suède; découverts par le Dr Reitzenstein, ils furent révélés par le Dr Strzijgowski (1).

Le maître n'ayant pas achevé l'illustration des trois derniers chants du *Paradis* (2), le nombre total des

(1) *Kunstchronik*, 21e année, nº 28. — Ces dessins ont été reproduits avec ceux provenant de la collection Hamilton dans une belle édition due aux soins de Friedrich Lipmann : *Zeichnungen von S. Botticelli zu Dante's Göttlicher Komödie*, Berlin, 1887. Les feuilles sont hautes de 32 centimètres environ et larges de 47 cent. Au verso de la Table du chant XXXII du *Paradis*, se trouve un fac-simile du texte manuscrit du chant XXXI. Une notice accompagne l'album de photogravures. On peut encore lire une description des dessins dans Waagen : *Treasures of art in England*, vol. III, p. 307.

(2) On a l'ébauche du motif XXXII qui devait représenter les personnages vus sur les feuilles de la rose mystique, la milice sainte « che nel suo sangue Cristo fece sposa ». Il n'y a d'indiqué

dessins existants est de quatre-vingt-douze, dont quatre-vingt-trois à Berlin. Ebauchés à la pointe d'argent, ces dessins ont été repris partie à la plume et à la même pointe, partie à la plume seule, à l'exception du motif qui correspond au chant XVIII de l'*Enfer* lequel a été gouaché. Ils sont très supérieurs à ceux des gravures.

Le texte du poème se lit sur le recto des feuilles, le côté poil « haarseiten ». Chaque chant a été écrit dans le sens de la largeur de la feuille, celle-ci divisée en six colonnes. L'écriture employée par le scribe est celle qu'on appelait « alla moderna » par opposition « alla antica », et qui fut très estimée en Italie à partir du XIVe siècle. Les dessins parent le verso des feuilles, le côté chair « fleischseite ». Et le recueil est disposé de telle manière qu'un texte et son illustration correspondante se trouvent toujours ensemble sous les yeux du lecteur ; il n'y a d'exception que pour le chant XXXIV de l'*Enfer*, dont le motif, un Lucifer gigantesque, s'étale sur une double feuille. On ne peut douter que ces dessins ne soient de la propre main de Botticelli, tant ils portent l'empreinte de son style, tant ils manifestent sa science de décorateur et sa verve. D'autre part, on relève sur le dessin du chant XXVIII du *Paradis* la signature Sandro di Mariano. Le maître devait tracer aussi les premières initiales de chaque chant, mais il ne trouva jamais le temps de donner suite à ce projet (1). Les places réservées à ces lettres dans le texte sont restées vides.

Dans son amour, sa piété pour Dante, Botticelli s'ordonna certainement de reproduire toutes les scènes des drames qui se déroulent dans la Divine Comédie. Au lieu de choisir un thème dans chaque chant, il s'ingénia pour représenter les uns à côté des autres sur un seul

que les lignes générales et trois minuscules figures, dont l'une est celle de S. Bernard, chargé de faire connaître au poète les principaux de ces personnages.

(1) Botticelli (Sandro di Mariano Filipepi) vécut jusqu'en 1510, peut-être jusqu'en 1518, mais il ne faut pas oublier qu'il cessa de s'occuper de son art après son adhésion aux idées de Savonarole.

motif les divers épisodes d'un chant. D'où une répétition, parfois excessive, des effigies de ses protagonistes et de quelques autres personnages dans la même page (1). C'était compliquer la besogne et s'exposer à maints inconvénients. Mais, rompu aux stratagèmes de la composition, il a si bien placé ses figures et leurs doubles, si bien relié entre elles les scènes de chaque acte, qu'il a évité tout ce qui, dans l'ordre décoratif, équivaut à un solécisme. Même les motifs dont l'intérêt est dispersé donnent un effet d'ensemble parce que les lignes qui les constituent plastiquement ont été équilibrées, disposées de manière à assurer leur unité; où l'esprit du lecteur a lieu de se plaindre, l'œil du spectateur trouve à se satisfaire. Et comment en aurait-il été autrement? On sait avec quel tact Botticelli peintre arrangeait ses groupes; or, les principes de la décoration du livre sont les mêmes que ceux de la décoration murale. Il n'y a qu'une différence d'échelle. La réalisation de l'harmonie s'obtient de la même manière sur toutes les matières.

Le maître se donna tout entier à cette interprétation et son génie s'y manifesta sous toutes ses formes. Mais, pour créer des dessins où revécût le poème, des pages émouvantes et anagogiques, il eût fallu être un Dante du crayon. Génie gracieux, souple, un peu féminin, Botticelli n'avait pas assez d'affinités avec le *gran padre* Alighieri. C'est au seul point de vue *art* qu'il convient d'examiner son illustration de la *Divine Comédie*.

Certaines compositions ressemblent à des études pour fresque, d'autres à des préparations de gravures; quelques-unes, simples ébauches, ont le charme de croquis enlevés d'un trait preste. Maints personnages exhibent des têtes significatives, mais c'est surtout par les attitudes et les gestes qu'ils sont expressifs. Formes construites et lignes sommaires, tout, dans ces dessins, est indiqué ou écrit avec une énergie parfois brutale; on les

(1) Dans le motif I de l'Enfer, Dante paraît cinq fois. Botticelli avait, d'ailleurs, usé de ce système, à l'instar de ses devanciers, dans la *Vie de Moïse* et la *Tentation de Jésus*. Il y a presque autant d'épisodes que de plans dans ces compositions.

dirait d'un caractériste. Et cela ne doit pas étonner d'un idéalisateur délicat comme le maître de la *Naissance de Vénus*. L'idéalisation est souvent le résultat d'un travail accompli sur la forme notée avec tous ses signes particuliers ; les esquisses, les études des vrais idéalisateurs ne laissent aucun doute à ce sujet (1).

La représentation symbolique des cercles infernaux, laborieux arrangement de motifs minuscules, relève de l'idéographie et n'intéresse guère. Mais dès les premières compositions qui lui succèdent, on est retenu par l'ingénieuse présentation de la mise en scène et par le caractère humain du drame. Ce sont les mouvements d'une populace furieuse que dessinent une partie des damnés assemblés devant la ville de Dité, dans le motif IX ; les autres semblent atterrés par quelque catastrophe. Dans le motif X, consacré à cette cité de feu où le regard ne découvre que les sépulcres des hérésiarques et les flammes qui les environnent, les attitudes de Dante et de Virgile suffisent pour communiquer à la scène un parfum de vérité. Le motif XII représente la vallée d'horreur où coule le fleuve de sang dans lequel sont condamnés à gémir ceux dont les violences affectèrent le prochain. Les tyrans sanguinaires et rapaces y croupissent plongés jusqu'aux cils. Des centaures veillent sur les bords étroits de cette fosse et décochent leurs flèches sur les âmes qui cherchent à sortir du fleuve bouillonnant plus que leur condamnation ne le permet. De ce tableau, où l'affre des damnés se devine à la seule indication des têtes, émane l'horreur des scènes de carnage ; devant le suivant, on ressent la même impression de surprise et d'angoisse qu'en traversant quelque fourré à l'heure où la nuit jette son mystère transfigurateur. C'est le bois sans sentier où le poète, entendant des cris de toutes parts sans apercevoir une seule âme, vient de s'arrêter épouvanté. Là, les feuilles sont noires et les rameaux « souillés d'épines et de substances vénéneu-

(1) Pour s'en convaincre que l'on examine particulièrement les études du Vinci, de Raphaël et d'Ingres.

ses » ; chaque tronc sert de prison à une âme de suicidé et les difformes harpies, en becquetant les feuilles des branches, entretiennent les coupables dans une douleur aiguë. Et les lignes brisées, tourmentées, lugubres, du dessin disent la plainte de ces arbres étranges. Sur le motif XV, Dante et son guide, en marche dans l'enceinte du sable enflammé sous la pluie de feu, rencontrent des ombres qui les regardent « ainsi qu'on regarde, le soir, des objets peu éclairés, baissant leurs paupières, comme fait un tailleur affaibli par les ans, pour enfiler son aiguille ». C'est la foule infortunée des âmes qui se livrèrent aux pires dépravations. Cette scène, uniquement composée de figures isolées, présente un prodigieux exemple d'équilibre de vides et de pleins. On ne saurait donner avec plus d'harmonie le spectacle de la confusion. Ces figures ont été modelées en brun comme pour servir de carton ; celles de la scène suivante, second tableau du même acte, sont au trait et disposées fort expressivement de la même manière.

On voit ensuite (XVII) les deux aèdes arriver, sur un Géryon quelque peu théâtral, dans le cercle où les avares sont dévorés « par la douleur qui s'élance de leurs yeux » ; puis, on les retrouve, dans le Malébolge, au milieu de l'amas informe de roches sombres comme du fer où sont punis corrupteurs, séducteurs et flatteurs (XVIII). Ce motif, recouvert d'un ton de sépia, sur lequel s'étalent quelques colorations sourdes, cause un effet puissamment lugubre (1). C'est l'unique page teintée de l'œuvre, mais, sans doute, le maître avait l'intention d'en enluminer plusieurs autres. Les figures du motif X ont été modelées avec le même ton neutre et, d'ailleurs, Botticelli se livrait volontiers à la miniature. On prétend

(1) Le costume de Dante présente un rapprochement de vert et de carmin, celui de Virgile une harmonie en violet et bleu ; les démons sont teintés d'un orangé lugubre. Quant aux damnés, Botticelli ne leur a pas donné la moindre teinte, afin de bien manifester leur état d'« ombre ». Déjà, dans le motif X, on remarque que les vêtements du poète sont beaucoup plus modelés et chargés de sépia que ceux des âmes qu'il interroge.

qu'il décora plusieurs missels de la cathédrale de Florence en collaboration avec Monte di Giovanni (1). Si vraiment son projet était de reprendre à la gouache une série de compositions, mieux vaut qu'il n'ait pu le réaliser. Il n'appartenait pas à ce peintre délicat detraduire par le pinceau les colorations farouches et les lumières intenses des tableaux dantesques. Ses moyens d'expression étaient avant tout le trait. Ce n'est que par les physionomies et les attitudes des réprouvés brûlant dans les feux éternels qu'il pouvait donner une idée de ces flammes « plus ardentos que le fer rougi sous la main du forgeron ».

Le motif qui correspond au chant XIX, où éclate la magnifique colère de Dante, n'a rien d'impressionnant; il montre le supplice des simoniaques, enfoncés, jambes en l'air, dans des trous plein de flammes, et l'on doit reconnaître qu'un pareil thème se prête mal, en dessin, à une interprétation dramatique. Par contre, on s'apitoie devant les devins dont le visage tourné du côté des épaules grimace une désolation muette (XX). Par des indications très sobres, le maître a exprimé l'abattement, la navrance de ces âmes qui s'avancent à pas lents « plongées dans un silence entremêlé de pleurs ». Ailleurs, près de la fosse où les âmes vénales cuisent dans un bitume épais, les deux poètes se trouvent menacés par une horde de démons furieux comme des dogues qui attaquent un pauvre (XXI). La luxuriante imagination de Botticelli s'est déployée dans la portraiture de ces diables, mais sans réussir à leur donner un air réellement féroce, ni des regards perfides. Il les a plutôt faits à l'image de ce Barbariccia gouailleur, voyou et simiesque, qui guidait son escouade aux sons d'une trompette « insolente et fétide », selon la traduction courtoise du chevalier Artaud de Montor (2). Même interprétation bouffonne dans le motif XXII, où certain

(1) En somme, aucun mode de décoration ne laissa le maître indifférent. Il s'etait associé avec Ghirlandajo et Gherardo pour doter de mosaïques la chapelle de S. Zenobi.

(2) Ce Barbariccia se trouve à droite dans la composition.

Malebranche harponne un réprouvé par le bas du dos. Puis, c'est la procession du « collège douloureux des hypocrites », dont chaque membre, revêtu d'une chape plombée, se traîne péniblement sur le chemin en travers duquel Caïphe se tord crucifié par trois pals (XXIII); la course affolée des voleurs qu'étreignent et châtient des reptiles (XXIV et XXV) (1); et toutes ces scènes présentent des groupes extraordinairement animés.

Deux compositions vides leur succèdent, ce sont celles qui montrent la sombre vallée où les colériques s'agitent, invisibles, au milieu des flammes. On n'y voit, par conséquent, que des feux, sauf dans la XXVII[e] où se tordent quelques vagues profils. Mais à partir du motif XXVIII, reparaissent les tableaux mouvementés ou pathétiques. Sur le chemin des pleurs, les spectres de ceux qui semèrent la discorde parmi les hommes exhibent leurs atroces mutilations, leurs plaies livides. On distingue Mahomet fendu depuis le menton jusqu'aux entrailles, qui retombent sur ses jambes, et son cousin Ali, dont la tête est ouverte de haut en bas. A d'autres, il manque le nez ou les mains; quelques-uns ont la bouche tailladée. Curion n'a plus de langue, Bertrand de Born tient sa tête à la main « suspendue comme une lanterne ».

Dans un coin du cercle empesté, affecté aux faussaires et aux perfides, des maudits labourent de leurs ongles crochus, avec des gestes significatifs, les croûtes lépreuses dont ils sont couverts (XXIX). Dans un autre coin, sur une page très effacée, on reconnaît à son effrayante hydropisie, maître Adamo de Brescia, et l'on devine, non loin de lui, la femme de Putiphar et le fourbe Sinon aux corps fumant « comme des mains mouillées pendant l'hiver » (XXX).

Sur le bord du dernier abîme, lieu de punition des orgueilleux, quelques géants enchaînés se dressent

(1) A gauche, dans le motif XXV, se voit l'étonnante métamorphose d'un homme en serpent et du serpent en homme.

menaçants encore, le regard chargé de défi (XXXI); et, tout au fond du puits obscur où ils grelottent dans le « bouillon de glace », les meurtriers, les traîtres et autres méchants, forment d'étonnants assemblages (XXXII et XXXIII). Au milieu de cette multitude, isolés dans une fosse, Ugolin et Ruggieri subissent leur peine, le premier rongeant le crâne du second. Quant aux motifs XXXIV et XXXIV *a*, consacrés à la figuration du Souverain de l'horrible contrée des pleurs, il faut les regarder avec indulgence. Botticelli n'était pas en puissance de créer du monstrueux.

C'est encore et surtout par l'arrangement des personnages et des masses qu'intéressent les compositions du Purgatoire. Les premières, où s'entassent les âmes nouvellement débarquées, sont d'une eurythmie agréable; et le motif II, avec son ange bénissant au geste majestueux d'onction, dégage un charme indicible. L'espérance plane sur ces décors. Les ombres qui accourent vers les deux poètes (V), tandis qu'ils gravissent la montagne, ont servi de prétexte à des effets perspectifs audacieux (1); celles qui se jettent, en foule, sur Dante en implorant ses prières (VI) rappellent par leur grouillement plein de vie, par leur harmonie agitée, certains bas-reliefs de la cathédrale de Bourges. La rencontre du Mantouan Sordello (VII) a donné lieu à quatre groupes ordonnés avec beaucoup de bonheur; la chasse donnée au serpent par les anges aux ailes verdoyantes (VIII) a fourni le sujet d'une scène animée (2), et c'est un petit tableau d'une immense pitié (IX) qui raconte l'arrivée de Dante devant l'ange chargé de marquer sept fois sur son front la lettre P (3).

Nous sommes à présent en plein Purgatoire. Les bas-reliefs taillés sur une paroi du mont occupent presque

(1) Ces ombres sont disposées de manière à dessiner des lignes brisées en concordance avec celles du décor.

(2) Cette composition est très effacée.

(3) L'ange trace avec son glaive ces lettres qui symbolisent les péchés capitaux. A gauche de cette page, en bas et en haut, volent les aigles, très décoratifs, que Dante vit en songe.

tout le motif X; la suave Annonciation, le char de l'arche sainte et les chœurs sacrés, l'épisode de Trajan promettant son appui à la veuve, tout est silhouetté d'un dessin ferme et pur. Aussitôt après, paraît l'armée des âmes qui se purifient du péché d'orgueil (XI); courbées sous des poids écrasants, elles s'épuisent dans des efforts sans cesse renouvelés et leurs faces disent leurs ahans. Puis, s'ouvre une autre route couverte de sculptures à enseignements, d'un dessin lâché, celles-là, mais très expressif (XII) ; Troie en ruines, Nimroud pris de furie, au pied de la Tour de Babel, Saül percé de sa propre épée, Satan après sa chute (1). Et voici le cercle où l'on se lave des péchés d'envie. Des âmes dont les yeux sont cousus se tiennent assises, serrées les unes contre les autres, se soutenant mutuellement tels des aveugles à la porte des maisons de pardon (XIII et XIV). Leurs manteaux sont couleur livide comme le rocher le long duquel elles demeurent, et, sans le secours des teintes, Botticelli a rendu la navrance de cette monochromie. On chercherait en vain dans l'œuvre de Callot ou de quelque autre chantre de l'humaine misère des scènes d'où suinte plus de tristesse, des types inspirant autant de compassion.

C'est ensuite le cercle où l'on se purifie, dans une fumée « noire comme la nuit », des péchés de colère. Un ange indique aux deux poètes le sentier qu'ils doivent suivre (XV); le motif suivant les montre au milieu d'ombres bien hurlantes, parmi lesquelles la physionomie de Marc le Lombard, tout souriant d'avoir rencontré son ami, jette une note attendrissante.

Une foule immense d'âmes expiant les péchés de paresse emplit le motif XVIII et l'anime de sa course. Le mouvement du groupe central, où presque toutes les ombres se mordent, suffirait pour en faire une des très belles pages de cette illustration.

(1) En haut de cette composition, un ange efface, d'un coup d'aile, une des lettres tracées sur le front du poète, indiquant ainsi que celui ci se trouve purifié du péché d'orgueil.

Ailleurs, sur les feuilles d'un diptyque fort affectif (XIX et XX), les âmes de ceux qui furent avares soupirent renversées sur le sol où les rive leur ancienne passion. Et comme Dante assignait à la prodigalité le même lieu d'expiation qu'à la parcimonie, c'est près de ces roches désolées qu'apparaît l'âme délivrée de Statius Papinius (XXI). Les trois poètes vont désormais cheminer de compagnie jusqu'à la fin du second livre. Au motif XXII, ils arrivent devant l'arbre de la tempérance dont le tronc s'amenuise à mesure qu'il se rapproche du sol. Sous ses rameaux chargés de fruits doux-odorants, les âmes qui ont abusé des plaisirs de la table expient en supportant la faim et la soif. Quelques-unes de ces ombres sont si décharnées que leurs yeux paraissent « des chatons privés de leurs pierres ». Leur troupe famélique exhibe ses formes vraiment « deux fois mortes », ses faces inoubliables, ses gestes lamentables, dans les motifs XXIII et XXIV.

Au motif XXV, le trio des aédes pénètre dans le dernier cercle, où la montagne vomit des flammes que repousse le vent. Là, brûlent dans la soif et dans le feu les âmes des luxurieux (XXVI), et celles-là aussi obligent à se condouloir. Après avoir traversé cette région embrasée (XXVII), Dante et ses guides gagnent la forêt divine aux frais ombrages et aux fleurs délicieuses. Ils y écoutent la vierge si belle qui s'embrase « à des rayons d'amour », et c'est le délicieux motif XXVIII qu'on pourrait prendre pour une ébauche de fresque. Alors, à travers la prée fleurie, aux accents d'une mélodie ineffable, s'avance la blanche et mystérieuse procession du char de l'Église. Sept candélabres d'or dont les flammes s'irisent et de nobles vieillards couronnés de lys précèdent le char, qu'entourent le Tétramorphe évangélique et des femmes symbolisant les vertus. D'autres vieillards vénérables et des personnages diadémés de fleurs ferment la marche. La tête de cette procession se déroule, non sans majesté, dans le motif XXIX ; Mathilde, la vierge belle, s'y profile

sur le plan de gauche, avec un naturel charmant (1).

Le cortège entier entoure le char sur la composition suivante, un peu trop chargée de figures, attachante néanmoins et d'un curieux travail de gravure. Là, Béatrice, la tout exquise, la céleste, fait son apparition,

Sovra candido vel, cinta d'oliva,
..... sotto verde manto,
Vetita di color di fiamma viva (2).

Bientôt les vertus cardinales amènent Dante devant elle, et, après l'apostrophe au poète, celui-ci est submergé par Mathilde dans le fleuve purificateur. Ces deux épisodes sont interprétés l'un à côté de l'autre avec une ingéniosité décorative dans la composition XXXI. Mais à partir de ce moment, les incidents se succèdent de telle sorte qu'il devient impossible de les noter en une seule page. Tandis que les yeux de l'aède purifié se fixent, « *murés* », sur l'Aimée, la procession se remet en marche. Elle est remontée au ciel, et il ne reste plus dans la forêt que Béatrice, les vertus, Mathilde, Statius et Dante lorsque l'aigle, image de l'Empire, s'abat sur le char et le remplit de ses plumes. Surgissent ensuite le renard de l'hérésie, puis le dragon infernal qui, de sa queue, démolit une partie du char et, enfin, cette prostituée et son géant dont on ignore l'exacte signification. En voulant traduire tout cela (XXXII), Botticelli, malgré sa virtuosité, est tombé dans la confusion. On retrouve avec joie un motif simple. Sur le XXXIII, les Vertus, affligées par le spectacle qu'elles viennent de voir, se groupent en des attitudes très typiques, et si le paysage y avait plus d'importance, ce tableau ne serait pas loin de compter parmi les excellents; mais il ne semble pas que l'opulent décor de l'Eden, si prestigieusement décrit par Dante, ait inspiré à l'illustrateur le désir de reproduire quelque beau site.

L'illustration des chants du Paradis présente au dessinateur toute la gamme des difficultés. Le long dialo-

(1) Dans ce motif, le char n'a qu'un contour passé à l'encre.
(2) Purg. XXX, 31-33.

gue théologique entre Dante et sa pieuse conductrice ne peut être interprété que par une série d'attitudes, et l'apparition des âmes bienheureuses sous l'aspect de lumières éblouissantes ne se prête qu'à de bien pâles effets de dégradations de teintes. Botticelli n'a, d'ailleurs, pas essayé d'obtenir de tels effets à la pointe d'argent, et ce nous est une raison de plus pour croire qu'il se proposait d'enluminer certaines compositions ; il a préféré donner aux âmes une forme en analogie avec leur état. C'est ainsi que les saintes lueurs qui se meuvent entre les rayons d'or ensoleillé de l'échelle de Jacob sont transformées en amours (XXI), parce qu'une ardente lumière de charité les enveloppe (1). Plus loin (XXIII), le jardin mystique composé par les bienheureux, ce jardin d'allégresse où resplendit la rose belle entre toutes dans laquelle le Verbe Divin se fit homme, est suggéré par de traditionnelles flammes, chaque âme ayant apparu au poète comme une lueur. Quant à la substance éblouissante que Dante aperçut à travers une photosphère et qui n'était autre que le *Saint Aspect*, « la sapience et la puissance qui ouvrirent, entre le ciel et la terre, la voie si ardemment désirée », le maître l'a figurée très heureusement par la tête du Divin Sauveur au centre d'un soleil. Enfin, quelques lueurs, plus lumineuses que celles des autres bienheureux, ne pouvant être indiquées d'une manière compréhensible par des galbes flamboyants, Botticelli a pris le parti d'écrire au-dessous le nom des âmes qu'elles revêtent. Le nom de Piero se lit sous une langue de feu dans le motif XXIV. On le retrouve dans le XXV avec les noms de Giovani et de Jacopo, et celui d'Adamo s' ajoute, dans le XXVI, à celui des trois apôtres. Ces noms étant tracés en caractères menus ne détonnent point dans l'ensemble.

(1) Pour la même raison, ce sont encore des amours qui figurent, dans le motif XXX, les étincelles lancées par le fleuve de lumière sur les fleurs du rivage, ces étincelles étant un emblème de la milice angélique. Dans ce motif, comme dans le XXI, ces amours sont un peu maigres.

Avec une délicatesse merveilleuse, Botticelli a varié les attitudes et les gestes de ses protagonistes pendant les vingt-sept premiers motifs. Dans le XXVIe, c'est avec un mouvement admirable que Dante couvre d'une main son visage ébloui par l'éclat de S. Jean. Dans le XXVIIe, les deux figures répétées de Béatrice et du poète se relient agréablement. Certes, l'harmonie qui s'en dégage reflète mal l'immense joie qui déborde du vibrant *Gloria Patri* entonné par l'église triomphante; mais une illustration adéquate exigerait des dons si spéciaux! Seul, peut-être, l'Angelico eût réussi à dire sur le vélin la sainte ivresse, le ravissement des élus plongés dans la béatitude; seul, assurément, le moine de Fiesole eût pu retracer, en de radieuses enluminures, les ciels embrasés, les esprits enflammés d'amour et les visages éclairés « col lume d'un sorriso » (1).

Dans l'impossibilité d'esquisser les splendeurs du Paradis, Sandro a bien soigné ses arrangements de figures avec une tendre sollicitude; par malheur, il n'a pas toujours écrit les expressions faciales avec le style désirable. Même plusieurs faces choquent par leur vulgarité; celles de Riccarda et de ses compagnes, par exemple (III) et, parfois, hélas! celle de Béatrice. On s'étonne que l'auteur de la *Primavera*, que le portraitiste de la Simonetta, n'ait pas doté de physionomies plus gracieuses les habitants du céleste royaume et qu'il ne se soit pas fait un devoir d'indiquer les embellissements progressifs de la *donna di virtu* (2). Il faut, encore une fois, considérer ces dessins comme une préparation; on ne saurait admettre que le maître au trait charmeur n'ait pas résolu de reprendre toutes les têtes hâtivement construites.

Eminemment décorateur, Botticelli a triomphé toutes les fois qu'il a dû grouper quelques personnages ou mettre en place des légions, équilibrer des lignes ou

(1) Paradiso, XVIII, 19.

(2) La beauté de Béatrice s'accroît, en effet, à mesure qu'elle monte les degrés du palais éternel.

arabesquer sur l'espace d'expressifs contours. Les âmes du motif IV (les mêmes qu'il a si fâcheusement portraiturées dans le III) s'envolent avec un élan gentiment aérien. Les chœurs des Anges évoluent dans une composition réellement grandiose (XXVIII), très évocatrice du temple incomparable *qui n'a pour confins que lumière et amour*. Et quelques rangs de cette céleste armée décrivent d'augustes paraboles dans le motif XXIX. Quant à la dernière scène achevée, elle a, quoique allégorique, le charme d'un décor agreste. Sur l'une des rives du fleuve de lumière qu'égaye un printemps sans fin, et d'où ne cessent de jaillir d'étincelantes topazes, se dressent des fleurs aux volutes si naturellement ornementales qu'on ne voit qu'elles.

L'œuvre tracée par Botticelli à la gloire de Dante est, on le voit, inégale, mais très originale, et ses bonnes pages ne suscitent que des éloges. Toutes sont expressives par des moyens aussi simples qu'harmonieux, toutes ont des traits, des linéatures, à valeur de nuances, et l'on oublie facilement en les regardant loin du texte inspirateur qu'il leur manque le souffle dantesque. Un autre maître eût-il exécuté avec plus de succès cette redoutable illustration? C'est, en vérité, peu probable. Michel-Ange orna de dessins, lui aussi, et pour sa propre satisfaction, un manuscrit de la *Divine Comédie*, dont il était possesseur, et l on sait, par Lanzi, sa *partialité* pour Dante (1). Mais, si Botticelli n'avait pas assez de *terribilita* pour bien illustrer l'*Inferno*, Buonarotti était certainement trop dépourvu de tendresse, de grâce, pour bien illustrer le *Paradiso*. D'ailleurs, l'individualité puissante, dominatrice, du transfigurateur de la Sixtine pouvait-elle s'accommoder d'un rôle de collaborateur, et n'est-il pas à craindre que son esprit, si peu chrétien, ne se soit substitué souvent à celui du *gran padre?* Ne regrettons pas trop la perte de son manuscrit; regrettons plutôt qu'il ne se soit pas trouvé trois artistes

(1) Lanzi, t. II, p. 131.

pour se consacrer, chacun selon ses dons, à l'interprétation d'un des livres du Poème sacré, et réjouissons-nous de ce que les dessins de Botticelli aient échappé à la destruction. S'ils ne réalisent pas l'illustration idéale, du moins sont-ils un rare exemple d'illustration *artiste*, de décoration du livre. Ils prouvent l'inanité de l'image à effet théâtral et de la vignette à prétentions de tableau. Ils démontrent, avec l'éloquence du génie, que rien ne pare mieux un texte que la composition *ordonnée* comme une décoration murale et *travaillée* comme une *étude*. Méditez-le,

O voi, ch'avete gl'intelletti sani (1).

ALPHONSE GERMAIN.

(1) *Enfer*, IX, 61.



TOURMENTE D'OR

(*Suite* [1])

—

IX

Si la politique inaugurée par Flamel inquiétait gravement la pentarchie financière, ceux qui la composaient, Darnston, Flipman, Delburoff, Van Farth et Malaréano, n'en laissaient du moins rien paraître. Quant aux autres sires de moindre importance, comme ils ne se sentaient pas aussi directement menacés, n'étant,eux,qu'au second plan et à l'ombre de fortunes plus insolemment luxuriantes, ils avaient accepté les événements d'une humeur complaisante et facile. Il n'y avait d'ailleurs jamais eu aucune panique réelle ni même aucune interruption de l'habituelle et coûteuse flânerie du high-life de Chrysal. Tous ces jouisseurs et ces efféminés avaient tous les vices, pratiquaient toutes les turpitudes, mais cependant n'étaient pas encore gangrenés de lâchetés bourgeoises. Il avait même fallu calmer l'ardeur des plus jeunes et des plus bruyants des *mashers* et des *swells* qui ne parlaient de rien moins que de reconstituer une sorte de *jeunesse dorée* et d'aider ceux qui se plaindraient trop haut de l'existence à s'en débarrasser.

Plus que jamais, dès que se couchait le soleil, éclataient la démence et l'orgie. Un nouvel élément

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 127, 128

était venu renforcer le tumulte des soirs : les ouvriers que les libéralités de Flamel et les gros salaires accordés par l'administration du Colisée mettaient à l'aise, et gratifiaient même d'un mince superflu quotidien qu'ils dépensaient avec délices, dans l'atmosphère aux vibrations d'or des intarissables richesses et des permanentes luxures. Que la lune resplendît ou que scintillassent les seules étoiles, maintenant, dès que s'étendait la nuit, la ville s'enveloppait d'une brume rousse de réfringences lumineuses et de poussières purpurescentes, qui semblait s'élever dans l'espace et en teindre l'air de ses propres nuances. Les eaux noires des canaux et des bassins étaient traversées de coulées fauves ondoyant en hélices miroitantes, en sphères pénétrantes : et les choses ainsi s'imprégnaient, dans leur inertie même, de la vie et de la cité.

Enfin on inaugura le Colisée et la fête qui y fut donnée fut, pour ainsi dire, le premier acte national de Chrysal... car elle provoqua une sorte de réunion de toutes les fédérations répondant à l'appel pour sanctionner le seul communisme qui pût exister entre elles : celui du plaisir éphémère. Seules les places réservées aux riches étaient l'objet d'une lourde rétribution : toutes les autres destinées à la foule étaient gratuites, provisoirement du moins, et l'édifice immense, léger, tout en fer ouvragé, ouvert au plein air et recouvert seulement d'un ample velarium, pouvait contenir tout un peuple.

Le programme adopté et inspiré par Mazzari était bien celui qui devait plaire à cette assemblée de dégénérés dont la vieillesse ethnique voulait des sensations violentes ou de titillantes incitations : combats de bêtes, pantomimes, corridas, belluaires, et tableaux vivants. On verrait sans doute plus tard

à introduire des gladiateurs. Les troupes de mimes, recrutées avec un raffinement spécial, se promenaient sur la piste en sorte de phallophories : l'emblème n'y figurait pas encore, mais le sens s'en dégageait largement. L'ειθε με ἰθυφαλλη ne se chantait pas encore, mais les femmes et les éphèbes demi-nus, sous l'amict tarentin, en suscitaient chez les spectateurs le thème primordial.

Dès lors, la plèbe, devenue telle irrémédiablement par vocation et par fatalité, eut son théâtre, ses assises, son temple. Peu lui importaient les durs travaux du jour, s'ils lui laissaient attendre l'heure des exhibitions si âprement tentatrices. Ce fut ainsi que le cirque, comme jadis, se trouva être un moyen de socialisme d'état. Le chevalier Varghèse avait accordé à la dernière période évolutionnelle de Chrysal une attention inaccoutumée.

Il se rendit auprès de Velfort et le questionna, très négligemment d'ailleurs, sur la ligne de conduite qu'il comptait suivre :

— Non pas que cela intéresse mon gouvernement, ajouta-t-il, ses intérêts sont tellement en dehors d'ici, mais pour ma curiosité personnelle.

— Que voulez-vous que je vous dise, répondit Velfort. Les dernières élections ont créé un mouvement d'opinion qui nous a d'abord un peu effrayés, tant il se manifestait violemment. Maintenant le cours s'en régularise : les vociférations insurrectionnelles, auxquelles nous avons eu raison de ne pas opposer la force armée, se traduisent à présent par des desiderata présentés fermement, mais sous une forme discutable, à la tribune. Quand nous en aurons le corps tout entier, nous nous efforcerons d'y répondre suivant la méthode la plus conciliatoire. Nous ne nous sommes pas mépris

sur la signification des derniers événements et je puis même vous avouer que nous nous félicitons d'avoir cette occasion de doter Chrysal d'une constitution qui soit autre chose qu'un ensemble de *coutumes* de *camp-volant*, à l'instar du régime des *placers* Californiens, et, s'il faut tout dire, de fonder enfin une nation. Varghèse se retira fort satisfait, en apparence. Quelques jours après il alla chez Darnston, auprès duquel il fut beaucoup plus communicatif et beaucoup plus explicite que d'habitude.

Ce qui affectait le plus le financier, ce n'était pas le souvenir des émeutes récentes, mais bien l'obstination rancunière de la campagne que menait, contre lui particulièrement, tout un groupe de journaux éclos au lendemain de la rentrée du Parlement. Ils n'inventaient rien, en somme, mais, sans se lasser, récapitulaient ses escroqueries antérieures, ses démêlés avec la justice, ses fuites honteuses, toutes choses dont il ne lui déplaisait pas de parler lui-même après boire, mais qu'il était singulièrement obsédé d'entendre publier chaque jour dans des circonstances où le moindre conflit pouvait entraîner des catastrophes décisives. Il avait d'abord essayé d'acheter le silence des folliculaires qui l'attaquaient; ceux-ci s'étaient contentés de recevoir ses versements puis avaient changé le titre de leurs pamphlets et recommencé tout aussitôt. Il s'était alors découragé, voyant nettement, dans l'impunité et la constance de ce chantage, une forme de la marche des besogneux et des envieux à la conquête des capitaux plus isolés, plus en vue, moins défendus.

Ce fut à propos de ces agissements que Varghèse présenta tout d'abord ses condoléances à Darnston.

— Vos ennemis, lui dit-il, sont fort adroits. Ils relatent des faits qui, nous pouvons bien le recon-

naître entre nous, sont vrais. Mais ils en donnent l'interprétation la plus propre à déchaîner contre vous les haines cupides. Ils affectent de ne pas savoir s'il existe une différence entre les grandes affaires que vous avez traitées, conceptions dont le génie est l'excuse, et les coquineries vulgaires qui défrayent le fonctionnement régulier des cours de justice. Cartouche et Mandrin sont des assassins, Napoléon est un héros, et cependant il est bien probable que son unique satisfaction personnelle était l'axe même de l'orbite dans lequel il faisait graviter le monde. On vous calomnie à présent, un peu plus tard on vous frappera. C'est là d'ailleurs l'histoire du premier âge des états qui se forment et dont tous les membres ont, en fait, une valeur égale ; où il n'y a pas d'accumulation de forces préalables, concentrées, par la tradition, en des mains maîtresses de l'équilibre Et, comme l'organisation de ces sociétés suit dans le principe une progression irréfrénée et qu'elle exige un déplacement, une diffusion de la fortune, il est fatal qu'on aille prendre celle-ci là où elle existe. Ce sont ceux qui possèdent qui payent ces frais de première installation. Aussi, je crois, en ce qui vous concerne, que le plus sûr serait de quitter Chrysal.

— J'y ai bien pensé, répondit Darnston. Mais d'abord je suis tenu d'attendre ici le résultat d'une grosse spéculation. Ensuite, je vous avouerai que je ne sais guère où aller.

— Oui, sans doute, reprit Varghèse, vous ne trouveriez peut-être pas partout un accueil sympathique. C'est un peu généralement en tout pays, l'heure de l'ostracisme de ceux qu'ont trop rapidement enrichi d'autres méthodes que le commerce normal. La spéculation dont vous me parlez achè

vera sans doute de vous fermer toutes les portes. Aussi pour vous obliger, suis-je venu vous proposer de vous ménager, par mon intermédiaire, un asile sûr et respecté dans mon pays. Celui-ci, autant que je m'intéresse à vous, se préoccupe de Chrysal, et déplore que ce territoire, sur lequel abondent toutes les richesses naturelles, en soit réduit à l'infécondation ou au bouleversement radical. Il voudrait mettre en profit commun sa force, son expérience et son administration, en un mot substituer à votre République libre, improductive, un Protectorat tranquille et opulent. Nous ne savons pas encore parfaitement comment nous en arriverons là... mais nous sommes si bien persuadés d'y parvenir que, déjà, sont mises à la disposition des rares initiés, de premières valeurs foncières dont l'exploitation rationnelle de Chrysal fournira le rendement ultérieur. Or, vous comprenez que si vous étiez l'un des gros preneurs...

— Je comprends et j'accepte, interrompit Darnston subitement souriant.

— Pour éviter toute conflagration pénible nous serions heureux que votre gouvernement ne poussât pas ses armements, qu'il les diminuât même. L'issue, au demeurant, serait toujours la même, mais comme il ne s'agit pour nous que d'assurer le bonheur d'un peuple enfant à qui il faut un tuteur, nous voudrions que l'impossibilité d'une résistance inconsidérée lui donnât le sang-froid de simplement discuter les propositions que nous lui ferions.

— Flamel, tout seul peut vous aider en cela, dit Darnston. Il n'y a que lui, avec la majorité et les tendances antinationalistes qu'il représente, qui puisse entreprendre d'enlever un vote qui suspende ou restreigne nos armements. Car nos dirigeants, les sieurs d'Honfroy et Velfort, tiennent, eux, à leurs

engins de guerre et à leurs troupes. Peut-être ont-ils de bonnes raisons pour s'y tant attacher.

— Oui, mais ce sont des gens qui n'ont jamais été heureux, fit Varghèse. Je ne conteste pas l'importance de Flamel dans la matière : mais voudra-t-il se prêter à une combinaison quelconque?

— Je ne sais trop, répondit Darnston, en qui subsistait le souvenir très vif de sa déconvenue récente.

— Est-il donc absolument riche? continua Varghèse. Sa campagne électorale lui a coûté très cher, il habite un palais dont se contenteraient beaucoup de fils de rois que je connais, il a une maîtresse qu'il entoure d'un luxe d'impératrice. Je le suis très attentivement depuis son entrée dans la vie politique et j'estime ses dépenses, dans ce court laps de temps, aux environs de quatre millions. Quand on sème au vent pareille somme aussi promptement, c'est que l'on possède un avoir inépuisable ou que l'on se ruine froidement. Je verrai quelle est celle des deux hypothèses qui est la vraie.

Les deux interlocuteurs changèrent alors le cours de leur conversation, parlèrent du Colisée et de l'infatigable exubérance de Chrysal, puis se séparèrent, ayant la conscience parfaite d'avoir échangé des paroles qui n'étaient point oiseuses.

X

Varghèse ne s'était pas beaucoup écarté de la réalité dans son appréciation des dépenses de Flamel. Celui-ci, une fois de plus, se trouvait en présence du dénuement à brève échéance et commençait déjà à en ressentir de cruelles inquiétudes. Il ne pouvait songer à abandonner Maud et se révoltait à la seule idée de lui faire subir non pas même

une privation, mais seulement une atténuation de luxe. Il se demandait s'il aurait le temps de préparer une de ces machinations lucratives sur lesquelles il avait compté pour assurer définitivement son bonheur. Aussi, lorsqu'un jour, un domestique lui annonça la visite de l'ambassadeur qui venait pour la première fois chez lui, il reçut cet avertissement avec une vive émotion et le pressentiment qu'il allait toucher à la solution tant désirée.

Quelque temps après l'entretien de Darnston et de Varghèse, les journaux avaient publié qu'un accord était intervenu entre Flamel et le président du Conseil, sur les principaux chapitres du budget dont la discussion allait s'ouvrir.

Le député avait promis au ministre de ne pas soulever d'objections en ce qui concernait le budget de la guerre, sous la réserve de la part du gouvernement d'une exonération d'impôts des citoyens que Flamel représentait ; les recettes nécessitées, cependant, devaient être apportées par un projet de loi n'affectant que la population riche de Chrysal et présenté par le gouvernement lui-même.

Ce fut sur ces points mêmes que Varghèse, après les premières banalités de rigueur, entama brutalement l'entrevue.

— Des considérations supérieures, dit-il à Flamel, me forcent à m'occuper de votre budget militaire. J'ai lu les journaux : je ne vous demanderai donc pas quel est votre programme, je le connais.

— C'est un véritable plaisir que de causer avec vous, répondit André. Tous les préambules sont hors d'usage. Vous venez donc sans doute vous-même pour contrebalancer les exhortations et les promesses de Velfort et me charger de la défense de votre cause que je ne connais pas encore. Je dois

vous prévenir que c'est un peu peine perdue. Le ministre ne m'a pas dominé, bien entendu, il m'a simplement fait réfléchir. J'ai constaté que mon intérêt, celui de ma popularité qui m'est indispensable se conciliaient avec l'attitude qu'il m'a indiquée : l'abstention, qui ne me compromet pas et en échange de laquelle il m'a concédé des avantages considérables; je me suis donc engagé à ce qu'il voulait.

— C'est là précisément, répliqua Varghèse, ce dont j'aurais souhaité voir le contraire se produire. Vous m'avez dit que votre intérêt seul vous avait dicté votre résolution, je vais essayer de vous prouver qu'il ne réside pas dans une abstention illogique de votre part, mais bien plutôt dans le rôle que je serais heureux de vous persuader d'adopter... Si j'ai bien compris le sens de vos discours, vous n'êtes soucieux que de la seule indépendance de l'individu et vous ne lui reconnaissez guère de droits et de devoirs en dehors de la satisfaction de son égoïsme. Par conséquent, je ne crois pas vous faire injure en pensant que vous admettez que le patriotisme, surtout à Chrysal, qui n'est une patrie pour personne, est un sentiment, au moins hors de propos.

Cela posé, pour qu'il n'y ait pas d'équivoque entre nous, je serai très net et ne vous célerai rien des motifs qui me font agir. Dans notre pays, nous croyons à la guerre prochaine avec Chrysal, parce que nous la voulons. Ne me demandez pas pourquoi nous la désirons. En deux mots, pour le gouvernement ce serait un puissant moyen de diversion en un moment de crise intérieure très difficile, et le principe de recettes qui en chasseraient pour longtemps le retour. Pour quelques-uns, dont je suis,

ce serait une source nouvelle d'honneur, et surtout de richesses. Vous sentez bien que, puisque nous sommes un groupe de gros capitalistes qui avons joué une partie de notre avoir sur la probabilité de la guerre, il faut bien qu'elle ait lieu et que la probabilité devienne certitude. Pour nous faciliter la tâche et éviter aussi toute effusion de sang superflue, nous commençons par essayer de vous faire réduire votre armement. Quand le moment sera venu, avec l'éloquence froide qui vous distingue, vous plaiderez la cause de la paix à outrance et vous ferez refuser les crédits. Vous aurez là d'ailleurs matière à une superbe harangue.

— Ne continuez pas, interrompit Flamel.

— Mais, au contraire, reprit imperturbablement Varghèse, laissez-moi donc finir. En échange du service rendu à lui et à la République même de Chrysal, sans qu'elle s'en doute, mon pays vous offre vingt millions et un palais sur une grève plantée d'orangers et de lauriers roses. Vous pourrez vous y réfugier contre l'envie et finir paisiblement vos jours dans le plaisir, la seule chose qui vaille peut-être la peine qu'on en parle sans rire.

— Mais, Monsieur, s'écria Flamel, je me suis engagé, j'ai déjà donné ma parole. Mon honneur! qu'en faites-vous dans tout cela ?

— Quand vous m'aurez dit ce que c'est que la chose que vous venez de nommer, répliqua Varghèse, je pourrai peut-être vous répondre. Ne faisons donc pas de rhétorique. Je vous ai parlé comme à un homme, à un homme comme je l'entends, c'est-à-dire ayant assez supérieurement conscience de sa personnalité pour la dégager des conventions en cours. L'honneur! mais moi je n'en ai pas et je m'en passe. N'est-ce pas vous qui faites la guerre

aux mots creux, aux spectres d'idées? Eh bien! celui-là comme les autres, laissez-le donc aux petits bourgeois. Prenez la proie, laissez l'ombre aux autres. On criera, on tempêtera contre vous, en mettant les choses au pis; ce sera encore vous qui aurez le beau rôle, en vous enfermant dans un dédain heureux. Vous n'avez sans doute pas, d'ailleurs, discuté avec Velfort tous les points de détail, les points formels de la question?

— Non, répondit d'une voix basse Flamel, devenu pensif.

— Eh bien! alors, continua Varghèse, vous trouverez en eux un motif plausible pour vous relever de vos engagements.

Depuis quelques instants, André jouait machinalement avec un gant oublié, sur sa table, par Maud. L'odeur fine et capiteuse des mains de l'adorée s'en épandait vivante et subtile, elle lui monta tout à coup au cerveau et lui fut une suggestion plus puissante que la dissolvante argumentation de Varghèse.

Avec un sourire d'énervement et de lassitude, il regarda ce dernier, qui attendait une réponse.

— Je ne sais pas encore à quoi je me résoudrai, lui dit-il lentement, mais il me semble qu'un autre que moi n'a pas craint de déclarer que Paris valait bien une messe.

— Il n'avait pas tort, conclut Varghèse, et le bonheur vaut bien un discours.

L'entretien cessa sur ces paroles peu ambiguës et Flamel resta seul, l'esprit un peu flottant, mais soulagé en somme par la clôture de cette entrevue, dont l'ambassadeur lui avait évité toutes les difficultés.

XI

La séance dans laquelle le budget de la guerre de Chrysal devait être présenté au Parlement s'ouvrit très calme.

La commission s'était indolemment contentée de ratifier purement et simplement le projet du gouvernement, sauf quelques modifications insignifiantes qu'elle avait introduites pour démontrer son existence. Ne savait-on pas qu'il n'y aurait pas d'opposition ? Le rapporteur ne fit donc que formuler quelques observations auxquelles répondit le ministre de la guerre, Aimery d'Honfroy, et tout le monde croyait déjà les débats bien et dûment clos, lorsqu'à l'étonnement général Flamel demanda la parole et monta à la tribune.

Il insista d'abord pour qu'on lui déclarât si le projet qui venait d'être si lestement commenté plutôt que discuté avait bien l'assentiment de tous les membres du gouvernement, et en particulier du chef du cabinet.

Velfort, de son banc, répondit qu'il devait le savoir mieux que tout autre puisqu'il était de notoriété publique que lui, Flamel, avait eu, antérieurement, connaissance de ce projet et y avait adhéré.

— Je vous prie, monsieur le Ministre, reprit André, de bien vouloir ne pas créer de confusion autour de cette question. Lorsque j'ai été saisi de ce que l'on m'a affirmé être la substance du budget de la guerre de l'exercice prochain, il ne m'a été parlé que d'une augmentation de crédits dont je n'ai même pas su le chiffre exact. Ce n'était que dans un esprit de conciliation que j'avais donné mon adhésion à un système auquel j'eusse préféré le statu quo, et mieux encore une réduction. Mais j'étais loin de m'atten-

dre aux périlleuses insanités dont on vient de nous fournir l'exposé.

Les interruptions, à ces mots, éclatèrent, mais elles n'avaient encore d'autre signification que celle du dépit causé par cette prolongation de séance.

Flamel continua :

—J'avais cru que l'augmentation réclamée correspondait à une élévation de solde des troupes, ou à des perfectionnements apportés dans l'armement, peut-être aux deux, je ne pouvais pas supposer que ce fût à un accroissement d'effectifs, à une accumulation invraisemblable d'armes et de munitions. Mais à la conquête de quelle Atlantide, à l'extermination de quel peuple du Vieux-Monde veut-on nous faire marcher? Quelqu'un nous a-t-il donc menacés? Est-il question quelque part de rayer Chrysal des cartes du monde? Ne redoutez-vous pas plutôt que l'Europe et l'Amérique, en voyant de loin vos manifestations belliqueuses, ne nous prennent pour de nouveaux Northmen prêts à remonter leurs fleuves, à envahir leurs champs, à brûler leurs cités? Leur terreur serait d'autant plus grande qu'il n'y a plus de Charlemagne et leur seule consolation serait de se dire qu'il n'y en a pas davantage à Chrysal.

D'Honfroy accueillit cette boutade avec un mécontentement visible.

— Mais vous le savez comme moi, poursuivit l'orateur, tout cela n'est que pourchasser de fantastiques hypothèses. Tout le monde est ici bien convaincu qu'au point de vue extérieur la République jouit de la sécurité la plus complète; la conclusion, alors, logiquement s'impose. Ce déploiement de forces qu'on veut faire ne peut avoir qu'un objet : terroriser les populations à l'intérieur, étouffer les légi-

times récriminations, rétablir l'ancien ordre de choses, arrêter net le mouvement qui s'est produit aux dernières élections et auquel je suis fier de devoir mon siège parmi vous. C'est contre ce résultat prémédité que je m'élève de toute la force de mon mandat et de ma conscience!

Alors il fit pressentir les irréparables éventualités où un défi porté à la démocratie pouvait jeter la fortune de Chrysal, il s'auréola de révolte et avertit l'assemblée qu'il pourrait bien se faire que l'insurrection tuât dans l'œuf cette organisation militaire que l'on voulait rendre si formidable.

Enfin il termina :

— Les tentatives d'oppression du genre de celle que je vous ai signalée ne s'avouent pas. Je ne m'arrête donc pas davantage à les combattre. Si l'on vous dit que l'on n'a bien réellement voulu que protéger votre pays contre les hasards de guerre dont je vous ai montré l'inconsistance, placez-vous à un point de vue plus haut. Chrysal, terre aujourd'hui de soleil, de parfums et de luxe, mais, demain, aussi de production et de travail, ne peut prospérer que dans la paix universelle. Vous qui constituez le plus jeune des états, et vous êtes recrutés parmi l'élite intellectuelle de vos aînés, ne vous appartient-il pas de donner au monde cette grande leçon de concorde : à savoir que l'hypothèse d'une guerre n'est jamais acceptable? Or, ce n'est qu'en commençant nous-mêmes le désarmement, en restreignant nos moyens de combat, en nous annihilant, militairement parlant, nous qui ne courons aucun risque à le faire, que nous pourrons dicter aux peuples le code de la paix. Que quelques hommes comme moi se rencontrent dans les Parlements étrangers, et la vieille question des

hostilités nationales est aussitôt résolue par une paix rationnelle, une paix sans sous-entendus possibles. Mais si personne n'entreprend franchement cette œuvre de soulagement général, si tous se regardent et s'attendent, le progrès à accomplir ne restera qu'éternellement en puissance.

Ces dernières paroles furent suivies des longs et multiples applaudissements d'une majorité versatile et nerveuse qui vibrait à l'unisson, dès qu'on la mettait habilement en présence de ce qu'elle considérait comme des préjugés et les accessoires rouillés des grandes et vétustes *machines* d'Europe.

Grisé par son succès Flamel, sans quitter la tribune, reprit :

— Pour indiquer nettement votre opinion, je propose à vos votes la motion suivante :

« Le Parlement, déplorant les tendances du gouvernement à un militarisme odieux et ridicule, passe à l'ordre du jour. »

Pendant tout le temps qu'avait duré le discours d'André, Velfort avait été en proie à une irritation véhémente. Avec son expérience des roueries politiques, il devinait bien que des mobiles impérieux avaient seuls poussé Flamel à reprendre sa parole, et qu'il n'avait fait appel à la nature de son mandat que pour les besoins de sa cause. Il s'expliquait maintenant la genèse du jeune député : c'était un ambitieux, sans scrupule, lui aussi, qui ne voulait de son côté la transformation de Chrysal que pour en être le maître. Mais il ne pouvait encore l'attaquer sur ce terrain.

L'ordre du jour proposé mit le comble à son ressentiment. Désireux, à tout prix, d'entraver le vote, sans savoir au juste ce qui résulterait de ce qu'il allait dire, il imagina rapidement contre son adver-

saire une de ces accusations qui précipitent un homme dans la fange, du faîte même de ses plus grands triomphes et qui, dans l'espèce, était fondée, sans qu'il en sût rien lui-même.

Avant que Flamel fût revenu à son banc, il s'élança à la tribune :

— On ne votera pas, s'écria-t-il, avant que je vous aie révélé pourquoi M. Flamel ne veut pas d'armée pour Chrysal. M. Flamel a vendu Chrysal à l'étranger. Je n'ai pas encore les documents nécessaires pour l'établir irréfragablement, mais je me tiens à la disposition de la Chambre, en sa prochaine séance, pour lui fournir la preuve de ce que j'avance.

Une émotion profonde, un silence lourd, puis un indescriptible tumulte succédèrent à cette déclaration. Flamel, gravement troublé sous le poids de cette imputation qu'il ne pouvait croire forgée de toutes pièces, pâlit et perdit un instant contenance, ostensiblement. C'en était assez pour qu'il fût perdu. Des huées et des injures s'élevèrent contre lui. Il reprit alors possession de lui-même et, avec beaucoup de sang-froid et de dignité, traversa les groupes en délire, pour gagner la porte.

— A demain donc, Messieurs, dit-il, d'une voix forte... et du calme, ajouta-t-il, presque sur un ton de commandement.

Près du péristyle, un de ses collègues lui cria :

— Tu devrais mourir de honte, traître !

— La honte et moi, Monsieur, ne sommes pas nés le même jour, répondit-il.

Et il s'en alla, sans que nul osât porter la main sur lui, tant il dominait encore l'assistance et tant celle-ci redoutait les conséquences populaires d'une

aggression qui, pour le moment, eût été encore injustifiée.

Il se hâta de rentrer chez lui et quand il y fut se réfugia auprès de Maud, contre ses préoccupations présentes. Mais il ne put venir à bout de les chasser : toujours en lui survivait la fatigue triste et l'horreur de cette journée de lutte où il avait été si pitoyablement terrassé.

Maud le voyant aussi sombre le quitta :

— Tu t'ennuies tant avec ta politique, lui dit-elle, que je vais te laisser seul. Tu vas comme cela t'ennuyer plus à la fois, et plus vite. Je vais au jardin, je reviendrai quand tu auras fini de réfléchir.

Quelques minutes après, elle fut de retour dans la chambre, très pâle, presque chancelante.

— André, ! fit-elle, d'une voix suppliante, dis-moi, qu'as-tu fait aujourd'hui. Il y a tout autour des murs une foule qui crie : « A mort... à bas... » ah ! vraiment je n'ose pas dire ton nom !

Et elle éclata en sanglots.

Il n'avait pas prévu ce martyre, cette révélation à sa maîtresse des téméraires infamies devant lesquelles il n'avait pas reculé, pour qu'elle reposât seulement, suivant le mot du poète, sur les lys et les roses de la vie.

Il la prit dans ses bras.

— N'écoute rien, lui dit-il, ne sache rien, ne comprends rien, mais surtout ne doute pas de mon amour. Va, ris des hurlements des brutes que j'ai trop fouaillées. Demain nous serons à nous seuls, pour toujours notre vie s'ensevelira dans la léthargie du bonheur.

Par la fenêtre entr'ouverte, une voix stridente leur parvint : instinctivement, ils se redressèrent, haletants d'émotion, et prêtèrent l'oreille.

C'était un vendeur de journaux qui criait à se rompre les poumons :

— Demandez l'Actualité! Edition spéciale! Le scandale de la Chambre. La félonie d'un député ! Demandez : la trahison de Flamel le Vendu !

André tressaillit, Maud rougit de colère et eut un mouvement de révolte et de répugnance.

— Oh ! c'est un supplice, murmura-t-elle ; partons ! cachons-nous. C'est insupportable de s'exposer ainsi à tous les opprobres...

— Que dis-tu ? demanda Flamel tremblant.

— Je dis, reprit Maud, que j'ai assez de toute cette boue qu'on nous jette à la face !

— Lui, la regarda un instant, hagard. Toute cette honte qu'elle lui reprochait, il l'avait encourue pour elle, et maintenant elle faiblissait devant son destin. Dans la journée, il avait tenu tête à l'orage et affronté la vindicte de tous les représentants d'un peuple. Mais ces simples mots de dédaigneuse réprobation dits par la bien-aimée, il ne pourrait pas, il ne pourrait jamais en effacer l'impression navrante.

Sans une parole, il se pencha vers elle, et, les yeux brûlants de larmes, lui donna un baiser, puis il tira de sa poche son revolver, et se le déchargea en plein cœur.

Maud, sans comprendre d'abord, le regarda fixement et poussa un grand cri; puis, subitement, sortit, tranquille, et sans une ride au front.

Dehors elle accosta le premier passant qu'elle rencontra.

— Emmène-moi souper, lui dit-elle. Quant au reste, je te préviens, c'est vingt louis.

L'homme interloqué ne lui répondit pas.

Alors elle s'en alla doucement, de son pas sou-

ple et léger, promener ailleurs la double folie de son âme brisée et de son corps toujours rué au plaisir.

XII

Suivant les instructions officieuses de Velfort lui-même, qui avait tout intérêt à ne pas laisser subsister une question qu'il ne pouvait éclaircir, toute campagne et même toute allusion contre Flamel cessa dès que le suicide de ce dernier fut connu. Et comme sa mort tragique pouvait provoquer un soulèvement des masses plébéiennes qui se souciaient fort peu qu'il eût ou non trahi un gouvernement qu'elles reconnaissaient à peine, le calme le plus strict fut observé à ses funérailles qui ne furent pas sans grandeur. Toutes les associations ouvrières qu'il avait fondées y assistèrent en corps, et lorsque le cortège traversa la ville, Varghèse, qui le regardait passer, put dire : « Voici un vaincu qui se retire avec les honneurs de la guerre ! »

Velfort triomphait donc. Sous sa pression, la Chambre, persuadée d'avoir échappé à un danger réel, vota ce qu'il voulut, et, en fait, Chrysal lui appartint.

Mais, au sein même du succès, il n'était pas heureux. Toujours autour de lui, avec le même faste, le même bruissement d'or, frémissait la vie large, comblée, capricieuse de la ploutocratie de l'île, vie de satisfactions positives et immédiates que lui interdisait sa pénurie relative. A demeurer dans cette atmosphère enfiévrée il s'était démoralisé, détrempé, et chez cet homme que, jusque-là, ses sens avaient laissé en un repos complet, s'éveillaient des appétits qu'il eût voulu pouvoir assouvir de suite, pour s'en libérer à jamais.

Un jour qu'il s'était plus particulièrement que de

coutume abandonné à la mélancolie des réflexions que lui suggérait l'inanité de son pouvoir sans affections, sans jouissances, on vint lui annoncer la venue d'un étranger qui demandait à le voir, et pour tout titre à une réception ne donnait que son nom : Lervyns, parfaitement inconnu à Chrysal.

Velfort ordonna qu'on introduisît immédiatement ce visiteur inattendu.

C'est que pour lui ce nom de Lervyns n'était pas nouveau, c'était celui d'un de ses anciens camarades d'études, qui avait vu s'ouvrir, devant sa jeunesse couronnée de tous les lauriers universitaires, les carrières les plus brillantes, mais n'en avait suivi aucune, dévoré qu'il était, depuis son enfance, par un spleen aveulissant, une hypocondrie héréditaire qui lui faisaient prendre la vie pratique en horreur. Immensément riche, il avait traîné son existence dans toutes les orgies, de la femme à l'opium, de l'opium à l'alcool, sans parvenir à autre chose qu'à alourdir le fardeau de tristesse morne sous lequel fléchissait tout son être. Il avait plusieurs fois parcouru le monde, et était enfin, au gré du hasard, arrivé à Chrysal, où il s'était souvenu du nom de Velfort, chez qui il venait pour s'éviter l'hébétude de l'isolement dans un hôtel.

Il entra dans le cabinet du ministre et celui-ci, du premier coup d'œil, dans la ride médiale et profonde qui barrait son front, dans l'éclat sombre de ses yeux, dans le pli amer de sa bouche et dans toute la lassitude de son visage émacié et pâle, put lire clairement les stigmates de l'atroce ennui sous lequel il ployait, comme sous leur manteau de plomb les damnés du Dante.

— Eh bien! mon pauvre Lervyns, lui dit-il, tu viens te traiter à Chrysal? Tu ne pouvais mieux

choisir. Ici, vois-tu, ce n'est pas une station balnéaire à la mode, un lieu de plaisirs cotés et préordonnés... c'est l'étourdissement absolu, le vertige que donne un bond prodigieux de chaque jour, dans le passé ou dans l'avenir de la vie luxueuse. Tu seras forcément sujet à des surprises avivées de toutes les émotions d'une résurrection des siècles écoulés, ou d'une intuition très curieuse de la postérité.

— Oui, mais tout cela sera pour moi simplement le présent, répondit Lervyns et il en sera ici comme ailleurs. Qu'autour de moi les choses changent d'aspect, je n'en reste pas moins moi, et c'est là qu'est tout mon mal. Je ne suis pas le moins du monde misanthrope, je ne blâme pas, je ne méprise pas ceux qui trouvent la vie bonne : je les envie, voilà tout. Je ne peux pas, justement, me distraire de moi-même, ni échapper aux conditions maudites de morose apathie qui ont présidé à ma naissance.

J'ai dû être conçu par hasard, en une nuit de lourd marasme, sans le frémissement satisfait d'aucune fibre. Je suis l'eunuque radical, sans désir et sans sensation. La recherche de cette dernière n'aboutit en moi qu'à un acte fonctionnel dont je ne perçois que le labeur mécanique et le résultat physiologique. Je sais bien qu'il y a des choses qui sont douces, adorables même probablement, puisque je vois des gens qui les recherchent âprement, qui en souffrent, en jouissent, en vivent et en meurent. Mais ces choses-là mêmes ne me sont rien et ne font rien tressaillir du cadavre en lequel est recluse mon âme, ou plutôt en lequel seule vit l'obligation fatale de ne point me croire mort.

— Mais, fit Velfort, es-tu bien sûr que cet engourdissement soit définitif? Ne se présentera-t-il

pas peut-être quelque événement très compliqué ou très simple qui le dissipera? As-tu jamais aimé?

— J'ai du moins fait ce que j'ai pu pour cela, reprit Lervyns, et je n'ai pas réussi. Je ne veux pas dire en effet que rien, absolument rien, ne m'apportera d'adoucissement, car je ne suis pas triste par affectation et je veux espérer que cette maladie congénitale est comme beaucoup d'autres réputées incurables et qu'un concours de circonstances spéciales, ou un choc brusque, parviennent cependant à guérir. Mais, franchement, cette espérance est bien faible. Pense donc que l'étude même et l'art, méthodiquement embrassés, ne me donnent aucune satisfaction. Mon cerveau fonctionne librement, froidement, mais il ne jouit pas, le sale organe. Il m'accumule des connaissances, comme des impressions, mais ne me procure aucun frisson, aucune caresse, aucune ardeur. Les têtes de guillotinés en lesquelles on introduit des électrodes et qui, au passage du courant galvanique, éprouvent peut-être le bouillonnement d'une fureur démente, la saveur d'un regret, auprès de moi sont heureuses.

— L'administration de ta fortune ne t'intéresse pas? demanda Velfort.

— Ah! certes non, répliqua Lervyns. Et d'ailleurs je l'ai simplifiée d'une façon absolue. Tu comprends que s'il me fallait m'occuper de placements, d'achats et de ventes de titres, ce serait un surcroît de supplice, positif, celui-là, en ma vie négative. Et puis où trouverais-je en moi l'étalon d'une valeur quelconque? Je porte tout avec moi, sous les espèces les plus réduites, et je vagabonde ainsi pour épargner au moins à mes yeux la monotonie des mêmes décors. Tiens, toute ma fortune est là-dedans.

Et il montra à Velfort une sacoche de petites dimensions qu'il avait déposée sur une chaise. Il la prit et en vida le contenu sur la table.

— Tu vois, continua-t-il, je suis capitaliste à la façon des princes mongols : tout en pierres précieuses et en... billets de banque qui ne sont jamais que la monnaie de la dernière gemme vendue.

C'était en effet un trésor princier que les deux ou trois poignées de diamants qui scintillaient à présent sur le tapis brun du bureau de Velfort. Celui-ci contempla longuement cette richesse étalée devant lui et jeta sur Lervyns distrait un regard étrange.

— En outre, ajouta ce dernier, comme, à un instant ou l'autre, je peux en venir à subir la suggestion, qui, parfois, sourd en moi, d'en finir avec l'existence, je porte toujours sur moi mon testament : il est bien inutile que, m'étant tant ennuyé moi-même, j'apporte encore des tracas à qui que ce soit, en me tuant. Tiens, regarde.

Et il tendit à Velfort une feuille de parchemin, sur laquelle, d'une écriture très ferme, étaient tracées ces lignes :

« *Je, soussigné, déclare que, las de la vie depuis*
« *de longues années, je me donne enfin aujourd'hui*
« *la mort, sans aucun motif spécial, et en pleine*
« *liberté de délibération.* »

Velfort reposa le papier sur la table, à côté des diamants.

— Mais, tes héritiers? interrogea-t-il.

— Je n'en ai pas, répondit Lervyns, et n'en aurai pas d'autres que le hasard qui sera, en même temps, mon exécuteur testamentaire. Tu vois que le chenapan qui me tuerait ferait une affaire brillante et de toute sécurité.

Velfort à ces mots fronça les sourcils comme pour chasser une pensée obsédante.

— Alors, tu voyages toujours armé, par conséquent? demanda-t-il à Lervyns.

— Oui — oh! un simple révolver; c'est tout ce qu'il faut, répondit celui-ci.

Et il posa également son arme sur la table.

— Voici, dit-il, avec un mélancolique sourire, l'exposition de toutes les combinaisons de mon existence.

Une insurmontable tentation s'empara de Velfort: il saisit le revolver, et, sans que Lervyns eût le temps de faire un mouvement, il lui en tira une balle dans la tempe.

— Imbécile! ar icula faiblement celui-ci.

Et il tomba sur le parquet, avec un rauque soupir en lequel s'exhala son dernier souffle de vie.

Velfort, avec une activité fiévreuse, cacha les diamants dans un tiroir, replaça dans la sacoche les bank-notes et la déclaration autographe de Lervyns et disposa par terre, auprès de lui, son revolver.

Il avait à peine terminé cette mise en scène que la porte s'ouvrit, livrant passage à Aimery d'Honfroy.

Avant que celui-ci eût eu le loisir de lui poser une seule question, Velfort, précipitamment, lui dit :

— Voyez ce drame stupéfiant qui vient de se passer chez moi, à côté de moi, sans que j'aie pu intervenir. Le malheureux dont vous voyez le cadavre est un de mes vieux amis, Lervyns, vous savez, dont je vous ai quelquefois parlé. Il est venu ici, je ne sais pourquoi, il m'a déclaré qu'il était suprêmement dégoûté de la vie et, ce disant, s'est tué... il aurait au moins pu choisir un autre endroit.

— Il ne vous a remis aucun papier... il n'en a point sur lui? demanda d'Honfroy.

— Mais, je n'en sais rien, répondit Velfort, vous comprenez que je n'ai pas encore eu le temps, ni la présence d'esprit de le fouiller.

Tous deux se mirent alors à chercher dans les poches du mort, mais n'y trouvèrent rien d'intéressant, naturellement.

D'Honfroy avisa la sacoche sur la chaise où elle était et l'ouvrit. Il prit d'abord les billets de banque et les compta.

— Il voyageait à bien peu de frais, votre ami, dit-il à Velfort. Tant en bank-notes anglaises qu'en tender-notes américaines il n'y a là que deux cent vingt dollars.

— Il devait peut-être recevoir de l'argent ici, suggéra Velfort.

Puis d'Honfroy mit la main sur la note manuscrite de Lervyns et l'ouvrit. Quand il en eut pris connaissance, il la replia, mais il s'aperçut alors que son doigt venait d'écraser, au verso, une petite tache d'encre encore fraîche, et jetant les yeux sur le bureau de Velfort, il y constata également la présence d'un peu d'encre encore humide.

Il ne fit aucune remarque à ce sujet et en remettant à son collègue le document que celui-ci feignit de lire:

— Voilà, dit-il, l'explication du drame. Est-ce chez vous que ce Lervyns a rédigé l'aveu de son suicide ?

— Nullement, répondit Velfort, vous voyez bien d'ailleurs que l'écriture est d'ancienne date. J'ignorais même totalement qu'il pût être nanti en permanence de cette pièce.

D'Honfroy ne sourcilla pas.

— Il faut avertir la justice au plus tôt, et faire enlever ce cadavre, fit-il.

— Je vais donner des ordres en conséquence, reprit Velfort, et il courut lui-même appeler quelqu'un. Mais en traversant la chambre, son pied heurta le revolver placé à côté de Lervyns et l'envoya rouler à quelques pas.

Il se retourna alors, et avec d'assez minutieuses précautions, rétablit l'arme dans sa position primitive.

— Que faites-vous donc ? lui demanda d'Honfroy.

— Je remets l'instrument du suicide à portée du cadavre, répliqua Velfort. Vous comprenez... pour les constatations judiciaires...

Il s'en alla.

Pendant son absence, d'Honfroy, avide de savoir davantage, essaya rapidement d'ouvrir les tiroirs du bureau ; un seul céda à sa traction, celui où étaient les diamants et que Velfort n'avait eu le temps de refermer.

Dès qu'il eut vu le jaillissement de lueurs limpides qui s'en échappait, il comprit tout, et put se faire l'exégèse de la tragédie qui venait de se passer.

Une grande tristesse le prit, et un besoin immédiat d'être seul et de réfléchir froidement au mystère qu'il venait de surprendre et surtout d'échapper à toutes les interrogations des magistrats qui allaient arriver.

Lorsque Velfort rentra, il lui fit ses adieux pour partir.

— Restez, insista celui-ci, vous êtes presque témoin du malheur qui vient d'avoir lieu.

— Je ne le suis pas assez opportunément pour

que ma déposition puisse avoir aucune valeur, répondit d'Honfroy; souffrez donc que je vous laisse seul avec ces messieurs du tribunal. Vous en aurez plus vite fini.

Peu de temps après son départ, les magistrats se présentèrent.

Ils trouvèrent la propre attestation de Lervyns, demandèrent respectueusement au président du Conseil quelques renseignements qu'il leur fournit avec une certaine amplification de détails et finalement, en prodiguant à Velfort leurs condoléances, signèrent l'ordre d'inhumation du cadavre, qui fut emporté sur l'heure.

XIII

D'Honfroy, rentré chez lui, fut en proie à une perplexe agitation: qu'allait-il faire de la conviction qu'il avait acquise du meurtre de Lervyns, du crime de Velfort? Livrer celui-ci ?

Mais à cette idée, toute sa bravoure de soldat se révolta. Sans doute, Velfort avait tué, mais lui seyait-il à lui-même d'être son juge et de s'abaisser pour cela jusqu'à la lâcheté d'une dénonciation ? En somme qui donc avait-il tué, Velfort? Un être misérable, incapable de supporter la vie et qui avait sur lui même consenti hypothèque à la mort. En outre ne savait-il pas, lui aussi, les forfaits qu'engendrent la vaste ambition, la plénitude des désirs ? Plus qu'un meurtre serait ignominieuse cette trahison à l'égard d'un homme à qui il avait promis alliance, tout au moins jusqu'au jour où tous deux se trouveraient en compétition directe. Or ce n'était pas de cette façon qu'il avait jamais entendu combattre une rivalité dont il honorait la valeur.

Et cependant !

Mais à quoi lui servait-il de laisser plus longtemps sa conscience osciller autour de cette irritante question?

Il n'avait d'ailleurs aucune preuve matérielle dont exciper pour soutenir une accusation qui, une fois formulée, se retournerait contre lui et le laisserait avec la honte mesquine d'une diffamation.

Et cependant!

L'heure de la compétition qu'il prévoyait déjà tout à l'instant n'était-elle pas sonnée? Velfort avait vaincu dans sa lutte contre Flamel, à l'aide précisément d'une calomnie ou tout au moins d'une attaque sans motifs patents (il le savait bien, lui, d'Honfroy) et maintenant Velfort était le chef incontesté, inexpugnable de Chrysal qu'il pouvait mener, pour son seul bénéfice, à toutes les gloires que lui-même avait rêvées. Et pendant que son concurrent victorieux traiterait, signerait, commanderait, lui languirait dans les plans intermédiaires, personnage pompeux et nul d'une société nouvelle dont il ne serait qu'une de ces notabilités qu'on écoute avec déférence parce qu'elles sont tenues de répéter strictement ce qui émane d'une sphère supérieure. Et toute espérance de pouvoir donner à Ghislaine, sa fille, la joie de l'union que son âme avait élue lui serait à jamais refusée. Or cette consolation à apporter à l'infortunée dont chacun des jours n'était qu'une souffrance, ce chaud rayon d'amour qui si doucement la caresserait, peut-être la guérirait, c'était là tout son devoir : il n'en avait pas d'autre.

Et pour cela ne devait-il pas saisir l'occasion qui se présentait de détruire à jamais tout obstacle entre lui et le pouvoir suprême? Les mères, pour leurs enfants, ont tous les courages, même les plus

monstrueux; fallait-il donc que la pauvre enfant, qui n'avait que lui pour soutien, par cela même, fût perpétuellement écartée de tout bonheur? Allait-il mettre en parallèle la tendresse qu'il lui devait avec la vaine satisfaction d'orgueil d'une loyauté inutile.

Il n'était pas nécessaire, d'ailleurs, qu'il livrât Velfort. Il suffisait qu'il l'effrayât assez pour le faire fuir et disparaître de Chrysal. Velfort, entre la grandeur, qui exige toutes les abnégations, et la richesse avait préféré cette dernière. Qu'il en supportât donc les conséquences et allât au loin jouir du fruit de son crime.

Dès lors la résolution de d'Honfroy fut arrêtée.

Il prit une feuille de papier et, d'une écriture droite parfaitement déguisée, y traça ces lignes.

« *A Monsieur Velfort, président du Conseil des*
« *Ministres de la République de Chrysal.*

« *Quelqu'un qui sait où se trouvent les diamants*
« *de feu Lervyns et qui a vu de quelle facon ils*
« *ont changé de propriétaire, vous engage à les*
« *emporter en dehors de Chrysal.*

« *Un étranger qui n'attend rien de vous.* »

Lorsque cette courte missive fut rédigée, il la mit sous enveloppe et s'en fut la jeter à une boîte postale.

— C'est ainsi, pensa-t-il, que l'on faisait autrefois à Venise, mais jamais avertissement comminatoire n'est parvenu à un criminel dans un but plus digne.

Le lendemain Velfort, en dépouillant son courrier, regarda particulièrement la suscription de cette lettre écrite par une main inconnue. Il en rompit le cachet et dès qu'il vit se détacher au milieu du

texte le nom de Lervyns, fut pris d'un brusque tremblement nerveux : il se leva et alla fermer au verrou la porte de son cabinet. Il lut alors le document en entier, et quand il eut achevé d'en prendre connaissance, se renversa dans son fauteuil avec une sorte de cri de douleur étouffé.

Puis il s'épandit en intimes tristesses.

Ainsi, il était donc écrit que toujours les hasards les plus imprévus le précipiteraient des Capitoles édifiés par ses mains. Qu'était-il donc besoin que ce Lervyns vînt candidement lui offrir l'irrésistible tentation du meurtre impuni, de la richesse, en un moment conquise ?

Où irait-il à présent chercher cet inconnu qui l'avait vu (sans qu'il pût s'expliquer comment) tuer son hôte et le dépouiller ? Pas un instant il ne soupçonna d'Honfroy. Qu'allait-il devenir maintenant, sans cesse à la merci de cet Argus mystérieux qui ferait constamment peser sur lui l'angoisse horrible d'un avilissement tout à sa discrétion ?

Il ne voulut pas réfléchir davantage, puisque, de quelque côté qu'il tournât son esprit, il ne faisait que se heurter à des impossibilités, à de lancinantes douleurs.

Il s'enfuit hors de chez lui et, défait, égaré, traversa la ville, insoucieux des regards qui le suivaient. Il arriva au bord de la mer, sur une haute falaise qui dominait des roches basaltiques découvertes à marée basse. Où allait-il poursuivre sa course maintenant ? Allait-il errer indéfiniment, poursuivi par les anxiétés et les terreurs ?

En s'astreignant à ne plus penser, les poings crispés, les yeux fermés, il courut droit devant lui.. le vide s'ouvrit sous ses pas et il tomba fracassé sur la crête dentelée des récifs.

XIV

A quelques jours de là, Vermal et Mazzari commentaient, en se promenant, la série d'événements lugubres qui venaient d'ensanglanter Chrysal. Tout en causant, ils étaient parvenus à la place de la Bourse,et déjà continuaient vers ailleurs leur route, lorsque Mazzari, brusquement, revint en arrière.

— Restons ici, dit-il à Vermal. Vous allez voir bientôt s'y presser toute la population riche de l'île : car l'on attend ce matin d'importantes dépêches d'Europe.

La place du Stock-Exchange devenait, en effet, déjà moins solitaire. Peu à peu, les rues voisines s'emplirent de bruits de voix, de pas et de voitures.

Hommes et femmes s'abordaient à présent, se racontaient les menues aventures et les scandales de la nuit et parfois éclataient d'un rire gras ou acerbe. Tous et toutes, fatigués, les reins amollis, les yeux cernés et bouffis de luxure mal réparée de sommeil, savourant déjà comme un nouvel excitant l'aveu des cheveux peignés à la hâte et l'impudeur du lascif abandon des gorges et des hanches.

Darnston, enfin, qu'on attendait pour commencer la séance, arriva l'un des derniers, Cœlia s'appuyant sur son bras.

Froid, digne, avec une pointe d'affabilité hautaine que lui eussent enviée les leaders des clubs les plus aristocratiques, il franchit le péristyle de la Bourse : tout le flot des fervents de l'agio le suivit. Ceux-ci n'entraient pas cette fois avec l'indifférence des jours ordinaires, mais bien avec la mine discrètement souriante de dévots qu'attire, au pied de leurs autels, une des solennités de leur

culte. Mazzari en avait instruit Vermal; on attendait ce jour-là, d'Europe, des dépêches inusuellement émouvantes.

Darnston, officiant comme un pasteur au milieu de ses ouailles, se les était fait remettre et maintenant en donnait connaissance. Lentement, il les lisait, en scandant les mots, puis paraphrasait et développait; et la joie la plus naïvement féroce éclatait à chaque phrase de ce prône méphistophélique :

— « Franckfurt. Banques Frœder, Schlutz et Cie, Herman frères et fils ont déposé bilan. Passif total : Soixante-douze millions marks. Autres faillites attendues prochaine échéance. — Soixante-douze millions de marks, ce n'est pas une bien grosse affaire, mais enfin cela suffit probablement pour mettre à mal quelques-uns des gens de Francfort. Continuons : Londres. Krach effroyable consécutif affaires blé-charbon — réunion banquiers clearing house. Hudson brothers. Lambeth bank. Provincial Mortgage bank. Wills and Merky. North Counties' Bank. Scotian bank et autres moins importantes cessent paiement. Déficit minimum soixante-dix millions livres sterling. — Ah! du moins, voici qui est beaucoup mieux : le chiffre est respectable; voilà de la bonne misère assurée pour longtemps, misère bon teint et bonne trame. — Londres. Steamer Tudor's Crown ", rapportant livres sterling australiennes, perdu corps et biens par travers Gardafui. Perte trente millions livres. Banque nationale cesse paiement en or ». C'est un signe des temps, le vent et la mer s'en mêlent... Oh! ce n'est pas tout : tenez, à Paris, huit grands établissements de crédit ont sauté, au Havre, à Bordeaux, à Marseille faillites, banqueroutes, cessation de

toutes les affaires, à Anvers faillite générale et complète : armateurs, courtiers, affréteurs sont tous grièvement atteints.

« L'Europe entière, toute l'Europe d'ailleurs est blessée à mort et ne peut se relever. Tous les ports, toutes les places commerciales Liverpool, Hull, Newcastle, Greenock et Glascow, Santander et Barcelone, Gênes et Trieste, Brême et Amsterdam, Vienne et Constantinople, Pétersbourg et Odessa, sont devenus des sentines de ruine et d'effroi. Demain les horizontales, les dégrafées mêmes n'y trouveront plus leur pain. L'Amérique elle-même ne peut venir en aide. Le Nord a fort à travailler pour se remettre d'aplomb. Quant au Sud, il traîne languissamment son habituelle et calamiteuse pénurie. Ce n'est d'ailleurs pas dans les coutumes américaines de secourir autrui : il n'y a rien à craindre de ce côté-là. L'Europe est quelque chose comme une ménagerie; ils vont tous se manger : plus d'or, plus de blé, plus de charbon, paiements suspendus, crevaisons, cordes, revolvers, incendies, infanticides, tenez : tout cela est là-dedans. Lisez, lisez donc vous-mêmes. »

Et Darnston lançait, éparpillait les liasses de dépêches qui passaient de mains en mains, puis jonchaient le sol, multicolores, le couvrant d'une lugubre mosaïque.

Lorsque tous furent bien convaincus, et qu'il fut bien établi que le Vieux-Monde, le Monde, en somme, abstraction faite de Chrysal, était à l'agonie, exhalait son dernier spasme, une horrible, nerveuse et sauvage gaieté s'empara des auteurs de l'immense meurtre. Chacun à son voisin expliquait et faisait entrevoir les conséquences extrêmes de la catastrophe.

— Le travail va cesser partout, puisqu'on ne peut plus le payer nulle part. La faim va faire sortir la Révolution de la cage où on la tenait déjà difficilement enfermée.

— Oui, oui... la liquidation va se faire à coups de canon et par voie d'incendie.

— A coups de canon ; mais, mon cher, il ne leur reste plus de quoi en fabriquer tant que cela de la poudre et des obus.

— C'est heureux, car ils pourraient fort bien se syndiquer et venir nous chercher noise.

Darnston entendit le dernier argument.

— Ne faites donc pas d'hypothèses absurdes, dit-il. D'abord ils ne savent pas et ne peuvent pas s'imaginer que nous sommes les inventeurs de la déconfiture actuelle. Ensuite et surtout, ils ne sont pas en état, à l'heure présente, de mettre un pied hors de chez eux. C'est nous qui retournerons chez eux, nous y fonderons des asiles de mendicité, des hospices d'aliénés (il y en aura vraiment besoin) et nous mourrons au milieu de leurs louanges attendries.

On acclama les dernières paroles de l'organisateur de la Détresse. Et ce fut contre cette Europe où l'on avait subi toutes les humiliations, à qui l'on avait volé tant d'argent et que l'on venait de tuer, un vomissement de glaireuse rancune. Oh! ce grand cadavre, comme il était doux de le piétiner, pantelant et meurtri et hurlant, comme faisaient les bourreaux de Glocester. Cet amas de détritus organisés, mais n'ayant plus qu'en douleur un battement de conscience, c'était l'Europe, l'Europe qui avait tant produit, tant pensé, tant vécu. L'Egypte et la Grèce, Carthage et Rome, Gaulois et Scandinaves, toute cette longue filiation de peu-

ples avait pour rien rempli la durée et l'espace. De sa chair, de son sang et de ses nerfs l'Europe avait élaboré son histoire, elle avait fait épanouir son âme en célestes fleurs, en chefs-d'œuvre bénis, histoire et chefs-d'œuvre jugés impérissables.

Mais tout cela n'était que néant, puisque personne ne serait plus là bientôt pour recueillir l'immense héritage. Les famines anciennes et les pestes avaient jadis épargné ce microcosme, et il se mourait maintenant, piteux, frappé par le plus moderne et le plus sûrement exterminateur des fléaux : le krach.

Et les Chrysaliens n'assignaient plus de bornes à l'orgueil de leur triomphe. Ils avaient accompli le grand œuvre, la mythique besogne des Ahriman et des Siva des antéséculaires métaphysiques.

Mazzari expliqua rapidement à Vermal les grandes lignes et le plan général de l'opération qui venait d'aboutir.

— C'est la plus formidable, la plus machiavélique des combinaisons, dit-il, et vous allez en juger. Darnston a mis la main sur quelques hommes d'une intelligence financière très développée et d'une absence de scrupules absolue. Préalablement à tout commencement d'action, il les a placés en résidence dans les principales villes d'Europe et d'Amérique, en leur fournissant les moyens d'y vivre d'une façon non seulement honorable, mais même fort brillante. Ces gentlemen se sont fait, grâce à leur fortune, introduire dans tous les cercles du grand monde, et ont même été jusqu'à bien vouloir faire partie de conseils d'administration où, leur disait-on, les appelaient leurs capitaux et leur *haute respectabilité*. Un jour, *comme par hasard*, quelques-uns de ces messieurs,

alors très répandus dans les hautes sphères du jeu et de la finance, très cotés, se rencontrèrent et avec une ostentation de courtoisie et de mutuelle confiance de fort bon goût s'entendirent rapidement pour monter une grandissime affaire, dont les bénéfices, à l'aurore même de l'entreprise, paraissaient presque incalculables. Très humanitaire d'ailleurs, cette entreprise, qui fut lancée sous le nom de *Producteurs et Consommateurs réunis*. Il s'agissait de supprimer les intermédiaires entre ces deux pôles économiques et d'établir le marché direct. La Société se chargeait d'acheter sur les lieux mêmes de production, et au comptant, toutes les denrées, toutes les matières de première utilité et de les mettre partout à la portée du consommateur suivant un tarif invariable. La fixité des dividendes assurait en effet, même dans de mauvaises conditions de récolte et d'exploitation, la livraison à des prix qu'aucun coëfficient contingent ne pouvait faire monter. Un droit de courtage, calculé au taux le plus minime, rémunérait seul la Société qui, tout en faisant le compte de tout le monde, déclarait y trouver amplement le sien. Donc c'était l'extinction de la race maléfique des commissionnaires qui jonglent avec les cours, comme il leur plaît, l'extinction aussi, pour les producteurs, des hypothèques et des saisies, en vertu du paiement au comptant et à *prix normal*. Et rien à redouter : pas d'accaparement, pas de crise inattendue. La Société fonctionnait sous l'œil paterne des gouvernements qui, voyant en elle un moyen tout créé de faire du socialisme d'état, en une heure de politique particulièrement aiguë, lui avaient de suite accordé leur haute et puissante protection.

Mais un beau jour, on sonda les princes de la

Finance et l'on complota la définitive affaire des blés et charbons. Bien entendu, on ne lâcha pas les gros mots francs d'accaparement et de pacte de famine, mais l'on s'entendit si bien que les princes de la finance, les financiers sans tare et sans casier judiciaire, comme sans conscience (ces gens-là n'ont jamais rien de gênant) comprirent à merveille ce dont il s'agissait. La Société acheta partout (n'était-ce pas dans son programme ?) le blé et le charbon qu'elle put trouver, et le revendit à des hommes de paille, très disséminés, qui ne devaient rien en remettre en circulation jusqu'à nouvel ordre. Pendant ce temps, le bruit courant, dans les coulisses de toutes les places d'échange, que la Société préparait une opération merveilleuse, son papier atteignit des prix féeriques, invraisemblables. Les initiés n'avaient aucune crainte, ils savaient fort bien que le jour où le blé et le charbon manqueraient la Société prouverait très facilement qu'il n'y en avait plus sur les marchés, qu'elle avait vendu son stock aux prix convenus, qu'elle continuait à vendre à ce prix le peu qu'elle pouvait trouver, bref qu'elle n'avait cessé de se conformer à ses statuts et qu'il fallait aller chercher ailleurs que chez elle les causes d'une situation dont elle n'était pas responsable.

C'est alors que les complices devaient vendre leurs stocks, petit à petit, avec une majoration considérable. Le bénéfice encaissé, la Société trouverait bien un prétexte pour faire à ses collaborateurs un versement extraordinaire.

Elle ramassa le bénéfice, mais n'alla pas jusqu'au partage. Un jour, le conseil d'administration, composé des séides de Darnston, décampa, emportant la caisse, on ne sut jamais où, et ne laissant sur la

brèche que quelques naïfs cupides qu'ils avaient englués. Ceux-ci se sont fait sauter et vous savez le reste. Le beau, pour Darnston, est que jamais son nom n'a été prononcé, car il aurait été un épouvantail que ses complices, qui se sont fait la plus belle part dans la curée, se souciaient fort peu d'agiter. Darnston, en effet, leur avait promis de leur abandonner la plus forte part du produit brut de l'affaire, déduction faite de ses frais. Il s'agissait moins pour lui d'accroître sa fortune que d'engager celle des grands corps financiers sur le chemin de l'abîme où leur dégringolade l'amuse énormément. Les victimes croient avoir eu affaire à une nouvelle bande de flibustiers, et d'ailleurs les pauvres misérables sont trop atterrés pour penser ou expliquer quoi que ce soit. C'est bien, en effet, l'agonie suprême, précédant la relégation aux limbes de l'Histoire.

Pendant que Mazzari faisait ainsi à Vermal l'exégèse du dernier crime de Chrysal, la place insensiblement s'emplissait de la même plèbe loqueteuse dont on avait, naguère, vu le défilé sinistre, dans la pénombre du champ de foire, et qui, depuis quelque temps, s'entassait chaque soir sur les gradins du Colisée. Mais les Chrysaliens, dans l'ivresse de leur succès, tenaient peu de compte de sa présence et la remarquaient à peine. Ils venaient de tuer des nations, que pouvaient-ils donc redouter de mendiants malingres? Vermal et Mazzari sortirent pour tâcher de saisir le sens de cette nouvelle manifestation. Derrière l'un des massifs touffus qui entouraient le pavillon de la Bourse, ils entendirent deux voix dont le timbre irrité les frappa. Ils se cachèrent entre les branches du taillis et écoutèrent.

— Vois-tu, Tuysmans, disait l'une des voix, ce n'est que bavardage et phrases en l'air, tout ce qu'on nous a servi jusqu'ici. Nous n'en sortirons jamais comme cela. Il faut tuer d'abord, tout tuer.

—Allons, Avrezzo, répondit l'autre interlocuteur; cela n'a pas de bon sens! on ne peut pas tout massacrer. Pour les hommes, je comprends : oh ! tu peux bien les saigner, mais leurs femmes, mieux vaut en profiter — il y a de petits morceaux de roi là-dedans, mon ami. La Révolution sociale et la sainte anarchie et toute la boutique, je donnerais tout cela pour mettre un peu le nez dans les dentelles de la brune que nous avons vue le soir du meeting, celle qui était avec le vieux à qui Sombrow a parlé.

— Tu crois qu'ils y tiennent, eux, les riches? interrompit Avrezzo, ils s'en soucient comme de rien. Ils sont trop ramollis et elles sont trop froides. Elles, comme eux, je t'étranglerais cela sans un frisson.

— Mais, bon Dieu, d'où te vient cette manie de tuer? Du rouge, toujours du rouge, tu ne vois que cela.

— Et je l'ai vu le rouge, va ! chaud et fumant, encore, là-bas, chez-moi, et plusieurs fois, donc. Et toujours de la même façon : un coup de couteau, tiens, ici... dans les côtes... un seul, et cela suffit. Je connais mon affaire.

— Mais, encore une fois, pourquoi ?

— Bourgeois, va! Chez moi c'est une habitude de famille, mon père et mes deux oncles, tout en travaillant comme de bons ouvriers qu'ils étaient, avaient ce penchant-là aussi. Tudieu, en ont-ils dégringolé des carcasses humaines, et parfois pour rien. Nuit sombre, solitude : ils voyaient passer

quelqu'un près de leur cahute, dans la brousse : ça y était... le particulier restait là. Ils ont été pris une fois tous les trois... oh! mais après longtemps. Ils ont été exécutés. Ah ! si tu les avais vus comme ils s'en fichaient et ce qu'ils riaient de bon cœur de s'en aller tous les trois ensemble! Un beau jour pour la famille..., donc tu comprends, on a de qui tenir.

— C'est comme cela dans les familles ! Presque toujours on devient ce que sont les vôtres. Chez moi, ils n'ont jamais été en Cour d'assises... mais la correctionnelle, ce que ça les connaissait! Ils sortaient tous les trois ou quatre ans de prison, moisis, la barbe jaunie comme de vieilles salades. Et puis ça recommençait... et toujours la même histoire : tantôt une fillette à qui ils en racontaient un peu trop long, tantôt une laitière, une maraîchère qu'ils renversaient sur le bord d'une grande route. Moi-même je me suis tiré pour éviter cinq ans : une gamine que j'avais tant soit peu maltraitée. Vois-tu, ce que je leur reproche à ces gueux de millionnaires, ce n'est pas leur or, ce sont leurs femmes. Ah! le jour du pillage, ce que je m'en paierai, ce que je m'en saoulerai !

Les deux journalistes quittèrent leur abri. Ils avaient mesuré la portée des perturbations possibles et eu la vision nette de ce qui se passerait alors.

— Voilà, dit Vermal, qui est aussi menaçant que la harangue de Sombrow. A côté du théoricien qui conçoit et calcule, les irresponsables qui se ruent et agissent; parallèlement à l'œuvre méthodique d'une intelligence, la libre expansion des atavismes.

Mais l'heure était venue où toute étude dialectique des faits probables devenait vaine : ceux-ci

allaient se précipiter et s'imposer dans la phase de l'accomplissement.

Force fut aux Chrysaliens de cesser bientôt de clamer l'ode et l'épode, la strophe et l'antistrophe de la tragédie qu'ils avaient préparée, et dont les événements leur apportaient l'épilogue.

Sombrow avait naguère parlé d'un peuple au nom duquel il avait réclamé le silence, mais ceux de Chrysal, avec un sourire de dédain, n'avaient guère entrevu que quelques pâles maroufles de fâcheuse figure, pour eux sans importance.

Mais aujourd'hui c'était bien un peuple, des milliers d'hommes et de femmes aux yeux farouches, aux lèvres contractées de colère, au front barré d'un pli de haine implacable, tous venus là pour venger Flamel qu'une lente et contagieuse suggestion leur faisait considérer comme une victime de ses adversaires. Ils acclamaient son nom et proféraient à grands cris le mot d'assassinat. Et, tandis que les voix à l'intérieur de la Bourse s'apaisaient, se bémolisaient d'inquiétudes, les rumeurs de la place grossissaient en souffle croissant de cyclone. Les oligarques de Chrysal, à présent, cherchaient déjà les issues praticables, mais il n'y en avait plus... un cercle infranchissable d'exaspérés les entourait : de loin, d'un regard mélancolique, ils enveloppaient les toits et les cimes des jardins de leurs villas palatines: mais un infini de hasard les en séparait.

Les femmes affolées, bien qu'aucune menace formelle n'eût encore été faite, se réfugiaient auprès de leurs amants et cherchaient à faire, de leurs lamentations et de leurs terreurs, surgir chez eux un peu de courage et d'énergie.

Darnston, fiévreux, pressait sous son habit la

crosse de son revolver et tout bas conseillait à ceux qui l'entouraient d'en faire autant, sans ostentation.

Par les voies adjacentes, personne ne venait plus.

L'île devait être alors vide et tous ses habitants réunis au même lieu.

Enfin, par une large avenue, on vit Sombrow s'avancer.

Ce fut alors un silence complet, un silence de vertige, tout empli du complexe et palpitant mystère, des souvenirs, des regrets, des haines, des cupidités, des envies qui se trouvaient là rassemblés; le calme absolu du plein de la marée des consciences adverses.

A quelques pas de l'entrée principale de la Bourse il s'arrêta et voulut parler; mais l'importance des paroles qu'il allait prononcer le terrifia; il se tut, enivré de recueillement.

Une détonation se fit alors entendre et une fumée légère s'éleva du groupe des Chrysaliens.

Sombrow entendit siffler une balle au-dessus de lui.

— Merci, lâche, dit-il, tu m'avertis.

La foule se rapprocha de lui avec un long murmure de rage.

Lui, dans un lent et ample geste, comme d'ultime absolution de crimes expiateurs, étendit les bras et dit :

— Ces gens viennent d'exterminer un monde et de combler la mesure de leurs abominations! Ils sont jugés, ainsi que l'état de choses qu'ils représentent.

En hurlant de satisfaction, la plèbe s'élança pour se repaître de vengeance, de légitimes exécutions, et de meurtres inutiles.

Les Chrysaliens mirent le revolver au poing et

firent feu, les insurgés tirèrent leurs couteaux. D'ailleurs tout objet, en leurs mains, devenait une arme. Le massacre commença et sous les flots rutilants de la grande lumière ardente, le sang rougit le sable fin des allées, et les dalles des trottoirs, tandis qu'une brise molle balançait les frondaisons embrasées, semant l'air de corolles purpurines ou liliales, mortes dans des extases de parfums.

Les prostituées de Chrysal, les unes mornes et résignées, les autres agenouillées, balbutiant, en larmes, d'enfantines prières, voyaient, autour d'elles, tomber leurs frères de débauche. Elles-mêmes n'étaient pas épargnées, et plus d'une gisait sur le sol, la gorge ouverte, rendant la vie en râles sanglants. Seule Cœlia était demeurée impassible. Indifférente à tout, elle avait abandonné Darnston, et cherchait à se rapprocher de Sombrow qui n'avait pas quitté la place où avait failli l'atteindre le premier coup de feu. Arrivée près de lui, elle s'accroupit très humble, un peu peureuse de l'aveu qu'elle voulait lui faire, mais dont, si habituée cependant aux lubriques provocations, elle ne pouvait trouver les premiers mots.

Darnston, au centre du pavillon de la Bourse, entouré d'une petite phalange de disciples et d'amis, se défendait héroïquement. Grandis par le danger, ils luttaient avec une témérité folle. Ils ne consentaient pas à abandonner aussi facilement leurs richesses et leurs plaisirs. La vie qu'on voulait leur ôter reprenait pour eux une saveur nouvelle. Ils combattaient pour le maintien de *leur* Chrysal, comme pour la conquête d'une terre promise, et se ralliaient sous la caresse des souvenirs de la veille et de la nuit comme sous le nimbe auréolé d'un Labanum invincible. La vague de la populace défer-

lait sur eux, mais s'y brisait, laissant des cadavres à chaque fois qu'elle se retirait. Et puis n'étaient-ils pas, comme leurs assaillants, prolétaires d'origine : ils ressaisissaient en eux les mêmes brutalités héréditaires, que n'avait pu abolir la sélection trop récente de leur enrichissement.

Et aucune des troupes de la garnison n'apparaissait. La citadelle, endiadémée de canons, restait muette. Et cependant d'Honfroy, du haut de ses murs, assistait de loin à la bataille. Mais il attendait, pour agir, le moment qui lui laisserait voir clairement en faveur de quel parti victorieux il devait se décider, et duquel recevoir, en retour, la dictature suprême.

Mais tout à coup, la lutte s'effondra : il était venu quelque chose : une lente vibration : d'une douceur invinciblement violente, une sorte de très large coup d'éventail très lourd donné des entrailles du sol. Les fleurs les plus jeunes, les plus vierges en tombèrent, et, comme des moustiques, s'abattirent aussi les humains qui jouaient là, au-dessus de l'indifférence subterrestre, au jeu de la mort.

Tandis que, dans une mêlée de stupeur, abolitrice d'antagonisme, les combattants, couchés à terre, abandonnaient leurs armes, Cœlia roula aux pieds de Sombrow chancelant, mais toujours pensif et n'ayant rien perçu.

Chez cette créature instinctive, avec une force fatale résurgirent les ardeurs foncières : elle eut cette notion qu'elle allait mourir et voulut auparavant recevoir l'Extrême-Onction d'une jouissance dernière et *pure*.

Avec ses doigts nerveux, elle dispersa ses floconneuses mantilles, sa ceinture lâche et ses voiles les plus intimes, puis, nue, sous le frisson brun de ses

cheveux, se dressa en cet après-midi incandescent et torpide, sous la nappe terrifiante du soleil nébuleux et rouge, en face des plantes blessées de cet accès d'immense fièvre cosmique : flamme vibrante de désir, seule frémissante en ce languescent embrasement.

Oh ! si blanche, si impeccable de formes, si vicieuse d'intentions cette séduction d'heure avant-dernière !

Et puis elle frôla Sombrow, toute offerte déjà, en la cambrure de ses reins creusés de folie, dans l'abandon de ses bras croisés derrière sa nuque où battait tout le sang des grandes émotions charnelles.

Lui comprit, et dit sans qu'elle eût parlé :

— L'Amour ! oui sans doute, mais pas ici, plus maintenant. Cette parfaite volupté qui correspond à la complète union de l'homme et de la femme : c'est un mythe perdu. Tout évolue, tout change : l'Amour est mort, l'Orgie demeure. Que viendra-t-il après ?

Mais un parfum très rare, un arôme de fleur chaste de cime, le fit tout à coup douter de ce qu'il venait de penser tout haut. Il se retourna, et quand il vit la suave apparition qui marchait dans cette fragrance inconnue, il comprit qu'il avait blasphémé, que l'amour n'était pas mort et qu'il existait de douces et saintes antithèses des luxures.

Patricienne et triste, d'une enfantine gravité, belle à rappeler les fines miniatures de missel, l'air d'un âge passé, mais éternellement jeune, délicieusement anachronique en son costume moderne et discrètement inquiétante et tout de suite aimée, des cheveux dorés de fée bénie en tous charmes et sous les cils, au fond des yeux verts et clairs irradiés en étoiles, une infinie et insoutenable fermeté d'inno-

cence, enfin toute parée délicatement d'angélique sérénité et de l'interrogatif mystère des vierges : telle apparut la tant inattendue : messie très calme, merveilleusement étrange en cette heure de convulsion terrestre et de rut humain, sur le sol le plus riche du monde en monstrueuses floraisons de Vice.

Et devant cette pureté, de son sexe cependant, Cœlia qui, dans sa nudité en plein air et en face d'une foule, n'avait que joui de l'affirmation de sa beauté et de sa prostitution, se sentit envahie d'une honte subite et se revêtit à la hâte.

Elle s'en fut rejoindre Darnston qui, profitant, avec ses amis, de l'interruption du combat, s'enfuyait pour aller se retrancher chez lui. Lorsqu'elle l'approcha, il eut un geste de colère. Puis il se reprit, se rappelant que le lendemain n'était pas sûr et que les heures de stupre étaient peut-être à présent comptées. Il l'entraîna avec lui.

La lutte était d'ailleurs bien provisoirement finie : la menace d'un péril supérieur avait, chez tous, fait éclater l'inanité de toutes les revendications comme de tous les privilèges. L'émotion qui avait suivi la brusque et impérieuse révélation de la Force fatale avait éteint toutes les haines. Les combattants se séparèrent, sans qu'un mot de trêve eût été prononcé, satisfaits de part et d'autre de leur réciproque lâcheté.

Vermal et Mazzari, qui s'étaient rapprochés du terrain de l'assaut, s'étaient rappelé les pronostics de Samelius et ne songeaient guère à commenter les derniers événements.

Vermal, cependant, demanda qui était la jeune fille, certainement non la femme, qui était venue à la dernière minute de l'échauffourée.

Mazzari le lui expliqua rapidement :

Elle. Rachel Darnston, — oui la fille de James, le fruit de l'un de ses nombreux ménages de hasard. Sa mère a dû être une victime très douce des brutalités de ce satyre. Elle ignore la vie, absolument, ayant vécu dans la demeure polluée de son père comme en un cloître, ne sortant pas des immenses jardins en fleurs, là même toujours seule, ne parlant, en vraie princesse de feerie, qu'aux rares domestiques qui se présentaient à heure fixe pour exécuter ses ordres.

On ne sait trop, ou plutôt l'on craint de deviner pourquoi Darnston, impavide toujours autant que Mézence lui-même, l'a laissée vivre aussi longtemps, et qui plus est, dans cette solitude et dans cette innocence. Elle a peut-être déjà vu Cœlia, mais elle ne peut savoir qui elle est et ce qu'elle est. Tout à l'heure, elle n'aura même pas compris pourquoi cette femme n'était pas habillée. Rachel est la gemme précieuse de Chrysal, comme Samelius en est le monument rare.

Elle est le souvenir de charmes qui ne sont plus, l'espoir de grâces qui ne sont pas encore.

Ils s'en allèrent.

Sombrow et Rachel avaient aussi disparu.

La place de la Bourse redevint solitaire et calme, avec, de nouveau, le souffle des brises qui s'élevaient de la mer, et venaient des vagues portails en nuées de chrysoprase du couchant.

Plus rien ne restait là que du sang, des cadavres et des fleurs, agonies et parfums s'exhalant dans le soir.

XV

Si fastueusement étincelante est la nuit au bord de la mer que l'on ne sait où commence la vague,

où finit la plage : tout est lumière : de diamants est l'écume, de glace le creux des lames, l'air est une averse de laiteuses perles d'opâle... la lune éclaire de très haut la floconneuse brume plus blanche que le dessous de l'aile des cygnes : l'on ne voit rien, en cette lueur bien véritablement de rêve, exclusive de contour et d'affirmation précise d'êtres. Il y a des bruits de choses qu'on ne voit pas... plus d'horizon, ni de pôle... la Vie, ici, la Vie ordinaire, ne pourrait suivre son cours, sans direction qu'elle serait. Mais comme c'est bien au contraire le paradis de l'âme, qui se trouve ainsi seule *dans de la lumière*, s'exalte comme en l'encens incendié de lampes invisibles, accrochées à la voûte très élevée de l'abside d'une cathédrale fantastique et déserte, et, par toutes les voies insondables, s'étend éperdument à tous les points de l'Infini.

Mais voici que vient, marchant dans un rythme de cantique et avec une fière souplesse de jeune reine, celle qui seule pouvait ajouter un charme à ce coin de rivage vaporeux, idéal, inconsistant comme l'air même et la clarté : Rachel! Et sans rien vouloir là, elle est venue ! Que voudrait-elle, d'ailleurs, vouloir ? Elle est allée toujours devant ses pas, pensant en elle-même comme d'habitude, écoutant les psaumes de sa jeune illusion, s'étonnant encore des vols d'ailes blanches frissonnant dans ses songes, lys éclos en gerbe et cueillis un à un; se dirigeant toujours vers là où la Lumière était plus blanche et vague *comme un oubli de nuit.*

Comme elle était venue là, ainsi qu'une phalène qui vole, sans savoir, de rayon en rayon, et sans plus désirer les anémones que les roses, de même y arriva Sombrow, lui, pauvre aigle farouche,

éperdu dans le vertige de ses pensées, cherchant une illimitée solitude pour l'ample repos de ses ailes appesanties de doutes et d'angoisses.

Il la reconnut, et ce fut quelle fraîcheur saine après quelle délétère fatigue!

Elle le vit s'approcher et n'eut aucune crainte, mais elle réfléchit un instant et dit :

— Vous vous attendiez donc à me trouver ici, puisque vous voici. Vous m'avez au moins cherchée longtemps !

Sombrow, d'une voix étouffée, répondit :

— Je n'aurais certes pas osé.

— Pourquoi? demanda-t-elle souriante.

— Je ne peux pas vous le dire. Les étranges paroles que vous entendriez de moi vous seraient si parfaitement incompréhensibles!

— Oui, vous êtes un savant, je le devine bien.

— Triste science ! science de sortilège et d'hérésie qui fait que mes doigts impurs ont perdu leur droit de consécration et ne peuvent plus toucher aux hosties du rêve, science par laquelle je me suis banni de la communion des élus du bonheur.

Elle se sentit prise d'une tristesse.

— Pourquoi parler si doucement, fit-elle, et ne prononcer cependant que des mots inconnus qui sont comme des larmes?

Il ne répondit pas.

— Vous ne savez pas, continua-t-elle, quand je vous ai vu tantôt, au milieu de cette grande foule par terre, et où seul vous ne trembliez pas, j'ai pensé à mon vieux livre où il y a des portraits de St Michel et de St Georges. Si vous aviez eu une cuirasse, vous auriez été tout à fait comme eux.

Sombrow s'abîmait en des pensées neuves.

— Alors? fit-il en hésitant, la voix un peu brisée.

Elle eut l'intuition des paroles non dites, et sereinement répliqua :

— Oh! oui... tout à fait.

Sombrow, sur le sable, fit quelques pas fiévreux, et sans qu'elle comprît bien, bien qu'elle l'écoutât ravie, il dit :

— J'ai retrouvé la perle que je croyais à jamais perdue dans l'Océan des jours passés. Je ne veux plus du tout que la vie cesse. Je ne savais guère ce que c'était... Imprudence. Et je vais tout arrêter. Oui, mais cela ne servira de rien : l'autre monstre qui gronde.

— Pourquoi parlez-vous tout seul? interrompit Rachel.

— Non, je parle à moi d'hier. Dites; vous croyez au bonheur?

— Oh! je suis sûre ce soir qu'il y a du bonheur.

La brume, sous un souffle de fleurs, se leva, les étoiles resplendirent comme des joyaux de noce, et tous deux, Rachel et Sombrow, s'en allèrent se tenant les mains, dans une clarté de vitrail, étant à eux deux toute la pureté de Chrysal.

XVI

Implacablement, le soleil, comme toujours, mais plus embrasé que jamais, écrase Chrysal : et cependant, à travers la poussière torréfiée des avenues, la foule — toute la foule cette fois, privilégiés et parias, — marche en longue théorie, secouée d'un enthousiasme de fraternité lâche. Les riches (d'immenses affiches le proclament aux yeux) ont promis aux pauvres, les révoltés d'hier, une grande fête de réconciliation, devant être suivie immédiatement d'importants versements pécuniaires individuels, et à bref délai d'établissement d'industries

rémunératrices pour tous. Les uns ont compris la nécessité des concessions, les autres ont cru ce qu'on leur a dit à la lettre.

Et c'est, entre ces *bons millionnaires* et ces *dangereux va-nu-pieds*, une entente cordiale et parfaite.

D'ailleurs, tout ce monde. n'est que plèbe et tourbe. Les uns jouissent, les autres regardent, et, de part et d'autre, en restent là : et de cette communion morale, de cet exclusif point de tangence, la dignité des uns et des autres est morte.

On s'adresse de réciproques louanges, parce qu'avec de minimes avantages accordés ou reçus on va pouvoir en demeurer au statu quo et se dispenser d'agir. On triomphera, on boira et on mangera dans sa paresse.

Et puis, pour l'heure actuelle, il y a cette fête, cette fête où, préalablement à tous règlements de comptes, on va se délecter de longues et savoureuses exhibitions. Et tous pensent le mot de César : *Cras seria !*

Le cirque, en effet,dans la nuit s'est orné, comme magiquement, et au-dessus de la large baie flotte un vélum de soie incarnadine.

Les gradins spacieux permettent à tout Chrysal de s'y asseoir, et tous les directeurs du Champ de Foire, ceux qui ont des troupes de femmes et des chœurs d'éphèbes ont promis leur concours. Ce sera l'exposition au grand public des chairs d'amour.

Comme l'heure annoncée a sonné, le cirque s'emplit d'un murmure d'impatience, mais de peu de durée, car la musique commence et joue quelque chose de doux comme une danse ionienne, et frappant, comme sur des sistres vivants, sur les fibres

des spectateurs. . . . .

Et d'abord vinrent des bayadères déshabillées de gazes soyeuses et flottantes; trois fois elles dénouaient et renouaient leurs ceintures, laissant un peu voir tout d'elles-mêmes.

La salle était extasiée.

Ce fut ensuite une Lupercale Tibérienne, des femmes nues, courant sous les fouets d'adolescents lamés d'or et couverts de joyaux.

L'assistance exultait.

Et au cours de ces aphrodisies, les vins généreux, les liqueurs exquises circulaient dans tous les rangs, portés par d'irréprochables valets qui condescendaient, ce jour-là, à être moins arrogants envers la populace qu'à l'égard de leurs maîtres.

Véritable jour de Saturnale, où le Davus symbolique des comédies antiques prenait, en apparence, la revanche de sa soumission et de ses humiliations.

Un grand silence se fit: car voici que commençait l'exécution de l'un des morceaux de résistance de la journée : « Le dernier jour de Gomorrhe. »

Les ballets d'ouverture, mixtes, composés de jeunes hommes et de femmes, très expressifs, constituaient un prologue très clair, à la suite de la pantomime.

Mais tandis que les seins et les torses saillaient en poses courbes ridiculement habillé d'un complet, de confection, au milieu de ces demi-nudités embaumées, un homme accourut, suant, essoufflé. On rit beaucoup d'abord, croyant à une clownerie quelconque, mais l'on se tut presque aussitôt, car beaucoup avaient reconnu le docteur Samelius.

Celui-ci s'épongea le front et avec une tranquil-

lité qui contrastait singulièrement avec sa hâte, dit :

— S'il y a quelqu'un de vous qui ait à adresser télégraphiquement de suprêmes recommandations à quelque être aimé, résidant en dehors de l'île, il est temps: dans cinq, dix minutes, quinze au plus, le volcan de Chrysal va commencer son œuvre... Vous ne comprenez pas, vous ne vous rappelez pas, la secousse d'hier — ah! ma foi, faites ce que vous voudrez, moi je retourne voir.

En effet on ne comprenait pas très nettement. Mais l'explication ne se fit pas attendre. Un profond et long balancement s'empara du sol, comme d'un navire au roulis; il y eut un arrêt suivi, par la force d'inertie, d'une terrifiante secousse. Les gradins s'écroulèrent et, pêle mêle, les milliers de spectateurs s'écrasèrent. Il y eut des plaintes, des râles, des explosions de rage, des malédictions. Beaucoup se relevèrent sains et saufs, mais beaucoup aussi gisaient par terre, expirant sans secours, sans un regret pour leur mort. Tous se regardèrent dans une stupeur.

Une seconde trépidation se produisit, faible sur la piste du cirque, mais accompagnée d'un bruit, dans l'intérieur de la ville, d'avalanche de décombres : en effet, sur toute une bande d'horizon, entre les arbres inclinés maintenant, avaient disparu les blancheurs des villas.

Alors se succédèrent pendant quelque temps, sans interruption, de courtes et rapides convulsions : l'île de Chrysal avait la fièvre : de puissantes contractions en resserraient et en élargissaient alternativement les veines souterraines.

Jusque-là, la foule était restée muette, épeurée, sans décision, craignant de marcher sur ce sol épi-

leptique, sans une idée dans le cerveau, sans une tension dans les muscles.

Mais une stridente expansion ébranla l'atmosphère, pareille au son rauque de feu, de métal et de vapeur d'un haut fourneau gigantesque. La montagne la plus bleue de Chrysal, la plus veloutée, par les soleils couchants, d'un velours d'air et de rayons s'écrêta, s'aigretta d'un incendie de soufre et de minerai en fusion. L'orgueilleuse flamme, pour briller seule, lançait au ciel des trombes de cendres qui tournoyaient, s'étalaient et retombaient sur les pitoyables habitants de l'île, faisant de leurs vêtements une uniforme livrée de deuil.

Alors dans les deux camps sociaux de Chrysal se produisit un extraordinaire réveil d'activité. Les uns, pensant ce qu'ils pensaient, devinèrent parfaitement les latentes intentions des autres. Les riches se disaient que la veille déjà, la nature avait pardonné et qu'il pouvait bien se faire qu'on en fût encore une fois quitte pour la peur. Ils s'élancèrent chacun chez eux, à la garde de leurs trésors. Les pauvres, eux aussi, comptaient bien un peu sur ce répit, mais justement, un deuxième avertissement, plus catégorique que le premier, venait les convaincre qu'il ne fallait plus d'attermoiement et que le temps était venu d'entrer en possession des richesses convoitées, des voluptés désirées, avant qu'une dernière catastrophe les leur dérobât, en même temps que la vie. Courant, en chancelant, à travers le tangage des rues, ils se répandirent pour le pillage.

Des flammes s'allumèrent, petites flammes de petites choses, idiotes, sans but et ridicules, sous la grande aurore volcanique qui dévorait à présent la lumière vraie. Les demeures patriciennes brû-

laient, tandis que la montagne, ordinairement turquoise, se vêtait d'une chlamyde de liquide topaze, toute de lave ardente.

Et le torrent de feu coulait, inondait les boulevards de la ville, crue subite et véhémente d'éléments dont la préexistence n'est jamais soupçonnée. La substance cosmique de la terre tendait à remonter dans l'éther.

Des abîmes s'ouvraient , bâillements énormes, détension, pour ainsi dire nerveuse, de matière en travail. Les palais princiers de Chrysal s'y écroulaient dans un fracas de tourmente de pierre, en jaillissement aussitôt étouffé d'atroces cris humains.

De même que l'ébriété tragique de la terre, la démence des esprits, à Chrysal, régnait en souveraine.

Quelques-uns n'avaient point la patience stoïque d'attendre le dénouement, et se tuaient. Van Farth, affolé, se pendit à l'un des arbres du Corso, et tandis qu'il tournoyait, agonisant, dans une rafale de vent subit : une crevasse s'ouvrit où s'engloutirent l'arbre et le suicidé.

Dans les maisons qui restaient encore debout, le pillage et le massacre se poursuivaient sans relâche : et toujours avec les mêmes péripéties : les hommes qui s'y trouvaient égorgés, les femmes, s'il y en avait, violées et tuées ensuite; parfois aussi c'était l'effondrement brusque de l'édifice faisant un linceul de ruines aux égorgeurs et aux victimes.

Les caves étaient ouvertes, les coffres-forts brisés, et maculés de sang et de vin, chargés d'or qu'ils se faisaient une joie bruyante de jeter à poignées, au hasard, dans les rues, des groupes titu-

bants parcouraient la ville à moitié détruite, en chantant et en vociférant, à l'adresse du volcan, des insultes obscènes, des défis monstrueux de sottise.

A l'heure où il eût été bon de se recueillir et de s'abandonner aux souvenirs sains et aux abnégations consolantes, tout ce monde mourait en de rauques imprécations de rage, en inconscients hoquets d'ivrogne.

Mais bientôt la lave acheva de balayer les promeneurs sinistres et de renverser les dernières habitations.

Seule, la villa Darnston, grâce à ses puissantes assises de granit et de porphyre, subsistait intacte en son luxe hautain, comme avec le dédain de l'ouragan de feu. Debout, sous le vaste péristyle de l'entrée, James contemplait le cataclysme, et froid, un peu sardonique même, attendait le Destin.

Auprès de lui se tenaient, d'un côté, Cœlia abattue, mais rêveuse d'une espérance dont s'illuminaient ses yeux approfondis; de l'autre, Rachel : sans une ride d'angoisse au front, sans un pli d'amertume aux lèvres, toujours radieusement belle et candide, priant pour tous, elle n'eût pu dire qui, tant la grandeur du spectacle élargissait en elle ses conceptions confuses de jeune fille. Son âme exultait d'une immense pitié presque déjà posthume, tant elle s'oubliait, ne se comptant déjà plus.

Bientôt firent irruption Avrezzo et Tuysmans. celui-ci portant dans ses bras Maud évanouie et qu'il avait, sans doute, trouvée errante, sans frayeur, livrée toujours aux songes vagues de sa folie. Il disparut avec elle, au fond des appartements aux portes ouvertes, pour consommer son dernier viol.

Avrezzo, couvert de sang, se rua sur Cœlia et d'un coup de couteau en pleine poitrine l'envoya rouler à quelques pas de lui, sur le sol. Tandis que les yeux dela courtisane, déjà hagards, essayaient encore de s'imprégner de lumière, Sombrow entra. Elle le vit, poussa un faible spasme, et mourut avec une sorte de sourire heureux.

Avrezzo s'était aussitôt tourné contre Darnston : il rugissait :

— On peut donc tuer maintenant, on peut donc tuer tout à son aise.

— Triple brute, lui dit Darnston sarcastique, tu étais vraiment bien fait pour suer toute ta vie au bénéfice d'autrui, puisque tu fais de la besogne inutile.

Il tomba à son tour atteint par l'assassin, comme l'avait été Cœlia. Mais il n'expira pas si vite qu'il n'eût le temps de décharger son revolver sur Avrezzo dont le cadavre s'abattit sur les marches du péristyle.

Rachel et Sombrow s'étaient rapprochés.

— Nous sommes seuls vivants désormais à Chrysal, dit Sombrow. Avant que nous ne mourions, voulez-vous, Rachel, être mon épouse?

— Je veux l'être pour l'éternité, répondit-elle.

Sombrow secoua tristement la tête.

— Pour l'éternité, soupira-t-il.

Et il ajouta :

— En somme, qui sait au juste? Nous allons savoir d'ailleurs, ou ne plus être. Vous ne craignez pas de mourir, Rachel?

— Non, puisque je suis heureuse.

— Oui, il est vrai. Rien ne vaut mieux que la nort dans cet amour et près de votre pureté.

Leurs mains se joignirent, puis leurs lèvres.

Rachel en elle sentit alors s'éveiller, chastement, mais indiscutablement, la femme. De ses cheveux dénoués elle couvrit le visage de Sombrow, dont la tête s'appuyait sur son épaule.

Une secousse impitoyable fit alors se disjoindre les charpentes et s'émietter les colonnes.

Dans une gigantesque faille, créée tout à coup, s'engouffra la villa Darnston.

Sombrow et Rachel y glissèrent, meurtris, mais insensibles à toute douleur, ivres victorieusement du vin sacré, de l'opium sublime de l'amour. . .

. . . .

La lave cessa de couler, et, de rouge et liquéfiée, se noircit et devint aussi dure que les roches antérieures. Plus n'étaient ni les fleurs, ni les ramures, ni les rosées où venaient, naguère, boire les bengalis ; plus rien que le manteau sombre et luisant, à longs plis, épandu du volcan.

Et sur Chrysal, à présent, on eût pu planter, immense, la mystique croix des cimetières. Toutes les ambitions, toutes les passions, toutes les envies et tous les spleens en avaient rempli l'air du vertige de leurs fièvres : la Vie, en un mot, y avait un instant palpité, intense... Mais tout cela venait de se confondre, *comme tout ce qui a été, comme tout ce qui pourra venir, dans* L'INFINI SANS MISÉRICORDE, pour tout ce qui n'est que matière et ne relève que d'elle.

ALBERT LEUNE.

FIN

REVUE DU MOIS

—

ÉPILOGUES

Sur quelques penseurs anarchistes, ou piétistes. — Les deux régicides. — Le Sultan du Sokoto. — La propriété littéraire.

Sur quelques penseurs anarchistes, socialistes, ou piétistes. — Je ne sais plus en quel récent congrès de travailleurs anarchistes, on vociféra cette absurdité : « A la loi du plus fort nous substituerons les lois de la Nature, seules capables d'harmoniser les volontés et les besoins ! » Poussée à ce degré, la bêtise n'est pas naturelle à l'homme ; il s'agit ici d'une bêtise surnaturelle, d'une bêtise acquise par la lecture, engraissée par l'instruction « primaire supérieure ». Les ouvriers de cette sorte qui revomissent, comme une machine, contournés et affûtés, comme la machine à fabriquer les agrafes, les mots perçus au hasard par leurs yeux ahuris, les ouvriers « penseurs », en un mot, sont rares ; et cela est heureux, quoique leurs dires puissent égayer çà et là, mieux que les oraisons même d'un Jaurès, les colonnes mornes des journaux. « Quel penseur que ce Darlu ! » s'écriait un jour M. Bourgeois, régalé d'un discours par cet éminent professeur. « Croyez-vous, répliqua M. Séailles, qui pilotait le ministre parmi les sentiers de l'éloquence universitaire, croyez-vous qu'il soit plus penseur que Buisson ? » Je ne trancherai pas le débat, j'en suis incapable, touchant cette équivoque suprématie. Ces deux piétistes sont des penseurs ; M. Jaurès est un penseur ; mais, s'il y a un penseur encore plus penseur, c'est à coup sûr l'honorable anonyme cité plus haut. En un recueil de harangues récemment mis au jour, M. Jaurès s'écrie magnifiquement : « Bâtissons une nouvelle Eglise, la grande Eglise socialiste. » Fut-il jamais pensée plus hardie, et plus pieuse aussi ?

M. Jaurès a toujours l'air de rouler entre ses doigts un chapelet de coco; il pense, mais peut-être avec sa barbe, comme les capucins. La supériorité de notre penseur anarchiste est évidente ; la pensée de M. Jaurès est religieuse, la sienne est scientifique. C'est à la science que je songeais en écrivant « bêtise surnaturelle ». Il y a, en effet, un nouveau surnaturel, un surnaturel scientifique qui est tissé, comme l'autre, de tous les fils de la Vierge, de toutes les imaginations, de tous les désirs, de tous les prurits, de toutes les superstitions qui travaillent les nerfs fatigués de l'humanité inférieure. Je n'insiste pas sur l'admirable opposition de la Force et de la Nature ; on gâte, en les critiquant, l'effet exhilarant de pareils aphorismes ; il faut en jouir comme d'un parfum, comme d'un paysage, sans prétendre les analyser. Mais il est permis au contraire d'insister un peu sur cette idée de « paradis » qui revient, éternel et dévot refrain, à la suite de chaque couplet social. Tous, Buissons, Jaurès, Anonymes, Didons, papes, empereurs, Boutroux, morts, vifs, maçons, séminaristes, prédicants, grévistes, tous murmurent extasiés le même vœu : « ... et le paradis à la fin de nos jours! » Il s'agit toujours de demain, ce qui est vraiment fastidieux pour ceux qui voudraient vivre un peu la minute présente.

Qu'il ouvre un peu les yeux, le compagnon, non sur des livres ridicules, mais sur la vie ; qu'il considère la Nature, non tel qu'il la rêve, mais telle qu'elle est ; non comme une bonne Déesse ou une bonne Vierge, une vaine auxiliatrice, mais comme la créatrice à la fois et l'œuvre de toutes les forces et de toute la Force : — et il comprendra, s'il peut comprendre, que l'harmonie est nécessairement parfaite entre les volontés et les besoins (pour emprunter ses termes, quoique inexacts), puisque cette harmonie est la condition même du développement de la vie.

Invoquez tous les autres mots abstraits, mais pas celui-là. Il contient trop de choses dures pour vos cœurs lâches. Ah ! vous voulez être heureux, — et vous vous

adressez à la Nature ! La Nature est impitoyable, elle ignore toutes nos sensibilités, — et si elle pouvait les connaître, elle en rirait, comme dans l'Olympe, d'un rire inextinguible.

Les deux régicides. — Celui du Schah ira à la Guyane faire des routes ou travailler aux mines; celui du roi d'Italie sera enterré dans un cachot : et puis quoi ? Rien. Ces malheureux suivent de leur mieux la tradition de la Révolution française. Ils « sauvent la face ». La « Société Marat », M. Clemenceau, M. Guyot se répandent en paroles, et productives; Salson agit : son désintéressement épouvante les parleurs.

Le sultan du Sokoto. — Voilà un personnage peu connu et dont j'ignore même le nom. Il vient cependant de prononcer une de ces paroles qui résument, à un moment donné, l'état d'esprit de l'humanité presque tout entière. Sans doute il n'eut pas tant d'ambition; mais le génie est inconscient. Voici l'histoire. Les Anglais, lors du récent partage de ces régions, héritèrent du Sokoto, qui en est la partie la plus belle, la plus riche et la plus peuplée, — car la politesse française se serait fait un scrupule et M. Decrais, qui est protestant, un cas de conscience, de réclamer autre chose que des sables ou des marécages. Mais sa richesse même, qui lui donne des moyens de se défendre, fait que ce sultanat est à peu près inabordable. N'osant ou ne pouvant y envoyer des soldats, l'Angleterre y expédia une troupe de missionnaires sous la conduite d'un évêque. Ils furent plutôt mal reçus. « Je ne veux pas de prédicants chez moi. » Ainsi parla le sultan. Il fut d'ailleurs fort convenable, donna aux bonshommes le temps de faire quelque commerce et les assura qu'on ne leur couperait pas le cou avant le septième jour. Peu soucieux de cueillir la palme du martyre, les prédicants ont regagné le delta du Niger.

La haine du missionnaire se répand en Afrique, comme en Asie. Que font-ils donc pour être à ce point détestés ? On télégraphiait de Chine, le 23 juillet, que le tao-taï de Chang-Haï avait donné un sauf-conduit à des

ingénieurs belges venant de l'intérieur, « à condition qu'aucun missionnaire ne les accompagnerait ». Le mouvement chinois semble, de plus en plus, dirigé contre le christianisme. Et la prise même de Pékin n'empêchera pas ce mouvement d'avoir réussi à se délivrer des prédicants.

La propriété littéraire. — Des congrès ont parlé autour de cette question. Il paraît que les auteurs ne sont pas satisfaits. Les uns se contenteraient de voir porté à quatre-vingts ans le délai pendant lequel les héritiers d'une œuvre en sont les propriétaires. Les autres vont plus loin. Ils disent : La propriété littéraire est une propriété ; — donc, et comme telle, elle doit être perpétuelle. Ce débat est intéressant, non par son côté pratique, — qui est à peu près nul, — mais, et tout au contraire, par ce qu'il témoigne de puissance d'idéalisme, de rêverie, de vanité.

On a vendu récemment pour cinquante francs, ou moins, chez un notaire, la propriété littéraire complète d'un romancier qui était célèbre sous le second empire. Combien y a-t-il d'héritages de cette sorte qui aient une valeur, non pas même cinquante ans, mais cinquante jours après la mort ? Quand l'auteur n'est plus là pour pousser son œuvre, pour y faire penser, pour la raviver par de nouveaux jets, à quoi est-elle bonne ? La loi de la propriété littéraire est tout à fait une loi d'exception; elle intéresse une vingtaine de familles par siècle. Il n'y a aucun rapport nécessaire entre la valeur d'art ou de pensée d'un livre et sa valeur commerciale ; et ces deux valeurs, qu'elles soient d'accord ou séparées, sont également rares ; elles sont surtout fort passagères. Même libérés de leurs droits, on n'ose plus réimprimer certains livres de Stendhal ; et ces livres sont chers et ils sont demandés. Mais s'il fallait, même pour la *Chartreuse de Parme*, payer aux héritiers les droits usuels, l'entreprise serait-elle possible? C'est douteux. Les héritiers de Stendhal, s'il en avait encore de légitimes, seraient en possession d'une gloire, non d'une propriété.

Et Balzac, à quel prix les détenteurs de ses droits furent-ils réduits à le vendre, pour le vendre encore ? A vingt sous le volume, c'est-à dire à un taux qui, à moins de vogue, annihile, ou à peu près, la quotité que peut réclamer un auteur.

D'ailleurs la propriété littéraire posthume n'intéresse guère que les éditeurs, puisqu'ils ont, presque toujours, acheté d'avance ces droits dont on leurre les auteurs et leurs familles. C'est à eux et à eux seuls que la loi confère un privilège qui ne s'exerce souvent qu'aux dépens d'une réputation. Le domaine public seul permet la vulgarisation des œuvres. Pour quelques sous on a tous les classiques. Vigny, Lamartine, Baudelaire, Hugo ne sont pas encore entrés dans la circulation générale. Un écrivain de ce siècle ne pénètre dans le peuple que cinquante ans après sa mort ; tel livre ne sera connu que cent ans après qu'il aura été écrit, — c'est-à-dire quand il est devenu inutile, quand il n'a presque plus rien à enseigner.

Proudhon a écrit tout un livre sur la propriété littéraire ; il y pose certains principes contradicteurs de l'opinion. Le mot « la propriété littéraire est une propriété », n'est qu'un mot. Proudhon énonce ainsi la question : « L'œuvre littéraire est un produit. » Et il continue en demandant : un produit est-il susceptible d'un droit de propriété ? Le droit du producteur sur son produit cesse de s'exercer dès qu'il a vendu un produit. Cela est évident. Or, pourquoi n'en serait-il pas d'un livre ou d'un drame comme d'un sac de blé ou d'un panier de champagne? Je ne crois pas que l'assimilation soit intégralement possible. Il restera toujours que le livre n'a perdu, pour avoir été vendu à mille exemplaires, qu'une partie relative et variable de sa valeur; le blé et le vin au contraire meurent dès qu'on les utilise.

Rien ne peut sérieusement se comparer à rien. Il faut considérer chaque question séparée et ne pas lui imposer des solutions qui n'étaient logiques qu'avec des questions d'une autre espèce.

Un point est hors de doute. L'auteur personnellement

a sur son œuvre tous les droits de propriété. Il peut vendre ou louer son œuvre, ou la métayer ; mais peut-il également vendre les droits qu'il aurait exercés lui-même? Voilà comment je poserais la question. Ainsi, ce qui est propriété absolue entre les mains de l'auteur deviendrait propriété relative en toutes autres mains. Dans ce dernier cas, l'œuvre pourrait être soumise à certains droits d'usage; et c'est ici qu'on pourrait utilement faire intervenir ce qu'on a appelé le domaine public payant. Aujourd'hui, une famille, un éditeur peuvent séquestrer une œuvre pendant cinquante ans; c'est absurde. Il y a des précautions à prendre contre de pareils abus. Au bout de cinquante ans l'œuvre entrerait dans le domaine public gratuit. On aurait ainsi trois stades correspondant à des droits et à des intérêts inégaux.

Il y aurait encore une autre solution, et peut-être plus sensée, ce serait de considérer non pas la vie et la mort d'un auteur, mais la date de la naissance de l'œuvre. Un auteur, ses héritiers ou ayants droit auraient la propriété de l'œuvre pendant cinquante ans au moins à partir de la date de la première publication; à ces cinquante ans s'ajouterait, dans tous les cas, le nombre d'années nécessaire pour proroger les droits jusqu'à au moins dix ans après la mort.

Pour expliquer cela, je ferais observer que *Werther* a paru en 1774 et que Gœthe est mort en 1832. Sous la loi actuelle, *Werther* ne serait entré dans le domaine public qu'en 1883. Avec la loi de quatre-vingts ans dont on nous menace, *Werther* n'appartiendrait à tous qu'en 1913, et n'aurait encore eu qu'une seule traduction, celle de 1776, par M. de Seckendorf.

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

Judith Gautier : *Princesses d'amour,* Ollendorff, 3.50. — J. Marni : *A Table*, Ollendorff, 3.50. — Camille Lemonnier : *C'était l'été* Ollendorff, 3.50. — Georges Maréchal-de-Bièvre : *Reine-Bicyclette*, Plon, 3.50. — Pierre Guédy : *Mortelles chimères,* Ernest Flammarion, 3.50. — Mme Paule Gauthier : *La chute de Gabrielle,* Ernest Flammarion, 3.50. — Martial Hémon : *Le marquis d'Héliante,* Simonis Empis, 3.50. — Princesse Ghika : *Devoir ou folie,* Villerelle,

3.50. — Gaston Derys : *L'art d'être maîtresse*, Ollendorff, 3.50. — Max Lyan : *La vocation de sœur Extase*, Librairies Imprimeries réunies, 3.50. — Jeanne France : *Celles qui pleurent*, Librairies Imprimeries réunies. — René Maizeroy : *L'otage*, Offenstadt, 3 fr. Richard O'Monroy : *Les amies de nos amis*, Calmann Lévy, 3.50. — Eugène Herdies : *L'exil de Wanne*, George Balat, 3 fr. — Ch. Théophile Feret : *Le sixième précepte*, Galerie du baromètre, 1 fr.

Les princesses d'amour, par Judith Gautier. « C'est la volonté d'un grand homme d'état, d'un réformateur, trop audacieux, à mon avis, qui, dans un but politique, a créé de toutes pièces, voilà bientôt deux cents ans, ces *princesses d'amour* qui peuplent le Yosi-Wara. Fleurs de luxe, de charme, et de beauté, qu'on cultive encore aujourd'hui et qui seront bientôt les seuls vestiges du Japon splendide d'autrefois. Elles disparaîtront aussi, comme tout le reste, hélas !... C'est le fameux usurpateur Tokougava Hieyas, des Minamoto, c'est lui dont la dynastie a donné des shoguns à l'empire jusqu'à la récente révolution. Vous savez combien Hieyas fit d'efforts pour amoindrir notre pouvoir à nous, princes souverains, au profit de son pouvoir à lui ? Il n'y a que trop bien réussi, et, de ce qu'il avait semé, la révolution, après deux cents ans, est le fruit mûr. Lors de son avènement, il exigea des princes qu'ils vinssent séjourner à Yédo, la nouvelle capitale, plusieurs mois de l'année avec leurs épouses, dont le luxe devait donner de l'éclat à la cour et dont les personnes précieuses pourraient être retenues comme otage si quelque malentendu survenait. Mais les fières princesses restaient dans leurs châteaux et, s'ils ne pouvaient éluder l'ordre, les daïmios n'étaient présents que de fait dans la capitale, le cœur et l'esprit ailleurs, abrégeaient leur séjour... Quelle perfide et géniale invention ! D'artificielles princesses, choisies parmi les beautés les plus rares, élevées dans tous les raffinements du goût aristocratique, instruites des rites et de l'étiquette, savantes, virtuoses en tous les arts ! Jeunes, toutes, passionnées, dangereuses, enivrantes et... accessibles ! Les princes virent-ils le piège ? En tous les cas, ils s'y laissèrent prendre et tombèrent dans les filets de soie. »

Telles sont les *princesses d'amour* dont il est question dans le dernier roman de Mme Judith Gautier. En un style clair, aux harmonies cristallines, l'auteur nous raconte une histoire passionnée qui arrive à un fils de ces daïmios, uni par aventure à l'une de ces princesses... artificielles. Les détails donnés sur le Yosi-Wara sont charmants et dans cette ville de joie, qui renferme les derniers vestiges de l'ancienne splen-

deur japonaise, on retrouve tout l'art, — venu des premiers temps du monde, peut-être de l'âge d'or, — que les bonzes, les rois ou simplement les poètes mettaient à parer l'amour, le luxe par excellence de toute pauvre humanité.

L'entrevue de *San-Daï* avec *L'oiseau-fleur* est une chose tout à fait délicieuse et qui suffirait à faire pardonner au Japon et à ses révolutionnaires princiers le manque de tenue dans leurs concepts diplomatiques. Il est très exact, d'ailleurs, que l'amour vénal, dans les pays...chauds et civilisés fut considéré, à toutes les époques, comme une nécessité ressortant de... la civilisation même, et qu'on n'a jamais eu l'idée de l'avilir sous prétexte de l'adopter en des contrées où la liberté de penser s'accorde généralement avec les religions toujours tolérantes au sujet des faiblesses d'ordre humain. Au Japon on est très sévère pour les voleurs et on décapite, comme en Chine, assez facilement, pour des larcins sans importance, mais on permet l'amour qui est le droit au bonheur, ce patrimoine universel,peut-être jadis légué par un Dieu, un dieu plus ancien que tous les autres. « Oui, Dieu existe, mais il y a derrière lui un autre Dieu plus puissant encore que lui, qui s'appelle l'Amour ! » *L'oiseau-fleur*,déjà courtisane,mais demeurée vierge,est une fille de vrai prince,elle promet sa fidélité à San-Daï et on finit, malgré le séjour au Yosi-Wara,par s'épouser après une suite de péripéties des plus romanesques. La différence entre les civilisations japonaises et celles plus européennes est, en somme, que,dans le grand monde de chez nous, on commence par épouser une jeune personne assez mal élevée sous tous les rapports, pas très vierge quoique très couronnée de fleurs d'orangers et qu'après avoir découvert qu'elle est aussi peu princesse que possible on la laisse devenir tout à fait... *Yosi-Wara,* en la prêtant à ses amis ou en la leur laissant prendre,ce qui revient généralement au même.

Sans vouloir inférer d'un joli roman et d'une chatoyante peinture de mœurs exotiques une nouvelle philosophie (qui serait aussi vieille que le monde), on pourrait cependant indiquer les *princesses d'amour* comme modèles aux trop nombreuses *féministes* enthousiastes de libertés inutiles ou tout au moins *hypocrites.* La femme moderne, comme sa grand' mère Eve, ne tient, en réalité, qu'à partager avec l'homme son droit à l'amour, droit d'où peuvent, en effet, sortir toutes les libertés, y compris celles que confèrent les sciences médicales, alors elle n'aurait qu'à essayer de se rapprocher de son

compagnon par une meilleure entente des partages amoureux. Régner par le *Yosi-Wara*, qui serait enfin le dernier salon où l'on cause, me semblerait bien plus habile que de s'insulter réciproquement, quelque jour de séance orageuse, dans une Chambre de députés aussi vénale que les maisons closes, mais, malheureusement, beaucoup plus tapageuse.

A Table, par J. Marni. J'ai vu, dernièrement, jouer l'*Aile*, petite comédie de la vie intime où la belle-mère se trouve en face du gendre ayant entre eux une petite femme amoureuse de son mari sans trop savoir pourquoi. C'est au théâtre surtout que l'art de l'auteur de cette courte scène se révèle intensément et c'est là que l'on commence à comprendre que pour des acteurs qui n'ont qu'un geste à faire ou qu'un mot à dire Marni est une providence. Aujourd'hui il n'est pas une femme de lettres un peu dans le train qui ne s'imagine *fabriquer* du Marni au rouleau ! Et je n'en connais point qui soient capables de trouver le secret de Marni. Le mot, le geste sont, chez cet écrivain, des éclairs de vérité humaine. Sous la nuance parisienne il y a le fond d'égoïsme qui nous vient de nos ancêtres habitant les cavernes. Là, quelque guenon patriarcale ou simplement *plus longtemps* méchante qu'aucune autre guenon de la famille avait l'habitude de tyranniser le mâle jeune ou vieux, en s'attribuant l'*aile* de l'oiseau tué en chasse, et cette coutume finit par devenir la loi, la tout entière loi *féminine* que le mâle, jeune ou vieux, tyran ou esclave, adopte par lassitude et aussi parce que cette perpétuelle complaisance lui permet d'exercer d'autres droits plus sérieux. Dans l'*Aile* nous voyons une bonne, selon le rite des petits ménages, une fille abrutie et sale qui apporte les plats en y posant le pouce noir. Et cette bonne n'a rien des conventions imbéciles du théâtre, elle est là pour être *dans la cuisine* et on sent sa présence réelle sur la scène rien qu'au *pouce noir* sur les plats. A la fin elle achève l'*aile* demeurée sur l'assiette de sa maîtresse et puis elle dit : « *c'est bon ça,* » femelle en sous-ordre héritant du droit au morceau, par l'instinct du vol régissant toute faiblesse humaine de second plan. Ces petites nouvelles, dites bien mieux qu'écrites, sont des merveilles de juste observation et de notation photographique. Il y a, au monde des lettres, deux femmes, qui, sous les apparences de la *rosserie parisienne*, tiennent bien réellement les ficelles du pantin mondain, ou humain, c'est Mesdames Gyp et Marni... et l'infériorité des autres découle principalement de ce

qu'elles ont, toutes ou presque toutes, l'idée de pasticher ces deux-là.

C'était l'été..., par Camille Lemonnier. L'auteur de ce livre excelle dans l'art de rendre la vie rustique non pas telle qu'elle est, peut-être, mais telle que les passionnés la voudraient voir. Sans abandonner la beauté réaliste de l'œuvre qu'il fait, Camille Lemonnier y mêle toujours un sens profond de la poésie et du symbole de toute poésie. Il s'exalte dans la lumière et sous les cieux purs qui lui versent l'or des belles métaphores et la clarté de certaine philosophie bestiale qui n'est point sans une grande sagesse. L'amour du sang, de la chair et du baiser s'y transforme en une universelle tendresse pour les choses et les mystères des choses. Ses études de femmes, petites Eves portant avec elles des désirs d'éternelle jeunesse, sont des femmes nues sous le regard du dompteur, mais d'une nudité sans embarras et elles donnent plus d'intensité au cerveau qui pense que de mauvaises folies au corps qui aime. Camille Lemonnier évoque une nature ardente et franche qui serait gouvernée par l'esprit de régénération au lieu d'être le théâtre du tourment des névrosés, et c'est en cela que son œuvre de poète est une des meilleures œuvres morales qui soient, malgré la hardiesse de ses expressions et la fougueuse chaleur de ses tableaux.

Reine-Bicyclette, par Georges Maréchal-de-Bièvre. Ce n'est pas le premier roman écrit sur la machine à coudre les routes et ce ne sera pas le dernier. Nous aurons aussi : l'*impératrice-automobile* et le *pape-train-électrique*, je l'espère bien. L'auteur de *Reine-Bicyclette* a réuni des jeunes gens et des jeunes femmes amoureux les uns des autres tout en pédalant et en se disputant des prix au vélodrome, absolument comme ils seraient amoureux sans pédale, et puisqu'il faut un cadre à l'amour je ne vois nul inconvénient à ce qu'on se serve de celui d'une machine Clément ou de toute autre marque. On épuise toutes les comparaisons d'usage pour indiquer que la bicyclette est supérieure au cheval, sinon comme esthétique, au moins comme rapidité. Le roman est intéressant, écrit avec une certaine pureté d'intention, c'est-à-dire qu'on n'y donne point l'adresse des meilleures maisons de fabrication anglaise ou française, mais je ne peux pas m'habituer à l'évolution mécanique de ces amoureux sans avoir envie de remonter sur le cheval, noir ou blanc, des antiques légendes. La bicyclette a quelque chose d'inhumain qui n'atteint

jamais au surnaturel. Elle n'est pas parente d'un dieu en aucune façon, elle est *reine* mais par le métal .. et une bicyclette, serait-elle d'or pur, ne m'évoque bien sincèrement que la roue de la Fortune... Jamais, oh non, jamais les ailes de Pégase ! Relevons, au sujet de cette *Reine-Bicyclette*, une anecdote un peu *crue* que l'on m'a rapportée dernièrement de la part d'un très vieux général, pas ministre de la guerre encore : quelqu'un lui disait, entre hommes, que cet instrument était plus propre que le cheval, car il n'était pas sujet aux... besoins impérieux et naturels.

— « En effet, répondit le vieux dur à cuir, votre bicyclette n'est pas capable de..., aussi fait-elle bien plus remarquer la saleté de celui qui la monte... puisqu'il est tout seul à... » — Il faut se défier des puretés métalliques le jour, surtout, où il n'existera plus que celles-là !

Mortelle chimère, par Pierre Guédy. Un père, halluciné par l'existence très problématique d'un trésor, tel qu'il en existait du temps de Balsamo, et des filles dévorées par toutes les passions ambitieuses, nobles ou pas nobles, se groupent en un touchant accord pour être extrêmement malheureux. L'une de ses filles, qui pourrait bien représenter la raison froide en face de ces poètes, de ces altérés de mystère et de grandeurs, se prostitue pour subvenir aux dépenses de toute la famille, car personne ne travaille, bien entendu, dans cette maison de toqués. On part, un beau matin, pour conquérir le trésor et on arrive sur un rocher désert où l'on meurt dans l'attente de l'impossible. Il y a de jolies choses dans ce livre qui marque une nouvelle étape de l'auteur vers un autre idéal que celui de la pornographie. C'est peut-être excessif et peu dans la vie moderne, mais c'est tout de même intéressant, plus intéressant que l'éternelle histoire d'amour ornée de clichés photographiques.

La chute de Gabrielle, par Mme Paule Gauthier. Un adultère double : l'amant marié ; la maîtresse mariée. De longues préparations oratoires pour en arriver à l'éternel dénouement. Et puis tout rentre dans l'ordre... il n'y a qu'un, ou deux, adultère de plus au monde des lettres. Le coupable (lequel !) est puni, meurt en duel et l'enfant adultérin meurt avant de naître. J'oublie de dire que sur la couverture il y a une jeune personne et qu'elle n'est pas nue..., c'est la seule note originale du livre. Mais encore une fois pourquoi relater, même en bon français, toujours cette vieille histoire-là, si ce

n'est pas pour nous apprendre ou une vertu ou un vice nouveau? Ces constatations de faits nous laissent un peu froids.

Le marquis d'Hélianthe, par Martial Hémon. Un marquis de la vieille roche qui meurt sur son rocher tué par la vie-moderne qui s'est déguisée en la personne de sa femme légitime, une jeune personne menant la vie à grandes guides, loin du cœur de son mari. Scènes entre bourgeois parvenus et gentilhomme pauvre qui ne sont pas sans intérêt.

Devoir ou folie, par la princesse Ghika. Bonne, très bonne littérature de princesse qui sait son français comme une petite institutrice quelconque.

L'art d'être maîtresse, par Gaston Derys. Ça n'est pas au quartier latin que cet art se développe le plus. Fille de bas étage, cocotte plus huppée, ou grisette genre 1820, toutes ces demoiselles se donnent ou se refusent avec le même talent... et il faut que l'homme demeure naïf comme le héros Georges Rabuel, pour s'en contenter. Mais on a la belle conviction des vingt ans, le livre déborde, sainement d'ailleurs, de la belle fièvre de cette conviction, et c'en est assez pour que les femmes soient jolies, spirituelles, sorcières même aux yeux d'un lecteur prévenu. Sur la couverture, jeune personne mauve et monsieur blond... en train *de se le prouver*.

La vocation de sœur Extase, par Max Lyan. La pauvre petite en question n'a pas du tout la vocation religieuse, mais on la lui donne par persuasion. Ce roman, d'un sentimentalisme à la fois douloureux et résigné, possède un grand charme, le charme du style de l'auteur qui fait parler les enfants avec une grande tendresse et, souvent, une assez jolie finesse féminine. Ce n'est pas très *dans la vie*, mais c'est d'une grâce même qui attendrit et paraît naturelle, découlant du cœur même d'une femme plus préoccupée de sa propre sensibilité d'écrivain que de la psychologie moderne.

Celles qui pleurent, par Jeanne France. Des histoires dialoguées souvent poignantes ; à citer : *L'Anniversaire* d'une douce ironie et combien navrante.

Les amis de nos amis, par Richard O' Monroy. Joyeuses histoires d'amour parisien où les complications les plus imprévues se dénouent facilement, car les amies de nos amis sont presque toujours nos maîtresses et celles de la situation : c. q. f. d. !

L'Otage, par René Maizeroy. Une petite femme frivole se

laisse prendre au piège par le fameux *rasta* et, amenée en une ville d'eau, elle est plantée là par ce monsieur qui lui laisse la note à payer comme gage de sa tendresse. Mais tout s'arrange, car un vieux baron ingénu et riche épouse la jeune femme et solde la note. Il n'y a que chez René Maizeroy que ces choses bizarres peuvent se passer sans encombre... ni révolte de la part du lecteur. Photographies.

L'exil de Wanne, par Eugène Herdies. Tableaux de la vie brabançonne dans cette couleur vernissée, un peu faïence que trouve facilement l'art belge. De très jolis détails notés avec une finesse de miniaturiste. Il n'arrive rien ou presque rien, si ce n'est presque rien que la vie intime d'un enfant. Mais c'est au contraire beaucoup dans peu de pages.

Le sixième précepte, par Charles-Théophile Féret. Le sixième précepte, j'allais dire prétexte, est une petite histoire d'amour arrivée à un garçon poète. Au moment, très psychologique, où il entrevoit les paradis défendus de la chair, un prêtre, en bonne fortune, fait une profession de foi qui... les lui permet. Qu'arrive-t-il?... c'est sans doute : « qu'au delà du baiser on tient...la promesse du Paradis. » Mais le conte, habilement, s'arrête là.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Ch. Renouvier : *Victor Hugo, le philosophe* (Colin), 3.50. — Henry Bordeaux : *Les Ecrivains et les Mœurs*, notes, essais et figurines, 1897-1900 (Plon-Nourrit), 3.50. — Achille Segard : *Les Voluptueux et les Hommes d'Action* (Ollendorff), 3.50. — Victor du Bled : *La Société française du* XVIe *au* XXe *siècle*, XVIe et XVIIe siècles (Perrin), 3.50. — Firmin Maillard : *Le Salon de la Vieille Dame à la tète de bois* (Affloter), 10 fr.

On peut absoudre M. Renouvier de nous donner un volume sur **Victor Hugo, le philosophe**, puisque nous en avons déjà un de lui sur *Victor Hugo, le poète*, en beaucoup de parties excellent.

Il n'y a pas à déterminer pareille dualité sur les œuvres d'un même caractère, sur des poèmes. Un poète n'est jamais un philosophe en tant que poète. La *pensée lyrique* forme avec les images qui la créent un tout indissoluble qu'une critique judicieuse ne doit point dissocier. Qu'elle dépende d'une philosophie ou qu'elle en exprime une personnelle, il suffit qu'elle la situe dans un domaine qui n'est pas celui de la philosophie

même pour qu'aucune assimilation ne soit possible. L'expression « un poète philosophe », dont on s'est servi en particulier pour Vigny et pour M. Sully-Prudhomme, n' a aucun sens, le poète cesse de l'être dès qu'il fait strictement place au philosophe. La pensée du poète peut n'en pas être moins neuve, ni moins étendue, ni moins profonde, mais c'est une *pensée lyrique*, forme de la mentalité qui a été fort mal étudiée, fort mal comprise jusqu'à présent.

M. Renouvier est un très haut esprit, trop perspicace (quoique souvent mal averti, à en juger par ses incidentes contre les jeunes écoles) pour n'avoir pas exactement soupesé d'une analyse juste le précieux conglomérat verbal qui constitue la philosophie de Victor Hugo. La lecture de la table des matières indique à elle seule que M. Renouvier n'y a pas découvert d'autres tendances que celles qui nous étaient connues : « I. Avant l'exil. — La tristesse lyrique. — II. La vue pessimiste de la nature. — III. Le dualisme. — Ce que dit « la Bouche d'ombre ». — IV. Le messianisme. — Les âmes. — VI. Les mages. — VII. La loi du progrès. — Optimisme. — Utopie. — Eschatologie. — VIII. « Pitié suprême ». Indulgence et Satire. — Etc... »

Les Ecrivains et les Mœurs, par Henry Bordeaux. — « Ces notes sur la littérature contemporaine n'ont entre elles qu'un lien léger. Toutes ou presque toutes, cependant, cherchent à fixer quelque trait de notre sensibilité, à montrer l'attitude de notre temps devant la vie.

» Elles sont à la louange de l'esprit français *qui se compose de grâce et de raison, d'observation, de clarté et d'un peu d'ironie*... Les grands écrivains sont ceux qui aimèrent et sentirent la vie avec une vigueur intense, et qui unirent à la sincérité dans les sentiments *l'ordre, la justesse et la vivacité dans l'expression*..»

Ces lignes de l' « avertissement » que M. H. Bordeaux a placées en tête de son livre nous éclairent nettement sur les goûts, sur la nature de l'auteur et de son talent. Sa critique est en effet pleine « de grâce et de raison, d'observation, de clarté et d'un peu d'ironie ». Elle est très fine, très déliée, mais avec un tel souci de la mesure qu'elle perd de sa portée à paraître trop lisse. Ce sont les meilleurs éléments de la tradition *moyenne* que M. Bordeaux revendique, mais ce ne sont pas tous les éléments de la tradition française, les plus forts, ni même les plus personnels peut-être. Et du point de

vue critique, est-il admissible de borner son champ visuel, de ne pas considérer les œuvres qui s'y dérobent? M. Bordeaux ne peut y songer, puisque le hasard des publications l'amène à nous parler tout de suite de Chateaubriand, de Michelet. de Victor Hugo, de Taine, plus loin de M. Paul Adam, tous écrivains qui n'ont point développé la tradition française dans le sens qui lui est cher. « L'ordre, la justesse, la vivacité dans l'expression », qui sont les uniques vertus du pseudo-classicisme voltairien, sont-elles bien celles des écrivains qui « sentent la vie avec une *vigueur intense* »? Il y a vraiment une inclination exagérée de quelques bons esprits à vouloir restreindre nos qualités nationales, à les arrêter dans leur faculté de transformation, à les rendre étroitement moyennes et négatives. Ce que j'appellerais la lignée héroïque du génie français proteste contre ces tendances ; Rabelais, Montaigne, Pascal, Bossuet, Buffon, Chateaubriand, Hugo, Michelet, Flaubert, nous sont des ancêtres et des pères dont l'autorité exubérante magnifique ou passionnée domine (par l'invention de la langue tout au moins) la sagesse des Racine, Descartes, Fénelon, Voltaire, Benjamin Constant, Mérimée ou Renan.

Les goûts mesurés de M. Henri Bordeaux n'amoindrissent point la qualité de sa sensibilité ; chose rare et particulièrement louable chez un critique, elle lui sert autant que son jugement à s'emparer des œuvres et à nous les faire vivre.

Les Voluptueux et les Hommes d'Action, par Achille Segard.—Les « voluptueux » sont M. Anatole France, M. Pierre Louys, M. Jean Lorrain ; les « hommes d'action » : M. F. Brunetière, M. Maurice Barrès, M. Edmond Picard, autrement dit, et plus justement, selon moi : les artistes et les éducateurs. L'ouvrage est de beaucoup le meilleur, dans l'ordre critique, que M. Segard nous ait offert. La critique de M. Segard a le verbe haut, loyal, trop rapide et un peu brusque. C'est de la critique en coups droits, sans préoccupation d'élégance, la meilleure, lorsque, d'une simple tension de bras, elle déjoue toutes les finesses et touche le point vital, la plus insuffisante, lorsqu'elle donne prise à mille enveloppements imprévus. On pourrait quelquefois paralyser assez facilement la critique de M. Segard, parce que notre auteur simplifie trop, délimite et unifie sans étroitesse, mais avec une brusquerie un peu sommaire. Il garde, il est vrai, les avantages de son manque d'enveloppement ; son action vulgarisatrice en est certainement plus accessible à tous, et plus prompte.

§

La Société française du XVIe au XXe siècle, par Victor du Bled. — Voici le premier volume d'une histoire de la Société française qui paraît fort à propos au moment où cette société achève de mourir. C'est une tapisserie fort bien faite et fourmillante du souvenirs du XVIe et du XVIIe siècle. Chacun des chapitres est soutenu par une bibliographie abondante et consciencieuse.

Et il est vraiment intéressant de remanier cette belle pâte vivante qui, aux côtés des Reines-Marguerites, puis des premiers Bourbons, qui dans les vieux hôtels du Marais et avec les Frondeuses, forma ces admirables éducatrices de l'Europe que furent les mœurs et la littérature françaises.

Un trait frappant est à retenir : l'*humanité* nullement fermée, mais libre, savoureuse, des Salons et des Cours d'autrefois, humanité qui persiste, en s'affaiblissant, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, et que nous avons pu encore goûter chez nos arrière grand'mères. Il y faut ajouter la *bonhomie*, une bonhomie dont nous avons complètement perdu le sens, et qui existait aussi bien parmi les « précieuses » que plus tard à Versailles. Nous ne devons pas du tout nous imaginer que les grandes formes de la politesse ou les cadres de l'étiquette rendaient plus lâches et plus distants les liens humains. Ce n'était vraiment que des cadres, entre lesquels une égale familiarité reliait plus humainement le laquais au prince qu'aujourd'hui un employé à son chef de bureau. Le droit aux coups de bâtons, les uns pour en donner, les autres pour en recevoir, ne faisait qu'accentuer cette familiarité d'une manière un peu vive. En tout cas, dans les salons, l'échelle des cadres établie, c'était l'humanité la plus naturelle, la plus découverte, qui régnait, dans les mots comme dans les mœurs. La reine était la reine, mais la reine Margot aidait à l'accouchement de Mlle de Fosseuse, la maîtresse du roi, mais le roi présentait à la nouvelle reine Marie de Médicis sa maîtresse Mlle d'Entragues, en lui disant : « Mademoiselle est ma maîtresse, elle sera votre très obéissante et très humble servante » ; et le médecin « Héroard rapporte qu'il vit, un matin de 1605, la reine au lit, le roi assis dessus, la reine Marguerite à genoux, appuyée contre le lit, le dauphin sur le lit jouant avec un petit chien ». A la bonne heure ; voilà une belle salade ! Une des maîtresses du roi devait être dans la chambre avec un des amants de la reine Margot...

Qu'on pense ce qu'on voudra de ces rapports peut-être excessifs et surtout inutiles, ils restent symboliques d'un sens de la vie autrement étendu, autrement complet que le nôtre. Au point de vue social, la morgue *bourgeoise*, le faux sentiment des convenances et des distances, qui ne sont plus déterminées comme jadis par des cadres acceptés de tous, le mandarinat des brevets, l'embrigadement, usinier, administratif et militaire, les habitudes de hiérarchie mécanique que comporte le fonctionnarisme gouvernemental ou le fonctionnarisme privé de la moindre entreprise, par-dessus tout la tyrannie de l'argent, ont entièrement rompu, depuis le premier Empire, les liens de liberté cordiale qui rendaient les cadres de l'ancien régime, surtout jusque vers le milieu du règne de Louis XIV, beaucoup plus flexibles, *dans les mœurs*, que nous ne le supposons. C'était évident en particulier dans une même classe. Et dans la seule dont les privilèges pussent permettre alors une « société », la religion, au point de vue moral, ne donnait, elle aussi, que des cadres, de nécessité sociale plutôt que morale d'ailleurs, entre lesquels le sens de la vie se développait librement suivant la nature.

C'est pourquoi je ne partage pas l'optimisme de M. Victor du Bled qui, sous ce rapport, nous croit meilleurs que nos aïeux. Car les différentes classes en se libérant, en égalisant d'apparence les privilèges d'une seule, n'ont pas retrouvé le sens de la vie qu'avait conquis la première. Elles sont prisonnières des nouveaux cadres abstraits et moraux qu'elles se sont donnés, toutes diminuées en force de par l'hypocrisie qu'elles déploient pour s'y maintenir.

A suivre notre pensée, nous sommes un peu sortis des « Salons » où nous tient M. du Bled ; c'est qu'aujourd'hui il faut les quitter tout de suite, dès qu'on veut atteindre le cœur des choses. A vrai dire, ils n'existent plus, ils n'ont aucune vie, suivant nous pour une raison majeure : l'insipidité, l'ignorance des femmes. Rien que cela légitime le féminisme. Depuis la Révolution, l'Eglise arrêta net l'instruction des femmes, tandis qu'au xviie, au xviiie siècle, elle était l'égale de celle des hommes cultivés. Bien plus, les femmes avaient le goût de leurs lectures, elles n'en avaient pas que la vanité. Et quant à l'instruction des princesses du xvie, c'était admirable, notamment en Italie et en France. Elles savaient que la volupté de la chair était courte qui n'était point nourrie des cultures de l'esprit. Aujourd'hui la Française est, à côté de la

plupart des étrangères, d'une infériorité de culture dont les Français ne se doutent pas. Ils n'ont qu'à voyager pour s'en rendre compte.

Aussi n'est-ce pas sans tristesse que nous continuerons à lire avec le plus vif intérêt l'histoire de « la Société française » par M. du Bled.

Le Salon de la Vieille Dame à la tête de bois, par Firmin Maillard. — Il paraît que les Anglais dénomment ainsi l'Académie Française! Petit livre très amusant qui porte en faux-titre : « Pour servir à l'histoire de l'Académie française sous le second empire, 1852-1870. » Des historiettes sans nombre. Il s'y trouve quelques bribes repêchées dans les discours académiques, et qui ne manquent pas de saveur, par exemple celle-ci, d'Emile Augier : « *des peuplades féroces écloses au soleil de juin comme une venimeuse fécondité de la boue*... si elles triomphaient, dit-il, l'aristocratie de l'intelligence servirait d'hécatombe à leur triomphe. Votre histoire, Messieurs, finirait et celle de l'humanité aurait à commencer. » (!!?) — Sainte-Beuve poussait un certain Pécontal à occuper une place vacante : — « Mais, disait Pécontal, qui avait de la méfiance, je ne suis peut-être pas assez connu? — Bah! bah! répondit le pince-sans-rire, il y a dans les lettres beaucoup de grands hommes qui ne sont pas connus du tout.

« Barbey d'Aurevilly lui avait dit aussi dans un salon en lui avançant un siège : « Allons, mon cher monsieur, prenez ce fauteuil en attendant l'autre.» Et Pécontal radieux, oubliant toute modestie, avait répondu : « Et vous, mon cher critique, pourquoi ne seriez-vous pas aussi des nôtres? — Qui donc vous jugerait? » dit Barbey en retroussant sa moustache. »

On ne se doute pas de tous les mots qu'on fit pleuvoir sur Camille Doucet, lors de sa candidature. « Comme on faisait remarquer qu'il avait eu une fois jusqu'à quatorze voix : — Pourquoi s'en étonner, aurait dit M. Villemain, M. Doucet n'a contre lui que ses ouvrages, et c'est si peu de chose. »

Ce petit livre est très amusant, mais en même temps pénible, comme est le spectacle d'une course à cloche-pied.

ROBERT DE SOUZA.

SCIENCE SOCIALE

La vie sociale de notre temps, par Ant. Baumann, Perrin. — *L'expérience des peuples et les prévisions qu'elle autorise*, par Ad. Coste, F. Alcan. — *A quoi tient l'infériorité du commerce français; comment y remédier?* par Georges Aubert, Flammarion.

— *La question sociale, études sur les bases du collectivisme*, par Auguste Brasseur, Alcan. — *Les problèmes politiques et sociaux à la fin du XIXe siècle*, par Edouard Dréault, Alcan. — *Mort aux affameurs!* par Léon Guérin, Nîmes, chez l'auteur. — *L'Année sociologique* sous la direction d'Emile Durkheim, Alcan. — Les Revues.

On ne peut que déborder de sympathie pour un auteur qui, traitant de la **Vie sociale de notre temps**, se contente de 275 pages. Il aurait si bien pu y aller de 275 in-folio! La sympathie redouble quand on découvre en lui un bon observateur — c'est un ancien magistrat, — un agréable écrivain — c'est un romancier, — un esprit judicieux et chaleureux — c'est un fervent d'Auguste Comte. Voilà pourquoi je signale avec force sourires le livre de M. Antoine Baumann. Plus spécialement, et quoique les chapitres sur la bourgeoisie et le peuple regorgent de justesse, et ceux sur la propriété et la famille dissimulent sous un air enjoué un fonds très solide, je citerai le chapitre sur la religion, d'autant plus intéressant que l'auteur, antithéologien convaincu, semble en mesure de juger impartialement tous les cultes. Impartialité n'est pas indulgence d'ailleurs, et tour à tour juifs, protestants et catholiques sont égorgés sur l'autel positiviste. Laissons de côté les juifs chez qui la question religieuse est vraiment à négliger en comparaison de la question ethnique. Mais est-il vrai que le protestant n'est pas religieux du tout et qu'il n'y a pas de religion qui relie moins les hommes entre eux que la sienne? Je crois qu'ici M. Baumann s'est laissé entraîner par l'antipathie si curieuse que les vrais positivistes, à la suite du Maître, ont toujours ressentie pour la Réforme; pour avoir laissé tomber certains rites et intériorisé la prière, le protestantisme n'est pas moins une vraie religion, et pour avoir négligé certaines théories, très belles d'ailleurs, de solidarité mystique (reversibilité des mérites, culte des saints, indulgences), il n'en a pas moins fortement développé dans les âmes la charité et la mutualité. Au fond, protestants, catholiques et positivistes ne sont pas si éloignés que ça les uns des autres; dans les trois camps les gens intelligents le savent bien, et comme les positivistes ne sont qu'une élite, ils le savent mieux encore que les autres. Le positivisme est une affaire de cœur, disait Auguste Comte. Mais est-ce que saint Paul disait autre chose du christianisme? Au fond, l'abîme entre catholiques et protestants c'est que les uns disent saint Paul, les autres disent Paul de Tarse. Les positivistes, eux, peuvent dire les deux; qu'ils nous servent de trait d'union, et embrassons-nous tous!

§

Comme les années précédentes, l'**Année sociologique**, en sus de mémoires originaux sur des points forcément de détail, contient une riche, précieuse et soignée bibliographie de tout le mouvement sociologique de 1899. Ce répertoire fait honneur à M. Durkheim et à ses collaborateurs; il est rédigé avec méthode et permet à tout curieux de se mettre au courant des plus récentes idées sur tel ou tel point de la science. Il y a dix ou quinze ans, quand on avait le fétichisme de l'érudition livresque, cette bibliographie aurait été la joie de beaucoup de gens en leur permettant de mettre plus de notes que de texte dans leurs livres, ce qui était alors le fin du fin; aujourd'hui, elle sera accueillie avec une gratitude moins intéressée, mais non moins sincère; les mauvais plaisants murmureront peut-être ce qu'un irrespectueux disait du Palais des Congrès de l'Exposition : « Ce qu'il doit se dire de bêtises là-dedans ! » Les autres qui savent l'énormité et l'aridité du travail nécessaire à l'établissement en matière sociale d'une vérité toujours problématique, prendront connaissance, avec une sympathie respectueuse, de tant de mémoires, de tant de contributions, de tant de théories en tant de langues, sur tant de sujets, et ils admireront, d'avance, les auteurs dont rendra compte la prochaine *Année sociologique*, en 1901.

§

L'expérience des peuples et les prévisions qu'elle autorise : essai de sociologie objective. — Beau titre en vérité, mais un peu inquiétant, car, enfin, si l'expérience des peuples était frelatée, ou si les prévisions n'avaient qu'une autorisation obtenue par surprise! L'auteur, M. Adolphe Coste, est du moins un sincère et un modeste, puisqu'il indique aux gens pressés qui ne peuvent lui accorder qu'un jour, une heure, ou cinq minutes, les plus suggestifs fragments de son gros livre. Hélas, les lecteurs du *Mercure* doivent avoir des ailes au talon, comme leur patron, et je suis obligé de me contenter, à leur intention, de noter les « lois sociologiques » que promulgue l'auteur : « Le progrès social, c'est l'accroissement de la population ; le progrès juridique, c'est la séparation des pouvoirs ; le progrès économique, c'est la division du travail ; le progrès de la croyance, c'est l'élimination du miracle ; le progrès de la solidarité, c'est l'égalisation des conditions sociales. » Et bienheureux, cent fois bienheureux M. Coste,

s'il croit avoir décrété, fondé, établi ou prouvé quelque chose, car il n'y a pas une seule de ses propositions qui ne soit à discuter ! Sociologie, que de phrases inutiles on commet en ton nom ! Et pour me contenter de la première de ces « lois », comme il y aurait à dire sur le lien que croit voir M. Coste entre la densité de population et le progrès social ! L'auteur le sent si bien qu'il laisse de côté, sous divers prétextes, la Chine, l'Inde, Java, et qu'il ne traite pas davantage la question du ralentissement de la natalité, ni de la dépopulation de la Nouvelle-Angleterre. Même en le suivant sur son terrain favori, sur la « sociométrie », qui ne voit l'artificiel du procédé qui représente chiffresquement la puissance d'un pays par la moyenne géométrique entre les populations de sa capitale, de ses grandes villes et de ses campagnes, et son organisation sociale par le quotient de cette puissance par la population ? Pour qui ne le verrait pas je note que, dans le calcul, suivant qu'on regarde Washington ou New-York comme la capitale des Etats-Unis, la « puissance » de ces Etats varie presque du double ! Et pour ceux qui le voient, je signale, afin de les confirmer dans leurs doutes, l'étrange hiérarchie que l'auteur établit entre les puissances, au point de vue de leur avancement social : l'Espagne est notée 77 et la Turquie 70, quand la Russie est notée 49 et les Etats-Unis 44 ! Ne ratons pas le « ces chiffres se passent de commentaires », ne serait-ce que pour faire plaisir à M. Albalat.

§

Quelque « objective » que se prétende la sociologie de M. Coste, celle de M. Georges Aubert, négociant, commissionnaire, conseiller du commerce extérieur, l'est certainement davantage. On connaissait déjà de lui deux livres sur le Transvaal, où il fut consul, et voici que paraît un nouveau volume dont le titre, un tantinet long et sentant trop son Demolins, dit bien ce qu'il veut dire : **A quoi tient l'infériorité du commerce français et comment y remédier**. Livre écrit à la diable, fait de bric et de broc, bourré de chiffres arides et farci de documents irrécréatifs, mais qui, au sortir des sociologues autorisés, vous réconcilie avec le bon sens humain. Autre mérite rare chez nous, il est optimiste et réconfortant, ne se bornant pas, comme trop de perspicaces, aux récriminations, mais rendant justice aux efforts faits par le gouvernement depuis quelques années, à notre nouveau corps consulaire « le premier de tous », à notre récent Office du commerce extérieur, à

notre Cie des Chargeurs réunis, etc. Et en ceci il a raison. Mais ont-ils tout à fait tort aussi ceux qui blâment la loi sur la marine marchande, la loi sur le service militaire, la loi sur les sociétés, telles concessions coloniales, la manie d'assimilation outre mer, sans parler des insanités politiciennes de nos gouvernants? Non, et la meilleure preuve c'est que M. Georges Aubert est de ceux-là. Dans un pays d'expansion jeune, c'est l'initiative des individus qui entraîne l'action gouvernementale, mais dans une nation médiocrement hardie, il importe que cette action-ci ne gêne pas cette initiative-là. Tout ce que demande à l'État M. Aubert est aussi facile qu'important : favoriser l'émigration, les établissements au dehors, les missions commerciales, reviser les grandes lois déjà dites, remanier les droits de douanes pour les colonies, abaisser les tarifs d'exportation, créer des ports francs, organiser une Bourse d'exportation, réformer le système des primes et des demi-primes, élargir le droit d'embarquer des indigènes, professionnaliser l'instruction, concentrer notre outillage maritime, etc., etc. Il est vrai que tout cela peut attendre, et qu'il est beaucoup plus urgent de lutter contre le péril militariste, et de laver de tout soupçon d'éclaboussure l'impollue toison d'or.

§

Tout homme qui a réfléchi sur les conditions du bonheur humain et sur les causes de la prospérité sociale pourrait écrire un livre de vues générales sur ce sujet, et parfois il l'écrit; tel M. Auguste Brasseur, auteur de **La question sociale**. Ceux qui, comme lui, veulent un socialisme progressif, en seront très satisfaits, et, en ce cas, ils pardonneront volontiers à M. Brasseur une certaine vue simpliste des choses qui leur déplairait dans le cas contraire. Car il serait bien facile de se récrier dès la première ligne de l'introduction, affirmant que l'erreur et la souffrance sont unies comme la la cause et l'effet (hélas, que de cas où les choses sont plus complexes et plus tristes!) et de se récrier encore en achevant la dernière ligne de la conclusion : l'oisiveté est une honte, le luxe est une honte! Du moins ces anathèmes prouvent-ils que M. Brasseur est un laborieux et un austère, ce dont il sied de le louer. Mais, ô complexité des choses, la rédaction de ces 4 ou 500 pages in-8° ne décèle-t-elle pas chez l'auteur, ingénieur des mines, une certaine oisiveté, et leur impression ne constitue-t-elle pas un luxe?

§

Sous le titre passablement ambitieux: **Les problèmes politiques et sociaux à la fin du XIXe siècle,** M. Edouard Dréault, professeur agrégé au lycée d'Orléans, publie une sorte d'almanach 1900 qui peut rendre des services à ceux qui n'ont pas présents à l'esprit tels faits ou tels noms dont on parla dans les feuilles ces dernières quinze ou vingt années. C'est d'ailleurs tout ce qu'on peut dire de ce livre qui est écrit comme quatre sous, et pensé comme huit liards. Espérons pour l'Université que tous ses professeurs d'histoire ne sont pas à l'aune de celui-ci, ce serait à vous rendre plus anti-intellectualiste que Brunetière lui-même. Mais M. Dréault a une excuse, il semble appartenir à la tribu Monod, l'illustre Gustave ayant préfacé un de ses livres; de là sans doute la niaise médiocrité de son génie, sans parler de l'affairisme larmoyard qui ne pouvait manquer.

§

M. Léon Guérin, avocat à la cour d'appel de Nîmes, publie à 0 fr. 15 (réduction: 75 le mille par dix mille et au-dessus) une brochure de propagande : **Mort aux affameurs! préliminaire de la question sociale.** Voilà un préliminaire qui ne laisse pas place à l'équivoque. Les affameurs, dans l'espèce, ce sont les accapareurs de charbon; le titre contient donc un trope hardi. Il en contient même deux, car je pense que l'auteur a voulu dire « préliminaire de la solution de la...; etc. » Et même trois, car M. Guérin dévoile à la dernière ligne que son cri de guerre est une litote, une simple litote, et qu'il faut le compléter : « Mort aussi à quiconque soutient les affameurs et cherche à les excuser, car il se solidarise avec eux! » Heureusement, M. Léon Guérin me connaît personnellement et sait quelle est la pureté de mon cœur; aussi me porté-je garant à mon tour de tous les lecteurs du *Mercure* et lui affirmé-je que nul ici ne se solidarise avec les « carbonivores ». Qu'il nous soit donc fait grâce quand la question préliminera! La couverture de la plaquette annonce une autre brochure à 0 fr. 15, du même auteur : *Les antidreyfusards sur la sellette :* elle est épuisée. C'est vraiment dommage.

§

Pour terminer cette riche série, je transcris simplement la conclusion grave d'un article grave paru dans une revue grave, la *Revue de métaphysique et de morale,* sur le rôle social des

coopératives. Il faut savourer à petites gorgées l'élixir. « Abolissons d'abord la misère et l'exploitation, l'appétit farouche qui se déchaîne dans le dénûment et l'appétit de proie qui grandit par le privilège; quand seront satisfaits les désirs légitimes et réprimés les instincts des fauves, la moralité supérieure dans la liberté grandissante et dans la justice tous les jours plus raffinée d'elle-même fleurira ». L'intellectuel qui a distillé ceci est quelque chose, je crois, à la Sorbonne; il sera bien, un jour, de l'Institut.

HENRI MAZEL.

LES REVUES

La Revue de Paris : Venise en danger; un appel à tous les artistes. — Une lettre d'Alfred de Vigny. — Memento.

On ne dira jamais assez combien l'Ingenieur est un monomane redoutable. Pourvu qu'il place ses machines, bouleverse le sol, étale son béton, édifie ses cheminées, tout lui est indifférent. Il s'appelle volontiers « l'homme de l'Avenir », se croit une mission, dédaigne le Passé comme inutile et sacrifie à l'Idéal sous l'espèce des chiffres. M. Octave Mirbeau l'a heureusement classé parmi les fantoches de notre belle société à qui son ironie inspire des discours à peine forcés et féroces, qui passent et laissent leur trace. Dans le *Carillonneur*, Georges Rodenbach montrait Bruges menacée par le « Génie civil ». Il faut avoir visité quelques-unes de ces villes du Nord sommeillantes, où c'est un échange de confidences, de chaque vieille maison à l'eau qui la réfléchit, pour mesurer le mal que peuvent les « barbares modernes ». Enkhuijzen sur le Zuijdersee, avec ses canaux aveuglés qui deviennent des rues trop larges et mornes, aura bientôt perdu toute beauté. Hoorn s'éteindra toute, quand la dernière ceinture d'émeraude de son dernier canal lui aura été enlevée. On bâtit tout un quartier, à Amsterdam, en cubes de nougat, en maisons de cet affreux torchis pistache dont on peut voir les bois de Garches, la Malmaison, tous les environs de Paris, déshonorés...

M. Robert de Souza (**la Revue de Paris**, 1er août) pousse un cri d'alarme qui devra réunir dans une commune indignation et, surtout, dans une *efficace* protestation, tous les artistes du monde : *Venise en danger !* Si une pétition que tous signeraient pouvait avoir quelque utilité, il faut la répandre à cent mille exemplaires immédiatement ! Les Vandales qui

menacent Venise ne cherchent que la satisfaction d'un pécule à gagner ; — qu'on ouvre une souscription pour les désintéresser, en *achetant le droit* de préserver la ville ! Il est impossible qu'il n'y ait pas un moyen salutaire d'intervenir, — et que la prophétie de M. d'Annunzio se réalise : « Je ne donne pas quarante ans pour que le Grand Canal soit comblé, pavé en bois et sillonné de tramways ! » On a vu comme un crime de lèse-justice peut soulever les consciences, dans l'univers. Aujourd'hui, comme l'écrit M. de Souza : « Une patrie d'art éblouissante, une patrie de miraculeuse beauté, Venise, est en danger. » Il faut savoir gré à cet écrivain de son avertissement et nous honorer de ce que cet appel vienne d'un poète « d'entre nous » ; — mais il importe d'agir.

Que préparent à Venise, les ingénieurs, les architectes, les financiers, les barbares ?

Le danger paraîtra d'autant plus pressant que de nombreuses commissions réunissent des savants et des artistes pour l'œuvre de conservation de Venise, et que toutes leurs bonnes volontés alliées à l'action plus énergique de la section vénitienne de la *Società nazionale per l'Arte pubblica*, si elles ont « empêché ou retardé quelques extravagants vandalismes », menacent d'être impuissantes contre l'assaillant.

« On a laissé, — dit M. de Souza, — il y a sept ou huit ans, édifier près de *la Salute*, un vaste palais neuf pastiché des anciens, faussement régulier, cela va sans dire, sec et symétrique. Il a remplacé quelques vagues bicoques très basses qui continuaient les pittoresques dépendances de l'ancienne abbaye de San Gregorio, auxquelles il est accolé — et qui servent maintenant de dépôt aux propriétaires de la construction nouvelle, deux frères génois, négociants en vins.

» Or, ce n'est pas sans intention que Longhena, cet architecte hardi du XVIIIe siècle, avait enlevé la majestueuse coupole blanche de son église au bout de cette ligne basse. Lorsqu'on tournait le dernier coude du Grand Canal, combien était saisissante la brusque cime de marbre ! L'effet maintenant est à moitié détruit par cet affreux palais qui n'a même pas été habité. Il fut, à peine fini, abandonné, les fenêtres clouées de planches. C'est pour cette sorte de ruine neuve qu'on laissa gâter une des plus importantes perspectives du Grand Canal. »

Au contraire des cités qui s'ensevelissent doucement et re-

tiennent des souvenirs splendides qui animent de poésie leur atmosphère, — Venise s'est réveillée d'un sommeil de plusieurs siècles. Elle compte près de 200.000 habitants, sa population au xve. « Cet essor entraîne la confiance de l'argent étranger », remarque M. de Souza, et il montre la prépondérance du capital anglais. Celui-ci exploite les industries nationales, des « concessions de bateaux électriques pour remplacer les *vaporetti* actuels ».

« Le danger — lisons-nous, — est que cette prospérité renaissante réveille le vandalisme des ingénieurs, stimule l'amour-propre des administrations, plus destructif que leur indolence. Et c'est naturellement au nom de l'hygiène,puis afin d'assurer cette rapidité des communications « imposée — suivant la fallacieuse formule — par les besoins nouveaux », qu'on a établi des projets qui se résument ainsi : démolition, dégagement de certains quartiers; élargissement des ruelles, des *calli ;* construction d'un viaduc qui, partant de la côte de Mestre, permettrait de gagner Venise, non seulement à pied, mais en voiture, — et surtout à bicyclettes !

» On sait que Venise est déjà reliée à la terre ferme par un pont de chemin de fer qui traverse les lagunes et la mer sur près de quatre kilomètres. Or les partisans du projet vous disent sournoisement : « En quoi attentons-nous à la beauté de la ville ? Nous avons déjà ce viaduc qui, entre parenthèses, amène les locomotives sur le bord du Grand Canal, à l'extrémité de Venise, sans que d'un point quelconque, si ce n'est du haut du Campanile, on puisse se douter qu'il existe un chemin de fer. On le double simplement d'un autre viaduc à route carrossable, et la ville y gagne, sans être touchée, des communications avec la terre complètes et faciles. Quant aux quelques masures qu'on peut abattre et aux *calli* qu'on veut çà et là élargir, simple mesure d'hygiène pour nettoyer des quartiers sans intérêt !

» On reconnaît là les arguments doucereux, « avant la lettre », de messieurs les ingénieurs — et qui nous ont valu l'abatage de l'Esplanade des Invalides. — Par malheur, fatigués de lutter, beaucoup d'artistes même, peu à peu, s'y laissent prendre. »

Si l'opposition des artistes a triomphé jusqu'à présent,M. de Souza craint le triomphe final de leurs adversaires, avec un projet « modifié, aggrave peut-être ». Il montre combien ce prétexte d'hygiène est inadmissible :

« A considérer la situation et la destinée analogue des deux peuples, le Hollandais et le Vénitien durent leur triomphe à des moyens rigoureusement opposés : le Hollandais luttant sans relâche contre la mer, se battant avec elle comme avec une bête sauvage, toujours prête à vous arracher vos petits ; le Vénitien se confiant à elle comme à une nourricière tranquille, d'autant plus abondante qu'on ne lui dispute pas ses aises et son champ. Il y a aux origines des peuples et de leur puissance, comme des villes et de leur beauté, des causes particulières qu'à n'importe quelle phase du développement national on ne peut négliger sans les risques les plus graves. Et Venise n'avait cessé de s'allonger en pleine eau vive, fille absolue de la mer : vouloir la rendre terrienne, c'est méconnaître les conditions les plus élémentaires de son existence, la vouer aux poussières mortelles, aux exhalaisons paludéennes, à l'anémie lente, à la dernière solitude. »

Mais voici le projet barbare, — inimaginable, — que nourrissent des financiers :

« Une idée de derrière la tête hante certains spéculateurs, dont la réalisation marquerait pour Venise le dernier degré de l'inconscience. Cette idée n'existe pas encore à l'état de plan, ni même de projet avéré. Les intéressés se gardent de la répandre ; et lorsqu'on en parle à des Vénitiens, ces derniers rient, haussent les épaules. Ils ne riront plus lorsque, tous les plans arrêtés, la coalition des intérêts formée et bien solide, ils ne pourront empêcher ce qu'ils pouvaient prévoir.

» Il s'agit — tout simplement — d'un chemin de fer qui, par des travaux devenus aujourd'hui peu difficiles, relierait la ville au *Lido* avec gare plus ou moins invisible à la place Saint-Marc... Vous lisez bien : à la place Saint-Marc !

» Ceux qui ne se sont pas rendu compte des transformations latentes de ces dernières années tomberont des nues, à cette nouvelle, et ne comprendront guère. C'est qu'ils ne savent pas que « l'affreux Lido », comme disait Musset, est devenu un des bains de mer les plus en vogue de la péninsule, non seulement pour les Italiens, mais pour les Allemands et les Hongrois. C'est qu'ils ne se doutent pas que *dans dix ans le Lido sera entièrement construit.* La plage de sable, peu large, est longue et nue en face de l'Adriatique. Un grand hôtel s'élève, depuis cet hiver, d'un côté des « Bains » ; un autre s'élèvera de l'autre côté, l'année prochaine. Tous les terrains de

l'île sont achetés par une « société » de ces riches Israélites italiens qui, il faut le reconnaître, ont été, avant la phase présente, la providence des industries vénitiennes qu'ils soutenaient de leurs deniers. Des villas se bâtissent, le long de l'avenue à tramway qui relie les deux rives de l'île. Le Lido ne tardera pas à devenir un petit Brighton, avec *pier* et tout ce qui s'ensuit. Or, les spéculateurs s'imaginent que le chemin de fer, avant d'être absolument nécessaire aux agglomérations de cette ville nouvelle, facilitera son développement, et ils comptent que, pour être vraiment fructueux, il devra partir du centre de Venise ; — pourquoi pas d'entre les deux colonnes de la Piazzetta ? »

Il faudrait reproduire partout les lignes suivantes par quoi se termine l'article de M. de Souza, — et l'on voudrait que leur lecture, arrachant une minute M. Barrès à ses préoccupations politiques, il retrouvât, pour plaider la défense de Venise, le grand talent qu'il dépensa à en décrire la merveille :

« Une ville qui, de siècle en siècle, a gardé jusqu'à nous le privilège d'une splendeur souveraine, ne peut sans déchéance, sans même une sorte d'inhumanité, songer à autre chose qu'à sa conservation. Son rôle, et son rôle *moderne*, n'est pas celui d'une tâcheronne, d'une Marthe ménagère, mais d'une Marie dont la tendresse rêveuse repose le cœur de l'homme.

» Loin d'être les « mortes », les villes anciennes, toutes jaillissantes de souvenirs dans leur fraîcheur d'ombre et de silence, ne sont-elles pas, ne doivent-elles pas être par le monde comme les oasis du désert ? Chacun, de plus en plus, les découvre, y vient reprendre des forces après les luttes desséchantes du jour. Maintenant que la terre est si réduite, que ses continents ne nous apparaissent guère plus grands que jadis les provinces d'un seul pays, ces villes régénératrices ne s'appartiennent plus, elles appartiennent au monde, dans le grandissement d'un rôle qui dépasse peut-être celui de leur jeunesse. Alors que partout le sol est comme brûlé d'un travail qui dévaste plus qu'il ne fonde, par la fièvre de son mouvement même, elles restent de véritables sources de vie. Et ces cités élues nous sont toutes proches de quelques heures, de quelques jours ; notre affluence croissante leur est acquise : leur devoir d'humanité leur est donc facile, puisqu'elles peuvent vivre de notre admiration. »

§

La même revue (nº du 15 juillet) publie une lettre d'Alfred de Vigny du 4 octobre 1862, — d'où nous extrayons ce passage relatif à d'excellentes voisines du poète, dévotes, qui, durant une douloureuse maladie qu'il faisait, multiplièrent les démarches auprès de Mme de Vigny pour la convaincre de lui amener un confesseur :

« Dans la simplicité de ces honnêtes personnes, il n'entre pas assez d'idées saines et véritablement graves. Elles ne considèrent pas qu'un homme qui a écrit ce qui est publié dans mes livres a depuis longtemps construit en lui-même l'édifice immuable de ses idées *philosophiques*, *théologiques* et *théosophiques;* qu'il a étudié à fond toutes les doctrines et les théodicées antiques et modernes et que, s'il veut bien ne pas les exprimer et les développer dans des livres, ni même dans des conversations passagères, c'est parce qu'il ménage la faiblesse égoïste de pauvres âmes qui s'appuient encore sur des pratiques païennes et qui n'ont pas l'abondance de bonté qui devrait leur suffire pour faire le bien sans réclamer une récompense, y mettre un prix et fixer des conditions, comme par un acte de notaire.

» En vérité, cela va presque encore jusque-là et, pour ne pas être trop longtemps si sérieux, il faut que je vous apprenne une anecdote presque de votre pays. L'un de mes amis m'a dit avoir vu et tenu dans ses mains un parchemin signé de saint Dominique et que l'on conserve pieusement dans le Midi. C'est un acte par lequel il promet à un brave gentilhomme, voisin des terres de son petit couvent, autant d'arpents de sol labourable en Paradis qu'il en cédera gratuitement aux Dominicains autour de leur maison. L'échange fut fait et enregistré. »

§

Memento. — **Revue des Deux-Mondes** (1er août). — Venise étant plus sérieusement menacée que François Rabelais, nous avons préféré emprunter au plaidoyer de M. R. de Souza plutôt qu'à l'étude de M. F. Brunetière sur l'auteur de *Pantagruel*. Cette étude est fort intéressante et discutable. Nul ne la lira avec indifférence.

La Grande Revue (1er août) termine la relation de voyage du prince de Monaco. Ce sont les qualités d'humour « arctique » que nous signalions. Le potentat tue deux pagophiles. Il

écrit : « les deux oiseaux s'enlevèrent ; aussitôt deux coups de fusils les arrêtèrent pour les envoyer dans notre collection », etc... — *Notes et impressions*, de Gambetta.

La Vogue (15 juillet). — *Fleurs mortes,* par M. E. Demolder.

L'Ermitage (août). — *Le Condamné,* nouvelle, par M. E. Jaloux.

Le Sagittaire (juillet). — Publie une poésie de M Jean Moréas, à rapprocher des admirables *Stances* parues récemment dans la *Plume,* qui sont les plus beaux vers du poète et parmi les plus dignes d'admiration de notre littérature, depuis Ronsard :

L'arbre portant ses fruits, le vent qui le renverse,
Sur le front d'un ami
La pâle mort déja, la trahison qui berce
Le soupçon endormi,

L'étoile à l'horizon, le phare sur le môle,
La coupe au cristal fin,
Que j'ai jetée ainsi par-dessus mon épaule,
Toute pleine de vin,

Et chacun de mes jours, tels qu'une fleur qui passe
Sur l'onde et disparaît :
Dans mon destin comment sauraient-ils trouver place,
Cet espoir, ce regret ?

Relève-toi mon âme, et redeviens la cible
De mille flèches d'or !
Il faut qu'avec ma main cette Minerve horrible
Frappe la lyre encor !

La Revue Naturiste (juillet). — M. Le Blond : *Le Journal littéraire.* Saint-Georges de Bouhélier : *Rodin.*

La Quinzaine (1er août) a pour collaborateur Mlle Lucie Félix Faure.

La Revue blanche (1er août), avec la suite du très beau roman d'Alfred Jarry : *Messaline,* — publie : *Du Sens de la Vie,* par Tolstoï ; un article de M. Ch. Saunier sur le *Musée de Lille ;* une étude de M. A. Bréal : *Les Mythes incertains.* — Lire (n° du 15 juillet) : *La Disciplote* par E. Dubois-Desaulle et, dans le n° du 15 août, le *Tourniquet*, du même écrivain, qui renseigne sur les moyens dont on use aux compagnies d'Afrique pour mettre un disciplinaire en prévention de conseil de guerre.

La Nouvelle Revue (1er août) : *L'Etat actuel de la critique littéraire française,* une très intelligente étude de M. Camille Mauclair.

Revue bleue (4 août). — *Les images d'Epinal,* par M. Ardouin-Dumazet.

Revue Larousse (4 août). – *L'Opérette*, par M. Paul Souday; *L'Exposition de 1900 et les Expositions*, par M. Gustave Geffroy.

La Plume (1er août) donne un magnifique poème de M. G. Kahn, *Les Carrefours de la Misère.*

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Lamartine à Florence (*Le Temps*, 10 août). — Un petit Parnassien : Antony Valabrègue (*L'Eclair*, 16 août). — Encore Verlaine et Rimbaud (*L'Echo de Paris*, 25 juillet). — La légende du Masque de Fer (*La Liberté*, 13 août). — *Le Journal des Auteurs*, n° 1, 25 juillet.

Vers 1826, ni un littérateur ni un poète n'étaient nécessairement méprisés par le pouvoir. La Restauration ne mit pas sa gloire, comme la présente république, à faire mourir M. Villier de l'Isle-Adam à l'hospice, un Verlaine dans une chambre de bonne, ni un Mallarmé dans un ermitage laborieusement conquis par trente ans d'un dur labeur. Lamartine, ayant publié les *Méditations*, désira voir l'Italie; on le nomma secrétaire d'ambassade à Florence. Il n'avait d'autres droits que son génie. Quel scandale, de nos jours, si tel ministre, apprenant qu'un climat doux pût être favorable à un poète, l'avait envoyé en quelque Sorrente gérer un consulat illusoire! Qu'on nous parle plutôt des cochers, qui gagnent rarement plus de douze francs par jour, quand ils n'ont pu exploiter l'émoi d'un couple amoureux!

Lamartine séjourna donc à Florence, en qualité de secrétaire de la légation, de 1826 à 1828. « Il avait affaire à un personnage fort curieux, le comte Vittorio Fossombroni, conseiller intime du grand-duc de Toscane, secrétaire d'Etat, etc., en un mot le véritable maître du grand-duché. C'était un homme intelligent, courtois, sceptique : il avait servi Napoléon. Il était né en 1754. Il avait une Egérie que les Florentins appelaient : la *Madonnina delle Grazie.* Sa maxime favorite était : *Il mondo va da se.* Le monde va tout seul!

» Un jour, son secrétaire particulier lui apporte une liasse de lettres à signer. Fossombroni, distrait, confond l'encrier avec la sébile à poudre et en répand tout le contenu sur les papiers placés devant lui. Le secrétaire, stupéfait, hasarde un :

« Et maintenant? — Maintenant, répond tranquillement le ministre, maintenant, on va dîner. — Mais, les affaires? — Demain, cher ami, demain. Le dîner brûle, mais l'Etat, non. » Cette présence d'esprit, qui était souvent de l'esprit tout court, lui servit plus d'une fois à se défendre contre les exigences de l'Autriche.

» Le représentant de cette puissance lui demandait un jour le payement d'une dette de trois cent mille écus. « On pourrait discuter, Excellence, dit Fossombroni, si cette somme est due à Sa Majesté; mais ce serait du temps perdu, car les trois cent mille écus, je ne les ai pas. — Mais Sa Majesté l'empereur les veut. — Excellence, s'il venait en tête à Sa Majesté l'empereur de me demander trois cent mille éléphants, je ne pourrais que répondre : Je ne les ai pas. — Mais je dois écrire à Vienne... — Excellence, écrivez que le ministre Fossombroni est toujours prêt à complaire à Sa Majesté l'empereur, quelle que soit la chose que celui-ci daigne lui demander, mais que, pour le moment, il est à court d'écus comme d'éléphants. »

» Voilà quel était le premier ministre. Lamartine a tracé de lui un portrait très ressemblant :

« Le comte Fossombroni, dit-il, est un homme âgé, mais non fini. Elevé à l'école des philosophes français du dix-huitième siècle, leur esprit vit encore en lui. Il a pris de leurs doctrines pratiques tout ce qu'un Italien d'un esprit supérieur pouvait en prendre : un matérialisme politique complet, quelques systèmes d'économie administrative, un grand goût pour l'indépendance, un profond mépris pour l'Autriche, une large indifférence pour les doctrines religieuses et morales autour desquelles les idées générales gravitent depuis plusieurs années. Son système est de n'en avoir aucun, de ne se fier qu'aux événements, de ne croire qu'aux chiffres, de ne se dévouer qu'à ses propres intérêts. On suppose qu'il a longtemps nourri le grand-duc dans ses principes, et le danger de voir ainsi se corrompre un caractère si pur et se rabaisser un esprit si élevé était imminent. La noblesse du naturel du prince l'a emporté. Il a conservé le ministre, mais il n'a pris de lui que ce qu'il devait en prendre : une sagacité merveilleuse pour les affaires, une profonde connaissance des hommes et des choses, une main facile et douce dans l'administration, une grande tolérance de régime intérieur. Le comte Fossombroni aime la France comme la source des principes dont il a

été nourri, comme l'Orient des idées nouvelles, comme un pays enfin où il a été employé et honoré par le dernier gouvernement; il l'aime surtout de toute la haine qu'il a contre l'Autriche. Son influence, en cas d'une décision imminente, sera donc vraisemblablement pour nous. La faveur avec laquelle il me traite m'en est un sûr indice. »

» L'Autriche avait pour représentant à Florence le comte de Bombelles. Fils de l'ancien évêque d'Amiens, émigré dès l'enfance, il avait adopté ce pays pour patrie. « Homme d'esprit, mais d'un esprit superficiel et léger,... très influent en Toscane à la fin du règne précédent et au commencement de celui-ci, il avait vu depuis peu diminuer sa situation personnelle. » Resté très Français d'esprit et de manières, aimant le plaisir comme on l'aimait avant la Révolution, il entretenait avec notre légation les relations privées les plus charmantes, mais tout ce qu'il gardait d'influence politique était employé contre la France.

» Le ministre de Russie, M. Svertchkof, était un aimable et excellent homme, très agréable au grand-duc et aux Toscans. « Les relations que nous avons ensemble, disait Lamartine, ont toujours été de la nature la plus amicale et la plus confidentielle. » Et il ajoutait avec un bien curieux pressentiment : « Partout où les influences politiques et diplomatiques des autres puissances se trouvent en collision, la France et la Russie paraissent une même nation, tant leurs intérêts sont nécessairement communs. Cette sympathie des deux gouvernements qui pèsent aux deux extrémités de l'Europe semble une révélation de leur destinée future. Elle se fait sentir aussi entre les individus de ces deux nations qui se rencontrent à l'étranger. »

§

Un petit poète vient de mourir sans que personne s'en soit aperçu que M. Ledrain, qui fut son ami. Il s'agit d'Antony Valabrègue, et on nous le représente comme un homme de beaucoup de talent, mais poursuivi par « la guigne ». Les journaux refusaient ses articles. Publiait-il un volume de vers intitulé *Petits poèmes Parisiens* (1879), Albert Mérat avait fait paraître la veille ses *Poèmes de Paris*. A peine avait-il réussi à dissiper une confusion que la réputation de Mérat rendait fâcheuse pour lui, et un autre Valabrègue, le vaudevilliste, surgissait. Dès que cet Albin Valabrègue fut populaire, on lui attribua les vers du malheureux Antony, ainsi

réduit à n'être plus rien du tout, pas même soi! Enfin, il eut la malchance de mourir en même temps qu'on assassinait le roi Humbert. Voilà bien des déveines accumulées sur une seule destinée.

« Et cependant, dit M. Ledrain, il méritait mieux que ce que la fatalité et les hommes lui ont octroyé. Dans la *Chanson de l'Hiver*, qui est comme son adieu à la poésie, il y a des morceaux que pas un vivant peut-être n'est en état d'écrire. Et ces morceaux sont assez nombreux. Voici ce que je détache d'une pièce intitulée : *Dans le Brouillard :*

Aujourd'hui le ciel est brouillé ;
L'hiver a jeté par surprise,
A l'horizon froid et mouillé,
Sa brume grise.

Se cachant sous un lourd réseau
Qui, par moments, devient plus sombre,
Paris est comme un grand vaisseau
Qui flotte et sombre.

Les quais sont noirs ; au bas du pont
Qui sur une arche se profile,
Le brouillard tombe jusqu'au fond
De l'eau qui file.

Les passants, que rend plus frileux
Le souffle glacé qui s'exhale,
Sur leurs manteaux ont les doigts bleus
Et le teint pâle...

» Si l'espace ne me manquait, je citerais toute cette page d'une mélancolie intime et intense, et d'autres encore. Pourquoi,avec ce beau talent, si subtil, si délicat, si attendri, n'a-t-il pas abouti, quand tant d'intrigants de lettres se prélassent devant nous et se drapent dans leur fortune insolente et dans leur nullité! Mystère! Il était né pour l'insuccès, un mauvais démon lui avait jeté, comme à beaucoup de gens de mérite, un mauvais sort dès son berceau. Il avait la guigne! »

M. Ledrain aurait peut-être mieux fait de ne pas citer les seize vers qui surexcitent son admiration. Aucun poète d'aujourd'hui sans doute n'en rédigerait de pareils. On fait aussi médiocre, et pire, mais selon une médiocrité différente. Chaque génération a une manière particulière de n'avoir pas de talent.

§

On lira avec plaisir la majeure partie de l'article fort intéressant où M. Lepelletier raconte l'origine des relations de Rimbaud et de Verlaine :

« Arthur Rimbaud fut un être double. Son existence est étrange et sa gloire a quelque chose d'énigmatique. Il avait fait d'assez bonnes études classiques au lycée de Charleville. Comme Verlaine, il appartenait à une famille de bonne bourgeoisie provinciale, aux mœurs rigides, aux préjugés étroits. Rien de bohémien dans leur éducation. Rimbaud fut enfermé, à douze ans, dans un grenier, pour avoir été surpris par sa mère lisant quelques livres frivoles ou irréligieux, les *Confessions d'un enfant du siècle,* je crois. Verlaine fut violemment admonesté par son père, averti qu'on avait découvert dans son pupitre, à l'institution Landry, rue Chaptal, la *Vieille Maîtresse,* de Barbey d'Aurevilly. Rimbaud ne passa point son baccalauréat comme Verlaine, et n'entra pas, comme lui, dans les cadres réguliers d'une administration. Il sauta d'un bond dans la vie libre et dans l'aventure. Comme tous les jeunes provinciaux, ayant lu Balzac à quinze ans, il rêvait la conquête de Paris. Préludant à ses appareillages futurs pour des contrées lointaines et merveilleuses, il s'embarqua résolument, un matin, pour un voyage à la découverte de la ville de l'art et de l'action. Au son lugubre du canon de Sedan s'accomplit son départ furtif. Il avait vendu à quelque bouquiniste peu scrupuleux ses livres dorés, prix du lycée, et arriva à la gare de l'Est, à Paris, le matin même du 4 Septembre. Il ne s'était muni d'un billet que pour une station voisine de Charleville, soit désir de ménager son modeste viatique, soit insouciance ou dédain des règlements. On a beau être en révolution, les compagnies réclament toujours aux voyageurs leur billet à l'arrivée. Le jeune Rimbaud fut arrêté et conduit en prison. Il y séjourna quelques jours sans donner de ses nouvelles à sa famille. Enfin il fut réclamé par un de ses anciens professeurs et ramené dans le giron maternel. Il n'avait vu de Paris, du Paris rêvé, ville de poésie, de savoir et de raffinements artistiques, qu'une cellule de Mazas et n'avait conversé qu'avec des agents de police, tandis qu'au loin grondait la rumeur de la foule renversant un trône et acclamant la République.

» Après cette escapade, Rimbaud patienta dans sa petite ville natale, rimant des poèmes d'une originalité et d'une ironie intenses, combinant aussi un prochain exode. Il attendait la fin de la guerre. « On ne peut rien faire en ce moment, disait-il à son ami Delahaye. Paris assiégé ne songe guère à la poésie. On ne pense qu'à manger. Paris n'est plus qu'un

estomac. » Après la guerre, il se remit en route, à pied. Il faillit être écrasé par une charge de uhlans dans la forêt de Villers-Cotterets, et tomba à Paris en pleine Commune. Son âme de révolté s'épanouit à l'aise dans cette tempête insurrectionnelle. Il fut enrôlé dans un de ces corps francs comme il en existait beaucoup au milieu de la garde nationale organisée. Il fut logé à la caserne Babylone en qualité de tirailleur de la Révolution. Au moment de l'entrée des troupes de Versailles, il parvint à s'échapper et regagna le bon gîte de Charleville. Ce fut à cette époque, dans le calme provincial, qu'il composa plusieurs des petits poèmes qui devaient par la suite susciter l'admiration et capter l'amitié de Paul Verlaine : les *Poètes de sept ans*, les *Premières Communions*, enfin le *Bateau ivre*. Ce fut par la poésie qu'il entra en relation avec Verlaine, le seul poète qu'il admirât parmi les jeunes, et son départ précipité pour Paris fut décidé. Il avait écrit au poète, en lui envoyant ses poèmes qui parurent à Verlaine d'une beauté effrayante et l'empoignèrent par « leur puissante originalité ». Verlaine lui répondit qu'il l'attendait à Paris, et qu'il le logerait à Montmartre, rue Nicolet, dans la maison où il habitait alors avec sa femme, chez M. et Mme Mauté, ses beaux-parents.

» Arthur Rimbaud, que je vis alors comme tous les amis de Verlaine, avec des yeux surpris et quelque peu défiants, était un grand garçon dégingandé, très maigre, ayant l'aspect d'un gavroche plutôt farouche, parlant peu, avec une solennité gouailleuse, très pénétré de son importance, affectant un mépris universel des hommes et des choses. Il prenait des attitudes baudelairiennes. Il toisait bustes et statues. Victor Hugo qui, se rappelant l'accueil flatteur de Chateaubriand, voulut bien le complimenter, était traité par lui de poncif et de vieux pompier. Il jouait, avec conscience, son rôle d'enfant sublime et de petit prodige. Verlaine l'imposait à tout entourage. Il dînait avec nous aux « Vilains Bonshommes ». Fantin-Latour dut l'introduire dans ce *Coin de table*, commandé par Emile Blémont, et qu'on retrouve aujourd'hui à l'Exposition. Le petit prodige, pourvu d'un vorace appétit et d'une soif inextinguible, déplaisait fort à la famille Mauté. Il dut quitter cet asile trop bourgeois et s'en fut déambuler au quartier Latin, où Verlaine l'accompagna, fâcheusement pour sa santé morale, pour son repos domestique, peut-être pour sa destinée de poète. On a prétendu que la

poétique singulière, d'une coloration capricieuse et d'une outrance extravagante, de l'auteur des *Illuminations,* avait eu une influence fécondante et directrice sur le génie de l'auteur des *Romances sans paroles*. C'est une erreur. Le tempérament poétique de Verlaine fut modifié par le changement de milieu, par les faits extérieurs d'abord et ensuite par une sorte de révolution spirituelle. Le poète des *Poèmes Saturniens* était objectif, descriptif, romantique, se rattachant à Victor Hugo, à Leconte de Lisle, à Théophile Gautier avec une imitation visible de Baudelaire. Par la suite, Verlaine fut tout entier subjectif, personnel, intuitif, et, tout en conservant l'influence baudelairienne, acquit une spiritualité maladive et subtile issue des trois principaux événements de sa vie : la séparation conjugale et l'existence désorbitée, l'incarcération et le retour cérébral à la religiosité de l'enfance, le vagabondage parisien avec les tentations, auxquelles il succombait si facilement, du démon de l'alcool.

» Ce fut plutôt sur la vie matérielle de Verlaine et sur sa destinée d'homme que Rimbaud eut une véritable et funeste influence. Bien qu'il fût plus âgé de plus de dix ans, Verlaine se laissa mener comme un enfant par son despote petit compagnon. Verlaine avait tout faible, hors le talent poétique. Dans leurs beuveries des caboulots du quartier Latin, des tavernes de Londres, des estaminets de Bruxelles, Rimbaud gardait sa tête et son estomac. Verlaine, lui, succombait dans la lutte alcoolique, et glissait sur la pente du trou où devaient s'engouffrer sa fortune, son bonheur domestique, sa santé, et aussi par la suite, avec une part de son talent, la dignité de sa vie. »

§

M. Paul Gaulot revient sur la question du Masque de fer et confirme que son identité est maintenant bien établie. C'est le comte de Mattioli, premier ministre du duc de Mantoue, qui, de 1679 à 1703, vécut la figure cachée sous un masque de velours (et non de fer) à Pignerol, à Sainte-Marguerite, puis à la Bastille, suivant toujours M. de Saint-Mars en ses divers gouvernements. Mattioli avait trahi à la fois le duc de Mantoue, son maître, et Louis XIV, qui négociait avec lui la cession de Casal. Louis XIV le fit enlever, d'ailleurs en violation du droit des gens ; pour éviter les réclamations des chancelleries, on imagina le masque... Avouerai-je que je ne suis pas encore convaincu ? Pourquoi un masque, quand il y a le ca-

chot, et quand il s'agit d'un homme dont la figure était nécessairement inconnue à tous les geôliers de France ? Il doit y avoir un dessous à ce roman historique.

§

Voïci le *Journal des Auteurs*. Le premier numéro contient d'intéressants documents touchant la question de la propriété littéraire.

R. DE BURY.

MUSIQUE

Concerts à l'Exposition. — Dans la salle néfaste du Trocadéro, les auditions officielles se poursuivent régulièrement chaque semaine devant un public clairsemé. Cependant le prix des places est à la portée des bourses les plus modestes, l'orchestre est celui du Conservatoire dirigé par M. Taffanel, et il faut reconnaître que les œuvres admises — avec un discernement parfois très contestable — sont réparties adroitement sur les divers programmes. Chaque séance en effet nous offre au moins une attraction, un musicien, un vrai maître entouré de musiciens secondaires, selon l'heureuse expression d'un député parlant de certains ministres. Mais il faut croire qu'un juste par concert ne suffit pas à conjurer le mauvais sort jeté sur le désert du Trocadéro, pas plus que la vertu du seul Lot n'a préservé jadis du châtiment les villes condamnées. La Bible nous assure que Dieu se fût laissé fléchir par dix justes ; à supposer qu'il se contentât aujourd'hui d'une proportion moindre, ce n'est pas toutefois M. Lenepveu avec sa *Jeanne d'Arc*, ou M. Ambroise Thomas, avec son prologue de *Françoise de Rimini* et son *Ballet des damnés*, qui pourraient fournir l'appoint nécessaire !

Lalo et sa pittoresque et rythmique *Symphonie espagnole* , M. Fauré et son doux *Requiem*, cette messe blanche évoquant des couronnes et des gerbes aux parfums virginaux, et dont l'épigraphe devrait être ce vers du poète Jean Lahor :

Mort exquise, mort parfumée...

M. Ropartz et le finale de sa puissante *Symphonie* (comment l'idée de morceler une symphonie et d'en faire entendre un fragment isolé a-t-elle pu naître en l'esprit de musiciens? et on affirme qu'il s'en trouve quelques-uns dans la célèbre *commission musicale* de l'exposition !) — enfin M. Vincent

d'Indy et l'*incendie* du *Chant de la cloche*, chef-d'œuvre de vie et de mouvement qui fut longuement acclamé, ont été impuissants à remplir cette rotonde immense, si singulièrement construite du reste qu'elle semble toujours vide, alors même que les étudiants parisiens accueillant leurs camarades suédois en remplissent toutes les places.

Dans une petite salle abandonnée, et d'accès difficile, se donnent aussi, et non moins officielles, des séances de musique de chambre électriques et panachées. On y entend côte à côte le *quintette* de Franck, les *quatuors* de MM. Savard et Debussy, des *trios* de Reber et de Bellmann, le *Lac* de Niedermeyer, et des œuvres de MM. Joncières, Reyer et Bruneau, compositeurs voués spécialement à la *grande composition* (avant tout le théâtre), et dans la carrière desquels la musique d'intimité est à proprement parler un simple accident.

Plus homogènes sont les programmes des organistes. Si, à la vérité, chacun de ceux-ci cède à la tentation de produire quelqu'une de ses propres œuvres, il l'encadre soigneusement entre des fugues et des chorals de Bach, auxquels surtout il ne manque pas d'adjoindre au moins une pièce de C. Franck. C'est là un souci très caractéristique, que seul, jusqu'ici, M. Widor, successeur du maître au Conservatoire, n'a pas éprouvé, et où l'on peut apprécier combien le grand musicien, naguère si méconnu, s'impose aujourd'hui à l'universelle admiration. Mais parmi ses nombreux morceaux d'orgue, pourquoi les uns et les autres, de M. Guilmant à M. Mulet, s'obstinent-ils à choisir toujours le *finale en si bémol*, page assurément très brillante, mais où ne se trouve pas la sereine personnalité qu'émanent entre tous les derniers *chorals* par exemple, ou le séraphique *cantabile?* MM. Tournemire et Mahaut ont cependant fait exception, et il faut ajouter que, mieux que leurs confrères, ils savent interpréter le Maître dont ils sont les dévoués et fervents élèves.

Dans ce même Trocadéro, des étrangers ont tenu à leur tour à nous révéler les œuvres de leurs nationaux. Ils ont, pour les exécuter, eu recours à notre excellent orchestre dont les qualités malheureusement se perdent parmi les courants d'air et les échos de la salle officielle. Aussi la *Société philharmonique* de Vienne, venue chez nous dans le but de faire une exposition d'exécution plutôt que d'œuvres — à peine Brahms et Brückner ont-ils obtenu une petite place sur ses programmes — et ayant amené ses instrumentistes munis de

leurs instruments (voire même pour la symphonie fantastique de cloches qu'ils auraient pu sans inconvénient laisser à Vienne), a-t-elle sagement agi en donnant tout d'abord deux séances au Châtelet. C'est là qu'il nous a été possible de juger son chef, et les qualités spéciales de chacun des groupes qui la composent.

Longtemps dirigée par un grand chef, le plus grand peut-être des chefs d'orchestre vivants, M. Richter, cette société a aujourd'hui, depuis peu, à sa tête M. Malher. Il eût été d'un intérêt piquant de voir se succéder au pupitre ces deux hommes, également supérieurs, l'un au style large et expressif, préoccupé avant tout des grandes lignes, l'autre poussant la précision parfois jusqu'à la sécheresse, et le souci du détail jusqu'à la préciosité; et c'eût été merveille d'entendre ce quatuor vraiment prodigieux, dont on ne saurait trop admirer l'intensité, la justesse et l'impeccable virtuosité, répondre avec souplesse à la moindre indication, et traduire fidèlement la conception particulière et différente de l'un comme de l'autre. Nous n'avons pas eu le régal de cette joute où, j'en suis persuadé, il ne se fût rencontré que des vainqueurs, mais nous avons apprécié la vigoureuse discipline des musiciens, leur adroite obéissance, et leur énergie quelquefois un peu excessive. Par-dessus tout, nous avons été frappés de l'intelligence de leur chef, qualité qui, jointe à une patience tenace, semble plus exactement le caractériser. C'est bien elle dont il a fait preuve dans son interprétation de la *Symphonie en sol mineur* de Mozart, si finement comprise, évoquant à nos yeux tout un chœur de personnages à perruques, et à jabots de dentelles mouchetés de quelques grains de poudre ou de tabac.

Quant à Beethoven, quelques-uns ont estimé que M. Malher en raffinait trop l'exécution. Nous sommes accoutumés, avec M. Chevillard, un maître chef d'orchestre lui aussi, à une conception plus simple et moins morcelée.

Avec le capellmeister viennois les œuvres semblent trop souvent composées de tronçons juxtaposés. Il met en outre une sorte de coquetterie à « faire sortir » des parties secondaires, laissées par ses confrères, et très probablement voulues telles par l'auteur, dans l'ombre des accompagnements, et n'hésite pas à confier à huit cors — des cors allemands qui valent des trombones ! — tel passage écrit pour un seul.

Cependant personne n'a pu méconnaître le mystère angois-

sant qui entoura le début de l'*Ouverture de Léonore*, et la progression si ménagée qui en prépara la foudroyante explosion, non plus que la grandeur avec laquelle rentra dans la *Symphonie en ut mineur* le fatidique thème initial dans un mouvement élargi.

Mais c'est dans l'*Ouverture des Maîtres-Chanteurs* que se manifesta peut-être de la manière la plus frappante la personnalité de M. Malher et sa vision particulière et recherchée. Là où M. Richter nous avait laisse le souvenir de maîtres d'aspect bonhomme et pesant, de gras assez sympathiques, M. Malher nous a montré des secs et des maigres, cohorte où dominent les Beckmesser — et cette opinion, présentée avec une telle virtuosité, perdait toute apparence de paradoxe.

Bref, le succès de M. Malher, qui courtoisement avait tenu à diriger la *Symphonie fantastique* de Berlioz, a été unanime et triomphal, comme celui de son très remarquable orchestre.

Ils l'ont l'un et l'autre partagé avec le *Wiener Männergesang Verein*, chœur d'hommes dirigé par MM. Kremse, de Perger et Schneiderham, qui, véritable orgue humain avec des nuances infinies et une constante perfection, nous a révélé — nous n'avons pas, hélas! en France, d'association analogue pour nous les faire connaître — des chœurs de Schubert et Schumann (entre autres l'exquise *Ritournelle*), et la *Cène des apôtres* de R. Wagner.

Par malheur la littérature chorale *a capella* est assez restreinte, et trop souvent ses programmes se sont alimentés de morceaux inutiles tels qu'en produisent innombrables les capellmeister d'outre Rhin. Peut-être aussi dans leur perpétuelle assurance que le public français est « *etwas frivol* » les Allemands croient-ils nécessaires de nous faire entendre de menues chansons ou des arrangements qui, à leur sens, doivent chez nous forcer le succès.

Ils se sont trompés, et cette erreur, dont ils ont pu eux-mêmes loyalement se rendre compte, a été surtout celle du choral de Cologne, que rien n'obligeait à accueillir une transcription pour violoncelle de la *Rêverie* de Schumann !

Mieux inspirés ont été les étudiants suédois d'Upsal, qui ont surtout puisé dans leur répertoire populaire, et dans les œuvres de leurs compositeurs imprégnés de rythmes de mélodies autochtones : Söderman, Reissiger, Kjerulf ou Wennerberg. Par contre, quoique tous Suédois, les auteurs qu'interpréta, le 2 juin, au Trocadéro, l'orchestre du Conservatoire

sous l'adroite direction de M. Nordquist n'ont pas tous au même degré manifesté cette qualité nationale. Plusieurs d'entre eux se rappellent trop exactement qu'ils ont fait leurs études en Allemagne. Parmi les œuvres entendues cependant il faut mentionner le sérieux *Prélude et fugue* de Hugo Alfven, *Skogsraët* (la fée des bois), d'Andréas Hallen, et surtout *Florez et Blazeflor*, la poétique ballade de Stenhamar, chantées par M. Forsell.

Après le *Männergesang Verein*, après le *Schubertbund*, tous deux de Vienne, après le choral de Cologne et les étudiants d'Upsal, sont venus les Finlandais et les Gallois et enfin les Norvégiens. Ceux-ci nous ont donné trois concerts. Comme celui des Suédois, leur choral est composé d'étudiants, mais les voix n'ont pas semblé aussi adroitement équilibrées. Ils ont cependant chanté avec émotion le chœur de *Magnus aveugle* de Grondahl, et avec une saveur particulière certaines mélodies où se reflète l'âme de leur pays.

En outre, plusieurs chefs d'orchestre norwégiens ont tenu à diriger eux-mêmes l'exécution de leurs œuvres. M. Svendsen a suppléé les absents, et parmi ceux-ci M. Grieg, qui, on le sait, ne veut plus « entrer en rapport avec un public français ».

Du reste, ses *mélodies édifiantes*, bien que d'un charme délicat, ne méritaient pas, en somme, qu'il se dérangeât pour les faire connaître, non plus que sa cantate *Nouvelle Patrie*, familière depuis longtemps à tous les publics, et où la lassante répétition des mêmes périodes mélodiques n'affirme pas une grande générosité d'inspiration. De M. Holder fut exécutée une très médiocre suite sur *Gœtz de Berlichingen;* M. Selmer se révéla tel un contrefacteur de Berlioz, ou plutôt de Litolf, et enfin M. Svendsen, par sa *Symphonie en ré majeur* et son poème de *Zorhayda*, si ingénieusement instrumenté, nous confirma dans l'idée qu'il est un vrai et sincère musicien.

Ces séances nombreuses et variées offraient, on le voit, un intérêt réel. Si pourtant elles n'ont pas attiré la foule, c'est que, il faut l'avouer, l'heure ne semble pas propice au « grand art », et que, sur ce Trocadéro encombré d'exotiques, c'est vers ces derniers que tous s'en vont quêtant quelque impression musicale nouvelle. Là aussi cependant quelque déception les attend. Il leur faudra se contenter, au théâtre de l'Inde française, de la curieuse déformation du *Tarara boum*

anglais par laquelle une petite chanteuse indigène prépare pour son pays un futur air populaire, et au théâtre Egyptien de l'élégante farandole grecque, dont la Perse et la Turquie leur réservent aussi des variantes. Par bonheur il leur restera au moins la liquide musique, aux sonorités de cristal et aux rythmes contrariés, qui souligne les gestes menus des précieuses poupées javanaises.

PIERRE DE BRÉVILLE.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Presque tous, tant que vous êtes, au « Mercure », vous avez dû connaître Fernand Brouez, le fondateur et directeur de la *Société Nouvelle*, la plus importante et la plus fière revue qui existât jamais en Belgique, et une des plus renseignées du monde entier. Eh bien, cet initiateur, ce pionnier des routes de la science et de l'art, vient de succomber, ayant à peine dépassé les trente-cinq ans, après une longue et terrible maladie qui ne laissait aucun espoir de guérison et qui l'avait moralement retranché du monde intellectuel. Rien ne fut même aussi tragique que le naufrage graduel de cette brillante et généreuse intelligence. Seul le cœur aimant, débordant d'altruisme presque fanatique, survécut, mais aveugle et instinctif, jusqu'à la dernière minute, et c'étaient les derniers pantèlements de ce grand cœur pitoyable qui faisaient Brouez défendre à son jardinier de promener le sécateur dans les bocages de sa retraite de la rue de l'Abbaye ou qui faisaient le noble garçon ramasser pieusement les pétales des fleurs effeuillées qu'il s'ingéniait à replacer sur les tiges flétries, et les plumes des oiseaux qu'il réchauffait à son haleine en cherchant dans les airs la bestiole qui en avait été dépouillée par la mue ou par la pierre de l'oiseleur! Souvent encore, aux heures relativement bénignes de son déclin, je le vis arpenter à grands pas les routes de son parc, jonchées de feuilles mortes, et se désoler de cet automne en lequel communiait son propre crépuscule! A cette époque, soleil couchant, il fut d'une beauté quasi apostolique et dans son noble visage encadré d'une opulente chevelure, les lueurs suprêmes de ses yeux suppléaient à sa parole désormais condamnée! Sa revue, l'œuvre à laquelle il consacra sa jeunesse généreusement combative, et une grande partie de sa fortune, avait cessé de paraître dès que le mal fut reconnu inguérissable, c'est-à-dire au commencement de 1897.

Le premier numéro de la *Société Nouvelle* avait été lancé en octobre 1883. Tout ce qui, tant à l'étranger qu'en Belgique, possède un nom dans le domaine de la littérature, de la science, de la philosophie, de la sociologie, collabora à cette œuvre superbe dont la collection représente, pour ainsi dire, la moelle de la pensée humaine durant cette fin de siècle. La *Société Nouvelle* était l'organe des aspirations les plus altruistes et les plus généreuses. Elle reflétait, mais avec un harmonieux éclectisme, les sentiments chevaleresques et enthousiastes de son directeur, qui, conciliant un aristocratique souci de beauté avec un impérieux besoin de justice et d'équité, ne parvenait même plus à séparer l'idée d'art de la conception de la bonté absolue. De là, souvent, chez Brouez, de terribles et douloureuses désillusions, et une irritabilité, devant l'injustice et la déloyauté ambiantes, qui, en s'exacerbant, finit fatalement par contracter un caractère morbide.

Parmi les collaborateurs principaux de la *Société Nouvelle*, je citerai, au hasard de mes souvenirs, du côté des savants, des critiques, des historiens et des sociologues : Agathon de Potter, feu Colyns, les frères Reclus, Victor Arnould, Malato, Clémence Royer, Domela Nieuwenhuis; Jules Brouez, père de notre ami ; Merlino, Pierre Kropotkine, César de Paepe, Guillaume De Greef, Ernest Nijs, Hamon, Ferd. Labarre, Nikitine, Hins, les frères Dwelshauwers (Georges, l'aîné, et son frère plus connu sous le pseudonyme de Jacques Mesnil); du côté des artistes et poètes : Van Drunen, Octave Maus, Léon Cladel, Georges Rodenbach, les frères Jules et Georges Destrée, Arnold Goffin, Péladan, Charles Van Lerberghe, Albert Giraud, Henri de Régnier, Vielé-Griffin, Camille Lemonnier, Valère Gille, André Fontainas, Zo d'Axa, Camille Mauclair, Edmond Picard, Gustave Kahn, Max Elskamp, Hubert Stiernet, Robert de Souza, Georges Lecomte, etc., etc.

Eugène Demolder publia dans la *Société Nouvelle* de compréhensives et plastiques critiques d'art; il lui donna aussi la primeur de ses opulentes transpositions des gestes de l'Evangile dans une prose trempée au coloris des savoureux peintres flamands et hollandais du XVIIe siècle, et tout imprégnée des effusions, des truculences, des béatitudes et des adorables puérilités de la vie en Flandre ; autant de joyaux qu'il réunit par la suite dans cet écrin intitulé *la Légende d'Yperdamme*. C'est aussi dans la *Société Nouvelle*, — d'ailleurs délicieusement hospitalière aux jeunes — que Louis Delattre fit paraî-

tre ses premiers contes d'une fraîcheur et d'une vivacité si bellement agrestes, et que Sander Pierron, de son côté, débuta par des récits brabançons d'une saveur et d'un esprit butinés à l'écume des chopes cordiales, mais plus encore aux clochettes parfumées des houblonnières du terroir. Francis Nautet et Hubert Krains, signaient, dans la revue de Brouez, des études littéraires qui firent autorité, et qui révélèrent aux Belges, autrement que par les chiches et ineptes articulets bibliographiques des quotidiens, l'existence de poètes et de romanciers universellement connus en dehors de leur pays. Henry Maubel, aussi subtil, aussi pénétrant et troublant que la musique même, y parla avec une compétence, une sympathie et une divination remarquable des concerts et des représentations lyriques. Je rappellerai aussi que la *Société Nouvelle* publia nombre des plus beaux poèmes d'Emile Verhaeren ; la *Princesse Maleine* de Maurice Maeterlinck ; les premières traductions de l'œuvre de Nietzsche, la première adaptation française des *Tisserands* d'Hauptmann, ainsi que nombre d'œuvres d'auteurs russes, scandinaves, allemands, néerlandais, italiens, anglais, etc. Enfin, c'est dans cette revue de grande et libre allure, que les lettrés et les penseurs goûtèrent le bonheur de lire les hardis et superbes *Essais* d'Edouard Carpenter.

En somme, peu d'apôtres du Bien auront autant contribué que Fernand Brouez à la diffusion des idées nouvelles et des génialités créatrices ou rédemptrices, dans une forme artistique et littéraire. C'était même un honneur pour la Belgique de posséder une œuvre de cette importance et de cette autorité, mais nous sommes si modestes ici, et, nous mettons même une certaine coquetterie à paraître ne pas nous en douter !

La part de collaboration de Brouez à sa propre revue consistait moins dans les articles de combat, de brûlante protestation ou dans les notes et les bulletins sur les faits saillants de la vie sociale qu'il rédigeait à la fin de la livraison, que dans l'activité avec laquelle il recrutait sans cesse des collaborateurs de talent et de fond ou que dans la correspondance qu'il entretenait avec tous les grands esprits contemporains pour leur demander des études ou des productions originales.

C'est au moment où sa revue de plus en plus florissante allait enfin le dédommager des lourds sacrifices qu'il avait faits pour la porter au premier rang des périodiques, qu'elle cessa

de paraître et que l'âme si lucide et si consciente de son fondateur s'effondra du même coup, dans les ténèbres mentales.

Aussi pour Brouez la mort a-t-elle été plutôt une délivrance, et cette pensée console un peu ses amis qui n'auront pu s'empêcher de le pleurer quoiqu'ils eussent depuis longtemps dit adieu au noble et bel aristocrate du Bien et du Beau qu'était le directeur de la *Société Nouvelle.*

Si la physionomie intellectuelle de Bruxelles a déjà beaucoup changé depuis les quelque vingt ans que date la Renaissance littéraire de ce pays due particulièrement à ces trois groupes et revues de la *Société Nouvelle*, de l'*Art moderne* et de la *Jeune Belgique*, les aspects matériels de notre bonne ville subissent des métamorphoses plus fréquentes et plus sensibles encore.

Ainsi, avec la transformation du canal de Bruxelles à l'Escaut, ne représentant jusqu'à ce jour qu'une simple route de batelage, en une large et profonde voie maritime, et avec, du même coup, l'installation, à Bruxelles, de vastes bassins et docks commerciaux, c'est toute une face caractéristique de l'agglomération suburbaine qui va s'enfoncer dans le domaine du rêve et de la légende.

Adieu ces bons vieux ponts tournants qui impatientèrent si souvent, — mais pas trop — les faubouriens pressés de gagner leurs bureaux ou leurs ateliers au cœur de la ville! Adieu le fameux cabaret de l'*Amour*, et ses vénérables marronniers, sa basse-cour familière, ses intimes gloriettes, ses escarpolettes folâtres, ses omelettes, ses matelottes, et ses non moins plantureux pains dorés farcis de raisins de Corinthe appelés « cramiques », offerts à l'appétit des promeneurs dominicaux et des canotiers quotidiens! Adieu ces braves écluses et ces indolents trains de bateaux, ces flottilles d'eau douce défilant à la queue leu-leu, et se faisant traîner comme de gros fainéants — des *louriques* diraient nos marolliens — par un crâne petit toueur ; adieu tant de scènes et d'épisodes de la « vie » de ces chalands surpris au passage ou observés dans les sas de Trois-Fontaines, de Humbeek et de Willebrœck! Oh le rêve, parfois, de vivre l'existence de ces frustes gabariers! Partager leurs repas, dormir dans leurs cabines proprettes et mignonnes comme une chambre de poupée ; à l'occasion leur prêter un coup de main pour ces manœuvres qui n'ont rien de fébrile ou d'esquintant, quitte à s'éterniser le reste

de la sainte journée dans un rien-faire absolu, goûter le bonheur de se morfondre et de glisser au fil de l'eau sans bouger, et d'être à son tour la chose immobile, passive, irresponsable, lente et dolente, devant laquelle processionnent des allées d'arbres, bruissent et ondoient les roseaux, viennent badauder des villages et semblent, pour mieux voir, se piéter des clochers pointus! Accomplie la destinée patriarcale et remplie la carrière bienfaisante du bon vieux canal de l'ingénieur Lockenghien! Contemporain de notre mémorable XVIe siècle, voilà qu'il n'existera plus à son tour que dans la tradition et dans l'histoire!

Et tout doucement se clairsèmeront les générations de *Ketjes* — nos Bruxellois— ayant ramé sur l'ancien canal de Willebrœck, ou en ayant disputé les ondes, à l'heure des baignades crépusculaires, aux pauvres toutous et aux candides suicidés!...

Telle aventure me rappela un jour le Henri Heine de la *Mer du Nord*, le passage où le capitaine du bateau allonge une gourmade au mousse qu'il accuse de lui avoir chipé un hareng saur.

Voici : Je suivais à Trois-Fontaines, près de Vilvorde, les manœuvres des bateaux, s'accotant dans le sas en attendant l'éclusée. Un des aides-bateliers profita de la halte pour sauter à quai, le temps de déchausser, au moyen de sa jambette, une motte de gazon de la berge. Ayant regagné son bord, il se mit en devoir de tasser cette herbe vive dans la cage de l'inséparable alouette. Sensible à cette attention, l'aimable captive accueille le régal par une vocalise étourdissante. Mais à cette intempestive action de grâces, le vieux patron qui, ne pouvant venir à bout d'une manœuvre, sacre et tempête depuis une minute en réclamant son garçon, l'avise à l'arrière du bateau et le relance au moment même où le petit drôle refermait précipitamment la cage. Ah! le fainéant! A lui cette bourrade! Et, attrape! encore ce coup de pied! L'apprenti pare la torgniole, embourse la ruade, pirouette stoïquement sur lui-même, sans une riposte, sans même une plainte. Sa large bouche tressaille nerveusement, il rougit sous le hâle, mais ses grands yeux ne s'humectent pas.

Hinterm Schmutze seiner Wangen
Sprüht es roth, wehmüthig zuckt es
Um das breite Maul, und schmerzlich

Schauen die grossen, schönen Augen! (1)

Ce qui désarme le novice, c'est moins la joie de l'oiselet que le regard affectueux et apitoyé que lui adresse la batelière, leur patronne et leur mie! Ah, pour se concilier la chère femme, il encourra volontiers les brutalités du maître! Il se moque autant de la rage du mari que des aboiements du *skipperké*. Parbleu, le servile roquet tient pour le baes, tandis que l'alouette est à la bazine!

Et le voilà sans rancune, qui se remet à l'œuvre! Bast! Lui aussi y va de sa chanson! Hardi, le petiot! Les vannes se rouvrent, le toueur repêche la chaîne sans fin, et de tribord à babord, les aides bateliers se hèlent en se jetant la corde. Les chalands s'ébranlent, débâclent, reprennent la file. Lentement, en obliquant vers Vilvorde, le trait dévale...

Mais, sans nous éloigner de la ville songeons à la métamorphose, au sens dessus dessous que subiront les parages de l'allée Verte et de la Plaine de Tour et Taxis. Peu de barrières furent autant décriées. Le long de la rive droite du canal, s'alignent sur deux files de grands vieux ormes dont le feuillage sombre, déshonoré par la suie des cheminées d'usines et les fumerons des locomotives desservant une gare de marchandises, se reflète plus opaque et plus fuligineux encore dans ce ruban d'eau glauque et stagnante. Au delà du canal, soit sur la rive gauche, derrière un quai bordé d'usines, de noirs débarcadères, de hangars à bois, s'étendent d'immenses terrains vagues que des rues à peine tracées, ou bâties de bicoques gravateuses, contribuaient à rendre plus rébarbatifs encore. Longtemps, la nuit, cette zone essentiellement interlope fut la steppe des rôdeurs et des vagabonds. Le jour, au pied de la perche d'un tir à l'arc, ne s'assemblaient plus que des moutons. Et c'était encore une plaine offerte aux déduits des cyclistes novices et des joueurs à la balle, où une des premières foires de l'année plantait ses fritures et ses carrousels. Le long de la Senne, piteuse et équivoque comme le reste du décor, une « montagne russe » dépourvue de la moindre clientèle s'obstinait à allonger une charpente évoquant le squelette de quelque monstre antédiluvien. Longtemps on connut aussi, dans cette région fauve, un bassin de natation en

(1) La rougeur perce à travers la crasse de ses joues, sa large bouche est agitée de tressaillements nerveux, et il regarde çà et là tristement avec ses grands beaux yeux. (*Le Calme*, Henri Heine, traduction Gérard de Nerval.)

plein air, creusé à l'endroit où florissait jadis la guinguette du *Tivoli*, si chère aux étudiants et aux grisettes d'il y a trente ans !

Et c'est encore sur ces emplacements excentriques et irréguliers que croustilla et se trémoussa plus récemment une Venise de carnaval avec force carnavals de Venise ! Certes, il fit souvent très rigolo dans ces pourpris macaroniques et mandolinards. Ce que l'on se gondola dans ces gondoles surtout sur celle pagayée par Giorgio, basané comme un More, mais guère aussi farouche qu'Othello, — agile et félin, la coqueluche de toutes nos Desdémones ! Oh le bon Moselle et les coups de gueule du ténor, dans cette boîte très achalandée du Rio della Panata !...

Mais je vous assure que vus et entendus du dehors et d'assez loin, spectacle et concert s'exacerbaient encore. Maintes fois je savourai jusqu'aux larmes l'artificiel et l'anachronisme de cette irruption d'une pseudo-ville des doges dans un béat village à bourgmestres. La musique foraine s'élevait canaille et outrageusement méridionale, là-bas, derrière des palissades mal goudronnées que dépassaient des phares, des minarets, des campaniles, des architectures de carton-pâte découpant sur la lourde et poignante rêverie de la vesprée flamande, la silhouette ou mieux la grimace des principaux monuments de la reine de l'Adriatique. O ces rosalies de gondoliers et ces crincrins de ruffians mélomanes dans le placide crépuscule brabançon ! Il y avait à la fois quelque chose d'hallucinant et de burlesque dans cette improvisation du Midi au milieu de cette glèbe rassise et revêche, si éminemment septentrionale. Et il m'arriva de goûter encore plus filialement mon lourd et copieux terroir, ma contrée grave et forte en chair, entreprise par ce turbulent batelage et agacée, harcelée par les pizzicati et les gargarismes de tous ces mangeurs d'ail et de salami !...

Venise à Bruxelles, ou du moins à Laeken, vécut à peine deux ans. Puis régnèrent de nouveau le désert, les terrains vagues, les champs d'orties et de gravats... A présent, cet immense espace stérile et perdu va conquérir sa physionomie définitive.

Et en même temps que du bon vieux canal et des plaines moins débonnaires de Tour et Taxis, il nous faudra prendre congé des repaires et des « rendez-vous » si topiques champignonnant aux confins de Laeken et de Molenbeek. C'est là, chez *Charel*, le fabricant de voiles, long comme un jour sans...

genièvre, que tenait ses séances une académie de chasseurs de rats. Des débardeurs, des requins d'eau douce. des « capons du canal » aux sobriquets pleins de fumet et de ragoût étaient affiliés à ces clubs de haute graisse pour ne point parler d'autres clubs plus interlopes encore!

Nombre de ces illustrations du vieux Bruxelles maritime auront disparu ou été mis à l'ombre.

Mais où sont les *Keljes* d'antan ?

L'un d'eux logea longtemps sous les ponts, un autre mourut de joie à la nouvelle d'un héritage tombé de la lune, il y a belle lurette qu'un troisième est hébergé à Merxplas, aux frais de l'Etat. Fallacieux chasseurs de rats, traqués et pourchassés eux mêmes, mais aussi vivaces et aussi prolifiques que leur libre et incommode gibier! On aura beau démolir leurs ratières et les déranger, leur race n'est pas près de s'éteindre. Au contraire, l'extension commerciale et maritime de Bruxelles est plutôt de nature à prêter un essor et un galbe nouveaux à leur engeance décriée, mais si industrieuse et d'un « bruxelloisisme » invétéré.

En attendant il s'en faut que les bons drilles de cette espèce se décident à chômer. L'un deux, Luppé Kasuul, digne héritier des Bazouf et des Pitjé Snot, ces gloires de nos bas-fonds, ne cesse de tenir la police en haleine et de défrayer la chronique de ceux de nos journaux qui ont vraiment le sens et le souci du pittoresque et du piment locaux Luppé Kasuul s'est fait condamner nombre de fois non point pour des crimes ou de graves délits, mais parce qu'il pousse un peu trop loin le génie de la mystification, ou mieux, pour parler comme ici, de la *Zwanze*. Excellent nageur, il y a quelque temps, déguisé en femme, il se jetait dans le canal comme pour en finir avec la vie. Des maraîchères qui se rendaient au marché de la première heure donnèrent l'alarme, et deux sergents de ville se portèrent en canot au secours de la prétendue suicidée. Luppé Kasuul qui se débattait en conscience attendit que l'embarcation fût arrivée à sa portée, puis la saisissant à pleines poignées il la fit chavirer, avec les deux sergots. Il avait déjà gagné la rive que les deux policiers grenouillaient encore pour sortir du bourbier. « Gare à l'amende, leur cria-t-il, gare au cachot pour avoir pris un bain sans permission ! »

Plus récemment avec une vingtaine de requins d'eau douce de son espèce, il organisa, toujours dans les eaux du même

canal, une naumachie du plus haut goût. Ils s'étaient jetés à la nage divisés en deux camps. Tandis que les uns étaient coiffés du feutre à larges bords des Boers, les autres s'étaient couronnés de vases de nuit blancs pour représenter les Anglais. Au surplus tous étaient armés de bâtons. Nageant d'une main ils se livrèrent à une bataille en règle. L'issue du combat paraissait douteuse, quand le général ou l'amiral Luppé Kasuul d'une de ces armées amphibies, celle des Boers, regagna la berge, d'où ils se mirent à lancer une grêle de pierres aux Engliches. En quelques instants les fragiles couvre-chef de ceux-ci volèrent en éclats et leur armée fut mise en pleine déroute par ce commando Boer d'un nouveau genre.

Nos gavroches, comme autant de moucherons, s'amusent plus que jamais à taquiner et à agacer le grave lion britannique. La fureur avec laquelle la presse anglaise a accueilli l'acquittement du petit Sipido, du pseudo-régicide, a déterminé, dans la population essentiellement frondeuse de Bruxelles et du Brabant, une recrudescence de charges, de quolibets et de fumisteries aux dépens de ce très grand et noble peuple anglais souvent fort desservi — hélas! la France a connu de ces enfants terribles! — par les zélateurs de la presse. Ne vont-ils pas là-bas jusqu'à rendre le jury d'assises brabançon responsable de l'assassinat du roi Humbert! Et ne continuent-ils pas à réclamer la tête du petit apprenti plombier qui, armé d'un méchant pistolet, eut la fantaisie de « jouer » à l'anarchiste. Pauvre petit gosse, si nous le leur livrions, ils seraient capables de le pendre sans égard pour ses quinze ans! Brrr! Heureusement Sipido se trouve en sûreté et à l'abri des atteintes de ces pourvoyeurs de gibets!

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ANGLAISES

W. Basil Worsfold : *Judgment in Literature*, VII-98 p., 1 s., Temple Cyclopaedic Primers, Dent. — Arthur Symons : *Images of Good and Evil*, VIII-180 p., 8°, 5 s., Heinemann. — Quarterly Review : *Lord Byron*. — Fortnightly Review : *The Art of Watts*. — The Bibelot : *The Field-Play*, par Richard Jefferies ; *A little Garland of Celtic Verse*. — The Bookman. — The Saturday Review. — Literature.

Pendant l'été de 1898, lors d'un séjour au milieu de la magnifique forêt de Fontainebleau, je me souviens d'une

longue après-midi passée avec Mr. W. Basil Worsfold dans le parc du château, au bord de la pièce d'eau sur laquelle s'inclinent des arbres gigantesques. Nous parlions d'Art et de Beauté, et Mr. Worsfold m'expliqua et me développa le plan du petit traité **Judgment in Literature** qui vient de paparaître récemment dans la très jolie collection des *Temple Cyclopaedic Primers*, que publie à Londres l'éditeur Dent. Déjà, j'avais rendu compte d'un ouvrage de grande valeur : *Principles of Criticism*, dans lequel Mr. Worsfold avait, avec succès, essayé d'établir, au lieu des règles ordinairement admises, quelques principes sur lesquels baser un jugement esthétique. Jusqu'à la fin du xviie siècle, on s'était borné pour émettre un jugement sur une œuvre littéraire à appliquer à cette œuvre les règles énoncées par Aristote. Bien mieux, on avait fabriqué une sorte de manuel d'après lequel toute œuvre littéraire devait être conçue et produite. Le drame classique français fut le résultat de ces exigences, et les poètes durent se soumettre à ces règles, comme le joueur s'astreint au règles du piquet . Mais Marlowe, Shakespeare, Milton ignorèrent ces lois, et c'est justement en voulant appliquer à Milton les règles de la critique aristotélienne qu'Addison s'aperçut de l'insuffisance d'un système critique basé sur l'étude de la littérature d'une seule époque, ce qui l'amena à découvrir un nouveau principe de beauté poétique et, en conséquence, un nouveau type de mérite au moyen duquel on pouvait apprécier les formes nouvelles, même à vrai dire toutes les formes de la littérature créatrice. Dans son « Essay on the Pleasures of Imagination » il met à profit la connaissance nouvelle des procédés de la pensée, l'empruntant à Descartes, à Hobbes et à Locke, et avec le secours de cette psychologie nouvelle, il discute et applique le principe de l'appel de l'art à l'imagination, qui marque la différence entre la critique ancienne et la critique moderne.

Dans le petit volume qui nous occupe maintenant Mr. Worsfold a voulu résumer d'un façon bien nette et pratique la méthode qu'il avait précédemment appliquée à toute manifestion esthétique et rendre ainsi son lecteur capable d'exercer, avec quelque chance de raison et de certitude, son jugement sur des œuvres littéraires. Tout d'abord il distingue nettement les Beaux-Arts — Architecture, Sculpture, Peinture, Musique et Poésie — des arts mécaniques ou arts appliqués, qui néanmoins sont également des manifestations du développement de

l'homme. Mais les Beaux-Arts ont rapport surtout à son progrès moral et intellectuel et les arts appliqués à son bien-être physique et matériel. Ces derniers proviennent du désir naturel de l'homme de pourvoir à ses besoins élémentaires, et ont grandi avec les progrès de la civilisation. Leur but est l'utilité ; leur mérite caractéristique est de remplir le but auquel ils sont destinés et la beauté de leur forme n'est autre que la révélation immédiate du but de leur création. C'est seulement par cette révélation qu'ils satisfont l'œil et l'esprit, et toute décoration, tout effet décoratif, qui ne contribue pas à indiquer nettement leur but, étant sans signification, diminue au lieu de l'accroître la beauté de ces objets qu'ils prétendent orner. Les arts appliqués pourvoient aux besoins de l'homme, et les beaux-arts à son plaisir.

On peut classer les beaux-arts en arts de la vue et arts de l'ouïe et les placer en ordre de dignité, selon Hegel, d'après le principe de leur plus ou moins grande dépendance d'une base matérielle pour la réalisation de leurs buts respectifs. En quelques phrases très claires, Mr. Worsfold fait cette double classification, et il constate que : d'abord, pour faire œuvre, les arts requièrent une base matérielle, que ce soit la pierre et la brique de l'architecture ou les mots symboles de la Poésie ; les moyens par lesquels ils parviennent à l'esprit sont le sens de la vue, et, à un moindre degré, le sens de l'ouïe; enfin et surtout, cette base matérielle et ces deux intermédiaires sont simplement les moyens par lesquels l'esprit de l'artiste communique avec l'esprit du spectateur. Donc, toute œuvre d'art, une cathédrale ou un sonnet, est symbolique, c'est-à-dire qu'elle possède une qualité qui s'adresse à l'esprit et est perçue par lui, en plus de la qualité ou des qualités qui sont perçues par les sens. Maintenant, peut-être est-il possible, ayant été jusque-là, de résumer ces faits en une idée générale et de risquer cette définition : l'art est la présentation du réel sous son aspect mental.

Pour bien faire comprendre la signification de cette formule l'auteur prend alors séparément chacun des arts et considère : sa base matérielle, les moyens qu'il emploie pour amener cette base matérielle à la perception des sens, et le plus ou moins d'importance qu'il donne à l'aspect mental de la réalité extérieure de deux façons — objectivement et subjectivement, et la littérature s'occupe seulement du côté subjectif et joue de cette façon un rôle très important dans la vie de

l'homme; l'existence subjective de l'homme est faite de matériaux empruntés à des livres et elle a une réaction énorme sur la vie objective. La littérature est ainsi le cerveau, de l'humanité et de même que chez un individu le cerveau, conservant toute connaissance acquise, interprète chaque expérience ou sensation nouvelle, de même, sans les réserves d'expérience et de science que la littérature met à sa disposition, la race humaine serait réduite à une existence purement animale.

Il faut donc savoir juger où se trouve l'excellence pour aller y puiser et contribuer à former nos personnalités diverses. Laissant de côté les recueils de faits historiques et scientifiques, les œuvres biographiques ou philosophiques, nous nous occupons seulement de la littérature créatrice, de celle qui donne un plaisir esthétique. Il s'agit de discerner ici, les trois éléments caractéristiques et distincts d'excellence : matière, manière, capacité de plaire. Avant d'aller plus loin et d'établir ses principes de critique, Mr. W. Basil Worsfold fait l'historique des diverses méthodes qui ont jusqu'ici prévalu. Il examine les idées de Platon et démontre les causes de ses erreurs ; il indique, dans la *Poétique* d'Aristote, les règles qui furent la base de toute critique pendant tant de siècles ; il date la critique moderne du commencement du XVIIIe siècle (1712), lorsque Addison proclama que *the talent of affecting the Imagination is the very life and highest perfection* de toute littérature créatrice ; il résume les idées de Lessing et de Cousin ; puis, arrivant à la critique contemporaine, il explique tour à tour les opinions et les théories de Matthew Arnold, de Ruskin, de William Morris, la doctrine de l'art pour l'art, et dans les deux derniers chapitres, il applique à des exemples judicieusement choisis les principes par lesquels il remplace les antiques règles.

Il ne faudrait pas croire que Mr. W Basil Worsfold ait donné un simple manuel sec et pédant, ou bien quelque methode spécieuse et inapplicable. Ce petit livre contient en abondance des faits et des exemples qui intéressent et retiennent l'attention du lecteur; toutes les idées y sont émises simplement et clairement, sans la moindre prétention et sans étalage. S'adressant plus au lecteur ordinaire qu'au littérateur, il renferme beaucoup de sens commun et des vérités qu'on ne saurait trop répéter. Mais, quoi qu'il en soit, nul ne peut le lire sans en retirer, à coup sûr, un très grand profit.

Images of Good and Evil, tel est l'excellent titre du nouveau recueil de vers — le cinquième — que vient de publier Mr. Arthur Symons. Comme dans les autres volumes, se trouvent dans celui-ci de parfaites traductions en vers : trois poèmes de Mallarmé, dont *Hérodiade;* d'autres de saint Jean de la Croix, de sainte Thérèse, de Calderon, de Sophocle. Des poèmes originaux, écrits au cours des fréquentes pérégrinations du poète ; Montserrat, Tarragone, Tolède, Madrid, Rome, Naples, la côte ouest d'Irlande. Les qualités d'autrefois accentuées, les défauts disparus, la préciosité moins apparente, une plus grande maturité de sentiments, une plus parfaite maîtrise de son art, tels sont les compliments qu'il faut faire au délicat artiste qui nous présente ces *Images de Bien et de Mal*. Qu'on lise la *Dance of the Seven Sins*, *the Lover of the Queen of Sheba*, *Souls in the Balance*, *In Ireland*, et mainte autre pièce, et l'on verra avec quel art le poète exprime sa pensée grave et haute, ou les émotions et les sentiments qui l'animent. Je voudrais pouvoir traduire et citer, si je ne craignais de défigurer et de mutiler, dans la rude épreuve d'une traduction, les beautés du livre de Mr. Arthur Symons.

Mais voici, dans la **Quarterly Review**, un article sur Byron dû à Mr. Symons, excellent critique aussi, et qui me permettra mieux de citer et de traduire. Sans prétendre faire une étude érudite et critique de la vie et de l'œuvre du noble poète, Mr. Arthur Symons réussit admirablement à donner, à la fois, dans une vingtaine de pages, un portrait singulièrement vivant et ressemblant de lord Byron et une appréciation fort juste de son œuvre et de son influence. « Il fut un poète, dit-il, et il fit ce que les autres se contentent d'écrire : on eût dit qu'il écrivait ce que les autres n'osaient pas penser. C'était à une époque romantique, « gigantesque et exagérée », comme il la qualifia, l'époque de la Révolution Française, l'époque de Napoléon. Trafalgar et Waterloo étaient des heures contemporaines. L'Est était le champ nouveau où se jouait l'imagination : et de tous les poètes orientalistes Byron était le seul qui y fût allé. Il était pair et républicain ; à vingt-quatre ans le plus fameux poète du temps ; l'idole d'une saison à Londres ; rejeté avec horreur la saison suivante ; exilé de son pays ; également condamné et admiré ; doué, disait-on d'un génie anormal et d'une perversion anormale ; jetant en défi au monde ses confessions ; faisant publiquement parade d'une

misère très réelle; menant avec ostentation une vie déréglée à Venise; ramené à une sorte de vie domestique irrégulière ; abandonnant tout, même sa vie, pour la cause de la liberté et pour une nation de héros — héros dans la mort même; il fut celui dont Scott, à la nouvelle de sa mort et parlant comme au nom de l'Angleterre, a pu dire : « ce puissant génie qui marchait parmi nous comme quelque chose de supérieur à la mortalité ordinaire, et dont les facultés étaient contemplées avec étonnement, quelque chose approchant de la terreur, comme si nous n'avions pu savoir si elles étaient divines ou infernales.

» Les circonstances firent Byron poète; il devint le poète des circonstances. Mais il faut se rappeler qu'avec Byron une circonstance était une émotion, idéaliste du réel, et idéaliste imparfait, jamais sans une certaine défiance de son idéal, il transformait la vie, comme elle lui venait, en une sorte d'impossible roman...

» Ce fut ainsi qu'un Napoléon « the grand Napoleon of the realms of rhyme », qu'il emplit l'Europe, comme aucun autre poète dans l'histoire de la littérature ne l'a fait. Les hommes fameux ne choisissent pas toujours la forme sous laquelle la renommée vient à eux; mais les très grands choisissent toujours leur renommée. Ce ne fut pas par accident que Byron édifia son propre roman Ce fut la qualité particulière de son esprit agissant sur l'impuissant secours de l'événement, son génie transformant la vie en art, à sa façon. La renommée avait tant d'attraits pour Byron parce qu'elle est une chose personnelle, active, ayant rapport à soi-même, tandis qu'on vit, et vous plaçant si vivement en vue des autres gens. Il n'aurait jamais pu, comme Shelley, continuer à écrire obscurément, aimé de quelques-uns, pas même d'une façon suffisante haï publiquement. Pour Shelley, avec sa vie intérieure renfermée, la renommée signifiait peu de chose..... Mais Byron exigeait du monde la renommée, comme il exigeait des étrangers le respect de son rang. Sa conception de lui-même n'eût pas été complète sans cela. » Enivré de vie, Byron, dit Mr. Arthur Symons, laisse bientôt là ses déclamations désespérées et raille douloureusement. Et toute sa vie aboutit à cela, pas même une négation :

> We live and die,
> But which is best, you know no more than I.

Doué d'une remarquable versatilité, Mr. Arthur Symons est

tout à la fois poète exquis, critique littéraire, excellent critique dramatique, et il sera certainement romancier heureux ou auteur dramatique à succès. Voici qu'un article de la **Fortnightly Review** : *The art of Watts* nous le fait retrouver critique d'art. Il faut posséder une compréhension subtile et vaste pour pouvoir traiter avec autant de bonheur des sujets aussi divers, et Mr. Symons dit du grand peintre qu'est Watts, tout ce que peut suggérer à un esprit d'artiste son œuvre considérable. J'ai vu dans l'atelier du peintre transformé en musée, surtout à la Tate Gallery, à la National Portrait Gallery, en quelques autres collections privées, maintes toiles de Watts et j'ai trouvé dans l'article de Mr. Symons, admirablement développées et exprimées, les réflexions et les opinions émises par des personnalités spécialement compétentes, des suggestions notées sous l'impression immédiate, tout cela éprouvé sincèrement par le critique, rassemblé et disposé si clairement, dans cette belle prose qu'écrit Mr Symons. Bientôt ce sera tout un volume qui renfermera ces dissertations élégantes sur des peintres, des sculpteurs, de grandes actrices; puis un autre encore — des pages parfaites sur les grandes cités d'Europe, Paris, Rome, Moscou, etc...

Les réimpressions qui paraissent mensuellement sous le titre général de **Bibelot** nous donnent, pour juillet, *The Field Play,* une poignante et violente nouvelle de Richard Jefferies, et pour août *A Little Garland of Celtic Verse,* contenant un choix de poèmes caractéristiques de la récente renaissance celtique et dus à Lionel Johnson, W. B. Yeats, Moira O'Neill, Dora Sigerson, Nora Hopper, George William Russell, Fiona Macleod. De cette dernière les lignes suivantes où elle essaie de définir la *celtic glamour :* « Intime vision naturelle : émotion rapide qui est parfois une extase spirituelle, mais parfois aussi une simple intoxication des sens, une sensibilité particulière de la beauté de ce qui est lointain et solitaire, un plaisir, un ravissement pour ce qui est ancien et pour ce qui contient une inévitable mélancolie, une passion visionnaire pour la beauté qui est des choses éternelles, par delà la beauté temporelle de ce qui est changeant et mortel.

» Il y a dans les hymnes homériques une beauté que je ne trouve pas dans les plus beaux des chants celtiques ; nul ne pourrait cueillir dans les jardins gaëliques ce qui, dans l'anthologie grecque, a été rassemblé hors du temps pour être

éternel; même l'amour et la passion des histoires de la mythologie celtique ne surpassent pas l'amour et la passion de la mythologie hellénique. Les romances qui jadis florissaient parmi les collines gaëliques s'entendirent aussi dans les prairies anglaises, sur les rivages danois, dans les forêts et les plaines teutoniques. Je crois que Catulle chanta plus exquisement que Bailé Bouche de Miel, et que Théocrite n'aimait pas moins la nature qu'Oisin..... On ne peut nier qu'il y ait chez les peuples celtiques un émotionalisme particulier de genre et peut-être d'intensité, il est vrai que l'amour de la nature est caractéristique chez eux et ne diffère, s'il diffère, que dans certaines intimités d'approche, il est évident que l'état visionnaire est relativement assez commun pour être typique. Mais il y a de l'émotion, un amour de la nature, un état visionnaire chez les Anglais, comme aussi chez les Hollandais, les Français, les Allemands, les Russes et les Hindous. Il n'y a dans cela aucun nationalisme, sinon dans l'accident du contour et de la couleur. »

Dans le **Bookman**, nous trouvons *six* portraits de John Oliver Hobbes (Mrs Craigie) et deux vues de la maison dans laquelle elle a écrit son dernier livre! Un très long et très élogieux article qui lui est consacré, nous fait part de mille détails sur son talent, sa parenté, sa santé, ses habitudes, son mari, ses enfants, ses projets, ses prochaines œuvres, etc.

La **Saturday Review**, à part quelquefois de trop rares articles, devient de plus en plus morne et ennuyeuse. Un certain correspondant parisien lui envoie trop fréquemment des élucubrations d'une stupidité qui n'a d'égale que leur insignifiance et leur inexactitude. La rubrique : *French Literature* s'occupe d'ouvrages tels que ceux-ci, entre autres : La Demi-République, par Léouzon Le Duc; Mémoires de Rossignol, ex-inspecteur de la Sûreté ; l'Art d'être maîtresse ; La Peinture allemande au XIXe siècle ; Les Finances de la France sous la Troisième République, etc.

Par contre, **Literature** continue à être parfaitement rédigée; on trouve dans ses colonnes toutes les nouvelles littéraires et d'excellents articles, en particulier ceux sur le Théâtre de Mr. A. B. Walkley.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ITALIENNES

Les dernières manifestations littéraires et politiques de M. Gabriel d'Annunzio. — La Monarchie populaire.

Les dernières manifestations littéraires et politiques de M. d'Annunzio ont un tel fond d'étrangeté qu'une explication s'impose, du moins vis-à-vis de ceux qui ne vivent pas de la vie publique italienne. Voici, en abrégé, une liste de ces aventures malheureuses : la publication du roman *Il Fuoco,* la polémique avec M. Marcel Prévost, le passage à l'Extrême Gauche, l'échec final, à Florence, aux élections.

Gabriel d'Annunzio, sous prétexte de suivre, dans les grandes lignes, les théories de Frédéric Nietzsche, dédaigne la morale bourgeoise. Il y a, dans cette morale, un article observé par la plupart des hommes, qui leur défend de prononcer le nom de leur maîtresse et d'en décrire avec trop de relief les vertus intellectuelles et les dons physiques. Je constate, je ne discute pas; chez les hommes et un peu aussi chez les femmes modernes, on apprécie beaucoup celui qui entoure de la plus mystérieuse discrétion ses aventures et ses conquêtes, celui enfin qui jouit pour soi-même de ses bonnes fortunes; et c'est, peut-être, le moyen le plus sûr pour ne pas en arrêter brusquement le cours.

M. d'Annunzio ne l'entend pas de cette manière; en gentilhomme à la Nietzsche, il fait part à ses lecteurs des aventures qui égaient sa vie; peu à peu, grâce à l'indulgence que ses admirateurs internationaux ne lui marchandaient pas, il est arrivé à ce dernier roman, *Il Fuoco*, où l'amour le plus passionné d'une grande actrice italienne, où la figure morale et physique de cette grande actrice, où tous les souvenirs d'alcôve, toutes les folies et les postures amoureuses d'une femme, dont on lit clairement le nom sous le pseudonyme, sont étalés d'une manière violente. Les commérages littéraires racontent qu'une autre grande actrice, française, à laquelle M. d'Annunzio avait présenté son livre en hommage, l'a renvoyé à son auteur; qu'une Auguste Personne, italienne, en a été désagréablement impressionnée; mais il est probable que M. d'Annunzio aurait continué sa route avec ce sourire olympien qui est l'empreinte indéniable du génie, si M. Marcel Prévost ne s'était avisé de lui reprocher le mauvais goût de ces révélations intimes. La parole de M. Prévost a, pour notre jeune Maître, une importance incalculable,

simplement parce que M. Prévost est un auteur en vue et qu'il écrit en français.

Il y eut un moment d'anxiété dans le monde littéraire italien. M. d'Annunzio allait-il s'excuser? Il aurait, d'un seul coup, renié tout son système à la Nietzsche; du haut de son piédestal, il serait soudainement descendu au niveau des bourgeois les plus ventrus.

On n'arriverait pas à exprimer la stupéfaction de tout le monde lorsqu'on apprit que l'auteur du *Fuoco* repoussait les accusations et priait M. Prévost de relire son œuvre pour la juger avec plus d'indulgence. On se trouvait, tout à coup, devant ce problème : quelle grande actrice italienne était donc la protagoniste du roman? Il y a, je crois, depuis longtemps un problème semblable pour le divertissement des marmots : voici un chien, qui a la tête, le museau, les oreilles, la queue, les jambes d'un chien, et ce n'est pas un chien; c'est une chienne... De même, voilà une grande actrice, qui a la figure, les allures, la voix, les mains d'une grande actrice, et ce n'est pas une grande actrice... Quoi donc? Un grand acteur?! Je ne sais pas si M. Marcel Prévost a pris la peine de relire *Il Fuoco* pour tâcher de résoudre ce curieux problème; mais, en Italie, l'incartade de M. d'Annunzio a fait mauvais effet, et dernièrement on se disposait à conclure que ce héros de l'égoarchie n'a pas le courage de ses opinions.

§

La première moitié de l'an 1900 n'a pas été favorable à notre grand écrivain. Il faut savoir, — d'ailleurs on le saura sans doute, parce que rien de ce qui touche à M. d'Annunzio ne peut échapper aux peuples civilisés — il faut savoir que l'auteur du *Fuoco* était député. Il jouissait d'un grand crédit à la Chambre, quoiqu'il n'eût jamais ouvert la bouche; sa place était à droite; ses idées étaient les plus réactionnaires, les plus impérialistes; il dédaignait le peuple, les socialistes et les républicains; ses livres ont des passages admirables à ce sujet; il dédaignait aussi les électeurs et les députés, mais par une de ces distractions qu'on est toujours enclin à pardonner chez les grands hommes, un jour il débita un discours énorme aux électeurs de son pays, et ceux-ci l'envoyèrent à la Chambre.

Personne n'ignore que le régime parlementaire italien a été, dans les premiers mois de cette année, en proie à une vingtaine de députés de l'Extrême Gauche, qui, profitant de la

naïveté incroyable du Règlement et de la bonté excessive du troupeau ministériel, empêchaient tout travail et toute discussion moyennant un système complet d'obstructionnisme.

M d'Annunzio, arrivé à la Chambre tout pimpant du succès mi-littéraire, mi-scandaleux de son dernier roman, vit un jour une vingtaine d'imbéciles qui étaient en train de sauver l'Italie en agitant les jambes, les bras, des papiers, enfin tout ce qu'on peut agiter sans conséquence. Il serait difficile d'analyser ce qui se passa dans la tête de notre égoarche, à ce spectacle; mais le fait est qu'enthousiasmé par cette éloquence d'un genre si aisé, M. d'Annunzio s'avança vers les plus forcenés de ces agitateurs, et, tombant dans leurs bras, leur déclara qu'ils pouvaient désormais compter sur lui. A vrai dire, cette nouvelle incartade n'eut pas un effet plus éclatant que l'autre; l'Extrême Gauche n'avait aucun besoin de l'appui de M. d'Annunzio; il lui suffisait de la balourdise double du Président de la Chambre et du Président du Conseil ; c'est pourquoi un faible applaudissement salua cette incartade incroyable de l'auteur du *Fuoco;* quant à la presse, ministérielle ou d'opposition, elle fut d'accord pour rire de cette trouvaille naïve. On voyait de loin que M. d'Annunzio avait joué sur une mauvaise carte sa vie politique.

§

Le Président du Conseil des Ministres n'arrivant pas à désarmer ces vingt énergumènes de l'Extrême Gauche, on prit le parti de fermer la Chambre et de faire des élections générales. C'est probablement le moment où M. d'Annunzio commença à se repentir de son attitude doucement révolutionnaire, car il ne trouvait pas où poser sa candidature. Il ne pouvait pas être question d'Ortona à Mara, son premier collège, car ici même il avait battu trois ans auparavant son adversaire Altobelli avec un programme de la plus pure Droite; et il aurait été très embarrassant de se présenter cette fois avec un programme de la plus pure Gauche et encore contre Altobelli qui n'avait jamais manqué à son programme.

M. d'Annunzio a toujours nourri l'illusion mélancolique que Florence, cette ville molle, sceptique et parfumée, avait été fondée pour lui; il ne sait encore précisément si c'est Florence qui projette sa lumière sur lui, ou si c'est lui qui projette sa lumière sur Florence; le jour où il résoudra la question ce sera sans doute en ce dernier sens. Poussé par une illusion que ses amis n'osèrent pas contrarier, M. d'Annunzio

s'avisa donc au dernier moment de poser sa candidature à Florence. Le quartier le plus aristocratique de Florence vit donc le nouveau rebelle venir quêter ses suffrages; le *Giorno* de Rome accueillit la prose électorale du poète, une prose sonnante et imagée qui voulait avoir les frissons d'une révolte dont personne ne sentait aucunement la nécessité. Il est impossible de passer sous silence que ces articles politiques de M. d'Annunzio étaient trop longs; on ne badine pas avec la patience des lecteurs, même lorsqu'ils se posent en intellectuels; ces articles avaient aussi une légère couche de ridicule, que les journaux adversaires, jusqu'au *Corriere della Sera* de Milan, qui n'a jamais été la dernière expression de l'esprit, ne laissèrent pas échapper.

Il ajouta à cette campagne politico-littéraire quelques conférences dans les quartiers populaires, conférences remarquables surtout par les bottines magnifiquement vernies de l'auteur. On a beau être un révolté de la dernière heure, un révolutionnaire des plus à craindre, l'ami de la *Foscarina* reprend toujours le dessus.

§

Les prévisions du Ministère à propos des élections ayant été très bonnes, il était de rigueur que les élections réussissent très mal. Et en effet elles ne pouvaient être plus écrasantes pour cette Exposition universelle de vieilles perruques qui constituaient le Ministère d'alors; l'Extrême Gauche rentrait au Parlement avec cette variante qu'au lieu de vingt énergumènes nous en avons aujourd'hui quatre-vingt-dix. Le Ministère donna sa démission et il laissa la place à une nouvelle Exposition du même genre; il suffit de dire qu'il y a dix ans j ai vu M. Saracco, l'actuel Président du Conseil, plié en deux par l'effet sans doute de sa verte jeunesse: je ne l'ai plus vu dès lors, mais j'espère que maintenant il est plié en quatre.

De son côté, M. d'Annunzio avait tant écrit, tant travaillé, tant parlé pour sa petite candidature florentine, que le jour des élections il réussit à grapiller 600 voix; il est bien vrai que son adversaire en compta le triple, mais c'est justement la raison par laquelle celui-ci entrait à la Chambre pendant que M. d'Annunzio restait dehors.

§

Je ne sais pas trop comment l'auteur du *Fuoco* pourra

mettre d'accord ses malheurs politiques et littéraires avec ses Théories sur la joie. Il est notoire qu'en bon imitateur de Frédéric Nietzsche M. d'Annunzio prêche dans ses livres et ses discours la religion de la joie. A moins qu'il n'ait l'idée bizarre de déclarer que rien n'est plus amusant que de se faire battre dans les élections, et que rien n'est plus gai que d'entendre siffler au Théâtre ses propres tragédies, l'ex-représentant d'Ortona à Mare doit avouer que la religion de la joie lui a porté une *jettatura*, une guigne invraisemblable.

Toute exagération à part, il était fort bien vu à Florence il y a quelques mois ; et coup sur coup le *Fuoco*, le passage à l'Extrême Gauche, les articles politiques, les indiscrétions amoureuses, la défaite finale sont venus gâter une position enviable. M. d'Annunzio se plaint constamment d'être négligé par ses compatriotes; il semble au contraire que l'Italie a été pour lui d'une indulgence peu commune; qu'on se rappelle, par exemple, la campagne de 1896 contre ses plagiats indéniables et la manière large et généreuse dont il fut absous ; il n'aurait trouvé ni en France ni ailleurs un public plus confiant dans son génie.

Mais il n'a pas voulu ménager cette faveur nationale; peu à peu, ses succès à l'Etranger aidant, une légère folie mégalomane lui monta à la tête; il parla plusieurs fois au nom de l'Italie sans en avoir eu le mandat, et à chaque occasion il se montra envers ses compatriotes d'une rudesse entièrement déplacée. Nous sommes un peuple de bons enfants qui avons toutefois la caractéristique de ne pas vouloir nous laisser duper au delà du vraisemblable; quelqu'un vient-il se prétendre nécessaire au bonheur de la Nation, on lui tourne le dos, parce qu'on sait, d'après l'histoire, qu'il n'y a eu en ce monde rien de nécessaire, ni personne. M. d'Annunzio eut ce tort de croire à sa nécessité nationale, tout en déclarant à qui voulait l'entendre qu'il se trouve très mal en Italie et qu'il aurait préféré naître chez les Esquimaux, par exemple. Ce n'est pas le moyen le plus sûr pour obtenir des hommages.

D'autre part, le *Fuoco*, dans son essence purement intellectuelle, a froissé plus de lecteurs qu'on ne peut croire; c'est le poème de la mégalomanie littéraire ; M. d'Annunzio y apparaît continuellement dans la pose aérienne du Mercure de Jean de Bologne dont les reproductions sont si populaires chez nous, et il aime à nous faire croire qu'il entend le langage des eaux, des fleurs, du vent, des oiseaux, des regards, des pierres

et du feu, et il se montre entouré d'une suite de jeunes inspirés qui ont eu l'air de le prendre au sérieux.

Comme l'Italie est le pays du monde où les poseurs ont le moins de succès, il va sans dire qu'une risée irrévérencieuse a été l'accueil de ce roman si anxieusement attendu; M. Pauzacchi, qui, toute proportion gardée avec d'Annunzio, n'est pas le dernier venu, se fit l'interprète de ce sentiment général avec une lettre à son confrère publiée par la *Nuova Antologia*.

Si M. d'Annunzio daigne prendre en considération les conseils du poète polonais, il se relèvera sans aucun doute, et complètement, de sa double culbute littéraire et politique.

§

La monarchie populaire. — On s'approchait du Roi Humbert comme on s'approche du premier bourgeois qui passe tout seul dans sa voiture ou qui se promène à cheval; on pouvait lui donner une supplique, un bouquet de fleurs, une poignée de main.

L'Anarchie militante en a profité pour lui loger trois balles dans la poitrine : c'est tout son programme; c'est le dernier cri de cette civilisation que nous sommes en train d'imposer aux Chinois.

On a voulu faire chez nous de la Monarchie une institution populaire et démocratique; pour atteindre à cette absurdité sociale, on inspire au Prince la confiance absolue dans son peuple, comme si ce peuple était un personnage bien connu, toujours le même, indissoluble, sans multiplicité; *absurdum absurdum invocat.* Le Prince, de bonne heure, lorsqu'il n'est que le rejeton de la Maison Royale, apprend à être partout; les fêtes, les cérémonies, les inaugurations ne peuvent plus se passer du roi, ni le roi des fêtes et des inaugurations, pour bêtes et vulgaires qu'elles soient. Une société quelconque prie le Roi de lui concéder son haut patronage; l'habitude veut que le Roi en devienne patron, bienfaiteur et parrain. Parmi les hommes qui constituent ces ministères dont l'incapacité est la moins navrante des caractéristiques, pas un n'a jamais osé réfléchir à l'inconvenance de cette méthode; car dans ces pauvres têtes d'employés, la popularité semble le but suprême de la Monarchie... Le Roi donnant une poignée de main à l'ouvrier : quelle science d'Etat, mon Dieu, quel sujet magnifique pour une lithographie à dix sous!

Mais ces lithographies se multipliant par trop, l'anarchie a saisi l'occasion d'en modifier le sujet.

Les Ministères actuels peuvent répondre que le 29 juillet, le soir de l'assassinat, ils étaient à Rome; sans doute, mais le Roi, à Monza, s'inspirait de leur absurdité fondamentale en daignant se rendre, le soir, à une petite fête de gymnastique, parmi une foule inconnue. Les Ministres n'étaient pas là : il n'y avait que leur colossale insouciance, représentée, dans l'intérieur de la Palestre, par une garde de *trois gendarmes et quinze soldats désarmés*. A cette fête, l'anarchie était la souveraine absolue; à vingt pas du Roi, deux ou trois jeunes canailles en parlaient en ricanant. C'est de l'histoire; on ne pousse pas plus loin la popularité.

Quelques heures après, la voiture royale rentrait à la villa à toute volée; la monomanie démocratique avait enfin sa victime, et le Roi n'était plus qu'un cadavre. L'assassin avait accompli son œuvre d'autant plus sûrement que la police italienne, accusée si souvent de trop s'occuper de politique, n'avait aucune idée de cet anarchiste; tous le connaissaient, la Belgique, la Suisse, les États-Unis, la Hollande; notre Ministère de l'Intérieur l'ignorait complètement; cela rentre dans le système démocratique et populaire.

Et pendant que le Roi Humbert mourait, personne au Ministère ne savait où le Prince Royal, devenu Roi à son tour par ce coup de foudre, pouvait se trouver. Il voyageait dans son yacht *Yéla*; la Princesse Hélène était avec lui; les deux heureux jeunes gens étaient loin de corps et d'esprit des préoccupations de la Couronne; mais, ce qui est énorme, les Ministres en étaient très loin aussi, sans voyager sur aucun yacht, et ils auraient donné quelque chose pour savoir où le Prince débarquait. Deux jours s'écoulèrent à la recherche du navire et de son précieux fardeau; enfin le sémaphore le signala.

Il y a une bêtise humaine qui a du tragique; ces petits détails nous prouvent que la bêtise des courtisans est de ce genre. Rien de plus facile que de plier l'échine devant le chef de l'Etat et de protester du plus chaud dévouement à la Monarchie; et cependant quel abîme entre les hommages et les faits; ce Roi livré à lui-même, assassiné au milieu de la populace, cet autre Roi qui voyage on ne sait où, ces télégrammes qui reflètent le désarroi des grands dignitaires, ces ordres sans un but... Quelles scènes, quelles révélations pour un jeune Prince

brusquement arraché aux doux plaisirs d'une excursion en Orient!

Au lieu d'étudier l'anarchisme et ses brutes, j'ai mieux aimé suivre, dans le pêle-mêle de la semaine affreuse, ce qui se passait en haut, d'où vient la lumière, dit-on. En bas, tout un peuple pleurait ; c'était simple et profond : en haut, je crains qu'on ne se dispose à nous servir encore toute cette gélatine politique dont les esprits clairs et fermes sont rassasiés, cette popularité obligatoire, cette douceur, cette bonté, ces faiblesses.

Le cœur de la Nation, en voyant monter au trône un Prince jeune, sérieux et taciturne, s'est ouvert tout grand à l'espoir que le règne de l'énergie commence. La popularité marche souvent d'un côté et l'énergie de l'autre ; comprendra-t-on enfin, parmi les Ministres responsables, que l'heure est venue de choisir ?

LUCIANO ZUCCOLI.

LETTRES POLONAISES

La jeune Pologne de Cracovie : Szczepanski. — Przybyszewski. — Sten. — Zulawski. — Rydel. — Kisielewski. — Wyspianski. — Tetmajer.

Une ville-musée. — Un géographe italien déclarait au seizième siècle que « sola Cracovia est Polonia ». Cette remarque, qui autrefois dénonçait plutôt l'ignorance d'un étranger, paraîtrait en ce moment presque juste, si on l'appliquait aux vestiges restés visibles de l'histoire polonaise, aux monuments et aux musées. En effet, de toutes nos capitales (Varsovie, Wilno, Poznan, Lwow), c'est Cracovie qui conserve le plus grand nombre de souvenirs nationaux. Tout le passé du pays, depuis les légendes poétiques de Krakus, qui tua un dragon, et de la reine Wanda, qui, « ne voulant pas épouser un allemand », se jeta dans les flots de la Vistule — jusqu'au moment héroïque de la prise d'armes par Kosciuszko, s'y dresse et y persiste avec une magnificence mélancolique. Voilà Wawel, le gigantesque château royal, spolié et envahi par la canaille soldatesque et transformé en une caserne. Dans son enceinte — une vieille cathédrale, remplie de chefs-d'œuvre, de trésors immenses et abritant les tombeaux des rois, des héros et de la plus pure incarnation du génie national, le poète Adam Mickiewicz. A quelques pas de là se voit la Grande Place, entourée de splendides maisons du seizième

siècle et de la très vieille, très originale église de Notre-Dame. Puis — partout ce sont des églises, presque dans chaque rue, des tours anciennes, des beffrois, des ruines laborieusement et maladroitement restaurées, anachronismes de pierre, restes inutiles d'une époque heureuse. Ces débris majestueux et d'une infinie tristesse rappellent que Cracovie compte parmi les capitales qui eurent une histoire des plus tourmentées. Ravagée par la peste, incendiée, démolie par les tremblements de terre, envahie et pillée successivement par les Tatares, les Autrichiens, les Hongrois, les Suédois, les Russes, elle a passé par les vicissitudes les plus tragiques. Après une époque de richesse et de splendeur, où un simple bourgeois (Jean Bonar) pouvait racheter de son propre argent les terres engagées par la République et où il fallait édicter une loi somptuaire défendant aux habitants de faire servir à leurs fêtes plus de trente plats et de faire jouer plus de huit jongleurs — cette puissante cité tombe, lors du partage de la Pologne, au rang d'une misérable bourgade de dix mille habitants. Relevée dans la suite, elle commence une nouvelle phase, comme « ville libre », pour devenir, depuis 1846, une petite capitale (de 100.000 hab.) appartenant à l'Autriche et jouissant en ce moment d'une « autonomie » administrative. Quand le sort de la ville-musée fut ainsi « réglé », la conscience politique et sociale de ses habitants se manifesta dans les deux centres principaux : l'université, datant de 1400, occupée par quelques seigneurs hautains et intrigants, et le clergé, dominant la ville de ses 40 églises. Les nobles, las des troubles et des persécutions provenant des insurrections, des complots et autres mouvements révolutionnaires, ne visaient qu'au moyen de conserver tranquillement leurs biens et leur patrimoine. Ils le trouvèrent dans la soumission docile aux exigences des conquérants : phénomène fréquent, il est vrai, chez les peuples conquis et désespérés. Mais ce que l'on n'a vu nulle part, ce sont les opprimés créant eux-mêmes une *théorie de soumission* à l'oppresseur. Ce chef-d'œuvre raffiné de trahison fut imaginé par les trois professeurs et amis de l'université de Cracovie : Szujski, Kozmian et Tarnowski. Ils formulèrent cette loi d'asservissement en 1869, dans un manifeste célèbre intitulé « Portefeuille de Stanczyk » (1), mani-

(1) Stanczyk était le fou de trois rois polonais : Alexander, Zygmunt I et Zygmunt August; il était connu par sa sagesse et la profondeur de ses avis politiques.

feste dont le point de départ est ce mot d'ordre trop explicite : « Ne touchons pas à l'autorité et à ses représentants, de quelque côté qu'ils viennent et quelque nom qu'ils portent. » Cette stupéfiante profession de foi sociale a servi de base d'opérations à une coterie politique qui bientôt, grâce à ses louches services, est devenue influente en Galicie et omnipotente à Cracovie. En racontant avec une effronterie candide qu'ils agissent dans l'intérêt même de l'avenir du pays, les nouveaux sauveurs, appelés « Stanczyki », ont trouvé une méthode souverainement infaillible de faire respecter leur situation et leur puissance. Cette méthode consiste à dénoncer aux autorités tout perturbateur de l'ordre social ; procédé baptisé par ses fondateurs d'une épithète invraisemblable : « la dénonciation honorable ». Les Stanczyki ont été admis sans peine par le clergé et surtout par les jésuites qui les secondèrent énergiquement. Cette coalition aboutit à créer à Cracovie une atmosphère lourde, écrasante, irrespirable pour n'importe quelle pensée libre, tant dans la vie sociale que dans l'art. Les patriotes, groupés autour d'un journal démocratique, « Nowa Reforma », entreprirent une lutte active contre les « honorables dénonciateurs ». Mais bientôt leur énergie faiblit et, privés de moyens efficaces, eux-mêmes politiques mesquins, esprits faibles et peu cultivés, ils perdirent leur temps dans les niaiseries logomachiques. La jeunesse studieuse, après quelques essais d'opposition, prit l'habitude de s'incliner devant les exigences despotiques des Stanczyki, qui distribuaient à leur guise les places dans l'administration publique et dans l'instruction. Néanmoins la réaction devait se produire presque fatalement. Il restait un élément de la population, important par son nombre et absolument indépendant : c'étaient les ouvriers de Cracovie.

Le socialisme les organisa facilement, malgré l'absence de grandes industries Les socialistes cracoviens ne pouvaient, sans doute, lutter à armes égales avec les Stanczyki ; mais, quoique abrutis par la misère, dirigés par les chefs vaniteux et médiocres, ils ont constitué une énergique protestation contre les oppresseurs de la conscience. En quelques années, ils ont non seulement discrédité les Stanczyki et intimidé les jésuites, mais ils sont devenus les maîtres de la situation politique de la ville et, par 22.000 voix, ont élu le premier député socialiste de la Pologne. Dès lors l'atmosphère s'allégea, l'horizon s'éclaircit. De Varsovie et d'autres parties de la

Pologne arrivent à Cracovie les savants, les artistes et depuis quelques années la ville de Krakus, longtemps déshonorée par les Stanczyki, se relève et devient un vaste et remarquable foyer de poésie et de pensée.

§

Un manifeste littéraire contre les savonniers. — Les groupes littéraires sont assez rares chez nous. La censure les tolère difficilement à Varsovie et nous n'avons pas eu, jusqu'à ces derniers temps, de confiance dans les révélations d'art venues de Galicie. Aujourd'hui cet état de choses est complètement changé. Non seulement la Galicie produit plus de livres que la Pologne russe, mais elle devient le séjour préféré d'une quantité d'artistes tout à fait remarquables.

Il y a trois ans on a essayé une concentration littéraire beaucoup plus sérieuse que celles tentées jusqu'alors. Un jeune poète, **M. Ludwik Szczepanski**, auteur de deux recueils de vers d'un symbolisme mélancolique (« Lunatica et les Hymnes ») a fondé à Cracovie avec son camarade M. Wyrzykowski, une revue « Zycie » (la Vie). Ils ne poursuivaient pas un idéal bien déterminé, mais ils voulaient, par cet organe, faciliter aux autres l'expression de leurs pensées et la tentative n'était pas sans une certaine importance. « De la sincérité, du courage dans l'âme et dans les inspirations — voici ce qu'il faut avant tout dans notre littérature polonaise contemporaine. » On abusa bientôt de ce *desideratum* formulé par un jeune critique, M. Gorski : la revue publia beaucoup de futilités à côté de travaux de valeur. Les rédacteurs ne tardèrent pas à se lasser des obstacles à franchir et abandonnèrent leur œuvre. La revue « Zycie » tomba dans une parfaite incohérence sous la rédaction d'un vieux romancier, Sewer Maciejowski.

C'est dans le moment de cette décadence qu'arrive à Cracovie un poète d'un talent supérieur, **Stanislaw Przybyszewski**. Ses études le font vivre quelque temps à Berlin. Là il publie en allemand une quantité d'écrits marqués au sceau d'un individualisme extraordinaire. Il acquiert une certaine notoriété en Allemagne et cette gloire naissante, précédant son retour en Pologne, produit une sorte d'influence avant la lettre. C'est un travers dans lequel nous tombons depuis bien longtemps : malgré tant de marques d'héroïsme dans toutes les batailles d'Europe, malgré le développement

considérable de leurs arts et de leurs sciences, les Polonais n'ont pas confiance en eux-mêmes. On accorde toujours à tout ce qui vient de l'étranger beaucoup plus de crédit qu'à ce qui est produit en Pologne. Une observation inepte sur la Pologne, émanant d'un reporter imbécile, pourvu qu'il soit français ou allemand, est répétée par tous les journaux polonais. Przybyszewski bénéficia malgré lui-même de cet état d'esprit. On parla de son génie, sans le connaître. Il prit en main la rédaction de la revue « Zycie ». Avec son individualité extravagante, il se montra en somme un piètre rédacteur. Ne trouvant pas sur place assez d'affinités littéraires, il était forcé de remplir la revue de traductions et de laisser une faible place à des écrits et à des poésies originales. Cette nécessité venait du principe de son art, mais le public, même lettré, n'étant pas habitué à cet exclusivisme hautain, ne comprit pas grand'chose de cette anthologie magnifique. Przybyszewski, oubliant qu'une revue est après tout un moyen de diffusion collective, annonce fièrement qu'il écrit pour lui-même et pour quelques-uns. Son programme, développé ensuite dans différents écrits, produisit un effet considérable quoique, à la vérité, peu mérité.

L'art est une reproduction de l'éternel, reproduction indépendante de toute variété ou accident, indépendante aussi du temps et de l'espace ; c'est une reproduction de l'essentiel, c'est-à-dire de l'âme, manifestée soit dans l'univers, soit dans l'humanité, soit dans l'individu. Toutes les manifestations de l'âme sont équivalentes aux yeux de l'artiste : il se soucie peu de leur influence sur l'homme ou sur la société, mais il les apprécie selon leur force. L'art n'a aucun but que le concours de cette force vers la beauté. Il n'est pas un moyen, il a sa propre raison d'être, il est absolu, parce qu'il reflète l'absolu — l'âme. Il reste au dessus de la vie, il pénètre l'univers, lit à l'homme les hiéroglyphes mystérieux, ne connaît ni lois, ni limites ; il connaît seulement l'éternelle continuité et la puissance éternelle de l'existence de l'âme ; unit l'âme de l'homme à celle de la nature universelle et voit dans l'âme de l'individu une manifestation de celle-là. L'art tendancieux, l'art qui instruit, l'art amusement, l'art patriotisme, n'est pas l'Art, mais une « biblia pauperum » des hommes qui ne savent pas penser ou ont trop peu d'instruction pour lire des manuels : ceux-là ont besoin d'instituteurs ambulants et non pas d'art. L'artiste est individuel en tant qu'il est puissant dans la re-

production des infinis états d'âme; à part cela, il est une force cosmique, métaphysique, par laquelle se manifeste l'absolu, l'éternel. L'artiste est aussi saint et pur quand il reproduit les plus grands crimes, quand il découvre les saletés les plus répugnantes que lorsqu'il jette ses regards vers le ciel et pénètre la lumière de Dieu.

La partie essentielle de ce programme ne contient rien d'original et rien de neuf en Pologne où déjà, en 1887, Miriam (Zenon Przesmycki) développait à Varsovie les mêmes principes dans une revue du même nom et au cours d'une série d'écrits remarquables. « L'âme nue », l'absolu comme source de l'art, est depuis longtemps connue en France avec les ouvrages de MM. de Gourmont, L. Bloy, Schuré et tant d'autres. Il est aussi facile de nommer en Pologne une quantité de poètes, créateurs d'œuvres de grande valeur selon cette formule, mais se souciant peu du programme de leur art. Puis un programme est rarement chose féconde, s'il n'est pas confirmé par des œuvres de marque qui le justifient. Przybyszewski était heureusement à même de prouver par ses productions littéraires la valeur de ce qu'il avançait. Nous nous occuperons prochainement de l'analyse de ces écrits (« Les veillées », « Au bord de la mer », « De profundis », « Les enfants du Satan », « Sur les chemins de l'âme », « Homo sapiens », « Androgyne ») (1). Dégageons pour le moment leur méthode et précisons leur esprit général: Pour obtenir un effet de puissance, Przybyszewski croit nécessaire de reproduire les sentiments, les pensées, les impressions, les rêves, les visions *directement*, comme ils se manifestent dans l'âme, sans les associations logiques, avec tous leurs sauts brusques et leurs groupements violents. Il ne craint pas d'être incompris, parce que au-dessus de tout ce qui paraît ridicule et idiot à l'esprit étroit d'un bourgeois, se cache une réelle profondeur. L'art a pour matière toutes les manifestations de l'âme, aussi bien des bonnes que des mauvaises; mais, entraîné par le caractère spécial de son tempérament, Przybyszewski oriente son art propre surtout vers les maux et les laideurs de l'existence. Ce tour d'esprit l'a amené à affirmer que l'âme ne connaît pas le bonheur. L'âme heureuse n'existe pas; le Bonheur c'est un monstre, c'est un cercle carré. L'âme est sombre, menaçante, parce qu'elle est la souffrance de la passion, par-

(1) Le « Mercure » donnera prochainement hospitalité à une étude sur « Trois poètes polonais : Miriam — Lange — Przybyszewski ».

ce qu'elle a le vertige de tous les gouffres. Pour un vrai artiste, la vie est une « sale corvée », une terreur éternelle, un morne désespoir, une résignation accablée, une lutte sans fin et sans merci et comme Hugo a dépeint l'enfer même : « une chute sans fin dans une nuit sans fond ». C'est pour cela que l'amour, le plus grand bonheur du mâle humain, devient pour un artiste pareil un mal le plus terrible, le plus inexorable. L'homme et la femme sont deux êtres tout à fait différents qui pensent et souffrent diversement. Pour un artiste élu, l'amour est une conscience douloureuse, pleine d'une terrible force inconnue qui jette deux âmes l'une sur l'autre et veut les fondre dans un seul ; c'est une douleur intensée dans laquelle l'âme se brise, parce qu'elle ne peut pas accomplir l'acte du Nouveau Testament, l'acte de cette fusion en l'androgynat absolu. L'amour est la conscience inouïe d'une profondeur horrible, le pressentiment d'un abîme dans l'âme, abîme au fond duquel coule la vie de mille générations, de mille siècles de tourments et de supplices, d'extase génératrice et de passions vitales. L'amour est une torture, un des aspects mêmes du mal. Le mal, étant éternel, a créé le bien pour assurer sa puissance. Avant Dieu existait Satan, parce que Dieu, c'est le bien. La chose primordiale, c'est le mal. Satan est l'Adonaï du mal. Il est aussi une force cosmique, une idée collective de tout cela, pour quoi les lois des hommes et des dieux promulguent des châtiments. Le satan du moyen-âge était désespéré et son désespoir créait le mal ; le Satan d'aujourd'hui crée le mal, parce qu'il doit le créer et de là vient son désespoir. Il est une destinée, inapaisée, sombre, pleine de souffrances, la destinée des déshérités.

Suivant les principes de cet art qui très souvent généralise un cas personnel, la revue « Zycie » et les écrits de son rédacteur ne sont pas destinés à ceux-là « qui cherchent dans l'art le profit d'un savonnier, lequel, après le travail d'une semaine, voudrait trouver, le dimanche, un amusement et un enseignement dans l'œuvre d'un artiste — et combien de milliers de ces savonniers avons-nous ! — il n'est pas destiné non plus aux enfants, ni aux vieux ramollis, ni aux hommes qui ne savent pas lire ; mais — aux artistes et à ceux qui adorent le feu sacré de l'art pour l'art ».

Ce défi, jeté avec un geste noble et hardi, ne pouvait pas rester sans écho dans un pays nécessairement écrasé par des préoccupations morales et sociales et surtout dans une ville

où régnaient en maîtres littéraires des professeurs de l'université et en directeurs de conscience des prêtres et des politiciens.

§

La revanche des savonniers. — La théorie et les écrits de Przybyszewski ont produit une certaine influence sur les jeunes auteurs cracoviens; ils sont lus avec enthousiasme par toute la jeunesse polonaise, surtout celle qui pour la première fois trouve en eux la réalisation littéraire du principe de l'art pur. Mais les « savonniers » de toutes sortes n'ont vu dans l'art de Przybyszewski qu'un gros scandale. Ils n'ont rien compris ni de son « âme nue » ni de son satanisme. Le mot « Satan » produit sur les esprits faibles une impression mystérieuse. Aussi l'arrivée de Przybyszewski créa d'abord une atmosphère troublante parmi les dévotes de Cracovie. « Le Satan!... Ma chère!... » Les jésuites qui tyrannisent les petites âmes de Cracoviennes à l'église de Sainte-Barbe ont vu tout à coup augmenter leur clientèle de pécheresses par pensée. Les académiciens, les maîtres et esthéticiens de l'université ont haussé tout simplement leurs épaules un peu voûtées par l'habitude d'incliner leurs augustes têtes devant les autorités. Les prêtres ont décrété d'un ton catégorique que Przybyszewski peut aller au diable parce qu'en Pologne il n'y a pas de place pour les idées subversives qu'il prêche (l'abbé Pawelski, Przegl. Polski). Les journalistes, les petits critiques et les divers distributeurs de couronnes littéraires n'ont pas perdu une si belle occasion de montrer toute la sottise de leurs esprits obtus. Puis on a scruté la vie privée de Przybyszewski. On a appris au public la quantité de bocks et d'absinthes bues par lui, on l'informait « qu'il respire l'air frais en passant du restaurant Turlinski au restaurant Schmidt », qu'à Berlin les femmes s'évanouissaient à son approche et qu'aucune « ne pouvait lui résister », que la mort de sa première femme était un drame « dans lequel la police dut mettre ses mains brutales, puis les retirer n'ayant pas eu de preuves » (Krak (pseudonyme) Przegl. Tygodniowy n° 42). Un savonnier par son métier même est porté à faire de l'analyse; il tient à savoir « par quel procédé chimique l'huile brûle dans la lampe d'Aladin ». Aussi on a bientôt fait connaître à qui de droit que Przybyszewski est « une victime » de son tempérament, que ses livres sont des documents pour les médecins. Dressant l'oreille à ce mot d'alarme, les médecins à leur tour ont tenté de prouver que l'on est en présence d'un malade (Dr Leser,

les Neurasthéniques dans la littérature). La coalition est si complète qu'un ancien ami intime de Przybyszewski, le célèbre platonicien Lutoslawski, le dénonce finalement comme un monstre dangereux dans le journal des Stanczyki — le « Czas » qui accueille son avis décisif « sur le soi disant satanisme des âmes nues et ivres ». Il affirme que « le satanisme n'existe nulle part, hormis les rêves éveillés par les boissons », et conclut majestueusement que « la misère partout, comme on sait, est liée au délire et aux abus ; le poète donc qui hardiment et sincèrement agit pour le profit de débits de boissons peut à juste titre éveiller la curiosité de Cracovie ».

Accablé de tant de crimes, Przybyszewski ne daigna nullement répondre aux « savonniers ». Comme quelques-uns des personnages de ses romans, il reste toujours comme une mer sans lumière, en proie à sa propre tempête. Il n'a pas le temps de s'occuper des autres. Nous verrons prochainement jusqu'à quel point son art sera fécond en Pologne. Pour le moment, constatons qu'il a créé un mouvement d'idées littéraires d'une intensité inconnue chez nous depuis une trentaine d'années.

§

Quelques-uns. — Parmi les jeunes artistes sur lesquels l'art de Przybyszewski a produit une influence salutaire, il faut spécialement désigner M. **Jerzy Zulawski**, un poète qui occupera certainement une place dans la Pologne littéraire de demain. Il s'est égaré longtemps dans les temples et chapelles des autres, cherchant inutilement un Dieu, un autel où il pût déposer son mélancolique « vague à l'âme ». Dans ses deux premiers volumes de vers : « Sur les cordes de l'âme » et « Intermezzo », nous le voyons pincer une petite lyre bien usée et trouvée par hasard au cours de promenades timides à travers la vie et l'art. Les cordes de cette lyre étaient empruntées un peu partout : à la poésie populaire polonaise — si vaste d'ailleurs et si magnifique — aux chantres romantiques et à tous les rossignols de l'amour. La musique jouée sur cet instrument n'était pas bien compliquée ; des idylles, de jolis paysages, des promenades en Suisse, des nostalgies crépusculaires, des improvisations maladroites.

Mais l'artiste réussit bientôt à ajouter à sa petite lyre une corde personnelle qui murmurât ses confessions et invoquât son système de réflexions philosophiques. Elle ne sonnait pas bien clair, ni bien fort, mais elle chantait des sonnets bien construits et sur elle revenait sans cesse son *leit-motif* pré-

féré. Le poète s'inquiétait de tout ; de la création de la femme, de l'inspiration, de la faiblesse de la pensée, de la disette d'impressions neuves, du bonheur et de l'éternel « pourquoi » des choses. Il était naïf et candide, se plaisait à de petits aveux futiles, s'exerçait à des sourires d'un sarcasme peu original et cherchait des philosophies vitales dans Xénophane et dans l'Ecclésiaste. Mais bientôt l'artiste comprit le vide de sa chansonnette et il la renie sincèrement dans un poème « les Stances sur la chanson » où il rêve d'atteindre à la puissance de nos grands romantiques. Dès lors, il voudrait chanter fort « comme une cloche puissante, réveillant les morts, excitant les vivants ». Mais tout art voulu produit rarement des œuvres de valeur. M. Zulawski le comprit et n'essaya plus de fondre des cloches d'alarmes appelant à l'action. Nietzsche dit que, pour dégager son âme propre de nuages acquis, il faut trouver un libérateur, et qu'il faut après se libérer vite de son libérateur. Que Przybyszewski ait été pour M. Zulawski un libérateur, cela me paraît très certain, malgré l'opinion contraire de notre poète. Il ne doit pas grand'chose à ce libérateur et n'avait pas grand'peine à se libérer de lui : il a appris tout simplement que l'on peut devenir un vrai poète en racontant les aventures de son âme, ce qui lui paraissait auparavant très douteux. Dans son dernier volume (Poésies), il incline vers la réflexion spéculative dans presque tous les poèmes et il donne grande place à la puissance du Mal chanté par Przybyszewski. La méchanceté de Dieu, la puissance inutile de l'Anankè, la genèse de la souffrance créatrice selon Véda, la tragédie de la mort, la lutte de Satan avec Dieu — voilà les sujets principaux qu'il affectionne. Nous y trouvons en outre deux poèmes d'une facture supérieure. Le premier est « la Naissance de Psyché ». L'âme du monde — Psyché, naît de la nostalgie de l'homme primitif, de sa compassion pour la souffrance et de son adoration de la Beauté-Soleil. Aussitôt venue au monde, elle se plaint qu'elle doive s'élever vers les hauteurs et que ses ailes soient trop faibles pour aller jusqu'à ce but. La meilleure partie du livre est « le Lotus », poème très subtil, écrit en magnifiques tierces-rimes, très suggestif, quoique d'un symbolisme un peu vague. C'est naturellement l'Inde qui bercera l'âme du poète désenchantée de l'action. Nous voyons l'homme chercher l'âme universelle, s'extasier devant le fantôme qu'il en trouve, souffrir quand le fantôme s'évanouit et finalement se résigner. Le poème est précédé

d'une lettre-préface à Przybyszewski, écrite dans la manière des invocations splendides de Krasinski et contenant cette affirmation : « Nous sommes tous comme les plumes dans l'immense aile de l'universelle âme humaine et nous frissonnons quand elle bat le vent; nos fronts saignent dans la poussière et dans le sable quand elle traîne,abaissée et inerte, par terre. Et nous languissons,languissons sans fin auprès de ce monde irréel qui est plus réel que les plus réels. Les plumes frissonnent encore dans les ailes de l'oiseau. Je ne sais s'il prend son essor ou si le vent a effleuré son plumage et a fait frissonner quelques-unes de ses pennes. Mais elles frissonnent ».

Zulawski publie ses poésies au « Zycie » et en même temps il est un des rédacteurs d'une revue, « Krytyka », dirigée par un dilettante supérieur, un chimiste distingué, M. **Jan Sten** (Brunner). Celui-ci, comme quiconque vient de Varsovie, est imprégné d'idées sociales et patriotiques; mais toujours en quête de sa personnalité, il ne sait encore quel parti prendre, ni où orienter son art. Il a commencé par un petit volume de poésies (« Poezye ») qui déjà marque une extrême indécision. Quand il dépeint mélancoliquement quelques paysages et quelques sites historiques de la malheureuse et tragique Varsovie, il est incapable de se mettre au niveau de ce sublime sujet. Il est séduit par les accents douloureux de nos romantiques qu'il imite inutilement. Dans ses « Souvenirs de jeunesse » et ses « Paysages », sa mélancolie devient quelquefois sincère; mais non moins souvent médiocre. Beaucoup plus intéressants sont ses écrits en prose « Un mois de vie ». Nous n'y voyons, certes, l'expression d'une pensée réfléchie et virile; l'art y est encore trop volontaire, l'auteur s'efforce trop visiblement à faire « une nouvelle ». Mais les cas de conscience auxquels il touche (la lutte d'un homme contre la tendance de devenir un philistin, les remords maladifs d'un juré qui a condamné à mort, le dédain suprême d'un malheureux dégoûté de la vie qui passe tout son temps dans une maison publique) sont analysés quelquefois finement, quoique une certaine maladresse s'y fasse toujours sentir. Deux récits de psychologie amoureuse, évidemment préférés par l'auteur, évoquent une action qui se passe dans la colonie polonaise à Paris. Nous y rencontrons quelques conflits peu rares, fabriqués avec des procédés de savante chimie sentimentale et peut-être aussi bien réussis que ceux que l'auteur obtient dans la chimie or-

ganique. Il creuse laborieusement les fossés pour avoir le plaisir de les franchir, puis il les franchit assez lestement. Toutefois la description du décor de Paris y semble inutile, d'autant que l'auteur le connaît imparfaitement, comme il est visible, quand il affirme que la nuit du Réveillon les restaurants parisiens ferment à neuf heures du soir! Un de ces récits (Trois âmes) a été transposé en drame et joué à Cracovie avec un succès éphémère. M. Sten a donné aussi quelques beaux spécimens de critique impressionniste où il se montre dans une attitude chancelante, mais où il se fera sans doute une spécialité. On ne sait ce que produira une telle variété de gestes, attestant l'inquiétude frissonnante d'une âme : elle peut amener aussi bien à un dogmatisme figé qu'à une insignifiance, accordée aux goûts du gros public. Pour le moment, M. Sten fait œuvre de rédacteur avisé : il cherche à réunir dans sa revue tous ceux, sociologues et artistes, qui s'efforcent vers la liberté et veulent travailler pour elle. Parmi les tentatives originales qu'il a réalisées jusqu'à présent, il faut nommer d'abord une anthologie d'auteurs cracoviens à qui il a consacré un numéro entier. Parmi les vingt noms choisis, une dizaine au moins (Kisielewski, Niedzwiedzki, Orkan, Przybyszewski, Rydel, Sten, Szczepanski, Szukiewicz, Tetmajer, Wyspianski, Zulawski) arriveront prochainement à la gloire. Dans un moment de curiosité un peu vaine, M. Sten a organisé aussi «une enquête internationale sur la question polonaise ». Voulant « rappeler la question polonaise à l'Europe », il a expédié cinq cents questionnaires avec les questions suivantes, dont la naïveté n'échappera à personne : 1° La civilisation polonaise est-elle indifférente, oui ou non, au progrès de l'Europe Occidentale? 2° En vue des circonstances actuelles, le développement régulier du peuple polonais est-il possible, et comment doit-on apprécier les efforts de russification et de germanisation? 3° L'existence d'une Pologne indépendante n'influerait-elle pas d'une manière heureuse sur le développement de l'Europe Occidentale? 4° La Pologne saurait-elle recouvrer son indépendance et quels en pourraient être les moyens? » Sur 60 réponses obtenues, il y a naturellement une grande quantité d'avis « généreux » pour encourager à la lutte « une grande nation qui ne veut pas mourir ». Puis on a recueilli quelques opinions d'une perfidie ahurissante, comme par exemple celle d'un savant allemand, Levetzow, qui affirme que la germanisation de la Pologne est « justifiée, c'est-à-dire nécessaire »,

mais que « la russification des polonais est abominable ». Un cuistre bulgare, à peine sorti du servage ottoman, a répondu que « la Pologne indépendante profiterait au développement de l'Europe occidentale, si on avait la preuve que le démembrement de la Pologne était nuisible à l'Europe », ce qu'il ne peut pas admettre ! Quelques « tours d'ivoires » ont répondu dans le sens de M. Remy de Gourmont : « Il faut garder sa race par tous les moyens possibles, pourvu que le but ne soit pas disproportionné avec l'effort. La Pologne, cela vaut la peine évidemment. » En général l'enquête a montré bien une chose : c'est qu'il y a encore en Pologne quelques idéologues qui se font des illusions sur les sentiments des autres nations à l'égard des Polonais. L'entreprise de M. Sten fut d'ailleurs complètement désapprouvée par nos Jeunes : ils ont trop foi dans la vitalité intérieure de leur pays, pour ne pas pouvoir se passer des opinions internationales, même les plus « distinguées », et pour compter aucunement sur cette vieille courtisane d'Europe qui vient de montrer la valeur de son opinion en laissant se consommer l'écrasement des Boers, et qui montrera demain les progrès de sa civilisation en organisant une croisade vengeresse contre les Chinois.

§

Deux lauréats d'un concours dramatique. — Les difficiles conditions de la production littéraire ont acclimaté en Pologne le procédé des concours littéraires. Cette habitude est exploitée par les journaux qui cherchent une réclame peu chère et efficace. Surtout les concours dramatiques ont acquis une certaine vogue. Les œuvres des concurrents sont ordinairement jugées par de vieilles barbes qui chaque fois découvrent un chef-d'œuvre, chaque fois trouvent un successeur de Slowacki. Le dernier de ces concours avait des juges éminents parce qu'il était organisé généreusement par le célèbre pianiste Paderewski, un noble artiste qui prend toujours une part active dans les affaires de sa patrie. Ce concours a mis deux couronnes sur les têtes de jeunes auteurs cracoviens. Le premier, M. **Lucyan Rydel**, était déjà connu par une admirable traduction de l'Iliade, par un petit drame d'un sentimentalisme bourgeois « Du bon cœur » et surtout par une plaquette de vers d'un parnassisme irréprochable (Poezye). Ciselées laborieusement, dénuées de toute idée profonde ou méconnue, en garde contre toute sincérité, ces poésies intéressaient le lecteur surtout par leurs lignes marmoréennes. Le

premier prix du « concours Paderewski » fixa l'attention universelle sur M. Rydel. On lui prédisait le succès « d'un Cyrano de Bergerac » et les « Stanczyki » de Cracovie préparaient déjà un grand triomphe à un cousin des plus éminents d'entre eux. Après quelques représentations tapageuses, on s'aperçut tout de même que la pièce de M. Rydel n'est pas un chef-d'œuvre, quoique, selon les dires d'un critique, il soit « sur le chemin du chef d'œuvre ». L'auteur s'y approche, il est vrai, de Slowacki, mais en l'imitant dans les meilleures scènes. M. Rydel a voulu écrire une féerie dramatique, tout à fait « nationale ». Pour cela il a paraphrasé quelques légendes populaires des plus connues en Pologne, se tenant toujours sur les hauteurs d'un parnasse impassible et élégant. Le diable des nobles, Boruta, prend l'âme d'un magnat, promise par un « verbum nobile » dans un moment de folie vaniteuse. Ceci ne suffisait naturellement pas pour créer un véritable drame. Aussi l'auteur y ajouta un autre élément : l'amour tragique d'une paysanne pour son valet de ferme. Elle veut l'accaparer pour toujours et sous l'instigation d'un autre diable, le diable des paysans, Kusy (le Petit), les deux amants tuent l'ennemi de leur bonheur, le mari. Les remords poussent le meurtrier à se suicider dans un lac et la pauvre paysanne devient folle. Un innocent bûcheron, accusé de ce crime et condamné à la potence—par l'intervention des diables, accélère la mort du magnat et sa perte éternelle. Le sujet de la féerie n'est pas, comme on voit, bien riche et n'accuse pas une imagination extraordinaire. Le monde fantastique des diables, des dieux de la forêt, des naïades est introduit là un peu brutalement; et, malgré des efforts visibles vers le symbole, la situation ne signifie pas grand'chose. L'intérêt de la pièce, très habilement construite, consiste dans la gradation savante des effets, dans la diversité des personnages, dans le rythme quelquefois merveilleux des vers. Les cinq grands actes sont écrits avec une rare facilité prosodique et avec une profonde connaissance des ressources admirables de la langue. M. Rydel est, sans aucun doute, un des premiers versificateurs polonais.

Ce souci d'une langue parfaite, agréable et aisée, ne préoccupe pas beaucoup le deuxième de nos lauréats, **M. Jan Kisielewski**. Ce jeune auteur a une vision puissante de la réalité. Il a le sens dramatique peut-être le plus fin, le plus sûr entre tous les écrivains polonais de ces derniers temps. Il voit les âmes aussi dans leur *nudité,* mais quelle différence entre lui et Przybyszewski!

Ce dernier nous livre son âme palpitante par des cris douloureux et tragiques, mais il ne s'intéresse qu'à la synthèse, il est bref et vigoureux. Kisielewski dévoile lentement la sienne dans un bavardage infini, dans de jolis tableaux, dans une sorte d'ironie triste. Il sourit amèrement et raconte et sous-entend et raconte toujours, sans se lasser jamais d'une figure ou d'une situation. C'est un « amateur d'âmes », un tyran d'observation. Il ne pénètre nullement dans le fond du gouffre de l'âme, gêné qu'il est par sa manie de menus effets. Il essaie tous les modes et toutes les formes de la vie; il croit et veut montrer que la tragédie se trouve non dans les manifestations grandioses de l'absolu, mais dans *le détail* qui écrase quotidiennement l'individu. Comme résultat d'un tel genre de production, il nous a présenté des drames trop longs, en disproportion évidente avec la brièveté de notre pauvre vie. Un d'eux a 604 pages in-8°! La pièce primée, « les Caricatures », a obtenu un succès scénique énorme; on la joue depuis quelques mois à Varsovie. Les personnages vivent, se meuvent, pensent et pleurent et montrent au vif les petits côtés de leurs natures. En général, ils agissent vite, multiplient des phrases courtes, laissent voir tous leurs petits défauts familiers (jusqu'à leurs défauts de langue), s'expliquent surtout par les onomatopées et sortent de la scène, ayant agi sur l'esprit du spectateur par une véritable suggestion. Ce procédé est très ingénieux et donne une impression de vie très intense. Le sujet du drame est des plus médiocres et d'ailleurs n'a pas grande importance dans le cas: les caractères des personnages seuls importent. C'est l'histoire d'un étudiant cracovien vivant en « collage » avec une femme (fait très rare en Pologne). Le bon Dieu, toujours ironique en pareille circonstance, a béni l'union et un enfant est né. L'étudiant est un mâle très vulgaire et très maladroit qui, voulant dans la suite épouser une jeune fille de la bourgeoisie, trahit devant le père de sa future l'existence du collage et de l'enfant. Le père noble l'appelle naturellement « un lâche », ce qui paraît étonner notre étudiant, comme une parole grave et mystérieuse. La partie décorative de la pièce est composée d'étudiants imbéciles, bavardant sur des choses qu'ils ne comprennent pas. Le drame est d'une lecture très difficile, à cause d'une grande quantité d'indications scéniques et phonétiques, destinées aux acteurs. Les mêmes qualités d'observation et les mêmes défauts litté-

raires se retrouvent dans l'autre « drame gai », — « Dans le filet », couronné celui-là à un autre concours. Ici l'auteur montre davantage sa physionomie personnelle : il déteste les hypocrites, les philistins, il les anéantit avec une ironie très réservée et quelquefois très mûre, sympathise visiblement avec une jeune fille peintre qui veut s'évader des chaînes de la misérable vie familiale. Et puis toujours cette étonnante vision de la vie, de la vie qui déborde, de la vie hurlant ses appétits, ses déceptions, ses résignations. Kisielewski ne regarde pas comme les autres et cela constitue son originalité. Mais ces deux drames sont-ils des œuvres supérieures ? Est-ce qu'on peut appliquer à eux le mot terrible de M. Jan Sten qui dans son enthousiasme amical va jusqu'à murmurer du « génie » ? Je ne crois pas. Kisielewski sent très bien ses défauts, il sait bien qu'il n'a pas créé des œuvres qui comptent, il ne se laisse pas griser par le périlleux succès auprès de la foule et déjà cherche un autre terrain pour son art. Il nous a donné le premier exemplaire de son art renouvelé dans un drame « Sonate », d'une langue très poétique et très sûre. La pièce a été froidement accueillie, mais permet d'augurer pour Kisielewski un avenir très intéressant. « Sonate » n'est pas encore une œuvre synthétique : la tragédie ne vient pas des âmes des personnages, mais de la force brute de la nature, manifestée par la folie d'un père à qui on a volé son chef-d'œuvre, sa « Sonate ». Cette folie est transmise, comme un mal héréditaire, à sa fille Wila, dont, par coups successifs, elle brise dramatiquement la vie. Mais au cours du dialogue nous entendons déjà les cris sublimes d'une pauvre âme humaine qui, dans sa course un peu forcée à l'infini, ne trouve que les manifestations des forces inconscientes de la nature dont elle est douloureusement écrasée. D'ici à la souffrance consciente, à la tragédie d'un homme moderne dévoré par le vautour du mal, il n'y a qu'un pas. Espérons que Kisielewski le franchira bientôt.

§

Un poète tragique. — Depuis un an, nos « jeunes » se réjouissent d'un phénomène littéraire assez rare dans les littératures modernes en général, et en littérature polonaise en particulier : il nous est né un auteur de tragédies, de tragédies très fortes et très originales, M. **Stanislaw Wyspianski,** dont nous aurons occasion de parler encore. Il est déjà connu comme peintre et dessinateur d'un talent très personnel.

Et voilà que cette étonnante organisation artistique se complète d'une aptitude à la poésie tragique, d'une fécondité surprenante et d'une variété admirable. Wyspianski stylise ses vers comme il stylise ses dessins, et ceci produit des effets merveilleux. Il manie avec la même facilité le vers libre, le vers blanc et les plus rares formes de prosodie. Son rare sentiment du tragique se ramifie en deux directions : la Grèce, la Grèce d'Eurypide et de Sophocle, et — la Pologne moderne. Dans ses tragédies grecques (« Méléagre » et « Protesilas et Laodamie »), nous retrouvons bien le monde antique avec son sentiment profond et noble de la vie, avec sa lutte inutile contre « l'Ananké » ; en même temps, nous y reconnaissons l'artiste moderne qui *corrige*, embellit ce monde, lui ajoute une âme autrement inquiète et autrement poétique. Le choc de ce double courant engendre une impression où le tragique *réjouit* presque, tellement il satisfait le désir de la beauté qu'il suggère au courant de l'action. L'amour nostalgique de Léodamie, femme du roi Protésilas (Iliade II ; Ovide, Met. XII, etc.) pour son mari décédé, son désir inapaisé, sa vision très poétique du défunt, le baiser symbolique, le baiser des morts qu'elle a reçu de lui, son désespoir, son suicide enfin, sont vibrants d'accent moderne. Dans « Méléagre », où l'auteur a tout simplement mis en vers la légende bien connue du héros de l'antiquité, les personnages portent aussi dans leurs veines beaucoup de sang moderne. Mais cela n'empêche pas la tragédie d'être vraiment belle. Ces tragédies ne cèdent d'ailleurs en rien aux poèmes concernant la vie polonaise. Dans « la Légende » racontant dramatiquement la naissance du royaume, la maîtrise de l'auteur n'est pas encore bien sûre. Mais elle s'affirme dans le « Boleslaw le Hardi », où nous voyons le sort d'un roi anathématisé parce qu'il a tué un évêque, le patron futur de la Pologne. De la dernière époque, c'est l'insurrection de 1831, qui fournit à M. Wyspianski des sujets de symbolisation poétique : un dialogue dramatique « Varsovienne, et « Joachim Lelewel », drame en cinq actes — la lutte de deux principes nationaux : la tradition bête et égoïste, incarnée dans le prince Czartoryski, et le sacrifice, la pensée nouvelle qui veut *changer* et qui est représentée par le célèbre historien Lelewel. Le poète chante la naissance de l'esprit révolutionnaire, de cet esprit qui, après la défaite, organisera la nation entière et la maintiendra sur l inaccessible hauteur de son indépendance psychique. On y parle peut-

être trop, on ne pense pas assez au spectateur, mais « Lelewel » n'est pas destiné au théâtre.

Le drame le plus théâtral, le meilleur et le plus original de toutes les œuvres de Wyspianski, « l'Anathème », ne put malheureusement être représenté : on raconte que l'évêque de Cracovie s'y opposa formellement. On y voit un prêtre catholique en proie à ses instincts et père d'enfants « illégitimes », personnage sombre, magnifique dans ses transports, dans sa lutte intérieure, dans son châtiment. « La jeune », la maîtresse doit expier elle aussi sa faute : elle jette ses enfants au bûcher que les paysans ont élevé pour obtenir de Dieu le bienfait de la pluie. Et la malheureuse est lapidée par la foule superstitieuse, instrument brutal de « la Providence ». L'effet poétique et dramatique de la pièce ne faiblit pas une seconde ; tous les personnages y concourent magnifiquement.

§

Un chantre de l'amour et du néant.— Un peu à l'écart de tous ces jeunes se tient un poète lyrique, **M. Kazimierz Tetmajer**. Sa gloire est solidement établie depuis nombre d'années, bien qu'il soit presque de la même génération que les auteurs précédents. De nos poètes contemporains il est le plus recherché par les éditeurs. Les quatre volumes de ses poésies sont des mémoires lyriques un peu monotones, d'un passionné très sincère et très frémissant, qui aime, se laisse séduire par le charme d'une Femme-Femelle et le lendemain souffre du vide dans ses sens et dans son cœur. Il raconte avec une frénésie communicative ses délires et ses transports amoureux et, tout aussitôt, il confesse avec une naïveté touchante, mais peu neuve, son dégoût de la vie, ses soupirs mélancoliques vers le néant, un néant d'ailleurs très vague parce que le poète a peur de la mort. Ce double courant se manifeste surtout dans le premier et le second volume de ses poésies « Après un hymne à l'amour » un peu emphatique, mais sincère, il hurle douloureusement son « hymne à Nirvana». Après avoir pénétré dans le jardin voluptueux de Lesbos, épié les petits jeux amoureux d'Adam et Eve, entendu et répété le dialogue enflammé de Salomon avec la Sulamite, il aboutit à une négation désespérée. Après avoir, dans son fameux sonnet : « J'aime quand la femme s'évanouit dans mes bras, » chanté toute la gamme des gestes de la possession, il s'envole sur un aigle dans les espaces et, du sommet inaccessible, le monde se présente à lui comme « une masse de boue

jetée dans des eaux infiniment troublées ». Il parle souvent de l'au-delà, il se promet quelquefois de chercher un Dieu dans son âme, mais l'Infini, qui l'attire toujours, le fatigue visiblement. Il se cherche une explication : « nous, enfants de la critique, du savoir et de la réflexion, nous avons la tête pleine des expériences des autres et si on nous donnait des ailes d'Icare, nous n'aurions pas le courage de voler. » Ceci nous paraît une réponse aux demandes supposées du public que l'on a trop bercé avec les chants sublimes des romantiques : une reponse inutile parce que ce public ne voit pas dans M. Tetmajer « un enfant de la critique et du savoir ». Bien au contraire, il l'aime pour sa spontanéité, pour sa langue très simple et forte, pour son absence de toutes ces préoccupations synthétiques qui martyrisent nos autres poètes contemporains. Il est vrai que Tetmajer lui répète bien souvent des airs connus, surtout dans ses réflexions pseudo-philosophiques, dans ses malédictions et exécrations. On ne se lasse pas de ces dégoûts et imprécations familières parce qu'ils expriment à merveille les mouvements d'une âme moyenne. Mais les sympathies des lecteurs pour M. Tetmajer s'expliquent surtout par ce fait indiscutable qu'il a introduit dans la poésie polonaise un accent presque inconnu avant lui, un petit frisson nouveau qu'avait fait seulement pressentir notre poésie populaire : c'est l'amour physique, l'amour ordinaire, tel qu'il est pour tout le monde. Ce public est séduit par la franchise du poète qui, en regardant la *Léda* de Michel-Ange, lui fait savoir comment ses « pensées s'obscurcissent de la flamme des sens et du désir que ressent Léda ». Ce même public est également touché de le voir « hamletiser » avec son propre crâne et répéter dans de belles strophes des aphorismes aussi nouveaux que ceux-ci : « toute la misère de la vie est une vision éphémère, tout n'est rien... je voudrais croire, je ne le peux pas... je ne sais pas où aller... la mémoire est un cimetière, etc. ». Tetmajer a écrit une quantité de poèmes remplis d'un pessimisme de cette sorte. En lisant ces poésies philosophiques mêlées si ingénument avec d'autres du genre passionné, on est enclin à en vouloir aux femmes qui ont si médiocrement assouvi le poète qu'elles n'ont pas arraché de son cœur le cri d'une douleur inconnue et profonde. Il y a même des gens pour prétendre qu'il serait beaucoup plus intéressant de savoir ses délires amoureux que ses déceptions. Mais le poète de la vie ne dépend que de la vie elle-même et celle-ci

le blesse au vif en mettant sur son chemin une femme qui ne veut pas l'aimer et marche brutalement sur son amour. Cette blessure nous donna d'abord un roman lyrique « *l'Ange de la mort* », récit bizarre, quoique rempli de fort belles pages. où un sculpteur de grand talent (« hors concours », s'il vous plaît) s'étant vu repoussé par une poupée, se désole pendant deux volumes entiers, cherche à se consoler et devient fou en apprenant que la gueuse qui l'a quitté épouse un imbécile. L'histoire a des pages entières où vibre l'accent d'une confession. Le roman obtint le succès d'un scandale, ce qui encouragea le jeune romancier à reprendre dernièrement le même thème. « *Le Gouffre* » (1900) est une « fantaisie psychologique » où le même personnage, marié, apprend qu'il n'est pas aimé, en souffre beaucoup, et, tristement héroïque, rend à sa femme toute sa liberté, ce qui l'amène à adresser de nombreuses objurgations à « l'ironie » et au « gouffre » de la vie. Ces deux tentatives prosaïques sont « ratées », malgré quelques belles descriptions. Mais M. Tetmajer est un poète et voilà qu'il continue ses mémoires lyriques en vers (III à IV volumes). Il s'y est glissé malheureusement quelques plaisanteries amères concernant son éviction qui ne prouvent pas un goût supérieur (« Pour passer le temps »). Elles sont d'autant plus inutiles que le même sujet a suggéré de belles poésies (« Le moment étrange »). Le poète chante de très jolis sonnets ; le sonnet est pour lui « une petite église où un grand Dieu peut trouver une place ». Tetmajer était déjà connu comme le chantre magnifique des Karpathes polonais qui lui ont servi de thèmes à quelque petits chefs-d'œuvre (« Mélodie des brumes nocturnes »). Cette capacité infiniment délicate de sentir tous les frissons de la nature lui a dicté de fines impressions d'Italie et de la mer.

Il parle maintenant de l'âme humaine qu'il agrandit douloureusement ; il regarde, effrayé, dans le mystère des choses (l'Hôte); il contemple avec attendrissement sa propre âme, cette âme qui a tant souffert et que « l'Ange de la mort a inroduite sur son chemin ». Il connaît déjà la valeur créatrice et réparatrice du silence (« Dans le silence ») et il sait être amer sans être banal (« Dans la nuit », « Le vaisseau errant », etc.). Encore une grande souffrance, et M. Tetmajer deviendra un poète tout à fait supérieur.

§

Tel est le tableau très succinct de la jeune littérature cra-

covienne. On voit combien elle est active et que la sincérité qui la distingne est le gage d'une longue durée et d'un déleloppement prospère.

JEAN LORENTOWICZ.

VARIÉTÉS

Les bateaux de fleurs en Chine.

— Vous dites, capitaine, que les Chinois ont sur la prostitution des idées qui diffèrent totalement des nôtres ?

— Puisque ce sujet vous intéresse, je puis vous donner un aperçu de mes observations pendant mes vingt ans de navigation dans les mers de la Chine — à la condition, toutefois, que vous ne me prendrez pas pour un professionnel en pareille matière, mais simplement pour ce que j'étais autrefois... quelque peu exubérant, et, dans mon célibat prolongé, plus curieux de mauvaises mœurs qu'enclin à les pratiquer.

Cette conversation avait lieu, il n'y a pas encore beaucoup d'années, au *Café de Marseille*, dans la concession française de Shanghaï, entre le commandant du trois-mâts *Ville de Bordeaux* et le soussigné, attaché en qualité de secrétaire à la personne d'un opulent Canadien.

— Les Chinois, continua donc le capitaine D..., ont le respect de la famille, particulièrement celui des ancêtres, poussé aussi loin que possible, puisque, pour ne citer que cet exemple, ils s'efforcent de conquérir, par des mérites exceptionnels et des actes louables, des titres de noblesse qui ne sont valables que pour la mémoire de leurs ascendants. Leur vie familiale, généralement fermée à l'étranger, ne se prête guère aux intrigues amoureuses, comme c'est le cas dans notre société policée, mais il ne s'ensuit pas que les fantaisies de la chair ne jouent un rôle marqué chez ces Célestes avides de toutes les sensualités. La passion telle qu'on la dépeint dans les romans leur est inconnue ; les désirs qu'ils provoquent par différents moyens sont tout matériels, réclamant pour leur assouvissement le concours de l'un comme de l'autre sexe...

— Les mœurs dites inavouables?

— Inavouables... Soit, quoique pratiquées à Londres et à Paris aussi bien qu'à Berlin et à Rome, mais acclimatées en Chine depuis les siècles des siècles. Dans le pays où nous sommes présentement, les acteurs chargés des rôles féminins dans les théâtres populaires sont les éphèbes préférés des gros mandarins, dans la période des chaleurs surtout. Ces bala-

dins, jouvenceaux de 12 à 15 ans, pour la plupart, sont plus vicieux que les pierreuses de nos ports de mer.

Ceci me rappelle une aventure arrivée à un marin de mes amis lors de sa première croisière en Chine. Ce brave garçon, assistant à une représentation dramatique, tomba subitement amoureux de l'héroïne de la pièce, et confia ses impressions à l'un des entremetteurs officiels qui font, en quelque sorte, partie de la compagnie artistique. Ce dernier se chargea de la transaction honorable etprévint le lieutenant B... qu'il recevrait la visite de la personne désirée, le lendemain soir à la nuit,moyennant le paiement d'une somme convenue.

Mon ami attendait donc en son logement l'arrivée discrète de la belle, lorsque celle-ci fit son apparition dans la rue, escortée de porteurs de lanternes et de musiciens. Déjà déconcerté par cet appareil tapageur, que devint l'amoureux lorsque, ayant introduit la princesse dans sa chambre à coucher, il s'aperçut, au début de sa galante entreprise,qu'il àvait affaire à un personnage du même sexe que lui ?

Mais à côté de cette classe peu intéressante des Gitons, et des établissements spéciaux qui les abritent,la Chine est abondamment pourvue de maisons et « bateaux de fleurs »,où une débauche plus conforme aux lois naturelles s'exerce au grand jour, sous la protection des autorités et la tolérance bienveillante des personnages les plus considérés. Le luxe et le confort de ces lieux de plaisirs varient naturellement suivant la somme exigée, mais les sujets féminins qu'on y rencontre ne partagent pas le mépris voué à leurs congénères d'Europe. Si les détenteurs de ces établissements restent notés d'infamie, quelque fortune qu'ils fassent, leurs pensionnaires ne sont jamais molestées, une fois rentrées dans la vie ordinaire.Quelques-unes encore jeunes trouvent même à se marier assez bien.

Tenez-vous à connaître quelques détails sur ces fameux « bateaux de fleurs » dont rêvent les voyageurs novices ? Eh bien, reportez-vous à quelques années d'ici et accompagnez-moi, en imagination, dans un de ces « séjours de félicités » comme vous en rencontrerez plusieurs sur la *Rivière des Perles*.

Depuis quelque temps, j'étais hanté du désir de pénétrer dans le palais des *Nuits d'harmonie*, fréquenté par les gens riches, négociants ou mandarins administratifs, les plus habiles à se créer des ressources en sus de leur traitement assez maigre. Le prix d'entrée dans ce bateau de fleurs était de

vingt taëls, soit cent soixante francs, pour un séjour prolongé d'un coucher de soleil à l'autre.

Li-Tcheng, mon cicérone indigène, fier de me conduire dans le quartier le plus élégant de Si-Kiang, ne cessait de me vanter l'océan de joies diverses dans lequel j'allais m'ensevelir, quittant la fatigante vie réelle pour les extases infinies. De temps à l'autre il échangeait quelques signes avec les bateliers qui nous croisaient; c'étaient alors des yeux malins tout allumés d'envie, qui se dirigeaient de mon côté. Enfin nous arrivons devant une construction qui, pour la forme, me rappelait assez bien les arches de Noé qu'on nous donnait jadis au jour de l'an: une grande maison rectangulaire sur un bateau plat. Dans le cas particulier, le bateau se présentait agréablement, ses bords disparaissaient sous un fouillis de fleurs et de verdure.

Au-dessus de l'escalier, un vestibule recouvert d'un clocheton dans lequel trône un majestueux personnage fumant une pipe minuscule; à ses côtés de jeunes domestiques, en apparence cristallisés comme des bouddhas, et dont toute la vie intérieure se concentre dans des yeux canailles. Après s'être informé du but de ma visite, l'employé encaissa avec une évidente satisfaction le tribut de vingt taëls, qui disparut dans un merveilleux coffret de laque; puis il donna un ordre à l'un de ses pages, qui s'éloigna un instant et revint portant sur un plateau une coupe de porcelaine fine, en forme de coquille d'œuf, contenant du vin de Chao-Ling (vin de riz parfumé). Pendant que je déguste cet apéritif, le caissier, dans un langage imagé, m'engage « à laisser au seuil des *Harmonies* toutes les épines de mon front ».

Sur ce bienveillant souhait, je m'abandonne aux soins d'une matrone, qui me conduit dans une pièce carrée, éclairée d'en haut par un vitrage teinté de nuances tendres; les parois de carton sont recouvertes d'une étoffe de soie bleu clair, sur laquelle une imagination dévergondée a tracé des dessins indescriptibles... Dans le calice des fleurs apparaît un priape minuscule que viennent caresser des oiseaux à tête de jeune fille... L'ameublement se compose de sièges très bas, de sofas larges comme des lits et de tables couvertes de fleurs et de bibelots obscènes.

Comme je tournais vers la matrone un regard interrogateur, elle me fit le signe d'approcher vers le fond de la salle et de regarder par des ouvertures presque imperceptibles ménagées

dans la paroi. J'aperçus, dans une salle décorée pareillement à celle où je me trouvais, une dizaine de jeunes femmes richement vêtues qui se livraient aux distractions coutumières des Chinoises oisives. Deux d'entre elles jouaient aux échecs, d'autres enluminaient des éventails sur lesquels l'artiste avait ébauché le dessin. Ces dames buvaient du thé et fumaient ; enfin, dans la partie la moins éclairée de la pièce, un couple enlacé échangeait des baisers rappelant évidemment ceux des filles de Lesbos. Ma conductrice me demanda alors de désigner, parmi ces aimables « fleurs de thé », celle qui devait plus particulièrement charmer les heures de mon séjour aux *Harmonies*.

Mon choix se porta sur une jolie créature, souriant aux méandres de fumées rejetés par sa bouche charmante au possible.

Aussitôt, la respectable dame me laissa seul ; mais au lieu de l'apparition attendue, deux filles de service s'approchèrent de moi, portant un vêtement complet de soie qu'elles m'engagèrent à revêtir, faisant elles-mêmes fonctions de femmes de chambre. J'étais venu pour me rendre compte de tout, aussi ne fis-je aucune difficulté pour me transformer en Céleste, pas plus que pour vider une nouvelle coupe de Chao-Ling. En même temps, un des pages dont j'ai parlé apporta une pipe, en m'engageant à me mettre à l'aise sur le grand sofa.

Enfin Liang, c'était le nom de la jeune courtisane, vint me rejoindre, et, devant son maintien rempli de candeur, presque de chasteté, j'éprouvai comme une sorte d'embarras, qui disparut pourtant lorsque, après m'avoir contemplé un instant, la folle créature éclata d'un petit rire métallique, et d'un bond de chatte se trouva à mes côtés.

Liang, poupée mignonne, était un de ces êtres que la nature a créés petits pour les faire plus jolis, comme dit le poète. Dans son corps presque insaisissable à force de mobilité, on rencontrait, dans un mélange confus, les gestes mutins de l'enfance aussi bien que les contractions violentes de la passion. Du reste les caresses de Liang, accompagnées de soupirs et de petits cris d'oiseaux, n'étaient qu'un prélude, car dans les conditions où je me trouvais aux *Harmonies*, les effusions extrêmes ne doivent se manifester que durant les heures d'une nuit prolongée par des assoupissements et des réveils alternés avec la science d'une volupté raffinée. A dire vrai, le temps s'écoulait d'une façon charmante, l'incessant

babil de Liang se formulait en langage populaire, le plus accessible aux étrangers. Un poème d'amour interminable, psalmodié avec accompagnement de la guitare à trois cordes, m'avait engagé dans un léger sommeil, agréable surtout en ce qu'il me laissait une vague perception des choses sans aucune tension de l'esprit.

A un moment donné, j'eus l'impression d'un corps frais enroulé sur ma personne et de baisers ardents égarés un peu partout. Puis des lanternes s'allument; la salle est envahie par l'essaim joyeux des compagnes de Liang, qui viennent me l'enlever pendant la durée du souper que l'on va me servir, et qui se trouve compris dans le prix unique de vingt taëls.

Même dans les lieux de plaisirs, il est interdit aux femmes d'assister ou de prendre part aux repas pris par les hommes. Deux pages me servaient avec une dextérité et une sollicitude qu'on n'aurait pas soupçonnées sous ces masques simiesques. Quoique les mets fussent absolument chinois, je les trouvai excellents. En voici à peu près le menu : — fruits et confitures pour commencer, os à moelle confits, aubergines au bouillon de poulet, canard rôti, jambon de chien fumé de King-hoa, le plus réputé, etc., etc. ; — le tout arrosé de vin de riz, jusqu'au potage qui se prend à la fin du repas, accompagné de tasses de thé « fleurs de Pei-ho »

Ce potage, qui joue un rôle important dans les milieux galants du Céleste Empire, est d'un goût assez fade ; cependant il contient des principes aphrodisiaques très actifs et connus des Chinois seulement, dont la maîtrise en pareille matière est incontestable.

J'avais mangé fort peu, bu très modérément, pourtant mon sang s'allumait par degrés, et je pensais que Liang, entrevue alors sous un aspect nouveau, tardait bien à revenir!... En attendant, je fumais ces petites pipes dont le fourneau se vide en deux ou trois minutes. Elles contiennent un mélange de thé, de tabac, et d'autres choses encore. Ce mélange, moins stupéfiant que l'opium, a la propriété de vous engourdir agréablement sans vous terrasser comme le puissant narcotique.

Les hautes fenêtres à bascule laissaient pénétrer l'air et les bruits confus du dehors, lorsque Liang, une Liang nouvelle, vint me prendre par la main. C'était bien la même personne, mais en apparence plus grande : sa tunique foncée était entr'ouverte de façon à laisser voir son corps nu tout entier. Je la suivis...

Cette fois nous pénétrons dans une pièce faiblement éclairée au milieu de laquelle se trouve un lit bas et large, recouvert d'un drap de soie. Un courant d'air ménagé dans la partie supérieure donne une fraîcheur suffisante à cette chambre à coucher. Ma compagne m'annonce alors que je vais goûter le repas et les joies de l'amour dans ses bras.

Ses yeux, agrandis par un maquillage savant, et ses lèvres rouges comme le sang donnaient à sa figure un air de provocation irrésistible, surtout lorsque, simulés ou sincères, ses regards exprimaient d'impérieux désirs, pendant que sa bouche implorait les baisers.

Franchement cette nuit et l'aurore qui la suivit sont difficiles à raconter, car les stimulants, absorbés sous différentes formes, étaient bien propres à troubler l'esprit sans toutefois annihiler l'action de la bête. Il me souvient seulement qu'après chaque... expansion formelle de tendresse passagère, Liang insistait pour me faire manger, en guise d'acte réparateur, un œuf de canard cuit dur, dont elle mettait soigneusement la coquille de côté dans une petite corbeille de paille de riz. Chacun de ces débris, témoignage parlant de son... savoir-faire, devait lui mériter les félicitations du maître et les compliments de ses compagnes.

En résumé, le souvenir que j'emportai des *Harmonies* ne me fut nullement désagréable, au contraire, et pourtant il ne m'incita pas à récidiver. Rendu au calme des sens apaisés, à la bienfaisante influence du travail habituel, je conclus que nous autres, diables étrangers, ne sommes pas doués pour apprécier suffisamment le charme de cette surexcitation savante de la matière, de cette machinerie fabuleuse de la jouissance, organisée d'après un programme invariable avec des artistes toujours pareils.

HENRI RENOU.

PUBLICATIONS RÉCENTES

ETHNOGRAPHIE. — J. Deniker : *Races et Peuples de la terre;* Schleicher. — A. Lefèvre : *Les Gaulois;* Schleicher, 2 fr.

HISTOIRE. — Charles Benoist : *Le Prince de Bismarck. Psychologie de l'homme fort;* Perrin, 3.50. — Comte Fleury : *Les Grandes Dames pendant la Révolution et sous l'Empire;* Vivien, 5 fr. — E. Jobbé Duval : *Mémoires du Baron de Bonnefoux;* Plon, 7.50. — Dr A. Kuyper : *La Crise Sud-Africaine;* Perrin, 3.50. — André Lebey : *Essai sur Laurent de Médicis;* Perrin, 3.50. — A. Perrin : *Histoire de Savoie, des origines à 1860. Chronologie*

des principaux faits de l'histoire de Savoie jusqu'à nos jours; Lechevalier, 3.50.

Littérature. — J. Blaze de Bury : *Les romanciers anglais;* Perrin, 3.50. — E. Boutroux : *Pascal;* Hachette, 2 fr. — Henry Bordeaux : *Les écrivains et les mœurs;* Plon, 3.50. — A. Cartault : *Etudes sur les satires d'Horace;* Alcan, 11 fr. — Georges Clemenceau : *Au fil du jour;* Fasquelle, 3.50. — Jean Dolent : *Façons d'exprimer;* « Maison des poètes ». — André Gide : *De l'influence en Littérature, conférence;* « L'Ermitage », 2 fr. — Valentin Grandjean : *Regards sur la littérature de la Suisse française ;* Amsterdam, Van Dishoack. — Henri Heine : *Pages choisies,* avec une introduction par L. Roustan; Colin, 3 50. — René Jacquet : *Notre maître Maurice Barrès;* Per Lamm, 3.50. — H. Ouvré : *Les formes littéraires de la pensée grecque;* Alcan, 10 fr. — M. de Polignac : *Notes sur la littérature hongroise;* Ollendorff, 3.50.

Occultisme. — Papus : *Comment est constitué l'être humain;* Chamuel, 2.50.

Pédagogie. — Gabriel Giroud : *Cempuis. Education intégrale; coéducation des sexes;* Schleicher, 10 fr. — *Discours aux étudiants prononcés devant l'Association générale des Etudiants de Paris;* Colin, 3.50.

Poésie. — Ernest Bardolet : *La vie du cœur;* Soc. libre d'éd., 2.50. — Henri Bonnemain : *Le Banquet,* hommage à la mémoire du colonel de Villebois-Mareuil; Rio de Janeiro. — Georges Bouyer: *La maison,* poème, suivi des *Cloches;* Vanier, 2.50. — Paul de Commines : *Pâquerettes et Chardons;* Fischbacher, 3.50. — Michel Jouffret : *Poèmes idéalistes ;* Marseille, « La Vie provençale ». — Raoul Lefebvre : *Quelques Rimes ;* Fischbacher, 2 fr. — Madeleine Paul : *Fleurs d'Aube ;* Fischbacher, 2 fr. — Marie et Jacques Nervat : *Le Geste d'accueil;* Toulouse, « l'Effort ». — Amédée Rouquès : *Pour Elle ;* Ollendorff, 2.50.

Psychologie. — E. Bricon : *Psychologie d'Art;* May, 3.50. — G. Dumas : *La tristesse et la joie;* Alcan, 7.50. — Louis Graal : *Le Crime et le Suicide passionnels;* Alcan, 10 fr. — W.-N. Tenicheff : *Etudes critiques sur les connaissances et sur la psychologie,* Giard et Brière, 1 fr.

Publications d'art. — Charles Gide : *Recherche d'une définition de la solidarité;* « Union pour l'action morale », 0.20. — Guillaume de Greef : *Problème de philosophie positive;* Schleicher, 3 fr. — H. Heinecke : *Musique et Musiciens;* Hachette, 2 fr. — R. Kœchlin et J.-J. Marquet de Vasselot : *La sculpture à Troyes et dans la Champagne méridionale au XVe siècle. Etude sur la transition de l'art gothique à l'italianisme, avec 116 fig. hors texte en phototypie;* Colin, 20 fr. — De La Mazelière : *La peinture allemande au XIXe siècle;* Plon, 20 fr. — Ossip-Lourié : *La philosophie sociale dans le théâtre d'Ibsen;* Alcan, 2.50. — Léon Riotor : *Le Mannequin,* préface d'Octave Uzanne, ill. de Frédéric Front; « La Plume ».

Roman. — Charles-Théophile Féret : *Le sixième précepte;* 27, Galerie du Baromètre, 1 fr. — Louis Forest : *L'amour et le naïf;* Villerelle, 3.50. — Mme Paul Gauthier : *La chute de Gabrielle;* Flammarion, 3,50. — Jane de La Vaudère : *L'Amuseur;* Ollen-

dorff, 3.50. — Daniel Lesueur : *La fleur de joie;* Lemerre, 3.50. — J. Marni : *A table;* Ollendorff, 3.50.— Julien Mauveaux : *Phryné;* Charles, 3.50. — Octave Mirbeau : *Le journal d'une femme de chambre;* Fasquelle, 3.50. — Richard O'Monroy : *Les Amies de nos amis;* Calmann Lévy, 3.50. — M. Reepmaker : *Vengeance;* Stock, 3.50. — Villiers de l'Isle-Adam : *Isis;* Librairie internationale, 3.50.

SCIENCES. — P. Boutroux : *L'Imagination et les Mathématiques;* Alcan, 2 fr. — Dr Cabanes : *Les curiosités de la médecine;* Maloine, 4 fr. — P. Hachet-Souplet : *Examen psychologique des animaux;* Schleicher. — Georges Renard : *La méthode scientifique de l'histoire littéraire;* Alcan, 10 fr.

SOCIOLOGIE. — Vicomtesse d'Adhémar : *La femme catholique et la démocratie française;* Perrin, 3.50. — Christian Cornélissen : *En marche vers la société nouvelle;* Stock, 3.50. — L. Hauser : *Les Colonies allemandes;* Nony, 2.50. — C. Léouzon Le Duc : *La Demi-République ;* notes et réflexions sur l'état politique de la France; Plon, 3.50 — C. Nerlinger : *La vie à Strasbourg au commencement du XVIIe siècle;* Fischbacher, 7.50. — Maurice Pelloutier : *La vie ouvrière en France;* Schleicher, 5 fr. — G. Sorel : *Les polémiques pour l'interprétation du Marxisme* (Bernstein et Kautsky); Giard et Brière, 2 fr. — Van der Vlugt : *Le conflit finlandais;* « Humanité nouvelle », 3.50. — Van der Vlugt : *Pour la Finlande ;* « Humanité nouvelle », 2. — *Almanach féministe ;* Cornély, 3.50. — *Le Socialisme* (Encycl. pop. ill. du xxe siècle); May, 1.10.

THÉATRE. — Louis André : *Le rêve de Pierrot*, un acte en vers; « La Vie ».— Maurice Donnay et Lucien Descaves : *La Clairière;* « Revue Blanche », 3.50. — Léo Marchès : *Le Portefeuille*, comédie en un acte; Librairie théâtrale, 1 fr. — L. Marsolleau : *Mais quelqu'un trouble la fête;* Stock, 1 fr.

DIVERS. — Adrien Berget : *Les Vins de France;* Alcan, 1 fr. — *L'Aquarium de Paris;* Simonis-Empis, 1 fr. — *Guide-souvenir de l'Aquarium de Paris;* Simonis-Empis, 1 fr.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE. — Ad. et P.-A Baratono : *Sparvieri;* Aquaforte di Ed. de Alberty; Gênes, ed. dagli autori, 2.50. — St. von Gacki, J Fraenkel, F. R. Thiessing, A. Rajchman, H. Bloesch, E. Schiller : *Bunte Blaetter;* Berne, Benteli. — Kazimierz Lewandowski : *Lais;* Cracovie, Gebethner i Spolka — D. Manuel Munoz Florez : *El deber juridico-social;* Madrid, 3 pes. — Gustavo Morales : *Luz de la sombra;* Madrid, Fé, 1.50 pes. — Gustavo Morales : *Amor y amor;* Madrid, Fé, 4 pes. — Silveira Netto : *Antonio Nobre*, elegia; Curityba, Brésil, Correia. — Félix Rappaport : *Die Verwandlungen des Dionysus;* in sechs Bildern, mit einem Vorspiel; Munich, Bruckmann. — Nicola Rubino : *Piccoli azurri d'Oriente;* Naples, Taranto, 1.50.

TRADUCTION. — William James : *Importance morale et pédagogique de l'habitude;* trad. de l'anglais par Franck Abauzit; 0.20. — Henrik Sienkiewicz : *Quo Vadis?* trad. par B. Kozakiewicz et J.-L. de Janasz ; Revue Blanche, 3.50.

MERCVRE.

ÉCHOS

Albert Samain. — Une lettre de M. Francis Vielé-Griffin à propos des *Poètes d'aujourd'hui*. — *La Chine qui s'ouvre* et *La Chine qui se ferme* : deux lettres. — Une décoration. — Une protestation. — Les Congrès de Poètes. — Vient de paraître au *Mercure de France*. — Notre prochain roman. — Un avis de l'administration des postes. — Errata. — La mort de Frédéric Nietzsche.

Albert Samain. — Albert Samain est mort à Magny-les-Hameaux, près de Chevreuse, le 18 août ; il était né le 4 avril 1858. Il eut la douce mort des phtisiques, sans souffrance et sans appréhension. Il avait autour de lui sa sœur, venue de Lille l'avant-veille, son frère et Raymond Bonheur, l'ami auprès de qui il s'était retiré pour se reposer et se guérir. Un service a été célébré à Magny, le lundi 20 août, à onze heures, puis le corps a été transporté à Lille, où l'inhumation a eu lieu le 21 août dans un caveau de famille.

Albert Samain vivait en isolé, bien que la notoriété de ses livres lui eût apporté de nombreuses relations, et si beaucoup de gens connaissent et aiment le poète, peu de personnes savent l'homme droit qu'il fut, son esprit compréhensif et indulgent, son âme délicate. Nous essaierons de la dire ici le mois prochain.

Ses amis sont profondément affligés.

Le fascicule n° 7 du *Beffroi* (juillet-août), paru quelques jours avant la mort d'Albert Samain, lui est entièrement consacré : il avait, pour la circonstance, donné à cette revue trois poèmes inédits, les derniers qu'il ait publiés. Le numéro contient de bons articles sur l'homme et sur l'œuvre, des poésies en « hommage à Samain », une Bibliographie détaillée, et une reproduction hors texte d'un portrait.

M. R.-B. Le Cholleux, directeur de la *Revue Septentrionale*, rénovateur des Rosati, nous informe que les poètes septentrionaux se proposent d'ériger un souvenir durable à la mémoire d'Albert Samain. Un comité est en voie de formation.

Une lettre de M. Francis Vielé-Griffin.

Mon cher directeur,

Si j'avais su que MM. van Bever et Léautaud devaient emprunter aux poètes, non seulement le texte de leur livre de morceaux choisis, mais aussi celui de leurs notes bio et bibliographiques, j'aurais fait remarquer à ces messieurs que l'homme, selon Emerson, vaut autant par ses abstentions que par ses

actions, et j'eusse attiré leur attention sur deux incidents de ma vie, propres à intéresser la littérature; j'en rédige la relation en vue d'une nouvelle édition — j'y ajoute quelques rectifications bibliographiques.

Coté biographique :

1er point : *non-participation aux « Samedis populaires »*.

« L'idée ingénieuse « d'aller au peuple » peut trouver l'approbation de la majorité, de la totalité presque des poètes. Il est du droit de M. Vielé-Griffin de penser autrement des destinées de l'art. Mais ce n'est pas un souci d'attitude aristocratique, ni un défaut de bonne solidarité, c'est, selon lui, le plus élémentaire respect de la Littérature qui a tenu son nom éloigné des « Samedis populaires » : il n'a pas pu accepter, en effet, que le Poète ne soit convié à la récitation de son poème, comme le peintre est admis à l'exposition de son œuvre; le principe contraire ayant été affirmé par l'administration de ces « Samedis », M. Vielé-Griffin n'a pu trouver une excuse qui lui permît de souscrire à cette petite indignité. « Il est une chose, dit-il, que nous mettons au-dessus de la gloire hebdomadaire que dispense Mme Bernhardt, c'est la dignité professionnelle du plus humble d'entre les artisans du Verbe. »

2e point : *absence d'articles élogieux dans la « grande presse »*. Je continue à rédiger pour MM. Van Bever et Léautaud : « Au printemps de l'année de 1899, notre poète reçut la visite d'un M. X..., se disant courtier d'annonces, qui lui parla en ces termes : « Notre enquête commerciale, monsieur et cher Maître, nous a permis de constater que vous étiez à même de faire les frais d'un lançage de 2me classe ; il comporte, vous le savez, tant en chroniques, actualités, qu'en Premiers-Paris, la publicité de (ici les noms de 17 journaux et revues). Vous venez de remarquer, ajouta immédiatement le courtier, que je n'ai pas nommé (ici le titre d'une grande revue)? Ce n'est pas, croyez-le, par mépris ou indifférence; sa réclame, dans l'espèce, serait excellente; mais nous ne la faisons pas entrer en ligne de compte : elle est notre prime!... » Et, comme M. Vielé-Griffin manifestait quelque surprise : « Avec les six principaux journaux de Paris, nous lui forçons la main : elle marche *gratis, pour ne pas paraître en retard.*

» C'est quarante mille francs et bien placés, poursuivit le courtier d'une même haleine, si le lançage se fait sur un roman, le public rembourse les deux tiers; c'est du 25 0/0 au troisième volume. Au surplus, si la 2e classe vous effrayait, je prendrais

la liberté de vous recommander notre 3e classe, plus discrète, peut-être, mais très effective et que nous pouvons vous fournir pour vingt-cinq mille francs net; elle est très avantageuse; nos meilleurs romanciers (ici trois noms) en usent et s'en trouvent bien. » « Vous nous reviendrez », dit le courtier, à qui notre poète donna poliment congé et, au moment de franchir le seuil : « Si vous ne vous décidez pas à temps, les *injustices* vont commencer. »

Coté bibliographique :

Ma biographie corsée de ces deux épisodes bien parisiens, j'aimerais que la bibliographie de mes écrits publiés se complétât par la mention de *La chevauchée d'Yeldis et autres Poèmes*, Vanier, 1893. —Ce petit volume a été omis, me dit-on, par nos compilateurs.

D'autre part, je n'ai pas publié de poème intitulé *Thrène pour Mallarmé;* enfin, et principalement, je tiens à affirmer que je n'ai eu aucune part à l'établissement du volume en question, que j'en regretterais le ton « petit bourgeois », timoré et pauvre, en face d'une matière si riche, les omissions vraiment scandaleuses et l'innocente suffisance, s'il ne suffisait précisément de tout cela pour qu'on nous epargne toute erreur d'attribution, et pour que le public ne risque pas de voir dans ce petit recueil une manifestation collective des *poètes nouveaux*, dont on prépare une ANTHOLOGIE.

A vous cordialement,

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

§

« La Chine qui s'ouvre » et « La Chine qui se ferme ». Deux lettres.

Paris, 5 avril 1900.

Monsieur,

Vous publiez dans le dernier numéro du *Mercure de France* un article très intéressant, et il est juste que l'auteur de *La Chine qui s'ouvre* remercie l'auteur de *La Chine qui se ferme* de ne l'avoir pas trop maltraité. Au fond, nous ne sommes pas très loin de nous entendre, car c'est précisément parce que la Chine s'ouvrait qu'aujourd'hui elle tente de se fermer. Je reconnais qu'il eût été plus exact de dire : *La Chine qu'on ouvre !* Mais permettez-moi de vous faire observer que je n'ai dit nulle part, ainsi que vous l'affirmez, que « c'est la Chine qui désire cette révolution économique ».

J'ai écrit, au contraire (page 5): «... cette immense transformation que *les Chinois n'ont pas désirée*, mais dont peut-être ils sauront profiter... » Faites-moi donc l'honneur de croire que je ne suis pas l'écho des « gros compradores » ni de personne.

Cette petite rectification faite, je tiens à vous remercier des appréciations bienveillantes que vous émettez sur mon livre et à vous assurer que si j'ai, à vos yeux, commis des erreurs (qui n'en commet pas ?) je n'ai point eu l'hypocrisie de les « draper habilement ». Il y a, je crois, un axiome juridique qui dit que la fraude ne se présume pas; c'est aussi un axiome de critique.

Veuillez agréer, Monsieur, etc.

RENÉ PINON.

Paris, 15 août 1900.

Monsieur,

Je ne doute pas, de mon côté, que nous ne soyons, sur le fond de la question, très près d'être d'accord. Permettez-moi de m'en féliciter, car cela donnera une singulière force à ce que j'ai écrit, de voir l'auteur de *La Chine qui s'ouvre* déclarer qu'au fond il n'est pas loin de s'entendre avec l'auteur de *La Chine qui se ferme.*

J'ajouterai maintenant un seul mot, dans le désir de vous donner complète satisfaction. Si vous avez présenté la question chinoise sous une face très différente de la mienne, je n'ai pas de raison de suspecter votre indépendance d'esprit, et il n'existait aucune noirceur dans ma pensée lorsque j'écrivais à propos de vos erreurs (à mes yeux) les deux mots qui vous ont choqué. J'ai simplement voulu dire qu'elles étaient présentées avec art, et cela n'incrimine en rien votre sincérité.

Veuillez agréer, Monsieur, etc.

PIERRE NESLES.

§

Une décoration. — Nous apprenons avec plaisir que notre collaborateur Jules Renard vient d'être fait chevalier de la Légion d'honneur, et nous lui adressons nos plus sincères félicitations.

§

Une protestation. — A l'occasion des poursuites intentées à Bruges contre Georges Eekhoud pour son roman *Es-*

cal-Vigor, que nous avons publié ici même, les écrivains français ont formulé la protestation suivante, qu'on peut signer dans nos bureaux ou à laquelle on peut envoyer une adhésion :

« Georges Eekhoud, dont toute l'œuvre est consciencieuse et grave, vient de publier une étude empreinte comme les autres du seul souci philosophique et artistique : *Escal-Vigor*. Ce livre néanmoins se trouve poursuivi comme contraire aux bonnes mœurs. En cette circonstance, les littérateurs français soussignés tiennent à exprimer à leur confrère Georges Eekhoud l'assurance de leur haute estime et regrettent l'atteinte portée en sa personne à la liberte de l'Art et de l'Idée. »

Ont déjà signé : Henri Albert, Jean Aman, Michel Arnould, Alfred Athys, Maurice Barrès, Victor Barrucand, Paterne Berrichon, Léon Blum, Karl Boès, Boutigny, Paul Brulat, Fernand Caussy, Armand Charpentier, Alexandre Cohen, Romain Coolus, André Corneau, Georges Courteline, Gaston Danville, Henry-D. Davray, Henry Degron, Paul Delmet, Henry Detouche, Maurice Donnay, Robert Dreyfus, Louis Dumur, Georges d'Esparbès, Félicien Fagus, Gabriel Fabre, Maurice de Faramond, Félix Fénéon, André Fontainas, Paul Fort, Armand Fourreau, Anatole France, Henri Ghéon, André Gide, Edmond Haraucourt, José-Maria de Heredia, A.-Ferdinand Herold, Ch.-H. Hirsch, Francis Jammes, Alfred Jarry, Virgile Josz, Gustave Kahn, Tristan Klingsor, Jules Lafforgue, H. Lasvignes, Gabriel de Lautrec, Roger le Brun, Paul Lévy, Paul Louis, Pierre Louys, Maurice Magre, docteur J.-C. Mardrus, F.-T. Marinetti, André Maurel, Charles Merki, Stuart Merrill, Victor Meusy, B. Millenvoye, O.-W. Milos, Octave Mirbeau, Albert Mockel, Maurice Montégut, Jean Moréas, Th. Natanson, A. Natanson, Ed. Sansot-Orland, Pierre Quillard, Rachilde, Yvanhoé Rambosson, Hugues Rebell, Henri de Régnier, L. Roberge, Charles Saunier, Robert Scheffer, Pierre Soulami, Paul Valéry, André Veidaux, Emile Zola.

§

Les Congrès de Poètes. — L'an dernier, en août, nous avons eu un premier *congrès de poètes* à Béziers. Le 21 juillet 1900, un second a siégé à Toulouse, capitale d'Occitanie, et Paris en vit ce 20 août un troisième. Voilà bien des congrès, dira-t-on, avec quelque raison et sans apercevoir les

résultats appréciables de ces réunions, qui groupent d'ailleurs si peu de réels artistes. En effet, jusqu'à ce jour il a été impossible d'atteindre le nombre de cent congressistes,et cela a tenu à ce que, par avance, il fut toujours difficile de s'entendre sur le programme, où les uns voulaient introduire des questions de sociologie et d'autres des considérations décentralisatrices. Certes, je considère qu'un poète ne doit point se désintéresser de la vie sociale et le *fédéralisme* me compte comme un de ses adhérents. Toutefois, il ne faudrait pas mêler des questions d'ordre différent.

Tout d'abord, avant de savoir si la poésie sera *socialiste* comme la veut la bruyante et féconde *école de Toulouse*, faut-il savoir si les poètes ont chance d'être lus ou écoutés en province, lieu ordinaire des congrès de Poètes? *Nous allons vers la vie*, sans doute, mais y a-t-il quelqu'un pour s'en préoccuper? Il existe en dehors de Paris des centaines de petites revues — nous en avons fondé — et aucune d'elles qui n'ait d'autres lecteurs que ceux qui la rédigent et les confrères du *pays* voisin. A part les parents, cousins et cousines des rédacteurs, *abonnés forcés*, nul ne s'inquiète de l'existence des revues d'art de province. Et toutes pourtant ne sont pas médiocres. Il y aurait à apprendre, souvent, à leur lecture, bien que la plupart suivent trop les idées ou l'attitude de leurs aînées de Paris.

Il y a en province, dans le Midi, des jeunes gens lettrés, n'ayant aucune attache avec le félibrige des banquets et des curés archéologues. Il y en a aussi dans le Nord, l'Est et l'Ouest, sans doute. Ces jeunes gens peuvent former un public s'ils ne veulent suivre la plèbe des petites revues. Le meilleur moyen de leur faire connaître les poètes sera d'organiser des *récitals* de poésies contemporaines. Si les poètes ne veulent pas ou ne savent dire eux-mêmes leurs vers, on aura recours aux artistes des théâtres municipaux, et l'on sera enfin parvenu à prouver aux gens des provinces qu'il y a une autre poésie que celles des *Annales politiques et littéraires*.

Un de nos confrères, M. Maurice Digeaux, émit l'idée d'un *Salon des Poètes*, espèce de temple des Muses, où seraient, à Paris et en province, régulièrement organisées des récitations de poèmes d'auteurs connus et inconnus. Une librairie s'adjoindrait au *Salon*, où l'on vendrait les œuvres des poètes. Certes, l'idée est à creuser, par ces temps où on semble de plus en plus se désintéresser de poésie.

Les récitations publiques, plus encore pour la province que pour Paris, voilà la question qui devra préoccuper les congrès bien plus que l'art social, qui, s'il est adopté comme formule, ne vaudra pas plus que le naturisme ou telle autre théorie. Les questions pratiques sont les seules dont se doivent occuper les congrès. Pour l'avoir oublié, le congrès de Toulouse fut aussi vain que celui de Béziers. Heureusement que de beaux vers y furent dits, et l'on oublia les discussions et les vœux platoniques votés. Attendons le prochain congrès.

ERNEST GAUBERT.

§

Vient de paraître au *Mercure de France :*

Prométhée, tragédie lyrique en trois actes, par Jean Lorrain et A.-Ferdinand Herold, musique de Gabriel Fauré, représentée pour la première fois à Béziers, sur le Théâtre des Arènes, le 26 août 1900. — Vol. in-18, 1 fr.

§

Notre prochain roman. — Nous commencerons dans notre prochain numéro la publication de *L'Inversion sentimentale,* par J.-A. Coulangheon.

§

Un avis de l'Administration des Postes. — « En vue de simplifier le classement des correspondances à distribuer dans Paris et de hâter la sortie des facteurs, l'Administration s'occupe de mettre en concordance les circonscriptions de distribution avec la division administrative par arrondissements. Cette mesure ne produira tous ses effets qu'autant que l'adresse des lettres et autres objets pour Paris sera complétée par l'indication de l'arrondissement où réside le destinataire.

» L'Administration croit pouvoir compter sur le concours du public, pour la réalisation d'une amélioration qui l'intéresse directement. »

En conformité de l'avis ci-dessus, et pour éviter des retards dans la distribution des lettres et papiers qui nous sont expédiés, nous prions nos correspondants de vouloir bien écrire dorénavant notre adresse ainsi : *Mercure de France,* 15, rue de l'Echaudé, Paris VIe.

§

La mort de Frédéric Nietzsche. — Nous apprenons, au moment de mettre sous presse,que Frédéric Nietzsche est mort à Weimar,le 25 août, à midi,d'une attaque d'apoplexie. La tendre piété de sa sœur, qui jamais ne lui avait manqué, veilla jusqu'aux derniers instants au chevet du pauvre malade. Son esprit s'était obscurci il y a plus de dix ans déjà, dans cette terrible catastrophe du *Turin* qui brusquement interrompit sa tâche presque achevée. On sait qu'il travaillait alors à son ouvrage capital : *La Transmutation de toutes les valeurs*, dont seule la première partie, *L'Antéchrist*, fut entièrement terminée. Alors que la pensée de Nietzsche se voilait de ténèbres, sa gloire naissait en Allemagne, cette gloire qui maintenant rayonne à travers le monde. Il n'en connut ni l'amertume ni la joie, et ainsi lui fut épargné de subir ce qu'il détestait avant tout, la popularité.

§

Errata. — Deux noms propres ont été mal composés dans l'étude de M. Pierre Nesles : *La Chine qui se ferme* (nº d'août). Il faut lire Pauthier au lieu de Gauthier, et le père Perny au lieu de Ferny.

MERCVRE.

TABLE DES MATIÈRES

(*TOME XXXV*)

—

N° 127. — JUILLET 1900

REVUE DU MOIS

N° 128. — AOUT 1900.

REVUE DU MOIS

N° 129. — SEPTEMBRE 1900

REVUE DU MOIS





TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS (1)

(*TOME XXXV*)

—

(1) Les titres de poésies sont imprimés en italique.



Le Gérant : A. Vallette

Poitiers. — Imprimerie du Mercvre de France, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo, 7

